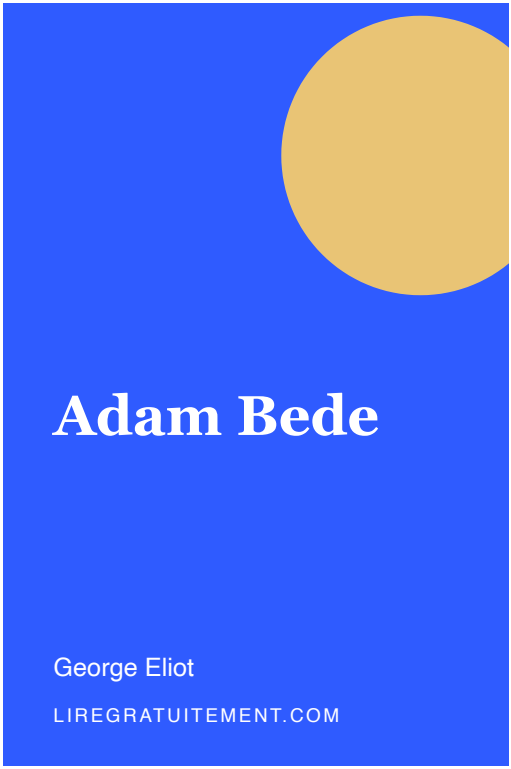


Adam Bede

George Eliot

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Livre 1 · 01

ADAM BEDE

Une seule goutte d'encre sert de miroir, en Égypte, à un moderne nécromancien qui se fait fort d'évoquer, aux yeux de tout venant, les scènes lointaines du passé. Moi aussi, lecteur, avec cette goutte d'encre au bout de ma plume, je veux essayer de vous montrer le tableau d'intérieur qu'offrait l'atelier de M. Jonathan Burge, charpentier et constructeur au village d'Hayslope, le 18 juin de l'an de grâce 1799.

Sous les rayons ardents du soleil de l'après-midi, cinq ouvriers s'y occupaient activement de portes, de fenêtres et de lambrissage. Le parfum de bois de sapin qu'exhalait une haute pile de planches près de la porte ouverte se mêlait à la senteur des blanches fleurs d'un sureau qui étalait ses branches devant la fenêtre opposée ; les rayons obliques du soleil brillaient au travers des minces et légers copeaux que l'actif rabot chassait devant lui, et faisaient ressortir le beau grain des panneaux de chêne dressés contre la muraille. Sur un tas de ces copeaux délicats, un chien de berger, au poil gris et rude, s'était fait un lit moelleux, et, couché, le museau entre les pattes de devant, relevait de temps en temps les paupières pour jeter un regard sur le plus grand des ouvriers, qui sculptait un écusson au centre d'un panneau de bois. C'était celui dont la belle voix de baryton, dominant le bruit du rabot et du marteau, chantait :

Réveille-toi, mon âme ; au sortir du sommeil,
Recommence ta tâche au lever du soleil ;
Secoue la paresse…

Ici, quelque mesure à prendre demandant une attention plus concentrée, la voix fit place à un léger sifflement ; mais elle reprit bientôt avec une nouvelle force :

Que la sincérité brille en tous tes discours ;
Que ta conscience comme un beau jour soit claire.

Une telle voix ne pouvait sortir que d'une large poitrine, et c'était celle d'un homme de prés de six pieds, à la charpente forte et bien musclée, avec les épaules si plates et la tête si bien posée, que, lorsqu'il se redressa pour examiner son travail à distance, il avait l'air d'un soldat au port d'arme. La manche de chemise remontée au-dessus du coude laissait voir un bras qui devait gagner le prix dans tous les concours de force ; cependant la main large et souple, terminée par des doigts effilés, paraissait experte aux ouvrages d'adresse. Par sa haute stature, Adam Bede était Saxon et justifiait son nom ; toutefois, le noir de jais de ses cheveux, qui contrastait avec son léger bonnet de papier, et le vif regard de ses yeux foncés, brillant sous des sourcils accentués, proéminents et mobiles, indiquaient un mélange de sang celtique. Ses traits étaient grands, fortement dessinés, et n'avaient dans leur repos d'autre beauté qu'une expression de bonne humeur et d'honnêteté intelligente.

Au premier coup d'œil on reconnaît l'ouvrier voisin pour le frère d'Adam. Il est presque aussi grand ; il a le même type de visage, la même couleur de cheveux et le même teint ; mais cette grande ressemblance de famille ne fait que mieux ressortir la dif-

férence de tournure et d'expression. Les larges épaules de Seth sont légèrement voûtées ; ses yeux sont gris ; ses sourcils sont moins proéminents et mobiles ; son regard, moins vif, est doux et confiant. Il a quitté son bonnet de papier, et vous ne voyez point des cheveux fermes et épais comme ceux d'Adam, mais clairsemés et ondés, laissant discerner le contour exact de l'arcade frontale qui avance décidément plus que le sourcil.

Les mendiants paresseux étaient toujours sûrs d'obtenir quelque pièce de monnaie de Seth ; ils ne s'adressaient presque jamais à Adam.

Le concert formé par les outils et la voix de ce dernier fut enfin interrompu par Seth, qui, redressant la porte à laquelle il venait de travailler assidûment, la plaça contre le mur en disant :

« Là ! J'ai pourtant fini ma porte aujourd'hui ! »

Tous les ouvriers levèrent les yeux. Jim Salt, homme replet à cheveux rouges, connu sous le nom de Jim le Roux, cessa de raboter, tandis qu'Adam disait à Seth, avec un regard de vive surprise : « Comment ? Est-ce que tu penses avoir fini cette porte ?

— Bien sûr, dit Seth très étonné ; qu'est-ce qui y manque ? »

Un bruyant éclat de rire des trois autres ouvriers fit retourner Seth d'un air ébahi. Adam, se contentant de sourire légèrement, dit à Seth, d'un ton de voix plus doux que précédemment : « C'est que tu as oublié les panneaux. »

Le rire recommença de plus belle, tandis que Seth se prenait la tête en rougissant jusques à la racine des cheveux.

« Hourra ! s'écria un petit gaillard très-agile, surnommé Ben le Vif, qui s'élança pour saisir la porte. Nous allons la poser devant l'atelier et écrire dessus : « Ouvrage de Seth Bede le Méthodiste. » Ici, Jim ; passe-moi le pot de rouge.

— Quelle bêtise ! dit Adam. Laissez ça, Ben Cranage. Il vous arrivera peut-être bien un jour de faire aussi quelque bévue. Vous rirez en dedans, alors.

— Tâchez seulement de m'y prendre, Adam. Il se passera du temps avant que ma tête se remplisse de méthodisme, dit Ben.

— Ça se peut ; mais elle est souvent pleine de boisson, ce qui est pire. »

Néanmoins Ben avait en main le pot de rouge et, sur le point de peindre son inscription, traçait en l'air, en guise de prélude, un S imaginaire.

« Voulez-vous finir ? cria Adam en posant ses outils et s'élançant vers Ben dont il saisit l'épaule droite. Finissez, ou je vous fais sauter l'âme du corps. »

Ben tressaillit sous l'étreinte de fer d'Adam ; mais, en petit homme courageux qu'il était, il ne voulut point céder. Avec la main gauche il saisit le pinceau de sa droite impuissante, et fit un mouvement comme pour mettre son dessein à exécution. Adam le fit pirouetter, lui saisit l'autre épaule, et, le poussant devant lui, l'aplatit contre le mur. Mais alors Seth prit la parole.

« Laisse-le, Addy, laisse-le. Ben voulait plaisanter. Il a bien le droit de se moquer de moi. Je ne puis m'empêcher d'en rire moi-même.

— Je ne le lâcherai pas qu'il ne promette de laisser cette porte, dit Adam.

— Allons, Ben, mon garçon, dit Seth d'un ton persuasif, il ne faut pas se quereller pour ça. Vous savez bien qu'Adam a sa tête. Vous retourneriez tout aussi facilement un char de foin dans une ruelle. Dites que vous laisserez la porte, et que cela finisse.

— Adam ne me fait pas peur, dit Ben ; mais, puisque vous le demandez, Ben, je consens à dire que je la laisserai.

— Allons, vous faites bien, Ben, » dit Adam qui le relâcha en riant.

Ils reprirent tous leur travail ; mais Ben le Vif, qui avait eu le dessous dans ce conflit physique, était fort désireux de racheter son humiliation par quelque quolibet qui réussît mieux.

« À quoi pensiez-vous, Seth ? commença-t-il ; à la jolie prêcheuse ou à son sermon, quand vous avez oublié les panneaux ?

— Venez l'entendre, Ben, lui dit Seth amicalement ; elle prêchera ce soir sur la pelouse : peut-être cela vous donnera-t-il quelques pensées qui vaudront mieux que ces mauvaises chansons que vous aimez tant. Il se peut que vous y preniez de la religion, et ce sera le meilleur gain que vous ayez jamais fait.

— Chaque chose a son temps, Seth ; j'y penserai quand je voudrai m'établir ; les célibataires n'ont pas besoin de si gros gains. Il se peut que je fasse un jour ma cour et ma religion en même temps, ainsi que vous, Seth ; mais vous ne voudriez pas me voir convertir pour me planter entre vous et la jolie prêcheuse, et vous l'enlever.

— Ce n'est pas à craindre, Ben ; je crois que vous ne réussiriez pas mieux que moi. Seulement, venez l'entendre, et vous n'en parlerez plus si légèrement.

— Eh bien, j'ai presqu'envie d'aller la voir un moment ce soir, s'il n'y a pas bonne société au Buisson de houx. Quel texte prendra-t-elle ? Vous pourriez peut-être me le dire, Seth, si j'arrive trop tard pour l'entendre. Sera-ce : « Que venez-vous voir ? Une prophétesse ? Oui, je vous le dis en vérité, et plus qu'une prophétesse, une très-jolie femme. »

— Allons, Ben, dit Adam assez sévèrement, laissez tranquilles les paroles de la Bible ; vous allez trop loin à présent.

— Tiens ! est-ce que vous allez vous convertir, Adam ? Il y a un moment que je vous croyais sourd à la prédication des femmes.

— Non, je n'ai changé en rien. Je n'ai rien dit contre les femmes qui prêchent ; je vous ai dit : laissez la Bible tranquille ; vous avez un livre de bons mots, il me semble, dont vous n'êtes pas mal fier : que vos mains sales s'en contentent.

— Tiens ! vous devenez un aussi grand saint que Seth. Je pense que vous irez au prêche ce soir. Vous dirigerez joliment bien le chant. Mais je ne sais trop ce que dira le pasteur Irwine en voyant son grand favori, Adam Bede, tourner au méthodisme.

— Ne vous inquiétez pas de moi, Ben. Je ne deviendrai pas plus méthodiste que vous, et il est assez probable que vous deviendrez quelque chose de pire. Monsieur Irwine a trop de bon sens pour vouloir empêcher les gens de se conduire comme ils l'entendent quant aux formes de la religion. C'est entre eux et Dieu, comme il me l'a dit souvent.

— Je veux bien ; mais, pour tout ça, il n'en aime pas davantage les dissidents.

— Peut-être ; je n'aime pas beaucoup non plus la bière forte de Josh Tod, mais je ne vous empêche pas pour ça de vous enivrer avec. »

Un éclat de rire accueillit cette pointe d'Adam ; mais Seth lui dit très-sérieusement :

« Non, Adam, il ne faut comparer la religion de personne à de la bière forte. Tu ne peux prétendre que les dissidents et les méthodistes n'aient un sentiment religieux aussi profond que ceux de l'Église établie.

— Non, mon garçon, je ne me moque de la religion de personne. Que chacun suive en cela sa conscience. Seulement je pense qu'il vaudrait mieux que leur conscience leur permît de rester tranquillement dans l'Église, car on y peut apprendre une foule de bonnes choses. Et puis on peut aussi avoir une exagération religieuse ; nous avons besoin de quelque chose de plus que l'Évangile dans ce monde. Voyez les canaux, et les aqueducs, et les machines des mines de charbon, et les filatures d'Arckwright, là à Cromford ; je suppose qu'un homme doit savoir quelque chose de plus que l'Évangile pour faire toutes ces choses. Mais, à entendre quelques-uns de ces prêcheurs, vous croiriez qu'un homme n'a rien d'autre à faire toute sa vie qu'à fermer les yeux et regarder ce qui se passe dans son intérieur. Je sais qu'un homme doit garder dans son cœur l'amour de Dieu et de la sainte Bible. Mais que dit-elle, la Bible ? Eh bien, elle dit que Dieu mit son esprit dans l'artisan qui construisit le tabernacle, pour qu'il en fît les sculptures et toutes les choses qui demandaient une main ha-

bile. Et c'est là ma manière de voir ; l'esprit de Dieu est en toutes choses et en tous temps — les jours de travail comme le dimanche — dans les grands travaux et inventions, dans les plans et les machines. Et Dieu nous a donné notre intelligence et nos mains aussi bien que nos âmes ; et si un homme fait quelques petits ouvrages en dehors des heures de travail, — s'il construit un four pour éviter à sa femme d'aller chez le boulanger ; ou s'il gratte un peu la terre de son jardin pour faire venir deux pommes de terre au lieu d'une, il fait plus de bien et il est tout aussi près de Dieu que s'il courait après quelque prédicateur pour prier et gémir.

— Bien touché, Adam ! dit Jim le Roux, qui avait arrêté le mouvement de son rabot pendant qu'Adam parlait ; voilà le meilleur sermon que j'aie entendu depuis longtemps. À propos de ça, il y a bien douze mois que ma femme me tourmente pour que je lui fasse un four.

— Il y a quelque raison dans ce que tu viens de dire, Adam, observa Seth gravement. Mais tu sais très-bien toi-même que c'est en entendant ces prédicateurs auxquels tu trouves tant à redire, que bien des paresseux sont devenus de bons travailleurs. C'est le prédicateur qui fait abandonner le cabaret, et si un homme prend des sentiments religieux, il n'en fait pas plus mal, pour cela, son ouvrage.

— Seulement il oubliera quelquefois les panneaux des portes ! dit Ben le Vif.

— Ah ! Ben, vous avez trouvé une plaisanterie contre moi pour le reste de votre vie. Mais ici ce n'est pas la religion qui a tort ;

c'est bien Seth Bede, qui a toujours été un étourneau, et la religion ne l'a pas encore guéri, malheureusement.

— Ne vous inquiétez pas de moi, dit Ben le Vif ; vous êtes un vrai bon garçon, panneaux ou non, et vous ne hérissez pas vos poils à la moindre plaisanterie, comme quelqu'un de vos proches qui est peut-être plus habile.

— Seth, mon garçon, dit Adam sans relever le sarcasme qu'on lui lançait, il ne faut pas m'en vouloir. Je ne t'avais point en vue dans ce que je viens de dire. Les uns ont une manière de voir, les autres une différente.

— Je sais bien, Addy, que tu n'as point de mauvaise intention à mon égard. Tu es comme ton chien Gyp, qui aboie quelquefois contre moi, mais qui me lèche toujours la main après. »

Tous les bras se remirent au travail, et le silence dura quelques minutes, jusqu'au moment où l'horloge de l'église commença à sonner six heures. Avant que le premier coup eût cessé de tinter, Jim le Roux avait lâché son rabot et saisissait sa veste ; Ben le Vif avait laissé une vis à moitié enfoncée et jeté le tourne-vis dans son panier à outils ; Placide Taft, qui, d'accord avec son nom, avait gardé le silence pendant la précédente conversation, avait laissé retomber son marteau au moment où il le levait, et Seth lui-même s'était redressé et étendait la main vers son bonnet de papier. Adam seul avait continué son travail comme si de rien n'était ; mais, n'entendant plus le bruit des outils, il leva les yeux et dit d'un ton indigné : « Voyez ça, à présent ! Je ne puis souffrir de voir des hommes jeter ainsi leurs outils à l'instant où l'horloge commence à sonner, comme s'ils ne prenaient aucun plaisir à leur ouvrage et qu'ils eussent peur de donner un coup de trop. »

Seth parut un peu confus et mit plus de lenteur à ses préparatifs de départ ; mais Placide Taft rompit le silence en disant :

« Eh ! Adam, mon garçon, tu parles en jeune homme ; quand tu auras quarante-six ans comme moi, au lieu de vingt-six, tu n'auras plus tant de zèle à travailler pour rien !

— Qu'est-ce que cela signifie ? répondit Adam encore irrité. Je voudrais bien savoir ce que l'âge doit y faire. Vous n'êtes pas encore enroidi, je suppose. Je déteste voir tomber les bras d'un homme comme s'il était fusillé, avant que l'heure ait complètement sonné, comme s'il ne mettait pas le moindre amour-propre ou plaisir à son ouvrage. La meule à aiguiser même tourne encore après qu'on l'a lâchée.

— Sacrebleu, Adam ! s'écria Ben le Vif, laisse un peu les gens tranquilles, veux-tu. Tu trouvais à redire aux prêcheurs, il y a un moment, — tu n'aimes pas mal à prêcher toi-même. Tu peux aimer le travail plus que le jeu ; pour moi, j'aime le jeu plus que le travail : ça doit t'arranger, — ça ne te laisse que plus d'ouvrage à faire. »

Avec ce discours de sortie, qu'il considérait comme très-concluant, Ben le Vif se chargea de son panier et sortit de l'atelier, suivi de près par Placide Taft et Jim le Roux. Seth hésitait et regardait fixement Adam, comme s'il attendait qu'il lui dît quelque chose.

« Iras-tu à la maison avant la prédication ? demanda Adam en levant les yeux.

— Non, j'ai mon chapeau et mon habit chez Will Masquery ; je ne rentrerai pas avant dix heures. Il se peut que j'escorte Dinah

Morris jusque chez elle, si elle y consent. Personne de chez les Poyser ne vient avec elle, tu sais.

— Alors je dirai à la mère de ne pas t'attendre.

— Tu ne vas pas toi-même chez les Poyser, ce soir ? dit Seth presque timidement, comme il se retournait pour quitter l'atelier.

— Non, j'irai à l'école. »

Jusque-là Gyp était resté sur son lit confortable, relevant seulement la tête et surveillant plus attentivement son maître, en voyant partir les autres ouvriers. Mais, dès qu'Adam eut mis son compas dans sa poche et commencé à rouler son tablier autour de sa taille, Gyp s'élança et le regarda fixement au visage dans une patiente expectative. Si Gyp eût possédé une queue, il l'aurait bien certainement remuée ; mais, étant dépourvu de ce véhicule de ses émotions, il était comme beaucoup d'autres très-dignes personnages, destinés à paraître plus flegmatiques que ne les a faits la nature.

« Allons, Gyp, es-tu prêt pour le panier ? » dit Adam d'un ton de voix aussi doux que lorsqu'il avait parlé à Seth.

Gyp s'avança avec un court aboiement, comme pour dire : « Naturellement. » Le pauvre animal n'avait pas une grande variété d'expressions à son usage.

Ledit panier était celui qui, les jours de travail, contenait le dîner d'Adam et de Seth, et aucun employé officiel d'une procession n'aurait plus résolument dédaigné toute connaissance sur son passage, que Gyp portant ce panier en trottant sur les talons de son maître.

En quittant l'atelier, Adam ferma la porte, dont il retira la clef pour la poser à la maison de l'autre côté du chantier. C'était une maison basse, au toit de chaume gris et à murs jaunâtres, colorée par la lumière du soir d'un ton chaud et agréable. Les fenêtres plombées étaient brillantes et sans taches, et la dalle de pierre à l'entrée était aussi propre qu'un galet blanc à marée basse. Debout sur cette pierre se tenait une vieille femme, en robe de toile à raies de couleur sombre, avec un fichu rouge et un bonnet blanc ; elle parlait à quelques poules tachetées, que paraissait avoir attirées vers elle l'espérance illusoire d'une distribution de pommes de terre froides ou d'un peu d'orge. Sa vue était voilée, car elle ne reconnut Adam que lorsqu'il lui dit : « Voici la clef, Dolly ; rentrez-la pour moi, s'il vous plaît.

— Certainement ; mais ne voulez-vous pas entrer vous-même, Adam ? Mademoiselle Mary est à la maison et maître Burge sera bientôt de retour : je réponds qu'il sera bien aise de vous retenir à souper.

— Non, Dolly, je vous remercie ; je vais à la maison. Bonsoir. »

Adam s'éloigna à grandes enjambées, avec Gyp à ses trousses ; il sortit du chantier et suivit la grande route qui descendait du village à la vallée. Comme il arrivait au pied de la rampe, un cavalier d'un certain âge, avec un portemanteau derrière lui, arrêta son cheval lorsque Adam fut passé, et se retourna pour suivre plus longtemps des yeux cet ouvrier de belle et robuste taille, en bonnet de papier, en culotte de peau et bas bleu foncé.

Adam, sans se douter de l'admiration dont il était l'objet, prit à travers les prés et entonna le chant qui lui avait tout le jour rempli la tête :

Que tes discours soient toujours sincères,
Que ta conscience soit claire comme un beau jour ;
Car le Dieu qui voit tout surveille constamment
Tes projets, tes travaux, tes sentiments secrets.

Livre 1 · 02

Vers sept heures moins un quart à peu près, il y avait une apparence d'agitation inusitée dans le village d'Hayslope et le long de sa petite rue, depuis les Armes des Donnithorne jusqu'à la porte du cimetière ; les habitants paraissaient évidemment être sortis de leurs maisons pour un autre but que celui de se promener aux rayons du soleil couchant. Les Armes des Donnithorne étaient au commencement du village, et une petite cour de ferme et un fenil à côté montraient qu'il y avait du terrain attaché à l'auberge et promettaient au voyageur bonne nourriture pour lui et son cheval, ce qui pouvait le consoler de l'ignorance dans laquelle une enseigne, effacée par le temps, le laissait quant aux armoiries de cette ancienne famille des Donnithorne.

M. Casson, l'aubergiste, était depuis un moment debout sur sa porte, les mains dans les poches, se balançant sur les orteils et les talons, les yeux tournés vers un espace de terrain sans clôture, avec un érable au milieu, qu'il savait être le but vers lequel se dirigeaient d'un air grave certaines personnes des deux sexes qu'il voyait passer de temps en temps.

Le personnage de M. Casson n'était point un de ces types ordinaires qu'on peut laisser passer sans description. Vu de face, il paraissait principalement composé de deux sphères offrant entre

elles les mêmes rapports que la terre et la lune ; ainsi, on pouvait dire approximativement que la sphère inférieure était treize fois plus grosse que la supérieure, qui, naturellement, représentait un satellite et un tributaire. Mais là cessait la ressemblance, car la tête de M. Casson était loin d'avoir l'air d'un mélancolique satellite ou d'un globe taché, comme Milton a irrévérencieusement appelé la lune ; au contraire, aucune tête ou visage n'aurait pu offrir une apparence plus brillante et de meilleure santé ; son expression, venant presque exclusivement de joues rondes et rubicondes, dont le point de jonction formait le nez, — les yeux pouvant à peine être aperçus, — son expression, dis-je, était celle d'une heureuse satisfaction, tempérée par un sentiment de dignité personnelle qui se faisait habituellement remarquer dans son attitude et sa démarche. On ne pouvait guère blâmer ce sentiment chez un homme qui avait été sommelier dans la famille pendant quinze ans, et que sa condition présente mettait nécessairement en fréquent contact avec des inférieurs. Concilier cette dignité avec la curiosité qui le portait à se diriger vers la Pelouse, était le problème que M. Casson retournait dans sa tête depuis cinq minutes ; mais, au moment où il paraissait l'avoir résolu, en sortant les mains de ses poches et les confiant aux échancrures de son gilet, en penchant la tête de côté et en s'armant d'un air d'indifférence hautaine pour tout ce qu'il pourrait remarquer, ses pensées furent détournées par l'approche du cavalier que nous avons vu s'arrêter pour suivre du regard notre ami Adam, et qui arrivait maintenant à la porte des Armes des Donnithorne.

« Ôtez-lui la bride et donnez-lui à boire, dit le voyageur au palefrenier en blouse qui était sorti de la cour au bruit des pas du cheval.

— Eh bien ! qu'est-ce qui se passe dans votre joli village, aubergiste ? continua-t-il en descendant de cheval. Il y a bien du mouvement.

— C'est une prédication méthodiste, monsieur ; on a publié qu'une jeune femme prêcherait sur la Pelouse, répondit M. Casson d'une voix de fausset sifflante et avec un accent légèrement affecté. Vous serait-il agréable d'entrer, monsieur, et de prendre quelque chose ?

— Non, il faut que j'aille directement à Drosseter. Je veux seulement faire boire mon cheval. Et que dit votre pasteur de voir une jeune femme venir prêcher presque à son nez ?

— Le pasteur Irwine, monsieur, ne demeure pas ici ; il habite Broxton, sur la colline que vous voyez là-bas. La cure d'ici tombe en ruines, monsieur, et ne pourrait loger des gens comme il faut. Il vient prêcher ici le dimanche après-midi, monsieur, et met toujours son cheval chez moi. C'est une jument grise, monsieur, dont il fait grand cas. Il a toujours mis son cheval ici, monsieur, même avant que je tinsse les Armes des Donnithorne. Je ne suis pas d'ici, moi ; vous pouvez vous en apercevoir à mon langage, monsieur. Ils ont une drôle de manière de parler dans ce pays, monsieur ; les messieurs ont de la peine à les comprendre. J'ai été élevé au milieu des messieurs, monsieur, et j'ai pris leur langage quand j'étais enfant. Ainsi, comment croyez-vous que les gens d'ici disent pour : « N'avez-vous pas ? » — Les gens comme il faut, vous savez, disent havn't you ? — Eh bien, ceux de par ici, savez-vous, disent hanna yey ? C'est ce que ces gens appellent le dialéque, monsieur. C'est ce que j'ai entendu le chevalier Donnithorne dire plusieurs fois ; c'est leur dialéque qu'il dit.

— Bien, dit l'étranger en souriant, je le connais très-bien. Mais vous ne devez pas avoir beaucoup de méthodistes par ici, dans ce canton agricole. J'aurais à peine cru qu'on y pût trouver quelque chose qui leur ressemblât. Vous êtes tous agriculteurs, n'est-ce pas ? Les méthodistes peuvent rarement se recruter dans cette classe.

— Mais, monsieur, il y a un assez joli nombre d'ouvriers dans les alentours. Il y a maître Burge, qui afferme le bois de charpente par là-haut et qui entreprend un bon nombre de bâtisses et de réparations. Puis, pas bien loin, il y a les Carrières ; il n'y a pas mal d'ouvrage de ce côté du pays, monsieur. Il y a aussi un beau mouchet de méthodistes à Treddleston ; c'est une ville avec marché, à trois milles d'ici, à peu près, vous l'avez peut-être traversée en venant, monsieur ? Il y a dans ce moment sur la Pelouse un assez joli groupe de ces gens qui en viennent. C'est de là que les nôtres les tirent, quoique nous n'ayons que deux hommes de leur secte dans tout Hayslope, Will Maskery, le charron, et Seth Bede, un jeune homme qui travaille en charpenterie.

— Alors la prêcheuse vient de Treddleston, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur ; elle vient du Stonyshire, à peu près à trente milles d'ici. Elle est en visite chez maître Poyser, à la Grand'-Ferme, là où vous voyez ces granges et ces beaux noyers, droit à votre gauche, monsieur. C'est la propre nièce de la femme de Poyser, et ils doivent être joliment vexés de la voir se rendre ridicule comme ça. Mais j'ai entendu dire que rien ne peut retenir ces méthodistes quand cette lubie est entrée dans leur cervelle ; bon nombre d'entre eux deviennent fous avec leur religion. Pourtant cette jeune fille a l'air assez tranquille, à ce que je me suis laissé dire, car je ne l'ai pas vue moi-même.

— Eh bien, je voudrais avoir le temps de la voir ; mais il faut que je poursuive ma route. Je m'en suis déjà détourné depuis plus de vingt minutes, pour jeter un coup d'œil sur cette résidence dans la vallée. C'est celle du chevalier Donnithorne, je suppose ?

— Oui, monsieur ; c'est Donnithorne le Château, c'est bien ça. Il y a là de fameux chênes, monsieur, n'est-ce pas ? Je dois les connaître, car je suis resté là sommelier pendant quinze ans. C'est le capitaine Donnithorne qui doit en hériter, monsieur, le petit-fils du chevalier Donnithorne. Il sera majeur aux prochaines fenaisons, monsieur, et nous verrons du beau. Il possède tout le pays que vous voyez de ce côté, monsieur, le chevalier Donnithorne ; oui, monsieur.

— Bien, c'est un joli séjour, quel qu'en soit le propriétaire, dit le voyageur en remontant à cheval, et l'on y trouve aussi de beaux hommes, bien découplés. J'ai rencontré le plus superbe garçon que j'aie vu de ma vie, il y a environ une demi-heure, avant de monter la colline ; un charpentier, un gaillard aux larges épaules, avec les yeux et les cheveux noirs, et marchant en vrai soldat. Nous avons besoin de gens de cette trempe pour frotter les Français.

— Alors, monsieur, ce doit être Adam Bede, j'en réponds, le fils de Thias Bede ; tout le monde ici le connaît. C'est un individu très-instruit et d'une force prodigieuse. Le Seigneur nous protège, monsieur, — pardon, si je vous parle ainsi, — il peut marcher quarante milles dans un jour et lever un marteau de cinq cents livres ; c'est le favori de nos messieurs, monsieur. Le capitaine Donnithorne et le pasteur Irwine en font grand cas. Mais il est un peu vif et tranchant.

— Bien. Bonsoir, monsieur, il me faut partir.

— Votre serviteur, monsieur, bonne route ! »

Le voyageur mit son cheval au trot pour remonter le village ; mais, en approchant de la Pelouse, la beauté de la vue qui s'étendait à sa droite, le singulier contraste qu'offrait le groupe des villageois avec celui des méthodistes, près de l'érable, et peut-être encore plus la curiosité de voir prêcher une jeune femme, l'emportèrent sur son désir d'arriver au but de son voyage, et il s'arrêta.

La Pelouse s'étendait à l'extrémité du village et de là la route se partageait en deux branches : l'une conduisait plus haut sur la colline, en passant près de l'église, et l'autre serpentait agréablement en descendant vers la vallée. Du côté de la Pelouse, dans la direction de l'église, une ligne presque continue de chaumières s'étendait jusqu'à l'entrée du cimetière ; mais de l'autre côté, au nord-ouest, rien ne masquait la vue des champs ondulés, de la vallée boiseuse et des sombres masses des montagnes lointaines. Ce riche district du Loamshire, où se trouve Hayslope, touche à la triste frontière du Stoanyshire, dont les arides montagnes le surplombent, comme on voit un frère, grand, osseux et basané, dominer la jeune et fraîche sœur qui s'appuie à son bras. Une course à cheval de deux ou trois heures peut transporter le voyageur d'une région froide et sans verdure, entrecoupée de longs bancs de pierres grises, à des bois touffus ou à de riants coteaux ornés de festons de verdure, de gras pâturages ou de riches moissons. À chaque détour il découvre quelque belle et ancienne résidence blottie dans la vallée ou couronnant la colline ; quelque heureuse demeure avec sa longue suite de dépendances et de meules dorées ; quelque clocher grisâtre s'élançant d'un agréable

mélange d'arbres, de chaume et de tuiles d'un rouge foncé. C'était justement ce dernier tableau que l'église d'Hayslope offrait à notre voyageur, tandis qu'il gravissait le sentier conduisant aux plateaux supérieurs ; de sa station, près de la Pelouse, il avait devant les yeux, réunis en une seule vue, tous les autres traits caractéristiques de ce charmant paysage. Plus loin, à l'horizon, se dressaient de grandes masses de montagnes coniques, placées comme des bornes gigantesques pour protéger ce pays de blés et de pâturages contre les vents du nord, âpres et destructeurs, pas assez éloignées, cependant, pour être voilées par la brume empourprée, mais laissant voir leurs flancs verdâtres marquetés de brebis ; présentant à l'œil les effets de lumière les plus variés, suivant l'heure et la saison, elles n'en restaient pas moins toujours âpres et tristes. Au-dessous, les yeux se reposaient sur une ceinture de bois entrecoupés de riants pâturages ou de guérets jaunissants. Le feuillage n'offrait point encore la verdure uniforme de l'été, mais laissait voir les chaudes teintes des bourgeons du chêne et le vert tendre du frêne et du tilleul. Plus bas, dans la vallée, les arbres paraissaient s'être précipités et réunis, afin de protéger la maison seigneuriale qui les dominait de ses créneaux et d'où s'échappaient de légères colonnes de fumée bleuâtre.

Un vaste parc et une large nappe d'eau devaient sans doute s'étendre devant la façade ; mais la pente ondulée des prairies empêchait notre voyageur de les apercevoir de la pelouse du village. À leur place il voyait un premier plan tout aussi délicieux. Les rayons du soleil, à l'horizon, glissaient comme de l'or transparent entre les tiges mollement inclinées des herbes fleuries, de la haute oseille rouge et des blanches ombelles de ciguë qui bordaient les haies. C'était ce moment de l'été où le bruit des faux

qui s'aiguisent nous fait jeter de longs regards de regret sur les fleurs dont sont parées les prairies.

Si l'étranger eût légèrement changé de position, en se tournant vers l'est, il aurait encore pu voir quelques séduisants fragments du paysage, au delà des prairies et des chantiers de Jonathan Burge, du côté des beaux noyers de la Grand'Ferme ; mais probablement il trouvait plus d'intérêt à observer les groupes vivants qui étaient près de lui. Toutes les générations du village s'y trouvaient représentées, depuis le vieux père Taft, avec son bonnet de nuit, tout à fait courbé sous le poids des ans, mais encore assez robuste pour rester longtemps sur ses jambes, soutenu par sa courte canne, jusqu'aux marmots à petites têtes rondes penchées en avant. De temps en temps approchait un nouvel arrivant, peut-être quelque épais laboureur, qui, son souper avalé, venait voir ce spectacle inaccoutumé, écoutant avec un regard hébété ce que chacun pouvait avoir à dire, mais n'apportant point assez d'intérêt à ce qui se passait pour adresser quelque question. Cependant, tous avaient soin de ne point se joindre aux méthodistes sur la Pelouse et évitaient ainsi de s'identifier avec l'auditoire en attente, car il n'en était aucun qui n'eût désavoué l'imputation d'être venu pour écouter la prêcheuse ; ils avaient seulement voulu voir quel air cela avait. Les hommes étaient principalement rassemblés dans le voisinage de la forge. Mais ne vous imaginez point qu'ils fussent réunis en un groupe. Les villageois ne se serrent jamais ; le chuchotement leur est inconnu, et ils sont presque aussi incapables de baisser la voix qu'une vache ou un cerf pourrait le faire. Le véritable paysan anglais tourne le dos à son interlocuteur, auquel il jette une question par-dessus l'épaule, comme s'il était prêt à s'enfuir avant la réponse, et s'éloigne de deux ou trois pas quand l'intérêt du dialogue atteint

le plus haut degré. Aussi le groupe, près de la forge, n'était nullement condensé et ne formait point un écran devant Chad Cranage le forgeron, qui, croisant ses bras noircis, s'appuyait contre le montant de sa porte. Il poussait de temps en temps un éclat de rire à ses propres plaisanteries, auxquelles il donnait une préférence marquée sur les quolibets lancés par Ben le Vif, qui avait renoncé aux charmes du Buisson de houx pour voir la vie sous un nouvel aspect. Mais ces deux genres d'esprit étaient traités avec un égal dédain par M. Joshua Rann. Le tablier de cuir et l'air chagrin et renfrogné de M. Rann ne laissent ignorer à personne que c'est le cordonnier du village ; son menton et sa poitrine portés en avant pourraient indiquer le clerc de la paroisse habitué à lire au lutrin. Le vieux José, comme l'appellent irrévérencieusement ses voisins, est dans un état de bouillante indignation ; mais il n'a point encore desserré les lèvres, si ce n'est pour dire d'une voix de basse profonde et vibrante, comme s'il accordait un violoncelle : « Sehon, roi des Amorites ; par la grâce de Dieu, il souffrit constamment ; et Og, roi de Bassan ; par la grâce de Dieu, il souffrit constamment ; » citation qui paraît avoir peu rapport à la circonstance actuelle ; mais, comme c'est le cas de toute anomalie, elle se trouvera en être la conséquence naturelle, comme je vais l'expliquer. En effet, M. Rann défendait dans son for intérieur la dignité de l'Église établie contre cette scandaleuse irruption du méthodisme ; et comme cette dignité était pour lui intimement liée à la sonorité de sa propre voix dans les répons, son mécontentement lui suggérait une citation du psaume qu'il avait lu au service du soir du dernier dimanche.

La curiosité plus vive des femmes les avait fait avancer jusqu'à la limite même de la Pelouse, d'où elles pouvaient examiner de plus près le costume semblable à celui des quakers et la singu-

lière tournure des méthodistes du sexe féminin. Au-dessous de l'érable on avait amené un petit char pour servir de tribune et placé deux bancs et des chaises. Quelques-uns des méthodistes y étaient assis, les yeux fermés et comme absorbés par la prière et la méditation. D'autres préféraient rester debout et regardaient les villageois avec un air de compassion mélancolique. C'est ce qui divertissait complètement Bessy Cranage, la rieuse fille du forgeron, surnommée par ses voisins Bess Chad. Elle s'étonnait que « les gens pussent s'arranger des mines comme cela. » Bess Chad surtout était l'objet de la compassion des méthodistes ; car ses cheveux, rejetés en arrière sous un bonnet posé sur le haut de la tête, laissaient en évidence un ornement dont elle était beaucoup plus fière que de ses joues rosées : c'étaient de grandes boucles d'oreilles rondes, avec des pierres fausses ; ce qui lui attirait le blâme, non-seulement des méthodistes, mais aussi de sa propre cousine, Bess Timothy ; celle-ci, s'intéressant à elle en qualité de parente, désirait souvent que ces boucles d'oreilles pussent en finir une fois pour toutes.

Bess Timothy, quoique ayant gardé son nom de fille parmi ses intimes, était depuis longtemps la femme de Jim le Roux et possédait un assortiment de joyaux d'un autre genre, parmi lesquels il suffit de citer un gros marmot qu'elle berçait dans ses bras et un solide petit gaillard de cinq ans en culottes courtes et jambes rouges ; il portait suspendu à son cou un vieux bidon rouillé en guise de tambour, et évitait soigneusement le petit chien terrier de Bess Chad. Ce jeune rejeton d'Olivier, connu sous le nom de Bess, le fils de Bess Timothy, étant d'un caractère curieux et qu'aucune timidité ne retenait, avait dépassé le groupe de femmes et d'enfants et se promenait autour des méthodistes, les

regardant sous le nez, la bouche grande ouverte, et frappant sur son tambour en manière d'accompagnement musical.

Mais une des femmes âgées se baissa pour le prendre par l'épaule d'un air de sérieux reproche ; Ben, fils de Ben Timothy, lui lança alors de vigoureux coups de pied ; puis, jouant des flûtes, s'en fut chercher un refuge derrière les jambes de son père.

« Eh ! petit chien de vaurien, dit Jim le Roux avec orgueil paternel, si tu ne laisses pas ce tambour tranquille, je vais te l'ôter. Qu'est-ce que ça veut dire, de donner des coups de pied au monde ?

— Ici ; donnez-le-moi, Jim, dit Chad Cranage ; je vais l'attacher et le ferrer comme les chevaux. Eh bien, maître Casson, continua-t-il, comme ce personnage s'avançait vers le groupe, comment va ce soir ? Êtes-vous venu pour nous aider à gémir ? On dit que les gens gémissent toujours quand ils prêtent l'oreille aux méthodistes, comme si la guerre était au dedans d'eux. Je compte bien beugler aussi fort que votre vache l'autre soir, et alors la prêcheuse pensera que je suis dans la bonne voie.

— Je vous engagerai à ne point faire de bêtises, Chad, dit M. Casson d'un air assez digne ; Poyser apprendrait avec peine qu'on eût en quelque manière manqué de respect à la nièce de sa femme, quoiqu'il puisse ne pas voir avec plaisir qu'elle se mette à prêcher.

— Puis, elle est agréable à voir, aussi, dit Ben le Vif. Et moi, je suis pour les jolies femmes qui prêchent ; je suis sûr qu'elles me persuaderaient bien plus vite que ces vieux prédicateurs. Je ne

serais pas étonné de me trouver méthodiste avant la nuit, et de commencer à faire la cour à la sermonneuse, comme Seth Bede.

— Je crois bien que Seth vise beaucoup trop haut, dit M. Casson. Les parents de cette femme n'aimeraient pas la voir s'abaisser à un ouvrier charpentier.

— Tiens, tiens, tiens ! dit Ben en allongeant l'intonation. Qu'est-ce que les parents des gens ont à voir à ça ? Pas un iota. La femme de Poyser peut bien lever le nez et oublier les temps passés ; mais cette Dinah Morris, dit-on, est aussi pauvre qu'elle l'a jamais été ; elle travaille à une filature et a beaucoup à faire à s'entretenir. Un jeune et solide charpentier, qui est déjà un méthodiste tout fait, comme Seth, ne serait pas un si mauvais parti pour elle. Encore que les Poyser estiment Adam Bede autant que si c'était leur propre neveu.

— Ça ne dit rien ! dit M. Joshua Rann ; Adam et Seth sont deux hommes ; vous ne voulez pas qu'ils se coiffent tous deux de la même fille.

— Peut-être, dit Ben le Vif dédaigneusement ; mais je suis pour Seth, moi, quand il serait encore deux fois plus méthodiste. Seth a eu le beau rôle avec moi, car je l'ai toujours taquiné depuis que nous travaillons ensemble, et il ne m'en veut pas plus pour cela qu'un agneau. Et c'est un gaillard qui a du courage aussi, car, lorsque nous vîmes un vieil arbre tout de feu, un soir que nous traversions les champs, et que nous crûmes que c'était un revenant, Seth ne s'en inquiéta pas, mais il y alla tout droit, comme un constable. Tiens, le voilà qui sort de chez Will Masquery, et voilà Will lui-même, avec l'air aussi doux que s'il ne pouvait frapper sur une tête de clou, crainte de lui faire mal. Et voilà la jolie

prêcheuse ! Ma foi, elle a ôté son chapeau. Il faut que je la voie d'un peu plus près. »

Plusieurs des hommes suivirent l'exemple de Ben, et le voyageur poussa son cheval en avant sur la Pelouse, tandis que Dinah, précédant ses compagnons, marchait assez rapidement vers le char sous l'érable. Près de la grande taille de Seth, elle paraissait petite ; mais élevée sur la tribune elle semblait d'une stature au-dessus de la moyenne, quoique, en réalité, elle ne la dépassât pas. Sa taille était svelte et le paraissait encore davantage à cause de son costume noir et sans ampleur. L'étranger fut surpris en la voyant, non de sa délicatesse féminine, mais de l'absence complète d'importance personnelle de son maintien. Il s'était attendu à la voir s'avancer gravement et à pas comptés, avec un sourire assuré de sainteté intime, ou peut-être l'expression acerbe d'un blâme orgueilleux. Il ne connaissait que deux types de méthodistes : l'extatique et le bilieux. Mais Dinah marchait tout simplement et ne semblait pas plus s'occuper de l'effet qu'elle pouvait produire que ne le ferait un petit garçon. Il n'y avait ni rougeur à ses joues, ni tremblement qui dît : « Je sais que vous me trouvez jolie femme et trop jeune pour prêcher. » Il n'y avait ni abaissement, ni élévation des paupières, ni pose de bras qui pût dire : « Vous devez me considérer comme une sainte. » Elle n'avait point de livre à ses mains non gantées, qui retombaient légèrement croisées devant elle ; restant debout elle tournait ses yeux bleus vers l'assemblée. Son regard n'avait pas de la finesse, mais cette limpidité qui prouve que l'esprit est pénétré de ce qu'il veut énoncer, plutôt qu'impressionné par les objets extérieurs. Elle était abritée des rayons du soleil couchant par les branches de l'érable. Dans cette demi-teinte lumineuse, le coloris délicat de son visage semblait, comme les fleurs vers le soir, s'embellir

d'une douce vivacité. Son teint était d'une blancheur transparente ; l'ovale de son visage régulier ; sa bouche ferme et à lèvres bien indiquées ; ses narines délicates ; son front bas et droit s'élevait en arcade entre des bandeaux lisses de cheveux d'un ton clair et légèrement roux ; ils étaient retirés derrière les oreilles et recouverts, excepté à un ou deux pouces au-dessus du front, suivant l'usage des quakers, par un bonnet filoché. Ses sourcils, de la même teinte que les cheveux, formaient une ligne parfaitement horizontale et bien dessinée ; ses cils, quoique moins foncés, étaient longs et fournis. Rien n'était indécis ou inachevé dans ce visage qui rappelait ces fleurs dont les pétales d'un bleu pur ont quelques touches rosées. Ses yeux n'avaient aucune beauté particulière autre que l'expression ; ils paraissaient si simples, si candides, si sérieusement bienveillants, qu'aucune intention de reproche, aucun sourire de moquerie ne pouvaient résister à leur regard. Joshua Rann toussa longuement, comme pour éclaircir sa gorge et se mieux reconnaître ; Chad Cranage souleva sa casquette de cuir et se gratta la tête ; et Ben le Vif s'étonna que Seth osât lui faire la cour.

« Une douce et agréable femme ! se dit l'étranger ; mais certainement la nature ne la destinait point à prêcher. »

Peut-être était-il du nombre de ceux qui pensent que la nature a des procédés de mise en scène, et que, dans la prévision de faciliter l'art et la psychologie, elle façonne ses acteurs suivant leur rôle, pour qu'il n'y ait point de méprise à leur égard. Mais Dinah commença à parler.

« Chers amis, dit-elle d'une voix claire, mais peu élevée, demandons à Dieu sa bénédiction. »

Elle ferma les yeux et, inclinant légèrement la tête, elle continua sur le même ton, comme si elle parlait à quelqu'un tout près d'elle.

« Sauveur des hommes ! lorsqu'une pauvre femme chargée de péchés vint pour puiser de l'eau, elle te trouva assis sur le bord du puits ; elle ne te connaissait point, elle ne te cherchait point ; son esprit était obscurci ; sa vie n'était pas dans la sainteté. Mais tu lui parlas, tu l'enseignas, tu lui montras que ses œuvres étaient à découvert devant toi, et que, cependant, tu étais prêt à lui donner ce pardon dont elle n'avait point connaissance. Jésus ! tu es au milieu de nous et tu connais tous les hommes ; s'il s'en trouve ici de semblables à cette pauvre femme, si leur esprit est obscurci, leur vie en dehors de la sainteté ; s'ils ne sont point venus pour te chercher, s'ils n'ont aucun désir d'être enseignés, aie pour eux la même miséricorde que tu as montrée pour elle. Parle-leur, Seigneur ; ouvre leurs oreilles à mon message ; mets leurs péchés devant leurs yeux, et rends-les altérés de ce salut que tu es prêt à leur accorder.

« Seigneur, tu es toujours avec les tiens ; ils te voient dans la veille de leurs nuits et tu leur parles sur la route. Et tu es près de ceux qui ne t'ont pas connu : ouvre leurs yeux, afin qu'ils te voient ; qu'ils te voient pleurer sur eux et leur dire : « Ne voulez-vous point venir à moi pour avoir la vie ? » Qu'ils te voient suspendu sur la croix et disant : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Qu'ils te contemplent tel que tu viendras dans ta gloire pour les juger au dernier jour. Amen ! »

Dinah rouvrit les yeux et s'arrêta en regardant le groupe des villageois, qui s'étaient maintenant rassemblés un peu plus près d'elle et à sa droite.

« Chers amis, commença-t-elle en élevant un peu la voix, vous avez tous été à l'église, et je pense que tous vous avez entendu le ministre lire ces paroles : « L'esprit de Dieu est sur moi, parce qu'il m'a oint pour prêcher aux pauvres son Évangile. » Jésus a prononcé ces paroles ; il a dit qu'il était venu pour prêcher l'Évangile aux pauvres gens. Je ne sais si vous avez jamais beaucoup réfléchi à ces paroles, mais je veux vous dire quand je me rappelle les avoir entendues pour la première fois. C'était justement une soirée semblable à celle-ci ; j'étais une petite fille, et ma tante qui m'a élevée me conduisit avec elle pour entendre un homme vertueux qui prêchait en plein air, comme nous sommes ici. Je me rappelle sa figure ; il était très-âgé et il avait de très-longs cheveux blancs ; sa voix était belle et douce et ne ressemblait à aucune voix que j'eusse jamais entendue. Pour moi, petite fille qui ne savais presque rien, ce vieillard me paraissait un homme si différent de tous ceux que j'avais vus jusqu'alors, que je pensai qu'il était peut-être descendu du ciel pour nous prêcher, et je dis : « Tante, est-ce qu'il retournera au ciel ce soir, comme dans l'image de la Bible ? »

« Cet homme de Dieu était M. Wesley, qui passa sa vie à faire ce que faisait notre Seigneur, prêchant l'Évangile aux pauvres gens. Il est entré dans son repos il y a huit ans. Dans les années suivantes, j'en appris davantage à son sujet ; mais alors je n'étais qu'une enfant légère et irréfléchie, et je me rappelais seulement une chose qu'il nous avait dite dans un sermon : c'est que le mot Évangile veut dire bonne nouvelle ! L'Évangile, vous savez, est ce que la Bible nous apprend à l'égard de Dieu.

« Pensez à cela, maintenant ! Jésus-Christ est véritablement descendu du ciel, comme moi, naïve petite fille, je pensais que

M. Wesley l'avait fait ; et il en est descendu pour dire de bonnes nouvelles aux pauvres gens à l'égard de Dieu. Eh bien, chers amis, vous et moi sommes de ces pauvres gens. Nous avons été élevés dans de misérables chaumières ; nous avons été nourris de pain d'avoine et avons vécu à la dure. Nous avons bien peu été à l'école et lu bien peu de livres ; nous savons peu de choses en dehors de ce qui se passe tout près de nous. Nous sommes justement l'espèce de gens qui ont besoin d'entendre de bonnes nouvelles, car, lorsque quelqu'un est dans une belle position, il ne tient pas beaucoup à apprendre les nouvelles des choses lointaines ; mais, si un pauvre homme et une pauvre femme sont dans la détresse et ont à travailler durement pour vivre, ils aiment bien à recevoir une lettre qui leur apprend qu'ils ont un ami qui veut leur venir en aide. Certainement nous pourrions savoir quelque chose de Dieu, même si nous n'avons jamais connu l'Évangile, la bonne nouvelle que notre Sauveur nous a apportée, car nous n'ignorons pas que toute chose vient de Dieu. Ne dites-vous pas, presque chaque jour : « Ceci ou cela arrivera, s'il plaît à Dieu ? » ou bien : « Nous commencerons bientôt à faucher l'herbe, s'il plaît à Dieu de nous envoyer encore un peu de soleil ? » Nous savons très-bien que nous sommes entièrement sous la main de Dieu ; nous ne nous sommes point donné la vie ; nous ne pouvons être maîtres de nous pendant notre sommeil ; la lumière du jour, et le vent, et le blé, et les vaches qui nous donnent leur lait : tout ce que nous avons vient de Dieu. Et il nous a donné nos âmes, et il a mis l'amour entre les parents et les enfants, entre le mari et la femme. Mais est-ce là tout ce dont nous avons besoin pour connaître Dieu ? Nous croyons qu'il est grand et puissant, et peut faire tout ce qu'il veut ; nous nous sen-

tons perdus, comme si nous luttions contre une eau profonde, quand nous essayons de penser à lui.

« Mais peut-être vous vient-il à l'esprit des doutes comme celui-ci : Est-ce que Dieu s'occupe beaucoup de pauvres gens tels que nous ? Peut-être n'a-t-il fait le monde que pour les grands, les savants et les riches. Ça ne lui a pas beaucoup coûté de nous donner notre petite bouchée de nourriture et un lambeau de vêtement ; mais comment savons-nous s'il s'intéresse à nous, plus que nous ne le faisons des vers et autres insectes du jardin, lorsque nous cultivons nos oignons et nos carottes ? Dieu s'occupe-t-il de nous à notre mort ? A-t-il quelque consolation pour nous quand nous sommes estropiés, ou malades, ou dans la misère ? Peut-être aussi est-il fâché contre nous ; autrement, pourquoi avons-nous la sécheresse et les mauvaises moissons, et les fièvres, et toutes sortes de maux et d'inquiétudes ? Car notre vie est pleine de chagrins, et si Dieu nous envoie le bien, il semble aussi nous envoyer le mal. Comment en est-il ainsi ? Pourquoi est-ce ainsi ?

« Ah ! chers amis, nous sommes dans un grand besoin de nouvelles sur Dieu ; et que signifient les autres bonnes nouvelles si nous n'avons pas de celles-là ? Car toutes les choses de cette vie ont une fin, et, quand nous mourons, nous les laissons toutes. Mais Dieu reste encore quand tout nous a quittés. Que feronsnous s'il n'est pas notre ami ? »

Alors Dinah raconta comment la bonne nouvelle avait été apportée, et comment les desseins de Dieu à l'égard des chétifs de ce monde avaient été manifestés par la vie de Jésus, passée dans la sainteté et les œuvres de miséricorde.

« Ainsi, vous voyez, chers amis, continua-t-elle, que Jésus a employé presque tout son temps à faire du bien aux pauvres ; il leur a prêché en plein air, il en a fait ses amis, il les a enseignés et a pris beaucoup de peines pour eux. Ce n'est pas qu'il n'ait aussi fait du bien aux riches, car il était plein d'amour pour tous les hommes ; seulement il voyait que les pauvres avaient un plus grand besoin de son secours. C'est ainsi qu'il guérissait les estropiés, les malades et les aveugles, qu'il faisait des miracles pour nourrir ceux qui avaient faim, parce que, disait-il, il avait pitié d'eux ; et il était très-bon pour les petits enfants, il consolait ceux qui avaient perdu leurs proches, il parlait avec une douce compassion aux pauvres pécheurs qui étaient attristés d'avoir péché.

« Ah ! n'aimeriez-vous pas un tel homme si vous pouviez le voir, — s'il était dans ce village ? Quel tendre cœur il doit avoir ! Quel consolateur on trouverait dans l'affliction ! Comme il serait agréable de recevoir ses instructions !

« Eh bien ! chers amis, qu'était-il cet homme ? Était-ce seulement un homme bon, — un homme très-bon, et rien de plus, — comme notre cher M. Wesley, qui nous a été repris ?... Ah ! c'était le Fils de Dieu, — fait à l'image du Père, dit la Bible, c'est-à-dire tout à fait semblable à Dieu, qui est le commencement et la fin de toutes choses, — le Dieu que nous avons besoin de connaître. Ainsi, tout l'amour que Jésus a montré pour les malheureux est ce même amour que Dieu a pour nous. Nous pouvons comprendre les enseignements de Jésus, parce qu'il est venu avec un corps semblable au nôtre, et qu'il s'est servi des mêmes paroles dont nous nous servons entre nous. Avant, nous étions effrayés de penser à ce qu'était Dieu, — le Dieu qui a fait le monde et les cieux, et le tonnerre et l'éclair. Nous ne pouvons jamais le voir ;

nous pouvons seulement voir les choses qu'il a faites ; et quelques-unes de ces choses sont si effrayantes, que nous pouvions bien trembler en pensant à lui. Mais notre Sauveur béni nous a montré ce qu'est Dieu d'une manière telle que les pauvres gens ignorants peuvent le comprendre ; il nous a montré ce qu'est le cœur de Dieu, quelles sont ses miséricordes pour nous.

« Mais voyons encore pourquoi Jésus est venu sur la terre. Une fois il dit : « Je suis venu pour chercher et sauver ce qui était perdu ; » et une autre fois : « Je ne suis point venu pour appeler les justes, mais pour appeler les pécheurs à la repentance. »

« Ce qui était perdu !... Les pécheurs !... Ah ! chers amis, seraient-ce vous ? serait-ce moi ? »

Jusque-là, le voyageur avait été retenu contre sa volonté par le charme des notes claires de la voix pure de Dinah, qui offraient une variété de modulations semblables à celles d'un bel instrument touché habilement par l'instinct musical qui s'ignore. Les choses simples qu'elle disait paraissaient des nouveautés, ainsi qu'une mélodie déjà connue nous apporte un nouveau plaisir quand nous l'entendons chanter par la pure voix d'un enfant de chœur. La calme et profonde conviction avec laquelle elle parlait était elle-même une preuve de la vérité de sa mission. Il vit qu'elle avait complètement captivé ses auditeurs. Les villageois s'étaient rassemblés près d'elle, et on lisait une grave attention sur toutes les figures. Elle parlait lentement, quoique très-couramment, s'arrêtait parfois après une question, ou avant quelque transition d'idées. Aucun changement d'attitude en elle ; point de gestes ; l'effet de son discours était uniquement produit par les inflexions de sa voix, et, quand elle en vint à cette question : « Dieu prendra-t-il soin de nous quand nous mourrons ? » elle le

prononça avec un accent si plaintif de supplication, que les larmes vinrent aux yeux de quelques-uns des plus endurcis. L'étranger avait cessé de douter qu'elle pût fixer l'attention de ses rustiques auditeurs ; mais il se demandait encore si elle pourrait les émouvoir violemment, ce qui devait être le cachet nécessaire de sa vocation de prédicateur méthodiste, jusqu'au moment où elle articula ces mots : « Perdus ! — Pécheurs ! » qui amenèrent un grand changement dans sa voix et ses manières. Elle avait fait une longue pause avant cette exclamation, pendant laquelle elle avait paru toute émue de pensées qui se lisaient sur ses traits. Son visage pâle le devint encore davantage ; les cercles sous ses yeux prirent une teinte plus foncée, comme lorsque des larmes les remplissent ; la douceur bienveillante de son regard se changea en une expression de pitié épouvantée ; on eût pu croire qu'elle avait vu soudainement quelque ange destructeur planer sur l'assemblée. Sa voix devint profonde et contenue ; mais il n'y avait point encore de gestes. Rien ne ressemblait moins au type ordinaire du harangueur que Dinah. Elle ne prêchait point comme elle entendait les autres le faire, mais elle parlait sous l'influence directe de ses propres sentiments, et sous l'inspiration de sa simple foi personnelle.

Maintenant elle était entrée dans un autre ordre de démonstrations. Sa manière devint moins calme, son débit plus rapide et agité ; elle essaya de faire comprendre à ces gens leur culpabilité, leurs ténèbres volontaires, leur état de désobéissance envers Dieu, — en appuyant sur l'odieux du péché, sur la sainteté divine et sur les souffrances de notre Sauveur par lesquelles la voie du salut leur était ouverte. Enfin, il sembla que, par son ardent désir de retrouver les brebis perdues, il ne lui suffisait plus de s'adresser à la masse de ses auditeurs. Elle en interpella d'abord un, puis

un autre, en les suppliant de venir à Dieu pendant qu'il en était temps encore ; leur peignant la désolation de leurs âmes, perdues dans le péché de ce monde, bien loin de Dieu leur Père ; puis l'amour du Sauveur, qui veillait et attendait leur retour.

Bien des soupirs et des gémissements lui répondaient de la part de ses frères méthodistes ; mais l'esprit villageois ne s'émeut pas si facilement, et une vague anxiété un peu excitée, et qui pouvait très facilement s'évanouir de nouveau, était le plus grand effet que la prédication de Dinah eût obtenu sur eux jusque-là. Cependant, pas un ne s'était retiré, excepté les enfants et le vieux Père Taft, qui, trop sourd pour saisir beaucoup de mots, était depuis quelque temps retourné à son coin favori. Ben le Vif se sentait fort mal à l'aise, et regrettait presque d'être venu entendre Dinah ; il pensait que ce qu'elle disait le poursuivrait en quelque manière ; pourtant il ne pouvait s'empêcher de trouver du plaisir à la regarder et à l'écouter, quoiqu'il craignît à chaque instant qu'elle ne fixât ses regards sur lui et ne s'adressât particulièrement à lui, comme elle l'avait fait pour Jim le Roux, qui pour le moment tenait son enfant dans ses bras pour soulager sa femme. Ce gros homme, dont le cœur était bon, avait déjà essuyé quelques larmes avec son poing, souhaitant devenir un meilleur sujet, qui irait moins souvent au Buisson de houx, vers les Carrières, et observerait plus régulièrement le dimanche.

Devant Jim le Roux se trouvait Bess Chad, qui n'avait cessé de montrer une tranquillité involontaire et une attention soutenue depuis l'instant où Dinah avait commencé de parler. Non point que le sujet du discours l'eût de suite captivée, car elle était perdue dans la difficile recherche de comprendre quel plaisir et quelle satisfaction il pouvait y avoir pour une jeune femme qui

portait un chapeau comme celui de Dinah. Abandonnant cette recherche sans succès, elle se mit à étudier le nez de Dinah, ses yeux, sa bouche et ses cheveux, curieuse de savoir s'il valait mieux désirer un pâle visage de cette espèce, ou des joues grasses et roses et des yeux noirs bien ouverts comme les siens. Mais peu à peu l'influence de la gravité générale réagit sur elle, et elle eut la conscience de ce que disait Dinah. Les doux accents, la tendre persuasion ne la touchaient point ; mais, lorsque vinrent les supplications plus sévères, elle commença d'être effrayée. La pauvre Bessy avait toujours été considérée comme une jeune fille légère ; elle le savait. S'il fallait être sérieuse et modeste, il est clair qu'elle était dans la mauvaise voie : elle ne pouvait trouver facilement les passages dans son livre à l'église, comme le faisait Sally Rann ; elle avait souvent ri à la dérobée en faisant sa révérence à M. Irwine, et ces manquements religieux étaient accompagnés d'une négligence correspondante dans ses moindres habitudes ; car Bessy appartenait sans aucun doute à cette espèce de femmes irrégulières et peu propres chez lesquelles vous pouvez vous hasarder tout au plus à manger un œuf, une pomme ou une noix. Elle savait généralement tout cela, et jusqu'alors n'en avait point eu grande honte. Mais maintenant elle commençait à se sentir mal à l'aise, comme si le constable allait venir la prendre et la conduire devant la justice pour quelque faute peu définie. Elle éprouvait un sentiment d'effroi à l'idée que Dieu, qu'elle avait toujours pensé fort éloigné, était très-près d'elle, et que Jésus était là, qui la regardait, quoiqu'elle ne pût le voir. Dinah avait en effet cette croyance aux manifestations visibles de Jésus, qui est commune parmi les méthodistes, et qu'elle communiquait irrésistiblement à ses auditeurs ; elle les amenait à sentir qu'il était au milieu d'eux corporellement, et pourrait à certain moment se montrer à

eux d'une manière qui jetterait l'angoisse et le trouble dans leurs cœurs.

« Voyez, s'écria-t-elle, en se tournant à gauche, et les yeux fixés sur un point plus élevé que les têtes des auditeurs, — voyez notre bienheureux Seigneur qui pleure et étend les bras vers vous. Écoutez ce qu'il dit : « Que de fois j'ai voulu vous amener à moi comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu !... » Et vous ne l'avez pas voulu ! » Avec une voix de tendre reproche, en reportant ses regards sur l'assemblée :

« Voyez les marques des clous sur ses précieuses mains et sur ses pieds ! Ce sont vos péchés qui les ont faites. Oh ! qu'il paraît pâle et affaissé ! Il a traversé toute cette grande agonie dans le jardin, quand son âme était attristée, même jusqu'à la défaillance, et que de larges gouttes de sueur tombaient comme des grumeaux de sang sur la terre. Ils se sont jetés sur lui et l'ont garrotté, ils l'ont frappé de verges, ils se sont moqués de lui ; ils ont mis une lourde croix sur ses épaules meurtries, puis ils l'ont cloué dessus. Ah ! quelle douleur ! Ses lèvres sont desséchées par la soif, et ils le plaisantent encore pendant cette terrible agonie ; et pourtant de ces lèvres desséchées il prie pour eux : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Puis l'horreur d'une profonde obscurité l'enveloppa ; alors il sentit ce que sentent les pécheurs quand ils sont pour toujours séparés de Dieu. Ce fut la dernière goutte de ce calice d'amertume. « Mon Dieu, mon Dieu ! s'écrie-t-il, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

« Et tout cela, c'est pour vous qu'il l'a souffert ! Pour vous, — et vous ne pensez jamais à lui ! — Pour vous ! et vous vous détournez de lui ! vous ne vous préoccupez point de ce qu'il a endu-

ré pour vous ! Et cependant il ne s'est point lassé de travailler pour vous ; il est ressuscité d'entre les morts, il prie pour vous à la droite de Dieu : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Et il est aussi sur cette terre ; il est parmi nous ; il est là, tout près de vous maintenant ; je vois son corps meurtri et son regard d'amour, »

Ici Dinah se tourna vers Bessy Cranage, dont la riante jeunesse et la vanité manifeste l'avaient touchée de pitié.

« Pauvre enfant ! pauvre enfant ! Il vous supplie, et vous ne l'écoutez pas. Vous pensez à des pendants d'oreilles, à de belles robes, à des chapeaux, et vous ne pensez jamais au Sauveur qui est mort pour sauver votre précieuse âme. Vos joues seront ridées un jour, vos cheveux deviendront gris et votre pauvre corps deviendra affaissé, chancelant ! Alors vous commencerez à sentir que votre âme n'est pas sauvée ; qu'il faudra vous présenter devant Dieu couverte de vos péchés, de vos mauvaises passions et de vos pensées vaniteuses. Et Jésus, qui est prêt à vous secourir maintenant, ne viendra plus ; puisque vous ne voulez pas l'avoir pour Sauveur, il sera votre juge. Maintenant il vous regarde avec amour et compassion et vous dit : « Venez à moi pour avoir la vie ; » mais alors il se détournera de vous et dira : « Allez loin de moi dans le feu éternel. »

Les yeux noirs et effarés de la pauvre Bessy commencèrent à se remplir de larmes ; ses belles joues roses et ses lèvres perdirent leur couleur et ses traits se décomposèrent comme ceux d'un petit enfant avant un accès de pleurs.

« Ah ! pauvre enfant aveugle ! continua Dinah ; écoutez ce qui pourrait vous arriver, comme cela arriva une fois à une servante

du Seigneur aux jours de sa vanité. Elle pensait à ses bonnets de dentelle et gardait tout son argent pour en acheter ; ne se souciant nullement d'apprendre comment elle pourrait avoir un cœur pur et un esprit droit ; elle voulait seulement avoir de plus belles dentelles que les autres jeunes filles. Or un jour qu'elle se parait et se regardait au miroir, elle vit une figure saignante et couronnée d'épines. Cette figure vous regarde maintenant. (Ici Dinah montra un point tout près, en face de Bessy.) — Ah ! arrachez ces colifichets, rejetez-les loin de vous comme si c'étaient des serpents venimeux. Ils vous mordent, ils empoisonnent votre âme, ils vous entraînent dans un sombre gouffre sans fond, où vous serez engloutie pour toujours, pour toujours, loin, bien loin de la lumière et de Dieu. »

Bessy n'y put tenir plus longtemps ; une grande frayeur s'empara d'elle, et, arrachant les pendants de ses oreilles, elle les jeta par terre devant elle, en sanglotant. Son père Chad Cranage, dans la crainte d'être entraîné lui-même, car l'impression faite sur la vaniteuse Bessy le frappait tout autant qu'un miracle, s'éloigna à la hâte et se remit à son enclume comme pour se rassurer. « Faut que les gens aient des fers, prêche ou non prêche : le diable ne m'empoignera pas pour ça ! » se disait-il en lui-même.

Mais alors Dinah commença à parler des joies réservées au repentir et à décrire avec simplicité la paix et l'amour divin qui remplissent le cœur du croyant ; elle dit comment le sentiment de l'amour de Dieu change la pauvreté en richesse et satisfait l'âme tellement qu'aucun désir pénible ne la tourmente, aucune crainte ne l'alarme ; comment enfin la tentation même du péché est éteinte, et comment le ciel se fait sentir sur la terre, parce

qu'aucun nuage ne passe entre l'âme et Dieu, qui est la lumière éternelle.

« Chers amis, dit-elle enfin, frères et sœurs, que j'aime comme ceux pour lesquels notre Seigneur est mort, croyez que je connais ce qu'est cette grande bénédiction ; et c'est parce que je la connais, que je désire que vous la possédiez aussi. Je suis pauvre comme vous ; je dois vivre du travail de mes mains ; mais aucun lord ou lady ne peut être aussi heureux que moi, s'il n'a point l'amour de Dieu en son âme. Réfléchissez à ceci ; ne rien haïr que le péché ; être plein d'amour pour toute créature ; n'avoir aucune crainte ; être assuré que toutes choses se changeront en bien ; accepter la douleur, parce que c'est la volonté de notre Père ; savoir que rien, non, rien, pas même si la terre venait à brûler ou que les eaux pussent nous engloutir, — rien ne pourrait nous séparer de Dieu qui nous aime et qui remplit nos âmes de paix et de joie, parce que nous sommes assurés que tout ce qu'il veut est saint, juste et bon.

« Chers amis, venez recevoir cette bénédiction ; elle vous est offerte ; c'est là la bonne nouvelle que Jésus vient prêcher aux pauvres gens. Ce n'est point comme les richesses de ce monde, dont il y a plus pour les uns et moins pour les autres. Dieu est infini ; son amour est éternel :

Au monde tout entier son eau pure s'étend
Sans jamais se tarir, et sa source abondante
Offre à tous, à chacun un breuvage excellent
Pour apaiser la soif de lame repentante. »

Dinah avait parlé pendant au moins une heure, et la lumière empourprée du jour qui fuyait semblait donner une énergie so-

lennelle à ses dernières paroles. L'étranger, qui avait écouté avec intérêt son sermon, comme si c'eût été le développement d'un drame, car il y a une espèce de fascination dans toute éloquence sincère et improvisée qui fait comprendre les émotions intimes de l'orateur, l'étranger détourna son cheval et poursuivit sa route, pendant que Dinah invitait l'auditoire à chanter. Et comme il descendait encore la colline, les voix des méthodistes atteignaient son oreille, s'élevant et s'abaissant dans ce mélange étrange d'exaltation et de tristesse, qui est le rhythme propre d'un hymne.

Livre 1 · 03

Moins d'une heure après, Seth Bede marchait à côté de Dinah, le long du sentier bordé de haies qui côtoyait les prairies et les blés verts s'étalant entre le village et la Grand'Ferme. Dinah avait de nouveau ôté son petit chapeau de quakeresse qu'elle tenait à la main, afin de jouir plus librement de la fraîcheur du crépuscule, et Seth pouvait facilement voir l'expression de ses traits, tandis qu'il marchait près d'elle, retournant timidement dans son esprit quelque chose qu'il désirait lui dire. C'était une expression de gravité calme, de concentration dans des pensées qui n'avaient aucun rapport avec le moment présent ou sa propre personnalité, de toutes les expressions la plus décourageante pour un amoureux. Sa démarche avait cette fermeté et cette élasticité facile qui ne demande aucun soutien. Seth le sentit vaguement et se dit à lui-même : « Elle est trop bonne et trop sainte pour aucun homme, sans m'en excepter ; » et les paroles qu'il avait préparées s'enfuirent de nouveau avant d'arriver à ses lèvres. Mais une

autre pensée lui donna du courage : « Aucun autre ne l'aimerait davantage et ne la laisserait plus libre de se dévouer à l'œuvre du Seigneur. » Ils étaient restés silencieux pendant plusieurs minutes, depuis qu'ils avaient cessé de parler de Bessy Cranage ; Dinah paraissait presque avoir oublié la présence de Seth et sa démarche s'accélérait tellement que la pensée de n'avoir plus que quelques minutes avant d'atteindre le portail de la Grand'Ferme donna à Seth le courage de parler.

« Vous avez tout à fait décidé de retourner à Snowfield samedi, Dinah ?

— Oui, dit tranquillement Dinah. J'y suis appelée. Il m'est venu à l'esprit, tandis que je méditais pendant la nuit de dimanche passé, que sœur Allen, qui est en consomption, a besoin de moi. Je l'ai vue, aussi distinctement que nous voyons ce léger nuage blanc, soulever sa pauvre main amaigrie et me faire signe. Et ce matin, lorsque j'ai ouvert la Bible pour y chercher des directions, les premiers mots qui ont frappé mes yeux étaient : « Et après qu'ils eurent vu la vision, ils tâchèrent immédiatement de se rendre en Macédoine. » Si ce n'était cette indication claire de la volonté du Seigneur, j'aurais de la peine à partir, car mon cœur est plein de tendresse pour ma tante et ses enfants et s'émeut pour cette pauvre petite brebis errante, Hetty Sorrel. J'ai été portée à beaucoup prier pour elle dernièrement et je considère cela comme un signe qu'il y aura miséricorde envers elle.

— Dieu le veuille ! dit Seth. Car je soupçonne que le cœur d'Adam s'y est tellement attaché, qu'il ne se reportera jamais sur quelque autre ; et pourtant le mien souffrirait de le voir l'épouser, car je ne pense pas qu'elle pût le rendre heureux. C'est un profond mystère que la manière dont le cœur d'un homme se donne

à une seule femme entre toutes celles qu'il voit dans ce monde, ce qui lui rend plus facile de travailler sept années pour elle, comme Jacob le fit pour Rachel, plutôt que d'en obtenir une autre rien qu'en la demandant. Je pense souvent à ces paroles : « Et Jacob servit sept années pour Rachel, et elles ne lui parurent que quelques jours, tant il avait d'amour pour elle. » Je crois que ces paroles seraient vraies pour moi, Dinah, si vous vouliez me donner l'espérance que je pourrais vous obtenir après les sept années écoulées. Je sais que vous jugez qu'un mari prendrait trop de place dans vos pensées, parce que saint Paul dit : « Celle qui est mariée s'occupe des choses de ce monde et cherche à plaire à son mari ; » et il se peut que vous me trouviez bien hardi de vous reparler à ce sujet, après que vous m'avez exprimé votre idée samedi passé. Mais je n'ai fait qu'y penser nuit et jour, et j'ai prié pour n'être point aveuglé par mes propres désirs, au point de croire que ce qui serait bon pour moi le serait aussi pour vous. Et il me semble qu'il y a dans l'Écriture un plus grand nombre de passages pour vous engager à vous marier que vous n'en trouverez jamais contre le mariage. Car saint Paul dit ailleurs aussi clairement que possible : « Je désire que les jeunes femmes se marient, aient des enfants, dirigent la maison et ne donnent aucun scandale ni sujet de mal parler d'elles. » Car nous ne serions qu'un cœur et qu'une âme, Dinah ! Nous servons tous deux le même Maître et nous aspirons aux mêmes dons ; et je ne serais jamais un mari qui pût mettre obstacle à l'œuvre à laquelle Dieu vous a appelée. Je serais votre protecteur et votre appui à la maison et au dehors, et vous auriez plus de liberté que maintenant, car vous êtes obligée de travailler pour vivre, tandis que je suis assez fort pour travailler pour deux. »

Une fois que Seth eut commencé à exprimer ses vœux, il continua avec ardeur et presque avec précipitation, dans la crainte que Dinah ne prononçât quelque parole décisive, avant qu'il eût donné toutes les raisons qu'il avait préparées. Ses joues s'empourprèrent, ses yeux, d'un bleu doux et gris, se remplirent de larmes, et sa voix tremblait en arrivant à la dernière phrase. Ils avaient atteint un de ces passages très-étroits entre deux hautes pierres, qui font l'office de barrière dans le Loamshire, et Dinah s'arrêtant, se tourna vers Seth, et lui dit avec un accent tendre, mais d'une voix calme et claire :

« Seth Bede, je vous remercie de votre affection pour moi, et si je pouvais regarder aucun homme plus que comme un frère en Christ, je crois que ce serait vous. Mais mon cœur n'est pas libre pour me marier. Cela est bon pour d'autres femmes ; c'est une grande bénédiction d'être épouse et mère ; mais « laissez faire à chacun suivant les dons que Dieu lui a répartis et suivant la tâche que le Seigneur lui a confiée. » Dieu m'a donné une mission pour les autres, non afin d'avoir pour moi-même des joies et des tristesses, mais pour me réjouir avec ceux qui sont dans la joie et pour pleurer avec ceux qui pleurent. Il m'a destinée à annoncer sa parole et il a considérablement protégé mon œuvre. Ce ne serait que sur une indication très-manifeste que je pourrais quitter les frères et sœurs de Snowfield qui ne possèdent qu'une bien petite part des biens de ce monde ; c'est un endroit où il y a si peu d'arbres qu'un enfant pourrait les compter, et où la vie est dure aux pauvres gens en hiver. Il m'a été donné de venir en aide, de consoler, de fortifier ce petit troupeau et de rappeler bien des égarés ; et mon âme est pleine de ces choses de mon lever à mon coucher. Ma vie est trop courte, et l'ouvrage que Dieu m'a donné trop grand, pour que je puisse songer à me créer une maison

dans ce monde. Je n'ai point fermé l'oreille à vos paroles, Seth, car, lorsque j'ai vu que vous me donniez votre amour, j'ai pensé que ce pouvait être dans les desseins de la Providence de changer mon genre de vie, et que nous pourrions être associés dans cette bonne œuvre ; alors j'ai soumis cette question au Seigneur. Mais chaque fois que j'ai essayé de fixer mon esprit sur le mariage et sur notre union, d'autres pensées me sont toujours venues ; c'était le souvenir des moments où je priais près des malades et des mourants, ou des heures fortunées que j'ai passées à prêcher, lorsque mon cœur était plein d'amour et que la parole m'était donnée en abondance. Et lorsque j'ai ouvert la Bible pour y chercher une direction, je suis toujours tombée sur quelque parole qui m'enseignait où se trouvait mon œuvre. Je crois à ce que vous dites, Seth, que vous chercheriez à être un aide et non un obstacle à mon travail ; mais je vois que notre mariage n'est pas dans la volonté de Dieu ; il dirige mon cœur d'un autre côté. Je désire vivre et mourir sans mari et sans enfants. Il me semble qu'il n'y a point place dans mon âme pour des inquiétudes sur moi-même, tant il a plu à Dieu de remplir abondamment mon cœur de compassion pour les souffrances des pauvres gens qui lui appartiennent. »

Seth était incapable de répondre, et ils continuèrent à marcher en silence. Enfin, comme ils étaient tout près de l'entrée de la cour, il lui dit :

« Eh bien, Dinah, je chercherai de la force pour supporter et souffrir comme si je voyais Celui qui est invisible. Mais je sens maintenant combien ma foi est faible, et lorsque vous serez partie, je ne pourrai plus prendre plaisir à aucune chose. C'est, en vérité, plus que l'amour qu'on a pour une femme que je ressens

pour vous, car je serais heureux sans que vous m'épousiez, si je pouvais aller vivre à Snowfield, près de vous. J'espérais que cet entraînement si puissant que Dieu m'a mis au cœur était une direction pour tous deux ; mais il paraît que ce n'est qu'une épreuve pour moi. Peut-être je vous aime plus qu'on ne doit aimer la créature, car souvent je ne puis m'empêcher de dire de vous ce que dit l'hymne :

Si dans l'ombre profonde elle brille à mes yeux,
Pour moi l'aurore est commencée.
Mon âme sait trouver, à son éclat radieux,
L'étoile du matin précédant la journée.

« Sans doute j'ai tort, et il faut que je sois mieux conseillé. Mais seriez-vous mécontente, fâchée contre moi, si les choses s'arrangeaient de manière à ce que je quitte ce pays pour aller vivre à Snowfield ?

— Non, Seth, mais je vous engage à attendre patiemment et à ne pas quitter à la légère votre pays et vos proches. Ne faites rien sans une direction précise du Seigneur. C'est une contrée froide et stérile, qui ne ressemble en rien à ce pays de Goshen auquel vous avez été habitué. Nous ne devons point nous presser de décider et choisir à la hâte notre propre lot ; nous devons attendre qu'il nous soit clairement assigné.

— Mais me permettriez-vous de vous écrire une lettre, Dinah, s'il y avait quelque chose que je désirasse vous dire ?

— Oui, certainement ; faites-moi savoir s'il vous arrive quelque circonstance pénible. Vous aurez toujours place dans mes prières. »

Ils avaient atteint les portes de la cour, et Seth dit : « Je ne veux pas entrer, Dinah ; ainsi, Dieu vous garde ! » Il s'arrêta et eut un moment d'hésitation après qu'elle lui eut donné la main, puis il ajouta : « On ne peut savoir si vous ne verrez point les choses différemment par la suite, et si je puis conserver l'espérance que votre manière de penser ne change un jour.

— Laissons cela, Seth. Il est bon de ne vivre qu'un moment à la fois, comme je l'ai lu dans un des livres de M. Wesley. Ce n'est point à vous ou à moi de former des plans. Nous n'avons rien d'autre à faire que d'obéir et avoir confiance. Adieu. »

Dinah lui serra la main avec un regard triste et affectueux, et franchit la porte, tandis qu'il se retournait pour reprendre lentement le chemin de sa demeure.

Mais au lieu de s'y rendre directement, il préféra faire le tour des champs qu'il venait de traverser avec Dinah ; et je crois que son mouchoir de toile bleue reçut bien des larmes avant qu'il eût compris qu'il était temps de ramener sur son visage le calme et la fermeté pour rentrer chez lui. Il n'avait que vingt-trois ans et venait d'apprendre ce que c'est d'aimer, — aimer avec cette adoration qu'un honnête jeune homme éprouve pour une femme qu'il sent être d'une nature plus élevée et meilleure que lui. Un amour de cette espèce se confond facilement avec le sentiment religieux. Qu'un tel amour est saint et profond ! qu'il soit pour une femme ou pour un enfant, ou même qu'il vienne de notre enthousiasme pour les admirables manifestations du génie artistique. Émus par des caresses ou des mots tendres, attirés par une imposante architecture ou le calme majestueux de belles statues, entraînés par le charme des puissantes symphonies de Beethoven, toujours nous sentons que ces beautés émanent d'un sentiment divin.

L'âme débordée devient silencieuse et s'élance au delà de son objet. Ce don béni a été trop fréquemment le partage des humbles de la terre, pour que nous éprouvions quelque surprise de le trouver dans l'âme d'un modeste charpentier méthodiste, il y a cinquante ans, alors que survivait encore le reflet du temps de Wesley et de ses disciples ; temps d'exaltation religieuse où ceux qui se dévouaient pour porter aux pauvres le divin message se nourrissaient des baies d'églantier et des fruits sauvages des haies de Cornwall.

Ce reflet est depuis longtemps évanoui, et le tableau que nous offre maintenant le méthodisme n'est plus celui d'hommes rudes et de femmes au cœur navré, réunis sur la pente d'une colline ou à l'ombre des forêts par une même foi. Une foi bien élémentaire encore, mais qui reportait leurs pensées aux temps primitifs, qui élevait leur imagination au-dessus des mesquines préoccupations de leur misérable existence et qui remplissait leurs âmes du sentiment d'une présence divine, compatissante, douce comme la chaude haleine du printemps à l'infortuné sans asile. Il se peut aussi que, pour quelques-uns de mes lecteurs, le mot méthodisme ne puisse vouloir dire autre chose qu'une réunion vulgaire dans quelque ruelle où d'hypocrites charlatans prêchent à un auditoire de bas étage, éléments constituant le méthodisme aux yeux de bien des gens du grand monde.

Ce serait à tort ; car je ne puis dire que Seth et Dinah fussent autre chose que des méthodistes, — pas, à la vérité, de ce type moderne qui lit les revues trimestrielles et assiste au service divin dans d'élégantes chapelles ; mais de ceux qui l'étaient à la vieille mode. Ils croyaient aux miracles actuels, aux conversions instan-

tanées, aux révélations par songes et visions, et cherchaient les directions divines en ouvrant la Bible au hasard.

Ils avaient une manière littérale d'interpréter les Écritures, manière fort peu sanctionnée par les commentateurs en renom, et je ne saurais dire que leur langage fût correct ni leur éducation libérale. Toutefois, — si j'ai bien compris l'histoire religieuse, — la foi, l'espérance et la charité, ne se trouvent pas toujours unies en raison directe de la science exégétique, et il est possible, grâce au ciel, de trouver la noblesse du cœur jointe à des théories erronées. Le morceau de lard cru, que la simple Molly retranche de sa faible provision pour le porter à l'enfant malade de sa voisine, afin d'arrêter son mal, peut n'être qu'un triste et inefficace remède ; mais le généreux entraînement qui l'a poussée à ce don a un rayonnement bienfaisant qui ne sera point perdu.

En conséquence, nous avons de la peine à croire que Seth et Dinah soient au-dessous de notre sympathie, quelque accoutumés que nous soyons à pleurer sur les infortunes plus extraordinaires d'élégantes héroïnes et de héros montés sur de fougueux coursiers, et emportés eux-mêmes par des passions plus fougueuses encore.

Le pauvre Seth n'avait monté un cheval qu'une seule fois en sa vie, lorsqu'il était petit garçon et que M. Jonathan Burge l'avait pris en croupe, lui disant de se tenir ferme. Au lieu d'éclater en apostrophes de furieuses accusations contre Dieu et la destinée, il prend la résolution, en se dirigeant vers sa demeure, à la clarté solennelle des étoiles, d'avoir moins de penchant à faire sa propre volonté, et de vivre davantage pour les autres, comme le fait Dinah.

Livre 1 · 04

Représentez-vous une verte vallée traversée par un ruisseau que les dernières pluies faisaient presque déborder, et couverte de saules inclinés. Il y a une planche jetée sur ce ruisseau, sur laquelle passe Adam Bede de son pas assuré, suivi de près par Gyp et son panier ; il se dirige évidemment vers cette maison recouverte de chaume près de laquelle est un tas de bois, à une vingtaine de pas du sommet de la rampe.

La porte de cette maison est ouverte ; une femme âgée regarde en dehors, mais elle ne contemple point tranquillement le coucher du soleil ; depuis longtemps elle fixe de ses yeux obscurcis le point qui s'agrandit peu à peu, et depuis quelques minutes elle est sûre que c'est Adam, son fils chéri. Lisbeth Bede aime son fils de tout l'amour d'une femme pour un premier-né venu tardivement. C'est une vieille femme inquiète, chagrine, maigre, quoique vigoureuse encore, propre comme une boule de neige. Ses cheveux gris sont retenus avec soin sous un bonnet d'un blanc pur entouré d'un ruban noir ; sa large poitrine est couverte d'un mouchoir de mousseline empesée, enfermée dans une espèce de mantelet de toile bleue à carreaux, descendant jusqu'au-dessous des hanches ; puis vient un long jupon de tiretaine. Lisbeth est de haute taille, et il y a plus d'une ressemblance entre elle et son fils Adam. Ses grands yeux bruns sont un peu voilés, — peut-être par trop de pleurs, — mais ses sourcils largement tracés sont encore noirs, ses dents saines, et, tandis qu'elle se tient debout, tricotant rapidement de ses mains endurcies au travail, son attitude est aussi ferme et droite que lorsqu'elle apporte de la source un seau d'eau sur sa tête. Il y a le même type osseux et la même activité de tempérament chez la mère et le fils ; mais ce

n'était point d'elle qu'Adam tenait ce front bien dessiné et l'expression intelligente d'un noble cœur.

Il y a souvent quelque chose de profondément triste dans les ressemblances de famille. La nature, ce grand auteur dramatique, nous rapproche souvent par les dons extérieurs et nous sépare par le tissu plus délicatement subtil du cerveau, et, par un mélange d'attraction et de répulsion, émeut souvent nos cœurs de sympathie pour des êtres qui nous choquent à chacun de leurs mouvements. Nous entendons une voix exprimer avec les mêmes inflexions que la nôtre des pensées que nous méprisons ; nous voyons des yeux tout semblables à ceux de notre mère se détourner de nous avec une froideur hostile, et notre dernier enfant chéri nous étonne par sa ressemblance de traits et de gestes avec une sœur que nous avons quittée sans regret il y a de longues années. Le père, de qui nous tenons ce qu'il y a de mieux en nous, l'instinct du beau, l'habileté dans les travaux mécaniques, le vif sentiment musical, le talent et l'amour des beaux-arts, peut nous blesser et nous humilier par ses erreurs de chaque jour. La mère que nous avons perdue il y a longtemps, et dont notre miroir nous retrace les traits à mesure que nous avançons en âge, a souvent tourmenté nos jeunes âmes par ses accès d'humeur et ses exigences sans raison.

C'est avec une voix de bonne mère fâchée que vous entendez Lisbeth dire :

« Bien, mon garçon, c'est plus de sept heures à l'horloge. Tu n'avais qu'à rester jusqu'à la naissance du dernier homme. Tu as besoin de souper, je suppose. Où est Seth ? Avec quelqu'un de ses gens de prêche, je gage.

— Eh ! mère, Seth ne fait rien de mal, soyez-en sûre. Mais où est le père ? dit Adam dès qu'il fut entré dans la maison et qu'il eut jeté un coup d'œil dans la chambre à gauche, qui servait d'atelier. Est-ce qu'il n'a pas fini le cercueil pour Toffin ? Tout est là au même point que ce matin.

— Fini le cercueil ! dit Lisbeth en le suivant, sans interrompre son tricotage, quoiqu'en regardant son fils avec beaucoup d'inquiétude. Mais, mon garçon, il est parti cette après-midi pour Treddleston et n'est point encore revenu. Je crains qu'il ne soit allé de nouveau à la taverne du Chariot renversé. »

Un vif éclair de colère passa rapidement sur la figure d'Adam. Il ne dit rien ; mais, ôtant sa veste, il commença à remonter ses manches de chemise.

« Que vas-tu faire, Adam ? dit la mère avec une voix et un regard alarmés. Tu ne vas pas te remettre à l'ouvrage sans avoir soupé quelque peu. »

Adam, trop en colère pour parler, entra dans l'atelier. Mais sa mère jeta son tricotage, le suivit, et, le prenant par le bras, lui dit d'un ton de plaintifs reproches : « Non, mon garçon, tu ne peux pas aller sans ton souper ; il y a des tranches au jus, comme tu les aimes. Je les ai gardées exprès pour toi. Allons, viens souper, viens.

— Laissez donc ! dit Adam avec force en se débarrassant d'elle, et saisissant une des planches appuyées contre le mur. Il s'agit bien de manger quand voilà un cercueil que l'on a promis de porter à Broxton demain matin à sept heures, qui devrait déjà y être, et où l'on n'a pas encore planté un clou ! Mon gosier est trop serré pour prendre de la nourriture.

— Mais tu ne peux pas finir ce cercueil, ce serait te fatiguer à mort. Il te faudrait toute la nuit pour le faire.

— Qu'est-ce que cela fait, quelque temps que cela prenne ? Le cercueil n'est-il pas promis ? Peut-on enterrer un homme sans cercueil ? J'aimerais mieux perdre ma main droite à ce travail que de tromper les gens avec de tels mensonges. Cela me rend fou d'y penser. J'en finirai bientôt avec ces manières de faire. J'en ai assez comme cela. »

La pauvre Lisbeth n'entendait pas cette menace pour la première fois, et, si elle eût été sage, elle se serait retirée tranquillement et n'aurait rien dit pendant une heure. Mais l'expérience qu'une femme acquiert le plus difficilement est de ne jamais parler à un homme ivre ou en colère. Lisbeth s'assit sur le banc à chapeler et pleura ; quand elle eut assez pleuré pour rendre sa voix très-lamentable, elle éclata en paroles.

« Non, non, garçon, tu ne voudrais pas partir, pour briser le cœur de ta mère et faire la ruine de ton père. Tu ne me laisserais pas porter au cimetière sans être là pour me suivre. Pourrai-je rester tranquille dans ma fosse si je ne te vois pas à mon dernier moment ? Et comment saurais-tu que je suis mourante si tu partais pour travailler loin d'ici, suivi probablement par ton frère, quand ton père n'est pas capable de tenir une plume, tant sa main tremble, et, de plus, qu'on ne saurait où te trouver ? Il faut pardonner à ton père ; il ne faut pas être si fâché contre lui. Il a été bon père pour toi avant de commencer à boire. C'est un habile ouvrier, qui t'a enseigné ton métier, rappelle-toi, et qui ne m'a jamais donné un coup ou dit une mauvaise parole, même après avoir bu. Tu ne voudrais pas le voir aller à la maison de charité, ton propre père, lui qui était si bel homme et presque aussi habile

en toute chose que toi, il y a vingt ans, quand tu n'étais qu'un enfant à la mamelle. »

La voix de Lisbeth devint plus élevée et entrecoupée de sanglots : espèce de lamentation, le plus irritant de tous les sons, là où il y a une vraie douleur à supporter ou un travail positif à faire. Adam l'interrompit avec impatience.

« Allons, mère, ne pleurez pas et ne parlez pas ainsi. N'en ai-je pas assez pour me faire de la peine sans cela ? À quoi sert de me dire des choses que je ne me répète que trop chaque jour ? Si je n'y avais pas pensé, ferais-je ce que je fais, pour tâcher de maintenir les affaires ici ? Mais je ne puis souffrir de parler sans nécessité ; j'aime à garder mon souffle pour travailler au lieu de causer.

— Je sais que tu fais des choses que personne ne ferait, mon garçon. Mais tu es toujours si vif contre ton père, Adam. Tu ne penses jamais faire assez pour Seth ; tu te fâches contre moi si je lui trouve quelque défaut. Mais tu cries contre ton père comme personne ne le ferait.

— Cela vaut mieux que de parler avec douceur et laisser les choses aller à mal, je pense. Si je n'étais un peu sec avec lui, il vendrait jusqu'au dernier morceau de bois de la cour pour boire. Je sais que j'ai des devoirs à remplir envers mon père, mais ce n'en est pas un que de l'encourager à se plonger la tête la première dans sa ruine. Et qu'est-ce que Seth a à faire là dedans ? Le garçon ne fait rien de mal, que je sache. Mais laissez-moi seul, mère, afin que je fasse mon ouvrage. »

Lisbeth n'osa rien dire de plus ; mais elle se leva et appela Gyp, espérant, en quelque sorte, se consoler du refus d'Adam de

manger ce qu'elle avait préparé, dans la douce attente de regarder son fils pendant qu'il souperait, en donnant à son chien un repas plus complet. Mais Gyp, très-surpris de cette façon inaccoutumée, avait les yeux sur son maître, avec le front plissé et les oreilles dressées, et quoiqu'il jetât un coup d'œil sur Lisbeth quand elle l'appela, et mît en mouvement ses pattes de devant avec inquiétude, sachant bien qu'elle l'invitait à souper, ses pensées étaient divisées, et il restait assis sur ses hanches en fixant sérieusement le jeune homme. Adam s'aperçut du conflit des sentiments de Gyp, et quoique la colère l'eût rendu moins tendre que d'habitude pour sa mère, elle ne l'empêcha point de s'occuper de son chien comme toujours. Nous sommes portés à plus de bienveillance pour les animaux qui nous aiment silencieusement que pour les femmes qui nous aiment en grondant.

« Va, Gyp, va, mon chien, » dit Adam d'un ton de commandement encourageant ; et Gyp, apparemment satisfait que le plaisir et le devoir ne fissent qu'un, suivit Lisbeth à la cuisine.

Mais il n'eut pas plutôt lampé son souper qu'il retourna vers son maître, et Lisbeth s'assit toute seule pour pleurer sur son tricotage.

Les femmes, pour n'être ni dures ni rancunières, n'en sont pas moins quelquefois dolentes et larmoyantes. Le sage Salomon, en comparant une femme à une journée de pluie continue, ne devait avoir en vue ni une grondeuse ni une furie aux ongles pointus, aigre et égoïste. Soyez sûr qu'il faisait allusion à une bonne créature, qui n'a d'autre joie que le bonheur de ceux qu'elle harcèle et tourmente, tout en mettant de côté pour eux les morceaux les plus délicats sans en rien garder pour elle-même ; une femme semblable à Lisbeth, par exemple, à la fois patiente et plaignante,

s'oubliant elle-même, modeste et exigeante, s'appesantissant sur ce qui est arrivé hier et sur ce qui arrivera probablement demain, et pleurant aussi facilement sur le bien que sur le mal. Mais une certaine crainte se mêlait chez celle-ci à son amour idolâtre pour Adam, et quand il disait : « Laissez-moi tranquille, » elle se taisait toujours.

Ainsi les heures s'écoulaient au monotone tic-tac de la vieille pendule et au bruit du travail d'Adam. Enfin il l'appela pour avoir de la lumière et un peu d'eau à boire (la bière ne se buvait que les jours de fête) ; Lisbeth, alors, se hasarda à dire : « Ton souper est toujours prêt pour quand tu le voudras.

— Ne reste pas à veiller, mère, » dit Adam d'une voix douce. Sa colère était apaisée maintenant, et lorsqu'il voulait être tout à fait agréable à sa mère, il prenait l'accent et le dialecte le plus complet de son pays natal, dont son langage était beaucoup moins empreint dans d'autres moments. « Je m'occuperai du père quand il rentrera ; il se peut qu'il ne revienne pas cette nuit. Je serai plus à l'aise quand vous serez couchée.

— Non, je resterai jusqu'à ce que Seth arrive. Il ne tardera pas, je pense. »

C'était neuf heures passées à la pendule qui avançait toujours, et avant qu'elle eût marqué dix heures la porte s'ouvrit et Seth entra. Il avait entendu le bruit des outils en approchant.

« Comment se fait-il, mère, que le père travaille aussi tard ?

— Ce n'est pas ton père qui travaille, tu devrais bien assez le savoir, si ta tête n'était pas pleine d'idées d'église ; c'est ton frère

qui fait tout l'ouvrage, car il n'y a jamais personne là pour l'aider. »

Lisbeth allait continuer, car elle ne craignait pas Seth et remplissait ordinairement ses oreilles de toutes les doléances contenues par son respect pour Adam. Seth n'avait de sa vie dit un mot dur à sa mère, et les gens timides déversent toujours leur mauvaise humeur sur les personnes douces. Mais Seth, avec un regard inquiet, passa dans l'atelier…

« Qu'est-ce que cela veut dire, Addy ? Le père a-t-il oublié le cercueil ?

— Eh ! mon garçon, la vieille histoire ; mais je le terminerai, dit Adam en levant les yeux et jetant à son frère un de ses regards vifs et brillants. Mais tu as du chagrin ! Qu'y a-t-il ? »

Seth avait les yeux rouges, et un profond abattement se peignait sur sa douce figure.

« Oui, Addy ; mais il faut le supporter, et l'on n'y peut rien. Tu n'as donc pas été à l'école ?

— L'école ? non ; cette vis-là peut attendre, dit Adam en relevant son marteau.

— Laisse-moi prendre ta place à présent et va te coucher, dit Seth.

— Non, mon garçon, j'aime mieux continuer, à présent que je suis en train. Tu m'aideras à le porter à Broxton quand il sera fini. Je te réveillerai au lever du soleil. Va manger ton souper et ferme la porte pour que je n'entende pas les discours de la mère. »

Seth savait qu'Adam voulait toujours ce qu'il disait, et ne se laissait point diriger par d'autres. Aussi il retourna, avec le cœur oppressé, dans la cuisine.

« Adam n'a pas voulu toucher à un morceau de nourriture depuis qu'il est rentré, dit Lisbeth. Je suppose que tu as soupé chez quelqu'un de tes méthodistes.

— Non, mère.

— Viens donc, dit Lisbeth ; mais ne touche pas à ces tranches, car Adam les mangera peut-être si je les laisse là. Il aime un morceau de tranche au jus. Mais il a été si fâché et si en colère qu'il n'a pas voulu les prendre, quoique je les aie mises de côté exprès pour lui. Il a menacé de nouveau de s'en aller, continua-t-elle en baissant la voix, et je suis sûre qu'il partira quelque matin avant que je sois levée, et une fois parti il ne reviendra plus… J'aimerais mieux n'avoir jamais eu un fils qui ne ressemble à celui d'aucune autre pour l'habileté et l'adresse de la main, qui est si considéré par les gens haut placés, aussi grand et droit qu'un peuplier, pour en être séparée et ne le jamais revoir.

— Allons, mère, ne vous chagrinez pas inutilement, dit Seth d'une voix persuasive. Il n'y a pas la moitié d'une bonne raison pour croire qu'Adam veuille nous quitter plutôt que de rester avec vous. Il peut dire de ces choses quand il est de mauvaise humeur, et on peut lui pardonner de l'être quelquefois ; mais son cœur ne le laisserait jamais partir. Rappelez-vous comme il est resté près de nous quand ce n'était pas trop agréable de prendre ses économies pour m'épargner de partir comme soldat, et de mettre son gain à acheter du bois pour le père, quand il aurait eu bien d'autres moyens d'employer son argent, et que plus d'un

jeune homme comme lui se serait déjà marié et établi. Il ne changera point et ne détruira pas son ouvrage, en abandonnant ceux pour qui il a travaillé toute sa vie.

— Ne parle pas de mariage, dit Lisbeth en pleurant de nouveau. Il a donné son cœur à cette Hetty Sorrel, qui n'économisera jamais un sou et tiendra tête à sa vieille mère. Et penser qu'il pourrait avoir Mary Burge ! devenir associé et être un homme de poids, commandant à ses ouvriers comme maître Burge, Dolly me l'a dit et redit, s'il n'avait pas donné son cœur à ce petit morceau de fille, qui ne peut être bonne à rien, pas plus que cette giroflée sur le mur. Lui, si habile sur les livres et les chiffres, ne pas s'y connaître mieux que ça !

— Mais, mère, vous savez bien que nous ne pouvons pas aimer justement là où d'autres le voudraient. Il n'y a que Dieu qui puisse sonder le cœur de l'homme. Moi-même je désirerais qu'Adam eût fait un autre choix, mais je ne voudrais pas lui reprocher ce qu'il n'a pu empêcher. Je ne suis point sûr qu'il n'essaye de se vaincre ; mais c'est un sujet dont il n'aime pas qu'on lui parle ; je ne puis que prier le Seigneur de le bénir et le diriger.

— Ah ! tu es toujours assez prêt à prier ; mais je ne vois pas que tu gagnes beaucoup avec tes prières. Tes gains ne doubleront pas avant que Noël arrive. Les méthodistes ne feront jamais de toi un homme qui vaille ton frère de moitié, quelque prêcheur qu'ils te fassent.

— Vous êtes bien près de la vérité, mère, dit Seth avec douceur. Adam m'est très-supérieur et a fait pour moi plus que je ne pourrai jamais faire pour lui. Dieu distribue ses talents à chaque homme comme il le juge bon. Mais il ne vous faut pas mécon-

naître la valeur de la prière. La prière peut ne pas nous donner l'argent, mais elle nous donne ce qu'aucun argent ne peut acheter : le pouvoir de nous garder du péché et d'être satisfaits de la volonté de Dieu, quoi que ce soit qu'il lui plaise de nous envoyer. Si vous vouliez prier Dieu de vous aider et vous confier en sa bonté, vous ne vous inquiéteriez pas sur chaque chose.

— Ne pas m'inquiéter ! J'ai assez de quoi me tourmenter. Ça te va bien, à toi, de ne jamais le faire. Tu donnerais tout ce que tu gagnes, et tu ne te ferais aucun souci de ne rien avoir de côté pour les mauvais jours. Si Adam avait été aussi facilement satisfait que toi, il n'aurait jamais eu l'argent qu'il a donné pour toi. « Ne vous inquiétez pas du lendemain, ne vous inquiétez pas… » voilà ce que tu vas toujours disant : et qu'en arrive-t-il ? Seulement qu'Adam doit y penser pour toi.

— Ce sont des paroles de la Bible, mère, dit Seth. Elles ne signifient point que nous devions être paresseux. Elles veulent dire que nous ne devons pas nous inquiéter outre mesure et nous tourmenter de ce qui peut arriver demain, mais faire notre devoir et laisser le reste à la volonté de Dieu.

— C'est ça ! c'est ta manière ; tu tires toujours le fond de tes paroles de quelque point de la Bible. Je ne vois pas comment tu juges que ne pas penser au lendemain veuille dire tout cela. Et puisque la Bible est un si gros livre, que tu peux lire d'un bout à l'autre et y trouver les paroles que tu veux, je ne comprends pas pourquoi tu n'y prends pas des mots plus justes, qui ne veuillent pas toujours dire beaucoup plus qu'ils ne disent. Adam ne la lit pas ainsi, et je puis comprendre le texte qu'il cite souvent : « Dieu aide ceux qui s'aident. »

— Non, mère, dit Seth, ce n'est pas un texte de la Bible. Il sort d'un livre qu'Adam a trouvé à un étalage de Treddleston. Il a été écrit par un homme instruit, mais trop mondain, je crois. Toutefois ce dicton est en partie vrai, car la Bible dit que nous devons être ouvriers avec Dieu.

— Bien, comment le saurais-je ? Ça a l'air d'un texte. Mais qu'as-tu donc ? Tu as à peine touché à ton souper. Est-ce que tu ne veux rien manger de plus que ce morceau de gâteau d'avoine ? Et tu es aussi pâle que du blanc de lard frais. Qu'as-tu donc ?

— Rien qui vaille la peine de le dire, mère. Je n'ai pas faim. Je vais retourner vers Adam, et voir s'il veut me laisser travailler au cercueil.

— Il te faut boire une goutte de bouillon chaud, dit Lisbeth, dont le sentiment maternel prenait maintenant le dessus sur sa nature grondeuse ; je vais allumer quelques copeaux dans un instant.

— Non, mère, je vous remercie, vous êtes bien bonne, dit Seth reconnaissant ; et, encouragé par cette marque de tendresse, il continua : Laissez-moi prier un peu avec vous pour le père, pour Adam et nous tous ; cela vous remontera peut-être plus que vous ne pensez.

— Bien, je n'y vois point d'inconvénient. »

Lisbeth, quoique disposée à faire toujours opposition à ce que disait Seth, avait le sentiment vague qu'il éprouvait du soulagement et de la sérénité par le fait de sa piété, et qu'en quelque sorte ça lui évitait la peine de se livrer elle-même à quelques actes spirituels pour son propre compte.

Aussi la mère et le fils s'agenouillèrent ensemble, et Seth pria pour le pauvre père éloigné et pour ceux qui l'attendaient avec inquiétude à la maison. Et quand il en vint à demander qu'Adam ne fût jamais engagé à planter sa tente dans un autre pays, mais que sa mère pût être réjouie et soutenue par sa présence pendant tous les jours de son pèlerinage, les larmes toujours prêtes de Lisbeth coulèrent de nouveau.

Quand ils se relevèrent, Seth retourna vers Adam et lui dit : « Ne veux-tu pas te coucher une heure ou deux, et me laisser travailler à ta place ?

— Non, Seth. Envoie la mère se coucher et vas-y toi-même. »

Pendant ce temps, Lisbeth avait essuyé ses pleurs et entra aussi en portant quelque chose. C'était le plat brun et jaune contenant les pommes de terre rôties avec du jus et des morceaux de viande qu'elle y avait coupés et mélangés. Cette année-là la cherté du pain de froment et de la viande faisaient de ces mets un luxe pour les ouvriers. Elle plaça avec quelque timidité le plat sur un banc près d'Adam, et dit : « Tu peux bien piquer un morceau tout en travaillant ; je t'apporterai encore une goutte d'eau.

— S'il vous plaît, mère, dit Adam avec douceur ; j'ai très-soif. »

Au bout d'une demi-heure tout était calme ; on n'entendait plus dans la maison que le balancier de la vieille pendule et les outils d'Adam. Tandis que ses muscles étaient vigoureusement occupés, son esprit était plein des scènes d'un triste passé et d'un avenir probablement aussi triste.

Il voyait ce qui arriverait le lendemain matin, quand, après avoir porté le cercueil à Broxton, il serait de retour et à déjeuner :

son père entrerait peut-être, honteux de rencontrer les regards de son fils, s'assiérait avec l'air plus vieux et plus tremblant que la veille, et baisserait la tête en regardant le plancher ; puis Lisbeth lui demanderait comment il pensait que le cercueil eût été prêt à temps après qu'il l'avait laissé inachevé, car Lisbeth était toujours la première à proférer les reproches, quoiqu'elle accusât Adam de sévérité envers son père.

« C'est comme cela que tout ira de mal en pis, pensait Adam ; aucun moyen de remonter la pente et aucun de s'arrêter quand on a commencé de glisser en bas. » Puis il revoyait le jour où il n'était qu'un petit garçon courant à côté de son père, fier d'être mené aux travaux, et plus fier encore d'entendre son père dire avec orgueil à ses camarades : « Quel instinct de charpenterie avait le petit drôle ! » Quel homme actif ce père était alors ! Quand on demandait à Adam de qui il était le fils, avec quel sentiment de fierté il répondait : « Je suis le garçon de Thias Bede. » Il ne doutait pas que tout le monde ne connût Thias Bede. N'avait-il pas construit l'étonnant pigeonnier à la cure de Broxton ? C'étaient là d'heureux jours, surtout quand Seth, qui était de trois ans plus jeune, commença d'aller au travail aussi et qu'Adam devint alors maître, tout en étant apprenti. Puis arrivèrent les jours de tristesse, lorsque Adam, presque adolescent, vit Thias commencer à fréquenter les tavernes, Lisbeth à pleurer à la maison et à faire ses doléances aux oreilles de ses fils. Adam se rappelait bien cette nuit de honte et d'angoisses où, pour la première fois, il vit son père tout à fait hors de lui et insensé, hurlant une chanson incohérente au milieu de ses compagnons ivres au Chariot renversé. Il s'était échappé une fois, n'ayant que dix-huit ans, en partant au point du jour avec un petit paquet bleu sur l'épaule et son livre de mesures dans sa poche, se disant qu'il ne pourrait

supporter davantage ses ennuis d'intérieur, qu'il voulait aller chercher fortune. Ne sachant où il allait, il mettait son bâton debout aux bifurcations de routes, et prenait celle vers laquelle il tombait. Mais, en arrivant à Stoniton, la pensée de sa mère et de Seth, laissés en arrière pour tout supporter sans lui, devint trop importune, et sa résolution l'abandonna. Il revint le jour suivant ; mais la douleur et la terreur que sa mère avait éprouvées pendant ces deux journées l'avaient dès lors toujours poursuivi.

« Non ! se dit maintenant Adam, cela n'arrivera jamais de nouveau ; cela me ferait une triste balance lorsque viendra le compte de mes actions au dernier jour, si ma pauvre vieille mère pesait contre moi. J'ai les épaules assez larges et fortes ; je ne serais qu'un lâche si je m'en allais en laissant le fardeau des misères à ceux qui ne sont pas à moitié aussi capables de le porter. « Ceux qui sont forts doivent supporter les infirmités de ceux qui sont faibles, et ne pas chercher leur bon plaisir à eux-mêmes. » Voilà un texte qui n'a pas besoin qu'on l'éclaire pour le voir ; il brille de sa propre lumière. Il est assez sûr qu'on est dans la mauvaise route, dans cette vie, si l'on court après ceci ou cela dans le seul but de trouver les choses faciles ou agréables. Un porc peut planter son groin dans son auge et ne penser à rien de ce qui est en dehors ; mais si on a un cœur d'homme et une âme, on ne peut être satisfait de se faire un bon lit et de laisser les autres coucher sur la dure. Non, je ne me détacherai jamais du joug pour laisser tirer le fardeau par de plus faibles. Le père est une triste croix pour moi, et le sera probablement encore pour bien des années. Qu'y faire ? J'ai bonne santé, bons bras, et du courage pour le supporter. »

Dans ce moment un violent coup se fit entendre à la porte de la maison, et Gyp, au lieu d'aboyer, ainsi qu'on aurait pu s'y attendre, poussa un violent hurlement. Adam, très-surpris, courut à la porte et l'ouvrit. Il n'y avait rien ; tout était calme comme lorsqu'il l'avait ouverte une heure auparavant. Les feuilles étaient immobiles et la lueur des étoiles laissait voir les champs des deux côtés du ruisseau sans aucun objet vivant. Adam fit le tour de la maison et ne vit rien, si ce n'est un rat qui se précipita sous un tas de bois à son approche. Il rentra très-étonné ; le bruit était si singulier qu'à l'instant où il l'avait entendu, il lui avait semblé être une baguette de saule frappant contre la porte. Il ne pouvait s'empêcher de frémir légèrement, en se rappelant combien de fois sa mère lui avait parlé d'un bruit semblable venant annoncer que quelqu'un était mourant. Adam n'était pas homme à superstitions exagérées ; mais il avait en lui le sang du paysan aussi bien que de l'ouvrier, et un paysan ne peut pas plus s'empêcher d'ajouter foi à une superstition traditionnelle qu'un cheval de trembler quand il voit un chameau. De plus il y avait en lui cette combinaison d'esprit qui est à la fois humble dans les régions mystérieuses et fine dans celles de la science ; c'était sa profonde vénération pour le pasteur tout autant que son solide bon sens, qui lui donnait son peu d'inclination pour la religion doctrinaire, et il arrêtait quelquefois le spiritualisme envahissant de Seth en disant : « Eh ! c'est un grand mystère ; tu n'en sais pas grand'-chose. » D'où il arrivait qu'Adam était à la fois pénétrant et crédule. Si on lui avait dit qu'un bâtiment neuf venait de crouler et que c'était un jugement divin, il aurait répondu : « Ça se peut ; mais le toit et le mur n'étaient pas d'aplomb, autrement ils ne seraient pas tombés ; » pourtant il croyait aux rêves et aux pronostics, et jusqu'à son dernier jour il retenait un peu sa respiration

en racontant l'histoire du coup de la baguette de saule. Je la raconte comme il la disait lui-même, sans chercher à l'expliquer par les causes naturelles. Dans notre désir d'analyser les émotions, nous perdons souvent notre empire sur la sympathie qui les comprend.

Mais il possédait le meilleur antidote contre les craintes imaginaires dans la nécessité d'avancer le travail du cercueil, et pendant les dix minutes suivantes son marteau ne cessa de frapper avec une telle continuité, que d'autres sons, s'il y en eût eu, pouvaient bien être dominés. Vint une pause, cependant, où il dut se servir de son compas, et voici que de nouveau ce bruit étrange se fit entendre, et que Gyp hurla de nouveau. Adam s'élança à la porte sans perdre un instant ; mais tout était aussi tranquille, et la lueur des étoiles ne montrait que l'herbe chargée de rosée devant la maison.

Pour un moment, Adam eut de l'inquiétude en pensant à son père ; mais, depuis bien des années, il n'était jamais revenu si tard de Treddleston, et il y avait toute raison de croire qu'il s'était endormi, après trop de boisson, au Chariot renversé. En outre, la perspective de l'avenir était chez Adam si envahie par la triste image de son père se dégradant toujours plus, que l'idée de quelque accident fatal ne pouvait aborder son esprit. La seconde pensée qui lui vint lui fit quitter ses souliers et se glisser légèrement en haut pour écouter aux portes des chambres à coucher. Mais Seth et sa mère respiraient tous deux avec une grande régularité.

Adam redescendit et se remit au travail en se disant : « Je ne rouvrirai pas la porte. À quoi sert d'écarquiller ses yeux pour voir un son. Il se peut qu'il y ait autour de nous un monde que nous

ne pouvons voir, mais comme l'oreille est plus fine que les yeux, elle en saisit quelque indice de temps en temps. Plusieurs personnes croient en voir aussi quelque chose, mais ce sont pour la plupart des gens dont les yeux ne servent à rien d'autre. Pour mon compte, je crois qu'il vaut mieux savoir si l'on a fait sa perpendiculaire juste que de chercher à voir un esprit. »

De telles pensées prennent en général plus de force à mesure que la lumière du jour fait pâlir la lampe et que les oiseaux commencent à chanter. Quand la rouge lueur du soleil fit briller les clous de laiton qui formaient les initiales sur le couvercle de la bière, toute pensée de triste présage tiré du son de la baguette de saule s'évanouit dans la satisfaction d'un travail achevé et d'une promesse accomplie. Il ne fut pas nécessaire d'appeler Seth, qui se levait déjà et descendit aussitôt.

« C'est ça, garçon, dit Adam comme Seth entrait, le cercueil est fini et nous allons le porter à Broxton pour être de retour avant six heures et demie. »

Le cercueil fut bientôt placé sur les hautes épaules des deux frères, qui, suivis de Gyp, prirent le sentier partant de la cour derrière la maison. Broxton était à environ un mille et demi sur la colline opposée, et la route serpentait agréablement à travers les champs, entre des haies où le chèvrefeuille et l'églantier s'épanouissaient, tandis que les oiseaux sautillaient en gazouillant dans l'épais feuillage du chêne et de l'ormeau. Quel tableau singulièrement contrasté ! la fraîche aurore d'une matinée d'été offrant la paix et le charme d'Éden, la forte stature des deux frères dans leurs rudes habits de travail, et ce long cercueil sur leurs épaules ! Ils s'arrêtèrent enfin devant une petite ferme hors du village de Broxton. À six heures, leur tâche était terminée, le cer-

cueil fermé, et Adam et Seth revenaient chez eux. Ils prirent pour le retour une route plus courte à travers les prés, qui les amenait vers le ruisseau devant leur maison. Adam n'avait point parlé à Seth de ce qui était arrivé dans la nuit, mais il en gardait encore une impression suffisante pour lui dire :

« Seth, mon garçon, si le père n'est pas de retour quand nous aurons déjeuné, je crois que tu ne feras pas mal d'aller à Treddleston voir ce qu'il fait et me chercher le fil d'archal dont j'ai besoin. Ne l'inquiète pas de perdre une heure de travail ; nous arrangerons ça. Qu'en dis-tu ?

— Je veux bien, dit Seth. Mais regarde comme les nuages se sont amoncelés depuis notre départ. Je crois que nous aurons encore de la pluie. Ce sera un triste temps pour les fenaisons, si les prés sont encore inondés. Le ruisseau est déjà tout plein ; encore un jour et il passera par-dessus la planche, et il nous faudra faire le tour par la route. »

Ils traversaient alors la vallée et venaient d'entrer dans la prairie, coupée par le ruisseau.

« Mais qu'y a-t-il d'arrêté contre le saule ? » continua Seth en accélérant sa marche. Adam frémit en son cœur ; sa vague inquiétude à l'égard de son père se changea en crainte terrible. Il ne répondit pas, mais s'élança, précédé de Gyp, qui commença à aboyer tristement, et dans quelques instants il fut au pont.

Voilà donc ce que disait le présage. Et ce père aux cheveux blancs, auquel il avait pensé avec quelque humeur peu d'heures avant, comme devant lui être une épine pour longtemps encore, luttait peut-être à ce moment même contre l'eau qui l'étouffait. Ce fut la première pensée qui assaillit la conscience d'Adam,

avant qu'il eût eu le temps de saisir le vêtement et de retirer ce corps grand et lourd. Seth était déjà à ses côtés pour l'aider, et, lorsqu'ils l'eurent déposé sur la berge, les deux frères s'agenouillèrent et regardèrent dans une muette stupeur ces yeux éteints, oubliant qu'il fallût agir, oubliant tout, excepté leur père étendu mort devant eux. Adam fut le premier à parler.

« Je vais courir vers la mère, dit-il d'une voix étouffée, je serai de retour dans une minute. »

La pauvre Lisbeth préparait le déjeuner de ses fils, et leur soupe fumait déjà sur le feu. Sa cuisine était toujours un modèle de propreté, mais ce matin-là, elle s'occupait encore plus que de coutume à rendre son foyer et sa table luisants et attrayants. « Ces garçons auront joliment faim, disait-elle à demi-voix, en remuant le potage. Il y a une fameuse enjambée jusqu'à Broxton, et ça donne faim l'air de la colline, surtout avec ce lourd cercueil. Et il est bien plus pesant à présent avec le pauvre Boh Tholer dedans. Enfin, j'ai fait un peu plus de soupe ce matin qu'à l'ordinaire. Le père viendra peut-être bientôt. Ce n'est pas qu'il en mange beaucoup. Il avale pour douze sous de bière et épargne six sous de soupe ; c'est sa manière d'économiser, comme je le lui ai dit bien souvent et le lui dirai encore avant la fin de la journée. Eh ! le pauvre homme, il le prend assez tranquillement, faut bien en convenir. »

Mais en cet instant Lisbeth entendit des pas lourds courant sur le gazon, et, se tournant vivement vers la porte, elle vit entrer Adam si pâle et si décomposé qu'elle poussa un cri et s'élança vers lui avant qu'il eût eu le temps de parler.

« Silence ! mère, dit Adam d'une voix rauque, ne vous épouvantez pas. Le père est tombé à l'eau ; nous le ferons revenir, peut-être. Seth et moi, nous allons l'apporter. Prenez une couverture et faites-la chauffer. »

Adam était réellement convaincu que son père était mort, mais il savait qu'il n'y aurait pas d'autre moyen de contenir les lamentations du violent désespoir de sa mère, que de l'occuper à quelque tâche active et offrant quelque espérance.

Il courut vers Seth et les deux frères soulevèrent le triste fardeau, dans le silence et l'abattement de leur cœur. Ces yeux vitrés et tout grands ouverts étaient gris comme ceux de Seth, et ils avaient bien souvent regardé avec un doux orgueil les deux frères avant que Thias en fût venu à baisser la tête avec honte. Le principal sentiment de Seth était le regret et la douleur de cet enlèvement soudain de l'âme de son père ; mais l'esprit d'Adam se plongeait dans un passé qui l'inondait de pitié et de repentance. Quand arrive la mort, cette grande conciliatrice, nous ne regrettons jamais notre tendresse, mais toujours notre sévérité.

Livre 1 · 05

Il y avait eu quelques fortes averses avant midi, et l'eau formait de profondes flaques à côté des allées gravelées du jardin de la cure de Broxton ; les grandes roses de Provence avaient été rudement secouées par le vent et battues de la pluie, et toutes les fleurs délicates des plates-bandes avaient été couchées et salies sur la terre mouillée. Une triste matinée, car le moment des fenaisons approchait, et les prés étaient menacés d'inondation.

Mais les gens qui ont un intérieur agréable jouissent à la maison de plaisirs auxquels ils ne penseraient jamais sans la pluie. Sans elle, M. Irwine ne serait pas dans la salle à manger, jouant aux échecs avec sa mère, et il aime bien assez sa mère et les échecs pour passer très-agréablement quelques heures nuageuses. Entrez avec moi dans cette salle pour que je vous présente le révérend Adolphus Irwine, recteur de Broxton, vicaire d'Hayslope et vicaire de Blythe, contre lequel, malgré ce cumul de bénéfices, le plus sévère réformateur trouverait difficile de montrer de l'aigreur. Entrons doucement et restons tranquilles sur le seuil de la porte ouverte pour ne pas réveiller la chienne d'arrêt fauve, étendue devant la grille avec ses deux petits à côté d'elle, ou le carlin qui sommeille le museau relevé, comme un président endormi.

La salle est grande et haute, avec une vaste fenêtre cintrée à l'une des extrémités ; les murs, vous le voyez, sont neufs et encore sans peinture ; mais l'ameublement, quoique dans l'origine d'un assez grand prix, est vieux et usé, et il n'y a point de draperies à la fenêtre. Le tapis rouge, sur la grande table à manger, montre la corde et contraste assez agréablement avec le ton froid des murs gypsés ; mais sur ce tapis il y a un plateau d'argent massif avec un pot à eau semblable et du même modèle que les deux plus grands qui sont posés sur le dressoir et offrent des écussons armoriés. Vous reconnaissez immédiatement que les habitants de cette salle ont hérité plus de noblesse que d'argent, et vous ne seriez pas surpris de trouver à M. Irwine la narine et la lèvre supérieure bien dessinées ; mais, pour le moment, nous pouvons seulement voir qu'il a le dos large et plat, avec une abondance de cheveux poudrés, rejetés en arrière et attachés par un ruban noir, un petit reste de costume ancien qui vous dit que ce n'est pas un

jeune homme. Peut-être se retournera-t-il plus tard, et, en attendant, nous pouvons regarder cette imposante vieille dame, sa mère, une belle brune âgée, dont la riche carnation est rehaussée par cette enveloppe compliquée de batiste blanche et de dentelles qui encadre sa tête et son cou. Elle est aussi droite dans son gracieux embonpoint qu'une statue de Cérès, et son visage brun, son nez délicat et aquilin, sa bouche ferme et fière, ses yeux noirs, petits et perçants, sont d'une expression si fine et si sarcastique, que vous supposez instantanément que si des cartes étaient à la place des échecs, elle pourrait vous dire votre bonne fortune. La petite main de laquelle elle soulève sa reine est chargée de perles, de diamants et de turquoises ; et un grand voile noir, très-soigneusement ajusté sur le fond de son bonnet, contraste fortement avec les plis blancs qui enveloppent son cou. Sa toilette doit durer longtemps le matin ! Mais c'est comme une loi de nature qu'elle doive s'habiller ainsi : c'est évidemment un de ces enfants de la royauté qui n'ont jamais douté de leur droit divin, et n'ont jamais rencontré quelqu'un d'assez absurde pour le mettre en doute.

« Là, dauphin, comment appelez-vous cela ! dit la superbe vieille dame en posant sa reine avec beaucoup de calme et croisant les bras. Je serais fâchée de prononcer un mot qui pût froisser votre susceptibilité.

— Ah ! mère vraiment magicienne !… comment un chrétien pourrait-il vous gagner une partie ? J'aurais dû arroser l'échiquier d'eau bénite avant de commencer. Vous n'avez pas gagné loyalement, convenez-en !

— Oui, c'est ce que les vaincus disent toujours des grands conquérants. Mais tenez, voici le soleil qui éclaire l'échiquier

pour vous montrer plus clairement quelle sottise vous avez faite en remuant ce pion. Eh bien, dois-je vous donner votre revanche ?

— Non, chère mère, je vais vous laisser avec votre conscience, maintenant que le temps s'éclaircit. Nous allons un peu patauger, n'est-ce pas, Junon ? Ceci s'adressait à la chienne, qui s'était relevée au bruit des voix et posait son museau d'une manière engageante sur le genou de son maître. Mais auparavant je veux voir Anne ; j'ai dû sortir pour l'ensevelissement de Tholer au moment où j'allais monter vers elle.

— C'est inutile, mon fils ; elle ne pourra vous parler. Kate dit qu'elle a aujourd'hui une de ses plus violentes migraines.

— Oh ! elle aime que j'aille vers elle, malgré cela ; elle n'est jamais trop malade pour me recevoir. »

Si vous savez combien de phrases sans but ne sont qu'une affaire d'habitude, je ne vous étonnerai point en vous disant que cette même réponse avait précisément été faite à cette même objection, plusieurs centaines de fois, pendant les quinze dernières années depuis lesquelles miss Anne, sœur de M. Irwine, était souffrante. Les élégantes vieilles dames qui passent beaucoup de temps à s'habiller le matin ont souvent peu de sympathie pour leurs filles d'une santé délicate.

Mais, comme M. Irwine était encore assis, appuyé contre le dossier de sa chaise, flattant de la main la tête de Junon, le domestique parut à la porte. « Pardon, monsieur, Joshua Rann désire vous parler, si vous êtes libre.

— Faites-le entrer ici, dit madame Irwine en prenant son tricotage ; j'aime toujours à entendre ce que M. Rann peut avoir à dire. Ses souliers doivent être sales ; dites-lui de les essuyer, Carrol. »

Deux minutes après, M. Rann était à la porte, faisant de profonds saluts, qui cependant étaient loin de lui concilier Pug, qui, avec un aboiement aigu, s'élança au travers de la chambre pour reconnaître les jambes de l'étranger, tandis que les petits chiens, considérant les bas tricotés et chinés à un point de vue plus séduisant, sautaient contre et jappaient avec grande jubilation. M. Irwine tourna sa chaise et lui dit :

« Eh bien, Joshua, y a-t-il quelque chose de nouveau à Hayslope pour que vous veniez par cette matinée de pluie ? Asseyez-vous, asseyez-vous. Ne vous inquiétez pas des chiens ; un coup de pied amical. Ici, Pug, drôle ! »

Il y a des hommes qu'il est toujours bon d'envisager et dont l'accueil est agréable comme un courant soudain d'air chaud en hiver, ou l'éclat d'un feu flambant dans la froide obscurité. M. Irwine était un de ces hommes. Il avait avec sa mère le même rapport qu'il y a entre le souvenir qu'on garde des traits d'un ami et ces traits mêmes ; toutes les lignes étaient plus généreuses, le sourire plus ouvert, l'expression plus cordiale. Si l'ensemble eût été moins élégant, on eût pu trouver son visage joli ; mais ce n'était point le terme propre à ce mélange de bonhomie et de distinction.

« Je remercie Votre Révérence, répondit M. Rann, s'efforçant de paraître indifférent pour ses jambes, mais les secouant tour à tour pour éloigner les petits chiens ; je resterai debout, si vous le

permettez, c'est plus convenable. J'espère que vous êtes en bonne santé, vous et madame Irwine ; et miss Irwine et miss Anne sont, j'espère, aussi bien qu'à l'ordinaire.

— Oui, Joshua, je vous remercie. Vous voyez comme ma mère paraît fraîche. Nous sommes dépassés, quoique plus jeunes. Mais qu'est-il arrivé ?

— Eh bien, monsieur, je devais venir à Broxton rendre de l'ouvrage, et j'ai trouvé convenable d'entrer pour vous faire connaître ce qui se passe dans le village ; des choses que je n'avais pas encore vues, et pourtant, vienne la Saint-Thomas, j'y ai demeuré soixante ans comme enfant et homme, et j'ai recueilli les redevances de Pâques pour M. Blick avant que Votre Révérence ne vînt dans la paroisse ; j'ai entendu chaque sonnerie ; j'ai vu creuser chaque fosse et j'ai chanté au chœur longtemps avant que Bartle Massey ne vînt, on ne sait d'où, avec son chant malencontreux et ses belles antiennes qui mettent tout le monde en défaut, excepté lui-même, l'un imitant l'autre comme des moutons qui bêlent dans un pré. Je connais les devoirs d'un clerc de paroisse, et je crois que ce n'est manquer de respect ni à Votre Révérence, ni à l'Église, ni au roi, que de ne pas laisser passer de telles choses sans en parler. J'ai été pris par surprise, je n'ai rien su d'avance, et j'ai été aussi embarrassé que si j'eusse perdu mes outils. Je n'ai pas dormi plus de quatre heures la nuit passée, et encore n'était-ce que d'un cauchemar qui m'a plus fatigué que si j'avais veillé.

— Mais qu'y a-t-il donc, Joshua ? Les voleurs se sont-ils encore attaqués au plomb de l'église ?

— Des voleurs ? Non, monsieur ; et pourtant je peux bien dire que c'est des voleurs, et des voleurs d'église encore ; c'est des méthodistes qui vont l'emporter dans la paroisse, si Votre Révérence et Son Honneur le chevalier Donnithorne ne jugent pas convenable de parler et de l'interdire. Non pas que je veuille rien vous dicter, monsieur : je ne m'oublie pas au point de vouloir être plus avisé que mes supérieurs. Enfin, avisé ou non, cela n'a rien à faire à ce que j'ai à vous dire ; c'est que la jeune femme méthodiste, qui demeure chez maître Poyser, était à prêcher et à prier sur la Pelouse, hier au soir, aussi sûr que je suis ici debout devant Votre Révérence.

— Elle a prêché sur la Pelouse ? dit M. Irwine d'un air surpris, mais tout à fait serein. Quoi ! cette jolie et pâle jeune fille que j'ai vue chez Poyser ? Je jugeais bien à son costume qu'elle était méthodiste, ou quakeresse, ou quelque chose de ce genre ; mais je ne savais pas qu'elle prêchât.

— C'est vrai comme je le dis, monsieur, ajouta M. Rann en serrant sa bouche en forme de demi-cercle et en faisant une pause assez longue pour indiquer trois points d'exclamation. Elle a prêché sur la Pelouse hier au soir, et elle a fait tant d'impression sur Bess Chad que cette fille n'a pas cessé depuis de pleurer comme une fontaine.

— Bien, Bessy Cranage a l'air d'une fille de cœur. J'espère qu'elle reprendra courage, Joshua. Quelqu'un d'autre a-t-il eu aussi des accès de désespoir ?

— Non, monsieur, je ne puis le dire. Mais on ne sait ce qui peut arriver ; si nous devons avoir une prédication comme celle-là chaque semaine, on ne pourra plus rester dans le village ; car

ces méthodistes font croire aux gens que s'ils prennent un verre de bière d'extra, ou se font quelque petit plaisir, ils iront pour cela en enfer aussi sûr qu'ils sont venus au monde. Je ne suis ni un buveur ni un ivrogne, personne ne peut le dire, mais j'aime une demi-pinte d'extra à Pâques ou à Noël — ce qui est naturel quand on va chanter à la ronde et que les gens ne vous offrent rien — ou quand je fais la quête des redevances. J'aime aussi une pinte de bière avec ma pipe et une petite causerie de temps en temps, entre voisins, chez maître Casson ; car j'ai été élevé dans l'Église, Dieu merci ! et voilà trente-deux ans que je suis diacre ; je dois savoir ce que c'est que la religion d'Église.

— Bon ! quel est votre avis, Joshua ? Que pensez-vous qu'on doive faire ?

— Eh bien, Votre Révérence, je ne pense pas qu'il faille prendre aucune mesure contre la jeune femme. Elle serait très-bien si elle voulait laisser là la prédication, et j'ai appris qu'elle allait bientôt retourner dans son endroit. C'est la propre nièce de M. Poyser, et je ne voudrais rien dire d'irrespectueux pour la famille de la Grand'Ferme, car j'y ai pris mesure de souliers, grands ou petits, depuis que je suis cordonnier. Mais il y a ce Will Masquery, monsieur, qui est le méthodiste le plus actif qu'on puisse voir ; je ne doute pas que ce ne soit lui qui ait amené cette jeune fille à prêcher hier au soir, et il fera venir d'autres gens de Treddleston, si on ne lui rabat pas un peu le toupet. Je pense qu'on pourrait lui faire savoir qu'il n'aura plus rien à faire pour raccommoder les chars ou fournitures de l'église, sans compter ce qu'il y a dans la maison ou les cours qui appartiennent au chevalier Donnithorne.

— C'est ça ; mais vous dites vous-même, Joshua, que vous n'avez jamais vu personne venir prêcher sur la Pelouse auparavant ; pourquoi pensez-vous qu'on puisse y venir encore ? Les méthodistes ne viennent pas prêcher dans de petits villages comme Hayslope, où il n'y a qu'une poignée de laboureurs trop fatigués pour les écouter. Ils pourraient tout aussi bien aller prêcher sur les sommités du Binton. Will Masquery ne prêche pas lui-même, que je sache.

— Non, monsieur, il n'a pas le don de mettre les mots ensemble : il s'empêtrerait comme une vache dans de la terre glaise. Mais il a la langue assez bien pendue pour parler sans respect de ses voisins, car il a dit que j'étais un Pharisien aveugle ; se servir ainsi de la Bible pour donner des surnoms à des gens qui sont ses aînés et ses supérieurs ! Et, ce qui est pire, on l'a entendu dire des choses très-inconvenantes de Votre Révérence, car je pourrais amener des gens qui jureraient l'avoir entendu vous appeler « un chien muet et un berger paresseux. » Vous me pardonnerez de répéter de telles choses.

— Il vaudrait mieux ne pas les répéter, Joshua. Il faut laisser tomber les mauvaises paroles quand elles ont été prononcées. Will Masquery pourrait être plus mauvais qu'il ne l'est. C'était un méchant drôle d'ivrogne, négligeant son ouvrage et battant sa femme, à ce qu'on m'a dit ; maintenant il est laborieux et de bonne conduite, et il paraît faire bon ménage avec sa femme. Si vous pouvez me donner des preuves qu'il dérange ses voisins et leur cause des désagréments, je croirai de mon devoir, comme ministre et magistrat, de m'en occuper. Mais il ne conviendrait pas à des gens raisonnables comme vous et moi de faire de l'embarras pour des bagatelles, comme si nous supposions que

l'Église est en danger parce que Will Masquery remue la langue un peu sottement, ou parce qu'une jeune femme parle un peu sérieusement à une poignée de gens sur la Pelouse. Nous devons vivre et laisser vivre en religion comme en d'autres choses, Joshua. Faites votre devoir comme diacre et sacristain, aussi bien que vous l'avez toujours fait, tout en fournissant ces fameuses bottes solides à vos voisins, et les choses n'iront pas trop mal à Hayslope, soyez-en sûr.

— Votre Révérence a bien de la bonté de me dire cela, et je sens bien que, comme vous n'habitez pas dans la paroisse, j'en ai davantage à supporter.

— Certainement ; et il vous faut prendre garde à ne pas rabaisser l'Église aux yeux des gens, en ayant l'air de vous effrayer de peu de chose, Joshua. Je me fie à votre bon sens, à présent, pour que vous ne fassiez point attention à ce que Will Masquery peut dire sur votre compte ou sur le mien. Vous et vos voisins vous pouvez continuer à prendre votre pot de bière sobrement, quand vous avez terminé votre travail de la journée comme de bons paroissiens ; et si Will Masquery n'aime pas à se joindre à vous, mais préfère aller à une réunion de prière à Treddleston, laissez-le faire ; cela ne vous regarde pas aussi longtemps qu'il ne vous empêche pas de faire ce qui vous convient. Quant aux gens qui disent quelques paroles oiseuses à notre égard, nous ne devons pas nous en occuper plus que le vieux clocher ne s'occupe des corbeaux qui croassent aux alentours. Will Masquery vient à l'église tous les dimanches après midi, et s'occupe activement de son charronnage les autres jours ; et aussi longtemps qu'il se conduira ainsi, il faut le laisser tranquille.

— Ah ! monsieur, lorsqu'il vient à l'église il s'assied, remue la tête et a l'air si refrogné et mécontent quand nous chantons que je voudrais lui appliquer un bon coup sur le museau. Dieu me pardonne, ainsi que madame Irwine et Votre Révérence, pour parler ainsi devant vous. Et n'a-t-il pas dit que notre chant de Noël ne valait pas mieux qu'un barbotement dans un pot ?

— Eh bien, il n'a pas l'oreille musicale. Quand les gens ont la tête dure, vous savez qu'on n'y peut rien. Il n'amènera pas les gens d'Hayslope à son opinion, tant que vous chanterez aussi bien que vous le faites.

— Oui, monsieur ; mais ça vous fait soulever le cœur d'entendre mésuser des Écritures comme ça. Je sais autant de passages de la Bible que lui, et je pourrais réciter tous les psaumes en dormant, si vous veniez à me pincer. Mais ce n'est pas moi qui m'en servirais pour dire ce que j'ai à dire. Je ferais tout aussi bien en emportant chez moi la coupe de communion pour m'en servir à mes repas.

— C'est une remarque très-sensée de votre part, Joshua ; mais, comme je vous le disais… »

Tandis que M. Irwine parlait, on entendit un bruit de bottes et d'éperons sur le palier du vestibule, et Joshua Rann s'écarta rapidement pour faire place à la personne qui se présentait en disant, d'une belle voix de ténor :

« Le filleul Arthur peut-il entrer ?

— Entrez, entrez, filleul ! » répondit madame Irwine avec ce timbre de voix basse et demi-masculine que l'on rencontre souvent chez une femme âgée ; et un jeune gentilhomme, en ha-

bit de cheval, entra dans la chambre, le bras droit en écharpe. Il s'ensuivit cette agréable confusion de gaies interjections et de poignées de mains, de salutations mêlées de courts aboiements joyeux et remuement de queues de la portion canine de la famille, qui montrent que le visiteur est au mieux avec les visités. Le jeune gentilhomme était Arthur Donnithorne, connu à Hayslope sous les différents titres du « jeune chevalier, de l'héritier et du capitaine. » Il n'était que capitaine de la milice du comté du Loamshire ; mais pour les tenanciers d'Hayslope, il était plus réellement capitaine qu'aucun autre jeune gentilhomme du même grade dans l'armée de Sa Majesté ; il les éclipsait comme Jupiter éclipse la Voie lactée. Si vous désirez plus particulièrement savoir quel air il avait, rappelez à votre mémoire quelque jeune Anglais aux favoris fauves, aux cheveux bruns bouclés et au teint clair, que vous avez rencontré dans quelque ville étrangère, et dont vous avez été fier comme compatriote, un jeune homme bien net, bien élevé, aux mains blanches, et cependant capable de terrasser un homme. Je n'ai pas assez du tailleur en moi pour fatiguer votre imagination de quelques différences de costume et m'étendre sur son gilet rayé, son habit à longue queue et ses bottes courtes.

En se tournant pour prendre une chaise, le capitaine Donnithorne dit :

« Mais que je n'interrompe point ce que Joshua avait à vous dire.

— En vous demandant humblement pardon, dit Joshua avec un profond salut, j'avais à dire à Sa Révérence une chose que d'autres pensées m'ont fait oublier.

— Dites-la promptement ! dit M. Irwine.

— Il se peut, monsieur, que vous n'ayez pas appris que Thias Bede est mort, noyé ce matin, ou plus probablement cette nuit, dans le ruisseau des Saules, vers le pont, juste en face de sa maison.

— Vraiment ! s'écrièrent les deux messieurs à la fois, comme prenant grand intérêt à cette nouvelle.

— Et Seth Bede est venu ce matin me prier de dire à Votre Révérence que son frère Adam vous sollicitait de lui permettre de creuser la fosse de son père à côté de l'Épine-Blanche, parce que sa mère a cette idée en son cœur, en raison d'un songe qu'elle a eu ; et ils seraient venus eux-mêmes vous le demander, mais ils ont eu beaucoup à faire, à cause de l'enquête au sujet de cette mort ; et leur mère tient à cette idée et veut qu'ils s'assurent de la place avant que quelqu'un d'autre ne la prenne. Si Votre Révérence le trouve bon, j'enverrai mon garçon le leur dire dès que je serai de retour à la maison ; et c'est pour cela que j'ose vous importuner à ce sujet, en la présence de Son Honneur.

— Certainement, Joshua, certainement ils l'auront. Je vais monter à cheval et aller voir Adam, moi-même. Envoyez toutefois votre garçon leur dire qu'ils auront cette fosse, dans la crainte que quelque chose ne me retienne. Et maintenant, adieu, Joshua ; entrez à la cuisine prendre un verre de bière.

— Pauvre vieux Thias, dit M. Irwine quand Joshua fut sorti, j'ai bien peur que la boisson n'ait aidé le ruisseau à le noyer. J'aurais bien aimé que ce fardeau fût enlevé des épaules de l'ami Adam d'une manière moins pénible. Ce brave garçon a préservé son père de la ruine pendant ces cinq ou six dernières années.

— C'est un caractère d'élite que cet Adam, dit le capitaine Donnithorne ; quand j'étais petit garçon et qu'Adam, déjà un adolescent de quinze ans, m'enseignait à charpenter, il me venait souvent à l'idée que si j'étais un riche sultan je ferais de lui mon grand vizir. Et je pense maintenant qu'il remplirait ce poste élevé aussi bien qu'aucun autre sage des contes orientaux. Si j'arrive jamais à avoir de grandes propriétés, au lieu d'être un pauvre diable avec une pension restreinte pour argent de poche, Adam sera mon bras droit. Il prendra soin de mes bois, car il paraît mieux s'y connaître qu'aucun homme que j'aie rencontré, et je sais qu'il en tirerait pour moi le double de l'argent que mon grand-père en retire, avec ce vieux misérable intendant de Satchell, qui ne se connaît pas plus en bois qu'une vieille carpe. J'en ai parlé à mon grand-père une ou deux fois ; mais, pour une raison ou une autre, il a quelque chose contre Adam, et je n'ai rien pu obtenir. Mais voyons, Votre Révérence est-elle disposée à faire avec moi une promenade à cheval ? Le temps est maintenant superbe. Nous pourrons aller ensemble chez Adam, si vous voulez ; mais il faut qu'en passant j'entre à la Grand'Ferme pour voir les petits chiens que Poyser me réserve.

— Restez et déjeunez auparavant avec moi, Arthur, dit M. Irwine. C'est bientôt deux heures. Caroll va servir tout de suite. Il faut aussi que j'aille à la Grand'Ferme, ajouta-t-il, pour voir encore une fois cette petite méthodiste qui y demeure. Joshua dit qu'elle a prêché sur la Pelouse hier au soir.

— Oh ! vraiment, dit le capitaine Donnithorne en riant ; mais elle a l'air aussi tranquille qu'une souris. Il y a quelque chose de remarquable en elle pourtant. J'ai été vraiment intimidé la première fois que je l'ai vue ; elle était assise au soleil devant la mai-

son, occupée à coudre, quand j'arrivai à cheval et criai à haute voix, sans faire attention que ce fût une étrangère : « Martin Poyser est-il à la maison ? » Je déclare que lorsqu'elle se leva et me regarda en disant : « Il est, je crois, à la maison ; je vais l'appeler, » je me sentis tout honteux de lui avoir parlé si brusquement. Elle avait l'air d'une sainte Catherine en costume de quakeresse. C'est un type de figure qu'on rencontre rarement chez nos gens du peuple.

— J'aimerais bien à voir cette jeune personne, Dauphin, dit madame Irwine. Faites-la venir ici sous quelque prétexte.

— Je ne sais trop comment je pourrais arranger cela, ma mère ; il conviendrait peu que je protégeasse une prêcheuse méthodiste, même si elle consentait à se laisser patronner par un berger paresseux, comme m'appelle Will Masquery. Le vieux gaillard voudrait me voir excommunier le charron, puis le livrer à la justice, — c'est-à-dire à votre grand-père, — pour le chasser de sa maison et de son atelier. Si je me mêlais de cette affaire actuellement, il en ressortirait toute une jolie histoire de haine et de persécution, telle que les méthodistes pourraient le désirer pour l'imprimer dans le prochain numéro de leur Revue. Je n'aurais pas beaucoup de peine à persuader Chad Cranage et une demi-douzaine d'autres têtes dures qu'ils rendraient un bon service à l'Église en chassant Will Masquery du village à coups de corde et de fourche ; puis, quand j'aurais donné à chacun un demi-souverain pour s'enivrer glorieusement après leurs exploits, j'aurais complété une aussi jolie comédie qu'aucun de mes confrères l'aient pu faire dans leurs paroisses pendant ces trente dernières années.

— C'est pourtant très-insolent à cet homme de vous appeler berger paresseux et chien muet, dit madame Irwine. Je ne craindrais pas que vous lui fissiez une petite réprimande à ce sujet. Vous êtes d'un caractère trop facile, Dauphin.

— Voyons, ma mère, croyez-vous que ce fût une bonne manière de soutenir ma dignité que de chercher à me venger des calomnies de Will Masquery ? Et puis, je ne suis pas bien sûr que ce soient des calomnies. Je suis un paresseux et je deviens terriblement lourd sur ma selle ; sans compter que je dépense toujours plus que je ne puis en briques et en mortier, ce qui me rend dur pour le pauvre mendiant estropié qui vient me demander quelques sous. Ces pauvres ouvriers fatigués, qui croient pouvoir régénérer l'espèce humaine en se mettant à prêcher dès l'aube avant de commencer leur travail de la journée, peuvent bien avoir de moi une triste opinion. Mais allons donc déjeuner. Est-ce que Kate ne descend pas ?

— Miss Irwine a dit à Bridget de lui monter son déjeuner, dit Carrol ; elle ne peut quitter miss Anne.

— Oh ! très-bien. Que Bridget dise que je monterai voir miss Anne tout à l'heure. Vous pouvez tout à fait vous servir de votre bras droit maintenant, Arthur, continua M. Irwine en voyant que le capitaine Donnithorne avait sorti son bras de l'écharpe.

— Oui, assez bien ; mais Godwin m'engage fortement à le soutenir pour quelque temps encore. J'espère toutefois pouvoir retourner au régiment au commencement d'août. C'est d'un ennui désespérant que d'être renfermé au château pendant les mois d'été quand on ne peut ni tirer, ni courir le renard de manière à pouvoir s'endormir agréablement le soir. Pourtant nous allons

étonner les échos le 30 juillet. Mon grand-père m'a donné carte blanche pour une fois, et je vous promets que le divertissement sera digne de l'occasion. Ce n'est pas deux fois que le monde verra la grande époque de ma majorité. Je pense que j'aurai un trône élevé pour vous grand'maman, ou plutôt deux, un sur la grande place et un autre dans la salle du bal, afin que vous puissiez poser et nous regarder du haut de votre grandeur comme une déesse de l'Olympe.

— Je compte mettre ma plus belle robe de brocart, celle que je portais à votre baptême il y a vingt ans, dit madame Irwine. Ah ! je crois voir encore votre pauvre mère voltiger dans son costume blanc, qui me faisait presque ce jour-là l'effet d'un linceul, et ce ne fut que trop réalisé trois mois plus tard, et avec elle aussi furent ensevelis votre petit bonnet et costume de baptême. C'est ce qu'elle avait vivement désiré, pauvre âme ! Dieu merci, vous tenez de la famille de votre mère, Arthur. Si vous eussiez été un de ces petits êtres chétifs, secs et jaunes, je n'aurais pas voulu être votre marraine. J'aurais été sûre que vous deviendriez un vrai Donnithorne. Mais vous étiez un petit drôle si large de face et de poitrine, et qui criait si fort que je reconnus que vous étiez tout Tradget.

— Mais vous auriez pu juger un peu légèrement, ma mère, dit M. Irwine en souriant. Ne vous rappelez-vous pas les deux derniers petits de Junon ? L'un d'eux était l'image complète de sa mère ; mais il avait cependant deux ou trois des petits défauts de son père. La nature est assez habile pour pouvoir tromper, même ma chère mère.

— Pas du tout, enfant. La nature ne fait jamais un furet d'un mâtin. Vous ne me ferez jamais croire que je ne puisse recon-

naître ce que sont les gens d'après leur extérieur. Si je n'aime pas le regard d'un homme, soyez sûr que je ne l'aimerai pas lui-même. Je ne désire guère plus faire la connaissance des gens à figure laide et désagréable que de goûter aux mets qui me paraissent répugnants. S'ils me donnent un frisson à première vue, je dis : « Emportez-les. » Des petits yeux laids, des yeux de cochon ou de poisson me rendent tout à fait mal à l'aise ; c'est comme une mauvaise odeur.

— À propos d'yeux, dit le capitaine Donnithorne, cela me fait penser à un livre que j'avais l'intention de vous apporter, marraine. Il m'est venu dans un paquet de Londres, l'autre jour. Je sais que vous aimez les histoires originales et fantastiques. C'est un volume de poésies : Ballades lyriques ; la plupart me paraissent des paroles vides ; mais la première est d'un tout autre style : l'Ancien Marin en est le titre. Comme histoire, je puis à peine y trouver une tête et une queue, mais c'est curieux et amusant. Je vous l'enverrai ; il y a aussi quelques autres livres que vous serez bien aise d'examiner, Irwine, des brochures sur l'antinomianisme et l'évangélicanisme. Je ne comprends pas ce que cet homme pense en m'envoyant de telles choses. Je lui ai écrit qu'à l'avenir il veuille bien ne me choisir aucun livre ou brochure ou quoi que ce soit terminé en isme.

— Très-bien ; je ne crois pas avoir grand goût moi-même pour les ismes ; mais je ne ferai pas mal de parcourir ces brochures ; elles font connaître ce qui se passe. J'ai quelque chose à faire, Arthur, continua M. Irwine en se levant pour quitter la chambre, après quoi je serai prêt à partir avec vous. »

La petite occupation de M. Irwine fut de monter le vieil escalier de pierre (une partie de la maison était très-ancienne) et de

s'arrêter devant une porte à laquelle il frappa légèrement : « Entrez, » dit une voix de femme, et il entra dans une chambre si assombrie par des volets et des rideaux que miss Kate, personne de moyen âge qui se tenait près du lit, n'aurait point eu assez de jour pour tout autre travail que le tricotage posé près d'elle sur une petite table. Mais pour le moment elle n'avait besoin que de bien peu de lumière, occupée qu'elle était à éponger de vinaigre frais la tête souffrante qui reposait sur l'oreiller. La pauvre petite figure de la personne malade avait peut-être été jolie une fois ; mais maintenant elle était maigre et pâle. Miss Kate vint au-devant de son frère et lui dit à voix basse : « Ne lui parlez pas ; elle ne pourrait le supporter aujourd'hui. » Les yeux d'Anne étaient fermés et son front contracté par la douleur. M. Irwine s'approcha du lit, prit une des mains délicates et y posa les lèvres ; une légère pression lui fit comprendre qu'il avait bien fait de monter, ne fût-ce que pour cela. Il resta un moment à la considérer, puis quitta la chambre en marchant très-légèrement, — il avait ôté ses bottes et mis des pantoufles avant de monter. Quiconque se rappelle à combien de choses il a renoncé, même pour lui, afin d'éviter l'ennui de mettre ou quitter ses bottes, appréciera l'importance de ce détail.

Les sœurs de M. Irwine, comme aurait pu l'affirmer toute personne bien née à dix milles à la ronde de Broxton, étaient d'un physique qui n'offrait rien d'intéressant. C'était vraiment dommage que cette remarquable madame Irwine eût des filles si prosaïques, si peu semblables à elle. Il valait la peine de faire une course de dix milles, quelque temps qu'il fît, pour voir cette belle vieille dame. Sa beauté, ses facultés bien conservées, sa dignité, ses habitudes de bon ton, en faisaient pour la société un sujet très-précieux à traiter, aussi bien que les détails sur la santé du

roi, les charmants nouveaux modèles de costume en coton, les nouvelles d'Égypte et le procès de lord Darcey, qui agitait à mort cette pauvre lady Darcey. Mais personne ne pensait jamais à faire mention des demoiselles Irwine, excepté les pauvres gens du village de Broxton qui les regardaient comme très-versées dans l'art médical, et en parlant d'elles les appelaient vaguement « les Dames. » Si quelqu'un eût demandé au vieux Job Dummilow qui lui avait donné son gilet de flanelle, il aurait répondu : « Les Dames, l'hiver dernier. » et la veuve Steine appuyait beaucoup sur l'efficace de la chose que les Dames lui avaient donnée pour sa toux.

C'est sous cette appellation aussi qu'elles étaient évoquées avec grand succès pour corriger les enfants indociles, si bien qu'à la vue de la pauvre figure amaigrie de miss Anne beaucoup de petits oursons étaient effrayés par la persuasion qu'elle connaissait toutes leurs plus mauvaises malices et savait précisément le nombre de pierres qu'ils avaient voulu jeter aux canards du fermier Britton. Mais pour tous ceux qui les voyaient à travers un verre moins prismatique, les demoiselles Irwine n'étaient que des existences inutiles ; des figures peu artistiques remplissant le tableau de la vie sans rien ajouter à l'effet. Miss Anne, il est vrai, aurait pu offrir quelque intérêt romanesque si ses maux de tête chroniques eussent été le résultat de quelque pathétique histoire d'amour trompé ; mais on n'avait jamais su ou inventé de fable semblable à son égard, et l'impression générale s'accordait avec la vérité : c'est que les deux sœurs étaient restées vieilles filles par la très-prosaïque raison qu'elles n'avaient jamais reçu de demande acceptable.

Toutefois, et cela semble un paradoxe, l'existence de personnes même insignifiantes a des conséquences importantes dans ce monde. On peut prouver que cela agit sur le prix du pain et le taux des gages, que cela peut faire sortir bien des mauvais caractères de leur égoïsme et faire naître des héroïsmes de sympathie, pouvant ainsi, de différentes manières, jouer un assez grand rôle dans la tragédie de la vie. Et, sans ces deux sœurs vouées au célibat, le sort de ce ministre à belle figure et sang généreux, le révérend Adolphus Irwine, se fût trouvé bien différent. Très-probablement il eût pris une gentille femme dans sa jeunesse, et maintenant que ses cheveux grisonnent sous la poudre, il aurait de grands fils et des filles au teint frais ; il jouirait, en un mot, de ce que les hommes pensent généralement devoir être le prix de leurs travaux sous le soleil. Tant il y a que, ne possédant, malgré ses trois bénéfices, que sept cents livres (sterling) par année, et ne voyant aucun moyen d'entretenir sa splendide mère et sa sœur malade, sans parler de la seconde, au nom de laquelle ne s'ajoutait aucun adjectif, sur un pied qui convînt à leur naissance et à leurs habitudes, et de pourvoir en même temps à l'entretien d'une famille à lui, il était resté, comme vous le trouvez à l'âge de quarante-huit ans, célibataire, sans se faire aucun mérite de ce renoncement. Mais il disait gaiement, si quelqu'un touchait à ce point dans la conversation, que c'était une excuse pour se permettre beaucoup de petites douceurs qu'une femme n'aurait pas autorisées. Il était peut-être le seul au monde qui ne trouvât pas ses sœurs peu intéressantes ou inutiles, car c'était une de ces natures au cœur large, à l'humeur douce, qui ne connaissent jamais une pensée étroite ou haineuse ; un épicurien, si vous voulez, sans enthousiasme, sans croire que le devoir fût de se mortifier, mais cependant, comme vous l'avez vu, possédant la fibre morale

assez subtile pour éprouver une compassion infatigable pour des souffrances obscures et monotones. C'était l'indulgence de son noble cœur qui lui laissait ignorer la dureté de sa mère envers ses filles, dureté rendue plus frappante par le contraste de sa partiale tendresse pour lui ; il ne trouvait pas de vertu à s'irriter contre des défauts incorrigibles.

Quel jugement différent vous portez sur un homme lorsque vous marchez à ses côtés en conversation familière et le voyez dans sa maison, ou que vous l'appréciez au point de vue historique ou d'après le jugement de quelque critique de son voisinage, qui l'envisage comme une opinion ou un système incarné plutôt que comme individu. M. Roe, le prédicateur ambulant, stationné à Treddleston, avait fait entrer le nom de M. Irwine dans un rapport général sur le clergé régulier du district, qu'il décrivait comme un composé d'hommes adonnés aux convoitises de la chair et à l'orgueil, aimant à chasser et à orner leurs demeures, se demandant : Que mangerons-nous, que boirons-nous et de quoi nous vêtirons-nous ? s'inquiétant peu de distribuer le pain de vie à leur troupeau, prêchant tout au plus une morale charnelle, laissant dormir l'âme et faisant bon marché du salut des hommes, en recevant de l'argent pour remplir des fonctions pastorales dans des paroisses où ils ne prenaient pas même la peine de venir une fois par année. L'historien ecclésiastique aussi, qui compulse les rapports parlementaires de cette époque, trouve des membres du parlement, honorables et zélés pour l'Église, n'étant entachés d'aucune sympathie pour la secte des méthodistes de profession et qui accusent des faits presque aussi tristes que les assertions de M. Roe. Il m'est impossible de dire que M. Irwine fût complètement calomnié par la place qu'on lui assignait dans cette classification. Il n'avait effectivement ni ten-

dances élevées, ni enthousiasme religieux ; et si l'on me questionnait d'un peu près, je serais obligé d'avouer qu'il n'éprouvait aucune alarme sérieuse pour les âmes de ses paroissiens et qu'il aurait regardé comme une vraie perte de temps de parler doctrine et réveil chrétien au vieux père Taft ou même à Chad Cranage, le forgeron. Théoriquement, il eût peut-être dit que la seule forme salutaire que la religion pût prendre dans de tels esprits était celle de certaines émotions peu nettes, mais fortes, produites par des objets extérieurs, s'infiltrant comme une influence sanctifiante dans les affections de famille et les devoirs de voisinage. Il regardait pour les paysans la coutume du baptême comme plus importante que sa doctrine, et pensait que les avantages religieux qu'ils retirent de leur respect pour l'Église, où leurs pères ont vécu et pour la terre où ils sont ensevelis, dépendent fort peu d'une compréhension claire de la liturgie ou du sermon. Le recteur n'était pas certainement ce qu'on appelle maintenant un homme d'action ; il aimait mieux l'histoire que la théologie et prenait plus de plaisir à saisir le caractère des hommes qu'à connaître leurs opinions. Il n'était ni laborieux, ni oublieux de lui-même, ni très-abondant en aumônes, et sa croyance était assez large. S'il eût voulu en parler, on aurait vu que ses goûts intellectuels étaient plutôt païens ; il trouvait dans une citation de Sophocle ou de Théocrite une saveur qui manquait à tout passage d'Isaïe ou d'Amos. De même si vous nourrissez votre jeune chien de chasse de viande crue, comment vous étonner qu'il conserve plus tard du goût pour la perdrix non cuite ? Tous les souvenirs de joie enthousiaste et d'ambition juvénile de M. Irwine étaient associés à des poésies et à des beautés littéraires bien éloignées de la Bible.

D'un autre côté, je dois dire à son avantage, car j'ai une affection toute partiale pour la mémoire du recteur, qu'il n'était point vindicatif, — et quelques philanthropes l'ont été, — l'on prétend même que quelques zélés théologiens n'ont pas été tout à fait à l'abri de ce reproche — et que quoiqu'il eût probablement refusé de se sacrifier pour quelque cause publique et fût loin de distribuer tous ses biens pour nourrir les indigents, il avait cette charité chrétienne qui a quelquefois manqué à d'illustres vertus. Il était indulgent pour les fautes du prochain et peu enclin à supposer le mal. C'était un de ces hommes, et ils ne sont pas très-communs, dont on ne peut connaître les meilleurs côtés qu'en les suivant loin de la place publique, de la tribune ou de la chaire, en entrant avec eux dans leur propre demeure, en les écoutant parler aux jeunes et aux vieux de leur foyer domestique, en étant témoin des soins attentifs qu'ils donnent avec bienveillance à leurs compagnons de chaque jour comme une chose naturelle et qui ne mérite aucun éloge.

De tels hommes, heureusement, ont vécu même sous l'empire de grands abus et ont pu en être quelquefois les représentants. C'est une pensée qui peut nous soulager en face du fait opposé, qu'il vaut mieux quelquefois ne pas suivre les grands réformateurs plus loin que le seuil de leurs demeures.

Mais quelle que soit maintenant votre opinion sur M. Irwine, si vous l'aviez rencontré dans cette après-midi de juin, monté sur sa jument grise, ses chiens courant à ses côtés, l'air franc, aisé et mâle, avec un sourire de bonne humeur sur ses lèvres bien modelées, parlant à son brillant compagnon monté sur la jument baie, vous auriez trouvé que malgré le peu de conformité de sa vie avec

les théories sur les fonctions cléricales, il s'harmonisait en quelque sorte parfaitement avec le calme du paysage.

Voyez-les, sous ce brillant soleil, voilé de temps en temps par de roulantes masses de nuages, monter la pente du côté de Broxton, où les pignons élevés et les ormes de la cure dominent la petite église aux murs badigeonnés. Ils seront bientôt dans la paroisse d'Hayslope ; le temple, sa tour grise et les toits du village s'étalent devant eux à gauche, et un peu plus loin, à droite, ils voient déjà les cheminées de la Grand'Ferme.

Livre 1 · 06

Évidemment cette porte ne s'ouvre jamais, car de longues herbes et des ciguës croissent contre elle ; et si on l'ouvrait, elle est si rouillée, que la force nécessaire pour la faire tourner sur ses gonds renverserait probablement les piliers de maçonnerie, au grand détriment des deux lions qui grimacent, avec une aménité quelque peu carnivore, au-dessus des écussons qu'ils supportent. Il serait assez facile, à l'aide des cassures de la pierre, d'escalader le mur et son recouvrement de dalles polies ; mais en regardant, au travers des barreaux rouillés, nous pouvons assez bien voir la maison, et, sauf les coins retirés, tout l'enclos herbeux.

C'est une très-vieille construction en briques de teinte rouge adoucie par une légère couche de lichen pâle, qui s'est étendue partout avec une heureuse irrégularité et qui harmonise cette couleur rouge avec les ornements en pierre qui entourent les trois pignons, les fenêtres et l'encadrement de la porte. Mais les fenêtres sont fermées par des panneaux de bois, et pour la porte,

elle est, je crois, comme celle du portail ; on ne l'ouvre jamais. Qu'elle gémirait et raclerait sur les dalles si on essayait de le faire ! Car c'est une solide, lourde et belle porte, qui a dû jadis s'être ouverte ou fermée orgueilleusement derrière un laquais en livrée, lorsque les maîtres sortaient dans leur carrosse à deux chevaux.

Mais maintenant on pourrait croire que la maison est le sujet d'un procès en chancellerie et que les fruits de cette double rangée de noyers, à droite de l'enclos, vont tomber et pourrir dans l'herbe, si nous ne venions d'entendre de retentissants aboiements de chien répercutés par de grands bâtiments sur le second plan. Et voici que les veaux à demi sevrés, qui s'étaient abrités sous un hangar, appuyé contre le mur de gauche, en sortent et répondent sottement à cet aboiement terrible, supposant qu'il a pour cause l'apparition de baquets de lait.

Oui, cette maison doit être habitée et nous verrons par qui, car il est permis à l'imagination d'enfreindre les limites ; elle n'a pas peur des chiens et sait escalader les murs et lorgner par les fenêtres avec impunité. Mettez le nez à l'un des carreaux de verre de celle de droite ; que voyez-vous ? Une grande belle cheminée, avec des chenets rouillés et un plancher nu ; à l'extrémité des toisons de laine entassées ; au milieu, par terre, des sacs à blé vides. Voilà l'ameublement de la salle à manger. Et à travers la fenêtre à gauche ? Plusieurs harnais, une selle de femme, un rouet et une vieille boîte tout ouverte et regorgeant de lambeaux d'étoffe de couleur. Au bord de cette boîte s'étend une grande poupée de bois, laquelle, quant à la mutilation, offre une grande ressemblance avec les plus belles statues grecques, surtout par le nez to-

talement absent. Près de là une petite chaise et le manche de fouet à longue chasse d'un bouvier.

L'histoire de la maison est toute simple maintenant. Ce fut une fois la résidence d'un gentilhomme campagnard, dont la famille, n'étant probablement plus représentée que par une demoiselle, s'est absorbée dans le nom plus seigneurial des Donnithorne dont elle a agrandi le domaine. Une fois ce fut le château ; à présent c'est la Grand'Ferme. Semblable à la vie de quelque ville maritime, naguère rendez-vous de bains et maintenant devenue port de mer, où les rues élégantes sont silencieuses et herbeuses, tandis que les quais et entrepôts de marchandises sont animés et bruyants. La vie au château a changé de centre ; elle ne rayonne plus du salon, mais de la cuisine et de la cour rurale. Ici se trouve l'activité, quoique ce soit le temps le plus chaud de l'année, tout près des fenaisons ; et c'est aussi le moment le plus assoupissant de la journée, car le cadran solaire montre plus de trois heures et c'est trois heures et demie à la belle pendule de madame Poyser, pendule qui ne se remonte que tous les huit jours. Il y a toujours un renouvellement de vie quand le soleil brille après l'orage. Et maintenant il prodigue ses rayons, faisant scintiller mille étincelles dans la paille mouillée, rendant plus lumineux les moindres brins de mousse sur les tuiles rouges de l'étable et changeant l'eau boueuse du canal en un miroir où les canards, sont heureux de se plonger et de prendre leurs ébats. C'est un concert véritable de bruits différents : le gros dogue, enchaîné vers l'étable, est furieux et exaspéré contre un coq venu trop près de sa cabane et aboie comme un tonnerre ; deux chiens renards, enfermés sous le hangar opposé, lui répondent ; les vieilles poules huppées, qui grattent avec leurs poussins dans la paille, accueillent de leur gloussement sympathique le coq décon-

fit ; une truie et sa portée, tous sales de jambes et frisés de queue, lancent quelques notes staccato ; nos amis les veaux brament sous leur couvert, et, malgré ce bruit, une oreille fine distingue le murmure continu des voix humaines.

Car les grandes portes de la grange sont ouvertes, et il s'y trouve des hommes occupés à raccommoder les harnais, sous la direction de M. Goby, le maître sellier, autrement dit bourrelier, qui leur fait part des derniers commérages de Treddleston. C'est certainement un jour malencontreux qu'a pris Alick, le maître-valet, pour avoir les bourreliers, puisque la matinée a été si pluvieuse ; et madame Poyser a donné son avis assez sèchement sur la boue que ce nombre extra de souliers d'homme a traînée dans la maison à l'heure du dîner. Et, pour dire la vérité, elle n'a pas encore pris son parti à ce sujet, quoiqu'il soit trois heures et que le seuil de la porte soit parfaitement nettoyé. Il est aussi propre que toute autre chose dans cette étonnante cuisine, où la seule chance de trouver quelques grains de poussière serait de monter sur le bahut, et de poser le doigt sur le manteau élevé de la cheminée où les brillants chandeliers de laiton jouissent de leur repos d'été. Car, à ce moment de l'année, chacun va se coucher quand il fait encore jour, ou tout au moins assez clair pour discerner la forme des objets après s'y être cogné. Nulle part ailleurs, certainement, une caisse de pendule et une table en chêne n'eussent pu acquérir un tel poli par le simple frottement de la main ; du véritable « vernis de coude, » comme l'appelait madame Poyser, car elle remerciait Dieu de n'avoir jamais eu aucune de vos drogues à vernir dans sa maison. Hetty Sorrel en profitait souvent, quand sa tante avait le dos tourné, pour regarder son agréable image dans ces surfaces polies, car la table de chêne était habituellement tournée comme un écran, et ne servait

guère que d'ornement ; quelquefois aussi elle pouvait se mirer dans les grands plats d'étain rangés sur des rayons au-dessus de la longue table à manger, ou dans les pommeaux de la grille qui brillaient toujours comme du jaspe.

Chaque objet resplendissait au mieux à ce moment sous l'influence du soleil. De la surface polie des plats d'étain s'élancent des jets de lumière qui inondent le chêne moelleux et un objet bien plus agréable encore, car quelques-uns de ces rayons tombent sur la joue finement modelée de Dinah, et changent ses cheveux rouge clair en châtain doré, tandis qu'elle baisse la tête sur le pesant linge de maison qu'elle raccommode pour sa tante. Aucune scène n'eût offert plus de silence, si madame Poyser, qui repassait quelques objets restant encore du lavage du lundi, n'eût fait un fréquent cliquetis avec ses fers, se promenant de droite à gauche quand elle voulait les refroidir. Le vif regard de ses yeux gris bleu allait de la cuisine à la laiterie, où Hetty faisait le beurre, et de la laiterie à l'arrière-cuisine, où Nancy sortait les pâtés du four. Ne vous imaginez point que madame Poyser eût l'air âgé ou acariâtre ; c'était une femme de bonne mine, n'ayant pas plus de trente-huit ans, bien faite, le teint frais, les cheveux roux, et le pied léger ; l'article le plus remarquable de son costume était un ample tablier de toile à carreaux, qui descendait presque à ses pieds ; et rien n'était plus simple ou moins digne d'attirer l'attention que son bonnet et sa robe, car elle ne tolérait aucune faiblesse de vanité féminine, et sacrifiait l'ornement à l'utile. La ressemblance de famille entre elle et sa nièce Dinah Morris, le contraste de sa vivacité avec la douceur séraphique de Dinah, auraient fourni à un peintre un modèle pour une Marthe et une Marie. Leurs yeux étaient de même couleur, mais on pouvait parfaitement apprécier l'opposition de leur influence par la conduite de

Trip, le terrier noir, chaque fois que ce chien, souvent fautif, s'exposait par hasard au coup d'œil glacé de madame Poyser. Sa langue n'était pas moins active que son œil, et dès qu'une servante était à portée de l'entendre, elle reprenait une mercuriale interrompue, comme un orgue de barbarie reprend un air au point précis où il l'avait laissé.

Le fait que c'était le jour où l'on faisait le beurre rendait aussi très-incommode la présence des ouvriers selliers, et faisait que madame Poyser grondait Molly avec plus de rudesse qu'à l'ordinaire. Selon toute apparence, Molly, après avoir terminé son travail de l'après-dîner d'une manière exemplaire, s'était mise au propre avec célérité et venait maintenant demander humblement si elle devait s'asseoir à son rouet jusqu'à l'heure de traire les vaches. Mais cette conduite irréprochable cachait, suivant madame Poyser, un léger penchant à satisfaire des désirs peu convenables, qu'elle déduisit et présenta aux yeux de Molly avec une tranchante éloquence.

« Filer, vraiment ! Ce n'est pas de filer que vous avez envie. Je veux bien qu'on me lie si je vous laisse faire à votre tête. Je n'ai jamais vu une pécore comme vous. Penser qu'une fille de votre âge veuille aller s'asseoir au milieu d'une demi-douzaine d'hommes ! J'aurais honte, à votre place, d'avoir osé le dire. Vous êtes ici depuis la dernière Saint-Michel ; je vous ai engagée au bureau de Treddleston sans le plus petit bout de certificat, et je dis que vous devriez être reconnaissante d'avoir été reçue ainsi dans une maison respectable. Vous ne saviez pas plus ce que c'est que l'ouvrage, quand vous êtes venue ici, que l'épouvantail des champs. La plus triste machine à deux mains que j'aie jamais vue, savez-vous ! Qui est-ce qui vous a appris à frotter un plan-

cher, je voudrais bien le savoir ? Tant il y a que vous auriez laissé des monceaux de saleté dans les coins, qu'on aurait cru que vous n'aviez jamais vécu avec des chrétiens. Et pour ce qui est de filer, vous avez gâté pour plus que votre gage de rite en apprenant. Vous feriez bien de penser à ça, au lieu d'aller en vous dandinant et en réfléchissant aussi peu que si vous n'appartenez à personne. Peigner la laine pour les selliers, vraiment ! Voilà ce que vous aimeriez à faire, n'est-ce pas ? Voilà de vos manières, voilà le chemin que vous voudriez toutes prendre pour aller à votre perte. Vous n'êtes jamais contente que vous n'ayez trouvé quelque amoureux aussi bête que vous ; vous croyez que vous serez bien établie, je pense, quand vous serez mariée et que vous aurez une chaise à trois pieds pour vous asseoir, point de couverture à vous mettre dessus, et pour votre dîner un morceau de pain d'avoine avec trois enfants pour se l'arracher.

— Bien sûr que je ne voulais pas aller avec les bourreliers, dit Molly d'un ton dolent et tout à fait saisie par ce tableau dantesque de son avenir ; seulement nous avions toujours coutume de peigner la laine pour eux chez maître Ottley, et c'est pour ça que je vous l'ai demandé. Je ne tiens pas à regarder un seul sellier, je veux bien ne jamais bouger si je le fais.

— M. Ottley, vraiment ! C'est joli de venir parler de ce que vous faisiez chez M. Ottley. Votre maîtresse là-bas aime peut-être que les selliers viennent salir son plancher, que sais-je ? On ne peut savoir ce que ces gens pourraient ne pas aimer, à la manière dont on m'en a parlé. Je n'ai jamais vu dans ma maison une servante qui parût savoir ce que c'est que de nettoyer ; pour moi, je crois qu'il y a des gens qui vivent comme des porcs. Cette Betty, qui était laitière chez Trent avant de venir chez moi, elle aurait

laissé les fromages sans les retourner des semaines entières ; et les baquets de la laiterie ! j'aurais pu écrire mon nom dessus, quand je suis descendue après ma maladie, que le docteur a dit être une inflammation ; que c'est une grande grâce que j'en sois réchappée. Et penser que vous n'en savez pas davantage, Molly, après bientôt neuf mois que vous êtes ici, et que ce n'est pas faute de vous en avoir parlé non plus ! Qu'avez-vous à rester là comme un tournebroche qui n'est pas remonté, au lieu de sortir votre rouet ? Vous êtes une fille précieuse pour vous mettre à l'ouvrage un instant avant qu'il faille le quitter.

— Mama, mon fer tout foid ; si plaît, fais-le sauffer. »

La voix de chérubin qui présente cette requête vient d'une petite fille aux cheveux dorés, de trois à quatre ans, assise sur une chaise haute au bout de la table de repassage, serrant avec difficulté l'anse d'un fer en miniature de sa grasse main, repassant des chiffons avec une assiduité qui fait sortir de sa bouche une petite langue rose, autant que faire se peut.

« Il est froid, ma chérie ? Bénie soit ta douce figure ! dit madame Poyser, remarquable pour la facilité avec laquelle elle pouvait sauter du ton officiel de la réprimande à celui de la tendresse et de la conversation amicales. C'est égal ! mère a fini son repassage à présent. Elle va soigner tout ça.

— Mama, ze voudais aller dans la ganze avec Tommy pou voi les bouillers.

— Non, non ; Totty se mouillerait les pieds, dit madame Poyser en emportant son fer. Cours dans la laiterie ; va voir cousine Hetty qui fait le beurre.

— Ze voudais un moceau de gâteau, continua Totty, qui paraissait pourvue d'envies et qui en même temps saisit l'occasion d'un repos momentané pour planter ses doigts dans une grande tasse d'empois et la renverser, de manière à en vider presque tout le contenu sur le drap de repassage.

— A-t-on jamais vu ça ? s'écria madame Poyser en courant vers la table, dès que ses yeux tombèrent sur le courant bleu. Les enfants ne font que des sottises si on tourne un instant le dos. Que faut-il te faire, sotte, sotte fille ? »

Totty, cependant, était descendue de sa chaise avec beaucoup d'agilité et battait déjà en retraite vers la laiterie, par une espèce de course frétillante. Son épaisseur de graisse sur la nuque la faisait ressembler à un petit cochon de lait.

L'empois essuyé avec l'aide de Molly et l'appareil de repassage mis de côté, madame Poyser prit son tricotage, toujours à sa portée ; c'était l'ouvrage qu'elle préférait, parce qu'elle pouvait le continuer machinalement en cheminant çà et là. Elle vint alors s'asseoir en face de Dinah, qu'elle regardait d'un air pensif, tout en tricotant son bas gris chiné.

« Vous êtes le portrait de votre tante Judith, Dinah, quand vous êtes assise à coudre. Je puis presque me reporter à trente ans en arrière, quand j'étais une petite fille à la maison et que je regardais Judith assise à coudre après qu'elle avait fini le travail du ménage. Seulement c'était une petite chaumière que celle de notre père, et non pas une maison comme celle-ci, si grande à parcourir qu'elle devient sale par un bout avant que vous ayez nettoyé l'autre. Malgré ça, je puis m'imaginer que vous êtes votre tante Judith ; seulement elle avait les cheveux un peu plus foncés

et elle était plus forte et plus large d'épaules. Nous étions toujours collées l'une à l'autre, Judith et moi, quoiqu'elle eût de singulières manières ; mais elle n'a jamais pu s'accorder avec votre mère. Ah ! votre mère ne pensait guère qu'elle aurait une fille taillée sur le même patron que Judith, et qu'elle la laisserait orpheline pour que Judith en prît soin et l'élevât à la cuiller quand elle-même serait au cimetière de Stoniton. J'ai toujours dit de Judith qu'un jour ou l'autre elle porterait un poids d'une livre, pour éviter à quelqu'un d'autre d'en porter un d'une once. Elle a toujours été la même, aussi loin que je puis m'en souvenir ; elle n'a pas changé quand elle est venue au méthodisme, si ce n'est de parler un peu différemment et de porter une autre espèce de chapeau ; mais elle n'a jamais de sa vie dépensé un sou pour sa toilette plus que pour être décemment vêtue.

— Ce fut une femme bénie, dit Dinah ; Dieu lui avait donné un naturel aimant, s'oubliant pour les autres et l'avait perfectionnée par la grâce. Elle vous aimait beaucoup aussi, tante Rachel. Je l'ai souvent entendue parler de vous dans ce sens. Quand elle eut cette forte maladie lorsque je n'avais que onze ans, elle me disait souvent : « Vous avez une amie sur la terre en votre tante Rachel, si je vous suis retirée, car elle a le cœur bon, » et je suis bien sûre de l'avoir trouvé ainsi.

— Je ne sais pas comment cela se fait, mon enfant ; mais chacun tâcherait de faire quelque chose pour vous, je crois ; vous êtes comme les oiseaux de l'air, et vous vivez personne ne sait comment. J'aurais été heureuse d'être pour vous la sœur de votre mère, si vous étiez venue vivre dans ce pays, où il y a un abri et de la nourriture pour l'homme et l'animal, et où les gens ne vivent pas sur des montagnes nues, comme des poules grattant un banc

de gravier. Et alors vous pourriez trouver un mari convenable, et il y en aurait beaucoup de disposés à vous prendre, si vous vouliez laisser cette prédication qui est dix fois pire qu'aucune chose qu'ait jamais faite Judith. Et même si vous vouliez épouser Seth Bede, qui est une pauvre victime de méthodiste et qui n'aura jamais un sou d'avance, je sais que votre oncle vous donnerait bien, pour vous aider, un cochon et très-probablement une vache ; car il a toujours été fort bon pour mes proches, quoiqu'ils fussent pauvres, et les a toujours bien reçus à la maison. Il ferait pour vous, je puis le garantir, autant qu'il ferait jamais pour Hetty, quoiqu'elle soit sa propre nièce. Et il y a du linge dans la maison dont je pourrais bien me passer pour vous, car j'ai des paquets de toile pour faire des nappes et essuie-mains qui ne sont pas encore coupés. J'ai une pièce de toile pour draps que je pourrais vous donner, filée par cette loucheuse de Kitty : c'était une habile fileuse, quoiqu'elle louchât et que les enfants ne pussent la souffrir. Vous savez, le filage ne s'arrête pas, et il y a du linge neuf de tissé deux fois plus vite que le vieux ne s'use. Mais à quoi bon tant causer, si on ne peut vous persuader de vous fixer comme une autre femme de bon sens, au lieu de vous épuiser à marcher et prêcher, et donner chaque sou que vous gagnez, de manière à n'avoir rien de côté pour la maladie. Je crois, en vérité, que tout ce que vous possédez au monde ne ferait pas un paquet deux fois plus gros qu'un fromage. Et tout ça, parce que vous vous êtes mis dans la tête bien d'autres idées sur la religion que ce qu'il y a dans le catéchisme et dans le livre de prières.

— Mais pas plus que dans la Bible, tante, dit Dinah.

— Oui, et dans la Bible aussi, quant à ça, ajouta madame Poyser un peu vivement ; autrement, pourquoi ceux qui savent le

mieux ce qu'elle contient, — les ministres et les gens qui n'ont rien d'autre à faire qu'à l'étudier, — ne font-ils pas comme vous ? Mais, en parlant de ça, si tous faisaient de même que vous, le monde en viendrait à s'arrêter ; car si chacun essayait de se passer de maison et d'intérieur et se contentait de mal manger et mal boire, et parlait toujours de mépriser les choses d'ici-bas, comme vous dites, je voudrais bien savoir où les produits de la terre, et le blé et les meilleurs fromages frais s'en iraient ? Chacun rechercherait le pain de rebut et irait courir après un autre pour le prêcher, au lieu d'élever sa famille et de mettre quelque chose à part pour la mauvaise moisson. Il saute aux yeux que ce ne peut être là la vraie religion.

— Non, chère tante, vous ne m'avez jamais entendu dire que tous fussent appelés à abandonner leur travail et leur famille. Il est tout à fait bien que la terre soit labourée et ensemencée, le précieux blé récolté, que l'on s'occupe des choses de cette vie, et il est bien aussi que les hommes aient les joies de la famille et pourvoient à leur entretien, en tant qu'ils le fassent dans la crainte du Seigneur, et pensant aux besoins de l'âme aussi bien qu'à ceux du corps. Tous nous pouvons servir Dieu, quel que soit notre lot ; mais il nous appelle à différents genres d'ouvrage, de même qu'il nous rend propres à ceux auxquels il nous destine. Je ne puis pas plus m'empêcher de consacrer ma vie à mon entreprise, qui est de faire du bien aux âmes des autres, que vous ne pourriez vous empêcher de courir si vous entendiez pleurer la petite Totty à l'autre bout de la maison. Sa voix vous irait au cœur, vous la croiriez malheureuse ou en danger, et vous ne pourriez hésiter à courir la consoler ou la sauver.

— Bah ! dit madame Poyser en se levant et allant vers la porte ; je sais bien que ce serait de même si je vous parlais plusieurs heures de suite. Vous me feriez toujours la même réponse. Je ferais aussi bien de parler au ruisseau et de lui dire de s'arrêter. »

La dalle de pierre, devant la porte de la cuisine, était maintenant assez sèche pour que madame Poyser pût s'y tenir sans crainte et voir ce qui se passait dans la cour, le bas gris chiné faisant en même temps de rapides progrès. Mais elle n'y était pas depuis plus de cinq minutes qu'elle rentra et dit à Dinah d'une voix animée et presque effrayée :

« Voilà-t-il pas le capitaine Donnithorne et M. Irwine qui entrent dans la cour ! Je parierais ma vie qu'ils viennent parler de votre prédication sur la Pelouse, Dinah ; c'est à vous de leur répondre, car je serai muette. Je vous en ai déjà assez dit de la défaveur que vous apportiez sur la famille de votre oncle. Cela ne me ferait rien, si vous étiez la propre nièce de M. Poyser — les gens doivent s'arranger de leurs proches comme ils s'arrangent de leur nez ; — c'est leur propre chair et sang. Mais penser qu'une nièce à moi peut être la cause du renvoi de mon mari de sa ferme ! moi qui ne lui ai rien apporté que mes économies.

— Non, chère tante Rachel, dit Dinah avec douceur, vous n'avez aucune raison d'avoir de telles craintes. J'ai l'assurance certaine qu'il ne peut vous arriver aucun mal, ni à M. Poyser ou les enfants de ce que j'ai fait. Je n'ai pas prêché sans direction.

— Direction ! Je sais bien ce que vous entendez par direction, dit madame Poyser, tricotant d'une manière plus rapide et plus agitée. Quand il y a dans votre tête une lubie plus grosse qu'à l'or-

dinaire, vous l'appelez une direction et rien ne peut vous arrêter ; vous ressemblez à la statue qui est en dehors de l'église de Treddleston, qui a les yeux fixes et sourit, qu'il fasse beau ou mauvais temps. Je n'ai pas peu de patience avec vous. »

Àce moment, les deux messieurs avaient atteint la palissade et étaient descendus de leurs chevaux ; il était évident qu'ils allaient entrer. Madame Poyser s'avança à leur rencontre, en faisant de grandes révérences et tremblante à la fois de colère contre Dinah et d'anxiété pour se conduire elle-même convenablement en cette occasion. Car, à cette époque, même les campagnards de l'esprit le plus fin ressentaient une crainte respectueuse devant les gens plus haut placés, telle que l'éprouvaient ces hommes des temps fabuleux quand ils voyaient passer leurs dieux sous forme humaine.

— Eh bien, madame Poyser, comment vous portez-vous après cette matinée orageuse ? dit M. Irwine avec sa cordialité de bon ton. Nos pieds sont tout à fait secs ; nous ne salirons pas votre superbe plancher.

— Oh ! monsieur, n'en parlez pas, dit madame Poyser. Voulez-vous prendre la peine de passer dans le salon avec M. le capitaine ?

— Non, certainement, je vous remercie, dit le capitaine en regardant vivement tout autour de la cuisine comme si ses yeux cherchaient ce qu'ils n'y pouvaient trouver. J'adore votre cuisine. Je crois que c'est la plus jolie salle que je connaisse. Je voudrais que toutes les femmes de fermier vinssent la voir et la prendre pour modèle.

— Oh ! vous êtes bien bon, monsieur. Veuillez vous asseoir, dit madame Poyser un peu soulagée par ce compliment et la bonne humeur évidente du capitaine, mais surveillant avec anxiété M. Irwine qu'elle voyait regarder Dinah vers laquelle il se dirigeait.

— Poyser n'est pas à la maison ? dit le capitaine Donnithorne en s'asseyant de manière à voir le court passage allant à la porte ouverte de la laiterie.

— Non, monsieur, il n'y est pas ; il est allé à Rosseter voir M. West, l'agent pour la laine. Mais le père est dans la grange, monsieur, s'il peut vous être de quelque utilité.

— Non, je vous remercie ; je regarderai seulement les petits chiens et je laisserai un message à leur sujet au berger. Je viendrai un autre jour voir votre mari ; je désire le consulter pour des chevaux. Savez-vous quand il sera libre ?

— Je crois, monsieur, que vous ne pouvez guère le manquer, à moins que ce ne soit jour de marché à Treddleston ; — c'est le vendredi, vous savez — car s'il était quelque part à la ferme on peut l'avoir à la minute. Si nous étions débarrassés des Maigreterres nous n'aurions point de pièces de culture détachées, et j'en serais bien aise, car si quelque chose survient on est toujours sûr qu'il est aux Maigreterres. Les choses vont ainsi à contre-sens et ce n'est pas du tout naturel d'avoir un petit morceau de sa ferme dans un comté et le reste dans un autre.

— Les Maigreterres iraient beaucoup mieux avec la ferme de Choice, d'autant plus qu'il a besoin de prairies et que vous en avez en abondance. Je crois que votre ferme est la plus jolie de la propriété pourtant, et savez-vous, madame Poyser, que si j'allais

me marier et m'établir je serais tenté de vous en faire sortir, de remonter à neuf cette vieille maison et de me faire moi-même fermier ?

— Oh ! monsieur, dit madame Poyser alarmée, cela ne vous conviendrait pas du tout. Être fermier, d'abord, c'est mettre de l'argent dans sa poche de la main droite pour l'en sortir de la main gauche. Autant que je puis voir, c'est produire des vivres pour les autres et n'en tirer qu'une bouchée pour soi et ses enfants. Non pas que vous fussiez comme un pauvre homme qui a besoin de gagner son pain ; vous seriez à même de perdre autant d'argent que cela vous plairait en faisant le fermier. Mais c'est un pauvre amusement que de perdre de l'argent je crois, quoique j'aie ouï dire que c'est à cela que jouent les plus grands seigneurs à Londres. Car mon mari a entendu raconter au marché que le fils aîné de lord Darcey a perdu des mille et des mille livres contre le prince de Galles, et on dit que milady a dû mettre en gage ses bijoux pour les payer. Mais vous savez cela mieux que moi. Quant à être fermier, monsieur, je ne pense pas que vous puissiez vous accommoder de cette maison ; les courants d'air y soufflent assez pour vous transpercer, et, dans mon opinion, les planchers du haut sont pourris et les rats dans les caves dépassent ce qu'on peut imaginer.

— Vraiment c'est un terrible tableau, madame Poyser. Je crois que je vous rendrais service en vous faisant sortir d'un tel endroit. Mais il n'est pas probable que je m'établisse avant vingt ans d'ici. Et, en eussé-je quarante, mon grand-père ne consentirait jamais à se séparer de bons tenanciers comme vous.

— Bien, monsieur ; s'il a si bonne opinion de M. Poyser comme fermier, j'aimerais bien que vous pussiez lui glisser un

mot pour qu'il nous accorde de nouvelles portes pour le clos Cinq, car mon mari l'a demandé et redemandé à en fatiguer ; et penser à tout ce qu'il a fait pour la ferme, sans qu'on lui fournisse jamais un sou, que les temps soient bons ou mauvais ! Et, comme je lui ai souvent dit, je suis sûre que si le capitaine y pouvait quelque chose cela n'irait pas ainsi. Ce n'est pas que je veuille parler avec peu de respect de ceux qui ont le pouvoir en main. Mais c'est plus que la chair et le sang ne peuvent supporter quelquefois que de travailler à s'abîmer ; se lever matin et se coucher tard, et, une fois au lit, ne pas oser fermer l'œil en pensant que le fromage peut se boursoufler, ou que les vaches peuvent perdre leurs veaux, ou que le froment peut moisir en gerbe. Après tout, à la fin de l'année, c'est comme si, après avoir apprêté un festin, vous n'en aviez que l'odeur pour vos peines. »

Madame Poyser, une fois lancée dans la conversation, vaguait toujours, sans être retenue par son respect préliminaire pour ces gens bien nés. La confiance qu'elle avait en ses propres moyens pour exposer les faits était la force qui surmontait toute résistance.

« Je craindrais que cela ne fît plus de mal que de bien si j'allais parler de portes, madame Poyser, dit le capitaine, quoique je puisse vous assurer qu'il n'y a pas un homme sur la propriété pour qui je voulusse dire un mot plutôt que pour votre mari. Je sais que sa ferme est mieux tenue qu'aucune autre à dix milles à la ronde. Et pour la cuisine, ajouta-t-il en souriant, je ne crois pas qu'il en existe une supérieure dans tout le royaume. À propos, je n'ai jamais vu votre laiterie ; il faut que je la voie, madame Poyser.

— Vraiment, monsieur, elle n'est pas digne que vous y entriez, car Hetty est après à faire le beurre, parce qu'on a battu plus tard et j'en suis tout à fait honteuse. » Madame Poyser, en disant cela, rougissait et croyait que le capitaine s'intéressait véritablement aux terrines de laitage et formerait son opinion sur elle d'après l'apparence de sa laiterie.

« Oh ! je ne doute pas qu'elle ne soit en bon ordre. Montrez-la-moi, » dit le capitaine en allant le premier, suivi par madame Poyser.

Livre 1 · 07

La laiterie était vraiment digne d'être vue ; c'était un endroit à rechercher avec une ardeur fébrile en sortant de routes chaudes et poudreuses. C'était une fraîcheur, une pureté, une si bonne odeur de fromage frais, de beurre ferme, de vases de bois continuellement baignés dans l'eau pure. Il y avait un coloris si doux de poterie rouge à surface de crème, de bois brun et d'étain poli, de pierre grise et de rouille d'un rouge orangé sur les poids de fer, les crocs et les gonds ! Mais on ne recevait qu'une notion bien confuse de ces détails en voyant une jolie et attrayante jeune fille de dix-sept ans, debout sur de petits patins et arrondissant son bras à fossette pour ôter une livre de beurre des balances.

Hetty rougit vivement quand le capitaine Donnithorne entra dans la laiterie et lui adressa la parole ; mais toute cette rougeur n'était pas d'épouvante, car elle était ornée de sourires gracieux, et des étincelles jaillissaient sous des longs cils noirs et relevés. Cependant sa tante discourait sur la petite quantité de lait que

l'on pouvait consacrer au beurre et au fromage tant que les veaux n'étaient pas tous sevrés, sur la grande infériorité du lait abondant donné par les vaches à courtes cornes, que l'on avait achetées comme essai, et sur d'autres sujets qui devaient intéresser un jeune gentilhomme devant être un jour propriétaire. Hetty, parfaitement maîtresse d'elle-même, balançait et modelait sa livre de beurre d'un air coquet et fin, sûre qu'aucun de ses mouvements de tête n'était perdu.

Il y a beaucoup de genres de beauté féminine causant chez les hommes différentes sortes de folies qui se manifestent d'une manière variée depuis le désespoir jusqu'à l'idiotisme ; mais il y en a un genre qui semble fait pour tourner la tête, non-seulement des hommes, mais de tous les mammifères intelligents, même des femmes. C'est une beauté comme celle des petits chats ou des très-jeunes canards au fin duvet, faisant un doux caquetage, ou celle des petits enfants qui commencent à marcher et à essayer de faire des malices. C'est un genre de beauté contre laquelle vous ne pouvez ressentir de colère, mais que vous vous sentez prêt à écraser pour son inaptitude à comprendre l'état d'esprit où elle vous jette. C'était le genre de beauté d'Hetty Sorrel. Sa tante, madame Poyser, qui faisait profession de mépriser tous les charmes personnels et voulait être le mentor le plus sévère, admirait constamment à la dérobée les grâces d'Hetty, fascinée en dépit d'elle-même. Et, après lui avoir administré une de ces réprimandes découlant naturellement de son vif désir de bien faire pour la nièce de son mari, pauvre fille qui n'avait pas de mère pour la gronder, elle confessait souvent à M. Poyser, quand elle était sûre qu'on ne pouvait l'entendre, qu'elle voyait vraiment que plus la petite drôlesse était maligne, et plus elle paraissait jolie.

Il est inutile que je vous dise que les joues d'Hetty étaient comme des feuilles de rose, que les fossettes jouaient autour de ses lèvres mutines, que ses grands yeux noirs cachaient une douce malice sous leurs longs cils, et que ses cheveux, quoique repoussés en arrière sous son bonnet rond pendant qu'elle travaillait, s'échappaient en délicates boucles noires sur son front et autour de ses oreilles d'un blanc de nacre. Que me servirait de vous dire quel charme avait ce fichu rose et blanc, rentrant sous un corsage bas de couleur foncée, et combien le tablier de toile à bavette qu'elle avait pour faire le beurre paraissait une chose bonne à être imitée en soie par des duchesses ; ses bas bruns et ses souliers bouclés à forte semelle n'offraient plus la lourdeur qu'ils auraient eue, bien certainement, privés de ce pied délicat. — Cela me servirait peu, à moins que vous n'ayez vu une femme qui ait fait sur vous l'impression qu'Hetty faisait sur ceux qui la regardaient ; autrement, quelque charmante image que vous pussiez évoquer, elle ne ressemblerait nullement à cette attrayante petite chatte de fille. Si je vous parlais de tous les charmes divins d'un brillant jour de printemps, mais que vous ne vous fussiez jamais entièrement oublié à suivre des yeux le vol de l'alouette montante, ou à errer dans les sentiers solitaires que les fleurs nouvellement écloses émaillent de leur modeste beauté, à quoi me servirait de vouloir vous faire comprendre ce qu'est un brillant jour de printemps ?

Hetty avait ce don de beauté printanière ; la beauté de ces créatures jeunes et folâtres, aux formes arrondies qui vous séduisent par un faux air d'innocence, — l'innocence d'une joyeuse génisse, par exemple, au front étoilé, qui, désirant faire une promenade hors de l'enclos, vous entraîne à sa poursuite en franchissant haies et fossés, et ne s'arrête qu'au beau milieu d'un ma-

récage. Puis il y a, pour une jolie fille qui prépare le beurre, une nécessité de gracieux mouvements, — mouvements de battage qui donnent une charmante courbe au bras et une inclinaison à un cou blanc et rond ; de petits frappements de mains pour pétrir et donner les soins et le fini qui ne peuvent s'obtenir sans le jeu fréquent de lèvres mutines. Et le beurre lui-même semble ajouter un nouveau charme : il est si pur, il sent si bon ; il sort de la forme avec une surface si belle, ferme comme du marbre d'une pâle teinte dorée.

L'habileté d'Hetty a faire le beurre était remarquable ; c'était la seule de ses opérations que sa tante laissât passer sans critique sévère ; aussi s'en acquittait-elle avec toute l'aisance qui appartient au talent reconnu.

« J'espère que vous serez prête pour une grande fête, le 30 juillet, madame Poyser, dit le capitaine Donnithorne quand il eut assez admiré la laiterie et donné son opinion improvisée sur les turneps de Suède et sur les courtes-cornes. Vous savez quelle en est l'occasion, et je compte que vous serez du nombre des invités arrivant le plus tôt et se retirant le plus tard. Voulez-vous me promettre votre main pour deux danses, miss Hetty ? Si je n'obtiens cette promesse maintenant, je sais qu'il me restera à peine une chance, car tous les élégants jeunes fermiers s'empresseront de vous inviter. »

Hetty sourit et rougit ; mais, avant qu'elle pût répondre, madame Poyser s'interposa, scandalisée à la seule supposition que le jeune gentilhomme pût être remplacé par des danseurs d'un rang inférieur.

« Vraiment, monsieur, vous êtes bien bon de penser à elle. Je suis sûre que chaque fois qu'il vous plaira de la demander, elle en sera fière et reconnaissante, dût-elle ne pas bouger tout le reste de la soirée.

— Oh non ! ce serait être trop cruelle pour tous les autres jeunes gens. Mais vous me promettez deux danses, n'est-ce pas ? » continua le capitaine, déterminé à obtenir un regard et une parole.

Hetty fit la plus jolie petite révérence, et lui lança un regard moitié timide et moitié coquet en disant :

« Oui, monsieur, je vous remercie.

— Et vous amènerez tous vos enfants, vous savez, madame Poyser ; votre petite Totty, aussi bien que les garçons. Je désire que tous les plus jeunes enfants, nés sur la propriété, se trouvent là, tous ceux qui seront de beaux hommes et de belles femmes quand je serai un vieillard chauve.

— Ô cher monsieur, il se passera bien du temps d'ici là ! » dit madame Poyser, tout à fait captivée par cette manière simple de parler de lui-même du jeune gentilhomme, et pensant quel intérêt prendrait son mari à lui entendre raconter cet exemple remarquable de gaieté de bon ton. Le jeune capitaine avait la réputation d'être pétri de plaisanteries et était en grande faveur sur tout le domaine, à cause de ses manières faciles. Chaque tenancier était persuadé que les choses iraient bien mieux quand il tiendrait les rênes ; il y aurait une abondance de portes neuves, de distributions de chaux et de rabais de 10 pour 100.

« Mais où est Totty aujourd'hui ? dit-il. Je voudrais la voir.

— Où est la petite, Hetty ? dit madame Poyser. Elle est entrée ici, il n'y a pas longtemps.

— Je ne sais pas. Elle est allée à la brasserie, vers Nancy, je pense. »

L'orgueilleuse mère, incapable de résister à la tentation de montrer sa Totty, passa tout de suite dans l'arrière-cuisine pour la chercher, non toutefois sans l'appréhension qu'il ne fût arrivé quelque chose qui pût la rendre, elle et son costume, peu présentables.

« Est-ce que vous portez le beurre au marché après l'avoir préparé ? dit le capitaine à Hetty.

— Oh ! non, monsieur, c'est d'un trop grand poids ; je ne suis pas assez forte pour cela. Alick l'emporte sur le cheval.

— Non ; je suis bien sûr que vos jolis bras n'ont jamais été destinés à de si lourds fardeaux. Mais vous sortez quelquefois pour une promenade par ces belles soirées, n'est-ce pas ? Pourquoi ne vous promenez-vous jamais dans le parc ? Maintenant il est si vert et si agréable ! Je ne vous vois nulle part, si ce n'est ici ou à l'église.

— Ma tante n'aime pas que j'aille me promener sans un but, dit Hetty. Mais je passe quelquefois par le parc.

— Et n'allez-vous jamais voir madame Best, la femme de charge ? Il me semble que je vous ai vue une fois dans sa chambre.

— Ce n'est pas madame Best, c'est madame Pomfret que je vais voir, la femme de chambre de milady. Elle m'enseigne le

point de marque et le raccommodage de la dentelle. Je vais demain après-midi prendre le thé chez elle. »

On aurait l'explication d'un si long tête-à-tête, si on avait pu voir dans l'arrière-cuisine Totty frottant contre son nez un sac de bleu égaré et faisant couler par la même occasion une abondance de gouttes d'indigo sur son fourreau de l'après-midi. Mais elle arrive maintenant, le bout de son nez fraîchement savonné, tenant la main de sa mère.

« La voici ! dit le capitaine en l'enlevant de terre et l'asseyant sur une des tablettes de pierre. Voilà Totty ! Mais, à propos, quel est son autre nom ? On ne l'a pas baptisée Totty.

— Oh ! monsieur, nous avons tort de l'appeler ainsi. Charlotte est son nom de baptême. C'est un nom de la famille de M. Poyser ; sa grand'mère s'appelait Charlotte. Nous avons commencé par lui dire Lotty, et maintenant cela est devenu Totty ; c'est vrai que cela ressemble plus à un nom de chien qu'à celui d'un enfant chrétien.

— Totty est un fameux nom. Elle a l'air d'un vrai tonton ! N'a-t-elle pas une poche ? » dit le capitaine en fouillant dans celle de son propre gilet.

Totty, avec un grand sérieux, souleva aussitôt son sarreau, pour montrer une petite poche rose tout à fait aplatie pour le moment.

« Y a ien dans, dit-elle en la regardant avec beaucoup d'attention.

— Non ! quel dommage ! une si jolie poche. Bon, je crois que j'ai quelques petites choses dans la mienne qui vont y faire un joli

carillon. Oui, voilà cinq petits ronds d'argent ; entendez-vous quel joli bruit ils font dans la poche rose de Totty ? Puis il secoua la poche avec les cinq pièces de dix sous, et Totty montra les dents et plissa le nez en grande allégresse ; mais devinant qu'il n'y avait rien de plus à gagner en restant, elle sauta de la tablette par terre et courut pour faire tinter sa poche aux oreilles de Nancy, tandis que sa mère l'appelait : « Ô quelle honte ! petite sotte, de ne pas remercier le capitaine de ce qu'il a donné. Vraiment, monsieur, vous êtes trop bon ; mais elle est indignement gâtée ; son père ne veut pas qu'on la contrarie en rien, et on n'en peut plus être maître. C'est parce qu'elle est la cadette et la seule fille.

— Oh ! c'est une drôle de petite boulotte ; je ne voudrais pas la changer. Mais il faut partir maintenant, car je crois que le Recteur m'attend. »

Avec un « Portez-vous bien, » un coup d'œil brillant et un salut à Hetty, Arthur quitta la laiterie. Le Recteur avait pris tant d'intérêt à sa conversation avec Dinah, qu'il n'aurait point désiré la rompre plus tôt, et vous allez apprendre ce qu'ils s'étaient dit mutuellement.

Livre 1 · 08

Dinah, qui, à l'entrée de ces messieurs, s'était levée, tenant toujours le drap qu'elle raccommodait, fit une révérence respectueuse quand elle vit M. Irwine la regarder et s'approcher d'elle. Jamais encore il ne lui avait parlé ou ne s'était trouvé en face d'elle, et sa première pensée, quand leurs yeux se rencontrèrent, fut : « Quelle heureuse expression de figure ! Oh ! si la bonne se-

mence pouvait tomber sur ce terrain, comme elle y prospérerait. » Cette impression agréable dut être mutuelle, car M. Irwine la salua avec une déférence bienveillante, comme si elle eût été une dame de distinction.

« Vous êtes seulement en visite dans ce voisinage, je crois ? furent ses premières paroles ; et il s'assit devant elle.

— Oui, monsieur, je viens de Snowfield dans le Stonyshire. Ma tante a eu la bonté de m'engager à venir me reposer ici de mon travail et rester quelque temps avec elle, parce que j'ai été malade.

— Ah ! je me rappelle très-bien Snowfield ; j'y ai passé une fois. C'est un endroit triste et nu. On y bâtissait une filature alors ; mais il y a plusieurs années de cela ; je suppose que l'endroit est bien changé par le travail que cette fabrique y aura apporté.

— Il l'est en ce que la filature y donne de l'ouvrage qui fait vivre les familles, et qu'elle en fait une meilleure place pour les commerçants. J'y travaille moi-même et j'en suis reconnaissante, car j'y gagne de quoi économiser. Mais ce n'en est pas moins toujours un pays triste, comme vous le dites, monsieur, bien différent de celui-ci.

— Vous y avez probablement des parents, puisque vous y fixez votre demeure ?

— J'y avais une tante qui m'a élevée, car je suis orpheline. Mais elle a été retirée, il y a sept ans, et je n'ai pas d'autres parents à ma connaissance que madame Poyser, qui est très-bonne pour moi. Elle voudrait que je vinsse vivre dans ce pays, où la

terre est généreuse et le pain abondant. Mais je ne suis pas libre de quitter Snowfield, où j'ai toujours vécu et auquel je me suis attachée.

— Je suppose que vous avez là-bas beaucoup d'amis et de compagnes ; vous êtes méthodiste, — wesleyenne, je pense.

— Oui, monsieur, ma tante, à Snowfield, était membre de la Société, et j'ai des grâces à rendre à Dieu des bienfaits que j'en ai retirés dès mon enfance.

— Et y a-t-il longtemps que vous avez pris l'habitude de prêcher, car j'ai appris que vous aviez prêché hier au soir à Hayslope ?

— J'ai été appelée à cette œuvre il y a quatre ans, lorsque j'en avais vingt et un.

— Alors votre Société approuve la prédication par des femmes ?

— Elle ne la défend pas, monsieur, quand elles sont clairement conduites à le faire et que leur ministère est sanctionné par la conversion des pécheurs et le soulagement des enfants de Dieu. Madame Fletcher, comme vous pouvez l'avoir entendu dire, fut la première femme qui prêchât dans la Société, je crois, avant son mariage, quand elle était miss Bosanquet, et M. Wesley l'approuva d'entreprendre cette mission. Elle avait reçu un grand don. Il y a maintenant plusieurs autres femmes qui sont de précieux auxiliaires dans l'œuvre du ministère. J'apprends que quelques voix se sont élevées dernièrement dans la Société contre cet usage, mais je crois que cette opposition n'aura pas de résultat. Ce n'est point aux hommes à choisir et à indiquer des canaux pour l'Es-

prit de Dieu, comme ils en font pour les cours d'eau, et à dire : « Coule ici et non pas là. »

— Mais ne croyez-vous pas qu'il y ait quelque danger à cela, — je suis bien loin de penser à vous en disant ceci, — mais ne jugez-vous pas que quelquefois, soit des hommes, soit des femmes, qui s'imaginent être des canaux pour l'Esprit de Dieu, se trompent tout à fait, et, en entreprenant une tâche à laquelle ils ne sont point propres, jettent du discrédit sur les choses saintes ?

— Sans aucun doute, cela peut arriver, car il y a eu parmi nous de mauvais travailleurs qui ont cherché à tromper les frères, et quelques-uns qui se sont trompés eux-mêmes. Mais nous ne sommes point sans moyen de discipline et de correction pour réprimer ces abus. Il y a parmi nous un ordre très-strict, et les frères et les sœurs se surveillent mutuellement comme devant rendre compte des âmes. Ils ne s'en vont point chacun de son côté en disant avec indifférence : « Suis-je le gardien de mon frère ? »

— Mais dites-moi, si j'ose vous le demander, et réellement je mets beaucoup d'intérêt à le savoir, comment vous est venue la première pensée de prêcher ?

— En vérité, monsieur, je ne l'ai point cherchée du tout. Dès l'âge de seize ans, j'étais habituée à parler à de jeunes enfants et à les enseigner quelquefois en classe, et mon cœur s'était enhardi à le faire et à prier près des malades. Mais je n'avais senti aucun appel à la prédication ; car, lorsque je ne suis pas grandement émue, je suis très-portée à m'asseoir tranquillement et à me tenir à part. Il me semble que je pourrais rester toute la journée dans le silence avec le sentiment de l'amour de Dieu inondant mon

âme, comme le caillou baigné par le ruisseau des saules. Car c'est un sentiment si profond, n'est-ce pas, monsieur ? Il semble nous submerger comme une immense masse d'eau ; c'est ma manie d'oublier où je suis et tout ce qui m'entoure, pour me perdre dans des pensées dont je ne saurais rendre compte, car je ne pourrais trouver des paroles qui pussent en indiquer le commencement ou la fin. J'ai toujours été ainsi d'aussi loin que je puis m'en souvenir. Quelquefois il semblait que les idées me venaient sans aucune recherche de ma part, et les mots m'arrivaient comme viennent les larmes, quand notre cœur est plein et que nous ne pouvons les empêcher. Et ce furent toujours des moments de grande bénédiction, quoique je n'eusse jamais pensé qu'il pût en être ainsi devant une assemblée. Mais, monsieur, nous sommes conduits, comme les petits enfants, par une route que nous ne connaissons pas. Je fus amenée à prêcher tout à fait soudainement, et dès lors je n'ai jamais été laissée dans le doute sur l'œuvre à laquelle j'étais appelée.

— Mais dites-moi les circonstances précises du jour même où vous commençâtes à prêcher ?

— C'était un dimanche ; j'avais fait avec le frère Marlowe, homme âgé, et l'un de nos prédicateurs locaux, toute la route jusqu'à Hetton Deeps ; c'est un village où les gens gagnent leur vie à travailler dans les mines de plomb, où il n'y a ni église, ni prédicateur, et où ils vivent comme un troupeau sans berger. C'est à plus de douze milles de Snowfield ; aussi étions-nous partis de bonne heure le matin, car c'était en été. J'avais un immense sentiment de l'amour divin en gravissant ces collines, où il n'y a point d'arbres pour rétrécir le ciel, — vous savez, monsieur, comme il y en a ici, — mais où vous le voyez s'étendre comme une

tente sous laquelle vous vous sentez dans la main de Dieu. Avant d'arriver à Hetton, frère Marlowe fut pris d'un vertige qui lui fit craindre de tomber, car il était épuisé par les veilles et la prière, et en faisant à son âge tant de courses pour porter la bonne nouvelle, tout en exerçant son métier de tisserand. Quand nous arrivâmes au village, les gens l'attendaient, car il avait indiqué le jour et l'endroit où il viendrait, à une précédente visite, et tous ceux qui tenaient à entendre la parole de vie étaient assemblés dans le lieu où les chaumières sont le plus rapprochées, afin que d'autres personnes fussent aussi entraînées à prêter l'oreille. Mais il sentit qu'il lui serait impossible de rester debout pour prêcher, et il fut même obligé de se coucher dans la première chaumière que nous rencontrâmes. Alors j'allai le dire à toutes ces gens, pensant que nous entrerions dans une des maisons et que je leur ferais une lecture et prierais avec eux. Mais quand je passai près de ces cabanes et que je vis les vieilles femmes tremblotantes sur les portes et les regards durs des hommes, qui ne paraissaient pas plus s'apercevoir que c'était le matin du sabbat, que des bœufs muets qui n'ont jamais regardé le ciel, je sentis un grand mouvement en mon âme et je tressaillis comme si j'eusse été agitée par un puissant esprit entrant dans mon faible corps. J'allai là où le petit troupeau s'était réuni, je montai sur le mur bas adossé à la pente verte de la colline, et je leur dis les paroles qui m'étaient données en abondance. Tous sortirent des chaumières pour venir près de moi, plusieurs pleurèrent sur leurs fautes et se sont dès lors unis au Seigneur. Tel fut le commencement de ma prédication, monsieur, et j'ai continué de prêcher depuis ce moment. »

Dinah avait laissé tomber son ouvrage pendant ce récit, qu'elle fit avec sa simplicité habituelle, mais de cette voix basse, franche, accentuée, modulée et sympathique qui captivait toujours son

auditoire. Elle s'arrêta alors pour reprendre sa couture et la continua comme auparavant. M. Irwine était profondément intéressé. Il se dit en lui-même : « Il faudrait n'être qu'un misérable fat pour vouloir faire ici le pédagogue ; on pourrait aussi bien aller sermonner les arbres sur ce qu'ils croissent suivant leur essence particulière à chacun. »

« Et vous n'éprouvez jamais aucun embarras par le sentiment de votre jeunesse et de ce que vous êtes une charmante jeune fille sur le visage de laquelle se fixent les yeux des hommes ? dit-il à haute voix.

— Non, il n'y a point en moi de telles pensées, et je ne crois pas que ceux qui m'écoutent s'en occupent jamais. Je suppose, monsieur, que lorsque Dieu fait sentir sa présence par notre moyen, nous sommes comme le buisson ardent : Moïse ne s'occupa point de savoir quelle sorte de buisson c'était ; il vit seulement l'éclat du Seigneur. J'ai prêché aux gens ignorants les plus rudes qui puissent se trouver dans les villages autour de Snowfield, à des hommes qui paraissent durs et sauvages, mais ils ne m'ont jamais adressé une parole impolie et m'ont souvent remerciée avec bienveillance en me faisant place pour passer au milieu d'eux.

— C'est ce que je puis très-bien croire, je puis très-bien le croire, dit M. Irwine d'un ton persuadé. Et qu'avez-vous pensé de vos auditeurs hier au soir, voyons ? Les avez-vous trouvés calmes et attentifs ?

— Très-calmes, monsieur ; mais je n'ai pas vu de signes d'aucun grand effet sur eux, excepté chez une jeune fille appelée Bessy Cranage, pour laquelle mon cœur s'est grandement ému de

compassion, dès que mes yeux sont tombés sur sa fraîche jeunesse, adonnée à une folle vanité. Depuis, j'ai causé et prié avec elle, et j'espère que son cœur est touché. Mais j'ai remarqué que dans ces villages, où les gens mènent une vie tranquille au milieu des vertes prairies et des eaux calmes, paissant leurs troupeaux et cultivant la terre, ils sont singulièrement morts à la parole ; en cela aussi différents que possible des habitants des grandes villes, comme Leeds, où je suis allée une fois faire une visite à une sainte femme qui prêchait. Il est étonnant quelle riche moisson d'âmes il se fait dans ces rues aux murailles élevées, où vous semblez marcher dans une cour de prison, et où l'oreille est assourdie par le bruit du travail. Je pense que c'est peut-être parce que la promesse est plus douce quand la vie est si obscure et si fatigante, et que l'âme est plus affamée quand le corps est plus souffrant.

— Mais oui ; nos agriculteurs ne sont pas facilement émus. Ils prennent la vie à peu près aussi tranquillement que les brebis et les bœufs. Mais nous avons par ici quelques ouvriers intelligents. Vous devez connaître les Bede ; Seth Bede est un méthodiste.

— Oui, je connais Seth et un peu Adam. Seth est un agréable jeune homme, sincère, sans malice ; et Adam est semblable au patriarche Joseph par son habileté et ses connaissances, ainsi que par sa bonté pour son frère et ses parents.

— Peut-être ne savez-vous pas le malheur qui vient de leur arriver ? Leur père, Matthias Bede, s'est noyé, hier au soir, dans le ruisseau des Saules, non loin de sa propre maison. Je vais maintenant voir Adam.

— Ah ! pauvre vieille mère ! dit Dinah, laissant retomber ses mains et regardant devant elle avec une expression de pitié, comme si elle voyait l'objet de sa sympathie. Son affliction sera bien difficile à supporter, car Seth m'a dit qu'elle a le cœur inquiet et triste. Il faut que j'aille voir si je puis lui être de quelque secours. »

Comme elle se levait et commençait à plier son ouvrage, le capitaine Donnithorne, ayant épuisé tous les prétextes possibles pour rester au milieu des baquets de laitage, sortit de la laiterie, suivi de madame Poyser. M. Irwine se leva aussi, et, s'avançant vers Dinah, lui tendit la main en disant :

« Adieu. Portez-vous bien. J'apprends que vous devez partir bientôt ; mais ce n'est pas votre dernière visite à votre tante ; ainsi j'espère que nous nous reverrons. »

Sa cordialité envers Dinah calma tout à fait les appréhensions de madame Poyser ; ses traits s'éclaircirent et elle dit :

« Je n'ai pas encore demandé des nouvelles de madame Irwine et des demoiselles Irwine, monsieur ; j'espère qu'elles sont aussi bien qu'à l'ordinaire.

— Oui, je vous remercie, madame Poyser, excepté miss Anne, qui souffre aujourd'hui de ses fréquents maux de tête. À propos, nous avons tous beaucoup aimé le délicat fromage à la crème que vous nous avez envoyé, surtout ma mère.

— J'en suis vraiment bien contente, monsieur. Il est rare que j'en fasse un, mais je me suis rappelée que madame Irwine les aimait. Veuillez lui présenter mes respects, monsieur, ainsi qu'à miss Kate et à miss Anne. Elles ne sont pas venues voir ma basse-

cour depuis longtemps, et j'ai de superbes poules tachetées noir et blanc, telles que miss Kate pourrait aimer à en avoir parmi les siennes.

— Bien, je lui dirai de venir les voir. Adieu, dit le Recteur en montant à cheval.

— Allez tout doucement en avant, dit le capitaine Donnithorne montant aussi. Je vous rattraperai dans trois minutes. J'ai à parler au berger, au sujet des petits chiens. Adieu, madame Poyser ; dites à votre mari que je viendrai un de ces jours causer longuement avec lui. »

Madame Poyser fit les révérences convenables et suivit de l'œil les deux chevaux jusqu'à ce qu'ils eussent disparu de la cour, au milieu d'une grande agitation des porcs et de la volaille, et de la furieuse indignation du dogue, qui semblait devoir à chaque instant rompre sa chaîne. Madame Poyser était heureuse de ce départ bruyant, car c'était une nouvelle assurance que la cour de ferme était bien gardée, et qu'aucun rôdeur n'y pourrait entrer inaperçu ; et ce ne fut qu'après que la porte fut fermée derrière le capitaine, qu'elle rentra dans la cuisine, où Dinah, debout, son chapeau à la main, attendait sa tante avant de partir pour la chaumière de Lisbeth Bede.

Madame Poyser, cependant, quoique elle eût remarqué ce chapeau, retarda d'en parler jusqu'à ce qu'elle se fût déchargée de sa surprise touchant la conduite de M. Irwine.

« Comment ! M. Irwine n'était donc pas fâché ? Que vous a-t-il dit, Dinah ? Est-ce qu'il ne vous a pas grondée de ce que vous prêchez ?

— Non, il n'était pas du tout fâché ; il a été très-amical pour moi. J'ai été entraînée, je sais à peine comment, à lui parler avec beaucoup de franchise, car je l'avais toujours supposé un Sadducéen mondain. Mais son expression est aussi agréable que le soleil du matin.

— Agréable ! et qu'attendiez-vous d'autre de lui que de l'agréable ? dit madame Poyser avec impatience en reprenant son tricotage. Je trouve que son expression est très-agréable en effet, qu'il est né gentilhomme, et que sa mère est une vraie peinture. Vous auriez beau faire le tour du pays, vous ne trouveriez pas une autre femme de soixante-six ans tournée comme celle-là. C'est beau de voir un homme comme lui dans la chaire le dimanche ! Aussi dis-je à Poyser : c'est comme de regarder une belle gerbe de blé, ou une prairie avec un grand troupeau de vaches ; cela vous fait trouver que le monde est une bonne chose. Mais quant à de telles figures que celles après qui vos méthodistes courent, j'aimerais autant voir un ramassis de bœufs d'Écosse aux côtes maigres sur un terrain communal. De fameuses gens pour vous apprendre ce qui est juste ! eux qui ont l'air de n'avoir jamais goûté de leur vie à quelque chose de mieux qu'une tranche de lard et du gâteau aigre. Mais qu'est-ce que M. Irwine vous a dit de votre idée folle de prêcher sur la Pelouse ?

— Il a seulement dit qu'il en avait entendu parler ; il n'a point paru en éprouver de déplaisir. Mais, chère tante, ne pensez plus à cela. Il m'a appris quelque chose qui, à coup sûr, vous fera de la peine, ainsi qu'à moi. Thias Bede s'est noyé hier au soir dans le nant des Saules, et je pense que la vieille mère doit avoir grand besoin de consolation. Peut-être puis-je lui être de quelque utilité, et je vais m'y rendre.

— Seigneur mon Dieu ! Mais il vous faut prendre une tasse de thé avant de partir, mon enfant, dit madame Poyser retombant du ton sec à celui plus doux de l'affection. L'eau bout, et il sera prêt dans une minute ; les enfants vont rentrer et voudront le leur tout de suite. Je ne demande pas mieux que de vous voir aller vers la pauvre vieille, car vous êtes toujours la bienvenue dans l'affliction, méthodiste ou non ; et quant à ça, ce n'est que la nature des gens qui fait la différence. Il y a des fromages de lait écrémé et d'autres de lait frais, et quelque nom que vous leur donniez, vous pouvez les distinguer à l'apparence et à l'odeur. Pour Thias Bede, c'est un bon débarras, Dieu me pardonne de le dire, car il n'a guère fait autre chose ces dix dernières années que de mettre les siens dans la gêne ; et je pense que vous feriez bien de prendre une petite bouteille de rhum pour la vieille femme, car je crains qu'elle n'ait pas la moindre petite chose pour fortifier son corps. Asseyez-vous, mon enfant, et tenez-vous tranquille, car vous ne partirez pas avant d'avoir pris une tasse de thé, c'est moi qui vous le dis. »

Pendant la dernière partie de ce discours, madame Poyser avait pris sur les étagères ce qu'il fallait pour le thé, et se dirigeait vers l'armoire pour chercher une miche, suivie de près par Totty, que l'on avait vu paraître au bruit des tasses. Hetty vint de la laiterie, soulageant ses bras fatigués en les élevant et joignant les mains derrière sa tête.

« Molly, dit-elle presque langoureusement, courez me prendre un paquet de feuilles ; le beurre est prêt à empaqueter.

— Avez-vous appris ce qui est arrivé, Hetty ? dit sa tante.

— Non ; comment voulez-vous que j'apprenne quelque chose ? répondit-elle avec un accent de dépit.

— Ce n'est pas que cela doive beaucoup vous inquiéter, je pense, quand vous le saurez ; vous avez la tête bien trop légère ; si tout le monde mourait, vous n'y feriez guère attention, pourvu que vous puissiez rester là deux heures d'horloge à votre toilette. Mais tout autre que vous s'occuperait de ce qui peut arriver à ceux qui pensent à vous beaucoup plus que vous ne le méritez. Adam Bede et tous les siens pourraient bien se noyer sans que cela vous fît rien ; la minute après vous minauderiez devant votre miroir.

— Adam Bede noyé ? dit-elle en laissant retomber ses bras et l'air effaré, quoique soupçonnant sa tante d'exagérer dans un but d'admonestation, suivant son habitude.

— Non, ma chère, non, dit Dinah avec bonté, car madame Poyser était sortie sans daigner donner plus d'explication. Ce n'est pas Adam : c'est son père, son vieux père, qui est noyé. Il est tombé hier au soir dans le nant des Saules. M. Irwine vient de me le dire.

Oh ! que c'est effrayant ! » dit Hetty d'un air sérieux, mais peu profondément affectée ; et comme Molly rentrait dans cet instant avec les feuilles, elle les prit sans rien dire et retourna à la laiterie sans plus de questions.

Livre 1 · 09

En arrangeant les larges feuilles qui faisaient ressortir le jaune pâle du beurre comme une primevère sur son nid de verdure, je crains qu'Hetty ne pensât beaucoup plus aux regards du capitaine Donnithorne qu'à Adam et ses chagrins. Les brillants regards d'admiration d'un jeune et beau gentilhomme aux mains blanches, à la chaîne d'or, portant quelquefois l'uniforme, ayant richesse et grandeur, tels étaient les chauds rayons qui faisaient vibrer follement le cœur d'Hetty et lui faisaient répéter constamment les mêmes petits airs. Nous n'avons point appris que la statue de Memnon fit entendre sa mélodie sous le souffle du vent le plus puissant ou sous tout autre influence divine ou humaine, mais sous certains rayons de soleil du matin de très-courte durée. Il faut nous habituer à la découverte que quelques-uns de ces instruments habilement façonnés que l'on appelle âmes humaines n'ont à leur service qu'un petit nombre de notes et ne résonnent point sous l'attouchement qui en remplit d'autres de ravissements tumultueux ou d'émouvante agonie.

Hetty était tout habituée à la pensée que les gens aimaient à la regarder. Elle s'était très-bien aperçue que le jeune Luke Britton, de Broxton, était venu à l'église d'Hayslope, un dimanche après midi, exprès pour la voir, et qu'il aurait fait des avances bien plus décisives si son oncle Poyser, ayant une faible opinion d'un jeune homme dont le père soignait si mal ses terres, n'avait défendu à sa femme de l'encourager par quelque politesse. Elle savait bien aussi que M. Craig, le jardinier, était complètement amoureux d'elle. Il lui avait fait dernièrement des aveux auxquels on ne pouvait se méprendre, au moyen de compliments fades et d'hyperboles empruntées à son art. Elle savait encore mieux qu'Adam

Bede, — le grand, le droit, l'habile, l'honnête Adam Bede, — dont le caractère avait tant d'autorité sur tous les gens d'alentour, et que son oncle était toujours heureux de voir dans la soirée, disant « qu'Adam avait une vue beaucoup plus claire de la nature des choses que ceux qui se croyaient ses supérieurs, » — elle savait que cet Adam, plutôt sévère pour les autres et peu porté à s'occuper des jeunes filles, pouvait chaque jour pâlir ou rougir sur un mot ou un regard venant d'elle. Hetty n'avait pas des connaissances bien étendues ; mais elle ne pouvait s'empêcher de remarquer qu'Adam « était quelque chose » en fait d'homme. Il savait répondre à tout, pouvait expliquer à son oncle comment il fallait étayer le couvert, et avait raccommodé la baratte en un tour de main ; il estimait à première vue la valeur d'un châtaignier abattu par le vent, pourquoi les murs étaient humides et comment on pouvait se débarrasser des rats. Il avait aussi une superbe écriture facile à lire et savait calculer de tête, degré d'instruction totalement inconnu parmi les plus riches fermiers de ce côté du pays. Il n'était point comme ce rustaud de Luke Britton, qui, un jour qu'elle avait fait avec lui toute la route de Broxton à Hayslope, n'avait rompu le silence que pour dire que l'oie grise avait commencé de couver. Et quant à M. Craig, le jardinier, c'était un homme de bon sens, certainement ; mais il était bancroche, et avait un singulier accent dans son parler ; de plus, dans la supposition la moins hasardée, il devait être bien près des quarante ans.

Hetty n'ignorait point que son oncle aurait voulu qu'elle encourageât Adam, et aurait vu avec plaisir qu'elle l'épousât. Car en ce temps-là il n'y avait point de démarcation tranchée entre le fermier et l'artisan honorable, et au foyer domestique aussi bien qu'à la taverne on pouvait les voir prendre leur cruche de bière

ensemble. Le fermier possédait un sentiment intime du capital et une influence dans les affaires de la paroisse qui venaient en aide à son infériorité évidente dans la conversation. Martin Poyser ne fréquentait point le cabaret ; mais il aimait une causerie amicale arrosée de bière brassée chez lui ; et quoiqu'il fût agréable d'expliquer la loi à un voisin assez inepte pour ne pas savoir tirer parti de sa ferme, c'était aussi un plaisir d'apprendre quelque chose d'un habile ouvrier comme Adam Bede. En conséquence, depuis trois ans qu'il avait dirigé la construction de la nouvelle grange, Adam était toujours le bienvenu à la Grand'Ferme, surtout les soirs d'hiver, alors que d'une façon toute patriarcale, maître, maîtresse, enfants et domestiques étaient tous assemblés dans cette glorieuse cuisine, à des distances bien observées d'un feu brillant.

Depuis deux ans, au moins, Hetty était habituée à entendre son oncle dire : « Adam Bede peut bien travailler comme ouvrier aujourd'hui, mais il sera maître un jour, aussi sûr que je suis sur cette chaise. Maître Burge a bien raison de le désirer pour associé et mari de sa fille, si ce qu'on dit est vrai ; la femme qui l'épousera fera une bonne affaire, que ce soit à Notre-Dame ou à la Saint-Michel, » remarque que madame Poyser accompagnait toujours de son approbation cordiale. « Ah ! disait-elle, c'est très-beau d'épouser un riche tout fait ; mais il se peut que ce soit aussi un prodigue tout fait ; et il ne sert pas beaucoup de remplir sa poche d'argent, si elle a un trou au coin. À quoi sert de s'asseoir dans un char à ressorts, si on a un sot pour conducteur ; il vous aura bientôt versé dans le fossé. J'ai toujours dit que je n'épouserais jamais un homme sans cervelle ; car à quoi sert à une femme d'avoir bonne tête, si elle est liée à un imbécile dont tout le monde se rit ? Elle ferait aussi bien de mettre de beaux habits pour s'asseoir à l'envers sur un âne. »

Ces expressions, quoique figurées, indiquent suffisamment les dispositions de madame Poyser à l'égard d'Adam, et quoique son mari et elle-même eussent pu voir la chose différemment si Hetty avait été leur propre fille, il était clair qu'ils auraient bien reçu une demande d'Adam pour une nièce sans fortune. En effet, qu'aurait pu être Hetty, qu'une servante ailleurs, si son oncle ne l'avait élevée et donnée comme aide intérieure à sa tante, dont la santé, depuis la naissance de Totty, ne pouvait plus supporter de travail positif autre que la surveillance des domestiques et des enfants ? Mais Hetty n'avait jamais accordé à Adam d'encouragement réel. Même, dans les moments où elle avait le sentiment le plus profond de sa supériorité sur ses autres admirateurs, elle n'en était jamais venue à l'idée de l'accepter. Elle aimait à penser que cet homme fort, adroit et clairvoyant était en son pouvoir, et se serait indignée qu'il eût essayé de se soustraire au joug de sa coquetterie tyrannique en s'attachant à la douce Marie Burge, laquelle aurait été bien reconnaissante s'il eût eu pour elle la moindre attention. « Marie Burge, vraiment ! un visage si jaune, que le plus petit bout de ruban rose faisait paraître comme un souci et qui avait les cheveux aussi droits qu'un écheveau de coton. » Et chaque fois qu'Adam passait quelques semaines éloigné de la Grand'Ferme, ou paraissait vouloir résister à son amour comme à une folie, Hetty avait soin de l'enlacer de nouveau dans ses filets, par des petits airs de douceur et de timidité, comme si elle était chagrine de sa négligence. Mais épouser Adam, c'était une tout autre affaire ! Rien au monde ne pouvait l'engager à le faire. Ses joues ne prenaient pas la moindre teinte de plus si on venait à le nommer, elle n'éprouvait pas le plus léger frémissement quand elle le voyait, de la fenêtre, passer sur la chaussée ou s'avancer vers elle à l'improviste dans le sentier qui traversait la

prairie ; et lorsque ses yeux se fixaient sur elle, elle ne sentait rien que le froid triomphe de savoir qu'il l'aimait et ne regarderait pas Marie Burge. Il ne pouvait pas plus faire naître en elle les émotions que cause la douce ivresse d'un premier amour, que la peinture d'un soleil ne pourrait faire circuler la sève du printemps dans les fibres délicates de la plante. Elle le voyait ce qu'il était, un homme pauvre, avec de vieux parents à soutenir, qui ne serait pas à même de longtemps de lui procurer les mêmes avantages dont elle jouissait chez son oncle. Et tous les rêves d'Hetty étaient pour les choses de luxe ; s'asseoir dans un salon ayant tapis, toujours porter des bas blancs, avoir de belles et grandes boucles d'oreilles à la mode, le haut de sa robe garni de dentelles de Nottingham et quelque chose pour parfumer agréablement son mouchoir, comme celui de miss Lydia Donnithorne quand elle s'en servait à l'église, n'être pas obligée de se lever de bonne heure, et surtout n'être pas grondée. Elle pensait que si Adam devenait une fois assez riche pour lui donner tout cela elle l'aimerait suffisamment pour l'épouser.

Mais depuis quelques semaines Hetty se trouvait sous une nouvelle influence, vague, indéfinie, ne prenant la forme d'aucune espérance ou perspective positive, mais produisant l'effet d'un narcotique agréable, la faisant marcher et s'occuper de son travail comme dans une espèce de rêve, lui montrant toutes choses au travers d'un milieu doux et limpide, comme si elle ne vivait point dans un monde solide de pierre et de briques, mais dans un monde fantastique. Elle avait découvert que M. Arthur Donnithorne cherchait à la rencontrer ; qu'il se plaçait toujours à l'église de manière à la voir le plus complètement possible, qu'elle fût assise ou debout ; qu'il trouvait constamment des raisons de faire visite à la Grand'Ferme, et tâchait toujours de dire

quelque chose qui l'amenât à lui parler ou le regarder. La pauvre enfant ne concevait pas plus alors la pensée que le jeune gentilhomme pût jamais l'épouser, que la jolie fille d'un boulanger, qu'un jeune empereur distingue dans une foule par un sourire, ne suppose qu'elle puisse un jour devenir impératrice. La fille du boulanger, rentrée chez elle, rêve du jeune et bel empereur et peut-être pèse à faux la farine tout en pensant quel lot céleste ce doit être que de l'avoir pour époux ; de même la pauvre Hetty voyait un visage qui l'accompagnait toujours, éveillée ou dans son sommeil. Des regards brillants et doux l'avaient pénétrée et répandaient dans sa vie une étrange et heureuse langueur. Les yeux d'où étaient partis ces regards n'étaient pas, à beaucoup près, si beaux que ceux d'Adam, lorsqu'il la regardait quelquefois avec une tendresse triste et suppliante ; mais ils avaient trouvé un milieu tout préparé dans la petite imagination extravagante d'Hetty. Pendant au moins trois semaines sa vie intérieure ne fut guère autre chose que le souvenir des paroles qu'Arthur lui avait adressées, ne pensant qu'à se rappeler avec quelle douce sensation elle avait entendu sa voix hors de la maison et l'avait vu entrer ; comment elle s'était aperçue que ses yeux se fixaient sur elle, et avait été envahie par la fascination de ce regard qui la pénétrait comme le parfum d'une fleur éclose à la brise du soir. Folles pensées ! n'ayant rien à faire avec l'amour que ressentent de nos jours de douces filles de dix-huit ans. Mais rappelez-vous que tout ceci arrivait il y a à peu près soixante ans, et qu'Hetty n'avait reçu aucune éducation. Ce n'était qu'une simple fille de fermier qu'un élégant gentil homme éblouissait comme un dieu de l'Olympe. Jusque-là elle n'avait point regardé dans l'avenir plus loin que la prochaine visite que le capitaine Donnithorne ferait à la ferme, ou le prochain dimanche où elle le verrait à

l'église ; mais à présent elle pensait que peut-être il chercherait à la rencontrer le lendemain, quand elle irait au Château, et s'il venait à lui parler et à marcher un moment près d'elle, quand ils seraient seuls ! Cela n'était encore jamais arrivé, et maintenant son imagination, au lieu de lui retracer le passé, s'occupait à arranger ce qui pourrait survenir plus tard, à quel endroit du parc elle le verrait venir à sa rencontre ; comment elle ajusterait son nouveau ruban rose, qu'il n'avait jamais vu, ce qu'il lui dirait pour la forcer de répondre à son regard, ce regard dont le souvenir la ferait vivre et revivre tout le reste du jour !

Comment, dans une telle situation d'esprit, Hetty aurait-elle pu s'apitoyer beaucoup sur le chagrin d'Adam, ou penser à ce pauvre vieux Thias, noyé ? Les jeunes âmes, dans un délire aussi doux que le sien, ne sont pas plus sympathiques que des papillons suçant du nectar ; elles sont séparées de tout ce qui pourrait les attirer par une barrière de songes, par des appels invisibles et des bras impalpables.

Tandis que les mains d'Hetty empaquetaient le beurre et que sa tête se remplissait de ces espérances du lendemain, Arthur Donnithorne, à cheval à côté de M. Irwine, se dirigeant vers la vallée du nant des Saules, avait aussi certaines pensées anticipées et indistinctes, roulant comme un contre-courant dans son esprit, tandis qu'il écoutait ce que lui rapportait M. Irwine au sujet de Dinah ; pensées indistinctes, mais cependant assez fortes pour que la conscience intime en fût réveillée, quand M. Irwine lui dit tout à coup :

« Qu'est-ce qui vous a tellement fasciné dans la laiterie de madame Poyser, Arthur ? Êtes-vous devenu amateur de dalles humides et de fromages à la crème ? »

Arthur connaissait trop bien le Recteur pour supposer qu'une habile invention pût lui servir en rien ; aussi lui dit-il avec sa franchise habituelle :

« Non, j'y suis allé pour voir celle qui faisait le beurre, la jolie Hetty Sorrel. C'est une parfaite Hébé ; si j'étais artiste, je voudrais la peindre. Il est surprenant de voir d'aussi jolies figures parmi ces filles de fermiers, tandis que ces hommes sont de tels lourdauds. Ce visage commun, rond et rouge, tout en joues et sans traits, qu'on voit souvent, comme celui de Martin Poyser, devient chez les femmes de la même famille la plus charmante physionomie qu'on puisse imaginer.

— Bien, je ne fais aucune objection à ce que vous contempliez Hetty au point de vue artistique ; mais je ne vous permettrai point d'entretenir sa vanité et de remplir sa petite caboche de la croyance qu'elle est une beauté, séduisante pour de beaux gentilshommes ; car vous la gâteriez et la rendriez peu propre à devenir la femme de quelque pauvre homme, de l'honnête Craig, par exemple, que j'ai vu lui accorder de doux regards. La petite chatte a déjà assez l'air de devoir tourmenter un mari, autant que peut s'y attendre un homme tranquille qui épouse un joli visage. À propos de mariage, j'espère que notre ami Adam sera bientôt établi, maintenant que le pauvre vieux est mort. Il n'aura plus que sa mère à entretenir, et j'ai l'idée qu'il y a quelque bonne intelligence entre lui et cette gentille et modeste fille, Mary Burge, d'après quelque chose qu'a laissé échapper le vieux Jonathan un jour que je causais avec lui. Mais quand j'en ai parlé à Adam, il a paru mal à l'aise et a détourné la conversation. Je suppose que cette amourette ne va pas sans encombre, ou peut-être qu'Adam se tient en arrière jusqu'à ce qu'il soit dans une meilleure posi-

tion. Il a de l'indépendance de caractère et même quelque peu de fierté, dirai-je.

— Ce serait un excellent mariage pour Adam. Les souliers du vieux Burge le chausseraient bien et il ferait une très-bonne affaire de cette entreprise, j'en réponds. J'aimerais à le voir bien établi sur cette paroisse, car il serait alors tout prêt à me servir de grand vizir quand il m'en faudra un. Nous pourrions faire ensemble des plans de réparations et d'embellissements sans fin. Mais je ne crois pas avoir jamais vu cette fille ; en tout cas je ne l'ai jamais remarquée.

— Regardez-la dimanche prochain à l'église ; elle s'assied avec son père à gauche de la chaire. Vous n'aurez pas besoin comme cela de chercher si souvent Hetty Sorrel. Quand je me suis bien fait à la pensée que je ne suis pas à même d'acheter un chien qui me tente, je ne m'en occupe plus, parce que s'il prenait beaucoup de goût pour moi et me regardait tendrement, la lutte entre l'arithmétique et mon envie pourrait devenir très-pénible. Je me pique de sagesse à cet égard, Arthur, et, comme un vieil individu pour lequel la sagesse est devenue facile, je vous l'octroie.

— Je vous remercie. Elle pourra m'être d'un bon usage quelque jour, quoique je ne pense pas en avoir besoin pour le moment. Mais voyez ! comme le ruisseau est enflé. Si nous prenions un léger temps de galop, maintenant que nous sommes au bas de la colline. »

C'est le grand avantage d'un dialogue à cheval ; on peut y mettre fin à la minute par un trot ou un galop, et, une fois en selle, on aurait pu échapper à Socrate même. Les deux amis furent dégagés de toute nécessité de conversation jusqu'au mo-

ment où ils arrivèrent dans le sentier derrière la chaumière d'Adam.

Livre 1 · 10

Àcinq heures Lisbeth descendit avec une grosse clef à la main ; c'était celle de la chambre où gisait le corps de son mari. Pendant la journée, à l'exception de quelques accès de lamentations douloureuses, elle avait été constamment en mouvement, s'occupant des derniers soins à rendre à son mort avec la vénération et l'exactitude d'un devoir religieux. Elle avait sorti et apporté sa petite provision de linge, depuis bien des années mis en réserve par elle pour ce dernier usage. Il lui semblait que c'était la veille, et pourtant combien d'étés avaient passé depuis qu'elle avait dit à Thias où se trouvait ce linge, afin qu'il pût le prendre facilement lorsqu'elle mourrait, car elle était la plus âgée des deux. Puis elle s'était occupée à nettoyer à fond chaque objet dans la chambre sacrée, et à en éloigner toute trace des occupations journalières habituelles. La petite fenêtre qui, jusqu'alors, avait laissé librement pénétrer la clarté glacée de la lune ou les chauds rayons du soleil levant sur le sommeil de l'ouvrier, devait maintenant être obscurcie par un drap bien blanc, car le sommeil de la mort est aussi respecté sous les poutres nues que sous les riches lambris. Lisbeth avait même raccommodé une déchirure longtemps négligée ou inaperçue dans les chétifs rideaux de lit à carreaux. Ils étaient bien courts et précieux maintenant les moments où elle pourrait donner des témoignages de respect et d'amour à ce corps immobile, auquel elle attribuait encore quelque sentiment. Nos morts ne le sont jamais pour nous avant que nous les ayons

oubliés ; ils nous paraissent encore capables de souffrir ; de connaître tous nos regrets, toute la profonde douleur que nous cause leur perte et tous les baisers que nous accordons aux plus minimes reliques nous venant d'eux. Et la vieille paysanne, plus que qui que ce soit, croit que les morts ont la perception de ces choses. Un enterrement convenable pour elle-même était ce qui avait occupé l'esprit de Lisbeth pendant les années où elle faisait des économies, avec la pensée confuse qu'elle s'apercevrait être portée en terre par son mari et ses fils. Maintenant elle voyait qu'elle avait à faire le plus important travail de sa vie, veiller à ce que Thias fût enseveli convenablement avant elle, sous l'épine blanche, à l'endroit où, dans un songe, elle avait rêvé qu'elle était couchée sous terre, et pourtant qu'elle voyait en même temps les rayons du soleil au-dessus et sentait le parfum des bouquets blancs, si touffus le premier dimanche où elle s'était rendue à l'église après la naissance d'Adam.

Maintenant elle avait fait tout ce qu'il était possible de faire ce jour-là dans la chambre mortuaire ; elle avait pourvu à tout elle-même, aidée de ses fils, car elle ne permit point qu'on allât au village chercher quelqu'un. Sa favorite, Dolly, la vieille gouvernante de M. Burge, qui était venue s'associer à son chagrin dès qu'elle l'avait appris, avait la vue trop faible pour être de grande utilité. Lisbeth venait de fermer la porte et en tenait la clef à sa main, lorsqu'elle se laissa tomber avec abattement sur une chaise qui était hors de sa place, au milieu de la chambre, et où en temps ordinaire elle n'eût jamais consenti à s'asseoir. Elle n'avait donné aucun soin ce jour-là à sa cuisine, salie par des souliers boueux et embarrassée d'habillements et autres objets en désordre. Mais ce qui, en d'autres temps, eût été incompatible avec les habitudes d'ordre et de propreté de Lisbeth, lui paraissait maintenant de-

voir être ainsi ; il était naturel que les choses eussent un air inaccoutumé et en désordre, puisque son vieux homme était arrivé si tristement à la fin de sa carrière. La cuisine ne devait point être comme s'il n'y avait pas eu de malheur. Adam, vaincu par les émotions et les agitations de cette journée, après une nuit de rude labeur, était tombé endormi sur un banc de l'atelier, et Seth s'occupait dans l'arrière-cuisine à allumer du feu avec des copeaux, afin de faire bouillir de l'eau et d'engager sa mère à prendre une tasse de thé, douceur qu'elle se permettait rarement.

Il n'y avait personne dans la cuisine quand Lisbeth entra et se jeta sur une chaise. Elle regarda avec indifférence la saleté et le désordre qu'un brillant soleil du soir faisait douloureusement ressortir ; cela s'accordait avec la triste confusion de son esprit, cette confusion qui appartient aux premières heures d'un malheur soudain, où l'âme humaine est dans le même état que celui d'un homme déposé, pendant son sommeil, au milieu des ruines d'une vaste cité et qui se réveillerait avec effroi, ne sachant plus si le jour commence ou finit, ni d'où vient cette scène illimitée de désolation et par quelle raison il s'y trouve. Dans un autre moment, la première pensée de Lisbeth aurait été : « Où est Adam ? » mais la mort soudaine de son mari lui avait redonné cette première place dans ses affections qu'il y occupait vingt-six ans plus tôt ; elle avait oublié ses fautes, comme nous oublions les chagrins de notre enfance passée, et ne voyait plus que la bonté du jeune mari et la patience de l'homme âgé. Ses yeux continuèrent à errer vaguement jusqu'au moment où Seth entra, et commença à retirer quelques-uns des objets dispersés et à débarrasser la petite table de sapin, afin de pouvoir y poser le thé de sa mère.

« Que veux-tu faire ? lui dit-elle d'un air chagrin.

— Je voudrais te voir prendre une tasse de thé, mère, répondit Seth avec tendresse. Cela te fera du bien, et je veux soigner deux ou trois de ces choses, pour que la maison ait l'air plus confortable.

— Confortable ! comment peux-tu parler de rendre les choses confortables ? Laisse ça, laisse ça ! Il n'y a plus de contentement pour moi, continua-t-elle, les pleurs venant avec les paroles, maintenant que ton pauvre père n'est plus. Je l'ai soigné, lui ai préparé ses repas pendant trente ans ; il était toujours si content de tout ce que je faisais pour lui, toujours disposé à faire quelque chose pour moi quand j'étais souffrante, heureux et joyeux de m'être agréable. Il portait l'enfant, qui en pesait bien deux, pendant cinq milles, sans jamais grommeler, jusqu'à War'son Wake, parce que je voulais aller voir ma sœur, qui mourut au Noël suivant. Lui, se noyer dans le ruisseau que nous passâmes le jour de notre mariage en venant ensemble à la maison, où il avait fait une quantité de rayons pour y mettre mes assiettes et autres choses, et il me les montra avec tant de fierté, parce qu'il savait que ça me ferait plaisir ! Et il devait mourir sans que je le sache, pendant que je dormais dans mon lit, comme si je ne m'en inquiétais pas ! Et moi je vis pour voir ça ! Et nous étions jeunes alors, et nous pensions que les choses iraient si bien pour nous quand nous serions mariés ! Laisse ça, laisse tout ça ! Je ne veux pas de thé ; je ne tiens plus à boire ou à manger jamais. Quand un bout du pont est tombé, à quoi sert que l'autre tienne ? Je ferai aussi bien de mourir et de suivre mon vieux homme. On ne sait pas s'il ne désire pas m'avoir avec lui. »

Puis Lisbeth passa des paroles aux gémissements, se balançant en avant et en arrière sur sa chaise. Seth, toujours timide dans sa conduite envers sa mère, par la conviction qu'il n'avait aucun empire sur elle, comprit qu'il était inutile de chercher à la persuader ou à la calmer, jusqu'à ce que cet accès de désespoir fût passé ; aussi il se contenta d'entretenir le feu de l'arrière-cuisine et de plier les vêtements de son père, suspendus depuis le matin pour les sécher, craignant de circuler dans la chambre où était sa mère, de peur de l'irriter davantage.

Mais après s'être agitée et avoir gémi quelques minutes, Lisbeth s'arrêta tout à coup et se dit tout haut :

« Il faut que je voie où est Adam, car je ne comprends pas où il se tient, et il faut qu'il monte avec moi avant qu'il fasse sombre, car les minutes où nous pouvons voir le corps sont courtes comme la neige qui fond. »

Seth l'entendit, et, rentrant dans la cuisine comme sa mère se levait de sa chaise, lui dit :

« Adam dort dans l'atelier, mère. Tu ferais mieux de ne pas le réveiller. Il est épuisé par le travail et le chagrin.

— Le réveiller ? Qui est-ce qui irait le réveiller ? Je ne le réveillerai pas en le regardant. Je n'ai pas vu le garçon depuis deux heures. Je pourrais bien oublier qu'il ait jamais grandi, depuis que c'était l'enfant que son père portait. »

Adam était assis sur un banc grossier, la tête supportée par son bras, qui reposait sur le long établi au milieu de l'atelier. Il paraissait s'être assis pour un repos de quelques minutes et s'être profondément endormi sans abandonner sa première attitude de

triste pensée et de fatigue. Son visage, qui n'avait pas été lavé depuis la veille, était pâle et moite ; ses cheveux tombaient en désordre autour de son front, et ses yeux fermés étaient gonflés par la veille et le chagrin. Son front était plissé ; tous ses traits avaient l'expression de la fatigue et de la douleur. Gyp était évidemment inquiet, assis et appuyant son museau sur la jambe étendue de son maître, tantôt il léchait la main qui retombait négligemment et tantôt regardait d'un air alarmé du côté de la porte. Le pauvre chien était affamé et mal à l'aise, mais ne voulait pas quitter son maître ; il attendait impatiemment quelque changement de scène. Ce fut grâce à cette impatience de Gyp que le désir de Lisbeth, de ne pas réveiller son fils en entrant dans l'atelier, et, s'avançant vers lui avec le moindre bruit possible, fut aussitôt dérouté, car l'état de Gyp était trop excité pour s'exprimer autrement que par un vif aboiement, et à l'instant Adam ouvrit les yeux et vit sa mère debout devant lui. Cela ne différait pas beaucoup de son rêve, car son sommeil n'avait guère été qu'une répétition fiévreuse et délirante de tout ce qui était arrivé depuis le commencement du jour ; sa mère, avec sa douleur agitée, s'y trouvait partout présente. La principale différence entre la réalité et la vision est que dans son rêve Hetty se trouvait toujours devant lui, prenant étrangement part à des scènes où elle n'avait rien à faire. Elle se trouvait même vers le nant des Saules ; elle fâchait Lisbeth en venant dans la maison ; il la rencontrait avec ses habits pimpants tout à fait transpercée par la pluie, comme il se rendait à Treddleston pour avertir l'officier de la couronne. Mais où que parût Hetty, sa mère y arrivait aussitôt ; aussi, quand il ouvrit les yeux, il ne fut pas surpris de la voir devant lui.

« Ah ! mon pauvre garçon ! s'écria Lisbeth, revenant aussitôt à ses lamentations, car, dans une perte récente, on sent le besoin

d'associer à sa perte et à ses plaintifs regrets tout incident ou changement de scène, tu n'as plus maintenant personne que ta vieille mère pour te tourmenter et être ton fardeau ; ton pauvre père ne te fera plus fâcher et ta mère fera bien de le suivre, — le plus tôt sera le mieux, — car je ne suis plus bonne à rien à présent. Une vieille robe est bonne pour en doubler une autre, mais elle ne peut servir autrement. Tu aimerais peut-être bien mieux avoir une femme pour raccommoder tes habits et préparer ta nourriture, plutôt que ta vieille mère. Et je ne serai rien qu'un embarras, assise au coin de la cheminée. (Adam frappait du pied et s'agitait avec malaise ; il craignait par-dessus tout entendre sa mère parler d'Hetty.) Mais si ton père avait vécu, il n'aurait jamais eu besoin que je fisse place à une autre, car il n'aurait pas mieux pu se passer de moi qu'un côté des ciseaux ne peut se passer de l'autre. Nous aurions dû être balayés du même coup ; alors je n'aurais pas vu ce jour, et un seul ensevelissement eût suffi pour nous deux. »

Ici Lisbeth s'arrêta, mais Adam restait assis en silence ; il n'aurait pu parler à sa mère autrement qu'avec tendresse ce jour-là, et il ne pouvait s'empêcher d'être irrité par ces plaintes. Il n'était pas plus possible à la pauvre Lisbeth de savoir combien elle affectait Adam qu'à un chien blessé de savoir combien ses gémissements peinent son maître. Comme toutes les femmes plaintives, elle se lamentait dans l'attente d'être consolée, et, Adam ne disant rien, elle n'en fut que plus entraînée à se plaindre encore plus amèrement.

« Je sais bien que tu pourrais te passer de moi, car tu pourrais aller où tu voudrais et te marier avec celle que tu aimerais. Va, ce n'est pas moi qui dirai non ; amène à la maison qui tu voudras, je

n'ouvrirai jamais la bouche pour trouver quelque chose à redire, parce que quand les gens sont vieux et ne servent plus à rien, ils doivent se trouver bien heureux de recevoir leur part de soupe, quand même ils devraient avaler de mauvaises paroles avec. Et si tu as placé ton cœur sur une fille qui ne t'apporte rien et dépense tout, quand tu pourrais en trouver qui feraient de toi un homme, je ne dirai rien, à présent que ton père est mort et noyé, car je ne vaux pas mieux qu'une vieille poignée qui n'a plus de lame. »

Adam, incapable d'en supporter davantage, se leva silencieusement de son banc et passa de l'atelier dans la cuisine. Mais Lisbeth le suivit. « Tu ne veux donc pas monter et voir ton père ? J'ai tout arrangé à présent, et il aimerait que tu allasses le regarder, bien sûr, car il était toujours content quand tu étais doux avec lui. »

Adam se retourna de suite et dit : « Oui, mère, montons ! Viens, Seth, allons ensemble ! »

Ils montèrent et le silence régna pendant cinq minutes. Puis la clef tourna de nouveau et Ton entendit un bruit de pas sur l'escalier. Mais Adam ne redescendit pas ; il était trop fatigué et épuisé pour se trouver davantage en face de la douleur plaignante de sa mère, et il alla se reposer sur son lit. Lisbeth ne fut pas plutôt rentrée et assise dans la cuisine qu'elle jeta son tablier sur sa tête et recommença à pleurer et gémir, et à se balancer comme auparavant. Seth se dit : « Elle sera bientôt plus tranquille, maintenant que nous avons été en haut. » Et il retourna dans l'arrière-cuisine pour alimenter son petit feu, espérant qu'il pourrait, avant peu, amener sa mère à prendre son thé.

Lisbeth se balançait ainsi depuis plus de cinq minutes, faisant entendre un sourd gémissement à chaque mouvement en avant, quand elle sentit tout d'un coup une main se poser légèrement sur la sienne et une douce voix grave lui dire : « Chère sœur, le Seigneur m'a envoyée pour voir si je pouvais vous apporter quelque soulagement. »

Lisbeth s'arrêta et prêta l'oreille, sans retirer le tablier de dessus son visage. La voix lui était inconnue. Était-ce peut-être l'esprit de sa sœur qui revenait d'entre les morts après tant d'années ? Elle tremblait et n'osait regarder. Dinah, pensant que cette pause était en elle-même un soulagement pour la femme affligée, ne dit rien de plus pour le moment, mais ôta tranquillement son chapeau. Elle imposa par signe silence à Seth, qui, en entendant sa voix, était entré avec battement de cœur, posa une main sur le dossier de la chaise de Lisbeth et se pencha sur elle, afin qu'elle s'aperçût de la présence d'une amie.

Lentement Lisbeth abaissa son tablier et ouvrit timidement ses yeux noirs voilés. Elle ne vit rien d'abord qu'un visage, un pur et pâle visage avec des yeux clairs et aimants, qui lui était tout à fait inconnu. Son étonnement s'accrut ; peut-être était-ce un ange. Mais, au même instant, Dinah avait de nouveau posé sa main sur celle de Lisbeth et la vieille femme jeta les yeux dessus. C'était une main beaucoup plus petite que la sienne, ni blanche ni délicate, car Dinah n'avait de sa vie porté de gants, et sa main offrait les traces du travail depuis l'enfance jusqu'à ce jour. Lisbeth regarda attentivement cette main un moment, et alors, fixant de nouveau ses regards sur le visage de Dinah, dit avec un léger retour de courage, mais avec le ton de la surprise :

« Mais vous êtes une femme qui travaille ?

— Oui, je suis Dinah Morris, et je travaille à une filature quand je suis chez moi.

— Ah ! dit Lisbeth avec calme, mais encore étonnée ; vous êtes entrée si légèrement, comme une ombre sur le mur, et quand vous avez parlé à mon oreille, j'ai pensé que vous étiez peut-être un esprit. Vous avez presque la figure de celui qui est assis sur une tombe dans la Bible neuve d'Adam.

— Je viens à présent de la Grand'Ferme. Vous connaissez madame Poyser, c'est ma tante ; elle a appris votre douloureuse affliction et en est bien peinée ; je viens voir si je puis vous être de quelque secours dans votre malheur, car je connais vos fils, Adam et Seth ; je sais que vous n'avez pas de fille ; quand le ministre m'a dit combien la main de Dieu s'était appesantie sur vous, mon cœur s'est ému de compassion, et j'ai senti l'ordre de venir à vous pour vous servir de fille dans cette épreuve, si vous voulez me le permettre.

— Ah ! je sais qui vous êtes à présent ; vous êtes une méthodiste comme Seth ; il m'a parlé de vous, dit Lisbeth en s'agitant et sa violente douleur revenant prendre la place de l'étonnement. Vous tâcherez de me prouver que l'affliction est une bonne chose, comme il dit toujours. Vous ne pourrez pas rendre la blessure plus légère avec vos paroles. Vous ne me ferez jamais croire qu'il soit meilleur pour moi de n'avoir pas vu mon pauvre homme mourir dans son lit, puisqu'il devait mourir, et avoir le pasteur près de lui pour prier, et me voir assise à ses côtés, lui demandant d'oublier les mauvaises paroles que je pouvais lui avoir dites quelquefois quand j'étais fâchée ; pour lui donner un peu de bouillon aussi longtemps qu'il aurait pu avaler quelque chose. Mais, las ! mourir dans l'eau froide et tout près de nous, sans que

nous le sussions, et moi qui dormais comme si je ne lui appartenais pas plus que s'il eût été quelque journalier errant, venant on ne sait d'où. »

Alors Lisbeth recommença à pleurer et à s'agiter ; mais Dinah lui dit :

« Oui, chère amie, votre affliction est grande. Ce serait un cœur dur celui qui dirait que votre malheur n'est pas lourd à porter. Dieu ne m'a pas envoyée vers vous pour alléger votre chagrin, mais pour pleurer avec vous, si vous y consentez. Si vous aviez la table dressée pour un repas et pour vous réjouir avec vos amis, vous trouveriez naturel de me laisser entrer, m'asseoir avec vous, parce que vous penseriez au plaisir que j'aurais à prendre ma part de ces bonnes choses ; mais j'aime mieux partager votre affliction et votre travail, et cela me paraîtrait plus dur de votre part si vous me le refusiez. Vous ne me renverrez pas ? Vous n'êtes pas fâchée de ce que je suis venue ?

— Non, non ; fâchée ! qui a dit que j'étais fâchée ? Vous êtes bien bonne d'être venue. Et toi, Seth, pourquoi est-ce que tu ne lui offres pas du thé ? Tu étais si pressé d'en faire pour moi qui ne m'en souciais pas, et tu ne penses pas à en apporter à ceux qui en ont besoin. Asseyez-vous, asseyez-vous. Je vous remercie d'être venue, car il y a peu à gagner de venir à pied, à travers les champs mouillés, pour voir une vieille femme comme moi… Non, je n'ai point de fille à moi, je n'en ai jamais eu, et je n'en étais pas fâchée, car ce sont de tristes créatures à plaindre que les filles ; j'ai toujours désiré avoir des garçons qui pussent gagner leur vie. Et les garçons voudront se marier, et j'aurai assez de filles, je n'en aurai que trop. Mais, à présent, faites le thé comme vous l'aimez,

car je n'ai point de goût à manger aujourd'hui ; tout ce que j'avale est la même chose, tout a le même goût de tristesse. »

Dinah se garda bien de dire qu'elle avait déjà pris son thé et accepta très-vite l'invitation de Lisbeth, afin de persuader la vieille femme de prendre elle-même quelque chose dont elle avait si grand besoin après cette journée de travail et de jeûne.

Seth se sentait si heureux maintenant que Dinah était dans la maison, qu'il ne pouvait s'empêcher de penser que sa présence pouvait bien être achetée au prix d'une vie dans laquelle un chagrin faisait incessamment place à un autre. Mais le moment après il se reprocha cette pensée ; c'était presque comme s'il se réjouissait de la mort de son père. Néanmoins la joie d'être avec Dinah l'emportait ; c'était comme l'influence du climat, à laquelle rien ne peut résister. Et ce sentiment se peignit sur son visage au point d'attirer l'attention de sa mère tandis qu'elle buvait son thé.

« Tu peux bien parler de l'affliction comme d'une bonne chose, Seth, car elle te profite. On dirait, à te voir, que tu ne connais pas plus les soucis ou les embarras que lorsque tu étais un petit enfant éveillé dans son berceau. Car tu y restais toujours sans bouger avec les yeux ouverts, tandis qu'Adam ne pouvait rester tranquille une minute quand il était réveillé. Tu as toujours été comme un morceau de chair que rien ne peut meurtrir ; et quant à ça, ton pauvre père était justement la même chose. Mais vous avez les mêmes yeux aussi. (Ici Lisbeth se retourna vers Dinah.) Je suppose que c'est parce qu'il est méthodiste. Non pas que j'y trouve à redire, car vous n'êtes pas appelée à vous tourmenter, et pourtant vous avez l'air triste aussi. Eh bien, si les méthodistes aiment l'affliction, ils peuvent en jouir ; c'est dommage qu'ils ne puissent pas la prendre toute et en décharger ceux qui

ne l'aiment pas. J'aurais pu leur en donner suffisamment, car, lorsque j'avais mon pauvre homme, je me tourmentais du matin au soir ; et maintenant qu'il est parti, je serais heureuse de repasser par les plus mauvais jours.

— Oui, dit Dinah évitant de contredire en rien les sentiments de Lisbeth, car sa confiance dans la direction divine, pour les moindres choses, se montrait toujours avec ce tact féminin et parfait qui découle d'une sympathie vive et agissante ; oui, je me rappelle aussi que lorsque ma pauvre chère tante mourut, je désirais entendre dans la nuit le son de sa mauvaise toux à la place du silence que laissait son départ. Mais maintenant, chère amie, prenez cette autre tasse de thé et mangez encore un peu.

— Comment ! dit Lisbeth en prenant la tasse et parlant d'un ton moins plaintif, est-ce que vous n'aviez alors ni père ni mère pour autant regretter votre tante ?

— Non, je n'ai jamais connu mon père ni ma mère ; ma tante m'a élevée depuis ma première enfance. Elle n'avait pas d'enfant, car elle ne s'était jamais mariée, et elle m'a soignée avec autant de tendresse que si j'eusse été sa propre fille.

— Et elle aura eu joliment à faire, j'en réponds, une femme isolée comme elle, à vous élever depuis toute petite ; ce n'est pas facile de créer un doux agneau. Mais je peux bien croire que vous n'étiez pas violente, car vous avez l'air de n'avoir jamais de votre vie été en colère. Qu'avez-vous fait à la mort de votre tante et pourquoi n'êtes-vous pas venue dans ce pays, ayant aussi madame Poyser pour tante ? »

Dinah, voyant que l'attention de Lisbeth était excitée, lui raconta l'histoire de sa jeunesse, comment elle avait été façonnée à

un rude travail, quelle espèce d'endroit était Snowfield, et combien de gens y menaient une vie pénible, détails qu'elle pensait devoir intéresser Lisbeth. La vieille femme l'écoutait et oubliait ses angoisses, soumise, sans s'en apercevoir, à la douce influence de la figure et de la voix de Dinah. Un peu plus tard elle fut amenée à laisser remettre la cuisine en ordre, car Dinah y tenait beaucoup, persuadée que le sentiment de l'ordre et du calme autour d'elle l'aiderait à disposer Lisbeth à se joindre à la prière qu'elle souhaitait lui faire. Seth, pendant ce temps, sortit pour couper du bois, car il devinait que Dinah serait bien aise d'être seule avec sa mère.

Lisbeth, assise, surveillait ses mouvements habituellement calmes et prompts, et lui dit enfin : « Vous savez ce que c'est que de nettoyer. Je ne craindrais pas de vous avoir pour fille, car vous ne dépenseriez pas le gain de mes garçons en beaux habits et en dégâts. Vous n'êtes pas comme celles de par ici. Je m'aperçois que les gens sont différents à Snowfield.

— Ils mènent un genre de vie tout autre pour la plupart, dit Dinah ; ils travaillent à différentes choses, quelques-uns à la filature et plusieurs dans les mines, aux villages des environs. Mais le cœur de l'homme est le même partout, et il s'y trouve des enfants de ce monde et des enfants de la lumière aussi bien qu'ailleurs. Mais nous avons beaucoup plus de méthodistes que dans ce pays.

— Bon, je ne savais pas que les femmes méthodistes fussent comme vous, car il y a ici la femme de Will Maskory qui, à ce qu'on dit, est une femme méthodiste, et elle n'est pas agréable à voir du tout. J'aimerais tout autant regarder un crapaud. Et je pense que je ne serais pas fâchée que vous restiez à coucher ici,

car je serais bien aise de vous y retrouver demain matin. Mais peut-être qu'on serait inquiet chez maître Poyser ?

— Non, dit Dinah, ils ne m'attendent pas, et cela me fera plaisir de rester, si vous le permettez.

— Bien, il y a de la place, j'ai mon lit tout monté dans la petite chambre au-dessus de l'arrière cuisine, et vous pourrez coucher près de moi. Je serai bien aise de pouvoir vous parler dans la nuit, car vous avez une agréable manière de causer. Cela me rappelle les hirondelles qui étaient sous le chaume l'année dernière, quand elles commençaient à chanter tout doucement le matin. Ah ! mon vieux mari les aimait tant ces oiseaux, et Adam aussi ; mais ils ne reviendront pas cette année. Peut-être qu'ils sont morts aussi.

— Voilà ! dit Dinah ; la cuisine a l'air en ordre à présent, et maintenant, chère mère, car je suis votre fille ce soir, vous savez, j'aimerais que vous vous laviez le visage et que vous missiez un bonnet propre. Vous rappelez-vous ce que fit David, lorsque Dieu lui retira son enfant ? Tant que l'enfant fut encore vivant, David jeûna et pria Dieu de l'épargner ; il ne mangea point et ne but point, mais resta prosterné toute la nuit, implorant Dieu pour son fils. Mais quand il sut qu'il était mort, il se leva de terre, se lava et parfuma sa figure, changea de vêtements et recommença à boire et à manger ; et lorsqu'on lui demanda comment il se faisait qu'il parût cesser de s'affliger, il dit : « Tandis que l'enfant était encore vivant, je jeûnais et pleurais, car je disais : Qui me dira si Dieu ne me fera pas la grâce de laisser vivre mon enfant ? Mais maintenant qu'il est mort, pourquoi jeûnerais-je ? Puis-je le rappeler à la vie ? J'irai vers lui, mais il ne reviendra pas à moi. »

— Eh ! c'est une parole vraie ! dit Lisbeth. Oui, mon vieux ne reviendra pas vers moi, mais j'irai vers lui : le plus tôt sera le mieux. Bien, vous pouvez faire de moi ce qu'il vous plaira ; il y a un bonnet propre dans ce tiroir, et je vais aller dans l'arrière-cuisine me laver le visage. Et toi, Seth, tu peux prendre la Bible neuve d'Adam qui a les images, et elle nous lira un chapitre. Eh bien, j'aime ces paroles : « J'irai vers lui, mais il ne viendra pas vers moi. »

Dinah et Seth rendaient intérieurement grâces à Dieu de ce calme qui se répandait sur l'esprit de Lisbeth. C'était ce que Dinah avait cherché à produire par cette grande sympathie et cette absence d'exhortation. Depuis son enfance elle avait acquis de l'expérience au milieu des malades et des affligés, d'esprits endurcis et rétrécis par la pauvreté, l'ignorance, et elle possédait la perception la plus délicate de la manière dont ils pouvaient le mieux être touchés et amenés à recevoir volontiers des paroles de consolation ou d'avertissement spirituel. Comme Dinah l'exprimait elle-même, « elle n'était jamais abandonnée, délaissée ; mais il lui était toujours donné de savoir quand il fallait parler ou garder le silence. » Et ne sommes-nous pas tous d'accord pour appeler cette promptitude de pensée et cette noble délicatesse du nom d'inspiration ?

Après avoir fait cette analyse subtile, nous devons répéter, comme le faisait Dinah, que rien ne vient de nous, que tout nous a été donné.

Il y eut alors prières ferventes, il y eut élan de foi, d'amour et d'espérance ce soir-là dans la petite cuisine. Et la pauvre vieille et chagrine Lisbeth, sans avoir aucune idée distincte, sans suivre aucun cours régulier d'émotions religieuses, eut un vague senti-

ment de bonté et d'amour et de quelque chose de juste qui dominait et dépassait toutes les tristesses de cette vie. Elle ne pouvait comprendre l'utilité de l'affliction ; mais, pendant ces quelques moments, elle sentit, sous l'influence de Dinah, qu'elle devait être calme et patiente.

Livre 1 · 11

Il n'était que quatre heures et demie, le matin suivant, lorsque Dinah, fatiguée de rester couchée sans dormir, à écouter les oiseaux, voyant les progrès du jour au travers de la petite fenêtre de la mansarde, se leva et commença à s'habiller sans bruit pour ne pas éveiller Lisbeth. Mais déjà quelqu'un d'autre était debout dans la maison et était descendu, précédé par Gyp. Le piétinement du chien était un signe certain que c'était Adam qui descendait ; mais Dinah ne le savait pas, et elle pensa que c'était fort probablement Seth, car il lui avait dit comment Adam avait passé à travailler toute la nuit précédente. Seth, toutefois, venait de s'éveiller au bruit de la porte. L'agitation morale de la veille, renforcée par la présence inattendue de Dinah, n'avait point été contre-balancée par quelque fatigue corporelle, car il n'avait pas accompli sa tâche ordinaire de pénible travail ; ce ne fut qu'après quelques heures d'insomnie que l'assoupissement vint pour lui et se termina par un sommeil du matin plus pesant qu'à l'ordinaire.

Mais Adam était rafraîchi par son long repos, et, avec son impatience habituelle contre toute inaction, il était désireux de commencer une nouvelle journée et de vaincre le chagrin par la force de sa volonté et le travail de ses bras vigoureux. Un

brouillard blanc s'étendait sur la vallée ; la journée s'annonçait claire et chaude, et il pensait partir pour l'atelier dès qu'il aurait déjeuné.

« Il n'y a rien qu'un homme ne puisse supporter tant qu'il peut travailler, se dit-il à lui-même ; la nature des choses ne change pas, quand même il semble que la vie de chacun n'est que changement. « Le carré de quatre est seize. Il faut élargir la base en proportion du poids, » sont des vérités, qu'un homme sait heureux ou malheureux. Le meilleur côté du travail est de vous captiver et vous distraire. »

Quand il se fut inondé la tête et le visage d'eau fraîche, il se sentit de nouveau complètement lui-même, et, avec ses yeux noirs aussi perçants que jamais et ses épais cheveux brillants d'humidité, il alla dans l'atelier choisir du bois pour le cercueil de son père, comptant l'emporter avec Seth chez Jonathan Burge, pour qu'il y fût fait par un des ouvriers, afin que sa mère ne pût voir et entendre ce triste travail dans la maison. Il venait d'entrer, quand son oreille fine entendit sur l'escalier des pas légers et rapides qui n'étaient certainement pas ceux de sa mère. Étant au lit et dormant quand Dinah était venue la veille, il ne comprenait pas qui ce pouvait être. Il lui vint en tête une idée bizarre qui l'émut étrangement. Si c'était Hetty ! Pourtant c'est bien la dernière personne qui eût pu se trouver dans la maison. Il avait de la répugnance à aller regarder et à se convaincre que ce n'était pas elle. Il resta appuyé sur la planche qu'il avait prise, écoutant des sons que son imagination interprétait si agréablement, que cette forte et intelligente figure s'inonda d'une expression de timide tendresse. Les pas légers parcouraient la cuisine, accompagnés du mouvement de l'époussoir, faisant à peine autant de bruit que

la brise légère qui chasse la feuille d'automne sur la poussière du sentier ; et, dans son trouble, Adam croyait voir un visage à fossettes, avec des sourires fripons et de grands yeux noirs regardant l'époussoir, une petite figure arrondie se baissant un peu pour en tenir le manche. Quelle folle pensée ! ce ne pouvait être Hetty. La seule manière de chasser une telle absurdité de son esprit est d'aller voir qui ça peut être, car son espérance ne fait qu'augmenter en restant là à écouter. Il pose donc la planche et s'approche de la porte de la cuisine.

« Comment vous portez-vous, Adam Bede ? dit Dinah de sa voix basse et calme, arrêtant son travail et fixant sur lui ses yeux doux et graves. J'espère que vous vous trouvez suffisamment reposé et fortifié pour supporter le fardeau et la chaleur de ce jour ? »

C'était rêver du soleil et se réveiller au clair de lune ! Adam avait vu Dinah plusieurs fois, mais toujours à la Grand'Ferme, où il n'avait pas la conscience très-claire de la présence d'une autre femme qu'Hetty, et, depuis deux ou trois jours seulement, il commençait à soupçonner Seth d'avoir de l'amour pour elle, en sorte que son attention n'avait point encore été dirigée de ce côté. Mais, dans ce moment, sa figure délicate, sa simple robe noire, son visage serein et pâle, le frappèrent avec toute la force d'une réalité contrastant avec une illusion récente. Au premier moment il ne fit point de réponse, mais la regarda avec ce coup d'œil concentré et examinateur qu'un homme porte sur un objet qui vient soudainement éveiller son intérêt. Dinah, pour la première fois de sa vie, éprouva un pénible embarras ; il y avait dans le sombre regard pénétrant de cet homme fort quelque chose de très-différent de la douceur et de la timidité de son frère Seth.

Elle rougit légèrement et cette rougeur augmenta à mesure qu'elle s'en apercevait. Cela rappela Adam à lui-même.

« J'ai été tout à fait pris par surprise ; c'est une grande bonté de votre part d'être venue voir ma mère dans son affliction, dit-il d'un ton aimable et reconnaissant, car sa perspicacité lui apprit aussitôt pourquoi elle se trouvait là. J'espère que ma mère vous a témoigné sa reconnaissance, ajouta-t-il, très-inquiet et désireux de savoir comment Dinah avait été reçue.

— Oui, dit Dinah en continuant son travail, au bout de quelque temps elle a paru reprendre courage et elle a eu quelques intervalles de bon sommeil pendant la nuit. Elle dormait profondément quand je l'ai quittée.

— Qui est-ce qui a fait connaître cet événement à la Grand'-Ferme ? dit Adam, ses pensées se portant sur une personne qui s'y trouvait ; il aurait bien voulu savoir si elle avait ressenti quelque chagrin à ce sujet.

— C'est M. Irwine, le ministre, qui me l'a dit. Ma tante a été bien fâchée pour votre mère, quand elle l'a appris, et m'a engagée à venir ; il en est de même de mon oncle, j'en suis sûre, maintenant qu'il en est instruit ; mais hier il a été tout le jour à Rosseter. Ils seront impatients d'avoir votre visite à la Grand'Ferme aussitôt que vous aurez le temps d'y aller, car il n'y a personne dans cette maison qui ne soit content de vous y voir. »

Dinah, avec sa sympathie intelligente, savait très-bien qu'Adam désirait vivement savoir si Hetty avait dit quelque chose sur son affliction ; elle était trop rigoureusement véridique pour se permettre quelque bienveillante invention, mais elle avait réussi à dire quelque chose où Hetty se trouvait tacitement com-

prise. L'amour est habile à se tromper lui-même, comme un enfant qui joue tout seul à qui cherche trouve ; il se complaît à des espérances auxquelles en même temps il ne croit pas. Adam fut si satisfait de ce que Dinah lui avait dit, qu'il pensa tout aussitôt à la prochaine visite qu'il ferait à la Grand'Ferme, où Hetty lui montrerait peut-être plus de bonté que précédemment.

« Mais vous n'y serez bientôt plus vous-même ? dit-il à Dinah.

— Non, je retourne à Snowfield samedi, et il me faudra partir pour Treddleston de bonne heure, afin d'être à temps pour le voiturier d'Oakbourne. Aussi dois-je retourner à la ferme ce soir pour passer ce dernier jour avec ma tante et ses enfants. Mais je puis rester ici toute cette journée, si cela fait du bien à votre mère ; son cœur paraissait s'approcher de moi hier au soir.

— Oh ! alors, bien sûr qu'elle désirera vous avoir près d'elle aujourd'hui. Quand ma mère commence à prendre du goût pour quelqu'un, on est certain qu'elle s'attachera réellement à lui ; mais elle a la singulière manie de ne pas aimer les jeunes femmes. Quoique, à la vérité, continua Adam avec un sourire, ce ne soit point une raison pour qu'elle ne vous aime pas. »

Jusqu'alors Gyp avait assisté à cette conversation dans un silence immobile, regardant alternativement le visage de son maître pour en surveiller l'impression, et observant les mouvements de Dinah dans la cuisine. Le doux sourire avec lequel Adam prononça les derniers mots fut apparemment une clarté décisive pour Gyp sur la manière dont il fallait envisager l'étrangère, et comme elle se retournait, après avoir remis en place son époussoir, il s'avança vers elle et posa son museau sur sa main d'une manière amicale.

« Vous voyez que Gyp vous souhaite la bienvenue, dit Adam, et il est très-lent à accueillir les nouveaux venus.

— Pauvre chien ! dit Dinah en caressant cette grossière fourrure grise ; j'ai une étrange compassion pour ces créatures muettes ; il me semble qu'elles ont l'envie de parler et que c'est un tourment pour elles de ne pouvoir le faire. Je ne puis m'empêcher de plaindre les chiens, quoique ce ne soit peut-être point nécessaire. Mais il se peut très-bien qu'il y ait en eux plus qu'ils ne peuvent nous faire comprendre, car nous ne pouvons nous-mêmes, avec toutes nos paroles, exprimer que la moitié de ce que nous sentons. »

Seth descendit alors et fut satisfait de trouver Adam conversant avec Dinah ; il désirait qu'il pût savoir combien elle valait mieux que toutes les autres femmes. Mais, après quelques mots de politesse, Adam l'emmena dans l'atelier pour se concerter au sujet du cercueil, et Dinah continua à nettoyer.

Àsix heures ils étaient tous à déjeuner avec Lisbeth, dans une cuisine rendue aussi propre qu'elle eût pu le faire elle-même. La fenêtre et la porte étaient ouvertes, et l'air du matin apportait les parfums mélangés du seringat, du thym et de l'églantier venant du petit jardin à côté de la chaumière. Dinah ne s'assit pas d'abord, mais s'occupa à servir les autres de soupe chaude et de rôties de pain d'avoine, qu'elle avait préparées à la manière habituelle, car elle avait demandé à Seth ce que sa mère leur servait à déjeuner. Lisbeth, contre son habitude, gardait le silence depuis qu'elle était descendue, ayant probablement besoin de quelque temps pour accommoder ses idées à un ordre de choses où elle se trouvait comme une dame n'ayant qu'à s'asseoir pour être servie. Ses nouvelles sensations paraissaient endormir le souvenir de

son chagrin. Enfin, après avoir goûté au potage, elle rompit le silence :

« Vous auriez pu faire la soupe plus mal que ça, dit-elle à Dinah. Je puis en manger sans qu'elle me tourne l'estomac. Il n'y aurait pas de mal à ce qu'elle fût un peu plus épaisse, et j'y mets toujours une pointe de menthe ; mais comment l'auriez-vous su ? Les garçons ne trouveront probablement personne qui fasse leur soupe comme je la fais pour eux ; ce sera beaucoup s'ils trouvent seulement quelqu'un qui sache faire la soupe. Mais vous, vous la feriez bien, si on vous montrait un peu, car vous savez vous remuer le matin, vous avez le pied léger et vous avez assez bien nettoyé la maison pour une ouvrière.

— Ouvrière, mère ! dit Adam. Mais je trouve que la maison a très-bonne façon. Je ne sais pas comment elle pourrait avoir meilleur air.

— Tu n'y connais rien. Comment y connaîtrais-tu quelque chose ? Les hommes ne savent jamais si le plancher est nettoyé ou si le chat l'a léché. Mais tu connaîtras quand ta soupe sera brûlée, comme ça t'arrivera probablement quand je ne la ferai plus. Tu penseras alors que ta mère était bonne à quelque chose.

— Dinah, dit Seth, venez donc vous asseoir pour déjeuner. Nous sommes tous servis maintenant.

— Oui, venez vous asseoir, venez, dit Lisbeth, et mangez un morceau ; vous devez en avoir besoin, après avoir été sur vos jambes depuis plus d'une heure et demie. Venez. Puis elle ajouta d'un ton affligé, comme Dinah s'asseyait près d'elle : Cela me contrariera de vous voir partir ; mais je doute que vous puissiez

rester plus longtemps. Je pourrais m'arranger avec vous dans la maison mieux qu'avec la plupart des gens.

— Je resterai jusqu'à ce soir, si vous voulez, dit Dinah. Je serais demeurée plus longtemps si je ne devais partir pour Snowfield samedi ; il faut que je passe la journée de demain avec ma tante.

— Eh ! je n'y retournerais jamais, à votre place, dans ce pays. Mon vieux venait de ce côté du Stonyshire, mais il l'avait quitté tout jeune et avait bien fait, car il n'y a point de bois, disait-il, et ç'aurait été un mauvais pays pour un charpentier.

— Ah ! dit Adam, je me rappelle que mon père pensait, quand j'étais petit garçon, que si jamais il se décidait à changer de place, ce serait pour aller vers le Sud. Pour moi, je ne sais pas ce qui vaut le mieux. Bartle Massey dit, — et il connaît le Sud, — que les hommes du Nord sont d'une plus belle venue que ceux du Midi ; tête plus dure, le corps plus fort et un peu plus grand. Et puis, dit-il, dans quelques-uns de ces comtés c'est aussi plat que le dos de votre main, et vous ne pouvez rien voir de ce qui est éloigné, à moins de monter sur les plus hauts arbres. Je ne pourrais souffrir cela ; j'aime à aller à mon travail par une route qui me conduise sur quelque élévation, d'où je vois les champs plusieurs milles autour de moi, un pont, une ville, quelque bout de clocher ici ou là. Cela fait comprendre que le monde est grand et qu'il s'y trouve d'autres hommes qui y travaillent aussi des bras et de la tête.

— J'aime mieux les montagnes, dit Seth, quand vous avez les nuages au-dessus de vous et que vous voyez pourtant briller le soleil à grande distance, du côté de Loamford, comme je l'ai souvent vu dernièrement dans des journées d'orage ; il me

semble que ça représente le ciel où se trouvent toujours la joie et la lumière, quoique cette vie soit sombre et nuageuse.

— Oh ! j'aime mieux le côté du Stonyshire, dit Dinah ; je n'aimerais pas à me diriger vers ces pays où les gens sont riches en blé et en troupeaux et le sol si plat et si facile à parcourir, et laisser en arrière les montagnes où les pauvres gens ont à mener une vie si dure, et ces usines où les hommes passent leurs jours loin des rayons du soleil. C'est une grande bénédiction dans une triste et froide journée, quand ces sombres nuages roulent sur la montagne, de sentir l'amour de Dieu dans son âme et de le porter dans ces maisons de pierre, isolées et nues, où il n'y a rien d'autre qui puisse soulager.

— Eh ! dit Lisbeth, cela vous va bien de parler ainsi, vous à qui il faut aussi peu qu'à ces fleurs de boules de neige qui ont vécu des jours et des jours, après que je les ai cueillies, rien qu'avec une goutte d'eau et un peu de lumière ; mais les gens qui ont faim feraient mieux de quitter un pays de famine. Cela ferait moins de bouches pour le même gâteau. Mais, continua-t-elle en regardant Adam, ne parle pas d'aller au Sud ou au Nord, et de laisser ton père et ta mère dans leur fosse pour t'en aller dans un pays dont ils ne connaissent rien. Je ne pourrais jamais rester tranquille dans ma tombe, si je ne te vois pas le dimanche sur le cimetière.

— Ne crains rien, mère, dit Adam ; si je n'avais pas pris le parti de rester ici, je serais loin depuis longtemps. »

Il avait fini de déjeuner et se leva en parlant.

« Que vas-tu faire ? demanda Lisbeth. Commencer le cercueil de ton père ?

— Non, mère, dit Adam ; nous allons porter le bois au village, pour qu'on le fasse là-bas.

— Non, mon fils, non ! s'écria Lisbeth d'un ton impatient et dolent ; tu ne laisseras pas faire le cercueil de ton père par un autre que toi-même. Qui le ferait aussi bien ? Et lui qui savait ce que c'est que de bon ouvrage, qui avait un fils qui est à la tête du village et de Treddleston aussi, par son habileté !

— Très-bien, mère ; si c'est ton désir, je ferai le cercueil ici ; mais je supposais que tu n'aimerais pas à entendre ce travail.

— Et pourquoi ne l'aimerais-je pas ? C'est une chose qu'il faut faire. Qu'est-ce que cela fait, que j'aime ou non ? Est-ce qu'il me reste à choisir dans ce monde autre chose que ce que je ne puis aimer ? Un morceau est aussi bon qu'un autre quand la bouche n'a plus de goût. Il faut que tu te mettes à ce travail avant tout autre, ce matin. Je ne voudrais pas que personne que toi mette la main à ce cercueil. »

Adam rencontra le regard de Seth, qui se portait de Dinah vers lui très-attentivement.

« Non, mère, dit-il, je n'y consentirai pas, à moins que Seth n'y travaille de même, s'il faut le faire ici. J'irai au village ce matin, parce que M. Burge a besoin de moi ; Seth restera à la maison et commencera le cercueil. Je reviendrai à midi, et alors il pourra partir.

— Non, non, persista Lisbeth commençant à pleurer. J'ai dans le cœur que tu dois faire la bière de ton père. Tu es si fier et si orgueilleux que tu ne veux jamais faire ce que ta mère te demande. Tu t'es souvent fâché contre ton père durant sa vie ; tu n'en dois

être que mieux à son égard, maintenant qu'il n'est plus. Il n'aurait pas eu la moindre idée de Seth pour faire cet ouvrage.

— N'en parle plus, Adam, n'en parle plus, dit Seth gracieusement, quoique sa voix indiquât qu'il faisait quelque effort sur lui-même ; la mère a raison. J'irai au travail, et toi reste ici. »

Il passa ensuite à l'atelier, suivi d'Adam, tandis que Lisbeth, obéissant machinalement à ses longues habitudes, commença à desservir le déjeuner, comme si elle n'avait pas l'intention que Dinah la remplaçât plus longtemps. Dinah ne dit rien, mais en prit l'occasion de rejoindre tranquillement les deux frères dans l'atelier.

Ils avaient déjà mis leur tablier et leur bonnet de papier, et Adam se tenait debout la main gauche sur l'épaule de Seth, lui indiquant, avec le marteau qu'il tenait de la main droite, quelques planches qu'ils examinaient. Ils tournaient le dos à la porte par laquelle Dinah entrait, et elle s'approcha si légèrement qu'ils ne s'aperçurent de sa présence que lorsqu'ils entendirent sa voix : « Seth Bede ! » dit-elle. Seth tressaillit, et ils se retournèrent tous deux. Dinah avait l'air de ne pas voir Adam, et, fixant ses yeux sur le visage de Seth, elle lui dit avec une calme bienveillance :

« Je ne vous dis pas adieu. Je vous verrai encore quand vous reviendrez du travail. Pourvu que j'arrive à la ferme avant la nuit, ce sera assez tôt.

— Merci, Dinah ; j'aimerais avons accompagner jusque-là encore une fois. Ce sera peut-être la dernière. »

Il y avait un peu de tremblement dans la voix de Seth. Dinah lui tendit la main et dit : « Vous aurez l'esprit dans une douce

paix aujourd'hui, Seth, à cause de votre patiente tendresse pour votre vieille mère. » Elle se retourna et quitta l'atelier aussi promptement et sans bruit qu'elle y était entrée. Adam l'avait observée attentivement pendant tout ce temps, mais elle ne l'avait pas regardé. Dès qu'elle fut sortie il dit :

« Je ne suis point étonné que tu l'aimes, Seth. Elle a le visage d'un lis. »

L'âme de Seth se peignit dans ses yeux et agita ses lèvres ; il n'avait jamais encore confessé son secret à Adam, mais maintenant il éprouvait un délicieux soulagement et répondit :

« Ah ! Addy, je l'aime trop, je le crains, car elle ne m'aime seulement que comme un enfant de Dieu en sait aimer un autre. Elle n'aimera jamais un homme comme mari, je le crois.

— Non, mon garçon, on ne peut le savoir ; il ne faut pas perdre courage. La matière dont elle est composée est d'un grain plus fin que chez la plupart des autres femmes, je puis le voir facilement. Mais si elle leur est supérieure à tant d'égards, elle peut ne pas l'être pour celui-là. »

Ils ne dirent rien de plus. Seth se rendit au village et Adam commença le travail du cercueil.

« Que Dieu l'aide et m'aide aussi, pensait-il en soulevant la planche. La vie sera probablement pour nous une rude besogne, au dedans et au dehors. C'est une singulière chose de penser qu'un homme qui peut soulever une chaise avec les dents, et faire cinquante milles en marchant sans s'arrêter, tremble et passe du chaud au froid au seul regard d'une femme unique au milieu de tout le reste du monde. C'est un mystère dont nous ne pouvons

nous rendre compte ; du reste, n'en est-il pas de même de la simple graine qui pousse ? »

Livre 1 · 12

Ce même jeudi matin, Arthur Donnithorne circulait dans son cabinet de toilette orné d'une tapisserie fanée, d'un vert olive, représentant la fille de Pharaon et ses suivantes. Son élégante tournure britannique était réfléchie par des miroirs de l'ancien temps ; et tandis que son valet de chambre attachait l'écharpe de soie noire sur son épaule, la discussion qu'il avait avec lui-même venait d'aboutir à une résolution pratique.

« J'ai le dessein d'aller à Eagledale pêcher pendant à peu près une semaine, dit-il à haute voix. Je vous prendrai avec moi, Pym, et je partirai ce matin ; ainsi soyez prêt à onze heures et demie. »

Le léger sifflement qui l'avait aidé à arriver à cette résolution se changea ici en un ténor éclatant, et le corridor qu'il parcourait rapidement résonna de son air favori de l'opéra du Mendiant : « Quand le cœur d'un homme est écrasé par les soucis. » Arthur trouvait sa décision de s'absenter très-héroïque, et se rendait aux écuries pour donner ses ordres. Son approbation personnelle lui était nécessaire, et il ne pouvait en jouir sans la mériter réellement ; il lui fallait la gagner par un sacrifice positif. Il n'avait jamais encore forfait à cette exigence, et il avait une grande confiance en ses propres mérites. Aucun jeune homme n'avouait ses fautes avec plus de candeur ; la franchise était une de ses vertus favorites ; et comment la franchise d'un homme pourrait-elle paraître avec tout son lustre s'il n'a pas quelques peccadilles dont

il puisse s'accuser ? Mais il se plaisait à croire que tous ses défauts étaient d'une espèce généreuse, impétueuse, sanguine, léonine, jamais rampante, artificieuse ou vile. Il n'était pas possible à Arthur Donnithorne de faire une chose basse, lâche ou cruelle. « Si j'ai le diable au corps pour me fourrer dans l'embarras, j'ai soin que le poids en retombe sur mes propres épaules. » Malheureusement il n'y a pas toujours de justice chevaleresque inhérente aux gens à morale boiteuse, et quelquefois ils se refusent obstinément à supporter ces conséquences de leurs fautes, malgré le désir qu'ils en expriment hautement. C'était grâce à cette manière d'arranger les choses qu'Arthur avait toujours mis quelqu'un, outre lui, dans l'embarras. Il avait pourtant un bon caractère, et tous ses projets pour l'avenir, quand il serait maître des terres, avaient eu en vue des tenanciers prospères et satisfaits, adorant leur seigneur, qui serait le modèle d'un gentilhomme anglais. Puis une demeure de premier ordre, élégante et de bon goût, une maison largement tenue, le haras le plus beau du Loamshire, une bourse ouverte à tous les besoins publics, bref, toutes choses aussi opposées que possible à ce qui s'associait maintenant au nom de Donnithorne. Une des premières bonnes actions qu'il projetait dans cet avenir était d'augmenter le revenu d'Irwine pour la cure d'Hayslope, afin qu'il pût jouir d'une voiture pour sa mère et ses sœurs. Sa cordiale affection pour le recteur datait de l'âge des sarraus et des chausses. C'était une tendresse moitié filiale, moitié fraternelle ; assez fraternelle pour lui faire préférer la société d'Irwine à celle de la plupart des hommes plus jeunes, et assez filiale pour lui faire vivement appréhender d'encourir sa désapprobation.

Vous voyez qu'Arthur Donnithorne était un bon garçon : tous ses amis de collège le pensaient ainsi. Il ne pouvait voir souffrir

quelqu'un ; il aurait été très-fâché, même dans ses moments de plus mauvaise humeur, s'il était arrivé quelque mal à son grand-père ; et sa tante Lydia elle-même participait aux avantages de cette tendresse de cœur qu'il avait pour tout le sexe féminin. Serait-il jamais assez maître de lui-même pour être toujours aussi inoffensif et purement bienfaisant que son bon naturel le lui faisait désirer ? c'est ce que personne n'avait encore décidé à son égard ; et nous ne regardons pas de trop près à la conduite d'un beau et généreux jeune homme qui aura assez de fortune pour réparer ses nombreuses peccadilles. Ainsi, s'il a eu le malheur de briser la jambe d'un homme en conduisant comme un fou, il pourra lui faire une belle pension ; ou s'il lui arrive de gâter toute l'existence d'une femme, il lui en témoignera ses regrets par des bagatelles de prix qu'il lui expédiera en écrivant l'adresse de sa propre main. Il serait ridicule de vouloir juger et analyser de semblables positions, comme s'il s'agissait de prendre des informations sur la conduite d'un commis de confiance. Nous employons des épithètes ambiguës, générales et de bon ton à l'égard d'un jeune homme riche et bien né ; et les dames, avec cette fine distinction qui est l'attribut de leur sexe, voient d'emblée qu'il est « accompli. » On peut espérer qu'il pourra traverser la vie sans scandaliser personne, comme un navire digne de la mer et que nul ne refuserait d'assurer. Les vaisseaux sont exposés sur mer à des événements qui, souvent, mettent à découvert quelque fissure que l'on n'aurait jamais soupçonnée dans l'eau tranquille ; et plus d'un « bon garçon, » par une désastreuse combinaison de circonstances, s'est trahi de la même manière.

Mais nous n'avons point lieu d'augurer défavorablement d'Arthur Donnithorne, qui, ce matin, se montre capable d'une résolution prudente ayant la conscience pour base. Une chose est

claire ; la nature a pris soin qu'il n'aille jamais trop loin dans une mauvaise voie avec une complète satisfaction. Il ne dépassera point certaine limite du péché, où il sera attiré par les assauts de l'ennemi. Ce ne sera jamais un courtisan du vice, et il n'en portera point les insignes sur la poitrine.

C'était à peu près neuf heures, et le soleil brillait avec éclat ; tout paraissait plus séduisant après la pluie de la veille. Que c'est une chose agréable, dans une semblable matinée, de se rendre, par une allée de gravier bien ratissé, vers les écuries, avec le projet d'une excursion ! Mais l'odeur des écuries, qui, dans l'ordre naturel des choses, devrait se trouver au nombre des influences calmantes de la vie d'un homme, donnait toujours à Arthur un peu d'irritabilité. Il n'y avait pas moyen d'agir à sa fantaisie dans ce département ; tout y était dirigé de la manière la plus mesquine. Son grand-père s'entêtait à conserver pour maître palefrenier un vieux balourd qu'aucune force n'aurait pu faire sortir de ses vieilles habitudes, et qui était autorisé à engager une série de grossiers garçons du Loamshire pour subordonnés. L'un d'eux avait dernièrement essayé une paire de ciseaux en tondant une place oblongue sur la jument baie d'Arthur. Cet état de choses est naturellement plein d'amertume ; on peut se faire aux ennuis de la maison, mais trouver dans l'écurie une suite de vexations et de dégoûts est plus que ne peuvent supporter longtemps la chair et le sang, sans danger de misanthropie.

Le visage de bois à rides profondes du vieux John fut la première chose que rencontrèrent les yeux d'Arthur en entrant dans cette cour. Il ne pouvait jamais parler sans impatience à cette vieille tête dure.

« Vous ferez seller Meg pour moi et la ferez conduire devant la porte à onze heures et demie ; il faudra aussi seller Rattler pour Pym en même temps. Entendez-vous ?

— J'entends, j'entends, capitaine, » dit le vieux John d'un ton délibéré en suivant le jeune maître dans l'écurie. John considérait un jeune maître comme l'ennemi naturel d'un vieux domestique, et les jeunes gens, en général, comme de peu de secours pour faire cheminer le monde.

Arthur entra pour caresser Meg, évitant, autant que possible, de rien voir d'autre dans les écuries, dans la crainte de perdre sa bonne humeur avant déjeuner. La jolie bête tourna sa gracieuse tête vers son maître quand il s'approcha d'elle. Le petit Trot, une miniature d'épagneul, son compagnon inséparable à l'écurie, était confortablement couché en rond sur son dos.

« Bien, Meg, ma jolie, dit Arthur en lui caressant le cou ; nous ferons un glorieux tour de galop ce matin.

— Non, Votre Honneur ; je ne crois pas que ça se puisse, dit John.

— Comment cela ? Pourquoi pas ?

— Parce qu'elle est boiteuse.

— Boiteuse, le ciel vous confonde ! que voulez-vous dire ?

— Voilà ! le garçon l'a menée trop près des chevaux de Dalton ; l'un d'eux a rué contre elle et lui a meurtri l'os de la jambe de devant. »

L'historien judicieux s'abstient de raconter précisément ce qui suivit. Vous comprenez bien qu'il y eut une certaine dose de lan-

gage expressif, mêlé de who-ho's, pour calmer la bête pendant qu'on examinait la jambe ; que John restait là debout avec autant d'émotion que s'il eût été une canne adroitement taillée dans le pommier sauvage, et qu'Arthur Donnithorne bientôt après repassa les portes sans chanter comme lorsqu'il était venu.

Il se trouvait complètement désappointé et ennuyé. Il n'y avait pas d'autres montures dans les écuries pour lui et Pym que Meg et Rattler, juste au moment où il désirait s'éloigner pour une semaine ou deux. La Providence paraissait dans son tort en permettant une semblable combinaison de circonstances. Être enfermé au Château avec un bras cassé, quand chaque individu de son régiment s'amusait à Windsor ! — être enfermé avec son grand-père, qui avait pour lui la même affection que pour ses vieux actes parcheminés ! se trouver choqué à chaque instant par l'organisation de la maison et du domaine ! En de telles circonstances, un homme prend nécessairement de l'humeur et combat son irritation par un excès quelconque. « Salkeld boirait une bouteille d'oporto par jour, murmurait-il ; mais je ne suis pas dans un assez bon moment pour cela. Eh bien ! puisque je ne puis aller à Eagledale, je galoperai sur Rattler jusqu'à Norburne ce matin, pour déjeuner avec Gawaine. »

Derrière cette résolution avouée, il y en avait une cachée. S'il déjeunait avec Gawaine et faisait durer la conversation, il ne serait guère de retour au Château avant cinq heures, lorsque Hetty serait à l'abri de ses regards dans la chambre de la femme de charge ; et, quand elle repartirait pour la ferme, ce serait le temps où il restait à table après le dîner, ce qui empêcherait qu'il se trouvât sur son chemin. À vrai dire, il n'y aurait point de mal à montrer de la bonté à ce petit objet, et regarder Hetty pendant

une demi-heure valait bien le plaisir de danser avec une douzaine de belles au salon. Mais peut-être ferait-il mieux de ne plus faire attention à elle ; cela pourrait lui mettre des idées en tête, comme Irwine le lui avait fait comprendre ; quoique Arthur, pour son compte, pensât que les jeunes filles n'étaient en aucune manière si tendres et si facilement meurtries ; vraiment, il les avait généralement trouvées le double plus froides et plus rusées que lui-même. Quant à un tort réel à l'égard d'Hetty, cela était hors de question ; Arthur Donnithorne en prenait l'engagement avec une entière confiance. Aussi le soleil de midi le vit se diriger vers Norburne ; et, pour le favoriser, la plaine communale de Halsell se trouvait sur son chemin, et lui donna l'occasion de lancer Rattler en quelques beaux temps de galop. Il n'y a rien de tel que de franchir buissons ou fossés, pour exorciser un démon ; et il est vraiment étonnant que les centaures, avec leur immense supériorité en ce genre d'exercice, aient laissé une si mauvaise réputation dans l'histoire.

Après cela, vous serez peut-être surpris d'apprendre que, quoique Gawaine fût chez lui, l'aiguille du cadran de la grande cour avait à peine dépassé trois heures, qu'Arthur repassait les portes d'entrée, descendait de l'essoufflé Rattler, et rentrait à la maison pour prendre à la hâte un déjeuner à la fourchette. Je crois que depuis ce temps-là il y a eu aussi des hommes qui ont fait bien du chemin pour éviter une rencontre, et ensuite sont revenus au grand trot pour ne pas y manquer. C'est le stratagème favori de nos passions de simuler une retraite et de se retourner brusquement contre nous au moment où nous croyons tenir la victoire.

« Le capitaine a conduit sa bête au vrai pas du diable, dit Dalton, le cocher, dont la personne ressortait en haut relief, tandis qu'il fumait sa pipe contre le mur de l'écurie, quand John ramena Rattler.

— Et je voudrais qu'il eût le diable pour son palefrenier ! grommela John.

— Eh ! eh ! il aurait alors un groom plus aimable que celui qu'il a maintenant, » observa Dalton ; et la plaisanterie lui parut si bonne, que, laissé seul sur la scène, il continua à retirer de temps en temps la pipe de sa bouche, pour cligner de l'œil à un auditoire imaginaire, et se secouer agréablement avec un rire silencieux, répétant mentalement tout le dialogue, afin de pouvoir le réciter avec succès dans la salle des domestiques.

Quand Arthur, après avoir déjeuné, monta à sa chambre de toilette, il était impossible que le débat qu'il avait eu avec lui-même au commencement de la journée ne se représentât pas à son esprit ; mais il ne put s'arrêter sur ce souvenir, il ne put se rappeler les sentiments et les réflexions qui l'avaient décidé à fuir, pas plus que de retrouver la senteur particulière de l'air qui l'avait rafraîchi lorsqu'il avait de bonne heure ouvert la fenêtre.

Le désir de voir Hetty était revenu comme un courant refoulé ; il était surpris lui-même de la force avec laquelle cette fantaisie triviale semblait s'emparer de lui ; et même il tremblait presque en brossant ses cheveux — bah ! c'était d'avoir monté en vrai casse-cou. C'était parce qu'il faisait une affaire sérieuse d'une niaiserie, en y pensant comme si elle avait quelque importance. Il s'amuserait à voir Hetty aujourd'hui, et chasserait le tout de son esprit. C'est tout à fait la faute d'Irwine. « Si Irwine n'avait rien

dit, je n'aurais pas pensé à Hetty la moitié autant qu'à ma jument boiteuse. » D'ailleurs il voulait justement se reposer à l'Ermitage, où il irait finir Zeluco, du docteur Moore, avant le dîner. L'Ermitage se trouvait dans le bosquet des sapins, — le chemin qu'Hetty devait sûrement prendre en venant de la Grand'Ferme. Aussi rien n'était plus simple et plus naturel : la rencontre d'Hetty serait une pure conséquence de sa promenade, et n'en était point l'objet.

L'ombre d'Arthur glissait plus promptement au milieu des chênes robustes du parc qu'on aurait pu l'attendre d'un homme fatigué et pendant la chaleur de l'après-midi. Il était à peine quatre heures lorsqu'il s'arrêta devant la porte haute et étroite qui conduisait dans ce délicieux labyrinthe boisé qui bordait le parc et qu'on appelait le bosquet des Pins, non qu'il y en eût beaucoup, mais parce qu'il y en avait quelques-uns. C'était un bois de hêtres et de tilleuls, avec par-ci par-là un bouleau aux feuilles tremblantes et argentées, justement l'espèce de forêt habitée de préférence par les nymphes. Vous croyez voir leurs formes blanches, éclairées par le soleil, briller à travers les buissons, ou guetter à la dérobée, de derrière les contours polis d'un tilleul élevé, entendre leur rire doux et limpide ; mais si vous regardez avec des yeux trop curieusement sacrilèges, elles s'évanouissent derrière les bouleaux argentés, vous font croire que leurs voix n'étaient que le ruisseau qui murmure, se métamorphosant peut-être en un écureuil fauve qui grimpe en gambadant et se moque de vous au sommet des branches. Ce n'était point un bois avec du gazon ou du gravier bien foulé, mais avec des sentiers étroits, terreux, en forme de couloirs, bordés de moelleuses lignes de mousse délicate, sentiers qui paraissent formés par le bon vouloir des arbres et des buissons, se retirant de côté avec

respect pour laisser passer la grande reine des nymphes aux pieds blancs.

C'est le long du plus large de ces sentiers que passait Arthur Donnithorne sous une avenue de tilleuls et de hêtres. Le temps était calme, la lumière dorée glissait languissamment sur les rameaux supérieurs, laissant tomber quelques jets sur le sentier empourpré et sur sa bordure de mousse légèrement humide ; c'était une de ces soirées où le destin cache sa froide et effrayante figure derrière un brillant voile nuageux, nous enveloppe de ses chaudes ailes veloutées et nous enivre du parfum de violette que son souffle répand. Arthur s'avançait négligemment, un livre sous le bras, mais sans regarder la terre, comme c'est l'usage dans la méditation ; ses regards se dirigeaient volontiers sur une courbe éloignée de la route, où devait avant peu paraître une petite personne. Ah ! la voilà qui arrive : d'abord un brillant point de couleur, comme un oiseau des tropiques au milieu des buissons ; puis une figure agile, avec un chapeau rond et un petit panier sous le bras ; puis une jeune fille rougissant, presque effrayée, mais au brillant sourire, faisant sa révérence avec un regard confus, quoique heureux, lorsque Arthur se trouve près d'elle. Si Arthur avait eu le temps de penser, il eût trouvé singulier de se sentir agité lui-même, de rougir aussi, en un mot, de paraître et d'être aussi sot que s'il avait été pris par surprise au lieu de trouver justement ce qu'il cherchait.

Pauvres créatures ! Quel dommage qu'ils ne fussent pas dans l'âge d'or de l'enfance, où ils se seraient arrêtés face à face, se regardant l'un l'autre avec timidité et plaisir ; puis se seraient mutuellement donné un léger baiser de papillon, et auraient pris leur course pour jouer ensemble. Arthur serait retourné à la mai-

son, à sa couchette aux rideaux de soie, et Hetty à son oreiller de toile de ménage : tous deux auraient dormi sans rêver, et le lendemain se seraient à peine souvenus de la veille !

Arthur revint en arrière et marcha à côté d'Hetty sans savoir pourquoi. Ils étaient seuls ensemble pour la première fois. Quelle puissante influence a ce premier tête-à-tête ! Pendant une ou deux minutes il n'osa vraiment pas regarder cette petite faiseuse de beurre. Quant à Hetty, ses pieds posaient sur un nuage ; elle était portée par de doux zéphyrs ; elle avait oublié ses rubans roses ; elle ne pensait pas plus à son corps que si son âme enchantée était passée dans un nénufar reposant sur les eaux et réchauffé par les rayons d'un soleil d'été. Quoique cela paraisse étrange, Arthur trouva une certaine sécurité et confiance dans sa propre timidité ; c'était un état d'esprit tout à fait différent de ce qu'il attendait dans une rencontre avec Hetty ; et, au milieu de toutes ces vagues sensations, il sentit que ses débats intérieurs et ses scrupules précédents étaient bien inutiles.

« Vous avez bien raison de choisir cette route pour venir au Château, dit-il enfin en baissant ses regards sur Hetty. C'est bien plus joli et bien plus court que de venir par l'une ou l'autre des loges.

— Oui, monsieur, » répondit Hetty d'une voix tremblante et très-faible. Elle ne savait pas du tout comment parler à un monsieur comme M. Arthur, et sa vanité même lui faisait retenir ses paroles.

« Est-ce que vous venez chaque semaine voir madame Pomfret ?

— Oui, monsieur, chaque jeudi, excepté quand elle doit sortir avec miss Donnithorne.

— Et elle vous enseigne quelque chose, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, le raccommodage de la dentelle, qu'elle a appris à l'étranger, et le raccommodage des bas : cela ressemble tout à fait au tricotage, vous ne pourriez dire qu'il a été raccommodé ; et elle m'enseigne aussi à couper.

— Comment ! est-ce que vous allez devenir une femme de chambre ?

— J'aimerais vraiment bien en être une. » Hetty parlait un peu plus haut maintenant, mais tremblait encore légèrement ; elle pensait que peut-être elle paraissait au capitaine Donnithorne aussi sotte que Luke Britton lui paraissait sot à elle.

« Je pense que madame Pomfret vous attend toujours à cette heure-ci ?

— J'y vais à quatre heures. Je suis un peu en retard, parce que ma tante n'a pu se passer de moi ; mais régulièrement c'est à quatre heures, parce que cela nous donne du temps, avant que la cloche de miss Donnithorne ne sonne.

— Ah ! alors il ne faut pas que je vous retienne, sans cela j'aurais aimé à vous montrer l'Ermitage. L'avez-vous jamais vu ?

— Non, monsieur.

— Voici le sentier qui y conduit. Mais nous n'irons pas à présent. Je vous le montrerai une autre fois, si vous désirez le voir.

— Oui, monsieur, s'il vous plaît.

— Est-ce que vous retournez toujours par ce chemin le soir ? n'avez-vous pas peur de prendre une route si solitaire ?

— Oh ! non, monsieur, ce n'est jamais tard ; je pars toujours à huit heures, et il fait si clair maintenant le soir ! Ma tante serait bien fâchée contre moi si je ne rentrais pas avant neuf heures.

— Peut-être Craig, le jardinier, vient pour vous protéger ? »

Une vive rougeur couvrit le visage et le cou d'Hetty. « Bien sûr qu'il ne le fait pas ; bien sûr qu'il ne l'a jamais fait ; je ne le lui permettrais pas ; je ne l'aime pas, » dit-elle rapidement, et des larmes d'indignation étaient venues si vite, qu'avant qu'elle eût cessé de parler, une brillante goutte roulait le long de sa joue brûlante. Puis elle fut mortellement honteuse de pleurer, et pendant un moment son bonheur s'évanouit. Mais l'instant après elle sentit un bras autour d'elle et une douce voix dire :

« Eh bien, Hetty, qu'est-ce qui vous fait pleurer ? Je ne voulais pas vous chagriner ; je ne voudrais pas, pour tout au monde le faire, petit bijou. Allons, ne pleurez pas ; regardez-moi, ou je croirai que vous ne voulez pas me pardonner. »

Arthur avait posé sa main sur le bras potelé qui était le plus près de lui, et se penchait vers Hetty avec un air d'insinuante cajolerie. Hetty leva ses longs cils humides et rencontra des yeux fixés sur les siens avec un regard suppliant, doux et timide. Quel espace dans le temps occupèrent ces instants où leurs yeux se rencontrèrent et où son bras la toucha ! L'amour est une chose si simple quand nous n'avons que vingt et un printemps et qu'une douce fille de seize ans frémit sous notre regard comme un bouton de rose qui s'ouvre, étonné et ravi au soleil du matin. De telles âmes primitives se rapprochent l'une de l'autre comme

deux pêches veloutées qui se touchent délicatement et restent en repos ; elles se mélangent aussi facilement que deux petits ruisseaux qui ne demandent qu'à se fondre et entrelacer pour toujours leurs méandres sous les retraites les plus touffues. Tandis qu'Arthur plongeait ses regards dans les yeux noirs et moelleux d'Hetty, il lui était indifférent de savoir quelle espèce d'anglais elle parlait, et même si les puffs et la poudre eussent été à la mode, il ne se fût probablement point aperçu, dans ces moments, que ces signes de haute naissance lui manquassent. Mais ils se séparèrent brusquement, avec battement de cœur ; quelque chose était bruyamment tombé par terre ; c'était le panier d'Hetty ; tous ses petits objets de travail féminin furent dispersés sur le sentier, quelques-uns roulaient à grande distance. Il y avait bien à faire à les relever, et pas un mot ne fut prononcé ; mais quand Arthur suspendit de nouveau le panier à son bras, la pauvre enfant sentit une étrange différence dans ses yeux et ses manières. Il ne fit que lui presser la main, et lui dit avec un regard et un ton qui la glacèrent presque :

« Je vous ai retardée ; je ne veux pas vous retenir plus longtemps à présent. On doit vous attendre à la maison. Adieu ! »

Sans lui laisser le temps de parler, il s'éloigna et se dirigea rapidement vers la route qui conduisait à l'Ermitage, laissant Hetty poursuivre son chemin dans un rêve étrange, qui paraissait avoir commencé par des joies enivrantes et se changer maintenant en contrariétés et tristesse. La rencontrerait-il encore quand elle retournerait à la maison ? Pourquoi lui avait-il presque parlé comme s'il était fâché contre elle ? et puis s'enfuir si soudainement ? Elle pleurait, sachant à peine pourquoi.

Arthur était aussi mal à son aise, mais ses sensations étaient éclairées pour lui par une connaissance intime plus distincte. Il se précipita vers l'Ermitage, qui était au cœur du bois, ouvrit la porte d'une main pressée, la referma après lui, lança Zeluco dans le coin le plus éloigné, et, enfonçant sa main droite dans sa poche, parcourut quatre ou cinq fois l'étendue de la petite chambre, puis s'assit sur l'ottomane dans une pose roide et incommode, comme nous le faisons souvent quand nous ne voulons pas nous livrer à nos sentiments.

Il devenait amoureux d'Hetty ; c'était tout à fait sûr. Il était prêt à tout envoyer n'importe où, afin de pouvoir s'abandonner à ce délicieux entraînement qui venait de surgir. Il n'y avait pas moyen de se le dissimuler maintenant ; ils ne s'aimeraient que trop, s'il continuait à s'occuper d'elle ; et qu'en résulterait-il ? Il faudra partir dans quelques semaines, et la pauvre petite sera malheureuse. Il ne veut plus la voir seule à l'avenir ; il veut se tenir hors de son chemin. Quelle sottise d'être revenu de chez Gawaine !

Il se leva et ouvrit les fenêtres pour laisser entrer la douce brise de l'après-midi et la senteur salubre des pins qui entouraient l'Ermitage. Cet air doux ne vint point en aide à ses résolutions, tandis qu'il s'appuyait sur la balustrade en regardant ces arbres. Considérant sa résolution comme suffisamment fixée, il n'y avait aucune nécessité à discuter davantage la chose. Il avait décidé de ne pas rencontrer Hetty de nouveau ; maintenant il pouvait se laisser aller à penser quel immense plaisir ce serait, si les circonstances étaient différentes, quel bonheur il y aurait à la retrouver ce soir à son retour, à l'enlacer de nouveau de son bras et regarder ce doux visage. Il serait curieux de savoir si la chère

petite pensait aussi à lui : vingt à parier contre un qu'elle le faisait. Que ses yeux étaient beaux avec ces larmes aux cils ! Il serait heureux de passer un jour entier à les regarder, et il faut la revoir ; il faut la revoir, simplement pour dissiper la fâcheuse impression qu'elle peut garder dans l'esprit pour la manière dont il vient d'agir envers elle. Il veut se conduire avec calme et bienveillance, justement pour empêcher qu'elle ne retourne à la maison la tête pleine de dangereuses chimères. Oui, c'est, après tout, ce qu'il y a de mieux à faire.

Il fallut longtemps, plus d'une heure, avant qu'Arthur eût amené ses méditations à ce point ; mais, une fois qu'il y fut arrivé, il ne put rester à l'Ermitage. Il fallait remplir par le mouvement le temps qui devait se passer jusqu'au moment de revoir Hetty. Et il était déjà assez tard pour aller s'habiller pour le dîner, car son grand-père dînait à six heures.

Livre 1 · 13

Madame Pomfret avait eu une légère querelle avec madame Best, la femme de charge, le matin de ce jeudi-là, ce qui eut deux conséquences très-commodes pour Hetty. Cela engagea madame Pomfret à se faire envoyer le thé dans sa chambre, et ranima chez cette femme exemplaire un souvenir si vif de plusieurs traits de conduite de madame Best et de dialogues dans lesquels madame Best s'était montrée au-dessous de son interlocutrice, madame Pomfret, qu'Hetty n'eut pas besoin de plus de présence d'esprit qu'il n'en fallait pour tirer son aiguille et répondre « oui » ou « non », de temps en temps. Elle aurait bien voulu remettre son

chapeau plus tôt qu'à l'ordinaire ; mais elle avait dit au capitaine Donnithorne qu'elle repartait toujours vers huit heures ; et s'il pensait à retourner à la forêt avec l'idée de la voir et qu'elle fût déjà passée ? Viendrait-il ? Sa petite âme de papillon flottait incessamment entre le souvenir et l'attente. Enfin l'aiguille des minutes de la vieille pendule à cadran de bronze indiqua huit heures moins un quart, et il y avait toutes sortes de raisons pour se préparer à partir. Les préoccupations de madame Pomfret ne l'empêchèrent point de remarquer ce qui semblait un surcroît de beauté dans cette fillette, tandis qu'elle attachait son chapeau devant le miroir.

« Je crois que cette enfant devient de jour en jour plus jolie, fut son commentaire intérieur. Tant pis. Elle n'en trouvera pas plus vite pour cela une place ou un mari. Les hommes prudents et sages n'aiment pas à prendre de si jolies femmes. Quand j'étais fille, j'étais plus admirée que si j'eusse été très-jolie. Cependant elle a raison d'avoir pour moi de la reconnaissance de ce que je lui enseigne quelque chose dont elle puisse faire un gagne-pain, plutôt qu'avec un travail de ferme. On m'a toujours dit que j'avais bon cœur, et c'est la vérité, et c'est bien en moi, autrement il ne se trouverait pas dans cette maison des gens pour faire les maîtres avec moi, comme dans la chambre de la femme de charge. »

Hetty traversa à la hâte la petite portion du préau qui était sur son chemin, craignant de rencontrer M. Craig, auquel elle aurait à peine pu parler poliment. Comme elle se sentit soulagée quand elle se trouva sous les chênes et au milieu des palissades du parc ! Même là, prête à tressaillir comme les cerfs qui bondissaient et fuyaient à son approche, elle ne faisait aucune attention à la lu-

mière du soir qui s'étendait mollement sur les allées d'herbe, entre les barrières, et rendait plus visible la beauté de leur verdure que les rayons plus puissants du soleil du midi. Elle ne pensait à rien de ce qui était autour d'elle, et voyait seulement ce qui pouvait être : M. Arthur Donnithorne venant à sa rencontre dans le bois des sapins. C'était le premier plan du tableau d'Hetty ; derrière se trouvait quelque chose de brillant et de nuageux, des jours qui ne devaient point être comme ceux de sa vie passée. Il lui semblait comme si elle avait été fiancée au dieu de quelque fleuve, qui pouvait une fois ou une autre l'introduire dans ses grottes merveilleuses, sous un ciel liquide. Comment savoir ce qui arriverait après cet étonnant commencement de bonheur ? Si une caisse pleine de dentelles, de satin et de bijoux ne lui serait point envoyée de quelque source inconnue ? Comment ne pas croire que son sort allait changer, et que le lendemain quelque joie encore plus enivrante lui serait apportée ? Hetty n'avait jamais lu un roman ; si elle l'eût essayé, je crois que les expressions en eussent été trop difficiles pour elle ; comment alors donner une forme à ses espérances ? Elles étaient aussi indéfinies que les parfums alanguissants du jardin du château, qui s'étaient répandus autour d'elle quand elle en sortait.

La voici à une barrière, celle qui s'ouvre vers le bois de pins. Elle entre dans le bois, où règne déjà le crépuscule, et à chaque pas qu'elle fait la crainte devient plus lourde à son cœur. S'il ne venait pas ! Oh ! qu'elle était terrible la pensée de ressortir de l'autre côté du bois, sur la route découverte, sans l'avoir vu ! Elle atteint le premier détour qui conduit à l'Ermitage en marchant lentement ; il ne s'y trouve point. Elle déteste le levraut qui traverse en courant le sentier ; elle déteste tout ce qui n'est pas ce qu'elle désire. Elle avance toujours, heureuse d'arriver près d'un

détour du chemin, car peut-être il est de l'autre côté. Non. Elle va bientôt pleurer ; son cœur est si gonflé ! les larmes sont à ses yeux ; elle soupire, les coins de sa bouche tremblent et ses larmes coulent.

Elle ne sait pas qu'il y a encore un tournant conduisant à l'Ermitage, qu'elle en est tout près et qu'Arthur Donnithorne n'est qu'à quelques pas d'elle, plein d'une seule pensée, une pensée dont elle est l'unique objet. Il va revoir Hetty ; c'est là le désir ardent qui n'a fait que grandir, pendant les trois dernières heures, comme une altération fiévreuse. Non pas, naturellement, pour lui parler d'un ton caressant, comme il l'a fait imprudemment avant le dîner, mais pour remettre les choses en bon ordre avec elle, par une bienveillance qui aura l'air d'une politesse amicale, et l'empêchera de se laisser aller à des idées fausses sur leurs relations mutuelles.

Si Hetty avait su qu'il était là, elle n'aurait pas pleuré, et c'eût été mieux, car Arthur alors se serait peut-être conduit aussi sagement qu'il en avait l'intention. Mais, dans cet état de choses, elle tressaillit lorsqu'il parut au bout de l'allée latérale, et leva les yeux vers lui avec deux grosses larmes roulant sur ses joues. Comment aurait-il pu ne pas lui parler d'une voix douce et consolante, comme à un épagneul aux yeux brillants qui aurait eu une épine à la patte ?

« Quelque chose vous a-t-il effrayée, Hetty ? Avez-vous vu quelque chose dans le bois ? N'ayez pas peur ; je vais vous garder à présent. »

Hetty rougissait tellement qu'elle ne savait pas si elle était heureuse ou malheureuse. Encore pleurer ! que pensaient les

messieurs de filles qui pleuraient ainsi ? Elle se sentait incapable même de dire « Non, » mais ne pouvait que détourner les yeux et essuyer les larmes sur ses joues. Mais ce ne fut point avant qu'une grosse goutte ne fût tombée sur ses attaches roses ; elle s'en aperçut parfaitement.

« Allons, reprenez votre gaieté. Souriez-moi et dites-moi ce que c'était. Allons, dites-le-moi. »

Hetty tourna la tête de son côté et murmura : « J'ai cru que vous ne viendriez pas ; » et peu à peu elle prit le courage de lever les yeux vers lui. Ce regard était trop. Il eût fallu avoir des yeux de granit égyptien pour ne pas le lui rendre avec amour.

« Petit oiseau peureux ! petite rose en pleurs ! innocent bijou ! Vous ne pleurerez plus, à présent que je suis avec vous, n'est-ce pas ? »

Il ne sait pas le moins du monde ce qu'il dit. Ce n'est pas là ce qu'il voulait dire. Son bras a de nouveau entouré la taille et son étreinte se resserre ; son visage se rapproche de plus en plus de la joue arrondie, ses lèvres rencontrent ces lèvres enfantines, et pendant un long moment le temps s'est arrêté. Eût-il été un berger d'Arcadie ou le premier jeune homme donnant un baiser à la première jeune fille, ou Éros lui-même, buvant aux lèvres de Psyché, il n'eût pas été plus heureux.

Pendant quelques minutes il n'y eut pas une parole. Ils avancèrent le cœur palpitant jusqu'à ce qu'ils fussent en vue de la porte qui fermait l'extrémité du bois. Alors ils se regardèrent, mais ce n'était plus comme ils l'avaient fait auparavant ; dans leurs yeux était le souvenir d'un baiser.

Mais déjà quelque amertume commençait à se mêler à cette source de douce joie : Arthur sentait du malaise. Il retira son bras de la taille d'Hetty et lui dit :

« Nous voici presqu'au bout de la forêt. Quelle heure peut-il être ? ajouta-t-il en tirant sa montre. Huit heures et vingt, mais ma montre avance. Cependant il vaut mieux que je n'aille pas plus loin maintenant. Allez vite de votre pied léger, et arrivez en sûreté à la maison. Adieu. »

Il lui prit la main et la regarda presque avec tristesse et un sourire forcé. Les yeux d'Hetty paraissaient le supplier de ne pas encore s'en aller ; il lui caressa la joue en lui redisant adieu. Elle fut obligée de le quitter et de suivre son chemin.

Arthur s'élança en arrière au travers du bois, comme s'il voulait mettre un grand espace entre lui et Hetty. Il ne voulait pas retourner à l'Ermitage ; il se rappelait la discussion qu'il y avait eue avec lui-même avant dîner, et tout cela n'avait abouti à rien, à moins que rien. Il marcha droit dans le parc, heureux de sortir du bosquet, qui, certainement, était hanté par son mauvais génie. Ces tilleuls et ces bouleaux si polis, il y avait quelque chose d'enivrant rien qu'à les voir ; mais les vieux chênes aux vigoureux troncs noueux n'avaient en eux aucune influence énervante, leur vue seule pourrait donner à un homme quelque énergie. Arthur s'égara au milieu des étroites ouvertures des palissades, errant sans chercher d'issue, jusqu'à ce que la nuit remplaçât presque le crépuscule sous le feuillage touffu, et que les lièvres parussent noirs en s'élançant au travers du sentier.

Il était impressionné bien plus vivement que le matin ; c'était comme si son cheval se fût refusé à faire un saut et eût osé se re-

gimber contre son maître. Il était mécontent de lui-même, irrité, mortifié. Il ne fixa pas plus tôt son esprit sur les conséquences probables d'émotions semblables à celles qui s'étaient emparées de lui dans ce jour, de continuer à s'occuper d'Hetty, de s'accorder les occasions de ces légères caresses auxquelles il s'était laissé entraîner si vite, qu'il vit l'impossibilité d'un tel avenir pour lui. Faire la cour à Hetty était chose bien différente que de faire la cour à quelque jolie personne de son rang ; ceci pouvait se considérer comme un amusement des deux côtés, et s'il devenait sérieux, rien ne s'opposait à une union. Mais on médirait immédiatement de la petite fille s'il arrivait qu'on la vît se promener avec lui ; et puis ces excellentes gens, les Poyser, pour lesquelles une bonne réputation était aussi précieuse que s'ils avaient eu le meilleur sang du pays dans leurs veines ! il se prendrait en haine s'il était cause d'un tel scandale sur les terres qui devaient lui appartenir un jour, et au milieu de tenanciers dont il voulait être respecté. Il ne lui semblait pas plus facile de tomber ainsi dans sa propre estime que de pouvoir se briser les deux jambes et marcher sur des béquilles pour le reste de ses jours. Il ne pouvait croire à cet état, c'était trop odieux, trop peu lui.

Et lors même que personne ne s'en apercevrait, ils pouvaient s'attacher beaucoup trop l'un à l'autre, et, après tout, il n'en résulterait que la douleur de la séparation. Aucun gentilhomme, si ce n'est dans les ballades, ne peut épouser une nièce de fermier. Il devait couper court à tout cela. C'était une trop grande folie.

Il était si bien décidé ce matin, avant d'aller chez Gawaine ; et pourtant quelque chose s'était emparé de lui et l'avait fait revenir au galop. Il ne pouvait donc compter sur ses propres résolutions, comme il l'avait cru ; il désirait presque que son bras pût redeve-

nir douloureux pour ne plus penser qu'à s'en guérir. Comment savoir quel pourrait être son état du lendemain dans cette place maudite, où il n'y avait rien pour l'occuper sérieusement toute la mortelle journée ? Que pouvait-il faire pour se mettre à l'abri de quelque retour de cette folie ?

Il n'y avait qu'une seule ressource : aller le dire à Irwine, lui tout raconter. Le simple fait d'en parler en ferait une chose triviale ; la tentation s'évanouirait comme le charme des mots de tendresse s'évanouit quand on les répète à des indifférents. De toute manière, ce lui serait utile de le dire à Irwine. Il irait à cheval à Broxton le lendemain, après le déjeuner.

Arthur n'eut pas plus tôt pris cette détermination qu'il commença à chercher lequel des sentiers le reconduirait à la maison par la promenade la plus courte. Il était sûr de dormir maintenant, il en avait eu assez pour le fatiguer, et il n'y avait plus de nécessité à réfléchir.

Livre 1 · 14

Tandis que cette séparation se passait dans la forêt, une autre avait lieu dans la chaumière. Lisbeth se tenait debout avec Adam devant la porte, s'efforçant, avec sa vue fatiguée, d'apercevoir encore Seth et Dinah qui montaient le versant opposé.

« Eh ! je suis fâchée de n'en plus rien voir, dit-elle à Adam en rentrant dans la maison. Je l'aurais volontiers gardée près de moi jusqu'à ce que je meure et que j'aille reposer près de mon vieux. Elle rendrait la mort plus facile ; elle a une voix si douce et ses

mouvements sont si calmes ! Je ne serais pas étonnée qu'elle fût représentée dans cette image de ta Bible neuve : l'ange assis sur la grosse pierre à côté du tombeau. Eh ! je ne craindrais pas d'avoir une fille comme ça ; mais personne n'épouse celles qui sont bonnes à quelque chose.

— Eh bien, mère, j'espère que tu l'auras pour fille, car Seth a du goût pour elle, et j'espère qu'avec le temps elle en prendra pour lui.

— À quoi sert de parler de ça ? Elle ne pense pas à Seth. Elle s'en va à vingt milles d'ici. Comment prendra-t-elle du goût pour lui, je voudrais bien savoir ? Pas plus que le pain ne peut lever sans levain. Les livres de chiffres auraient pu te l'apprendre mieux que cela, je pense, autrement tu ferais tout aussi bien de lire des imprimés ordinaires, comme Seth le fait.

— Non, mère, dit Adam en riant, les chiffres nous disent bien des bonnes choses, et sans eux nous ne pourrions aller loin ; mais ils ne nous disent rien sur les sentiments des gens. C'est un travail plus délicat de les calculer. Mais Seth est le meilleur garçon qui ait jamais manié un outil ; il a beaucoup de bon sens et très-bonne mine aussi, et il a la même manière de penser que Dinah. Il mérite de l'obtenir, quoiqu'on ne puisse nier qu'elle soit un précieux morceau d'ouvrière. On ne voit pas tous les jours des femmes comme celle-là sortir de la fabrique.

— Eh ! tu prends toujours le parti de ton frère. Tu as toujours fait de même depuis que vous étiez tout petits. Tu voulais toujours partager avec lui. Mais qu'est-ce que Seth a à faire avec le mariage ? il n'a que vingt-trois ans ; il ferait mieux d'apprendre à mettre dix sous de côté. Et quant à l'obtenir, elle a deux ans de

plus que lui ; elle est presque de ton âge. Mais voilà comme ça va ; les gens veulent toujours prendre leur contraire, comme s'ils devaient être assortis comme le porc, un morceau de bonne viande avec un morceau de rebut. »

Chez quelques espèces d'esprits féminins, les choses qui pourraient arriver tirent un charme temporaire de la comparaison avec ce qui est. Lisbeth était chagrine de ce qu'Adam ne voulait pas épouser lui-même Dinah, aussi chagrine qu'elle l'eût été s'il avait désiré se marier avec elle et abandonner ainsi Marie Burge et l'association, tout autant que s'il devait épouser Hetty.

Cette conversation d'Adam avec sa mère avait lieu un peu après huit heures et demie ; ainsi quand, dix minutes plus tard, Hetty arriva au tournant du sentier qui menait à la porte de la ferme, elle vit Dinah et Seth s'approcher par le côté opposé, et attendit qu'ils vinssent la rejoindre. Eux aussi, comme Hetty, s'étaient un peu attardés dans leur promenade, car Dinah essayait, par ses paroles, de consoler et de fortifier Seth au moment de le quitter. Mais quand ils virent Hetty ils s'arrêtèrent et se touchèrent la main. Seth reprit la route de chez lui et Dinah s'approcha seule.

« Seth Bede serait bien venu vous parler, ma chère, dit-elle en rejoignant Hetty, mais son cœur est rempli de tristesse ce soir. »

Hetty répondit par un gracieux sourire, comme si elle ne savait pas bien ce qu'on lui avait dit ; et c'était un curieux contraste que cette étincelante gentillesse toute pleine d'elle-même examinée par la figure calme et compatissante de Dinah, avec ce regard franc qui disait qu'en son cœur il n'y avait point de secrets, mais qu'il était plein de sentiments qu'elle désirait ardemment parta-

ger avec tout le monde. Hetty aimait Dinah tout autant qu'elle avait jamais aimé une autre femme ; comment aurait-elle pu faire différemment pour une personne qui avait toujours un mot favorable pour elle quand sa tante la trouvait en faute, et qui était toujours prête à la débarrasser de Totty, cette petite ennuyeuse Totty, dont chacun se faisait un jouet favori, et à laquelle Hetty ne trouvait aucun charme ? Dinah n'avait jamais dit un mot de désapprobation ou de reproche à Hetty pendant tout le temps de sa visite à la ferme ; elle lui avait beaucoup parlé d'une manière sérieuse, mais Hetty ne s'en préoccupait guère, car elle n'écoutait jamais. Quelque observation que Dinah pût lui adresser, elle l'accompagnait toujours d'une caresse et offrait de faire pour elle quelques raccommodages. Dinah était pour elle une énigme ; Hetty la regardait comme un petit oiseau qui ne peut que sautiller de rameau en rameau, le vol rapide de l'hirondelle ou de l'alouette s'élançant dans les airs. Mais elle ne s'inquiétait pas de s'expliquer cette sainte fille, pas plus que de savoir ce que signifiaient les images du Progrès du pèlerin, ou de la vieille Bible infolio, au sujet desquelles Marty et Tommy l'ennuyaient toujours le dimanche.

Alors Dinah prit sa main et la mit sous son bras.

« Vous avez l'air bien heureux ce soir, chère enfant, dit-elle. Je penserai souvent à vous quand je serai à Snowfield, et je verrai devant moi votre visage tel qu'il est maintenant. C'est une chose singulière : quelquefois, quand je suis entièrement seule, assise dans ma chambre avec les yeux fermés, ou me promenant sur les collines, les personnes que j'ai vues ou connues, ne fût-ce que pour quelques jours, apparaissent devant moi ; j'entends leur voix et je les vois regarder et agir, presque mieux que lorsqu'elles

étaient réellement près de moi et que je pouvais les toucher. Alors mon cœur est attiré vers elles et j'éprouve pour ce qui leur arrive les mêmes sentiments que pour ce qui me concerne ; je trouve de la jouissance à mettre tout cela devant le Seigneur et me reposer en son amour, pour elles comme pour moi. Aussi suis-je bien sûre que vous m'apparaîtrez. »

Elle s'arrêta un moment, mais Hetty ne dit rien.

« Cela a été une chose bien précieuse pour moi, continua Dinah, hier au soir et aujourd'hui, que de voir deux aussi bons fils qu'Adam et Seth Bede. Ils sont si tendres et si attentifs pour leur vieille mère ! Elle m'a raconté ce qu'Adam avait fait, pendant ces dernières années, pour venir en aide à son père et à son frère ; c'est étonnant quel esprit de sagesse et quelle instruction il a, et comme il est disposé à s'en servir en faveur de ceux qui sont faibles. Je suis sûre aussi qu'il a le cœur aimant. J'ai souvent remarqué, parmi ceux que je connaissais autour de Snowfield, que les hommes forts et adroits sont souvent les plus doux pour les femmes et les enfants ; et c'est joli de les voir porter les petits marmots comme s'ils ne pesaient pas plus que de petits oiseaux. Et les petits enfants paraissent toujours préférer le bras fort. Je pense qu'il en serait ainsi d'Adam Bede. Ne le croyez-vous pas, Hetty ?

— Oui, » répondit Hetty machinalement, car sa pensée avait tout ce temps été dans le bois, et il lui aurait été difficile de dire à quoi elle donnait son assentiment. Dinah vit qu'elle n'était pas disposée à parler ; mais elles n'auraient pas eu le temps d'en dire beaucoup plus, car elles étaient maintenant à la porte de la cour.

Le calme crépuscule, avec sa rougeur mourante à l'ouest et ses quelques pâles étoiles luttant avec lui, s'étendait sur la cour de la ferme, où l'on n'entendait pas d'autre son que le bruit des pieds des chevaux dans l'écurie. C'était à peu près vingt minutes après le coucher du soleil ; les volailles étaient toutes sur leur perchoir, et le dogue étendu sur la paille, hors de sa hutte, avec le terrier noir et fauve à ses côtés, lorsque le bruit de la porte, qui se refermait, les dérangea et les fit aboyer comme de bons surveillants avant qu'ils en sussent clairement la raison.

L'aboiement fit effet à la maison, car dès que Dinah et Hetty approchèrent, le seuil de la porte fut occupé par une figure de belle taille, à visage rubicond et aux yeux noirs, qui pouvaient paraître très-fins et au besoin dédaigneux, les jours de marché, par exemple, mais qui, pour le moment, avaient l'expression d'une vraie cordialité. Il est bien reconnu que de grands érudits, qui ont montré la sévérité la plus dure dans leur critique des travaux littéraires d'autrui, étaient cependant d'un caractère doux et indulgent dans leur vie de famille ; et j'ai entendu parler d'un homme qui, de sa main gauche, berçait avec douceur des jumeaux, tandis que de la droite il déchirait, par les sarcasmes les plus mordants, un adversaire qui avait trahi sa grossière ignorance de l'hébreu. On peut pardonner des faiblesses et des erreurs, hélas ! elles ne sont étrangères à personne ; mais l'homme qui se fourvoie sur les points importants de l'hébreu doit être traité comme l'ennemi de sa race. Il y avait le même mélange de bonté et de rudesse chez Martin Poyser. Il avait un si bon naturel qu'il s'était montré beaucoup plus attentif et respectueux que jamais pour son vieux père depuis que celui-ci lui avait fait un acte de donation de tout ce qu'il possédait, et personne ne jugeait ses voisins plus charitablement en tout ce qui concernait leur per-

sonne. Mais pour un fermier, tel que Luke Britton, par exemple, dont les jachères n'étaient pas bien nettoyées, qui ne connaissait pas les premiers éléments concernant les haies ou les fossés, et qui ne montrait que bien peu de jugement dans l'achat du bois pour l'hiver, Martin Poyser était aussi dur et aussi implacable que le vend du nord-ouest. Luke Britton ne pouvait pas faire une remarque, même au sujet du temps, que Martin Poyser n'y découvrît une teinte de cette ignorance profonde et générale qui était évidente dans toutes ses opérations de fermage. Il ne pouvait souffrir le rencontrer au cabaret du Royal-Georges un jour de marché, et sa seule vue de l'autre côté de la route donnait à ses yeux une expression sévère, aussi différente que possible du regard paternel qui accueillit ses deux nièces à leur approche. M. Poyser avait fumé sa pipe du soir et tenait maintenant ses mains dans ses poches, seule ressource d'un homme qui reste debout après avoir terminé le travail de la journée.

« Bien, mes filles, vous rentrez un peu tard ce soir, dit-il quand elles arrivèrent à la petite porte donnant sur le trottoir. La mère commençait à s'inquiéter à cause de vous, et la petite est malade. Et comment avez-vous laissé la vieille Bede, Dinah ? Est-elle bien abattue au sujet du vieillard ? Ça n'a été qu'une triste vie pour elle que ces cinq dernières années.

— Elle a été dans un grand désespoir de cette perte, dit Dinah ; mais elle paraissait plus calme aujourd'hui. Son fils, Adam, est resté tout le jour à la maison avec elle pour faire le cercueil de son père ; elle aime à l'avoir près d'elle. Elle m'a parlé de lui presque tout le jour. Elle a le cœur aimant, quoique avec une malheureuse disposition à l'agitation et à l'inquiétude. Je vou-

drais qu'elle eût un appui plus sûr pour la soutenir dans sa vieillesse.

— Adam est assez sûr, dit M. Poyser, se méprenant sur le souhait de Dinah. Pas de crainte que son battage ne lui rende bien. Ce n'est pas un de ceux où il n'y a que de la paille et point de grain. Je répondrai de lui, quand on voudra, qu'il sera bon fils jusqu'au bout. A-t-il dit s'il viendrait bientôt nous voir ? Mais entrez, entrez, ajouta-t-il en leur faisant place. À quoi sert de vous tenir dehors plus longtemps ? »

Les bâtiments élevés autour de la cour masquaient une bonne partie du ciel, mais la grande fenêtre laissait percer assez de lumière pour voir chaque coin de la chambre de réunion.

Madame Poyser, assise dans la chaise à berçoirs qu'on avait apportée du parloir, cherchait à endormir Totty. Mais Totty ne s'y montrait pas disposée, et, quand ses cousines entrèrent, elle se releva, montra une paire de joues fortement colorées, qui paraissaient plus rebondies que jamais, dessinées par le bord de son bonnet de nuit. Dans le grand fauteuil à haut dossier, à l'angle gauche de la cheminée, était assis le vieux Martin Poyser, image vigoureuse, mais raccourcie et blanchie, de son robuste fils aux cheveux noirs, la tête un peu portée en avant et les coudes rejetés en arrière pour permettre à tout son avant-bras de s'appuyer sur le fauteuil. Son mouchoir de poche bleu était étendu sur ses genoux, selon son habitude dans la maison, quand il ne le posait pas sur sa tête. Il observait ce qui se passait devant lui avec ce regard en dehors, de la vieillesse en bonne santé, qui, dégagée de tout intérêt actif, découvre les épingles sur le plancher, suit les plus légers mouvements de quelqu'un avec une persévérance sans but, surveille les ondulations de la flamme ou les rayons du

soleil sur le mur, compte les carreaux du sol, suit même l'aiguille de la pendule et se plaît à découvrir un rhythme dans son tic tac.

« Peut-on rentrer aussi tard le soir, Hetty ! dit madame Poyser. Regardez à la pendule, regardez ; comment ! c'est bientôt neuf heures et demie ; il y a une demi-heure que j'ai envoyé les filles se coucher ; c'est assez tard, quand il faut se lever demain à quatre heures et demie pour remplir les bouteilles des faucheurs et pétrir. Voici cette enfant bénie qui a la fièvre, j'en suis sûre, qui est aussi éveillée que si c'était l'heure du dîner, et personne pour m'aider à lui donner la médecine dont votre oncle, un bel ouvrage que ça, a versé la moitié sur sa chemise de nuit. C'est bien heureux si elle en a avalé assez pour que ça ne lui fasse pas plus de mal que de bien. Mais les gens qui ne tiennent pas à être utiles ont toujours la chance d'être dehors quand y aurait quelque chose à faire.

— Je suis partie avant huit heures, tante, dit Hetty d'un ton d'humeur et en secouant légèrement la tête. Mais cette pendule est tellement en avance sur celle du Château, que je ne pouvais pas savoir quelle heure ce serait quand j'arriverais ici.

— C'est ça ; il vous faudrait une pendule mise à l'heure du grand monde, n'est-ce pas ? veiller pour brûler la chandelle et rester au lit pour que le soleil vous rôtisse comme un concombre sur sa couche ? La pendule n'avance pas aujourd'hui pour la première fois, je pense. »

Le fait est qu'Hetty avait réellement oublié la différence des pendules quand elle avait dit au capitaine Donnithorne qu'elle partirait à huit heures, et cette circonstance, jointe à sa marche ralentie, l'avait retardée de près d'une demi-heure. Mais ici l'at-

tention de sa tante fut détournée de ce sujet délicat par Totty, qui, découvrant enfin que l'arrivée de ses cousines n'apportait probablement rien qui pût lui être personnellement agréable, se mit à crier : « Mama, mama ! » avec grande explosion.

« Bien, bien, mon bijou, maman te tient, maman ne veut pas te laisser. Totty sera une bonne petite chérie et va dormir à présent, » dit madame Poyser en se penchant en arrière, se balançant sur la chaise et tâchant que Totty se blottît contre elle. Mais Totty ne fit que crier de plus belle et dit : « Ne serre pas ! » Aussi la mère, avec cette étonnante patience que l'amour donne au tempérament le plus actif, se redressa, et, appuyant sa joue contre le bonnet de toile, le baisa et oublia de gronder Hetty davantage.

« Allons, Hetty, dit Martin Poyser d'un ton conciliant, allez chercher votre souper dans la dépense, puisqu'on a déjà tout enlevé, et après vous viendrez prendre la petite un moment pendant que votre tante se déshabillera, car elle ne voudra pas se coucher sans sa mère. Je pense que vous pourrez bien manger un morceau, Dinah, car ils ne doivent pas tenir grande maison là-bas.

— Non, merci, mon oncle, dit Dinah ; j'ai fait un bon repas avant de partir, car madame Bede a voulu faire pour moi un gâteau à l'eau.

— Je n'ai pas besoin de souper, dit Hetty en ôtant son chapeau. Je puis tenir Totty à présent, si tante le désire.

— Eh bien, qu'est-ce que cela signifie ? dit madame Poyser. Croyez-vous pouvoir vivre sans manger et vous nourrir en fourrant des rubans roses sur votre tête. Allez tout de suite prendre

votre souper, mon enfant ; il y a un joli morceau de pudding froid dans le buffet, justement ce que vous aimez. »

Hetty se soumit silencieusement en se dirigeant vers la dépense, et madame Poyser continua à parler à Dinah.

« Asseyez-vous, ma chère, et ayez l'air de savoir prendre un peu vos aises dans ce monde. Je suis sûre que la vieille femme a été contente de vous voir, puisque vous êtes restée si longtemps.

— Elle paraissait au moins satisfaite de m'avoir là ; mais ses fils disent qu'ordinairement elle n'aime pas voir de jeunes femmes auprès d'elle ; et au premier moment j'ai cru qu'elle était presque fâchée de ce que j'y fusse allée.

— Eh ! c'est un mauvais signe quand les vieilles gens n'aiment pas les jeunes, dit le vieux Martin, baissant encore plus la tête et ayant l'air de suivre de l'œil le contour des carreaux.

— Oui, c'est mauvais de vivre dans un poulailler pour ceux qui n'aiment pas les mouches, dit madame Poyser. Nous avons tous eu notre tour d'être jeunes, heureux ou malheureux.

— Mais il faut qu'elle apprenne à s'habituer aux jeunes femmes, dit M. Poyser, car on ne doit pas compter qu'Adam et Seth restent garçons pendant encore dix ans pour faire plaisir à leur mère. Ce serait peu raisonnable. Il n'est juste ni aux jeunes ni aux vieux de faire un marché tout à leur propre avantage. Ce qui est bon pour le bien de l'un finit toujours par l'être pour tous. Je n'aime pas à voir des jeunes gens se marier avant de connaître la différence entre un sauvageon et un pommier ; mais il faut que leur temps vienne.

— Certainement, dit madame Poyser, si vous venez dîner longtemps après l'heure, vous n'avez pas grand plaisir à votre viande ; vous la tournez et retournez avec la fourchette et finissez par la laisser. Vous accusez la viande, et c'est votre estomac qui a tort. »

Hetty revint alors et dit : « Je puis tenir Totty à présent, tante, si vous voulez.

— Allons, Rachel, dit M. Poyser, comme sa femme paraissait hésiter, voyant qu'enfin Totty se tenait tranquille, tu ferais mieux de laisser Hetty la porter là-haut pendant que tu t'arrangerais ! Tu es fatiguée. Il est bien temps de te coucher. Tu feras revenir ta douleur au côté.

— Eh bien, elle peut la prendre si l'enfant veut aller vers elle, » dit madame Poyser.

Hetty s'approcha de la berceuse et se tint debout avec son sourire habituel, mais sans essayer d'engager Totty à se laisser prendre, attendant simplement que sa tante lui mît l'enfant sur les bras.

« Veux-tu aller vers cousine Hetty, ma chérie, pendant que maman se prépare pour aller se coucher ? Et puis Totty ira dans le lit de maman et y dormira toute la nuit. »

Avant que sa mère eût fini de parler, Totty avait donné sa réponse d'une manière qui ne laissait aucun doute, en fronçant le sourcil, appuyant ses petites dents sur sa lèvre inférieure, et se penchant en avant pour frapper Hetty sur le bras de toute sa force. Puis, sans rien dire, elle se renfonça contre sa mère.

« Eh bien, dit M. Poyser, tandis qu'Hetty restait immobile, tu ne veux pas aller vers cousine Hetty ? Tu fais le tout petit enfant.

Totty est une petite femme, ce n'est plus un petit enfant.

— Il ne sert à rien de vouloir la persuader, dit madame Poyser. Elle en veut toujours à Hetty quand elle n'est pas bien. Peut-être qu'elle ira vers Dinah. »

Dinah, après avoir ôté son chapeau et son châle, était restée jusque-là tranquillement en arrière, ne voulant point s'interposer entre Hetty et ce qui était regardé comme étant son ouvrage. Mais alors elle s'avança, et dit en tendant les bras : « Viens, Totty, viens, et Dinah te portera là-haut avec maman ; pauvre, pauvre mère ! elle est si fatiguée ; elle a besoin de se mettre au lit. »

Totty tourna son visage vers Dinah, la regarda un instant, se souleva, tendit ses petits bras, et se laissa enlever du giron de sa mère. Hetty se retourna sans aucun signe de mauvaise humeur, et, prenant sur la table son chapeau, elle attendit d'un air indifférent de savoir si on lui dirait de faire quelque autre chose.

« Vous pouvez mettre les verrous, Poyser. Alick est rentré il y a longtemps, dit madame Poyser en se levant avec un air de soulagement. Descendez-moi les allumettes, Hetty, car il me faudra la veilleuse cette nuit dans ma chambre. Allons, père ! »

Les lourds verrous de bois commencèrent à glisser aux portes de la maison, et le vieux Martin se prépara à bouger, pliant son mouchoir de poche bleu et prenant sa canne de noyer noueux et poli dans le coin de la cheminée. Madame Poyser sortit la première, suivie du grand-père ; puis de Dinah, portant Totty dans ses bras, allant tous se coucher à la lueur du crépuscule, comme les oiseaux. Madame Poyser, en cheminant, jeta un coup d'œil dans la chambre où dormaient ses deux fils, seulement pour voir

leurs joues rondes et roses sur l'oreiller et écouter un instant leur respiration légère et régulière.

« Allons, Hetty, va te coucher, dit M. Poyser d'un ton caressant, comme il allait monter lui-même. Tu ne voulais pas rentrer si tard, j'en suis sûr ; mais ta tante a été épuisée aujourd'hui. Bonne nuit, ma fille, bonne nuit ! »

Livre 1 · 15

Hetty et Dinah couchaient toutes les deux au second étage, dans des chambres contiguës, chétivement meublées, sans volets pour se garantir des rayons de la lune qui se levait en ce moment, lumière plus que suffisante pour permettre à Hetty de circuler et de se déshabiller très à l'aise ; pour qu'elle pût voir les chevilles auxquelles elle pendait son chapeau et sa robe, chaque épingle sur sa pelote de drap rouge, et même son image dans le vieux miroir ; il ne lui en fallait pas davantage pour brosser ses cheveux et mettre son bonnet de nuit.

Un drôle de vieux miroir ! Hetty se fâchait contre lui presque chaque fois qu'elle s'habillait. On l'avait admiré dans son temps, et la famille Poyser l'avait acheté à une vente de mobilier élégant ; même à ce moment il avait du prix, car il était entouré d'une grande quantité de dorure ternie, avait une solide base d'acajou, bien garnie de tiroirs qui s'ouvraient avec une secousse si forte qu'elle ramenait les objets des coins les plus éloignés sans qu'on eût la peine de les chercher. Mais Hetty lui reprochait les nombreuses taches opaques de la glace, qu'aucun frottement ne pouvait effacer, et la manière verticale dont il était fixé, sans pou-

voir s'incliner en avant ou en arrière, en sorte qu'elle n'avait qu'une manière de se bien voir : c'était de s'asseoir sur une chaise basse devant sa table de toilette. Et cette table de toilette n'en était nullement une ; mais une petite vieille commode à tiroirs, la chose la moins faite pour qu'on s'assît devant, car les grosses poignées de laiton meurtrissaient les genoux et empêchaient de s'approcher à l'aise. Mais les adorateurs dévots ne souffrent jamais que des difficultés les empêchent de remplir leurs rites religieux, et ce soir-là Hetty était plus disposée à sa forme d'adoration personnelle que d'habitude.

Après avoir posé sa robe et son fichu, elle sortit une clef de la poche qui pendait à son jupon, et, ouvrant un des tiroirs inférieurs de la commode, en sortit deux petits morceaux de bougie, secrètement achetés à Treddleston ; elle les fixa sur deux becs de cuivre, puis les alluma, et prit un petit miroir d'un shelling à cadre rouge et sans tache. Ce fut dans ce petit miroir qu'elle préféra se regarder après s'être assise. Elle le fit en souriant et penchant la tête de côté pendant une minute ; puis elle le posa et prit dans un tiroir supérieur sa brosse et son peigne. Elle fit retomber ses cheveux et s'arrangea comme un portrait de grande dame qui était dans la chambre de toilette de miss Lydia Donnithorne. Ce fut bientôt fait, les brillantes boucles brunes tombèrent sur ses épaules. Ce n'étaient point des cheveux lourds, épais et simplement ondulés, mais doux et soyeux, se roulant facilement en anneaux délicats. Elle les repoussa tous en arrière pour mieux ressembler au portrait et former un fond vigoureux, mettant en relief son cou blanc et arrondi. Puis elle posa la brosse et le peigne, et se regarda en croisant les bras, toujours comme dans le portrait. Même la vieille glace bigarrée ne put s'empêcher de réfléchir une charmante image, quoique le corsage d'Hetty ne fût pas

de satin blanc, comme je suis sûre que les héroïnes doivent généralement en porter, mais d'une étoffe foncée de coton verdâtre.

Oh ! oui ! elle était bien jolie ! le capitaine Donnithorne le pensait ainsi ; plus jolie qu'aucune autre près d'Hayslope ; plus jolie qu'aucune des dames qu'elle avait jamais vues en visite au Château ; en vérité, il semblait que les élégantes dames fussent plutôt vieilles et laides ; et plus jolie que miss Bacon, la fille du meunier, qu'on appelait la beauté de Treddleston. Puis Hetty se regardait ce soir-là avec une sensation toute différente de ce qu'elle avait jamais ressenti auparavant ; il y avait un spectateur invisible dont les yeux se reposaient sur elle comme la brise du matin sur les fleurs. Sa douce voix lui disait et redisait ces jolies choses qu'elle avait entendues dans le bois ; son bras l'entourait encore et elle respirait le délicat parfum de rose de ses cheveux. La femme la plus vaine n'est jamais complétement assurée de sa propre beauté avant qu'elle se voie aimée.

Mais Hetty parut trouver que quelque chose lui manquait, car elle se leva et prit une vieille écharpe de dentelle noire sur la presse à linge et une paire de grands pendants d'oreilles dans le tiroir sacré d'où elle avait sorti les bougies. C'était une vieille, vieille écharpe, pleine de reprises ; mais elle formerait une garniture convenable autour de ses épaules et ferait ressortir la blancheur de son haut de bras. Puis elle ôta les petites boucles qu'elle avait aux oreilles. Oh ! comme sa tante l'avait grondée de s'être fait percer les oreilles ! Elle y mit les grandes ; ce n'était que du verre de couleur et du similor ; mais quand on ne savait pas de quoi elles étaient faites, elles avaient tout aussi bon air que celles que les dames portaient. Alors elle se rassit avec sa toilette improvisée. Elle regarda ses bras ; aucuns bras ne pouvaient être

plus joli jusqu'au-dessous du coude ; ils étaient blancs et potelés, ayant des fossettes qui rivalisaient avec celles de ses joues ; mais elle fut peinée de voir que près du poignet ils étaient gâtés par la fabrication du beurre et d'autres travaux que les dames ne font jamais.

Sans doute que le capitaine Donnithorne ne voudrait pas qu'elle continuât à travailler ; il désirerait la voir dans de beaux habits, avec des souliers minces et des bas blancs, peut-être à coins de soie ; il fallait qu'il l'aimât beaucoup, car personne d'autre n'avait jamais mis son bras autour d'elle et ne l'avait embrassée ainsi. Il voudrait l'épouser peut-être et en faire une dame ; elle osait à peine formuler cette pensée ; cependant, comment pourrait-il en être autrement ? L'épouser tout à fait secrètement, comme M. James, l'aide du docteur, avait épousé la nièce du docteur, ce que personne n'avait jamais découvert que bien longtemps après ; et alors il ne sert plus à rien de se mettre en colère. Hetty avait entendu le docteur raconter tout cela à sa tante. Elle ignorait comment cela se ferait, mais il était bien certain qu'on n'en pourrait jamais rien dire au vieux seigneur, car Hetty était près de s'évanouir de crainte et d'épouvante quand elle le rencontrait au Château. Il lui paraissait si imposant, qu'il n'était jamais entré dans l'esprit d'Hetty qu'il pût avoir été jeune comme les autres hommes ; il avait toujours été le vieux seigneur faisant peur à tout le monde. Oh ! il lui était impossible de penser à ce qui arriverait. Mais le capitaine Donnithorne devait le savoir, car il était haut placé, pouvait faire sa fantaisie en toutes choses et acheter tout ce qui lui plaisait. Peut-être un jour serait-elle une grande dame qui irait en voiture, s'habillerait pour le dîner avec une robe de brocard, traînant par terre, des plumes dans les cheveux, comme miss Lydia et lady Dacey, quand elle les avait vues

un soir se rendre à la salle à manger, les regardant en cachette par la petite fenêtre ronde de l'office ; seulement elle ne serait pas vieille et laide comme miss Lydia ou tout d'une pièce comme lady Dacey, mais très-jolie, avec ses cheveux arrangés de toutes sortes de manières ; quelquefois en robe rose, quelquefois en robe blanche ; elle ne savait pas ce qu'elle aimait le mieux, et Burge et tout le monde la verraient peut-être passer dans sa voiture ou plutôt en entendraient parler. Il était impossible que cela pût arriver à Hayslope, à la vue de sa tante. À la pensée de cette splendeur, Hetty se leva de sa chaise, et, en le faisant, accrocha à son écharpe le petit miroir à cadre rouge, qui tomba avec retentissement sur le plancher ; mais elle était trop occupée de ses visions pour penser à le ramasser, et, après un tressaillement instantané, elle se mit à marcher à la manière majestueuse d'un pigeon, en long et en large de sa chambre, avec son corset et son jupon de couleur, la vieille écharpe de dentelle noire autour de ses épaules et les grandes boucles d'oreilles de verre à ses oreilles.

Comme la petite chatte paraît jolie dans cet étrange costume ! C'est la chose du monde la plus facile que d'en tomber amoureux ; ses traits sont d'une douceur si enfantine, sa taille si ronde, ses cheveux foncés s'étalent si agréablement autour de ses oreilles et de son cou ; ses grands yeux noirs, avec leurs longs cils, sont si émouvants et si sémillants, qu'il semble qu'un lutin y soit emprisonné. Ah ! quel trésor pour l'homme qui obtient une fiancée comme Hetty ! Qu'ils l'envient, ceux qui viennent au déjeuner des noces et la voient suspendue à son bras avec son voile de dentelle et les fleurs d'oranger ! Quel cher objet, gracieux et flexible ! Son cœur doit être tout aussi doux, son caractère aussi privé d'angles, son humeur aussi facile ! Si quelque chose va jamais mal, ce sera bien certainement la faute du mari, car il en

pourra faire ce qu'il voudra, bien sûrement. Et l'amoureux pense la même chose, le petit bijou chéri l'aime tant ; ses petites vanités sont si captivantes ! il serait bien fâché qu'elle fût un peu plus sage ; ses regards et mouvements de petite chatte sont précisément ce qui fait le paradis sur la terre. Tout homme, en semblables circonstances, se croit sûr d'être un grand physionomiste. La nature, à ce qu'il dit, a un langage à elle, qu'elle emploie avec la plus stricte vérité, et il se considère comme très-versé dans ce langage. Cette nature a écrit pour lui le caractère de sa fiancée dans ces lignes exquises de la joue, des lèvres et du menton, dans ces paupières délicates comme des pétales, dans ces longs cils recourbés comme les étamines d'une fleur, dans la profondeur limpide de ces yeux étonnants. Comme elle adorera ses enfants ! Elle est presqu'une enfant elle-même, et les petites créatures l'entoureront, comme les boutons d'une rose. Le mari regardera ce tableau en souriant avec bienveillance, libre, quand il le voudra, de se retirer dans le sanctuaire de sa sagesse, vers lequel sa douce épouse dirigera des regards respectueux, sans jamais en soulever le rideau. C'est un mariage comme ceux de l'âge d'or, où les hommes étaient tous sages et majestueux, et les femmes toutes charmantes et aimantes.

C'était à peu près de cette manière que notre ami Adam Bede pensait au sujet d'Hetty ; seulement il le faisait avec un autre langage. Si elle le traitait quelquefois avec une froide vanité, il se disait : « C'est seulement parce qu'elle ne m'aime pas assez ; » et il était assuré que son amour, quand elle le donnerait, serait la chose la plus précieuse qu'un homme pût posséder sur la terre. Avant de blâmer Adam de ce manque de pénétration, demandez-vous à vous-même, je vous prie, si vous avez jamais été prédisposé à mal penser d'une jolie femme, si vous avez jamais pu croire,

sans preuve évidente, du mal d'une excessivement jolie femme qui vous avait ensorcelé. Non ; ceux qui aiment les pêches veloutées sont sujets à en oublier le noyau, et quelquefois s'y blessent cruellement les dents.

Arthur Donnithorne, aussi, avait la même manière de penser au sujet d'Hetty, d'après ce qu'il pouvait connaître de son caractère. Il était sûr que c'était une chère petite créature, bonne et affectionnée. L'homme qui éveille les passions étonnées et tremblantes d'une jeune fille la croit toujours affectionnée ; et si par hasard il jette un regard sur l'avenir, la voyant si dévouée, il s'imagine qu'elle aura toujours pour lui la plus vertueuse tendresse. Dieu a fait ces chères femmes ainsi, et c'est un arrangement très-convenable en prévision de maladie.

Je crois que le plus sage de nous peut se méprendre ainsi quelquefois et penser des gens ou mieux ou pis qu'ils ne le méritent. La nature a son langage et n'est point trompeuse ; mais nous ne connaissons pas encore assez bien toutes les difficultés de sa syntaxe, et, dans une lecture trop rapide, nous pouvons comprendre le contraire de ce qu'elle veut dire. De longs cils noirs, par exemple, y a-t-il rien de plus délicieux ? Je trouve impossible de ne pas croire à quelque profondeur d'âme derrière un œil bleu foncé avec de longs cils noirs, malgré l'expérience qui m'a prouvé qu'ils peuvent se rencontrer avec la tromperie, la fraude ou la bêtise. Mais si, par la réaction du dégoût, je me suis attaché à des yeux de poisson, j'y ai trouvé une surprenante similitude de résultat. On finit à la fin par soupçonner qu'il n'y a aucune corrélation directe entre les cils et le caractère, ou que tout au moins les plus beaux expriment ce qu'étaient les dispositions

de quelque belle grand'mère, ce qui, à tout prendre, nous importe beaucoup moins.

Aucuns cils ne pouvaient être plus beaux que ceux d'Hetty, et maintenant qu'elle marche dans la chambre comme un majestueux pigeon, en baissant les yeux sur ses épaules entourées de la vieille dentelle noire, la frange foncée se dessine en perfection sur sa joue rose. Ce ne sont que des peintures nuageuses bien mal définies que sa petite portion d'imagination peut se faire de l'avenir ; mais, dans chaque tableau, c'est elle qui en occupe le centre, avec de beaux habits. Le capitaine Donnithorne est très-près d'elle, passant son bras autour de sa taille, l'embrassant peut-être, et chacun l'admire et l'envie, surtout Marie Burge, dont la robe neuve de toile imprimée paraît bien méprisable à côté de la resplendissante toilette d'Hetty. Est-ce qu'aucun souvenir doux ou triste ne se mêle à ces rêves d'avenir ? aucune pensée aimante pour ceux qui ont remplacé ses parents ? pour les enfants qu'elle a aidé à élever ? pour quelque compagne de jeunesse, quelque animal favori, même quelque relique de son enfance ? Pas un. Il y a quelques plantes qui n'ont presque point de racines ; vous pouvez les enlever du coin de rocher ou de mur où elles ont poussé, et les mettre sur votre élégant pot à fleurs, elles n'en fleuriront pas moins. Hetty aurait pu laisser derrière elle toute sa vie passée sans chercher à s'en souvenir jamais. Je crois qu'elle n'avait aucune affection pour la vieille maison, qu'elle n'aimait pas les roses trémières et la longue rangée de mauves du jardin plus que d'autres fleurs, peut-être pas autant. Il était étonnant comme elle paraissait peu s'inquiéter de servir son oncle, qui avait été un si bon père pour elle ; elle ne se rappelait presque jamais à temps de lui donner sa pipe, à moins qu'il ne se trouvât là quelqu'un en visite, qui aurait l'occasion de la mieux voir pendant qu'elle pas-

serait devant l'âtre. Hetty ne comprenait pas qu'on pût être très-attaché à des personnes d'âge mûr. Et quant aux ennuyeux enfants, Marty, Tommy et Totty, ils avaient été le vrai tourment de sa vie, aussi désagréables que des insectes bourdonnants qui viennent vous taquiner dans une chaude journée quand vous voudriez rester tranquille. Marty, l'aîné, était un enfant porté au bras quand elle était entrée à la ferme, car ceux nés avant lui étaient morts ; aussi Hetty les avait eus tous les trois, l'un après l'autre, trottillant à ses côtés dans la prairie, ou jouant autour d'elle, les jours de pluie, dans les chambres à moitié vides de la grande et vieille maison. Les garçons étaient hors de ses soins maintenant, mais Totty était encore un tourment de chaque jour, pire qu'aucun des autres ne l'avait été, parce qu'on s'occupait beaucoup plus d'elle. Il fallait sans cesse faire et raccommoder des habillements. Hetty aurait été satisfaite d'apprendre qu'elle ne verrait plus un seul enfant ; ils étaient pires que ces détestables petits agneaux que le berger apportait toujours à la maison en lui demandant d'en prendre un soin particulier, car les agneaux, on s'en débarrassait tôt ou tard. Quant aux petits poulets et dindons, Hetty aurait pris en haine le mot même de « couvée, » si sa tante, en l'engageant à surveiller la jeune volaille, ne lui eût promis le produit d'un individu de chaque couvée. Les petits poussins arrondis et à duvet, regardant de dessous les ailes de leur mère, ne lui firent jamais aucun plaisir ; ce n'était pas ce qui l'occupait, mais elle pensait aux jolies choses neuves qu'elle s'achèterait à la foire de Treddleston avec l'argent qu'ils produiraient. Et cependant elle avait de si jolies fossettes, elle paraissait si charmante quand elle se baissait pour mettre le pain trempé sous le panier à poulets, qu'il aurait fallu être un personnage bien fin vraiment pour la soupçonner de cette dureté. Molly, la ser-

vante, avec son nez retroussé et sa mâchoire avancée, était vraiment une fille au cœur tendre, et, comme disait madame Poyser, un bijou pour soigner la volaille ; mais sa figure, sans expression, ne laissait rien voir de ce plaisir maternel, pas plus qu'un pot de terre brune ne laisse passer la lumière de la lampe qu'il renferme.

C'est ordinairement un œil féminin qui découvre le premier les défauts cachés sous la « chère tromperie » de la beauté ; aussi n'est-il pas surprenant que madame Poyser, avec sa pénétration ordinaire et les nombreuses occasions qu'elle avait de l'observer, se fût formé une opinion assez juste de ce qu'on pouvait attendre d'Hetty dans le domaine du sentiment. Dans ses moments d'indignation, elle en avait quelquefois parlé à son mari avec une grande franchise. « Elle ne vaut pas mieux qu'un paon qui se percherait sur le mur et étalerait sa queue au soleil, quand même tous les gens de la paroisse seraient à la mort ; il semble que rien ne peut la remuer intérieurement, pas même quand nous avons cru que Totty était tombée dans le puits. Quand on pense à ce chérubin chéri ! Dire que nous l'avons trouvée avec ses petits souliers plantés dans la boue et qui criait à se briser la poitrine là-bas vers le puits des chevaux ! Mais Hetty ne s'en inquiétait pas, je l'ai bien vu ; elle ne l'aime guère, quoiqu'elle s'en soit occupée depuis qu'on la portait au bras. J'ai dans l'idée, moi, qu'elle a le cœur aussi dur qu'un caillou.

— Non, non, disait M. Poyser, il ne te faut pas juger Hetty trop sévèrement. Les jeunes filles sont comme le grain qui n'est pas mûr ; il fera plus tard une bonne nourriture, mais pour le moment il est mou. Tu verras qu'Hetty ira très-bien quand elle aura un bon mari et des enfants à elle.

— Je ne tiens pas à la juger sévèrement. Elle a de l'adresse dans les doigts et peut se rendre assez utile quand elle veut. Je la regretterai pour le beurre, car elle a la main fraîche. Qu'il en soit ce qu'il pourra, je m'efforcerai de faire ce que je dois pour une nièce à vous, et c'est jusqu'à présent ce que j'ai fait, car je lui ai enseigné tout ce qui concerne la tenue d'une maison ; je lui ai rappelé son devoir bien assez souvent, et pourtant Dieu sait que je n'ai pas trop de souffle à dépenser, et que cette douleur poignante au côté me vient quelquefois d'une manière terrible. Avec ces trois filles dans la maison, il me faudrait trois fois plus de force pour surveiller leur travail. C'est comme si on faisait rôtir de la viande à trois feux : pendant que vous arrosez un rôti, l'autre brûle. »

Hetty craignait assez sa tante pour désirer lui cacher le plus qu'elle pouvait de sa vanité sans un trop grand sacrifice. Elle ne pouvait résister à dépenser son argent en bagatelles d'élégance que madame Poyser désapprouvait ; mais elle serait presque morte de honte, de vexation et de frayeur si sa tante avait ouvert la porte dans ce moment et l'eût surprise avec ses bouts de bougie allumés, se pavanant attifée de son écharpe et de ses boucles d'oreilles. Pour prévenir une semblable surprise, elle verrouillait toujours sa porte, et elle n'avait point oublié de le faire ce soir-là. Elle avait bien fait, car, en cet instant, on frappa légèrement, et Hetty, avec grand battement de cœur, s'élança pour éteindre ses bougies et les jeter dans le tiroir. Elle n'osa pas s'arrêter à ôter ses boucles d'oreilles, mais elle arracha son écharpe, qu'elle laissa tomber à terre, avant que le léger coup fût répété. Nous saurons d'où venait ce bruit à sa porte, si nous quittons Hetty un moment, pour retourner à Dinah, qui, après avoir remis Totty dans

les bras de sa mère, était montée à sa chambre à coucher à côté de celle d'Hetty.

Dinah aimait excessivement la fenêtre de sa chambre. Située au second étage de cette haute maison, elle avait une vue étendue sur les champs. L'épaisseur du mur formait une large marche à peu près à un mètre au-dessous de la fenêtre sur laquelle elle pouvait placer sa chaise. La première chose qu'elle fit en entrant dans sa chambre fut de s'asseoir là et de contempler les champs paisibles au-delà desquels la pleine lune se levait au-dessus de l'avenue d'ormeaux. Elle préférait la prairie où les vaches laitières étaient couchées, et après celle-là celle où l'herbe était à moitié fauchée et couchée en lignes argentées. Son cœur était plein, car il ne devait plus y avoir qu'une seule nuit où elle pourrait contempler ces champs avant de les quitter pour bien longtemps ; mais elle s'occupait peu de devoir quitter cette scène même, car le triste Snowfield avait pour elle tout autant de charmes ; elle pensait aux personnes aimées dont elle avait appris à s'occuper au milieu de ces paisibles campagnes, et qui auraient maintenant et pour toujours une place dans ses souvenirs. Elle pensait à toutes les luttes et les fatigues qui pouvaient encombrer le reste de leur route en cette vie, quand elle serait loin d'elles, et qu'elle ne saurait plus rien de ce qui pourrait leur arriver ; et cette pensée l'oppressa bientôt assez fortement pour qu'elle ne pût plus jouir de ce calme des champs éclairés par une lune si brillante qu'elle contrastait avec ses pensées. Elle ferma les yeux afin de se recueillir plus pleinement dans le sentiment d'une sympathie et d'un amour plus profonds et plus tendres que n'en pouvaient offrir la terre et les astres. C'était souvent la manière de prier de Dinah lorsqu'elle était seule. Simplement fermer les yeux et se sentir enveloppée par la présence divine ; et

peu à peu ses craintes, ses vives inquiétudes pour les autres se fondaient comme des glaçons dans un chaud océan. Il y avait au moins dix minutes qu'elle était assise ainsi, parfaitement immobile, les mains croisées sur sa poitrine et sa calme figure éclairée par les pâles rayons de la lune, quand elle fut surprise par un bruit sonore, apparemment quelque chose tombant dans la chambre d'Hetty. Mais, comme tout bruit qui nous frappe dans un état d'abstraction, il n'avait pas de caractère distinct, mais était simplement fort et subit ; aussi était-elle dans le doute de savoir si elle l'avait bien interprété. Elle se leva et écouta, mais tout restait tranquille ; elle réfléchit qu'Hetty avait probablement fait tomber quelque chose en se mettant au lit. Elle commença lentement à se déshabiller ; mais alors, grâce aux suggestions de ce bruit, ses pensées se concentrèrent sur Hetty ; cette douce jeune fille, ayant la vie et toutes ses épreuves devant elle, les devoirs solennels et journaliers d'épouse et de mère en perspective, et un esprit si peu préparé à les remplir, porté seulement à de petites jouissances sottes et égoïstes, comme un enfant qui ne pense qu'à ses jouets au commencement d'un long et fatigant voyage, pendant lequel il devra supporter la faim, le froid et les nuits sans abri. Dinah s'intéressait doublement à Hetty, parce qu'elle partageait l'anxiété de Seth pour le sort de son frère, et qu'elle n'avait point encore découvert qu'Hetty n'aimait pas assez Adam pour l'épouser. Elle voyait trop clairement l'absence d'un naturel aimant et dévoué chez Hetty, pour regarder la froideur de sa conduite envers Adam comme un indice que ce n'était point l'homme qu'elle désirait avoir pour mari. Et ce vide chez Hetty, au lieu de susciter l'improbation de Dinah, ne faisait que la toucher d'une plus profonde pitié. Cette charmante figure l'intéressait comme la beauté intéresse toujours une âme pure et tendre,

libre de jalousie égoïste ; c'était un don divin excellent, qui rendait plus évidents les défauts, les péchés, les chagrins auxquels il se mêlait, comme la corruption dans un bouton de lis est plus pénible à voir que dans une fleur commune.

Pendant que Dinah se déshabillait et mettait sa robe de chambre, ce sentiment à l'égard d'Hetty avait pris une pénible intensité ; son imagination avait créé un fagot épineux de péchés et de chagrins, contre lequel elle voyait lutter la pauvre créature déchirée et saignante, cherchant en pleurs du secours et n'en trouvant aucun. C'est de cette manière que l'imagination et la sympathie de Dinah agissaient et réagissaient d'ordinaire en se fortifiant mutuellement. Elle éprouva une profonde envie d'aller verser dans l'oreille d'Hetty toutes les paroles de tendre avertissement et d'appel qui remplissaient son esprit. Mais peut-être Hetty dormait déjà. Dinah écouta contre la cloison, et entendit quelques légers mouvements qui la convainquirent qu'Hetty n'était pas encore au lit. Elle hésitait cependant ; elle n'était pas convaincue d'une direction divine ; la voix qui lui disait d'aller vers Hetty ne paraissait pas plus forte que celle qui disait qu'Hetty était fatiguée, et qu'aller vers elle intempestivement ne ferait que lui fermer son cœur davantage. Dinah n'était point satisfaite sans une direction plus certaine que ces voix intérieures. On y voyait assez clair pour qu'en ouvrant la Bible elle pût suffisamment discerner le texte et reconnaître ce qu'il lui dirait. Elle connaissait la figure de chaque page et pouvait dire à quel livre elle ouvrait, quelquefois à quel chapitre, sans lire le titre ou le numéro. C'était une petite Bible épaisse, dont les angles étaient arrondis par l'usage. Dinah la posa à plat sur la tablette de la fenêtre, où la lumière était plus vive, et l'ouvrit avec le doigt. Les premiers mots qu'elle vit furent ceux du haut de la page gauche :

« Et tous pleurèrent amèrement et se jetèrent au cou de Paul et l'embrassèrent. » C'était assez pour Dinah ; elle avait ouvert le livre à cette mémorable séparation à Éphèse, quand Paul s'était senti entraîné à ouvrir son cœur dans une dernière exhortation et un solennel avertissement. Elle n'hésita plus ; mais, ouvrant doucement sa porte, elle alla frapper à celle d'Hetty. Nous savons qu'elle dut frapper deux fois, parce qu'Hetty avait les lumières à éteindre et à enlever son écharpe noire ; mais après le second coup la porte s'ouvrit immédiatement. « Voulez-vous me laisser entrer, Hetty ? » Et Hetty, sans parler, car elle était confuse et ennuyée, ouvrit davantage et la laissa entrer.

Quel singulier contraste entre ces deux figures suffisamment visibles dans ce mélange de crépuscule et de clair de lune ! Hetty, les joues enflammées et les yeux brillants de son drame imaginaire, son beau cou et les bras nus, les cheveux retombant en touffe ondulée sur ses épaules, et les pendeloques aux oreilles ; Dinah, couverte de son long costume blanc, sa pâle figure pleine d'une émotion contenue, presque comme un corps charmant dans lequel l'âme est revenue enrichie de plus sublimes secrets et d'un plus sublime amour. Elles étaient à peu près de même taille ; Dinah évidemment un peu plus grande lorsqu'elle passa son bras autour de la taille d'Hetty et la baisa sur le front.

« Je me suis aperçue que vous n'étiez pas au lit, ma chère, dit-elle de sa douce voix claire, qui irritait Hetty en venant se mêler à son dépit maussade, comme de la musique à un bruit de chaînes, car je vous ai entendue bouger. Je désirais vivement vous parler encore ce soir, car c'est l'avant-dernière nuit que je passe ici, et nous ne savons pas ce qui peut arriver demain pour nous séparer.

M'assiérai-je près de vous pendant que vous arrangez vos cheveux ?

— Oui, » dit Hetty en se tournant promptement et prenant la seconde chaise dans la chambre, heureuse de ce que Dinah ne paraissait pas voir ses boucles d'oreilles.

Dinah s'assit et Hetty se mit à brosser ses cheveux avant de les relever, avec cet air de parfaite indifférence qui accompagne un sentiment intérieur de confusion. Mais l'expression des yeux de Dinah la rassura peu à peu ; ils ne semblaient remarquer aucun détail.

« Chère Hetty, dit-elle, il m'est venu à l'esprit, ce soir, que vous pouvez quelque jour vous trouver dans la peine ; la peine est notre lot à tous ici-bas, et il vient un temps où nous désirons obtenir plus de consolations et de secours que les choses de cette vie n'en peuvent donner. Je suis pressée de vous dire que si jamais vous étiez dans la tristesse et sentiez le besoin d'une amie qui pense à vous et vous aime, vous trouverez cette amie en Dinah Morris, à Snowfield ; et si vous venez à elle ou l'envoyez chercher, elle n'oubliera jamais cette nuit et les paroles qu'elle vous dit à présent. Voulez-vous vous en souvenir, Hetty ?

— Oui, répondit Hetty presque effrayée. Mais pourquoi dites-vous que je doive être dans la peine ? Savez-vous quelque chose ? »

Hetty s'était assise pour attacher son bonnet, et Dinah se pencha vers elle et lui prit les mains en lui répondant :

« Parce que, chère amie, la peine nous atteint tous dans cette vie ; nous mettons nos cœurs à des choses qu'il n'est pas dans la

volonté de Dieu que nous possédions, et alors nous nous chagrinons ; les personnes que nous aimons nous sont enlevées, et nous ne prenons plaisir à rien parce qu'elles ne sont plus avec nous. La maladie vient et nous plions sous le fardeau de nos faibles corps ; nous sortons de la bonne route pour faire le mal, et nous nous attirons des difficultés avec notre prochain. Il n'est aucun homme ou aucune femme qui ne passe par quelqu'une de ces épreuves, et c'est parce que je sens que vous devez en rencontrer quelques-unes que je souhaite que, pendant que vous êtes jeune, vous cherchiez de la force en votre Père céleste, afin que vous trouviez un appui qui ne vous manquera jamais dans les mauvais jours. »

Dinah s'arrêta et lâcha les mains d'Hetty, afin de ne pas la gêner. Hetty resta sans bouger ; elle ne répondait par aucune sympathie à l'affection inquiète de Dinah : mais ces paroles, proférées avec cette clarté solennelle et pathétique, la pénétraient d'une sensation d'effroi. Ses couleurs avaient fait place presqu'à la pâleur ; elle avait cette timidité d'une riche nature faite pour le plaisir et qui frémit à l'idée de la souffrance. Dinah vit l'effet produit, et son tendre plaidoyer en devint plus pressant, jusqu'à ce qu'Hetty, pleine de la crainte vague que quelque malheur devait un jour l'accabler, commençât à pleurer.

Nous avons l'habitude de dire que si les êtres inférieurs ne peuvent jamais comprendre les supérieurs, ceux-ci, au contraire, comprennent tout à fait les premiers. Mais je crois que les natures élevées doivent faire cette étude, comme nous apprenons l'art de la vision, par un grand nombre de pénibles expériences, souvent par des meurtrissures reçues en prenant les choses du mauvais côté ou en supposant avoir plus d'espace que nous n'en

avons. Dinah n'avait jamais encore vu Hetty affectée de cette manière, et avec sa charité chrétienne habituelle elle se flatta que c'était une impulsion divine. Elle embrassa cette enfant qui sanglotait et pleura avec elle. Mais Hetty était simplement dans cet état d'excitation d'esprit où l'on ne saurait calculer quelle direction les sentiments peuvent prendre d'un moment à l'autre, et pour la première fois elle parut irritée des caresses de Dinah. Elle la repoussa avec impatience et lui dit, avec la voix d'un enfant qui sanglote :

« Ne me parlez pas ainsi, Dinah. Pourquoi venez-vous pour m'effrayer ? Je ne vous ai jamais rien fait. Pourquoi ne me laissez-vous pas tranquille ? »

La pauvre Dinah sentit un serrement de cœur. Elle était trop sage pour persister, et lui dit seulement avec douceur : « Oui, ma chère, vous êtes fatiguée ; je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Mettez-vous promptement au lit. Bonne nuit ! »

Elle sortit de la chambre presque aussi légèrement et promptement qu'un esprit ; mais une fois à côté de son lit, elle se jeta à genoux et se livra en silence à toute la chaleureuse pitié dont son cœur était plein.

Pour Hetty, elle fut bien vite de nouveau dans le bois, ses rêves éveillés se fondant dans un sommeil où son existence était à peine plus confuse et incohérente.

Livre 1 · 16

Arthur Donnithorne, vous vous en souvenez, avait pris avec lui-même l'engagement d'aller voir M. Irwine ce vendredi matin. Il est réveillé et s'habille de si bonne heure, qu'il se décide à aller avant plutôt qu'après le déjeuner. Le Recteur, à ce qu'il sait, fait ce repas seul à neuf heures et demie. Arthur fera à cheval cette promenade matinale. On peut tout dire plus facilement à table.

Les progrès de la civilisation ont fait d'un dîner ou d'un déjeuner une occasion qui rend plus facile une délicate confession. Nous voyons sous un jour moins triste nos fautes quand notre père confesseur nous écoute entre l'œuf et le café. Nous sentons plus clairement que de dures pénitences sont hors de question pour des gentilshommes d'un siècle de lumières, et que le péché mortel n'est point incompatible avec l'appétit pour les rôties. Une attaque à notre bourse, qui, dans des temps plus barbares, se serait faite sous la brusque forme d'un canon de pistolet, devient un procédé gracieux et de bon ton, maintenant qu'elle s'est changée en un emprunt jeté comme une facile parenthèse entre le second et le troisième verre de bordeaux.

Cependant il y avait cet avantage dans les anciennes et rudes formes, qu'elles vous forçaient, par quelque action extérieure, à exécuter votre résolution. Quand vous avez placé la bouche à l'extrémité d'un tube acoustique, et que vous savez positivement qu'il se trouve à l'autre bout une oreille qui vous écoute, vous direz plus sûrement ce qui vous a amené là, que si vous êtes assis, les jambes à l'aise sous l'acajou, avec un convive qui n'a aucune raison d'être surpris que vous n'ayez rien de particulier à lui communiquer.

Cependant Arthur Donnithorne, tout en respirant l'air du matin en suivant à cheval d'agréables sentiers, était sincèrement déterminé à ouvrir son cœur à M. Irwine, et le bruit cadencé de la faux, comme il traversait les prairies, lui paraissait plus agréable en raison de cet honnête dessein. Il jouit maintenant de voir un temps assuré pour rentrer les foins, au sujet desquels les fermiers avaient de telles craintes. Il y a quelque chose de si salubre dans la participation à une joie générale et non simplement personnelle, que cette pensée réagit sur l'état de son esprit et lui fait paraître sa résolution plus facile. Un habitant des villes trouvera peut-être que des influences semblables ne devraient pas être prises en considération dans un livre qui n'est pas une simple histoire pour les enfants ; mais au milieu des champs et des haies, il est impossible de se maintenir toujours supérieur aux simples plaisirs qu'offre la nature.

Arthur avait traversé le village d'Hayslope et approchait de la colline du côté de Broxton, lorsqu'au tournant de la route il vit, à environ cent pas devant lui, une figure qu'il était impossible de prendre pour tout autre qu'Adam Bede, même lorsqu'il n'y aurait pas eu de chien gris et sans queue sur ses talons. Il avançait de son pas rapide habituel, et Arthur poussa son cheval en avant pour le rejoindre, car il avait trop d'amitié d'enfance pour Adam pour perdre l'occasion de causer avec lui. Je ne dirai pas que son goût pour ce bon garçon ne dût pas un peu de sa force à son amour de patronage : notre ami Arthur aimait à faire tout ce qui était beau, et que ses belles actions fussent reconnues.

Adam se retourna quand il entendit le bruit accéléré des sabots du cheval, et attendit le cavalier en ôtant son bonnet avec un brillant sourire de satisfaction. Excepté pour son frère Seth,

Adam aurait plus fait pour Arthur Donnithorne que pour aucun autre jeune homme au monde. Il n'y avait pour ainsi dire rien qu'il n'eût préféré perdre plutôt que l'équerre qu'il portait toujours et qui était un présent d'Arthur, acheté de son argent de poche lorsqu'il était un blondin de onze ans, alors qu'il avait assez bien profité des leçons d'Adam comme charpentier et tourneur, pour embarrasser toutes les femmes de la maison de dévidoirs superflus et de boîtes rondes. Adam voyait avec un véritable orgueil ce petit gentilhomme, et ce sentiment n'avait fait que se modifier légèrement quand le garçon aux cheveux blonds était devenu le jeune homme à favoris.

Adam, je dois le dire, était soumis à l'influence du rang et tout à fait prêt à accorder des témoignages de profond respect à toute personne placée au-dessus de lui, car ce n'était ni un philosophe ni un prolétaire à idées, mais simplement un solide et habile charpentier, avec un grand fond de vénération, bien disposé à reconnaître toutes les supériorités établies, à moins qu'il ne vît une raison certaine de les mettre en question. Il n'avait point de théories pour organiser le monde, mais il voyait qu'il s'y faisait beaucoup de mal soit par des constructions en bois vert, soit par des gens ignorants qui faisaient des plans pour des dépendances et des ateliers ou autres choses semblables, sans connaître la résistance des matériaux ; par de mauvais travaux ou par des contrats à terme trop court, qui ne pouvaient jamais être remplis sans ruiner quelqu'un ; et il avait résolu pour son compte de s'opposer à de telles manières de faire. Sur ces points il aurait maintenu son opinion contre les plus grands propriétaires du Loamshire ou du Stonyshire. Mais il sentait qu'en dehors de cela il était mieux d'avoir de la déférence pour ceux qui étaient plus instruits que lui-même. Il voyait aussi clairement que possible le mauvais

aménagement des bois du domaine et le honteux état des bâtiments des fermes ; si le vieux chevalier Donnithorne lui en eût demandé la cause, il aurait donné son avis sans hésiter ; cependant sa disposition au respect envers un gentilhomme l'aurait dominé pendant tout ce temps. Le mot gentilhomme avait un sens pour Adam, et, comme il le disait souvent, « il ne pouvait souffrir un individu qui pensait s'élever en étant familier avec ses supérieurs. » Il faut se rappeler aussi qu'Adam avait du sang de paysan dans les veines, et qu'étant dans la force de l'âge il y a un demi-siècle, on peut s'attendre à trouver surannés quelques-uns des traits de son caractère.

Àl'égard du jeune chevalier, ce respect intuitif d'Adam s'augmentait par des souvenirs d'enfance et une estime personnelle ; on peut donc imaginer qu'il faisait beaucoup plus cas des bonnes qualités d'Arthur et attachait à ses moindres actions beaucoup plus de prix que si elles se fussent trouvées chez un simple ouvrier comme lui. Il pensait que ce serait un beau jour pour tous les habitants d'Hayslope quand le jeune chevalier deviendrait propriétaire du domaine, lui qui avait le cœur si franc et si généreux, et des connaissances en réparations et améliorations rares chez un jeune homme qui allait seulement être majeur. Aussi y avait-il du respect comme de l'affection dans le sourire avec lequel il ôta son bonnet quand Arthur Donnithorne le rejoignit.

« Eh bien, Adam, comment vous portez-vous ? dit Arthur en lui tendant la main. Il ne touchait jamais la main d'aucun des fermiers, et Adam sentit vivement cet honneur. J'ai pu reconnaître de loin vos épaules. Ce sont bien les mêmes, seulement plus larges, que lorsque vous me portiez. Vous le rappelez-vous ?

— Oui, monsieur, je m'en souviens. Ce serait un mauvais signe si l'on oubliait ce qu'on a fait ou dit quand on était jeune garçon, car alors on ne penserait pas plus aux anciens amis qu'aux nouveaux.

— Vous allez à Broxton, je suppose ? dit Arthur en mettant son cheval au pas, tandis qu'Adam marchait à côté de lui. Allez-vous à la cure ?

— Non, monsieur, je vais examiner la grange de Baril. On a peur que le toit ne fasse une poussée contre les murs, et je vais voir ce qu'il y a à faire avant d'envoyer des matériaux et des ouvriers.

— Il paraît que Burge vous confie presque tout le travail maintenant, n'est-ce pas ? Je suppose qu'il vous associera bientôt. Il le fera, s'il est sage.

— Non, monsieur, je ne crois pas qu'il s'en trouvât beaucoup mieux. Un contre-maître, s'il a une bonne conscience et du plaisir à son travail, fera son affaire aussi bien que s'il était son associé. Je ne donnerais pas deux sous d'un homme qui planterait un clou avec négligence parce qu'il n'a pas une paye en sus pour cela.

— Je le sais, Adam ; je sais que vous travaillez pour lui aussi bien que vous travailleriez pour vous-même. Mais vous seriez plus maître d'agir que vous ne l'êtes à présent, et vous tireriez peut-être un meilleur parti de cet établissement. Le vieux Burge devra bien une fois se retirer ; il n'a point de fils : il doit désirer qu'un gendre lui succède. Mais j'imagine qu'il a les doigts un peu crochus ; il voudra, je pense, un homme qui apporte quelque argent. Si je n'étais pas aussi pauvre qu'un rat, je serais bien aise de

placer là quelque chose, afin de vous voir établi sur cette propriété. Je suis sûr que j'y trouverais mon profit. Peut-être pourrai-je mieux le faire dans un an ou deux. J'aurai une plus forte pension quand je serai majeur, et lorsque j'aurai payé quelques petites dettes, je pourrai m'occuper de ce qui m'entoure.

— Vous êtes bien bon de parler ainsi, monsieur, et je ne suis point ingrat. Mais, continua Adam d'un ton décidé, je n'aimerais pas à faire quelque offre à M. Burge, ou qu'on lui en fît pour moi. Je ne vois pas un acheminement bien clair à une association. S'il désirait jamais se défaire de l'établissement, ce serait tout autre chose. Je serais content de trouver alors de l'argent à un intérêt convenable, car j'aurais la certitude de pouvoir le rembourser avec le temps.

— Très-bien, Adam, dit Arthur, se souvenant de ce que M. Irwine lui avait dit d'un commencement de liaison amoureuse entre Adam et Mary Burge, nous n'en parlerons plus pour le moment. Quand est-ce que l'on ensevelit votre père ?

— Dimanche, monsieur ; M. Irwine viendra pour cela de meilleure heure. Je serai bien aise quand ce sera terminé, parce que j'espère que ma mère en sera plus tranquille. Cela fait tristement souffrir de voir l'affliction des gens âgés ; ils ont peu le moyen d'en sortir ; le nouveau printemps ne ramène aucun bourgeon à l'arbre flétri.

— Vous n'avez certes pas manqué de chagrins et d'ennuis dans votre vie, Adam. Je ne crois pas que vous ayez jamais eu le cerveau et le cœur légers comme d'autres jeunes gens. Vous avez toujours eu quelque inquiétude dans l'esprit.

— Oui, monsieur ; mais cela ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe. Puisque nous sommes des hommes et que nous en avons les joies, je pense que nous devons aussi en avoir les soucis. Nous ne pouvons être comme les oiseaux, qui abandonnent leur nid dès qu'ils ont leurs ailes, ne reconnaissent plus leurs parents, quand ils les voient, et trouvent un nouvel attachement chaque année. J'ai assez de motifs de reconnaissance. J'ai toujours eu la santé, la force et suffisamment d'intelligence pour prendre plaisir à mon travail. Je compte pour beaucoup d'avoir pu suivre l'école du soir de Bartle Massey. Cela m'a aidé à acquérir une instruction que je n'aurais jamais pu obtenir par moi-même.

— Quel fameux gaillard vous êtes, Adam ! dit Arthur après un silence, pendant lequel il avait examiné le grand individu qui marchait à ses côtés. Je pouvais allonger un coup de poing mieux que la plupart des autres étudiants, à Oxford, et cependant je crois que vous me terrasseriez bien vite, si j'avais à me battre avec vous.

— Dieu garde que je le fasse jamais, monsieur ! dit Adam se retournant vers Arthur avec un sourire ; j'avais l'habitude de boxer comme amusement ; mais je l'ai perdue depuis que j'ai été cause que le pauvre Gil Tranter a dû passer quinze jours au lit. Je ne me battrais plus contre aucun homme, à moins qu'il ne se conduise en coquin. Si l'on a affaire à un individu qui n'a ni honte ni conscience, il faut bien essayer ce qu'on peut obtenir par la force. »

Arthur ne rit point, car il était préoccupé d'une pensée qui l'amena bientôt à dire :

« Je crois bien, Adam, que vous n'avez jamais de lutte avec vous-même ; que vous étoufferiez un désir dont vous auriez reconnu l'injustice, aussi facilement que vous étendriez par terre un ivrogne qui vous aurait cherché querelle. Je veux dire que vous n'êtes pas versatile, voulant d'abord une chose, puis bientôt le contraire.

— Mais non, dit Adam après un moment d'hésitation. Non, je ne me rappelle pas m'être jamais retourné de cette manière, quand j'avais décidé, comme vous dites, que quelque chose était mal. Cela me répugne de faire ce que je sais devoir me charger la conscience. Depuis que j'ai su additionner, j'ai vu assez clairement qu'on ne peut jamais mal agir sans causer plus de tort et de chagrin qu'on ne saurait le croire. C'est comme du mauvais ouvrage ; vous ne pouvez jamais voir la fin de l'ennui qu'il donne. Et c'est une triste chose que de venir au monde pour mener à mal son prochain au lieu de le rendre meilleur. Mais tout le monde ne juge pas de même. Je ne suis pas pour faire un péché de chaque petite plaisanterie ou niaiserie, où l'on peut se laisser entraîner, comme le pensent quelques dissidents. Un homme peut hésiter pour savoir s'il ne vaut pas la peine d'attraper un ou deux horions, afin de s'amuser davantage. Mais ce n'est pas mon habitude d'être un va et vient en quoi que ce soit ; je crois que j'ai plutôt le défaut contraire. Quand j'ai dit oui ou non, ne fût-ce qu'en moi-même, il m'est difficile de revenir en arrière.

— C'est bien ce que je pensais de vous, dit Arthur. Votre volonté est de fer tout comme votre bras. Mais, quelque forte que soit une résolution, cela coûte souvent de l'exécuter. On peut être décidé à ne pas cueillir de cerises et tenir les mains dans ses

poches ; mais on ne peut empêcher que l'eau n'en vienne à la bouche.

— C'est vrai, monsieur ; mais il n'y a rien de tel que de poser en principe qu'il y a bien des choses dont nous pouvons nous passer dans cette vie. Il ne sert à rien de la considérer comme la foire de Treddleston, où l'on ne songe qu'à regarder et acheter des jouets. Mais pourquoi est-ce que je vous parle ainsi, monsieur ? Vous en savez plus que moi.

— Je n'en suis pas bien sûr, Adam. Vous avez quatre ou cinq ans d'expérience de plus, et je crois que la vie a été une meilleure école pour vous que le collège pour moi.

— Ma foi, monsieur, vous avez l'air de penser du collège à peu près comme le fait Bartle Massey. Il dit que la plupart du temps le collège rend les gens comme des vessies, qui ne sont bonnes qu'à renfermer ce qu'on verse dedans. Mais il a une langue comme une lame tranchante, Bartle ; elle entame tout ce qu'elle touche. Voici le tournant du chemin, monsieur ; je vous souhaite le bonjour, puisque vous allez à Broxton.

— Adieu, Adam ! portez-vous bien. »

Arthur remit son cheval au groom, à l'entrée de la cure, et s'avança par l'allée gravelée vers la porte qui ouvrait sur le jardin. Il savait que le Recteur déjeunait toujours dans sa chambre d'étude qui était à gauche de cette porte, en face de la salle à manger. C'était une petite chambre basse, appartenant à l'ancienne portion de la maison, obscurcie par les reliures foncées des livres qui garnissaient les murs ; cependant elle paraissait très-gaie quand Arthur atteignit la fenêtre ouverte. Car le soleil du matin tombait de biais sur le grand globe de verre à poissons

d'or, posé sur un piédestal en scagliola, en face de la table à déjeuner déjà servie. À côté de cette table était un groupe qui eût réjoui l'œil où que ce fût. Sur une moelleuse chaise de damas rouge était assis M. Irwine, avec la brillante fraîcheur qu'il avait toujours en sortant de sa toilette du matin. Sa belle main, blanche et potelée, caressait le dos brun et frisé de Junon, et, derrière Junon, dont la queue s'agitait avec un calme plaisir maternel, ses deux petits chiens bruns se roulaient l'un par-dessus l'autre dans un bien heureux duo, se houspillant bruyamment. Sur un coussin plus éloigné se tenait Pug, avec l'air d'une pudique dame qui considérait ces familiarités comme des faiblesses animales qu'elle faisait semblant d'observer le moins possible. Sur la table, vers le coude de M. Irwine, était le premier volume du Foulis Æschylus, qu'Arthur connaissait bien. La cafetière d'argent, que Carroll apportait, exhalait une vapeur parfumée qui complétait les délices d'un déjeuner de célibataire.

« Bravo, Arthur, voilà un digne garçon ! Vous arrivez juste à temps, dit M. Irwine, comme Arthur s'arrêtait et enjambait l'appui de la fenêtre basse. Carroll, il nous faut encore des œufs et du café, et nous devons bien avoir quelque volaille froide pour manger avec ce jambon ? C'est comme au bon vieux temps, Arthur ; depuis cinq ans vous n'avez pas déjeuné avec moi.

— La matinée était engageante pour une promenade à cheval, dit Arthur, et j'aimais tant à déjeuner ainsi avec vous, quand vous me faisiez étudier ! Mon grand-père est toujours de quelques degrés plus froid à déjeuner qu'à tout autre moment du jour. Je crois que son bain du matin ne lui convient pas. »

Arthur avait à cœur de ne pas laisser voir qu'il venait dans un but spécial. Il ne se trouva pas plutôt en présence de M. Irwine,

que la confidence, qui lui avait paru très-facile avant, lui sembla tout d'un coup la chose la plus difficile du monde, et au moment même où ils se touchèrent la main, il vit son projet sous un jour tout nouveau. Comment faire comprendre à M. Irwine sa position, à moins de lui raconter ces petites scènes dans le bois ; et comment les raconter sans avoir l'air d'un imbécile ? Et puis sa faiblesse à revenir de chez Gawaine ! et faire précisément le contraire de ce qu'il avait décidé. Irwine le trouverait faible et versatile à tout jamais. Toutefois cela pourrait arriver sans préméditation ; la conversation pouvait y amener.

« J'aime le moment du déjeuner plus que tout autre de la journée, dit M. Irwine. Aucune poussière ne s'est encore étendue sur notre esprit ; il reflète clairement les choses. J'ai toujours un livre favori près de moi, pendant ce repas, et je jouis tellement des fragments que j'y glane, que chaque matin, régulièrement, il me semble que je vais redevenir studieux. Mais bientôt voici Dent qui m'amène un pauvre diable qui a tué un lièvre, et quand j'ai fini de « justicier, » comme dit Carroll, je suis disposé à faire une promenade autour de la glèbe. Puis, en revenant, je rencontre le directeur de la maison de travail, qui a une longue histoire à me raconter d'un pauvre qui s'est mutiné ; ainsi se passe la journée, et je suis toujours le même paresseux avant que le soir arrive. De plus, on a besoin du stimulant de la sympathie, et je ne l'ai jamais eu depuis que le pauvre d'Ogley a quitté Treddleston. Si vous aviez bien voulu mordre aux livres, vaurien, j'aurais eu une perspective plus agréable. Mais l'amour de l'étude n'est pas dans le sang de votre famille.

— Non, vraiment. C'est à peine si je pourrai me rappeler quelque peu de latin, quand il faudra orner mon discours d'en-

trée au parlement dans cinq ou six ans d'ici. Cras in gens iterabimus æquor, et quelques bribes de cette espèce me resteront peut-être, et j'arrangerai mes opinions de manière à les y faire entrer. Mais je ne crois pas que la connaissance des classiques soit un besoin bien urgent pour un gentilhomme campagnard ; autant que j'en puis juger, il vaut mieux pour lui qu'il ait la connaissance des mœurs. J'ai lu dernièrement les livres de votre ami Arthur Young, et il n'y a rien que je préférasse à mettre en pratique quelques-unes de ses idées pour amener les fermiers à mieux diriger leurs terres, et, comme il le dit, faire de ce qui n'était qu'un pays inculte, tout de la même teinte foncée, un paysage brillant et varié de blés, prairies et troupeaux. Mon grand-père ne me laissera jamais exercer le moindre pouvoir tant qu'il vivra ; cependant j'aimerais à entre prendre les terres du côté du Stonyshire ; elles sont dans une condition déplorable ; je désirerais mettre à l'œuvre des améliorations et galoper d'un endroit à l'autre pour les surveiller. Je voudrais connaître tous les laboureurs et les voir me tirer leur chapeau d'un air de bon vouloir.

— Bien, Arthur ; un homme qui n'a point de goût pour les classiques ne peut faire une meilleure apologie de sa venue dans ce monde qu'en désirant augmenter la production pour nourrir les hommes de lettres et les recteurs qui les apprécient. Et puissé-je être là quand vous entrerez dans votre carrière de seigneur modèle. Vous aurez besoin d'un imposant recteur pour compléter le tableau et prendre sa part de tout le respect et l'honneur que vous vaudront vos rudes travaux. Seulement ne prenez pas trop à cœur la reconnaissance que cela vous procurera en retour. Je ne crois pas que les hommes qui cherchent à être utiles aux autres leur soient les plus chers. Vous savez que Gawaine a encouru les malédictions de tout le voisinage au sujet d'un certain enclos. Il

vous faudra bien choisir ce que vous aimez le mieux, mon vieux, — la popularité ou l'utilité, — autrement vous les manquerez toutes deux.

— Oh ! Gawaine est rude dans sa manière d'agir ; il ne se rend pas personnellement agréable à ses tenanciers. Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose qu'on ne puisse obtenir des gens en les traitant avec bonté. Pour mon compte, je ne pourrais vivre dans un endroit où je ne serais ni aimé ni respecté ; il m'est agréable de me trouver ici parmi les tenanciers ; ils ont tous l'air bien disposés pour moi. Je suppose qu'ils me voient encore petit garçon courant sur un poney gros comme un mouton. Si on leur accordait quelques avances et qu'on s'occupât un peu de leurs habitations, on pourrait, je crois, tout bêtes qu'ils sont, les persuader de suivre un meilleur mode de culture.

— Alors, tâchez de placer votre amour au bon coin, et ne prenez pas une femme qui draine à sec votre bourse et vous rende sordide en dépit de vous-même. Ma mère et moi discutons quelquefois à votre égard ; elle dit : « Je ne hasarderai jamais aucune prédiction sur Arthur avant de voir la femme dont il sera amoureux. » Elle suppose que votre amour vous dirigera comme la lune dirige les marées. Mais je me sens dans l'obligation de vous défendre, comme mon élève, et je maintiens que vous n'êtes point d'un genre aussi aquatique. Ainsi, faites attention de ne pas faire tort à mon jugement. »

Ces mots firent frémir Arthur, car cette opinion de la rusée vieille dame Irwine à son sujet lui fit l'effet désagréable d'un présage sinistre. Ce n'était certes qu'une nouvelle raison de persévérer dans son intention et de s'assurer un appui contre lui-même. Malgré cela, à cet endroit de la conversation, il sentait diminuer

son désir de raconter son histoire avec Hetty. Il était très-impressionnable et mettait beaucoup de prix à l'opinion des autres à son égard ; le fait même d'être en présence d'un ami intime, qui n'avait pas la plus légère idée qu'il eût soutenu une lutte intérieure aussi sérieuse que celle qu'il était venu pour lui confier, ébranlait sa propre croyance à l'importance de cette lutte. Ce n'était pas, après tout, une chose à faire tant d'embarras ; que pourrait Irwine pour lui plus qu'il ne pût faire lui-même ? Il irait à Eagledale malgré l'accident de Meg, — il irait sur Rattle, et Pym le suivrait tant bien que pourrait sur la vieille rosse. Telle était sa pensée en sucrant son café ; mais, un instant après, comme il portait la tasse à ses lèvres, il se rappela comme quoi il avait décidé la nuit dernière de tout raconter à Irwine. Non, il ne vacillerait plus, — cette fois il ferait ce qu'il avait décidé de faire. Il serait donc convenable de ne pas laisser tomber ce ton de personnalité de la conversation. S'ils passaient à des sujets différents, la difficulté augmenterait. Cette pensée et sa réaction n'avaient pas occupé un temps que l'on pût apprécier, lorsqu'il répondit :

« Mais je ne crois pas que ce soit un argument contre la force de caractère d'un homme que d'être enclin à se laisser dominer par l'amour. Une belle constitution ne nous préserve pas de la petite vérole ou de quelqu'une de ces maladies inévitables. Un homme peut être très-ferme sur d'autres points, et cependant se trouver sous une espèce de sortilège de la part d'une femme.

— Oui ; mais il y a une différence entre l'amour et la petite vérole ou même le sortilège, — c'est que, si vous découvrez la maladie à temps et que vous essayiez le changement d'air, il y a toute chance d'y échapper entièrement, sans aucun développement ultérieur. Et il y a certaines doses préservatrices qu'un homme peut

s'administrer lui-même, en ayant toujours présentes à l'esprit les conséquences désagréables de sa faiblesse ; cela fait une espèce de verre noirci au travers duquel vous pouvez regarder une resplendissante beauté et discerner sa vraie silhouette ; quoique je craigne bien que peu à peu le verre enfumé ne vienne à manquer juste au moment où on en a le plus besoin. Je dirai même maintenant qu'un homme fortifié de la connaissance des classiques pourrait être entraîné à un mariage imprudent, malgré tous les avertissements que lui donnerait le chœur de Prométhée. »

Le sourire qui passa sur le visage d'Arthur était bien léger, et au lieu de suivre le tour plaisant de M. Irwine, il dit tout à fait sérieusement : « Oui, et c'est là le pire. C'est une chose horriblement vexante que, malgré toute notre volonté, nous soyons dirigés par des dispositions instantanées qu'il est impossible de calculer d'avance. Je ne pense pas qu'un homme soit tellement à blâmer s'il est entraîné malgré toutes ses résolutions contraires.

— Oui, mais ces dispositions d'esprit étaient en germe dans son individualité, mon garçon, tout autant que l'étaient ses réflexions, et encore plus. Un homme ne fait jamais rien de contraire à sa propre nature. Il porte en lui le principe de ses actions les plus exceptionnelles, et si nous autres, gens sensés, faisons de nous de fameux imbéciles dans quelque occasion particulière, nous devons en tirer la légitime conclusion que notre once de sagesse renferme quelques grains de folie.

— Mais on peut être entraîné par une combinaison de circonstances à faire des choses qu'on n'eût jamais faites sans cela.

— Certainement ; un homme ne peut pas voler facilement un billet de banque s'il n'est pas placé à sa portée ; mais il ne nous

fera pas croire qu'il est honnête homme parce qu'il commence à se fâcher contre le billet de banque de ce qu'il se trouve sur son chemin.

— Pourtant, vous ne pensez pas qu'un homme qui lutte contre la tentation à laquelle il succombe soit aussi coupable que celui qui ne lutte jamais ?

— Non, mon garçon, et j'en ai pitié, en proportion de ses combats, car ils sont l'expression de la souffrance intérieure, la pire forme que Némésis puisse prendre. Nos mauvaises actions ont leurs fatales conséquences, quelles que soient les fluctuations qui les ont précédées, — conséquences qui s'arrêtent rarement à nous seuls. Et il est mieux d'avoir notre esprit pénétré de cette certitude, que de rechercher quels peuvent être nos motifs d'excuse. Mais je ne vous ai jamais vu si disposé à une discussion morale, Arthur. Est-ce que vous avez en vue quelque danger qui vous concerne dans cette manière de parler philosophique et générale ? »

En faisant cette question, M. Irwine repoussa son assiette, se renversa sur sa chaise et regarda Arthur en face. Il soupçonna qu'Arthur avait effectivement quelque chose à lui dire, et pensa lui aplanir la route par cette question directe. Mais il fut trompé dans son attente. Soudainement et involontairement amené sur la limite de la confession, Arthur revint en arrière, et s'y sentit moins disposé que jamais. La conversation avait pris un tour plus sérieux qu'il ne le désirait, — cela pourrait tromper Irwine, — il s'imaginerait qu'il avait une forte passion pour Hetty, tandis qu'il n'y avait lien de semblable. Il se sentait rougir et était fort ennuyé de sa puérilité.

« Non, non ; point de danger, dit-il avec le plus d'indifférence qu'il put. Je ne sais pas si je suis plus sujet à l'instabilité que d'autres ; seulement il y a par-ci par-là quelques petits incidents qui font rechercher ce qui pourrait arriver dans l'avenir. »

Cette singulière répugnance d'Arthur cachait-elle quelque motif qui expliquât sa retraite et qu'il ne s'avouait pas lui-même ? Les affaires de notre esprit sont conduites d'une manière très-semblable aux affaires de l'État ; beaucoup de pénible travail s'y fait par des agents qui ne sont point avoués. Dans une pièce de mécanique aussi, je crois qu'il y a souvent une petite roue qu'on ne remarque pas, et qui a beaucoup à faire avec le mouvement des grandes roues apparentes. Peut-être à ce moment y avait-il à l'œuvre dans l'esprit d'Arthur quelque agent semblable non reconnu ; — peut-être était-ce la crainte de voir cette confession, une fois faite au Recteur, devenir le sujet de graves ennuis, dans le cas où il ne serait pas tout à fait capable de mettre en pratique ses bonnes résolutions ? Je n'oserais affirmer qu'il n'en fût ainsi. L'âme humaine est une chose si compliquée !

L'idée d'Hetty venait de traverser l'esprit de M. Irwine pendant que ses yeux interrogeaient Arthur ; mais sa réponse négative et indifférente le confirma dans la pensée qui lui survint, — qu'il ne pouvait rien y avoir de sérieux de ce côté-là. Il n'y avait pas de probabilité qu'Arthur la vît jamais ailleurs qu'à l'église ou chez elle sous les yeux de madame Poyser, et l'avertissement qu'il lui avait donné à son sujet quelques jours auparavant n'avait pas de signification plus sérieuse que de l'empêcher de faire attention à elle d'une manière qui pût exciter la vanité de cette fillette, et déranger ainsi le drame rustique de sa vie. Arthur rejoindrait bientôt son régiment et serait bien loin : non, il ne pouvait y avoir

aucun danger de ce côté, même si le caractère d'Arthur n'en avait été le ferme garant. L'orgueil honnête et protecteur qui lui faisait croire au bon vouloir et au respect de chacun à son égard était une sauvegarde contre toute folie romanesque, bien plus encore contre une folie de bas étage. S'il y avait eu quelque chose de spécial dans l'esprit d'Arthur pendant la conversation précédente, il était clair qu'il n'était pas disposé à entrer dans des détails, et M. Irwine était trop délicat pour laisser voir même une curiosité amicale. Il s'aperçut qu'un changement de sujet serait bien venu, et dit :

« À propos, Arthur, à la fête de votre colonel il y a eu quelques transparents qui ont produit beaucoup d'effet en l'honneur de la Grande-Bretagne, de Pitt, et de la milice du Loamshire, et surtout du généreux jeune homme, le héros du jour. Ne pensez-vous pas que vous pourriez mettre en train quelque chose de ce genre pour charmer nos faibles esprits ? »

L'occasion était perdue. Tandis qu'Arthur hésitait, la corde qu'il aurait pu saisir s'était retirée ; il devait se confier à ses propres forces de nageur.

Dix minutes plus tard, M. Irwine fut appelé pour affaires, et Arthur, lui disant adieu, remonta à cheval avec un sentiment de mécontentement qu'il tâcha de combattre par la détermination de partir pour Eagledale dans une heure au plus tard.

Livre 2 · 17

Le Recteur de Broxton n'est guère meilleur qu'un païen ! entends-je dire à une de mes lectrices. Comme il eût été plus édifiant de lui faire donner à Arthur quelque bon conseil spirituel ! Vous auriez pu placer dans sa bouche de belles choses, cela aurait valu la lecture d'un sermon.

— Certainement je l'aurais pu, ma belle lectrice, si j'étais un habile romancier, point obligé de s'attacher servilement à la nature et aux faits, mais capable de représenter les choses comme elles n'ont jamais été et ne seront jamais. Alors mes personnages seraient entièrement de mon propre choix, et j'aurais pu prendre le type le plus habituel du ministre, mettre en toute occasion dans sa bouche mes admirables opinions personnelles. Mais vous avez dû vous apercevoir depuis longtemps que je n'ai point une vocation aussi élevée, et que je n'aspire qu'à représenter fidèlement les hommes et les choses qui se sont reflétés dans mon esprit. Le miroir est doublement défectueux ; les contours y seront quelquefois faussés ; l'image faible ou confuse ; mais je me crois tenu de vous montrer aussi précisément que je le puis quel est ce reflet, comme si j'étais sur le banc des témoins, faisant ma déposition sous serment.

Il y a soixante ans, — c'est un temps bien éloigné, — il n'est pas étonnant que les choses aient changé, les ministres n'avaient pas tous du zèle ; en vérité on peut raisonnablement croire que le nombre de ceux qui en montraient est restreint, et il est probable que si un membre de cette petite minorité avait été le titulaire des cures de Broxton et de Hayslope en l'année 1799, vous ne l'auriez pas mieux aimé que vous n'aimez M. Irwine. Il y a dix à

parier contre un que vous auriez trouvé que c'était un homme sans goût, indiscret et méthodiste. Il est si rare de rencontrer ce juste milieu que réclament nos opinions éclairées et notre goût raffiné ! Peut-être direz-vous : Arrangez un peu les faits alors, pour qu'ils concordent mieux avec ces vues correctes que nous avons le privilège de posséder. Le monde n'est pas tout à fait ce que nous voudrions ; donnez-y quelques retouches de bon goût, et faites qu'on ne le trouve pas une chose si mélangée et si embrouillée. Que tous ceux qui ont des opinions irréprochables agissent en conséquence. Que vos caractères les plus vicieux soient toujours coupables, et que les vertueux agissent toujours vertueusement. De cette manière nous verrons au premier coup d'œil les gens et les choses que nous devons condamner. Alors il nous sera permis d'admirer sans altérer en rien nos idées préconçues ; nous pourrons haïr et mépriser avec ce plaisir délectable qui est le propre d'une confiance justifiée.

— Mais, ma chère amie, que ferez-vous donc de ce paroissien qui contredit votre mari dans la sacristie ? de ce nouveau vicaire dont vous trouvez la manière de prêcher désagréable et au dessous de celle de son prédécesseur ? de cette honnête domestique qui tourmente votre âme par les manquements de la sienne ? de votre voisine, mademoiselle Green, qui a été vraiment très-bonne pour vous pendant votre dernière maladie, mais qui a dit de vous plusieurs méchancetés depuis votre convalescence ? bien plus, de votre mari lui-même, qui a plusieurs habitudes irritantes, outre celle de ne pas s'essuyer les pieds. Tous ces mortels, vos semblables, doivent être acceptés tels qu'ils sont ; et ce sont ces gens, au milieu desquels votre vie se passe, qu'il faut que vous sachiez tolérer, plaindre et aimer. Ce sont ces gens plus ou moins laids, sans esprit, insociables, dont il faut être capable d'admirer les

bons mouvements, en faveur desquels vous devez charitablement toujours espérer. Je ne voudrais pas, même si j'en avais le choix, être l'habile romancier qui pourrait créer un monde tellement supérieur à celui où nous nous levons le matin pour nous livrer à nos travaux journaliers, que vous en viendriez peut-être à regarder d'un œil dur et froid les routes poudreuses et les champs d'un vert ordinaire ; ces hommes et ces femmes réellement existants, qui peuvent être glacés par votre indifférence ou souffrir de vos préjugés, qui peuvent être réjouis et encouragés par votre sympathie, votre support, vos bons conseils, votre justice équitable.

Aussi je me contente de raconter cette simple histoire, sans essayer de faire paraître les choses meilleures qu'elles n'étaient ; ne craignant rien, si ce n'est le faux, qui, en dépit de nos meilleurs efforts est toujours à redouter. L'erreur est si aisée, la vérité si difficile ! Le crayon se prête avec la plus agréable facilité à dessiner un griffon ; plus longues sont les griffes et plus grandes sont les ailes, mieux cela vaut ; mais cette merveilleuse facilité que nous prenions pour du génie est sujette à nous abandonner dès que nous voulons dessiner sans exagération un lion véritable. Examinez bien vos paroles, et vous trouverez que, lors même que vous n'avez aucun motif d'être faux, il est très-difficile de dire l'exacte vérité, même à l'égard de vos sentiments immédiats, beaucoup plus difficile que de dire à leur sujet quelque chose de beau qui n'est pas positivement vrai.

— C'est pour cette rare et précieuse qualité de vérité que je prends tant de plaisir à plusieurs de ces peintures hollandaises que méprisent les gens à esprit supérieur. Je trouve une source de délicieuse sympathie dans les représentations fidèles d'une monotone existence intérieure, qui a été le sort d'un bien plus

grand nombre de mes semblables plutôt qu'une vie de grandeur ou d'indigence absolue, ou de souffrances tragiques, ou d'actions éclatantes. Je passe sans hésiter de l'auréole des anges, des prophètes, des sibylles, des héros militaires à une vieille femme penchée sur son pot à fleurs, ou faisant un repas solitaire, tandis que la lumière du jour, adoucie peut-être par un écran de feuillage, tombe sur son béguin et frappe le bord de son rouet, sa cruche de terre, et tous ces objets de bas prix qui sont pour elle les précieuses nécessités de la vie ; je suis aussi attiré par cette noce de village, renfermée entre quatre murs noircis, où un lourdaud de marié ouvre le bal avec une mariée aux épaules remontantes et à large face ; tandis que des amis vieux ou d'âge mûr, aux traits peu réguliers, les regardent cependant avec une indubitable expression de contentement et de bienveillance. Pouah ! dit mon ami l'idéaliste, quels détails vulgaires ! À quoi bon prendre tant de peine pour reproduire la ressemblance exacte de vieilles femmes et de lourdauds ? Quel bas échelon de l'existence ! que ces gens sont grossiers et laids !

— Mais, grâce à Dieu, il est des choses qu'on peut aimer, quoiqu'elles ne soient pas précisément belles, j'espère ! Je ne suis pas du tout sûr que la majorité de la race humaine ne soit pas laide ; et même parmi ces seigneurs de leur espèce, les habitants de la Grande-Bretagne, les figures trapues, les nez mal dessinés et les peaux brunes ne sont pas des exceptions rares. Pourtant il y a beaucoup de tendresse et d'affection dans nos familles. J'ai un ou deux amis dont le genre de traits est tel, que la boucle d'Apollon sur le haut de leur front serait dérisoire ; cependant, à ma connaissance certaine, de tendres cœurs ont battu pour eux, et leurs portraits, peu jolis quoique flattés, sont baisés en secret par des lèvres maternelles. J'ai vu plus d'une excellente matrone, qui

dans ses jeunes années n'avait jamais pu être belle, avoir dans un tiroir secret un vieux paquet de lettres d'amour, et dont les doux enfants couvraient de baisers les pâles joues. Je crois qu'il y a eu bon nombre de jeunes héros, de taille moyenne et barbe rare, qui se croyaient dans l'impossibilité de jamais aimer quelque chose de moins qu'une Diane, et qui pourtant se sont, au milieu de leur vie, trouvés unis avec une femme quelque peu difforme. Oui ! Dieu merci, l'amour humain est comme les puissantes rivières qui fécondent la terre ; il n'attend pas la beauté, il s'élance avec une force irrésistible et la porte avec lui.

Honneur et respect à la perfection divine de la forme. Recherchons-la autant que possible chez les hommes, les femmes et les enfants, dans nos jardins et nos demeures. Mais sachons aussi aimer cette autre beauté qui ne réside point dans les secrets de la proportion, mais dans ceux d'une profonde sympathie humaine. Peignez, si vous le voulez, un ange à la robe violette et au visage éclatant de lumière céleste ; peignez encore plus souvent une madone à douce figure levée vers le ciel, étendant les bras pour recevoir la gloire divine ; mais ne nous imposez aucune règle esthétique qui doive bannir des régions de l'art ces vieilles femmes préparant des carottes de leurs mains desséchées, ces lourds danseurs faisant fête dans une taverne enfumée ; ces dos arrondis, ces visages simples et halés qui se sont courbés sur la bêche et ont supporté le rude travail de ce monde ; ces intérieurs avec leurs plats d'étain, leurs cruches brunes, leurs chiens au poil grossier et leurs chaînes d'oignons. Il se trouve tant de ces gens communs et grossiers, dont la vie n'offre aucune infortune sentimentalement pittoresque ! Il est nécessaire que nous nous rappelions leur existence, autrement nous pourrions en venir à les laisser tout à fait en dehors de notre religion et de notre philosophie,

et établir des théories si élevées qu'elles ne s'adapteraient qu'à un monde exceptionnel. Que la peinture, en conséquence, nous les rappelle toujours ; ayons constamment des hommes prêts à donner, avec amour, le travail de leur vie à la représentation fidèle des choses simples, des hommes qui sachent voir la beauté des objets ordinaires, et trouvent leur bonheur à montrer comment la lumière des cieux prend plaisir à les éclairer. Il y a peu de prophètes dans le monde, peu de femmes d'une beauté sublime, peu de héros. Je ne puis parvenir à donner tout mon amour et tout mon respect à de telles raretés. J'ai besoin d'une partie de ces sentiments pour mes semblables de chaque jour, surtout pour le petit nombre de ceux qui forment pour moi le premier plan de cette grande multitude, ceux dont je connais le visage, dont je serre la main et auxquels je dois céder le pas avec une bienveillante politesse. Les pittoresques lazzaroni ou les criminels dramatiques ne se rencontrent pas si fréquemment que notre laboureur ordinaire qui gagne honorablement son pain et le mange prosaïquement avec son couteau de poche. Il est plus nécessaire qu'une fibre sympathique me relie à ce citoyen vulgaire qui pèse mon sucre, en cravate mal assortie à son gilet, qu'avec ce superbe scélérat en écharpe rouge et plumes vertes ; je préfère que mon cœur se gonfle de tendre admiration pour quelque trait d'aimable bonté des gens médiocres qui prennent place à mon foyer, ou du modeste ministre de ma paroisse, quoiqu'il ne soit pas un Oberlin ou un Tillotson, que pour les hauts faits de héros que je ne connais que par ouï-dire, ou pour le plus admirable composé de grâces cléricales qui ait jamais été conçu par un habile romancier.

Et maintenant je reviens à M. Irwine, pour lequel je vous prie d'avoir une charité parfaite, quelque éloigné qu'il soit de ré-

pondre à ce que vous attendez du caractère ecclésiastique. Peut-être pensez-vous qu'il n'était pas, comme il aurait dû l'être, la vivante démonstration des bienfaits attachés à une église nationale ? Mais je ne suis point sûr de cela ; je sais, tout au moins, que les gens de Broxton et d'Hayslope eussent été très-fâchés de se séparer de leur pasteur, et que la plupart des visages s'illuminaient à son approche ; et jusqu'à ce qu'on puisse prouver que la haine est plus salutaire pour l'âme que l'amour, je croirai que l'influence de M. Irwine dans sa paroisse était plus utile que celle du zélé M. Ryde, qui, vingt ans plus tard, succéda à M. Irwine, lorsque celui-ci fut rappelé vers ses pères. Il est vrai que M. Ryde insistait fortement sur les doctrines de la réformation, faisait beaucoup de visites à ses paroissiens, condamnait sévèrement les convoitises de la chair, et fit cesser enfin les rondes de Noël des chanteurs d'église, comme favorisant l'ivrognerie et traitant trop légèrement les choses saintes. Mais j'ai recueilli de la bouche d'Adam Bede, auquel je parlais de cela dans sa vieillesse, que peu de ministres eussent moins pu gagner les cœurs de leurs paroissiens que M. Ryde. Il insistait beaucoup sur les opinions et les points de doctrine, en sorte que presque chacun des cinquante assistants au service commença à distinguer le pur Évangile de ce qui ne semblait pas précisément en faire partie, aussi bien que s'il était né et eût été élevé au milieu des dissidents. Pendant quelque temps, après son arrivée, il sembla réellement qu'il y eût un mouvement religieux dans ce tranquille district rural. « Mais, ajoutait Adam, j'ai vu bien clairement, depuis que je n'ai plus été un tout jeune homme, que la religion est quelque chose de plus que des opinions. Ce ne sont pas les opinions qui amènent les gens à faire de bonnes actions : ce sont les sentiments. Il en est des opinions en religion comme des mathé-

matiques ; un homme peut être très-capable de résoudre de tête des problèmes en fumant sa pipe au coin du feu ; mais s'il s'agit de construire une machine ou un bâtiment, il faut qu'il ait de la volonté, de la résolution, et qu'il aime quelque chose de mieux que ses aises. De manière ou d'autre, la congrégation commença à décliner, et les gens se mirent à parler légèrement de M. Ryde. Je crois que, dans le fond, ses intentions étaient bonnes ; mais, voyez-vous, il avait le caractère difficile, il voulait diminuer le salaire de ceux qui travaillaient pour lui, et sa prédication ne pouvait pas bien s'accommoder de cette sauce. Il voulait faire le seigneur juge dans la paroisse, punir les gens qui se conduisaient mal ; il les tançait du haut de la chaire comme l'eût pu faire un prêcheur illuminé ; et cependant il ne pouvait souffrir les dissidents et leur faisait une beaucoup plus forte guerre que M. Irwine. Et puis il ne savait pas se restreindre à son revenu, car il parut croire à l'origine que six cents livres (sterling) par année devaient en faire un homme aussi important que M. Donnithorne ; c'est une triste sottise que j'ai souvent rencontrée chez des ministres pauvres qui arrivaient tout d'un coup à une cure de quelque importance. M. Hyde avait au loin de la réputation, à ce que je crois, et il écrivait des livres ; mais il était aussi ignorant qu'une femme sur les mathématiques et la nature des choses. Il était très-savant sur les dogmes et les appelait les boulevards de la réformation ; mais je me suis toujours méfié de cette espèce de savoir qui laisse les gens ignorants en affaires. M. Irwine était aussi différent de cela que possible ; il était si pénétrant ! il comprenait ce qu'on voulait dire à la minute ; il connaissait tout ce qui a rapport à la bâtisse, et savait voir si on faisait du bon ouvrage. Il se conduisait en gentilhomme avec les fermiers, les vieilles femmes et les laboureurs comme avec les

messieurs. On ne le voyait jamais s'imposer, gronder ou essayer de faire le souverain. Ah ! c'était le plus joli homme qu'on ait jamais vu, et si bon pour sa mère et ses sœurs. Cette pauvre malade miss Anne, il avait l'air de s'en occuper plus que de personne au monde. Pas une âme dans la paroisse n'avait un mot à dire contre lui, et ses domestiques restaient chez lui jusqu'à ce qu'ils fussent assez vieux et impotents pour qu'il fût obligé d'en engager d'autres.

— Très-bien ! dis-je ; c'était une excellente manière de prêcher dans la semaine ; mais peut-être si votre vieil ami, M. Irwine, pouvait revenir à la vie et monter en chaire dimanche prochain, vous seriez bien honteux qu'il ne prêchât pas mieux, après tous vos éloges.

— Non, non, dit Adam se redressant et se renversant sur sa chaise comme s'il était prêt à accepter toutes les conséquences de ce qu'il avait dit, personne ne m'a jamais entendu dire que M. Irwine fût un fameux prédicateur. Il n'allait pas très-profond dans l'expérience morale ; je sais bien qu'il y a beaucoup de choses, dans la vie intérieure, que vous ne pouvez pas mesurer à l'équerre, et dire : « Faites ceci, et il s'ensuivra cela ; » ou bien : « Faites cela, et il s'ensuivra ceci. » Il se passe de telles choses dans l'âme qu'il y a des moments où les sentiments vous pénètrent ainsi qu'un vent impétueux, comme dit l'Écriture, et séparent presque votre vie en deux, en sorte que vous vous regardez vous-même comme si vous étiez quelqu'un d'autre. Ces choses-là ne peuvent pas se renfermer dans un « faites ceci et faites cela, » et c'est ce que je soutiendrai au plus fort méthodiste. Cela me prouve qu'il y a en religion des choses profondes, des choses abstraites. Vous ne pouvez pas trop les exprimer par des

paroles, mais vous pouvez les sentir. M. Irwine n'abordait pas ces sujets-là ; il faisait de courts sermons de morale, et c'était tout. Mais aussi se conduisait-il d'une manière très-conforme à ce qu'il disait ; il ne se posait pas comme un homme différent des autres un jour, et leur ressemblant le lendemain comme deux pois. Il se faisait aimer et respecter, ce qui valait mieux que de remuer la bile des gens en étant trop incisif. Madame Poyser avait coutume de dire, vous savez qu'elle avait son mot sur chaque chose ; elle disait donc « que M. Irwine était comme un bon plat de nourriture dont vous vous trouviez bien sans y penser, et M. Ryde comme une dose de médecine qui vous grippait, vous tourmentait et vous laissait après sans vous avoir beaucoup changé. »

— Mais M. Ryde ne prêchait-il pas beaucoup plus sur cette partie spirituelle de la religion dont vous parlez, Adam ? Ne pouviez-vous pas tirer de ses sermons plus que de ceux de M. Irwine ?

— Hé, je ne sais pas. Il prêchait beaucoup sur les dogmes. Mais, comme je vous l'ai déjà dit, j'ai assez clairement vu depuis que je n'étais plus un enfant, que la religion est quelque chose de plus que des dogmes et des opinions. Il me semble que les dogmes sont comme des noms qu'on trouve pour ses sentiments, de manière à en pouvoir parler quand même on ne les a jamais connus, de même qu'un homme peut parler des outils dont il sait les noms, quand même il ne les a jamais vus et encore moins maniés. J'ai beaucoup entendu parler dogme dans mon temps, car j'accompagnais souvent Seth pour écouter les prédicateurs dissidents lorsque j'avais seize ans, et j'étais très-perplexe au sujet des arminiens et des calvinistes. Les Wesleyens, vous savez, sont pour les arminiens ; et Seth, qui n'a jamais pu supporter rien

d'austère et qui a toujours voulu espérer le progrès moral, se prononça d'emblée pour les Wesleyens ; mais pour moi je croyais pouvoir découvrir quelques points faibles dans leurs opinions, et je me mis à discuter avec un des maîtres de classe à Treddleston. Je le harcelai si fort, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, qu'à la fin il me dit : « Jeune homme, c'est le démon qui se sert de votre orgueil et de votre présomption comme d'une épée de guerre contre la simplicité de la vérité. » Je ne pus alors m'empêcher de rire ; mais en retournant à la maison, je trouvai que cet homme n'avait pas tort. Je commençai à voir que toute cette manière de peser et retourner ce que signifiait tel ou tel texte, et si les gens n'étaient sauvés que par la grâce de Dieu, ou si une once de leur propre volonté s'y trouvait pour quelque chose, n'était point une partie essentielle de la religion. Vous pouvez parler des heures sans fin sur ces choses, et vous n'en serez que plus infatué et entêté. Aussi je ne voulus plus aller autre part qu'à l'église paroissiale et n'entendre que M. Irwine, car il ne disait rien qui ne fût bon et propre à vous rendre plus sage, si vous vous en souveniez. Je trouvai meilleur pour mon âme d'être humble devant les mystères des voies de Dieu, et de ne pas babiller sur les choses que je ne pouvais jamais comprendre. Ce sont des questions oiseuses après tout ; car, y a-t-il quelque chose en dedans ou en dehors de nous qui ne vienne de Dieu ? Si nous avons pris la résolution de bien faire, il nous l'a donnée un moment ou un autre, je pense ; mais je vois assez clairement que nous ne le ferons jamais sans une ferme volonté, et cela me suffit. »

Adam, vous le voyez, était un chaud admirateur, peut-être un juge partial de M. Irwine, comme, heureusement, quelques-uns de nous le sont de ceux avec lesquels ils ont vécu familièrement. Sans aucun doute, cette admiration sera méprisée comme une

faiblesse par cet ordre élevé d'intelligences qui aspirent à l'idéal, et sont oppressées par la conviction que leurs impressions sont d'un caractère trop exquis pour trouver des objets qui en soient dignes parmi leurs semblables de tous les jours. J'ai été souvent favorisé de confidences de ces natures d'élite, et je trouve qu'elles concourent à prouver que les grands hommes sont beaucoup trop estimés, et les hommes médiocres trop dédaignés. Si vous voulez conserver la plus légère croyance à l'héroïsme humain, il ne vous faut jamais faire de pèlerinage pour voir le héros. J'avoue que j'ai souvent lâchement évité de faire à ces messieurs accomplis et subtils la confession de ma propre expérience. J'ai peur de les avoir souvent approuvés d'un sourire hypocrite, ou encouragés par une épigramme sur la nature changeante de nos illusions, ce que toute personne un peu au fait de la littérature française peut trouver à un moment donné. La conversation, comme je pense que l'ont remarqué plusieurs sages, n'est pas toujours sévèrement sincère. Mais ici je décharge ma conscience et déclare que j'ai eu de vrais mouvements enthousiastes d'admiration pour de vieux messieurs, qui parlaient le plus mauvais anglais possible, qui avaient quelquefois le caractère maussade, et qui n'avaient jamais agi dans une sphère d'influence au-dessus de celle d'inspecteurs de paroisse, par exemple. La manière dont j'en suis venu à conclure que la nature humaine mérite d'être aimée, celle qui m'a appris quelque chose de sa profonde éloquence et de ses sublimes mystères, a été de beaucoup vivre avec des gens plus ou moins lieux-communs, même vulgaires, desquels vous n'entendriez peut-être rien dire de très-remarquable si vous alliez aux informations dans le voisinage de leurs demeures. Il y a dix à parier contre un que les petits boutiquiers qui les entourent n'ont absolument rien vu en eux. Car j'ai observé que ces natures choi-

sies qui aspirent à l'idéal et ne trouvent dans ce qui les entoure rien d'assez grand pour obtenir leur respect ou leur amour, ressemblent singulièrement aux natures les plus rétrécies et les plus mesquines. Par exemple, j'ai souvent entendu M. Gedge, l'aubergiste du Chêne-Royal, qui avait l'habitude de porter un regard de mépris sur ses voisins du village de Shepperton, résumer son opinion sur eux, et c'étaient les seuls gens qu'il connût, par ces emphatiques paroles : « Ah, monsieur, je vous l'ai souvent dit, et je le redirai encore ; ce sont de pauvres sires dans cette paroisse, de pauvres sires, grands et petits. » Je crois qu'il avait une idée confuse que s'il pouvait émigrer dans quelque paroisse éloignée, il trouverait des voisins dignes de lui ; et effectivement il se transporta plus tard à la Tête du Sarrasin, qui faisait de tristes affaires, dans une rue reculée d'une petite ville voisine. Mais, ce qui est assez original, il a trouvé les gens de cette rue précisément comme ceux de Shepperton. « De pauvres sires, monsieur, grands et petits, et ceux qui consomment beaucoup ne valent pas mieux que ceux qui ne consomment que pour quelques sous, de pauvres sires. »

Livre 2 · 18

« Hetty, Hetty, ne savez-vous pas que l'église commence à deux heures, et qu'est déjà une heure et demie passée ? N'avez-vous rien de mieux à penser dans ce saint jour du dimanche, où l'on doit mettre en terre le pauvre vieux Thias Bede, ce malheureux qui s'est noyé dans le silence de la nuit, que c'est pour en avoir un frisson par les épaules, que de rester à vous pomponner, comme si c'était pour une noce au lieu d'un enterrement ?

— Mais, ma tante, je ne puis pas être prête en même temps que les autres, quand il me faut habiller Totty. Et je n'ai jamais eu tant de peine à la faire rester tranquille. »

Hetty descendait les escaliers, et madame Poyser, en bonnet et châle simples, attendait en bas. Si jamais une jeune fille eut l'air d'être faite de roses, c'était bien Hetty avec son chapeau et sa robe du dimanche. Car ce chapeau était garni de rose, et sa robe était parsemée de mouches roses sur fond blanc. Il n'y avait, excepté ses yeux, ses cheveux noirs, et ses petits souliers à boucles, que du rose et du blanc sur elle. Madame Poyser était fâchée contre elle-même, de pouvoir à peine s'empêcher de sourire, comme tout mortel est porté à le faire à la vue de jolies créatures aux formes arrondies. Aussi elle se retourna sans rien dire, et rejoignit le groupe hors de la maison, suivie d'Hetty, dont le cœur était si agité à la pensée de celui qu'elle espérait voir à l'église, qu'elle sentait à peine la terre sur laquelle elle marchait.

Alors la petite procession se mit en marche. M. Poyser dans son costume du dimanche d'étoffe couleur écrue, avec un gilet vert et rouge, un ruban de montre vert où était attaché un gros cachet de cornaline, pendant de la poche comme une plombée, un mouchoir de soie jaune autour de son cou, et d'excellents bas gris à côtes, tricotés par les propres mains de madame Poyser, lesquels faisaient valoir les proportions de sa jambe. M. Poyser n'avait aucune raison d'avoir honte de sa jambe, et soupçonnait que l'usage abusif qui s'établissait des bottes à revers et autres modes tendant à déguiser les membres inférieurs, pouvaient bien avoir pour origine une pitoyable dégénérescence du mollet humain. Il aurait encore moins pu avoir honte de sa face ronde et joviale, qui était la bonne humeur même, lorsqu'en disant : « Al-

lons, Hetty, — allons, les petits ! » et donnant le bras à sa femme, il ouvrit la marche par la porte du trottoir qui menait dans la cour.

Les « petits » auxquels il s'adressait étaient Marty et Tommy, garçons de neuf et sept ans, en petits habits de futaine à basques et en culottes courtes, embellis de joues roses et d'yeux noirs, ressemblant à leur père comme un très-petit éléphant à un très-gros. Hetty marchait entre eux deux et derrière venait la patiente Molly, dont la tâche était de porter Totty pour traverser la cour et tous les endroits humides de la route ; car Totty, promptement remise de sa menace de fièvre, avait insisté pour aller ce jour-ci à l'église, et surtout pour mettre son collier rouge et noir en dehors de sa fraise. Il y avait bien des places où il fallait la porter cette après-midi, car il y avait eu de fortes averses dans la matinée, quoique maintenant les nuages eussent été refoulés au loin et restassent entassés à l'horizon comme des tours argentées.

Vous auriez su que c'était le dimanche rien qu'en entrant à la ferme. Les coqs et les poules semblaient le reconnaître aussi en ne faisant entendre que de légers gloussements ; le dogue même paraissait moins féroce, comme s'il eût pu se contenter d'un plus petit morceau qu'à l'ordinaire. Le soleil semblait inviter au repos plutôt qu'au travail. Le sommeil même régnait sur la litière de mousse des vaches ; sur le groupe de canards blancs serrés ensemble, leurs becs enfoncés sous les ailes ; sur la vieille laie noire languissamment étendue sur la paille, tandis que le plus gros de ses petits avait trouvé un excellent lit à ressorts sur les côtes grasses de sa mère ; sur Alick enfin, le berger, dans sa blouse neuve, faisant une sieste peu commode, moitié assis, moitié debout sur les degrés de la grange. Alick avait pour opinion que

l'église, comme d'autres objets de luxe, ne devait pas devenir une jouissance trop fréquente pour un maître-valet qui avait à s'occuper du temps et des agneaux.

« L'église ! oh, non ! — j'ai bien autre chose à penser, » était la réponse qu'il faisait d'un ton sec et d'importance qui arrêtait toute question ultérieure. Je suis sûr qu'Alick ne le faisait point par manque de respect religieux ; son esprit, il est vrai, n'était point occupé de théories ou de négations, et il n'aurait sous aucun prétexte manqué d'aller à l'église le jour de Noël, le dimanche de Pâques et à la fête de la Pentecôte. Mais il avait en général l'idée que le service public et les cérémonies religieuses, comme toutes autres occupations non productives, étaient faits pour ceux qui avaient du loisir.

« Voilà le grand-père vers la porte de la cour, dit Martin Poyser. Je suppose qu'il tient à nous suivre des yeux jusqu'au bas du champ. Il a une vue étonnante, et pourtant il a les septante-cinq passés.

— Je pense souvent que c'est pour les vieilles gens comme pour les petits enfants, dit madame Poyser ; il leur suffit de regarder quoique ce soit, pourvu qu'ils regardent. C'est une manière du Dieu tout-puissant de les calmer, je suppose, avant qu'ils s'endorment. »

Le vieux Martin ouvrit la porte en voyant approcher la procession de famille, et la maintint ouverte, appuyé sur sa canne, — satisfait de cette petite occupation ; car, ainsi que tous les vieillards dont la vie s'est passée à travailler, il aimait à sentir qu'il était encore de quelque utilité. Il croyait qu'il y avait au jardin une meilleure récolte d'oignons parce qu'il était là quand on les avait

semés, — et que les vaches seraient mieux traites s'il restait à la maison pour le voir, l'après-midi du dimanche. Il allait toujours à l'église les jours de communion, mais pas très-régulièrement les autres ; les dimanches de pluie, ou quand il avait une petite atteinte de rhumatisme, il avait coutume de lire, à la place, les trois premiers chapitres de la Genèse.

« Thias Bede sera déjà en terre avant que vous arriviez au cimetière, dit-il, quand son fils le rejoignit. Ils auraient mieux fait de l'enterrer de bonne heure ce matin quand la pluie tombait ; il n'est pas probable qu'il en retombe à présent, et la lune se tient là couchée comme un bateau, voyez-vous ? C'est un signe certain de beau temps ; — il y en a beaucoup de faux ; mais celui-ci est sûr.

— Oui, oui, dit le fils ; j'espère bien qu'il se maintiendra à présent.

— Écoutez bien le ministre ; faites attention à ce qu'il dira, dit le grand-père aux cadets aux yeux noirs et aux culottes courtes, qui avaient dans les poches un ou deux marbrons qu'ils comptaient bien manier un peu en secret pendant le sermon.

— Bonzou, gand-pa, dit Totty. Moi, vais à éguise. Ais mis mon coier. Donne bonbon. »

Grand-papa, ébranlé par le rire à ces mots de la rusée petite sorcière, mit lentement le doigt dans la poche du gilet sur laquelle Totty fixait les yeux avec une confiante attente.

Et quand ils furent tous loin, le vieillard s'appuya de nouveau sur la porte, les suivant de l'œil le long du sentier, le long du clos voisin, et jusqu'à ce qu'ils eussent disparu derrière la porte éloignée au tournant de la haie. Car les haies à cette époque mas-

quaient la vue, même sur les fermes les mieux soignées, et cette après-midi les églantiers étalaient leurs guirlandes, la belladone était dans toute sa gloire de pourpre et d'or, le pâle chèvrefeuille s'élançait hors de portée au travers de quelques touffes de houx, et, par-dessus tout, un frêne ou un sycomore jetait ici ou là son ombre au travers du sentier. À d'autres barrières se trouvaient d'autres connaissances, qui devaient se mettre de côté pour les laisser passer ; à la barrière du clos était la moitié du troupeau de vaches se tenant l'une derrière l'autre, très-lentes à comprendre que leurs gros corps pussent embarrasser le chemin ; à la barrière suivante était la jument poulinière, la tête passée par-dessus la traverse, et à son côté son poulain de couleur indécise, appuyé au flanc de sa mère, paraissant encore très-peu sûr de lui sur ses jambes écartées. Leur chemin était en entier au travers des propres champs de M. Poyser jusqu'à sa réunion avec la grande route du village. Il examinait d'un œil scrutateur le bétail et les récoltes qu'il côtoyait, tandis que madame Poyser était prête à faire un commentaire sur tout. La femme qui dirige une laiterie a une grande part dans ce qui produit la rente, aussi peut-on lui permettre d'avoir son opinion sur le bétail et sa « tenue, » — exercice d'ailleurs qui fortifie assez son intelligence pour qu'elle puisse donner son avis sur beaucoup d'autres sujets.

« Voilà cette Sally à courtes cornes, dit-elle en entrant dans le clos le plus rapproché et apercevant la douce bête couchée qui ruminait et la regardait d'un œil endormi. Je commence à ne plus pouvoir la supporter, et je dis aujourd'hui ce que je disais il y a trois semaines : plutôt on en sera débarrassé, mieux cela sera ; car voilà cette petite jaune qui ne donne pas la moitié autant de lait, mais assez gras pour en tirer le double de beurre.

— Eh bien ! tu n'es pas comme les autres femmes en général, dit M. Poyser ; elles aiment les courtes cornes parce qu'elles donnent une grande quantité de lait. La femme de Chowne ne veut pas qu'il en achète d'autres.

— Que me fait ce que désire la femme de Chowne ? — une pauvre innocente qui n'a pas plus de cervelle qu'un moineau. Elle prendrait un gros rouleau pour écraser son lard et s'étonnerait qu'il y laissât des marques. J'en ai assez vu d'elle pour ne jamais reprendre une servante qui viendrait de sa maison : — tout est sens dessus dessous ; — on ne peut savoir quand on y va si c'est lundi ou vendredi, car le lavage y traîne toute la semaine. Quant à son fromage, je sais bien que l'an passé il a levé comme un pain dans une cuvette. Et puis elle prétend que c'est la faute du temps, comme si les gens se tenaient sur la tête et disaient que c'est la faute de leurs bottes.

— Eh bien, Chowne a envie d'acheter Sally ; ainsi nous pourrons nous en débarrasser quand tu voudras, dit M. Poyser, secrètement fier du talent supérieur de sa femme pour le calcul. Et vraiment, dans plusieurs marchés récents, il avait pu apprécier son discernement au sujet des vaches à courtes cornes.

— Ceux qui choisissent pour femme une niaise peuvent bien aussi acheter des courtes cornes ; car si vous avez une fois la tête dans la vase, les jambes la suivent. À propos de jambes, en voilà de dignes de vous, continua madame Poyser. Totty, ayant été mise à terre, maintenant que la route était sèche, trottillait devant père et mère. Voilà des formes ! Elle a le pied si long que ce sera bien la fille de son père.

— Eh ! elle ne ressemblera pas mal à Hetty dans une dizaine d'années ; seulement elle a la couleur de tes yeux. Je ne me rappelle pas qu'il y ait jamais eu un œil bleu dans ma famille ; ma mère avait les yeux aussi noirs que des prunelles sauvages, juste comme ceux d'Hetty.

— L'enfant n'en sera pas plus mal pour avoir quelque chose qui ne soit pas comme Hetty. Et je ne tiens point à ce qu'elle soit tellement jolie. Quoiqu'on dise qu'on trouve les cheveux clairs et les yeux bleus aussi jolis que les foncés. Si Dinah avait un peu de couleur sur les joues et ne se plantait pas sur la tête ce bonnet de méthodiste, qui est bon pour faire peur aux corbeaux, on la trouverait aussi jolie qu'Hetty.

— Non, non, dit M. Poyser avec un sourire dédaigneux, tu ne connais pas les points capitaux d'une femme. Les hommes ne courront jamais après Dinah comme après Hetty.

— Qu'est-ce que ça me fait, après quoi les hommes courent ? On voit bien vite quel choix la plupart savent faire, souvent de pauvres nonchalantes de femmes qui sont comme des morceaux de rubans de gaze, bons à rien quand la couleur est partie.

— Bien, bien, tu ne peux pas dire que je n'aie pas su faire un bon choix en t'épousant, dit M. Poyser, qui arrangeait d'ordinaire les petites discussions conjugales par un compliment de cette espèce ; et tu étais deux fois plus gaie que Dinah, il y a dix ans.

— Je n'ai pas dit qu'une femme eût besoin d'être laide pour faire une bonne maîtresse de maison. La femme de Chowne, qui est assez laide pour faire tourner le lait et économiser la présure, n'économisera jamais rien d'autre. Quant à Dinah, la pauvre enfant, elle n'aura pas bonne mine tant qu'elle fera son dîner avec

du pain et de l'eau pour avoir de quoi donner à ceux qui sont dans le besoin. Elle m'a quelquefois poussée à bout ; et je lui ai dit qu'elle allait juste contre l'Évangile, car il y est dit : « Aime ton prochain comme toi-même ; » mais, lui dis-je, si vous n'aimez pas votre prochain mieux que vous-même, Dinah, vous ne ferez pas grand'chose pour lui. Vous penseriez qu'il se trouverait tout aussi bien avec l'estomac à moitié vide ? — Je voudrais bien savoir où elle est, ce dimanche béni ! — assise, je suis sûre, près de cette femme malade, où elle a tout d'un coup pris à cœur d'aller.

— Ah ! c'est dommage qu'elle se soit mis de telles idées dans la tête ; quand elle aurait pu rester avec nous tout l'été et manger deux fois plus qu'elle ne le fait, cela n'aurait pas été perdu. Elle ne faisait aucun embarras dans la maison ; car elle était aussi tranquille à sa couture qu'un oiseau sur son nid, et était remarquablement prompte à chercher les choses. Si Hetty vient à se marier, tu serais bien aise d'avoir Dinah pour toujours !

— Ça ne sert à rien d'en parler, dit madame Poyser. On pourrait aussi bien faire des signes à l'hirondelle qui vole, que de persuader Dinah de vivre à son aise ici, comme les autres. Si quelque chose pouvait la changer, ce serait fait, car je lui ai parlé des heures de suite et je l'ai grondée ; c'est la fille de ma sœur, et il est convenable de faire ce que je puis pour elle. Mais, en vérité, aussitôt qu'elle nous a eu dit adieu, qu'elle est entrée dans le char et qu'elle m'a regardée avec son visage pâle, qui ressemble tellement à sa tante Judith, qu'on croirait qu'elle est revenue du ciel, j'ai commencé à avoir peur des raisons que je lui avais données ; il semble quelquefois qu'elle a une manière de savoir ce qu'il est bien de faire, mieux que les autres. Mais je ne pense pas que ce

soit parce qu'elle est méthodiste, pas davantage que je ne croirai qu'un veau blanc est blanc parce qu'il mange au même baquet qu'un veau noir.

— Non, dit M. Poyser d'un ton aussi bourru que son beau naturel pouvait le permettre ; je ne pense rien de bon des méthodistes. Il n'y a que les artisans qui le deviennent ; vous ne voyez jamais un fermier mordre à ces lubies. Peut-être par-ci par-là un ouvrier, qui n'est pas trop habile dans sa partie, peut se mettre à prêcher ou quelque chose de semblable, comme Seth Bede. Mais tu vois bien qu'Adam, qui a la meilleure tête de l'endroit, en sait plus ; il tient à l'Église, sans cela je ne l'encouragerais jamais à faire la cour à Hetty.

— Mais, bonté du ciel ! dit madame Poyser, qui avait regardé en arrière pendant que son mari parlait, voyez un peu où est Molly avec les garçons. Ils sont de toute la longueur du champ en arrière. Comment avez-vous pu les laisser faire, Hetty ? On pourrait aussi bien mettre une image pour garder des enfants à votre place. Courez leur dire d'avancer. »

M. et madame Poyser étaient maintenant à l'extrémité du second champ ; ils assirent donc Totty sur une de ces grandes pierres qui sont les vraies bornes dans le Loamshire, et attendirent les traînards ; Totty se complaisant à dire : « Sots les gaçons, sots — moi saze. »

Le fait est que cette promenade du dimanche à travers champs abondait en sujets de distraction pour Marty et Tommy, qui voyaient un spectacle continuel au milieu des haies, et ne pouvaient pas plus s'empêcher d'y regarder de près qu'une paire d'épagneuls ou de terriers. Marty était sûr d'avoir vu un bruant

jaune sur les branches du grand frêne, et, pendant qu'il l'épiait, il manqua la vue d'un furet à poitrail blanc, qui avait traversé le sentier et que lui décrivait avec ardeur son frère cadet Tommy. Puis il y avait un petit verdier, tout nouvellement sorti du nid, qui voletait par terre et qu'il semblait qu'on pût prendre, jusqu'à ce qu'il réussît à se glisser sous le buisson de mûres. Il était impossible d'amener Hetty à y prendre intérêt ; aussi on en appela à la sympathie toujours prête de Molly, qui regardait la bouche ouverte là où on lui disait de regarder et disait : « Seigneur ! » toutes les fois qu'il fallait s'étonner.

Molly se dépêcha tout alarmée lorsque Hetty revint leur dire que sa tante était fâchée ; mais Marty courut le premier en criant : « Nous avons trouvé le nid de la dinde tachetée, mère ! » avec la confiance instinctive que les gens qui apportent de bonnes nouvelles ne sont jamais en faute.

— Ah ! dit madame Poyser, oubliant effectivement toute réprimande à cette agréable nouvelle, voilà un bon garçon ; mais où est le nid ?

— Par terre, dans un trou grand comme ça, sous la haie. Je l'ai vue le premier en cherchant le verdier ; elle était posée sur le nid.

— Tu ne l'as pas effrayée, j'espère, dit la mère, autrement elle l'abandonnerait.

— Non, je me suis retiré aussi doucement que j'ai pu, et je l'ai dit à voix basse à Molly ; n'est-ce pas, Molly ?

— C'est bon ; allons maintenant, dit madame Poyser, marchez devant nous et prenez votre petite sœur par la main. Il faut aller

sans s'arrêter à présent. Les garçons sages ne courent pas après les oiseaux le dimanche.

— Mais, mère, dit Marty, vous avez dit que vous donneriez une demi-couronne pour trouver le nid de la dinde tachetée. Est-ce que je ne pourrai pas avoir la demi-couronne pour la mettre dans ma tire-lire ?

— Nous verrons ça, mon garçon, si vous marchez en avant comme un bon enfant. »

Le père et la mère échangèrent un coup d'œil significatif d'amusement à cette finesse de leur fils aîné ; mais il y avait un nuage sur la figure de Tommy.

« Mère, dit-il d'un ton pleurard, Marty a déjà dans sa boîte bien plus d'argent que moi dans la mienne.

— Mama, moi, veux une mi-coulonne dans ma tilile, dit Totty.

— Chut, chut ! dit madame Poyser, a-t-on jamais vu des enfants aussi sots ? Personne ne verra plus jamais sa tire-lire, si l'on ne se dépêche pas de marcher vers l'église. »

Cette terrible menace eut l'effet désiré, et les trois paires de petites jambes trottèrent au travers des derniers champs sans aucune interruption sérieuse, malgré une petite mare pleine de jeunes grenouilles, autrement dites « têtards, » que les garçons regardèrent d'un œil d'envie.

La vue du foin mouillé, qu'il faudrait étendre et retourner le lendemain, n'était pas réjouissante pour M. Poyser, qui, pendant les fenaisons et la moisson, avait souvent quelques débats en lui-même sur les bénéfices d'une journée de repos. Mais aucune ten-

tation n'aurait pu l'amener à travailler dans les champs, même un matin, le dimanche ; car Michel Holdsworth n'avait-il pas eu une paire de bœufs gonflés pendant qu'il labourait le Vendredi saint ? Cela prouvait que travailler les jours consacrés au repos est une mauvaise chose, et Martin Poyser était tout à fait décidé à ne pas commettre un semblable péché, puisque l'argent gagné par de tels moyens ne pouvait profiter.

« Cela fait presque démanger les doigts d'être vers le foin, à présent que le soleil brille, observa-t-il comme ils traversaient le Grand-pré. Mais c'est une triste folie que de croire gagner quelque chose en allant contre sa conscience. Voilà ce Jim Wakefield, qu'on appelait habituellement le « monsieur Wakefield, » qui avait coutume de faire du dimanche un jour de travail, ne s'inquiétant ni du bien ni du mal, comme s'il n'y avait ni dieu ni diable. Où en est-il maintenant ? Eh bien, je l'ai moi-même vu, le dernier jour de marché, portant un panier d'oranges.

— Ah ! certainement, dit madame Poyser avec énergie, vous fabriquez un triste piège pour attraper le bonheur, si vous l'amorcez avec le péché. L'argent que vous gagnez ainsi fera probablement des trous dans vos poches. Je ne voudrais pas laisser à nos garçons une pièce de dix sous qui n'eût pas été gagnée honorablement. Et quant à ce qui est du temps, il y a quelqu'un là-haut qui le fait et à qui nous pouvons nous en remettre ; ce n'est rien en comparaison du tourment que donnent les servantes. »

Malgré l'interruption dans leur marche, l'excellente habitude qu'avait la pendule de madame Poyser de prendre du temps à l'avance les fit arriver au village un quart d'heure même avant le moment voulu, quoique presque tous ceux qui avaient l'intention de se rendre à l'église fussent déjà près des portes du cimetière.

Les personnes restées à la maison étaient surtout des mères, comme Bess Timothée, qui se tenait devant sa porte, donnant le sein à son bambin avec le sentiment qu'ont toutes les femmes dans cette situation, qu'on ne peut rien exiger d'autre d'elles.

Ce n'était point tout à fait pour assister aux funérailles de Thias Bede que les hommes se tenaient près du cimetière si longtemps avant le service ; c'était leur habitude ordinaire. Les femmes, à la vérité, entraient communément sans arrêt dans le temple, et les fermières causaient entre elles à voix basse, pardessus les dossiers élevés des bancs, au sujet de leurs maux et de l'insuccès complet des drogues du docteur, se recommandant le thé de dent de lion et autres spécifiques domestiques de beaucoup préférables ; au sujet des servantes et de leurs demandes exorbitantes quant aux gages qui augmentaient, tandis que la qualité de leurs services diminuait de jour en jour, et qu'à présent il n'y avait pas une fille à qui on pût se fier dès qu'on la perdait de vue ; au sujet du bas prix que M. Dingall, l'épicier de Treddleston, donnait du beurre, et des doutes que l'on pouvait avoir sur sa solvabilité, quoique madame Dingall fût une femme de sens, et toutes étaient fâchées pour elle, car elle était de bonne famille. Pendant ce temps, les hommes s'attardaient dehors et à peine, excepté les chanteurs, qui avaient à faire une répétition à demi voix, quelques-uns entraient-ils dans l'église avant que M. Irwine fût au pupitre. Ils ne voyaient aucune raison d'y aller d'avance ; qu'y feraient-ils, s'ils y étaient avant que le service commençât ? et ils ne comprenaient aucun pouvoir qui pût prendre en mauvaise part qu'ils restassent dehors à parler un peu des « affaires. »

Chad Cranage a l'air d'une nouvelle connaissance à faire aujourd'hui, car il a sa figure lavée, celle du dimanche, ce qui fait pleurer sa petite fille, qui le prend pour un étranger. Mais un œil expérimenté pouvait le reconnaître tout de suite pour le forgeron du village, en voyant l'humble déférence avec laquelle ce grand gaillard arrogant tirait son chapeau devant les fermiers. Chad avait coutume de dire qu'un ouvrier doit mettre un cierge devant le démon, personnage que l'on dit aussi noir qu'il l'était lui-même les jours de la semaine ; et par là il voulait dire ce qui, après tout, était plutôt bien que mal, que les hommes qui ont des chevaux à ferrer doivent être traités avec respect. Chad et les ouvriers de l'espèce la plus commune se tenaient éloignés de la fosse creusée sous l'aubépine blanche, où l'enterrement avait lieu ; mais Jim le Roux et quelques-uns des laboureurs formaient tout autour un groupe et restaient tête nue, comme amis de deuil de la mère et des fils. D'autres occupaient une position mixte, tantôt examinant le groupe vers la tombe, tantôt écoutant la conversation des fermiers qui formaient un rassemblement vers la porte de l'église, et ils furent rejoints alors par Martin Poyser, tandis que sa famille y entrait. En dehors de ce groupe se tenait M. Casson, l'aubergiste des Armes de Donnithorne, dans son attitude la plus apparente, c'est-à-dire avec l'index de la main droite passé entre les boutons de son gilet, la main gauche dans la poche de ses chausses et la tête penchée de côté, ayant tout à fait l'air d'un acteur à qui l'on n'a confié qu'un rôle monosyllabique, mais qui est certain que les auditeurs le reconnaissent comme le personnage le plus important. Curieux contraste avec le vieux Jonathan Burge, qui tenait ses mains derrière le dos, se penchait en avant, fatigué d'une toux asthmatique, et méprisant in petto tout savoir qui ne pouvait pas être converti en argent sonnant. La

conversation se tenait ce jour-là à voix plus basse qu'à l'ordinaire, un peu dominée par celle de M. Irwine, qui lisait les dernières prières du service funèbre. Tous avaient eu leur mot de pitié pour le pauvre Thias ; mais maintenant ils avaient entamé le sujet plus intéressant de leurs propres griefs contre Satchell, le receveur du chevalier, qui jouait le rôle d'homme d'affaires, quand il n'était pas rempli par le vieux M. Donnithorne ; car ce gentilhomme avait la petitesse de recevoir lui-même ses rentes et de faire des marchés au sujet de son bois. L'objet de cette conversation était une raison de plus d'abaisser la voix, car Satchell lui-même pouvait d'un moment à l'autre arriver par le chemin pavé qui menait à la porte de l'église.

Ils se rangèrent tous de côté et se tinrent debout, chapeau bas, pendant que M. Irwine passa. Adam et Seth le suivaient, avec leur mère entre eux ; Josuah Rann avait les fonctions de fossoyeur chef aussi bien que celles de clerc de la paroisse, et n'était pas encore prêt à suivre le Recteur dans la sacristie. Mais il y eut une pause avant que les trois affligés n'arrivassent ; Lisbeth s'était retournée pour regarder encore une fois la fosse. Ah ! il n'y avait plus rien maintenant que l'aubépine blanche. Cependant elle pleurait moins ce jour-là qu'elle ne l'avait fait chaque jour depuis la mort de son mari ; il se mêlait à sa douleur le sentiment, rare chez elle, de sa propre importance ; elle avait un enterrement, M. Irwine faisait un service spécial pour son mari, et, de plus, elle savait qu'on chanterait pour lui le psaume funèbre. Elle sentit encore plus fortement ce calme quand elle s'approcha avec ses fils des portes de l'église et qu'elle vit les signes de tête d'amitié des gens de sa paroisse.

La mère et les fils passèrent dans l'église, où les retardataires les suivirent un à un, quoique quelques-uns restassent dehors, la vue de la voiture de M. Donnithorne, qui montait lentement la colline, les aidant peut-être à trouver qu'il n'était point nécessaire de se presser.

Mais bientôt éclata le son des bassons et des cors à clefs ; l'hymne du soir, qui ouvrait toujours le service, était commencé, et chacun maintenant devait entrer et prendre place.

Je ne pourrais dire que l'intérieur de l'église d'Hayslope fût remarquable par autre chose que l'ancienneté de ses bancs de chêne, de grands bancs carrés pour la plupart, rangés de chaque côté d'une nef étroite. Il était exempt, à la vérité, de ce défaut moderne des galeries. Les choristes avaient deux bancs étroits réservés au milieu de la rangée de droite, en sorte qu'il n'était pas difficile à Joshua Rann d'y prendre place comme basse principale, et de retourner à son pupitre quand le chant était fini. La chaise et le pupitre étaient d'un côté de l'arcade conduisant à la chapelle, qui avait aussi ses anciens bancs carrés pour la famille et les domestiques de M. Donnithorne. Cependant je puis vous assurer que ces bois gris avec ces murs de couleur terne donnaient un ton agréable à cet intérieur modeste, et s'accordaient très-bien avec ces visages rudes et ces gilets de couleurs éclatantes. Il y avait de belles touches carminées du côté de la chapelle, car la chaire et les places renfermées de M. Donnithorne avaient des coussins de drap cramoisi ; et pour achever le tableau, il y avait sur l'autel un tapis de même couleur, à rayons d'or brodés de la propre main de miss Lydia.

Même sans le drap cramoisi, l'effet devait être heureux et satisfaisant lorsque M. Irwine était au pupitre, jetant autour de lui

des regards bienveillants sur cette simple congrégation, sur ces robustes vieillards aux genoux et aux épaules enroidis peut-être, mais ayant encore assez de force pour tailler les haies et étendre le chaume ; sur les charpentes vigoureuses et sur les rudes visages bronzés des tailleurs de pierres et charpentiers ; sur cette demi-douzaine de fermiers aisés, avec leurs familles aux joues de pomme ; et sur les vieilles femmes proprement mises, pour la plupart femmes de laboureurs, dont le bonnet blanc de neige se laissait voir sous leurs chapeaux noirs, montrant leurs bras desséchés, nus depuis le coude, croisés sur l'estomac. Aucune des personnes âgées ne tenait de livres : pourquoi l'auraient-elles fait ? Pas une ne savait lire. Mais elles savaient par cœur quelques bonnes paroles, et leurs lèvres flétries se remuaient de temps en temps en silence, et suivaient le service sans comprendre très-clairement, il est vrai, mais avec une foi simple dans son efficace pour éloigner le mal et attirer la bénédiction. Maintenant tous les visages étaient visibles, car tout le monde était debout, les petits enfants sur les bancs cherchant à voir par-dessus les dossiers gris, tandis que l'hymne du soir du bon vieux évêque Ken se chantait sur un de ces rhythmes vifs de psaumes qui ont disparu avec la dernière génération de recteurs et de clercs de paroisse, directeurs de chœurs. Les mélodies ont disparu, comme la flûte de Pan, en même temps que les oreilles qui les aimaient et les écoutaient. Adam n'était pas ce jour-là à sa place ordinaire au milieu des chanteurs, mais assis avec sa mère et Seth ; il remarqua avec surprise que Bartle Massey était absent aussi ; ce qui n'était que plus agréable à M. Joshua Rann, qui donnait ses notes de basse avec une satisfaction peu ordinaire, et mettait un degré de sévérité de plus dans les regards qu'il lançait par-dessus ses lunettes au sectaire Will Maskery.

Je vous prie de vous figurer M. Irwine examinant son entourage ; son ample surplis blanc qui lui seyait si bien, ses cheveux poudrés repoussés en arrière, son riche teint brun, ses narines et sa lèvre supérieure fortement dessinées ; il y avait certainement de la vertu dans cette expression fière et bienveillante, comme il s'en trouve dans tout visage humain d'où rayonne une âme généreuse. Et sur tout cela jouaient les délicieux rayons du soleil de juin au travers des vieilles fenêtres, dont les tons variés de rouge, jaune et bleu, jetaient d'agréables teintes sur le mur opposé.

Je crois que lorsque M. Irwine regarda autour de lui ce jour-là, ses yeux s'arrêtèrent un instant de plus que de coutume sur le banc occupé par Martin Poyser et sa famille. Il y eut aussi une autre paire d'yeux noirs qui trouvèrent impossible de ne pas s'égarer de ce côté, et s'arrêter sur une figure rose et blanche. Mais pour le moment Hetty ne remarquait rien : elle était absorbée par la pensée que bientôt Arthur Donnithorne entrerait dans l'église, car la voiture devait certainement être à la porte en cet instant. Elle ne l'avait pas revu depuis qu'ils s'étaient séparés dans le bois, le jeudi soir ; comme le temps lui avait paru long ! Les choses avaient cheminé comme toujours depuis ce soir-là ; les merveilles de ce jour n'avaient apporté aucun changement après elles ; elles étaient déjà comme un songe. Lorsqu'elle entendit la porte s'ouvrir, son cœur battit tellement qu'elle n'osa pas regarder. Elle sentit que sa tante saluait ; elle s'inclina aussi. Ce devait être le vieux M. Donnithorne, il entrait toujours le premier, ce petit vieillard ridé, épiant autour de lui avec des regards de myope les saluts et les révérences de la congrégation ; puis elle sentit que miss Lydia passait, et quoique Hetty aimât excessivement à regarder son petit chapeau à la mode, avec la petite bor-

dure de roses à l'entour, elle n'y pensa pas ce jour-là. Mais il n'y avait plus de salutations, non, il n'était pas venu ; elle sentit positivement que rien ne passait plus devant la porte du banc que le chapeau noir de la femme de charge, et le superbe chapeau de paille de la femme de chambre qui avait une fois été celui de miss Lydia, puis ensuite les têtes poudrées du sommelier et du laquais. Non, il n'était pas là ; cependant elle pouvait se tromper ; car, après tout, elle n'avait pas regardé. Elle releva les paupières et jeta un regard timide du côté du banc dans la chapelle : il n'y avait là que le vieux M. Donnithorne, qui frottait ses lunettes avec son mouchoir blanc, et miss Lydia qui ouvrait son gros livre de prières, doré sur tranches. Ce triste désappointement était trop fort pour le supporter ; elle se sentit pâlir, ses lèvres tremblaient ; elle était près de pleurer. Oh, que devait-elle faire ? Chacun en connaîtrait la raison ; on saurait qu'elle pleurait parce qu'Arthur n'était pas là. Et M. Craig, avec sa magnifique fleur de serre à la boutonnière, la regardait fixement, sans doute. Il se passa longtemps avant que la confession générale commençât et qu'elle pût s'agenouiller. Alors tombèrent deux grosses larmes ; mais personne que l'excellente Molly ne put les voir, parce qu'elle était à genoux derrière son oncle et sa tante, aussi agenouillés. Molly, incapable d'imaginer quelque cause de larmes à l'église autre qu'un évanouissement, qu'elle connaissait par tradition, sortit de sa poche une curieuse petite bouteille à senteur, bleue et plate, et après beaucoup de travail pour en sortir le bouchon, en plaça l'étroit goulot sous les narines d'Hetty. « Ça n'a point d'odeur, » lui dit-elle à voix basse, pensant que c'était un grand avantage qu'avaient les vieux sels sur les nouveaux, et qu'ils faisaient du bien sans piquer le nez. Hetty repoussa la bouteille d'un air d'humeur ; mais ce petit éclair de colère fit ce que les sels

n'auraient pu faire, cela lui permit d'essuyer les traces de ses larmes, et de faire tous ses efforts pour n'en pas verser d'autres. Hetty avait une certaine force venant de son petit caractère vaniteux ; elle aurait tout supporté plutôt que de souffrir qu'on se moquât d'elle, ou d'être le but de quelque autre sentiment que l'admiration ; elle aurait enfoncé ses ongles dans ses chairs délicates plutôt que de laisser connaître aux autres un secret qu'elle voulait garder.

Que de fluctuations dans ses pensées et ses sentiments bouleversés, pendant que M. Irwine prononçait la solennelle absolution à ses sourdes oreilles, et pendant toutes les invocations qui suivirent ! La colère était très-près du désappointement, et gagna bientôt la victoire sur les conjectures que sa petite ingénuité inventait pour se rendre compte de l'absence d'Arthur, supposant qu'il désirait certainement venir, et qu'il désirait surtout la voir encore. Lorsqu'elle se releva machinalement, parce que les autres le faisaient, les couleurs étaient revenues à ses joues, même plus vives, car elle composait en elle-même des petits discours d'indignation, se disant qu'elle haïssait Arthur, puisqu'il lui faisait ce chagrin ; qu'elle voudrait qu'il souffrît aussi. Cependant, tandis que ce tumulte égoïste se passait dans son esprit, ses yeux étaient baissés sur son livre de prières, et ses paupières avec leur frange foncée paraissaient aussi charmantes que jamais. Adam Bede le pensa ainsi, quand il la regarda un instant en se relevant de sa génuflexion.

Mais les pensées d'Adam au sujet d'Hetty ne le rendaient point sourd aux saintes paroles ; elles se mêlaient plutôt avec tous les autres sentiments profonds auxquels le service religieux de ce jour servait pour lui de véhicule, comme une vague

conscience de notre passé et de ce que nous espérons pour notre avenir se mêle à nos moments de vive émotion. Pour Adam, le service religieux était le meilleur moyen qu'il pût trouver d'unir les regrets, les désirs et la résignation ; la prière intime et les actions de grâces. Les répons et le rhythme connus des oraisons semblaient parler à son cœur mieux qu'aucune autre forme de service religieux n'eût pu le faire ; comme à ces premiers chrétiens qui avaient dès leur enfance adoré le Seigneur dans des catacombes, la lueur des torches et les ombres devaient paraître rapprocher bien plus de la Divinité, que la païenne lumière du jour. Le secret de nos émotions ne gît jamais dans leur objet seul, mais dans ses relations subtiles avec notre passé : il n'est pas surprenant qu'il échappe à un observateur sans sympathie, qui ferait aussi bien de mettre ses lunettes pour distinguer des parfums.

Mais il y avait une raison pour laquelle le premier venu aurait trouvé le service dans l'église d'Hayslope plus impressionnant que dans la plupart des autres villages retirés du royaume, — une raison de laquelle je suis sûr que vous n'avez pas le plus léger soupçon. C'était la manière de lire de notre ami Joshua Rann. Comment ce bon cordonnier avait-il appris à lire ainsi, cela restait un mystère même pour ses plus intimes connaissances. Je crois que c'était un don qu'il tenait de la nature, qui avait versé un peu de musique dans son âme bornée, comme on sait qu'elle l'a souvent fait auparavant pour d'autres esprits étroits. Elle lui avait donné une belle voix de basse et une oreille musicale ; mais je ne puis dire positivement si cela aurait suffi pour lui inspirer cette riche modulation dans sa manière de lire les répons. Comme il passait habilement d'une imposante et profonde note à une mélancolique cadence se prolongeant à la fin du dernier mot en une sorte de douce sonorité, semblable aux vibrations langou-

reuses d'un excellent violoncelle ; je ne saurais comparer cette puissante et calme mélancolie qu'à la course impétueuse puis ralentie du vent à travers les feuillages d'automne. Cela peut paraître singulier de parler ainsi de la lecture d'un clerc de paroisse, — un homme en lunettes rouillées, à cheveux aplatis, l'occiput développé et le sommet de la tête proéminent. Mais la nature fait ainsi ; elle permettra qu'un monsieur d'une superbe physionomie et à inspirations poétiques chante déplorablement faux sans lui en donner le plus léger avertissement, et elle aura soin que quelque individu à front étroit, qui entonne une ballade dans le coin de quelque taverne chante aussi juste que le ferait un oiseau.

Joshua lui-même était moins fier de sa lecture que de son chant, et c'était toujours avec le sentiment d'une grave importance qu'il passait du pupitre au chœur. De plus, ce jour était une occasion spéciale ; car un vieillard, connu familièrement de tous les paroissiens, était mort d'une terrible manière, — hors de son lit, circonstance des plus pénibles à l'esprit du paysan, — et maintenant il s'agissait de chanter à sa mémoire le psaume funèbre. Puis, Bartle Massey n'était pas à l'église, et l'importance de Joshua dans le chœur ne serait nullement éclipsée. C'était un chant solennel dans le ton mineur. Les anciens psaumes renferment des passages lamentables, et les mots :

Tu nous balayes comme l'inondation,
Nous disparaissons comme des songes.

semblaient avoir une application plus directe qu'à l'ordinaire, dans la mort du pauvre Thias. La mère et les fils écoutaient, chacun avec des sentiments particuliers. Lisbeth avait la croyance vague que le psaume faisait du bien à son mari ; il rentrait dans cet ensevelissement convenable, dont elle pensait qu'elle aurait

été beaucoup plus coupable de le priver que de lui avoir causé bien des chagrins tandis qu'il vivait. Plus on parlait au sujet de son mari, plus on faisait pour lui, et mieux il s'en trouvait certainement. C'était la manière aveugle de sentir de la pauvre Lisbeth. Seth, qui était facilement touché, versait des larmes et tâchait de se rappeler, comme il l'avait fait continuellement depuis la mort de son père, tout ce qu'il avait entendu sur la possibilité que le repentir, au dernier moment, pût obtenir le pardon et la réconciliation ; car n'était-il pas écrit, dans le psaume même que l'on chantait, que les voies de Dieu n'étaient pas mesurées et circonscrites par le temps ? Adam n'avait jamais été auparavant dans l'impossibilité de se joindre au chant d'un psaume. Il avait supporté assez de chagrins et d'ennuis depuis sa jeunesse ; mais ceci était la première douleur qui eût étouffé sa voix, et pourtant il était délivré de la principale source de ses ennuis et de ses chagrins passés. Mais il n'avait pas pu presser la main de son père avant cette séparation et lui dire : « Père, vous savez que tout allait bien entre nous ; je n'ai jamais oublié tout ce que vous avez fait pour moi quand j'étais jeune garçon ; pardonnez-moi si j'ai été quelquefois trop vif et impétueux ! » Adam pensait peu ce jour-là à tout le rude labeur et aux gains qu'il avait consacrés à son père ; ses réflexions roulaient entièrement sur ce qu'était le vieillard dans ces moments d'humiliation où il baissait la tête devant les reproches de son fils. Quand notre colère rencontre pour la supporter un silence humble et résigné, nous sommes portés à douter de notre propre générosité, sinon de notre justice ; combien plus encore, lorsque l'objet de ces colères est entré dans le silence éternel, et que nous avons vu ses traits pour la dernière fois avec le calme de la mort !

« Ah ! j'ai toujours été trop rude, se disait Adam à lui-même. C'est un triste défaut que j'ai d'être si emporté et si impatient avec les gens qui agissent mal, et que mon cœur se ferme pour eux de manière à ce que je ne puisse leur pardonner. Je vois bien clairement qu'il y a plus d'orgueil que d'amour en moi ; car j'aurais bien plus facilement donné des milliers de coups de marteau pour aider mon père plutôt que de me décider à lui dire un mot de tendresse. Et il y a encore de l'orgueil dans ce travail, car le diable met son doigt dans ce que nous appelons nos devoirs aussi bien que dans nos manquements. Il se peut bien que ce que j'ai fait de mieux dans ma vie soit ce qui m'était le plus facile. J'ai toujours préféré travailler à rester tranquillement assis ; mais l'ouvrage vraiment difficile pour moi serait de dominer ma propre volonté et mon caractère, et de combattre résolument mon orgueil. Il me semble maintenant que, si je devais retrouver le père à la maison ce soir, je me conduirais autrement. Mais comment le savoir ; — peut-être que rien n'est pour nous une meilleure leçon que ce qui arrive trop tard. Il serait bon de penser que la vie est un calcul que nous ne pouvons faire deux fois ; il n'est pas plus facile de réparer le mal que de corriger une soustraction fausse en faisant une addition juste. »

C'était la direction dominante des pensées d'Adam depuis la mort de son père, et la solennelle tristesse du psaume funèbre leur donnait une plus grande éloquence. Il en fut de même du sermon, que M. Irwine avait composé en vue des funérailles de Thias. Il traita brièvement et simplement le texte : « Au milieu de la vie nous sommes dans la mort, » — comme quoi le moment présent est tout ce que nous avons pour accomplir dans la famille les œuvres de miséricorde, de bon exemple et de tendresse. De très-vieilles vérités, sans doute, — mais ce que nous appelons

ainsi prend un caractère très-alarmant pour nous la semaine où nous avons vu l'empreinte de la mort sur les traits d'une personne qui a vécu à nos côtés.

Puis vint le moment de la bénédiction finale, où les paroles à jamais sublimes : « La paix de Dieu qui passe toute compréhension… » semblaient se fondre avec la calme lumière du soleil du soir tombant sur les têtes inclinées. Après, tous se levèrent tranquillement, les mères attachant les chapeaux des petites filles qui avaient dormi pendant le sermon, les pères rassemblant les livres de prières, jusqu'à ce que chacun fût sorti par la vieille arcade. Alors commencèrent les causeries de voisinage, les politesses simples, les invitations à prendre le thé ; car le dimanche chacun était prêt à recevoir un hôte, — c'était le jour où tous devaient avoir leurs plus beaux habits et leur plus belle humeur.

M. et madame Poyser s'arrêtèrent une minute à la porte de l'église : ils attendaient le passage d'Adam, et n'auraient point été satisfaits de partir sans avoir dit un mot bienveillant à la veuve et à ses fils.

« Eh bien, madame Bede, dit madame Poyser comme elles marchaient ensemble, il vous faut prendre courage ; les maris et les femmes doivent être satisfaits quand ils ont assez vécu ensemble pour élever leurs enfants et voir blanchir leurs cheveux à l'un et à l'autre.

— Oui, dit M. Poyser ; comme cela ils sont sûrs de n'avoir pas longtemps à s'attendre. Vous avez deux des garçons les mieux taillés du pays ; c'est bien naturel, car je me rappelle le pauvre Thias comme le plus bel homme à larges épaules qu'on pût voir ;

et pour vous, madame Bede, vous avez la taille aussi droite que plus de la moitié des jeunes femmes d'à présent.

— Eh ! dit Lisbeth, c'est un triste avantage pour un plat de durer longtemps quand il est cassé en deux. Plus vite je serai sous l'aubépine, mieux ce sera. Je ne suis utile à personne à présent. »

Adam ne relevait jamais ces petites plaintes injustes de sa mère ; mais Seth dit : « Non, mère, ne dis pas cela. Tes fils ne trouveraient jamais une autre mère.

— C'est vrai, garçon, c'est vrai, dit M. Poyser, et c'est mal à nous de donner cours à notre chagrin, madame Bede, car c'est faire comme les enfants qui crient quand père ou mère leur ôtent quelque chose. Celui qui est en haut sait mieux ce qui nous convient.

— Ah ! dit madame Poyser, c'est un tort de toujours mettre les morts au-dessus des vivants. Nous devons tous mourir un jour, à ce que je pense ; il serait mieux que les gens voulussent bien nous estimer avant, au lieu d'attendre que nous soyons partis. Ça ne fait pas grand bien d'arroser la récolte de l'année précédente.

— Eh bien, Adam, dit M. Poyser sentant que les paroles de sa femme étaient, comme à l'ordinaire, plus tranchantes que consolantes, et qu'il était mieux de changer de sujet, vous allez revenir nous voir à présent, j'espère. Je n'ai pas eu de causerie avec vous depuis longtemps, et la dame que voilà aimerait que vous vissiez ce qu'on pourrait faire à son meilleur rouet, qui est cassé ; ce sera un joli ouvrage que de le raccommoder ; il faudra sans doute tourner quelques pièces. Vous viendrez aussitôt que vous pourrez, maintenant, voulez-vous ? »

M. Poyser s'arrêtait et regardait autour de lui tout en parlant, comme pour voir où était Hetty, car les enfants couraient en avant. Hetty n'était point seule, et, de plus, elle avait autour d'elle plus de rose et de blanc que jamais, car elle tenait à la main l'étonnante fleur de serre portant un nom très-long, un nom écossais, pensait-elle, puisqu'on disait que M. Craig le jardinier était Écossais. Adam saisit aussi l'occasion de regarder autour de lui ; et je suis sûr que vous ne lui demanderez pas s'il éprouva quelque contrariété en remarquant une expression dédaigneuse sur le visage d'Hetty, pendant qu'elle écoutait les petits propos du jardinier. Pourtant, dans le secret de son cœur, elle était bien aise de l'avoir à ses côtés, car il lui dirait peut-être comment il se faisait qu'Arthur ne fût pas à l'église, non qu'elle voulût lui faire cette question, mais parce qu'elle espérait l'apprendre occasionnellement. M. Craig, comme homme supérieur, aimait beaucoup à donner des informations.

M. Craig ne se doutait jamais que sa conversation et ses avances pussent être reçues froidement. Il était de tempérament calme ; il se trouvait déjà dans sa dixième année d'hésitation sur les avantages relatifs du mariage et du célibat. Il est vrai que, de temps en temps, quand il était un peu échauffé par un verre de grog de trop, on l'avait entendu dire d'Hetty que « cette fillette était assez bien, et qu'un homme pourrait plus mal faire ; » mais à table les hommes sont sujets à s'exprimer librement.

Martin Poyser avait de l'estime pour M. Craig, cet homme qui connaissait son affaire ; mais il était moins en faveur auprès de madame Poyser, qui avait plus d'une fois dit à son mari en confidence : « Vous aimez M. Craig, mais pour ma part je trouve qu'il ressemble tout à fait à un coq qui pense que le soleil se lève ex-

près pour l'entendre chanter. » Au reste, M. Craig était excellent jardinier, et n'avait point sans quelques raisons une si bonne opinion de lui-même. Il portait les épaules hautes et avait les pommettes saillantes, penchait un peu la tête en avant, tandis qu'il marchait les mains dans ses poches. Je crois que ses ancêtres seulement avaient l'avantage d'être Écossais, et non ceux qui l'avaient fait croître, car, excepté un accent un peu plus prononcé, sa manière de parler différait peu de celle des gens du Loamshire. Mais un jardinier est Écossais comme un maître de français est Parisien.

« Eh bien, monsieur Poyser, dit-il avant que le bon et lent fermier eût eu le temps de lui parler, vous ne rentrerez pas votre foin demain, je crois ; le baromètre est à variable, et je vous donne ma parole que nous aurons encore de l'eau avant les vingt-quatre heures. Vous voyez ce nuage bleu foncé là-bas sur l'horézon, vous savez ce que je veux dire par l'horézon, là où la terre et le ciel ont l'air de se toucher.

— Oui, oui, je vois le nuage, dit M. Poyser, raison ou non raison. Il est justement sur la jachère de Mike Holdsworth, et c'est une sale jachère.

— Bon, remarquez bien ce que je dis, c'est que ce nuage va s'étendre sur tout le ciel presque aussi vite que vous étendriez une tente sur une meule de foin. C'est une belle chose que d'avoir étudié l'apparence des nuages. Le ciel vous bénisse ! les almanachs métrologiques ne peuvent rien m'apprendre ; mais il y a une fameuse manière de connaître les choses que je pourrais leur montrer s'ils venaient me le demander. Et comment vous portez-vous, vous madame Poyser ? Vous pensez à cueillir bientôt les groseilles, je suppose. Vous ferez très-bien de les cueillir avant

qu'elles soient trop mûres, avec un temps comme celui que nous pouvons prévoir. Comment vous va, madame Bede ? continua M. Craig sans s'arrêter, saluant en même temps de la tête Adam et Seth. J'espère que vous avez trouvé bons les épinards et les groseilles à épines que j'ai envoyé Chester vous porter l'autre jour ? Si vous avez besoin de légumes pendant que vous êtes dans la peine, vous savez où il faut venir. On sait bien que je ne donne pas au dehors ce qui ne m'appartient pas ; mais lorsque j'ai fourni la maison, le jardin est ma propre espéculation, et ce n'est pas facilement que le chevalier trouverait un autre homme capable de l'entreprise, encore faudrait-il qu'il voulût la faire. Il faut que je fasse joliment bien mes calculations, je vous en réponds, pour être sûr de retrouver l'argent que je paye au chevalier. Je voudrais bien savoir quelqu'un de ces gaillards qui font les almanachs qui pût regarder aussi loin devant son nez que je suis obligé de le faire chaque année qui vient.

— Ils voient joliment loin tout de même, dit M. Poyser en tournant la tête de côté et parlant presque d'un ton d'humilité respectueuse. Par exemple, qu'est-ce qui aurait pu devenir plus vrai que ce coq avec de grands éperons, qui a la tête abattue par une ancre et le feu des vaisseaux derrière ? Pourtant ce tableau était fait avant Noël, et cependant il est devenu aussi vrai que la Bible. Car le coq c'est la France, et l'ancre c'est Nelson, et ils nous ont dit tout ça avant Noël.

— Bah ! bah ! dit M. Craig. Un homme n'a pas besoin de voir bien loin pour savoir que l'Anglais battra le Français. Je sais de bonne autorité que c'est un très-grand Français que celui qui a cinq pieds de haut, et qu'ils vivent surtout de viande à la cuiller. J'ai connu un homme dont le père connaissait particulièrement

les Français. J'aimerais à savoir ce que ces cigales pourraient faire contre d'aussi beaux hommes que notre jeune capitaine Arthur ? Mais ça étonnerait ces gens rien que de le voir ; son bras est plus gros que le corps de l'un d'eux, j'en suis sûr, car ils se serrent dans des corsets, et ça leur est bien facile, puisqu'il n'y a rien au dedans d'eux.

— Où est le capitaine, qu'il n'était pas à l'église aujourd'hui ? dit Adam. Je lui ai parlé vendredi, et il ne m'a pas dit qu'il dût partir.

— Oh, il est seulement allé à Eagledale pour un peu pêcher ; je pense qu'il sera de retour d'ici à peu de jours, car il doit assister aux arrangements et à tous les préparatifs pour le jour de sa majorité, le 30 juillet. Mais il aime bien à s'absenter un peu de temps en temps. Le vieux chevalier et lui se conviennent comme la gelée et les fleurs. »

M. Craig sourit et cligna lentement les yeux en faisant cette dernière observation ; ce sujet ne fut pas traité avec plus de développement, car ils avaient atteint le tournant de la route où Adam et ses compagnons devaient se dire adieu. Le jardinier, aussi, aurait dû tourner dans cette même direction, s'il n'avait pas accepté l'offre de M. Poyser de prendre le thé. Madame Poyser se joignit convenablement à cette invitation, car elle aurait considéré comme profondément honteux de ne pas accueillir ses voisins dans sa maison : son bon ou son mauvais vouloir personnels pour les gens ne devant nullement gêner cet usage sacré. De plus, M. Craig avait toujours été rempli de politesse pour la famille de la Grand'Ferme, et madame Poyser avait bien soin de déclarer qu'elle n'avait rien contre lui, seulement que c'était dommage qu'on ne pût pas le tailler à nouveau et différemment.

Par conséquent, Adam et Seth avec leur mère descendirent dans le vallon et retournèrent à la vieille maison, où un triste souvenir avait pris la place d'une longue inquiétude ; où Adam n'aurait plus en rentrant à demander : « Où est le père ? »

L'autre famille, en compagnie de M. Craig, retourna à la confortable salle de la Grand'Ferme, tous avec l'esprit tranquille, excepté Hetty, qui savait maintenant où Arthur était allé, mais n'en était que plus perplexe et inquiète. Car il semblait que, son absence étant tout à fait volontaire, il aurait pu ne pas aller ; il ne serait pas parti s'il avait désiré la voir. Elle sentait péniblement que rien ne pourrait lui être agréable à l'avenir, si sa vision de jeudi soir ne s'accomplissait pas ; et, en ce triste moment de déception et de doute glacial, elle recherchait, avec cette agitation inquiète qu'on peut appeler le mal croissant de la passion, la possibilité de se retrouver auprès d'Arthur, de rencontrer encore son regard aimant, et d'entendre ses douces paroles.

Livre 2 · 19

Malgré la prédiction de M. Craig, le nuage bleu foncé se fondit sans avoir amené ses conséquences menaçantes. « Le temps, comme il le fit observer le lendemain matin, le temps, voyez-vous, est une affaire délicate, et un imbécile pourra quelquefois bien rencontrer, tandis qu'un homme sage se sera trompé ; c'est comme cela que les almanachs obtiennent tant de confiance. C'est une de ces choses chanceuses qui font prospérer les sots. »

Toutefois, cette conduite peu raisonnable du temps ne déplaisait à personne à Hayslope qu'à M. Craig. Tous les ouvriers de-

vant se trouver aux prairies le matin aussitôt que la rosée se serait dissipée, les fermières et leurs filles firent double travail dans les fermes, afin que les servantes pussent aider à ramasser le foin ; et tandis qu'Adam, son panier d'outils sur l'épaule, marchait le long des sentiers, il entendait le bruit des joyeuses conversations et des éclats de rire derrière les haies. Il vaut mieux les entendre à distance ; comme ces lourdes cloches au collier des vaches, qui ont un son assez grossier quand elles sont rapprochées, et peuvent vous écorcher désagréablement l'oreille ; mais de loin elles se mêlent très-agréablement avec les autres bruits joyeux de la nature. Les bras des hommes agissent mieux au milieu de la gaieté harmonieuse, quoique cette gaieté soit quelquefois d'un genre assez lourd et fort peu semblable à celle des oiseaux.

Le moment le plus gai d'une journée d'été est peut-être celui où la chaleur du soleil commence à triompher de la fraîcheur du matin ; quand cette fraîcheur matinale a encore le pouvoir de s'opposer à l'appesantissement qui se joint à la délicieuse influence de la chaleur. Adam suivait les sentiers en ce moment, appelé par son travail à une maison de campagne, à la distance de trois milles environ, qu'on devait commencer à réparer. Il s'était occupé dès le grand matin à faire charger des panneaux, des portes et des chambranles de cheminée sur un char qui était parti en avance, tandis que Jonathan Burge lui-même était allé à cheval pour le recevoir et diriger les ouvriers.

Cette petite promenade était un repos pour Adam, qui sans s'en douter était sous le charme du moment. Semblable matinée d'été se trouvait aussi dans son cœur, et il voyait Hetty dans la clarté du soleil ; un soleil non éblouissant, dont les rayons

obliques scintillent entre les délicates ombres des feuilles. Il avait cru, la veille, quand il lui tendit la main à la sortie de l'église, qu'il y avait une teinte de bienveillante mélancolie sur son visage, qu'il ne connaissait pas auparavant, et il avait supposé que c'était la marque de quelque sympathie pour ses chagrins de famille. Pauvre Adam ! cette teinte de mélancolie venait d'une tout autre source ; mais comment aurait-il pu le savoir ? Nous regardons à la figure de la petite femme que nous aimons, comme nous regardons à l'apparence de la terre, et nous y découvrons toutes sortes de réponses à nos propres désirs. Il était impossible qu'Adam ne sentît pas que ce qui venait de se passer la dernière semaine n'eût pas rapproché de lui les perspectives de son mariage. Jusqu'alors il avait vivement redouté que quelqu'autre ne se mît en avant et ne prît possession du cœur et de la main d'Hetty, tandis que lui-même était encore dans une position qui le forçait à attendre. Même quand il aurait l'espoir qu'elle lui fût attachée, et cet espoir il était loin de l'avoir, il se trouvait accablé de trop de charges pour lui procurer une demeure telle qu'elle pût s'en contenter après l'aisance et l'abondance de la Ferme. Comme toutes les natures fortes, Adam avait confiance dans sa capacité pour arriver à quelque chose plus tard ; il se sentait sûr de pouvoir, s'il vivait, entretenir une famille et s'ouvrir une large route ; mais il avait le jugement assez sain pour apprécier complètement les obstacles qu'il aurait à surmonter. Puis le temps serait trop long ! Hetty était là, comme une pomme aux brillantes couleurs, suspendue au-dessus du mur du verger, en vue de chacun, et chacun devait en avoir envie ! Certainement, si elle l'aimait beaucoup, elle voudrait bien l'attendre ; mais l'aimait-elle ? Ses espérances ne s'étaient jamais élevées au point d'oser le lui demander. Il était assez clairvoyant pour s'apercevoir que l'oncle et la tante encou-

rageaient ses espérances, et à la vérité sans cela il n'aurait jamais continué d'aller à la Ferme ; mais il lui était impossible d'arriver à autre chose qu'à des conclusions incertaines, à l'égard des dispositions d'Hetty. Comme une petite chatte, elle distribuait ses regards sans qu'ils eussent de signification.

Mais maintenant il ne pouvait s'empêcher de se dire que la portion la plus lourde de son fardeau était enlevée, et que, même à la fin de l'année suivante, sa position pouvait prendre une tournure qui lui permettrait de penser au mariage. Il y aurait toujours un rude conflit avec sa mère : il le savait ; elle serait jalouse de toute femme qu'il pourrait choisir, et elle avait surtout des idées peu favorables sur Hetty, peut-être par la seule raison qu'elle soupçonnait Hetty d'être la femme qu'il avait choisie. Cela n'irait jamais, craignait-il, que sa mère vécût dans la même maison que lui lorsqu'il serait marié ; et cependant comme elle trouverait dur qu'il lui demandât de la quitter ! Oui, il y aurait beaucoup de difficultés avec sa mère, mais il lui montrerait alors une volonté ferme, le résultat n'en serait que meilleur pour elle. Quant à lui, il désirait qu'ils pussent vivre tous ensemble jusqu'à ce que Seth se mariât, et ils auraient pu pour cela agrandir la vieille maison. Il n'aimait pas l'idée de se séparer de ce garçon ; ce qu'ils n'avaient encore jamais fait.

Mais Adam n'eut pas plutôt surpris son imagination s'élançant ainsi dans l'avenir et faisant des arrangements pour un futur incertain, qu'il s'arrêta. « Un joli bâtiment que j'édifie là, sans avoir seulement des briques et du bois. Je suis déjà vers le faîte, et je n'ai pas même creusé les fondations. » Toutes les fois qu'Adam était fortement convaincu d'une idée, elle devenait dans son esprit un principe d'après lequel il fallait agir. Peut-être était-ce là

le secret de la dureté dont il s'était accusé ; il se sentait trop peu de sympathie pour la faiblesse qui hésite, en dépit des circonstances prévues. Sans cette sympathie, comment pouvons-nous avoir assez de patience et de charité pour les chutes de nos compagnons, dans le long et incertain pèlerinage de la vie ? Pour une âme forte et décidée, il n'y a qu'un seul moyen de la trouver : c'est d'envelopper de cordages d'amour les faibles et les égarés, afin de partager non-seulement les conséquences de leurs erreurs, mais aussi leurs souffrances intimes. C'est une longue et dure leçon ; Adam venait seulement d'en apprendre l'alphabet par la mort soudaine de son père, qui, en supprimant tout à coup ce qui avait excité son indignation, lui donnait de nouveaux aperçus sur l'être qui avait réclamé sa pitié et sa tendresse.

Mais ce fut sa force d'âme qui influa sur ses méditations de cette matinée. Il avait depuis longtemps décidé qu'il serait aussi mal qu'insensé à lui de se marier avec cette fraîche jeune fille, tant qu'il n'avait d'autre perspective que la pauvreté, croissant avec la famille. Ses économies avaient si souvent servi aux siens, outre la somme donnée pour un remplaçant de Seth dans la milice, qu'il n'avait pas assez d'avances pour meubler même une petite chaumière et garder une modeste réserve pour les mauvais jours. Il espérait bien pour l'avenir sur ses bras et sa tête ; mais il ne pouvait se contenter d'une confiance vague ; il lui fallait des plans achevés. Il ne devait point songer pour le présent à une association avec Jonathan Burge ; trop de choses, qu'il ne pouvait admettre, s'y liaient implicitement ; mais Adam pensa que lui et Seth pourraient faire cheminer de petits ouvrages à côté de leur travail d'ouvrier, en achetant du bois de bonne qualité et faisant des objets de mobilier de ménage, pour lesquels Adam avait des idées de perfectionnement sans fin. L'argent qu'ils gagneraient

ainsi, réuni à sa paye de contre-maître, les mettrait bientôt à même d'avoir quelques avances, avec la manière économique dont ils allaient vivre. Ce petit plan ne fut pas plutôt formé dans sa pensée, qu'il commença à calculer exactement ce qu'il fallait acheter de bois et quel meuble il devait entreprendre le premier — un dressoir de cuisine de son invention, avec de si ingénieux arrangements de portes à glissoir, de tiroirs, de coins pour renfermer les provisions de ménage, et si agréable à voir, que chaque bonne ménagère en serait enchantée, et envieuse que son mari en fît l'acquisition. Adam se représentait madame Poyser l'examinant de son œil scrutateur, tâchant en vain d'y trouver un défaut ; et naturellement à côté de madame Poyser se tenait Hetty, et Adam fut de nouveau ramené de ses calculs et de ses inventions à des rêves et à des espérances. Oui, il irait et la verrait ce soir ; il y avait si longtemps qu'il n'était allé à la Grand'Ferme ! Il pensait à aller à l'école du soir, voir pourquoi Bartle Massey n'était pas la veille à l'église ; il craignait que son vieil ami ne fût malade ; mais, à moins de s'arranger à faire les deux visites le même jour, la dernière devait être renvoyée au lendemain ; il avait un trop vif désir de se trouver près d'Hetty et de lui parler encore.

Comme il venait de prendre cette détermination, il arriva très-près du but de sa course et entendit le bruit des marteaux. Ce bruit d'outils, pour un habile ouvrier qui aime son travail, est comme le son entraînant de l'orchestre pour le violoniste qui doit faire sa partie dans l'ouverture. Toute passion devient une force quand elle peut franchir les étroites limites de nous-même par le travail, l'habileté ou l'activité créatrice de notre pensée. Suivez Adam le reste de la journée, sur les échafaudages, l'équerre en main, sifflant doucement, tandis qu'il considère comment on

peut surmonter quelque difficulté de solive, de plancher ou de cadre de fenêtre, ou qu'il pousse de côté l'un des plus jeunes ouvriers et prend sa place pour soulever une lourde pièce de bois, en disant : « Laisse ça, garçon ; tu as encore trop de lait dans les os, » ou qu'il examine les mouvements d'un ouvrier à l'autre bout de la salle, l'avertissant que ses distances ne sont pas justes. Regardez cet homme aux larges épaules, avec ses bras nus fortement musclés et ses épais cheveux noirs et roides mis en désordre chaque fois qu'il ôte son bonnet. Écoutez cette forte voix de baryton qui entonne de temps en temps quelque solennel chant de psaume, comme s'il cherchait une issue pour le superflu de sa force, et s'arrêtant toutefois immédiatement, l'esprit traversé probablement par quelque pensée en désaccord avec le chant. Peut-être, si vous n'étiez pas déjà dans le secret, n'auriez-vous jamais deviné quels tristes souvenirs, quelle chaude affection, quelles tendres agitations d'espoir avaient pris place dans ce corps athlétique, dans cet homme rude qui ne connaissait pas de meilleures poésies que celles qu'il pouvait trouver dans l'Ancien et le Nouveau Testament ou dans quelque hymne spécial ; qui ne savait que peu de l'histoire profane, et pour lequel le mouvement et la forme de la terre, le cours du soleil et le changement des saisons, restaient dans la région d'un mystère rendu plus évident par quelques éléments de science. Il avait fallu à Adam beaucoup de peine et de persévérance pendant les heures dont il pouvait disposer en dehors de son travail d'ouvrier pour acquérir une connaissance de la mécanique, du calcul et de la nature des matériaux qu'il employait, rendue facile par une faculté innée ; pour avoir une belle écriture, pouvoir écrire sans autres fautes que celles qu'on peut justement attribuer au caractère peu rationnel de l'orthographe, plutôt qu'à l'ignorance de l'écrivain, et surtout

pour connaître les notes et chanter sa partie. Outre tout cela, il avait lu sa Bible, y compris les livres apocryphes ; l'Almanach du pauvre Richard, la Sainte Vie et la Mort de Taylor, la Route du pèlerin, avec la Vie et la Guerre sainte, de Bunyan, une grande partie du Dictionnaire de Bailey, Valentine et Orson et une partie de l'Histoire de Babylone, que Bartle Massey lui avait prêtés. Il aurait pu emprunter beaucoup d'autres livres de Bartle Massey ; mais il n'avait pas le temps de lire « l'imprimé ordinaire, » comme l'appelait Lisbeth, tant il s'occupait de calculs dans tous les moments de loisir qui n'étaient pas consacrés à quelque ouvrage supplémentaire de charpenterie.

Adam, comme vous voyez, n'était nullement un homme extraordinaire, ni à proprement parler un homme de génie ; cependant je ne voudrais point affirmer que ce fût un type fréquent parmi les ouvriers, et vous ne pourriez point en conclure sainement que le premier honnête homme que vous rencontreriez, avec son panier d'outils sur l'épaule, fût doué de la forte conscience, du sens droit et de l'empire sur lui-même que possédait notre ami Adam. Ce n'était pas non plus un artisan ordinaire. Cependant des hommes de cette espèce surgissent de temps en temps de chaque génération de nos ouvriers campagnards, par suite des affections de famille, d'une vie en communauté et de besoins d'activité, de facultés héréditaires développées par un courageux travail. Ils font leur chemin, rarement comme des génies, mais ordinairement comme d'honnêtes travailleurs, avec la ferme volonté et l'habileté nécessaires pour bien remplir la tâche qui leur est assignée. Leur vie n'a point d'écho qui résonne au loin, mais vous êtes presque toujours sûr d'y trouver de l'utilité, un bon emploi de leurs facultés à quelque construction, à quelque application des produits minéraux, à

quelque perfectionnement dans l'agriculture, ou à quelque réforme dans leur paroisse, auxquels leur nom est associé par une ou deux générations après eux. Ceux qui les ont employés y ont trouvé leur intérêt, l'ouvrage qu'ils ont fait s'est bien conservé, et le travail de leur cerveau a su bien diriger l'activité des autres. Dans leur jeunesse, on les voyait en habits noircis par la poussière du charbon ou tachés de gypse ou de couleur rouge ; dans leur âge avancé, leurs cheveux blancs ont une place d'honneur à l'église et au marché, et ils racontent à leurs fils et filles bien vêtus, assis pendant les soirées d'hiver autour d'un feu brillant, quelle a été leur satisfaction quand ils ont commencé à gagner leurs cinq sous par jour. Il en est d'autres qui meurent pauvres et ne quittent jamais leur habit de travail de la semaine ; ils n'ont pas eu l'art de s'enrichir, mais ce sont des hommes sûrs, et quand ils meurent avant d'être incapables de travailler, c'est comme s'il manquait quelque vis importante à une machine ; le maître qui les employait se prend à dire : « Comment pourrai-je les remplacer ? »

Livre 2 · 20

Adam revint du travail dans le char vide ; il avait changé d'habits et se préparait à partir pour la Grand'Ferme à sept heures moins un quart.

« Pourquoi as-tu mis tes habits du dimanche ? lui dit plaintivement Lisbeth quand il descendit. Tu ne mets pas ton meilleur costume pour aller à l'école.

— Non mère, dit tranquillement Adam. Je vais à la Grand'-Ferme ; mais il se peut que j'aille à l'école après ; ainsi ne sois pas étonnée si je rentre un peu tard. Seth sera ici dans une demi-heure ; il est allé jusqu'au village seulement ; ainsi ne t'inquiète pas.

— Et pourquoi mets-tu tes meilleurs habits pour aller à la Grand'Ferme ? Les Poyser te les ont bien vus hier, je pense. Qu'est-ce que ça veut dire de changer un jour de travail en dimanche ? C'est une triste compagnie que celle de gens qui n'aiment pas à te voir en veste de travail.

— Adieu, mère, je ne puis m'arrêter, » dit Adam, qui se mit en chemin.

Mais il n'eut pas plutôt fait quelques pas hors de la porte, que Lisbeth s'inquiéta à la pensée de l'avoir fâché. Naturellement le secret de son objection contre ses bons habits était le soupçon qu'il les avait endossés à cause d'Hetty ; mais le besoin d'être aimée de son fils était bien plus profond que toute sa mauvaise humeur. Elle se précipita après lui, lui prit le bras avant qu'il eût descendu la moitié de la pente vers le ruisseau, et lui dit : « Non, mon garçon, tu ne t'en iras pas fâché contre ta mère, qui ne peut que penser à toi, en restant seule.

— Non, non, mère, dit Adam gravement, lui posant le bras sur l'épaule, je ne suis pas fâché. Mais je désire, pour ton propre avantage, que tu veuilles bien me laisser faire ce que j'ai décidé de faire. Je ne serai jamais autre qu'un bon fils pour toi tant que nous vivrons. Mais un homme a d'autres sentiments, outre ceux qu'il doit à son père et à sa mère, et tu ne dois pas vouloir gouverner mon corps et mon âme. Tu ne dois pas t'attendre non plus à

ce que je te cède là où j'ai le droit de faire ce qui me plaît. Ainsi n'en disons pas davantage à ce sujet.

— Et, dit Lisbeth, ne désirant pas laisser voir qu'elle comprît la véritable portée des paroles d'Adam, et qui est-ce qui aime à te voir dans tes meilleurs habits plus que ta mère ? Et quand ton visage est lavé et propre comme le caillou blanc, et que tes cheveux sont si bien arrangés, et tes yeux si brillants, qui d'autre que ta vieille mère aimerait moitié autant à te regarder ? Tu peux mettre ton habit du dimanche pour moi, aussi souvent que tu voudras, je ne te chicanerai plus pour ça.

— Bien, bien ; adieu, mère, » dit Adam en l'embrassant et s'éloignant à la hâte. Il vit qu'il n'y avait pas d'autre moyen de mettre fin à la conversation. Lisbeth resta là sans bouger, abritant ses yeux et le suivant du regard jusqu'à ce qu'il fût tout à fait hors de vue. Elle sentait à fond toute la signification des paroles d'Adam, et quand elle ne le vit plus et fut retournée lentement dans la maison, elle se dit à voix haute, car elle avait l'habitude d'exprimer à haute voix ses pensées dans les longues journées où son mari et ses fils étaient à leurs travaux. « Eh ! il me dira qu'il va l'amener un de ces jours à la maison ; et c'est elle qui sera la maîtresse ; et il faudra que je la regarde se servir des plats à bordure bleue, et les casser, peut-être, quand même il n'y en a pas eu un seul de cassé depuis que mon vieux et moi les avons achetés à la foire, il y aura vingt ans à la prochaine Pentecôte. Eh ! continua-t-elle, encore plus haut, en prenant son tricotage sur la table, mais ce n'est pas elle qui tricotera les bas de mon garçon, et qui y fera des pieds qui le chaussent, tant que je serai de ce monde ; quand je n'y serai plus, il trouvera peut-être que personne ne sait les faire à sa jambe et à son pied comme sa vieille mère. Je gage

qu'elle ne sait ni rétrécir, ni faire le talon, et qu'elle les fera si longs, qu'il ne pourra pas mettre ses bottes. Voilà ce que c'est que d'épouser des jeunes filles. J'avais passé trente ans et son père aussi quand nous nous sommes mariés, et nous étions bien assez jeunes. Ça fera une pauvre dame quand elle aura trente ans, en se mariant comme ça, avant que toutes ses dents aient poussé. »

Adam marchait si vite, qu'il était à la porte de la cour avant sept heures. Martin Poyser et le grand-père n'étaient pas encore revenus des prés ; tout le monde était aux foins, même le terrier noir et fauve ; personne ne faisait la garde dans la cour excepté le dogue, et lorsque Adam arriva à la porte de la maison, qui était toute grande ouverte, il ne vit personne dans la salle commune, brillante de propreté. Mais il devina où se trouvait madame Poyser ainsi qu'une autre personne à portée de l'entendre ; il frappa donc à la porte et dit de sa forte voix : « Madame Poyser y est-elle ?

— Entrez, monsieur Bede, entrez, cria madame Poyser depuis la laiterie. Elle donnait toujours à Adam ce titre quand elle le recevait chez elle. Vous pouvez venir dans la laiterie, si vous voulez, car je ne puis pas laisser le fromage à présent. »

Adam entra dans la laiterie, où madame Poyser et Nancy pressaient le premier fromage du soir.

« Vraiment, vous auriez pu penser que vous entriez dans une maison de morts, dit madame Poyser debout sur le pas de la porte ; ils sont tous aux prés ; mais certainement Martin ne tardera pas à venir, car ils doivent laisser le foin en tas ce soir pour le rentrer tout de suite demain matin. J'ai été obligée de garder Nancy, parce qu'il fallait qu'Hetty cueillît les groseilles rouges ce

soir ; le fruit mûrit toujours pour vous déranger, juste au moment où toutes les mains sont employées. Et on ne peut pas se fier aux enfants pour le cueillir, car ils en fourrent dans leur bouche plus que dans le panier ; on pourrait aussi bien y employer les guêpes. »

Adam aurait bien voulu dire qu'il irait au jardin attendre le retour de M. Poyser, mais il n'en eut pas tout à fait le courage, et dit alors : « Je pourrais regarder votre rouet, et voir ce qui lui manque. Peut-être est-il dans la maison quelque part où je peux le trouver.

— Non je l'ai mis de côté dans le parloir de droite ; mais laissez-le jusqu'à ce que je puisse le prendre et vous le montrer. Je serais bien aise, si vous pouviez maintenant aller au jardin dire à Hetty de me renvoyer Totty. L'enfant viendra en courant si on le lui dit, et je suis sûre que Hetty lui laisse manger trop de groseilles. Je vous serai bien obligée, monsieur Bede, si vous voulez allez pour me la renvoyer ; il y a aussi de superbes roses de York et de Lancaster au jardin maintenant, et vous serez bien aise de les voir. Mais peut-être aimeriez-vous boire un verre de petit-lait avant. Je sais que vous aimez le petit-lait, comme la plupart de ceux qui n'ont pas la peine de l'exprimer.

— Avec plaisir, madame Poyser, dit Adam ; un verre de petit-lait est toujours un régal pour moi. Je le préférerais à la bière pour tous les jours.

— Oui, oui, dit madame Poyser en prenant sur la tablette un petit bol blanc et le plongeant dans la bassine de petit-lait, tout le monde aime l'odeur du pain, excepté le boulanger. Les demoiselles Irwine me disent toujours : « Ô madame Poyser, que j'en-

vie votre laiterie ! que j'envie vos poulets ! quelle belle chose qu'une ferme ! » Et moi je dis : Oui, une ferme est une belle chose pour ceux qui la regardent, et qui ne savent pas le travail, la surveillance et les inquiétudes qui y sont attachés.

— Bon, madame Poyser, vous ne voudriez pas vivre ailleurs que dans une ferme, car vous dirigez si bien celle-ci, dit Adam en prenant le bol ; et il n'y a rien de si agréable à voir qu'une belle vache laitière enfoncée jusqu'aux genoux dans l'herbe, le lait chaud qui mousse dans le seau, et le beurre frais préparé pour le marché, les veaux et la volaille. À votre santé, et puissiez-vous toujours conserver la force de surveiller votre laiterie et d'en faire un modèle pour toutes les femmes de fermiers du pays. »

Madame Poyser n'aurait jamais eu la faiblesse de sourire d'un compliment, mais une expression de calme satisfaction éclaircit son visage comme un furtif rayon de soleil, et donna un regard plus doux que d'habitude à ses yeux bleu-gris, tandis qu'Adam buvait le petit-lait. Ah ! il me semble vraiment en sentir le goût, et cette odeur si délicate qu'on peut à peine la distinguer d'un parfum. Mon oreille entend encore cette douce musique des gouttes de lait tombant en cadence et accompagnant l'oiseau qui gazouille en dehors de la fenêtre grillée, de cette fenêtre donnant sur le jardin et ombragée par des rosiers montants.

« Encore un peu, monsieur Bede ? dit madame Poyser, comme Adam reposait le bol.

— Non, je vous remercie ; je vais aller au jardin à présent, et vous renvoyer votre fillette.

— Oui, s'il vous plaît ; et dites-lui que sa mère l'attend à la laiterie. »

Adam fit le tour, par la cour des meules de foin, qui en était pour le moment dépourvue, et entra par une petite porte de bois au jardin, naguère le potager bien régulièrement distribué d'une maison seigneuriale, lequel maintenant, à l'exception du beau mur de brique recouvert de dalles qui lui sert de clôture d'un côté, est devenu un vrai jardin de ferme, aux vigoureuses fleurs vivaces, aux arbres fruitiers non émondés, et aux légumes ordinaires croissant en abondance, sans soin et presque sans culture. Dans cette saison de feuillage abondant, de fleurs et de buissons touffus, chercher quelqu'un dans ce jardin, c'était jouer à cache-cache. Là commençaient à fleurir les roses trémières, dont le rouge, le blanc et le jaune attiraient les regards ; puis le seringat et le rosier de tous les mois s'étendant en désordre ; des baies de fèves rouges d'Espagne et de pois tardifs ; il y avait une rangée de noisetiers d'un côté, et d'un autre un énorme pommier dont les branches descendantes ménageaient un espace vide sous leur ombrage épais. Mais que faisaient une ou deux places vides ? Le jardin était si grand ! Il y avait toujours abondance de fèves semées à la volée ; il fallut neuf ou dix enjambées d'Adam pour arriver au bout du sentier herbeux qui les côtoyait ; et quant aux autres légumes, il y avait tant de place que le séneçon poussait çà et là en toute liberté. Même les rosiers, à l'un desquels Adam s'arrêta pour cueillir une rose, avaient l'air d'être venus d'eux-mêmes ; ils étaient tous amoncelés en épais buissons serrés, tout pimpants de fleurs épanouies, pour la plupart de l'espèce panachée de rose et blanc, qui sans aucun doute datait de l'union des maisons de York et de Lancaster. Adam eut le bon esprit de choisir une rose de Provence aux pétales serrés, qui ressortait à moitié étouffée par ses brillantes voisines inodores, et la garda à la main ; il pensait qu'il serait plus à son aise en tenant quelque

chose, et il se dirigea vers l'extrémité du jardin, où il se rappelait qu'était la rangée la plus considérable de groseilliers, pas loin du grand if.

Mais il n'avait dépassé les rosiers que de quelques pas, quand il entendit secouer une branche, et une voix d'enfant qui disait :

« Allons, Totty, où est ton tablier ? Attrape ça. »

La voix sortait du feuillage d'un cerisier élevé, où Adam n'eut pas de peine à découvrir une petite figure en sarrau bleu, là où le fruit était le plus abondant. Inévitablement Totty était en bas, derrière l'écran de petits pois. Oui, — avec son chapeau pendant sur son dos et sa grasse face horriblement barbouillée de suc rouge, la tête levée vers le cerisier, tandis qu'elle tenait sa petite bouche ronde ouverte et son tablier tendu pour recevoir la cascade promise. Plus de la moitié des cerises qui tombaient étaient dures et jaunes, au lieu d'être rouges et juteuses, mais Totty ne perdait pas son temps, et elle suçait déjà la troisième des plus tendres lorsque Adam lui dit : « À présent, Totty, tu as tes cerises. Garde-les et cours à la maison vers ta maman, — elle a besoin de toi, — elle est à la laiterie. Cours à l'instant ; — voilà une bonne petite fille. »

Il la souleva de ses bras vigoureux, l'embrassa en parlant, cérémonie que Totty considéra comme une ennuyeuse interruption à son régal, et, quand il l'eut remise à terre, elle prit en silence le chemin de la maison, tout en suçant ses cerises.

« Tommy, mon garçon, prends garde qu'on ne te tire pas dessus comme à un petit oiseau voleur, » dit Adam en allant du côté des groseilliers.

Il voyait un grand panier à l'extrémité de l'allée ; Hetty ne pouvait en être loin, et Adam se sentait déjà comme si elle le regardait. Quand il eut passé l'angle, il la vit qui lui tournait le dos et se tenait baissée pour cueillir les grappes basses. C'était singulier qu'elle ne l'eût pas entendu venir ! Peut-être était-ce parce qu'elle faisait du bruit en agitant les feuilles. Elle tressaillit quand elle s'aperçut que quelqu'un était près d'elle, — elle tressaillit si violemment, qu'elle renversa le bassin et les groseilles qu'il contenait ; puis, quand elle vit que c'était Adam, elle devint très-rouge de pâle qu'elle était. Cette rougeur fit battre le cœur d'Adam d'un bonheur nouveau. Jamais auparavant Hetty n'avait rougi à sa vue.

« Je vous ai fait peur, dit-il avec le délicieux sentiment que cela signifiait autre chose que ce qu'il disait, tandis qu'Hetty l'entendait à la lettre ; laissez-moi relever les groseilles. »

Ce fut bientôt fait, car elles étaient tombées en un monceau sur le gazon, et Adam, en se relevant et lui rendant le bassin, plongea son regard dans ses yeux avec cette tendresse réservée qui appartient aux premiers moments d'espérance en amour.

Hetty ne détourna point les yeux ; sa rougeur s'était dissipée, et elle soutint ce regard avec une calme tristesse dont Adam fut satisfait, parce que cela ne ressemblait à rien de ce qu'il avait vu en elle jusque-là.

« Il n'y a presque plus de groseilles à cueillir, dit-elle ; j'aurai bientôt fini.

— Je vous aiderai, » dit Adam en allant prendre le grand panier qui était presque plein et le posant près d'eux.

Ils ne se dirent plus un seul mot. Le cœur d'Adam était trop plein pour parler, et il pensait qu'Hetty savait tout ce qui s'y passait. Elle n'était point, après tout, indifférente à sa présence ; elle avait rougi en le voyant, puis il y avait en elle cette teinte de tristesse qui devait certainement signifier quelque chose, puisque c'était l'opposé de sa manière habituelle, qui lui avait souvent fait l'effet de l'indifférence. Il pouvait de temps en temps lui jeter un coup d'œil tandis qu'elle se baissait vers les fruits, et que les rayons horizontaux du soleil couchant perçaient à travers le feuillage épais du pommier et venaient caresser amoureusement sa joue et son cou arrondi. Ce fut pour Adam ce moment qu'un homme n'oublie plus, — ce moment où il croit que la première femme qu'il ait jamais aimée laisse voir par le plus léger signe, un mot, une inflexion, un regard, le tremblement de la lèvre ou de la paupière, qu'elle commence enfin à le payer de retour. Ce signe est si léger, qu'il est à peine perceptible à l'œil ou à l'oreille, — il lui serait impossible de le décrire, — c'est l'attouchement d'une plume, et pourtant il semble avoir changé tout son être, avoir converti une espérance douteuse en un délicieux oubli de tout ce qui n'est pas le moment présent. Combien de nos premières joies s'évanouissent entièrement de notre mémoire ! Pouvons-nous jamais nous rappeler celle avec laquelle, enfants, nous appuyions notre tête sur le sein de notre mère, ou chevauchions sur les épaules de notre père ? Certainement notre nature s'imprègne de ces joies oubliées comme la douce maturité de l'abricot est imprégnée du soleil des matinées depuis longtemps passées ; mais elles ont quitté pour toujours notre imagination, et nous ne pouvons plus que croire au bonheur de notre enfance. Mais le premier moment heureux du premier amour est une vision qui nous suit pour la vie, et porte avec elle le frémissement d'une sensation

vive et particulière, comme celle que nous rappelle un doux parfum que nous avions respiré dans une heure d'un bonheur passé depuis longtemps. C'est un souvenir qui exalte la tendresse, qui nourrit la fureur jalouse et rend plus douloureuse l'angoisse du désespoir.

Hetty penchée sur les grappes rouges, ces rayons du soleil couchant perçant au travers de l'écran de feuillage, ce jardin touffu qui s'étendait plus loin, sa propre émotion en la regardant, croyant qu'elle pensait à lui et qu'il n'avait pas besoin de lui parler, — Adam se rappela tout cela jusqu'à son dernier moment.

Mais Hetty ! vous savez très-bien qu'Adam se méprenait à son sujet. Comme plus d'un autre homme, il prenait pour lui ces indices d'amour pour un autre. Lorsqu'il s'était approché d'elle à l'improviste, elle était absorbée par ses pensées habituelles sur le retour possible d'Arthur ; le bruit des pas de quelque homme que ce fût l'aurait affectée de la même manière. — Elle aurait senti que ce pouvait être Arthur avant de l'avoir regardé, et le sang qui avait abandonné ses joues dans l'agitation de cette impression momentanée aurait reflué de nouveau à la vue de toute autre personne, comme cela était arrivé en voyant Adam. Il ne se trompait point en pensant qu'il s'était opéré un changement en Hetty. Les inquiétudes et les craintes d'une première passion qui la faisait trembler étaient devenues plus fortes que sa vanité, et lui faisaient éprouver, pour la première fois, cette sensation d'abandon au sentiment d'un autre, qui révèle, même à la femme la plus superficielle, le besoin d'un soutien, et la rend reconnaissante pour une bienveillance qu'elle dédaignait naguère. Hetty sentait qu'il y avait quelque chose de doux pour elle dans cette tendre et virile affection d'Adam, et elle avait besoin d'être traitée avec ten-

dresse. — Oh ! qu'il était dur de devoir supporter le vide, l'absence, le silence, l'apparente indifférence après ces moments resplendissants d'amour ! Elle ne craignait point qu'Adam lui adressât des phrases d'amour et de flatterie comme ses autres admirateurs : il avait toujours été si réservé à son égard ! elle pouvait jouir sans aucune appréhension de l'idée que cet honnête homme l'aimait et était près d'elle. Il ne lui entrait nullement dans l'esprit qu'Adam pût aussi mériter la pitié, — que lui aussi pût souffrir un jour.

Hetty, nous le savons, n'était pas la première femme qui se rendît agréable pour l'homme qui l'aimait, parce qu'elle commençait à en aimer un autre. C'est une très-vieille histoire ; mais Adam n'en savait rien, et s'enivrait d'une douce illusion.

« Cela suffira, dit Hetty au bout d'un moment. La tante désire que j'en laisse un peu sur les buissons. Je vais les emporter à présent.

— Il est très-heureux que je sois arrivé pour porter le panier, dit Adam, car il aurait été trop lourd pour vos petits bras.

— Non, j'aurais pu le porter à deux mains.

— Oh ! j'en suis sûr, dit Adam avec un sourire, et mettre autant de temps pour arriver à la maison qu'une petite fourmi qui porte une chenille. Avez-vous jamais vu ces petites créatures transporter des choses quatre fois plus grosses qu'elles ?

— Non, dit Hetty avec indifférence, s'inquiétant fort peu de connaître les difficultés de la vie des fourmis.

— Je les ai souvent examinées quand j'étais enfant. Mais vous voyez, je puis porter le panier d'un bras, comme si c'était une co-

quille de noix vide, et vous offrir l'autre pour vous appuyer. Ne voulez-vous pas ? De si gros bras que les miens sont faits pour que d'aussi petits que les vôtres s'appuient dessus. »

Hetty sourit légèrement, et prit son bras. Adam baissa les yeux sur elle, mais elle avait les siens tournés d'un air rêveur d'un autre côté du jardin.

« Avez-vous jamais été à Eagledale ? lui dit-elle tandis qu'ils marchaient lentement.

— Oui, dit Adam, heureux qu'elle lui fît une question sur lui-même ; il y a dix ans, j'y suis allé avec mon père pour voir quelque ouvrage qu'il y avait à faire. La vue en est très-étonnante, — des rochers et des cavernes comme vous n'en avez vu de votre vie. Je n'avais jamais su ce que c'était que des rochers avant d'y aller.

— Combien avez-vous mis de temps pour y arriver ?

— Cela nous prit la meilleure partie de deux journées de marche ; mais c'est à peine un jour pour quelqu'un qui a une bonne monture. Le capitaine, j'en suis sûr, y arriverait en neuf ou dix heures ; il est si bon cavalier ! et je ne serais pas étonné s'il était de retour demain ; il est trop actif pour rester seul long-temps dans cet endroit solitaire, car il n'y a rien qu'une petite espèce d'auberge dans l'endroit où il est allé pêcher. J'aimerais qu'il eût la direction des propriétés ; ce serait vraiment une bonne chose pour lui, car ça l'occuperait ; il le ferait très-bien aussi, malgré sa jeunesse, car il s'entend mieux à certaines choses que bien des hommes plus âgés. Il m'a offert très-noblement l'autre jour de me prêter de l'argent pour former un établissement, et, si

les choses tournaient dans ce sens, j'aimerais mieux lui avoir cette obligation qu'à personne d'autre au monde. »

Le pauvre Adam se laissait entraîner à parler d'Arthur, parce qu'il pensait qu'Hetty serait satisfaite de savoir que le jeune chevalier était bien disposé pour lui ; cela faisait partie de ses plans pour l'avenir, qu'il tenait à lui présenter sous un jour favorable. Et il était vrai qu'Hetty l'écoutait avec un intérêt qui donnait plus de brillant à ses yeux et amenait sur ses lèvres un demi-sourire.

« Que les roses sont belles à présent ! continua Adam en s'arrêtant pour les regarder. Voyez, j'ai volé la plus jolie, mais je n'avais point l'intention de la garder pour moi. Je pense que celles qui sont entièrement roses sont plus jolies que les panachées, ne trouvez-vous pas ? »

Il posa le panier et prit la rose à sa boutonnière.

« Elle sent très-bon, dit-il ; les panachées n'ont point de parfum. Prenez-la, et vous la mettrez dans l'eau plus tard. Ce serait dommage de la laisser se faner. »

Hetty prit la rose, souriant en même temps à la pensée agréable qu'Arthur pouvait revenir promptement s'il en avait envie. Il y eut un éclair d'espérance et de bonheur dans son esprit, et avec un élan soudain de gaieté elle fit ce qu'elle avait souvent fait déjà, elle plaça la rose dans ses cheveux, un peu au-dessus de l'oreille gauche. La tendre admiration peinte sur les traits d'Adam se voila légèrement par le regret de la désapprouver. Le goût d'élégance chez Hetty était justement la chose qui pouvait le plus fâcher sa mère, et lui déplaisait à lui-même autant qu'il était possible qu'une chose venant d'elle pût le faire.

« Ah ! dit-il, c'est comme les belles dames des portraits au Château ; la plupart ont dans les cheveux des fleurs, des plumes ou des affaires en or ; mais je n'aime pas à les regarder : elles me rappellent toujours ces images peintes en dehors des spectacles à la foire de Tredleston. Qu'est-ce qu'une femme a de mieux pour se parer que ses propres cheveux, quand ils bouclent aussi bien que les vôtres ? On jouit mieux de la beauté d'une figure jeune quand elle est sans ornements. Voyez Dinah Morris ; elle paraît très-agréable quoiqu'elle porte un chapeau et une robe si modestes. Il me semble que le visage d'une femme n'a pas besoin de fleurs : il est presque comme une fleur lui-même. Je suis sûr que le vôtre en est une.

— Oh ! très-bien ! dit Hetty avec une petite moue badine, en ôtant la rose de ses cheveux. Je mettrai un des bonnets de Dinah en rentrant, et vous verrez si cela me va mieux. Elle en a laissé un que je pourrai prendre pour modèle.

— Non, non, je ne tiens pas à vous voir porter un bonnet de méthodiste comme celui de Dinah. J'ose dire qu'il est très-laid, et je pensais, en la voyant ici, que c'était ridicule à elle de s'habiller différemment des autres. Je n'avais jamais fait grande attention à elle jusqu'au moment où elle vint voir ma mère la semaine dernière, et alors j'ai trouvé que ce bonnet semblait aller à sa figure, comme en quelque sorte la coque du gland va au gland, et je ne saurais la voir sans cela. Mais vous avez tout un autre visage. J'aimerais à vous voir toujours comme vous êtes à présent, sans rien qui vienne se mêler à vos propres traits. C'est comme lorsque quelqu'un chante un bel air ; on n'aime pas que le tintement des cloches vienne contrarier ses notes. »

Il prit le bras d'Hetty qu'il replaça sous le sien en la regardant avec tendresse. Il avait peur qu'elle ne pensât qu'il eût voulu la gronder, s'imaginant, comme cela arrive souvent, qu'elle s'était aperçue de toutes les pensées qu'il n'avait exprimées qu'à moitié. Ce qu'il redoutait le plus, c'était que quelque nuage ne vînt traverser le bonheur de cette soirée. Pour tout au monde il n'eût point encore voulu parler à Hetty de son amour, jusqu'à ce que ce commencement de bienveillance pour lui se fût développé en véritable affection. Dans son imagination, il voyait devant lui de longues années, embellies par le droit d'appeler Hetty son épouse, et il ne fallait que peu de chose pour le contenter dans ce moment. Il reprit donc encore une fois le panier de groseilles et ils avancèrent vers la maison.

La scène avait entièrement changé pendant la demi-heure qu'Adam venait de passer au jardin. La cour était très-animée ; Marty faisait sortir les oies par le portail et excitait malicieusement le jar en sifflant contre lui ; la porte du grenier gémissait sur ses gonds, tandis qu'Alick la fermait après y avoir pris le grain nécessaire ; on avait sorti les chevaux pour les faire boire, au milieu des aboiements des trois chiens et de beaucoup d'interjections de Tim le laboureur, comme si ces lourds animaux, qui portaient leur tête basse et levaient si franchement leurs pieds à longs poils, montraient la moindre envie de s'échapper follement dans toute autre direction que la bonne. Tout le monde était revenu des prés ; et lorsque Hetty et Adam entrèrent dans la salle commune, M. Poyser était assis sur la chaise triangulaire et le grand-père dans le fauteuil en face, regardant agréablement le souper, qu'on dressait sur la table de chêne. Madame Poyser elle-même avait étendu la nappe, une nappe en toile de ménage, à brillant dessin quadrillé, et de cette agréable teinte blanc roux

que toute ménagère sensée aime à voir. Ce n'était point un de ces chiffons de boutique blanchis, qui sont usés en rien de temps, mais de cette bonne toile filée à la maison et qui dure pour deux générations. Le veau froid, la laitue fraîche et l'échinée farcie pouvaient très-bien tenter des hommes qui n'avaient rien mangé depuis leur dîner de midi et demi. Sur la longue table de sapin, contre le mur, se trouvaient des assiettes, des cuillers et des brocs d'étain reluisant pour Alick et ses compagnons, car les maîtres et les serviteurs mangeaient leur souper les uns près des autres, ce qui n'était que plus commode, parce que, si M. Poyser avait à faire quelque observation sur le travail du lendemain, Alick était à portée de l'entendre.

« Bien, Adam, je suis content de vous voir, dit M. Poyser. Et vous avez aidé Hetty à cueillir les groseilles ? Eh ! Allons, asseyez-vous, asseyez-vous. Savez-vous bien qu'il y a près de trois semaines que vous n'avez soupé avec nous, et notre dame a une de ces fameuses échinées farcies ? Je suis content que vous soyez venu.

— Hetty, dit madame Poyser tout en regardant dans le panier de groseilles pour voir si le fruit était beau, montez vite et faites descendre Molly. Elle couche Totty, et j'ai besoin d'elle pour tirer de la bière, car Nancy est encore occupée à la laiterie. Vous surveillerez l'enfant. Mais comment avez-vous pu la laisser vous quitter pour aller courir avec Tommy et manger tant de fruit qu'elle n'a pu prendre un morceau de bonne nourriture ? »

Ceci fut dit à voix plus basse que d'habitude, tandis que son mari parlait à Adam, car madame Poyser se conformait très-strictement aux règles des convenances, et pensait qu'une jeune fille ne devait point être grondée trop vivement devant un

homme respectable qui lui faisait la cour. Ce n'aurait point été de franc jeu ; chaque femme est jeune à son tour, et a ses chances de mariage qu'il est un point d'honneur chez les autres femmes de ne pas déranger, de même que celle qui a vendu ses œufs au marché ne doit point essayer de priver une autre d'une pratique.

Hetty, ne trouvant pas facile de répondre à la question de sa tante, se hâta de monter, et madame Poyser sortit pour chercher Marty et Tommy et les amener souper.

Ils furent bientôt tous assis, les deux garçons aux joues rosées de chaque côté de leur pâle mère, et une place réservée pour Hetty entre Adam et son oncle. Alick aussi était entré et s'était assis dans son coin éloigné, mangeant des fèves froides dans un grand plat avec son couteau de poche et leur trouvant un goût qu'il n'aurait pas voulu changer contre le plus bel ananas.

« Quel temps cette fille met à tirer de l'ale ! dit madame Poyser tout en distribuant ses tranches d'échinée farcie. Je crois qu'elle met la cruche dessous et qu'elle oublie de tourner le robinet, car il n'y a rien à quoi on ne puisse s'attendre de la part de ces créatures ; elles vous planteront la bouilloire vide sur le feu et viendront une heure après voir si l'eau bout.

— Elle en tire aussi pour les hommes, dit M. Poyser. Tu aurais dû lui dire de nous apporter d'abord notre cruche.

— Lui dire, reprit madame Poyser ; oui, je pourrais bien user tout le souffle qui est dans mon corps et prendre encore le soufflet, si je devais dire à ces filles tout ce que leur propre pénétration ne peut leur apprendre. Monsieur Bede, voulez-vous un peu de vinaigre avec votre laitue ? Eh ! vous vous y connaissez. Cela gâte le goût de l'échinée, je trouve. C'est un pauvre manger que

celui où le goût de la viande se trouve dans la burette. Il y a des gens qui font du beurre de mauvais goût et qui se fient au sel pour le cacher. »

Ici l'attention de madame Poyser fut attirée par l'apparition de Molly portant une grande cruche, deux petits pots et quatre cannettes, le tout plein d'ale ou de petite bière, exemple étonnant de la capacité de la main humaine. La bouche de la pauvre Molly était encore plus grande ouverte que de coutume, et elle avançait, les yeux fixés sur le double échafaudage d'ustensiles qu'elle portait, sans se douter de l'expression des yeux de sa maîtresse.

« Molly, je n'ai jamais vu votre pareille : penser que votre pauvre mère est veuve, que je vous ai prise sans le moindre certificat, et tant et tant de fois que je vous ai dit… »

Molly n'avait pas vu l'éclair ; aussi le tonnerre ébranla ses nerfs d'autant plus qu'ils n'y étaient pas préparés. Avec le vague sentiment d'alarme qu'elle faisait mal en quelque chose, elle hâta un peu sa marche vers l'extrémité de la table de sapin où elle pourrait déposer ses cannettes, embarrassa son pied dans son tablier qui s'était détaché, et tomba avec craquement et éclaboussures au milieu d'une flaque de bière. Là-dessus, grande explosion de rires de Marty et Tommy, et un sérieux « Ohé ! » de M. Poyser, qui vit son espérance de boire désagréablement différée.

« Vous voilà bien ! reprit madame Poyser d'un ton aigre, en se levant et allant vers le dressoir, tandis que Molly commençait à ramasser tristement les fragments de poterie. Voilà ce que j'ai dit et redit qui vous arriverait, et voilà votre mois de gages perdu, et encore plus, pour payer cette cruche qui était dans la maison de-

puis plus de dix ans, sans qu'il lui fût rien arrivé ; mais ce que vous avez pu casser de poterie depuis que vous êtes dans cette maison pourrait faire jurer un pasteur. Dieu me pardonne de le dire, et si c'eût été de l'eau bouillante sortant du chaudron, vous auriez fait de même, et vous auriez été échaudée et peut-être estropiée pour la vie ; et qui sait si ça ne vous arrivera pas un jour en continuant, car chacun croirait que vous avez la danse de Saint-Guy, à voir tout ce que vous jetez par terre. C'est dommage de n'avoir pas entassé tous les débris pour vous les montrer, quoique ce ne soit ni de voir ni d'entendre qui fasse beaucoup d'effet sur vous ; on croirait que vous y êtes tout à fait endurcie. »

Les larmes de la pauvre Molly coulaient abondamment pendant ce discours, et, désespérée de voir le cours rapide de la bière vers les jambes d'Alick, elle faisait de son tablier un torchon, lorsque madame Poyser, ayant ouvert le dressoir, tourna sur elle un regard écrasant.

« Oh ! continua-t-elle, vous ne raccommoderez rien en pleurant et vous aurez un peu plus de liquide à essuyer. Tout ça vient de votre entêtement, vous dis-je, car on ne casserait jamais rien si on s'y prenait bien pour faire son ouvrage. Mais les gens de bois ne devraient avoir que des objets de bois à manier. Et voilà qu'il faut que je prenne la cruche brune et blanche, dont on ne s'est pas servi trois fois cette année, et que je descende à la cave moi-même, peut-être pour y chercher ma mort et me mettre au lit avec une inflammation… »

Madame Poyser venait de quitter le dressoir, la cruche brune et blanche à la main, quand elle aperçut quelque chose à l'autre bout de la cuisine. Peut-être est-ce parce qu'elle était déjà tremblante et énervée, que cette apparition produisit un tel effet sur

elle ; peut-être aussi que le bris des cruches, comme d'autres crimes, a une influence contagieuse ; quoi qu'il en fût, elle tressaillit d'effroi comme si elle eût vu un fantôme, et la précieuse cruche brune et blanche, en tombant sur le sol, se sépara pour toujours de son bec et de son anse.

« A-t-on jamais vu ça ? dit-elle en abaissant subitement le diapason de sa voix, après avoir jeté des regards effarés autour de la chambre. Les cruches sont ensorcelées, je crois. Ce sont ces détestables anses polies ; elles vous glissent des mains comme des limaces.

— Bien, tu as laissé ton fouet te frapper le visage, dit son mari, qui pour lors joignait son rire à celui des enfants.

— C'est très-beau de se moquer, reprit madame Poyser ; mais il y a des moments où il semble que la poterie est vivante et vous échappe des doigts comme un oiseau. C'est comme le verre qui se brise quelquefois sans qu'on le touche. Ce qui doit se casser se cassera, car je n'ai jamais laissé tomber quelque chose faute de le bien tenir, autrement je n'aurais pas conservé jusqu'à présent cette poterie, que j'ai achetée lors de mon mariage. Et vous, Hetty, êtes-vous folle ? Quelle idée avez-vous de descendre ainsi faite, qu'on pourrait croire qu'il y a un revenant dans la maison ? »

Un nouvel éclat de rire, à ces mots de madame Poyser, eut pour cause bien moins sa croyance soudaine à la fatalité pour les cruches cassées que le costume d'Hetty, qui avait effrayé sa tante. La petite coquette avait trouvé une robe noire et l'avait serrée avec des épingles contre son cou pour être comme Dinah, avait aplati ses cheveux autant que possible et attaché dessus un des

bonnets filochés de Dinah, à haut fond, sans garniture. Le souvenir du pâle visage de Dinah et de ses doux yeux gris, rappelé par cette robe et ce bonnet, faisait gaiement ressortir le contraste qu'offraient les joues rosées d'Hetty et ses yeux noirs coquets. Les petits garçons quittèrent leur chaise et sautèrent autour d'elle en battant des mains ; même Alick fit entendre un rire guttural, en la regardant par-dessus ses fèves. À l'aide de ce bruit, madame Poyser se rendit dans l'arrière-boutique pour envoyer Nancy à la cave avec le grand broc d'étain, qui avait quelque chance d'être à l'abri du sortilège.

« Comment, Hetty, ma fille, vous êtes devenue méthodiste ? dit M. Poyser, agréablement amusé et avec ce rire lent qui ne se rencontre que chez les grosses gens. Il faudra un peu allonger votre figure avant qu'elle en donne l'idée ; n'est-ce pas, Adam ? Mais pourquoi avez-vous mis ce costume ?

— Adam a dit qu'il aimait mieux la robe et le bonnet de Dinah que mes habillements, dit Hetty en s'asseyant avec une gravité affectée. Il dit que les gens ont meilleur air dans les vilains habits.

— Non, non, dit Adam en la regardant avec admiration ; j'ai seulement dit qu'ils allaient bien à Dinah. Mais si j'avais dit que vous seriez jolie en les mettant, je n'aurais dit que la vérité.

— Eh bien ! tu as pris Hetty pour un revenant, n'est-ce pas ? dit M. Poyser à sa femme, qui rentrait à ce moment et reprenait sa place. Tu avais l'air aussi épouvantée que possible.

— L'air que j'avais n'y fait rien, dit madame Poyser ; ça ne raccommodera pas les cruches, et de rire non plus, à ce que je crois. Monsieur Bede, je suis fâchée que vous ayez si longtemps à attendre votre bière, mais elle sera là dans la minute. Servez-vous

donc de pommes de terre froides ; je sais que vous les aimez. Tommy, je vous envoie coucher à l'instant, si vous ne cessez pas de rire. Qu'y a-t-il là de risible, je voudrais bien le savoir ? Je serais plus près de pleurer que de rire en voyant le bonnet de cette pauvre fille, et il y a des personnes qui n'en seraient que mieux si elles pouvaient lui ressembler en autre chose qu'en son bonnet. Cela n'est convenable pour personne dans cette maison de se moquer de l'enfant de ma sœur, et cela au moment où elle vient de nous quitter, et que cette séparation a été triste à mon cœur. Une chose que je sais bien, c'est que si le malheur nous arrivait, et que je dusse être malade et alitée, ou que les enfants fussent en danger de mort, — et qui sait s'ils ne le seront pas, — que la mortalité se mît de nouveau parmi les bestiaux, que tout s'en allât en débâcle, je dis qu'alors nous serions bien aises de revoir le bonnet de Dinah, avec ou sans garniture, sur son propre visage. Car elle est une de ces choses qui ne paraissent que plus brillantes en un jour de pluie, et ne vous aiment que mieux quand vous avez besoin d'elles. »

Madame Poyser, vous voyez, savait que rien ne peut mieux chasser le comique que le terrible.

Tominy, qui était très-impressionnable et très-attaché à sa mère, et qui, de plus, avait trop mangé de cerises pour avoir autant d'empire sur lui qu'à l'ordinaire, fut si affecté du terrible tableau qu'elle avait fait d'un avenir possible, qu'il se mit à pleurer ; et l'excellent père, indulgent pour toutes les faiblesses autres que les négligences des fermiers, dit à Hetty :

« Vous feriez mieux de poser tout cela, ma fille, cela fait de la peine à votre tante. »

Hetty remonta, et l'arrivée de l'ale fit une agréable diversion, car Adam eut à donner son opinion sur la boisson qu'on venait d'apporter, ce qui ne pouvait être qu'un compliment à madame Poyser ; puis suivit une discussion sur les secrets de bien brasser, la folie de vouloir économiser le houblon, et l'avantage douteux qu'il y avait pour un fermier à faire lui-même son malt. Madame Poyser eut tant d'occasions de s'exprimer avec autorité sur ces sujets que, lorsque le souper fut terminé, le broc rempli à nouveau et la pipe de M. Poyser allumée, elle avait repris toute sa bonne humeur et se trouva prête, à la demande d'Adam, à aller chercher le rouet cassé pour qu'il l'examinât.

« Ah ! dit-il en le regardant avec attention, voici où il manque une petite pièce qu'il faudra tourner. C'est un joli rouet. Je le porterai chez le tourneur du village pour le faire, car je n'ai pas d'agencement pour tourner à la maison. Si vous voulez l'envoyer à l'atelier de M. Burge demain matin, je vous le ferai pour mercredi. J'ai un peu examiné dans ma tête, continua-t-il en regardant M. Poyser, la possibilité de faire chez nous quelques arrangements plus commodes pour fabriquer de jolis ouvrages d'ébénisterie. J'ai toujours fait bon nombre de ces petites choses à mes heures perdues, et elles sont profitables, car il y a plus de main-d'œuvre que de fourniture. Je pense à former avec Seth un petit établissement de ce genre, car je connais quelqu'un à Rosseter qui se chargera de tout ce que je pourrai faire outre les commandes que je pourrai avoir dans les environs. »

M. Poyser entra avec intérêt dans un projet qui lui paraissait un pas pour amener Adam à être un maître, et madame Poyser donna son approbation à l'idée d'une armoire de cuisine portative, qui serait capable de renfermer de l'épicerie, des conserves,

de la poterie et du linge de ménage, dans le moins de place possible et sans confusion. Hetty, qui avait repris ses vêtements avec son fichu un peu repoussé en arrière en raison de la chaleur de la soirée, était assise et égrenait des groseilles près de la fenêtre, où Adam pouvait très-bien la voir. Le temps se passa agréablement ainsi jusqu'à ce qu'il se levât pour partir. On engagea Adam à revenir bientôt, mais non à rester plus tard ; car dans ce temps d'occupations, les gens sensés ne voulaient pas courir le risque d'avoir sommeil à cinq heures du matin.

« Je ferai quelques pas plus loin, dit Adam, et j'irai voir Bartle Massey, car il n'était pas hier à l'église et je ne l'ai pas vu depuis plus d'une semaine. Je ne crois pas qu'il ait jamais manqué l'église.

— Ah ! dit M. Poyser, nous n'avons pas entendu parler de lui, car les enfants sont maintenant en vacances, et nous ne pouvons vous donner aucun renseignement.

— Mais vous ne pensez pas à aller chez lui à cette heure de la soirée ? dit madame Poyser en pliant son tricotage.

— Maître Massey veille tard, dit Adam, et l'école du soir n'est pas encore finie. Quelques-uns des hommes n'y viennent que tard, ils ont tant de chemin à faire ! Et Bartle lui-même n'est jamais au lit avant onze heures.

— Je ne voudrais pas alors qu'il demeurât avec moi, dit madame Poyser, pour laisser tomber du suif partout avec la chandelle, ce qui fait que la première chose qui vous arrive le matin, c'est de glisser sur le plancher.

— Ah ! onze heures est très-tard, c'est tard, dit Martin. Je n'ai jamais veillé autant dans ma vie, à moins que ce ne fût pour un mariage, un baptême, une veillée ou un souper de moisson. Onze heures, c'est trop tard.

— Eh bien, je veille souvent jusqu'à minuit, dit Adam en riant, mais ce n'est pas pour boire et manger de plus qu'à l'ordinaire, c'est pour travailler. Bonne nuit, madame Poyser ; bonne nuit, Hetty. »

Hetty ne put que sourire sans lui toucher la main, car les siennes étaient tachées et humides du jus de groseilles ; mais les autres membres de la famille secouèrent cordialement la large palette qui leur était présentée, en disant : « Au revoir ! au revoir !

— Voyez-vous ça ? dit M. Poyser quand Adam fut sur le trottoir ; veiller jusqu'après minuit pour faire de l'ouvrage de plus ! On ne trouvera pas beaucoup d'hommes de vingt-six ans qu'on puisse atteler à la même flèche. Si vous savez accrocher Adam pour mari, Hetty, vous pourrez un jour vous promener dans un char à bancs à vous, je vous le garantis. »

Comme Hetty traversait la cuisine avec les groseilles, son oncle ne vit pas le petit mouvement de tête par lequel elle lui répondit. Se promener dans un char à bancs était une pauvre perspective pour elle maintenant.

Livre 2 · 21

La maison de Bartle Massey était une de celles égrenées sur le bord d'un terrain communal que traversait la route de Treddleston. Adam l'atteignit un quart d'heure après avoir quitté la Grand'Ferme ; et lorsqu'il posa la main sur le loquet, il put voir par la fenêtre sans rideau qu'il y avait huit ou neuf têtes penchées sur les pupitres éclairés par de minces chandelles.

Il entra au moment d'une leçon de lecture, et Bartle Massey se contenta de le saluer de la tête en le laissant prendre place où il voulait. Il n'était point venu pour prendre une leçon, et son esprit était trop plein de ce qui le concernait personnellement, trop plein des deux dernières heures passées en compagnie d'Hetty, pour qu'il pût s'amuser de quelque livre en attendant que l'école fût terminée ; il s'assit donc dans un coin, pensant à tout autre chose qu'à ce qu'il voyait. C'était une répétition de ce qu'il avait souvent vu depuis bien des années ; il connaissait par cœur chaque arabesque des exemples d'écriture de la main de Bartle Massey, encadrés et suspendus au-dessus de la tête du maître d'école, dans le but de présenter à ses élèves un idéal de supériorité ; il connaissait le dos de tous les livres de la tablette courant le long du mur blanchi, au-dessus des crochets pour pendre les ardoises ; il savait exactement combien de grains avaient abandonné l'épi de maïs suspendu à la poutraison ; il avait pendant longtemps épuisé les ressources de son imagination à se figurer ce qu'avait pu être et comment avait pu croître cette touffe de varechs marins dans son élément natal ; mais de la place où il se trouvait, il lui était impossible de rien distinguer de la vieille carte d'Angleterre pendue au mur opposé, car le temps lui avait donné une couleur brun jaunâtre, semblable à celle d'un fromage

fait à point. La scène intérieure lui était presque aussi familière que le cadre, car il n'y était point devenu indifférent par l'habitude ; même dans ce moment où ses propres pensées l'absorbaient, Adam se sentit pris de sympathie en voyant ces hommes rudes tenir la plume ou le crayon de leurs mains gênées, ou lutter avec humilité contre les difficultés de la lecture.

La section de lecture, composée pour le moment des trois élèves les plus arriérés, était placée sur le banc devant le pupitre du maître. Adam aurait pu le deviner rien qu'en voyant le visage de Bartle Massey, lequel regardait par-dessus ses lunettes qu'il avait poussées à l'extrémité de son nez, n'en ayant pas besoin pour le travail présent. Ce visage avait sa plus douce expression : les sourcils épais et grisonnants avaient pris l'angle le plus aigu de bienveillante compassion ; la bouche, ordinairement comprimée et faisant la lippe, était entr'ouverte, prête à pouvoir donner à l'instant un mot ou une syllabe à l'élève embarrassé. Cette expression douce offrait d'autant plus d'intérêt, que le nez du maître d'école, irrégulièrement aquilin et un peu jeté de côté, avait plutôt une apparence redoutable ; et, de plus, son front avait cette tension particulière qui fait toujours croire à un tempérament vif et impatient ; les veines bleues ressortaient comme des cordes sous cette peau jaune et transparente, et ce front intimidant n'était point adouci par une tendance à la calvitie, car des cheveux gris et crépus, coupés à la longueur d'environ un pouce, l'entouraient en rangs aussi serrés que jamais.

« Non, Bill, non, disait Bartle Massey, d'une voix douce, tandis qu'il faisait un signe amical à Adam, recommencez, et peut-être en viendrez-vous à savoir épeler ce que font d, r, y. C'est la même leçon que vous avez lue la semaine passée, vous savez. »

Bill était un jeune homme de vingt-quatre ans, excellent scieur de pierres, qui pouvait gagner d'aussi bons gages que tout autre individu de son âge et du même métier ; mais il trouvait que lire une leçon de mots d'une syllabe était une entreprise bien plus difficile que de venir à bout de la pierre la plus dure qu'il eût jamais eu à scier. Il se plaignait de ce que les lettres se ressemblaient tellement qu'on ne pouvait les distinguer l'une de l'autre, un tailleur de pierres n'ayant pas dans son travail à s'occuper d'aussi minimes différences que celles qui existent entre une lettre dont la queue est tournée en haut et celle qui l'a en bas. Mais Bill était fortement déterminé à apprendre à lire, et se fondait principalement sur deux raisons : la première était que Tom Hazelow, son cousin, qui pouvait lire couramment quoi que ce fût, écrit ou imprimé, lui avait envoyé une lettre de vingt milles de distance, pour lui dire comme il réussissait bien dans le monde, et qu'il avait une place d'inspecteur ; la seconde, que Jam Philips, qui sciait avec lui, avait appris à lire passé vingt ans ; et Bill considérait que ce qui pouvait être fait par un petit individu comme Jam Philips, pouvait bien l'être par lui-même, vu qu'il pourrait réduire Jam en poussière si les circonstances le demandaient. Aussi était-il là, son gros doigt posé sur trois mots à la fois, la tête un peu de côté, afin de mieux saisir de l'œil le mot qu'il fallait distinguer du groupe. La somme de connaissances que Bartle Massey devait posséder était quelque chose de si vaste et de si profond pour l'imagination de Bill, qu'il aurait à peine osé refuser de croire que le maître d'école eût quelque influence sur le retour régulier de la lumière du jour et les changements du temps.

L'homme assis à côté de Bill était un type très-différent ; c'était un fabricant de briques, méthodiste, qui, après avoir passé

trente années de sa vie parfaitement satisfait de son ignorance, avait enfin pris de la religion, et avec elle le désir de lire la Bible. Mais pour lui aussi, étudier était une lourde besogne, et en se rendant à l'école ce soir-là, il avait demandé comme d'habitude, dans une prière spéciale, le secours de l'Esprit, puisqu'il avait entrepris cette tâche difficile pour le seul avantage de nourrir son âme, et d'avoir à sa disposition une plus grande quantité de passages et d'hymnes pour bannir les mauvais souvenirs et les tentations de vieilles habitudes, ou, dans un langage plus bref, le diable. Car le briquetier était un braconnier fameux, et on le soupçonnait, quoiqu'il n'y eût point de preuve évidente contre lui, d'avoir blessé à la jambe, d'un coup de fusil, un garde-chasse du voisinage. Quoi qu'il en fût, il est certain que peu de temps après cet événement, qui coïncidait avec l'arrivée d'un missionnaire prêcheur à Treddleston, on avait observé un grand changement chez le briquetier ; et bien qu'il fût encore connu dans le voisinage sous l'ancien sobriquet de Pierre-à-Soufre, il n'avait rien tant en horreur que d'avoir encore quelques relations avec cet élément de mauvaise odeur. C'était un individu à large poitrine et à tempérament chaud, ce qui lui rendait plus facile de se pénétrer d'idées religieuses que d'acquérir d'une manière sèche la connaissance plus humaine de l'alphabet. Même il avait déjà été un peu ébranlé dans sa résolution par un frère méthodiste qui lui avait assuré que souvent la lettre n'était qu'un obstacle à l'esprit, exprimant ainsi la crainte que Pierre-à-Soufre ne fût trop désireux du savoir qui élève au-dessus des autres.

Le troisième élève était un commençant qui promettait beaucoup plus. C'était un homme grand et mince, presque de l'âge de Pierre-à-Soufre, avec une figure très-pâle et les mains teintes en bleu foncé ; un teinturier qui, tout en plongeant de la laine filée à

la maison et des jupons de vieilles femmes, s'était enflammé de l'ambition d'en apprendre beaucoup plus sur les curieux secrets de la couleur. Il avait déjà une grande réputation dans le district pour sa teinture, et il était désireux de découvrir quelque méthode par laquelle il pût diminuer le prix des teintes pourpre et écarlate. Le droguiste de Treddleston lui avait donné l'idée qu'il s'épargnerait beaucoup de travail et de dépense s'il pouvait apprendre à lire, et il avait commencé à donner ses heures de liberté à l'école du soir, bien décidé à ce que son petit moutard vînt à l'école de jour de M. Massey dès qu'il serait assez âgé.

C'était touchant de voir ces trois hommes faits, portant les traces de leurs rudes travaux, attentivement penchés sur leurs livres usés, et déchiffrant avec peine : « Le pré est vert, Le bois est sec, Le blé est mûr, » une leçon bien difficile à attaquer après des colonnes de mots seuls et se ressemblant tous, excepté par la première lettre. C'était absolument comme si trois animaux sauvages faisaient d'humbles efforts pour apprendre à devenir des créatures humaines. Cela touchait les fibres les plus tendres du cœur de Bartle Massey, et de grands enfants comme ceux-là étaient les seuls élèves pour lesquels il n'eût point d'épithètes sévères ou le ton impatient. Il n'était pas doué d'un caractère imperturbable, et dans les soirs d'étude musicale, évidemment la patience ne lui était pas une vertu facile ; mais ce soir, pendant qu'il regarde de dessus ses lunettes Bill Downes, le scieur de pierres, qui tourne la tête de côté avec un sentiment de découragement devant les lettres d, r, y, ses yeux ont l'expression la plus douce et la plus encourageante.

Après la classe de lecture, deux jeunes gens de seize à dix-neuf ans s'approchèrent avec des notes de factures imaginaires, qui

avaient été inscrites sur leur ardoise, et qu'ils devaient calculer sur-le-champ, épreuve qu'ils supportèrent avec si peu de succès, que Bartle Massey, dont les yeux les avaient fixés d'un air de mauvais augure à travers ses lunettes pendant quelques minutes, éclata enfin sur un ton aigre et élevé, s'arrêtant entre chaque phrase pour frapper le plancher d'une canne noueuse qu'il tenait entre ses jambes.

« Allons, vous voyez, vous ne vous en tirez pas mieux qu'il y a quinze jours ; et je vais vous dire pourquoi. Vous désirez apprendre à compter ; c'est bel et bon. Mais vous croyez que pour apprendre à compter vous n'avez rien de plus à faire que de venir ici et de faire des additions une heure ou deux, deux ou trois fois par semaine ; et pas plutôt vous avez remis vos casquettes et êtes sortis, que vous balayez le tout de votre esprit. Vous vous en allez en sifflant et vous ne vous inquiétez pas plus de ce que vous avez à apprendre que si vos têtes étaient des canaux par où doivent passer toutes sortes de débris ; et s'il y est entré quelque chose de bon, on est bien sûr que ça sera emporté bien vite. Vous croyez qu'on peut acquérir la science à bon marché, que vous viendrez et payerez à Bartle Massey dix sous par semaine, et qu'il vous rendra habile en chiffres sans que vous preniez la moindre peine ? Mais la science ne s'acquiert pas en payant dix sous, vous dirai-je ; si vous voulez connaître les chiffres, il faut les retourner dans votre tête et fixer vos pensées dessus. Il n'y a rien qu'on ne puisse pas additionner, car il n'y a rien qui ne représente un nombre en lui-même, même un imbécile. Vous pouvez vous dire : « Je suis un imbécile, et Jacques en est un autre ; donc si ma tête pèse quatre livres, et celle de Jacques trois livres trois onces et trois quarts, de combien de grains ma tête est-elle plus pesante que celle de Jacques ? Un homme qui mettrait son cœur à apprendre

l'arithmétique se poserait en lui-même des nombres et les calculerait de tête ; en faisant des souliers, il compterait ses points par cinq, et mettrait un prix à ses points, par exemple, un demi-farthing, il verrait ainsi ce qu'il peut gagner d'argent dans une heure. Il se demanderait ensuite ce qu'il peut gagner dans un jour à ce taux ; et ensuite ce que dix ouvriers pourraient gagner en travaillant trois, ou vingt, ou cent ans à ce taux, et pendant ce calcul, son aiguille irait tout aussi vite que s'il laissait sa tête vide pour que le diable y danse. Mais le long et le court de tout ceci, c'est que je ne veux personne dans mon école du soir qui ne s'efforce d'apprendre ce qu'il vient étudier, aussi ardemment que s'il s'agissait de sortir d'un trou noir pour arriver au grand jour. Je ne renverrai personne parce qu'il est sans intelligence ; si Billy Taft l'idiot désirait apprendre quelque chose, je ne refuserais pas de le lui enseigner. Mais je ne perdrai pas mon savoir en le jetant à la tête de gens qui croient pouvoir en acheter avec dix sous et l'emporter comme ils feraient d'une once de tabac. Ainsi ne revenez jamais ici, si vous ne pouvez prouver que votre tête a travaillé, au lieu de croire que vous pouvez payer pour que ma tête travaille pour la vôtre. Voilà mon dernier mot. »

Àcette dernière phrase, Bartle Massey donna un coup plus fort que jamais de sa canne noueuse sur le plancher, et les garçons tout penauds se levèrent pour se retirer avec un air de mauvaise humeur. Les autres élèves n'avaient heureusement à montrer que leurs cahiers d'écriture, à différents degrés d'avancement, depuis les simples traits jusqu'à la moulée ; et ces simples traits de plume, quoique détestables, exaspéraient Barthe beaucoup moins que de l'arithmétique fausse. Il fut un peu plus sévère que de coutume pour les Z de Jacob Storey, dont le pauvre garçon avait rempli une page, tous avec le haut tourné du mauvais côté,

ayant le sentiment vague que quelque chose n'allait pas très-bien. Mais il donna pour excuse que c'était une lettre dont on n'avait presque jamais besoin, et il pensait qu'on l'avait seulement mise là « pour terminer l'alphabet, » quoique, selon lui, et cætera (&) aurait suffi sans cette lettre.

Quand tous les élèves eurent pris leur chapeau et dit leur « bonne nuit, » Adam, connaissant les habitudes du vieux maître, se leva et dit : « Dois-je éteindre les chandelles ?

— Oui, mon garçon, toutes, excepté celle-ci, que j'emporterai dans la maison ; et fermez la porte extérieure pendant que vous en êtes près, » dit Bartle, se servant de sa canne pour s'aider à descendre de son siège. Il ne fut pas plutôt en bas que la raison qui rendait la canne nécessaire devint évidente, — la jambe gauche était beaucoup plus courte que la droite. Mais le maître d'école était si actif malgré cette infirmité, qu'on la considérait à peine comme un malheur ; et si vous l'eussiez vu traverser la classe et monter l'escalier conduisant à sa cuisine, vous auriez peut-être compris comment les écoliers en faute sentaient quelquefois que son pas pouvait s'accélérer indéfiniment, et que lui et sa canne pouvaient les atteindre même dans leur course la plus rapide.

Le moment où il parut à la porte de la cuisine avec sa chandelle à la main, de légères plaintes se firent entendre à côté de la cheminée, et une chienne brune et fauve, de cette race à l'air sage, à courtes jambes et au long corps, vint en rampant le long du plancher, remuant la queue et hésitant à chaque pas, comme si ses affections étaient péniblement divisées entre le panier au coin de la cheminée et son maître qu'il fallait bien accueillir.

« Eh bien, Vixen, eh bien ! comment vont les marmots ? » dit le maître d'école en se dirigeant à la hâte vers le coin de la cheminée et tenant la chandelle au-dessus du panier, où deux petits encore aveugles soulevèrent leur tête de leur lit de flanelle et de laine. Vixen ne put voir son maître même les regarder, sans une pénible agitation ; elle entra dans le panier, puis en ressortit l'instant après, et se conduisit avec une vraie extravagance féminine.

« Tiens, vous avez une famille, je vois, monsieur Massey ? dit Adam en souriant comme il entrait dans la cuisine. Comment cela se fait-il ? Je croyais que c'était contre la loi d'ici.

— Qu'y faire ? À quoi sert la loi quand un homme a été une fois assez stupide que de laisser entrer une femme dans sa maison ? dit Bartle en se détournant du panier avec quelque amertume. Il appelait toujours Vixen une femme, et semblait avoir tout à fait oublié que ce n'était qu'une expression figurée. Si j'avais su que Vixen était une femme, je n'aurais jamais empêché les garçons de la noyer ; mais, une fois que je l'ai eue dans les mains, j'ai été bien forcé de m'y attacher. Et maintenant, vous voyez ce qu'elle m'a apporté, — la trompeuse, l'hypocrite gueuse ; — Bartle dit ces derniers mots d'un ton d'aigre reproche en regardant Vixen, qui baissa la tête et tourna les yeux vers lui avec un vif sentiment de honte, — et elle a été forcée de se mettre au lit un dimanche, à l'heure de l'église. J'ai désiré bien souvent d'être un homme sanguinaire, afin de pouvoir de la même corde étrangler la mère et les petits.

— Je suis bien aise qu'il n'y ait pas eu une plus mauvaise cause pour vous empêcher de venir à l'église, dit Adam ; j'avais peur que vous ne fussiez malade pour la première fois de votre vie. Et j'étais particulièrement peiné de ne pas vous y voir hier.

— Ah ! mon garçon, je sais pourquoi, je sais bien pourquoi, dit Bartle s'approchant amicalement d'Adam, et posant la main sur l'épaule qui était presque au niveau de sa propre tête. Vous avez eu un rude bout de chemin. Mais j'espère que les temps vont être meilleurs pour vous. J'ai quelque chose de nouveau à vous dire. Mais il faut que je soupe auparavant, car j'ai faim, très-faim. Asseyez-vous, asseyez-vous. »

Bartle alla dans sa petite dépense et en sortit une excellente miche de pain de ménage, car c'était son seul excès, dans ces temps de cherté, que de manger du pain une fois par jour au lieu de gâteau d'avoine ; et il se justifiait en disant qu'un maître d'école avait surtout besoin de cervelle, et que le gâteau d'avoine profitait beaucoup plus aux os qu'au cerveau. Puis vint un morceau de fromage et une demi-pinte couronnée d'écume. Il plaça le tout sur la table en sapin qui était à côté de son grand fauteuil, au coin de la cheminée, avec le panier de Vixen d'un côté et de l'autre une tablette de fenêtre portant quelques livres empilés. La table de sapin était aussi propre que si Vixen eût été une excellente ménagère en tablier quadrillé ; il en était de même du plancher carrelé, de la vieille armoire de chêne, de la table et des chaises, qui, de nos jours, s'achèteraient à un prix élevé dans des maisons aristocratiques ; à cette époque de jambes d'araignée et de cupidons découpés, Bartle les avait acquises pour une vieille chanson, et elles étaient aussi dépourvues de poussière que des meubles pouvaient l'être à la fin d'une journée d'été.

« À présent, mon garçon, servez-vous, servez-vous. Nous ne parlerons pas d'affaires avant d'avoir soupé. Aucun homme ne peut être sage avec l'estomac vide. Mais, dit Bartle en se levant de nouveau, il faut que je donne aussi le souper à Vixen, que le ciel

la confonde ! quoiqu'elle n'en doive rien faire que d'en nourrir ces babioles inutiles. C'est toujours ainsi avec les femmes ; — comme elles n'ont point de cerveau à nourrir, — toute leur nourriture se change en graisse ou en babouins. »

Il sortit de la dépense un plat de débris sur lesquels Vixen fixa instantanément les yeux, et sauta hors de son panier pour les lamper avec le plus de célérité possible.

« J'ai déjà soupé, monsieur Massey, dit Adam ; ainsi je vous regarderai faire votre repas. Je suis allé à la Grand'Ferme, où ils soupent toujours de bonne heure, vous savez ; ils ne travaillent pas tard comme vous.

— Je sais peu de chose de leurs heures, dit Bartle sèchement, en coupant son pain sans en redouter la croûte. C'est une maison où je vais rarement, quoique j'aime bien les garçons et que Martin Poyser soit un bon compère. Il y a pour moi trop de femmes dans cette maison : je déteste le son de leur voix ; c'est toujours pour faire de l'embarras ou pour criailler ; toujours de l'embarras ou de la criaillerie. Madame Poyser tient le haut bout comme un fifre, et quant aux jeunes filles, j'aimerais tout autant voir des larves. — Je sais ce qu'elles deviendront, — des moucherons piquants..., des moucherons piquants. Allons, prenez un peu de bière, mon garçon ; je l'ai tirée pour vous..., je l'ai tirée pour vous.

— Non, monsieur Massey, dit Adam, qui prenait le vieux tic de son ami plus au sérieux que de coutume, ne soyez pas si sévère pour les créatures que Dieu nous a données pour être nos compagnes. Un ouvrier s'en tirerait mal sans une femme pour soigner sa maison et sa nourriture, et pour arranger les choses proprement et confortablement.

— Ah, bast ! c'est le plus impudent mensonge auquel un homme sensé comme vous ait jamais cru, que de dire qu'une femme rende une maison confortable. C'est un conte qu'on a inventé, parce que les femmes sont là et qu'il faut bien leur trouver quelque chose à faire. Je vous dis qu'il n'y a pas une seule chose sous le soleil qu'un homme ne puisse faire mieux qu'une femme, excepté de porter des enfants, et encore le font-elles d'une manière si nonchalante, qu'il aurait mieux valu le laisser à faire aux hommes. Je vous dis qu'une femme vous fera cuire un pâté chaque semaine de sa vie, et ne saura pas voir que plus le four est chaud, plus vite le pâté est cuit. Je vous dis qu'une femme fera tous les jours votre soupe pendant vingt ans, et ne pensera jamais à mesurer la quantité de farine en proportion du lait, — un peu plus, un peu moins, pensera-t-elle, ne fait rien à la chose ; la soupe sera manquée de temps en temps ; si elle est mauvaise, ce sera parce qu'il y avait quelque chose dans la farine, ou quelque chose dans le lait, ou quelque chose dans l'eau. Regardez, moi, je fais moi-même mon pain, et il n'y a pas la plus petite différence entre une fournée et l'autre d'un bout à l'autre de l'année ; mais si j'avais une autre femme que Vixen dans la maison, je devrais prier le Seigneur à chaque fournée de me donner de la patience, si le pain en revenait lourd. Et, pour ce qui est de la propreté, ma maison est plus propre qu'aucune de celles de la commune, quoique la moitié de ces maisons fourmille de femmes. Le garçon de Will le boulanger vient m'aider une matinée, et nous faisons plus de nettoyage dans une heure, sans aucun embarras, qu'une femme n'en ferait en trois ; et pendant tout ce temps elle vous lancerait des seaux d'eau après les talons, et laisserait les pincettes au milieu de la chambre la moitié du jour pour vous faire casser la jambe contre. Ne me dites pas que Dieu ait fait de sem-

blables créatures pour être nos compagnes. Je ne veux pas dire qu'il n'ait pas créé Ève pour être la compagne d'Adam dans le paradis, — il n'y avait point de dîner à mal apprêter là, et point d'autre femme pour caqueter et faire des sottises ; quoique vous voyiez quelle sottise elle a faite dès qu'elle en a eu l'occasion. Mais c'est une opinion impie et contre les Écritures que de dire qu'une femme est une bénédiction pour un homme à présent ; vous pourriez aussi bien dire que les serpents et les guêpes, les porcs-épics et les animaux sauvages sont une bénédiction, tandis que ce sont les maux qui appartiennent à notre état d'épreuves et qu'il est permis à l'homme de s'en tenir aussi loin que possible dans cette vie, espérant d'en être débarrassé pour toujours dans une autre. »

Bartle s'était tellement monté et irrité pendant sa diatribe, qu'il en avait oublié son souper et ne se servait de son couteau que pour frapper la table avec le manche. Mais, vers la fin, les coups devinrent si vifs et si répétés, et sa voix si colère, que Vixen sentit de son devoir de sauter hors du panier et d'aboyer à tout hasard.

« Silence, Vixen ! dit Bartle d'un ton grondeur, se tournant de son côté. Vous êtes comme le reste des femmes, plaçant toujours votre mot sans savoir pourquoi. »

Vixen retourna confuse dans le panier, et son maître continua de souper dans un silence qu'Adam ne voulut point rompre ; il savait que le vieillard serait de meilleure humeur quand il aurait terminé ce repas et allumé sa pipe. Adam était habitué à l'entendre parler ainsi ; mais il ne connaissait pas assez la vie passée de Bartle pour savoir si son opinion sur les agréments du mariage était fondée sur l'expérience. À cet égard, Bartle était muet,

et personne ne savait même où il avait vécu avant les vingt années pendant lesquelles, heureusement pour les habitants du voisinage, il était fixé au milieu d'eux comme seul maître d'école. Si on faisait quelque question hasardée à ce sujet, Bartle répondait toujours : « Oh ! j'ai vu bien des endroits ; j'ai demeuré longtemps dans le Sud, » et les habitants du Loamshire auraient aussi vite pensé à demander le nom de quelque ville ou village en Afrique que dans « le Sud. »

« À présent, mon garçon, dit enfin Bartle, quand il eut bu son second gobelet d'ale et allumé sa pipe, à présent nous allons un peu causer. Mais, dites-moi d'abord si vous avez appris quelque nouvelle intéressante aujourd'hui.

— Non, dit Adam, rien dont je me souvienne.

— Ah ! ils le tiendront secret, ils le tiendront secret, je pense. Mais je l'ai découvert par hasard, et c'est quelque chose qui peut vous concerner, Adam, ou bien je ne sais pas distinguer un pied carré d'un pied cube. »

Ici Bartle aspira et rejeta gravement et avec rapidité une suite de bouffées de fumée, regardant Adam avec attention. Les hommes impatients et causeurs n'ont jamais la moindre idée de conserver leur pipe allumée par des aspirations douces et mesurées ; ils la laissent tout près de s'éteindre et ensuite la punissent de cette négligence. Il dit enfin :

« Satchell a eu une attaque de paralysie. Je l'ai appris du jeune homme qu'ils ont envoyé à Treddleston chercher le docteur, avant sept heures ce matin. Il a bien dépassé la soixantaine, vous savez ; c'est beaucoup s'il s'en remet.

— Eh bien, dit Adam, je crois qu'il y aurait plus de joie que de tristesse dans la paroisse, s'il était emporté. Ça été un individu égoïste, médisant, faux ; mais, après tout, il n'a fait à personne autant de mal qu'au vieux chevalier. Au reste, c'est le chevalier lui-même qui est à blâmer d'avoir fait un factotum d'un imbécile de cette espèce, et cela pour épargner la dépense d'un intendant convenable pour surveiller le domaine. Il a beaucoup plus perdu par le mauvais aménagement des bois que ne lui auraient coûté deux intendants. S'il est mis de côté, il faut espérer qu'il sera remplacé par un homme meilleur ; mais je ne vois pas en quoi cela peut me concerner.

— Mais je le vois, mais moi je le vois ! dit Bartle, et d'autres le voient aussi. Le capitaine devient majeur, — vous savez ça aussi bien que moi, — et on s'attend à ce qu'il ait un peu mieux voix au chapitre. Je sais, et vous aussi, quel serait le désir du capitaine à l'égard des bois, s'il y avait une bonne occasion de faire quelque changement. Il a dit devant assez bon nombre de témoins qu'il vous en donnerait la direction, s'il en avait le pouvoir. Eh bien, Carrol, le valet de chambre de M. Irwine, l'a entendu parler ainsi au pasteur, il y a peu de jours. Carrol est entré un moment, pendant que nous fumions nos pipes samedi soir chez Casson, et il nous a raconté cela ; et toutes les fois que quelqu'un dit de vous quelque bonne parole, le pasteur est prêt à l'appuyer, j'en puis répondre. On n'a pas mal causé là-dessus chez Casson, je puis vous le dire ; les uns ou les autres ont eu leur mot sur votre compte, car si des ânes se mettent à chanter, vous savez de reste quelle sera la chanson.

— Mais est-ce qu'ils ont parlé de cela devant M. Burge ? dit Adam, ou bien n'était-il pas là samedi ?

— Oh ! il était parti avant que Carrol n'entrât, et Casson, qui veut toujours conduire les gens, vous savez, prétendait que Burge était l'homme qui devait avoir la direction des bois. « Un homme solide, disait-il, avec une expérience de près de soixante ans, ce serait très-bien qu'Adam Bede agît sous sa direction ; mais on ne peut supposer que le chevalier nomme un jeune homme comme Adam, quand il en a sous la main de plus âgés et de supérieurs ! — Mais, dis-je, c'est une jolie idée que vous avez là, Casson. C'est ça : Burge est l'homme qui achètera du bois ; voudriez-vous mettre les bois entre ses mains et le laisser faire ses propres marchés ? Je crois que vous ne laissez pas vos pratiques inscrire ce qu'elles ont bu, n'est-ce pas ? Et quant à l'âge, c'est la qualité du liquide qui en fait la valeur. On sait très-bien qui est la cheville ouvrière de rétablissement de Jonathan Burge. »

— Je vous remercie de votre bonne intention, monsieur Massey, dit Adam. Mais, avec tout cela, Casson avait en partie raison cette fois. Il y a peu de probabilité à ce que le vieux chevalier consente jamais à m'employer ; je l'ai offensé il y a environ deux ans, et il ne m'a jamais pardonné.

— Bah ! comment cela ? Vous ne m'en avez rien dit.

— Oh ! une niaiserie. J'avais fait le cadre d'un écran pour miss Liddy ; elle est toujours occupée à quelque broderie, vous savez, et elle m'avait donné des ordres particuliers à l'égard de cet écran ; il y avait eu autant de discours et de mesures prises que si c'eût été les plans d'une maison. Toutefois c'était un gentil ouvrage, et j'étais bien aise de le faire pour elle ; mais vous savez que ces petites choses ornementées prennent considérablement de temps. J'y travaillais seulement à mes heures libres, souvent tard dans la nuit, et je fus obligé d'aller à Treddleston nombre de

fois pour des petits clous de cuivre ou autres garnitures ; je tournai les petits pommeaux et les pieds, et je sculptai les reliefs, d'après un modèle, aussi joliment que possible. J'en fus très-satisfait quand ce fut terminé. Lorsque je le portai au château, miss Liddy me fit dire de l'entrer dans son salon, afin de me donner ses directions sur la manière de monter son ouvrage, — une très-belle broderie, Jacob et Rachel s'embrassant au milieu des brebis, comme une peinture, — et le vieux chevalier était assis dans le salon aussi, car il se tient beaucoup avec elle. Bien ! elle fut excessivement satisfaite de l'écran et désira en savoir le prix. Je ne parlai pas à la légère, vous savez que ce n'est pas mon usage ; j'avais fait mon calcul très-juste, quoique je n'eusse pas préparé de note, et je répondis une livre et treize schellings. C'était le prix des fournitures et de mon travail, mais rien de trop pour cet ouvrage. Le vieux chevalier leva les yeux à ce chiffre, lorgna l'écran à sa manière et dit : « Une livre treize schellings pour une mauvaise machine comme ça ! Lydia, ma chère, si vous voulez dépenser votre argent à de telles choses, pourquoi ne les achetez-vous pas à Rosseter, au lieu de payer double pour un travail grossier fait ici ? Ce n'est pas un ouvrage à donner à faire à un charpentier comme Adam. Donnez-lui une guinée, et pas davantage. » Miss Liddy, je suppose, crut ce qu'il lui disait, avec ça qu'elle n'aime pas trop elle-même se séparer de son argent ; c'est une bonne femme dans le fond, mais elle a été élevée sous la main de son frère. Elle commença alors à hésiter, sa bourse à la main, et devint aussi rouge que son ruban. Mais je la saluai et dis : « Non, je vous remercie, madame ; je vous ferai présent de l'écran, si vous le permettez. J'ai demandé le juste prix de mon ouvrage, et je sais qu'il est bien fait ; je sais aussi, en demandant pardon à Son Honneur, que vous ne pourriez trouver à Rosseter un semblable

écran à moins de deux guinées. Je vous donnerai bien volontiers mon ouvrage ; j'y ai employé mon temps à moi, et personne n'a rien à y voir ; mais si je suis payé, je ne puis accepter moins que le prix que j'ai demandé, parce que ce serait dire que j'ai demandé plus que ce qui était juste. Avec votre permission, madame, j'ai l'honneur de vous saluer. » Je saluai et sortis avant qu'elle eût le temps de rien dire de plus, car elle restait debout, tenant sa bourse, ayant l'air assez sot. Je n'avais point l'intention de manquer de respect, et je parlais aussi poliment que je le pus ; mais je ne puis accorder à personne le droit de m'accuser d'avoir voulu le surfaire. Dans la soirée, le laquais m'apporta la livre treize schellings pliés dans du papier. Mais, depuis lors, j'ai vu très-clairement que le vieux chevalier ne peut me souffrir.

— C'est assez probable, c'est assez probable, dit Bartle d'un air convaincu. Le seul moyen de le ramener serait de lui montrer où se trouve son intérêt, et c'est ce que le capitaine peut faire..., ce que le capitaine peut faire.

— Non, je ne sais trop, dit Adam ; le chevalier est assez fin, mais il faut quelque chose de plus que de la finesse chez les gens pour leur faire voir où se trouvera leur intérêt à la longue. Il leur faut quelque conscience et quelque croyance à ce qui est bien ou mal, comme je le vois assez clairement. Vous ne pourriez peut-être jamais amener le vieux chevalier à croire qu'il pourrait tout autant gagner en allant son droit chemin que par des ruses et des détours. Puis, outre cela, je n'ai pas grand désir de travailler sous lui ; je ne voudrais pas avoir à me disputer avec aucun gentilhomme, et surtout avec un gentilhomme de plus de quatre-vingts ans, et je sais que nous ne pourrions pas être longtemps d'accord. Si le capitaine était maître du domaine, ce serait tout différent ; il

a de la conscience et le désir de bien faire, et j'aimerais mieux travailler pour lui que pour toute autre personne au monde.

— Bon, bon, mon garçon, si une bonne chance frappe à votre porte, ne mettez pas la tête à la fenêtre pour lui dire d'aller à ses affaires, voilà tout. Il vous faut apprendre à vous tirer de pair et impair dans la vie aussi bien que dans l'arithmétique. Je vous le dis à présent, comme je vous le disais il y a dix ans, quand vous avez gourmé le jeune Mike Holdsworth, parce qu'il voulait faire passer un schelling faux, avant que vous sussiez s'il le faisait en plaisantant ou sérieusement, vous êtes trop prompt, trop fier et trop enclin à montrer les dents aux gens dont les idées ne cadrent pas avec les vôtres. Il n'y a pas de mal à moi à être un peu bouillant et roide du dos : je suis un vieux maître d'école et ne désirerai jamais me percher plus haut ; mais à quoi servirait tout le temps que j'ai employé à vous enseigner à écrire, à faire des plans et arpenter, si vous ne vous poussez pas dans le monde et si vous ne montrez pas aux gens qu'il y a quelque avantage à avoir une tête sur vos épaules, au lieu d'un turneps ? Avez-vous l'intention de lever le nez à la moindre occasion, parce qu'il se trouve quelque légère odeur dont personne ne s'aperçoit, excepté vous ? Ce serait une idée aussi ridicule à vous que de croire qu'une femme peut donner du confortable à un ouvrier. Ça n'a pas le sens commun…, pas le sens commun ! Laissez cela aux imbéciles qui n'ont jamais pu aller plus loin qu'une simple addition. C'est une assez simple addition effectivement ! Ajoutez une sottise à une autre sottise, et dans six années de temps six sottises de plus, c'est toujours la même dénomination, grosses ou petites ne changent rien à la somme ! »

Pendant cette très-chaude exhortation au calme et à la modération, la pipe s'était éteinte et Bartle donna la dernière force à son discours en frottant furieusement une allumette contre le chenet, après quoi il souffla d'un air fier et déterminé en fixant toujours ses yeux sur Adam, qui s'efforçait de ne pas rire.

« Il y a beaucoup de bon sens dans ce que vous dites, monsieur Massey, dit Adam, dès qu'il se sentit tout à fait sérieux, comme toujours. Mais vous m'accorderez que je ne dois pas me mêler de bâtir en l'air sur des chances qui n'arriveront peut-être jamais. Ce que j'ai à faire, c'est de travailler, aussi bien que je le pourrai, avec les outils et les matériaux que j'ai sous la main. Si une bonne chance s'offre à moi, je penserai à ce que vous m'avez dit ; mais jusque-là je n'ai rien à faire qu'à me confier à mes propres mains et à mon propre cerveau. Je roule dans ma tête un projet pour entreprendre avec Seth un petit travail d'ébénisterie et gagner ainsi une ou deux livres supplémentaires. Mais il se fait tard maintenant ; il sera bien près de onze heures avant que je sois à la maison, et il se peut que ma mère se tienne éveillée dans son lit ; elle est plus agitée que d'habitude pour le moment. Aussi je vous souhaite le bonsoir.

— Bien, bien ; nous irons jusqu'à la porte avec vous, — c'est une belle nuit, dit Bartle en prenant sa canne. » Vexin fut aussitôt sur ses jambes, et, sans rien dire de plus, tous les trois sortirent à la clarté des étoiles, et marchèrent à côté des rangées de pommes de terre de Bartle jusqu'à la petite porte.

« Venez à la leçon de musique vendredi soir, si vous le pouvez, mon garçon, dit le vieillard en fermant la porte après Adam et s'appuyant dessus.

— Oui, oui, dit Adam en se dirigeant vers la route. » Il était le seul objet en mouvement sur ce vaste terrain communal. Les deux ânes gris que l'on pouvait voir devant les buissons poudreux étant aussi tranquilles que des blocs de pierre ou que le toit de la petite chaumière aux murs de terre, un peu plus loin. Bartle suivit de l'œil la figure qui marchait jusqu'à ce qu'elle disparût dans l'obscurité, tandis que Vixen était retournée deux fois à la maison en courant pour lécher ses petits.

« Oui, oui, murmura le maître d'école quand Adam disparut ; vous vous en allez en marchant d'un pas résolu..., d'un pas résolu ; mais vous ne seriez pas devenu ce que vous êtes si le vieux boiteux Bartle n'avait mis du sien en vous. Le veau le plus fort a besoin de quelque chose à sucer. Il y a bon nombre de ces gros et lourds gaillards qui n'auraient jamais connu leur abécé si Bartle Massey ne s'était trouvé là. Bien, bien, Vixen, folle créature, qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il ? Il faut que je rentre, n'est-ce pas ? Je ne pourrai plus suivre ma volonté ? Et ces petits, que pensez-vous que j'en puisse faire quand ils seront deux fois plus gros que vous ? — car je suis sûr que le père est ce gros terrier de Will le boulanger ; — n'est-ce pas, eh ! rusée gueuse ? » (Ici Vixen mit sa queue entre ses jambes et courut en avant dans la maison. On touche quelquefois à des sujets qu'une femme bien élevée doit savoir ignorer.)

« Mais à quoi sert de parler à une créature qui a des marmots ? continua Bartle ; elle n'a point de conscience..., point de conscience ; elle s'est toute convertie en lait. »

Livre 3 · 22

Le 30 juillet était arrivé, et c'était une de ces journées de grande chaleur qui se trouvent quelquefois au milieu d'un été pluvieux en Angleterre. Il n'était point tombé d'eau pendant trois ou quatre jours, et le temps était magnifique pour ce moment de l'année. Il y avait moins de poussière qu'à l'ordinaire sur le vert foncé des haies et sur la camomille sauvage dont les fleurs étoilées brillaient aux bords de la route ; l'herbe était assez sèche pour que les petits enfants pussent s'y rouler, et il n'y avait pas d'autre nuage qu'une légère ligne cotonneuse, bien haut et bien loin au ciel. Un temps parfait pour une fête de juillet en plein air, quoique ce ne fût pas le meilleur moment de l'année pour une naissance. La nature semble à ce moment s'arrêter haletante de chaleur, — toutes les plus jolies fleurs sont passées ; le temps si doux de la première croissance et des espérances vagues n'est plus, et cependant celui de la moisson et de la rentrée du grain n'est pas venu. Nous tremblons à la possibilité des orages qui pourraient perdre ce précieux fruit au moment de sa maturité. Les bois sont d'un vert uniforme, sombre et monotone ; les pesants chars de foin ne cheminent plus le long des sentiers, dispersant leurs lambeaux au doux parfum sur les branches des mûres sauvages ; les prairies sont souvent un peu jaunies, et pourtant les blés n'ont pas encore acquis leur splendeur dernière rouge et or ; les agneaux et les veaux ont perdu toute trace de leur gentillesse innocente et vive, et sont devenus de stupides jeunes brebis et de patientes génisses. C'est un temps de repos dans les fermes, — un temps d'arrêt entre les fenaisons et les moissons ; aussi les fermiers et laboureurs d'Hayslope et de Broxton trouvèrent-ils que le capitaine faisait bien d'arriver à sa majorité jus-

tement alors, quand ils pouvaient donner sans partage leur attention à la saveur de la grande tonne de bière qui avait été brassée l'année après la naissance de l'héritier, et que l'on devait mettre en perce à son vingt et unième anniversaire. Les cloches avaient sonné gaiement dès le grand matin de ce jour, et chacun s'était dépêché de terminer l'ouvrage nécessaire avant midi, heure où il serait temps d'aller au Château.

Le soleil tombait à flots dans la chambre d'Hetty, et il n'y avait point de volets pour tempérer la force avec laquelle il frappait sur sa tête, tandis qu'elle se regardait dans le vieux miroir taché. C'était pourtant le seul miroir où elle pût voir en entier son buste et ses bras, car la petite glace suspendue qu'elle avait prise dans la chambre voisine, — celle qu'avait occupée Dinah, — ne lui laissait pas voir plus bas que son menton et la belle partie du cou arrondi où le moelleux des joues venait se fondre dans l'ombre délicate de légères boucles foncées. En ce jour elle pensait plus que d'habitude à sa beauté ; et à la danse du soir elle ne devait point porter de mouchoir de cou. La veille elle s'était occupée très-activement de sa robe blanche à mouches roses, pour arranger des manches longues ou courtes à volonté. Elle était habillée maintenant comme elle le serait le soir, avec une gorgerette de vraie dentelle, que sa tante lui avait prêtée pour cette occasion unique, mais sans autres ornements ; elle avait même ôté les petites boucles d'oreilles qu'elle portait tous les jours. Mais il y avait quelque chose de plus à faire, apparemment, avant de mettre son fichu et les manches longues qu'elle devait porter pendant la journée, car elle ouvrit alors le tiroir qui renfermait ses trésors particuliers. Il s'est passé plus d'un mois depuis que nous l'avons vue ouvrir ce tiroir, et maintenant il renferme de nouveaux trésors, tellement plus précieux que les anciens, que ceux-ci sont re-

légués dans un coin. Hetty ne penserait plus maintenant à mettre à ses oreilles les grands pendants de verre coloré ; car, regardez, elle en possède une superbe paire en or, perles et grenats, reposant mollement dans une jolie petite boîte garnie de satin blanc. Ô quelles délices de sortir cette petite boîte et de regarder ces boucles d'oreilles ! Ne raisonnez point là-dessus, lecteur philosophe, et ne dites point qu'Hetty, si jolie, devait bien savoir que cela ne faisait rien qu'elle eût ou non des ornements, et que, bien plus, regarder des boucles d'oreilles qu'elle ne pouvait pas porter hors de sa chambre, pouvait à peine être une satisfaction, la satisfaction de la vanité étant en raison de l'effet produit sur les autres. Vous ne comprendrez jamais la nature de la femme si vous êtes aussi rigoureusement logique. Essayez plutôt de vous débarrasser de vos sages raisonnements, comme si vous faisiez l'étude psychologique d'un canari, et examinez seulement les mouvements de cette jolie créature rondelette, tandis qu'elle penche de côté la tête avec un sourire involontaire vers les boucles logées dans la petite boîte. Ah ! vous dites-vous, c'est à cause de la personne qui les lui a données, et ses pensées se reportent au moment où elle les a reçues. Non, car pourquoi aurait-elle désiré des boucles d'oreilles plutôt que tout autre chose ? et je sais qu'elle avait ardemment désiré cet ornement entre tous ceux qu'elle pouvait souhaiter.

« Quelles petites, petites oreilles ! » avait dit Arthur en faisant semblant de les pincer, un soir qu'Hetty était, sans chapeau, assise sur l'herbe à côté de lui. « J'aimerais à avoir de jolies boucles d'oreilles, » dit-elle instantanément, presque avant de savoir ce qu'elle disait, — ce désir était si près de ses lèvres, qu'il devait s'élancer au dehors à la plus légère respiration. Et le jour suivant, — c'était seulement la semaine dernière, — Arthur s'était rendu à

Rosseter pour les acheter. Ce petit désir, proféré si naïvement, lui avait semblé le plus gentil enfantillage, — il n'avait jamais rien entendu de semblable avant ; et il avait entouré la boîte d'une quantité d'enveloppes, afin de voir Hetty les défaire avec une curiosité croissante, jusqu'à ce que ses yeux renvoyassent aux siens la joie de cette surprise.

Non, elle ne pensait pas beaucoup au donateur en souriant aux boucles d'oreilles, car maintenant elle les sort de la boîte, non pas pour les presser à ses lèvres, mais pour s'en parer un moment seulement, pour voir comme elles sont jolies, tandis qu'elle les regarde dans la glace contre le mur, penchant sa tête d'un côté, puis d'un autre, comme un oiseau qui écoute. Il est impossible de rester sage à l'égard des boucles d'oreilles en la regardant ; pourquoi seraient faits ces cristaux délicats et ces perles, si ce n'était pour de telles oreilles ? Elles sont aussi fines et transparentes que doivent l'être celles des naïades et autres êtres fantastiques. Hetty doit être un de ces êtres : il est trop pénible de penser que sa destinée est celle d'une simple femme. Une femme ! hélas, c'est un être tissant dans sa jeune ignorance un léger réseau de folies et d'espérances vaines qui pourra un jour l'entourer et la serrer, comme un vêtement empoisonné et rongeur, changeant tout à coup ses sensations coquettes et semblables à celles d'un papillon en une vie de profonde angoisse humaine.

Mais elle ne peut garder longtemps ces brillantes boucles, car elle ferait ainsi attendre son oncle et sa tante. Elle les pose promptement dans leur boîte et les remet sous clef. Un jour elle pourra porter celles qu'il lui plaira, et déjà elle vit dans un monde invisible de riches toilettes de gazes diaphanes, de satin et de velours moelleux, tels que la femme de chambre du château lui en a

fait voir dans la garde-robe de miss Lydia ; elle sent déjà les bracelets sur ses bras, et foule un épais tapis devant un grand miroir. Mais il y a dans le tiroir un autre objet qu'elle veut porter aujourd'hui, parce qu'il peut se suspendre à la chaîne de grains brun foncé qu'elle a l'habitude de mettre dans les grands jours ; elle veut mettre ses graines brunes, son cou aurait l'air inachevé sans cela. Hetty n'aimait pas autant le médaillon que les boucles d'oreilles, quoiqu'il fût grand et beau, à fleurs émaillées sur le fond et avec une superbe bordure d'or autour de la glace qui laissait voir une boucle légèrement ondulée de cheveux brun clair, sur laquelle s'appuyaient deux petites boucles noires. Elle le cacherait sous son vêtement et personne ne le verrait. Hetty avait une autre passion, seulement un peu moins forte que son amour du luxe ; et elle lui faisait désirer de porter le médaillon, même caché dans son sein. Elle l'aurait toujours mis, si elle n'avait redouté les questions de sa tante au sujet du ruban à son cou. Maintenant elle peut l'attacher à sa chaîne de grains bruns. Ce n'était pas une très-longue chaîne, juste assez pour cacher le médaillon sous le bord de sa robe. Et maintenant elle n'avait plus qu'à mettre ses manches longues, son mouchoir neuf de gaze blanche, et son chapeau qu'elle avait garni de blanc au lieu de rose, et qui s'était un peu passé sous le soleil de juin. Ce chapeau était pour elle la goutte d'amertume dans la coupe de ce jour, n'étant plus aussi frais que celui qu'aurait probablement Mary Burge. Elle regarda pour se consoler ses beaux bas de coton blanc ; ils étaient vraiment très-fins, et elle avait donné presque toutes ses épargnes pour les acheter. Les rêves d'avenir d'Hetty ne pouvaient la rendre insensible à un triomphe présent ; certainement le capitaine Donnithorne l'aimait tant, qu'il ne penserait pas à regarder d'autres personnes ; mais aussi ces autres per-

sonnes ne savaient pas combien il l'aimait, et il ne lui était pas agréable de paraître insignifiante à leurs yeux, ne fût-ce que pour peu de temps.

Toute la famille était rassemblée dans la chambre commune, tous avec leurs habits du dimanche, lorsque Hetty arriva ; les cloches avaient tellement sonné le matin en l'honneur du vingt et unième anniversaire du capitaine, et l'ouvrage avait été terminé de si bonne heure, que Marty et Tommy n'avaient pas l'esprit très-à l'aise, jusqu'à ce que leur mère leur eût assuré qu'aller à l'église ne faisait point partie des réjouissances du jour. M. Poyser avait d'abord émis l'idée qu'on pouvait bien fermer la maison et la laisser se garder elle-même. « Car, dit-il, il n'y a pas à craindre que personne fasse effraction, tout le monde sera à la fête, voleurs et autres. Si nous fermons la maison, tous les hommes pourront aller ; c'est un jour qu'ils ne verront pas deux fois dans leur vie. » Mais madame Poyser répondit d'un ton très-décidé : « Je n'ai jamais laissé la maison se garder elle-même depuis que je suis maîtresse, et c'est ce que je ne ferai jamais. Il y a eu assez de rôdeurs de mauvaise mine dans les alentours, la semaine dernière, pour qu'on puisse enlever les jambons et les cuillères que nous pouvons avoir ; ils sont tous associés, ces vagabonds, que c'est une bénédiction qu'ils ne soient pas encore venus empoisonner les chiens et nous assassiner dans nos lits avant que nous nous en doutions, quelque vendredi soir, quand nous avons dans la maison l'argent pour payer les hommes. Et il est assez probable que ces truands savent où nous allons aussi bien que nous ; car si le vieil Harry (Satan) veut faire son œuvre, on est sûr qu'il en trouvera le moyen.

— Impossible de nous assassiner dans nos lits, dit M. Poyser ; n'ai-je pas un fusil dans notre chambre ? et tes oreilles sont assez fines pour découvrir qu'une souris ronge le lard. Cependant, si tu crains de t'inquiéter, Alick peut rester à la maison pour la première partie de la journée, et Tim revenir vers les cinq heures pour qu'il puisse avoir son tour. Ils peuvent lâcher Growler si quelqu'un avait envie de mal faire, et il y a aussi le chien d'Alick qui est assez prêt à mettre la dent contre un rôdeur au moindre signe de son maître. »

Madame Poyser accepta le compromis, mais jugea convenable de mettre toutes les barres et verrous possibles ; et, au moment du départ, Nancy, la fille de laiterie, ferma les contrevents de la grande cuisine, quoique cette fenêtre placée sous l'observation immédiate d'Alick et des chiens, fût la dernière à choisir pour une tentative d'effraction.

Le char couvert, sans ressorts, attendait pour emmener la famille entière, excepté les domestiques hommes : M. Poyser et le grand-père s'assirent sur le siège de devant, et dans l'intérieur il y avait place pour toutes les femmes et les enfants ; plus le char était plein, mieux c'était, parce qu'alors les cahots ne fatiguaient pas autant ; puis l'épaisse taille de Nancy et ses gros bras étaient un excellent coussin pour s'appuyer. Mais M. Poyser ne conduisait qu'au pas de promenade dans cette chaude journée, et afin qu'il y eût le moins de secousses possible ; l'on avait ainsi le temps d'échanger des saluts et des remarques avec les passants pédestres qui allaient du même côté, émaillant les sentiers des vertes prairies et des champs dorés de couleurs brillantes, quelque gilet écarlate rivalisant avec les pavots qui se montraient un peu touffus parmi les blés, ou quelque cravate bleu-foncé

s'étalant sur une blouse neuve. Tout Broxton et tout Hayslope devaient se trouver au Château, et se réjouir en l'honneur de l'héritier. Les vieillards des deux sexes, qui n'étaient pas venus aussi loin de ce côté de la colline depuis plus de vingt ans, étaient amenés dans le char d'un des fermiers, à la suggestion de M. Irwine. Les cloches d'église sonnaient de nouveau, une dernière volée, avant que les sonneurs descendissent aussi la colline pour prendre part à la fête ; et elles tintaient encore quand on entendit approcher une autre musique, ce qui fit dresser les oreilles au vieux Brun, le pacifique cheval qui traînait le char de M. Poyser. C'était la bande de l'association de secours qui se montrait dans toute sa gloire ; c'est-à-dire avec des écharpes et rubans bleu de ciel, portant sa bannière avec la devise : « Vive l'amour fraternel, » entourant l'image d'un puits de mineurs.

Les chars, naturellement, n'entraient pas dans le parc. Chacun devait descendre aux loges, et les véhicules étaient renvoyés.

« Tiens, le Château est déjà comme une foire, dit madame Poyser en descendant et en voyant les groupes dispersés sous les grands chênes. Les gamins couraient sous un soleil bridant, pour examiner les grands mâts surmontés d'objets d'habillement flottants qui devaient être le prix des vainqueurs. Je n'aurais pas cru qu'il y eût autant de monde dans les deux paroisses. Miséricorde ! qu'il fait chaud en dehors de l'ombre. Viens ici, Totty, ou ton petit visage sera brûlé jusqu'à l'écorchure ! Ils auraient pu cuire les dîners dans cet endroit découvert et économiser les feux. Je vais aller m'asseoir dans la chambre de madame Best.

— Attends un moment, attends un moment, dit M. Poyser. Voici le char qui arrive avec les vieillards ; ce sera un spectacle qu'on ne reverra pas que de les regarder descendre et marcher

ensemble. Vous devez vous rappeler quelques-uns d'eux dans leur beau temps, dites donc, père ?

— Eh, eh, dit le vieux Martin se promenant lentement à l'ombre du porche de la loge, d'où il pouvait voir descendre la vieille compagnie, je me souviens d'une marche de cinquante milles que fit Jacob Taft à la poursuite des Écossais rebelles, quand ils abandonnèrent Stoniton. »

Il se sentait tout à fait jeune, croyant à une longue vie devant lui en voyant le patriarche d'Hayslope, le vieux père Taft, descendre du char et s'approcher de lui avec son bonnet de laine brune et s'appuyant sur ses deux cannes.

« Bien, maître Taft, cria le vieux Martin au plus haut diapason de sa voix ; car, tout en sachant que le vieillard était sourd comme une pierre, il ne pouvait oublier la convenance de le saluer, vous avez encore bon courage. Vous pouvez vous amuser aujourd'hui, quoique vous ayez les nonants et encore plus.

— Votre serviteur, messieurs, votre serviteur, » dit le père Taft d'une voix basse, s'apercevant qu'il était en société.

Le groupe des vieillards, sous les soins de leurs fils et de leurs filles, eux-mêmes usés et grisonnants, suivit la route carrossable qui faisait le moins de détours pour se rendre à la maison où une table spéciale leur était préparée, tandis que la famille Poyser traversa sagement le gazon pour se mettre à l'ombre des grands arbres, mais non hors de vue de la façade avec sa pelouse et ses corbeilles de fleurs, ou de la jolie tente rayée au bord du boulingrin. Elle était placée à angles droits de deux autres plus grandes, élevées de chaque côté de l'espace ouvert où les jeux sur l'herbe devaient avoir lieu. La maison n'aurait été qu'un simple manoir

carré du temps de la reine Anne, sans les restes d'une antique abbaye qu'une de ses extrémités rejoignait et dominait. Ces beaux et anciens restes étaient un peu en arrière sous l'ombrage de vieux hêtres, mais le soleil donnait pour le moment sur les parties les plus hautes et avancées ; les volets étaient tous fermés, et la maison semblait dormir pendant la grande chaleur du jour. Cette vue rendit Hetty tout à fait triste ; Arthur devait être quelque part dans les salons, avec la haute société, où il ne pouvait point apprendre qu'elle était arrivée, et elle ne le verrait pas de bien, bien longtemps ! pas avant que le dîner fût terminé, moment où il viendrait, disait-on, pour faire un discours.

Mais Hetty se trompait dans une partie de ses conjectures. Il n'était point venu de grande compagnie, excepté les Irwine, auxquels on avait de bonne heure envoyé la voiture, et Arthur n'était point dans ce moment dans les chambres du fond, mais se promenait avec le Recteur dans les larges cloîtres de pierre de la vieille abbaye, où les longues tables étaient dressées pour tous les tenanciers et les domestiques des fermes. Arthur était ce jour-là un très-beau représentant de la Grande-Bretagne, très en train de gaieté et vêtu d'un frac bleu clair à la dernière mode, le bras délivré de son écharpe, l'air franc et candide aussi ; mais les gens candides ont leurs secrets, et les secrets ne laissent point de plis aux jeunes visages.

« Sur ma parole, dit-il en entrant dans la fraîcheur des cloîtres, je crois que les villageois sont les mieux partagés ; ces voûtes font une délicieuse salle à manger par une chaude journée. Vous avez eu une fameuse idée, Irwine, pour les dîners, de les organiser avec autant d'ordre et d'agrément que possible, et seulement pour les tenanciers, car je n'ai, après tout, qu'une

somme limitée ; quoique mon grand-père eût parlé d'une carte blanche, il n'a pu se décider à se confier en moi quand nous en sommes venus au fait.

— N'importe, vous procurez beaucoup plus de plaisir avec cet arrangement confortable, dit M. Irwine. Dans cette sorte d'affaire, les gens confondent constamment la libéralité avec le tapage et le désordre. Cela paraît très-grandiose de dire qu'un tel nombre de moutons et de bœufs ont été rôtis tout entiers, et que tous ceux qui ont voulu en ont mangé ; mais, en fin de compte, il arrive généralement que personne n'a eu un repas agréable. Si les gens ont un bon dîner et une raisonnable quantité d'ale au milieu du jour, ils pourront jouir des jeux quand la journée deviendra plus fraîche. Vous n'éviterez pas que quelques-uns en prennent trop vers le soir, mais l'ivresse va mieux avec l'obscurité qu'avec le grand jour.

— Bien, j'espère qu'il n'y aura pas grand'chose en ce genre. J'ai tenu loin d'ici les gens de Treddleston en leur faisant fête à la ville, et j'ai Casson, Adam Bede et quelques autres bons gaillards pour avoir soin qu'on ne donne pas trop d'ale aux buffets, et que les choses n'aillent pas trop loin. Allons, montons ici dessus maintenant, pour voir les tables des gros tenanciers. »

Ils montèrent l'escalier de pierre qui conduisait simplement à la longue galerie au-dessus des cloîtres, galerie où toutes les mauvaises peintures et leur poussière avaient été reléguées pendant les trois dernières générations, des portraits chancis de la reine Élizabeth et de ses dames, le général Monk avec son œil arraché, Daniel dans la très-obscure caverne de lions, et Jules César à cheval, avec un nez proéminent et une couronne de lauriers, tenant à la main ses Commentaires.

« Quelle excellente chose qu'on ait conservé cette pièce de la vieille abbaye ! dit Arthur. Si je suis jamais le maître ici, j'arrangerai cette galerie dans un fameux style ; nous n'avons pas dans la maison une salle qui soit le tiers de celle-ci. Cette seconde table est pour les femmes et les enfants des fermiers. Madame Best a dit qu'il leur serait plus agréable d'être ensemble. J'ai voulu avoir les enfants et faire de cela une véritable fête de famille. Je serai un jour le vieux chevalier pour ces petits garçons et ces petites filles, et ils diront à leurs descendants que j'étais un jeune seigneur bien plus beau que mon fils. Il y en a aussi une autre en bas pour les femmes et les enfants. Mais vous les verrez tous, vous monterez avec moi après dîner, j'espère ?

— Oui, certainement, dit M. Irwine. Je ne voudrais pas manquer votre premier discours aux vassaux.

— Il y aura quelque chose que vous serez bien aise d'apprendre, dit Arthur. Entrons dans la bibliothèque, je vous raconterai tout cela pendant que mon grand-père est au salon avec les dames ; quelque chose qui vous surprendra, continua-t-il quand ils furent assis. Mon grand-père y est arrivé, après tout.

— Quoi, au sujet d'Adam ?

— Oui ; je serais monté à cheval pour aller vous le dire, si je n'avais été aussi affairé. Vous savez que je vous avais dit avoir tout à fait renoncé à discuter la chose avec lui, je la croyais désespérée ; mais hier matin il me dit de monter ici, vers lui, avant de sortir, et je fus bien étonné quand j'appris qu'à la suite de tous les arrangements qu'il avait à faire en raison de ce que le vieux Satchell était forcé de laisser là le travail, il avait décidé d'employer Adam à la surveillance des bois, avec un salaire d'une guinée par

semaine et la jouissance d'un cheval qui serait nourri ici. Je crois que le secret de la chose est, que d'emblée il avait vu que ce projet lui était avantageux, mais qu'il avait à surmonter quelque répugnance contre Adam. Puis il suffit que je propose une chose pour que ce soit pour lui une raison de la rejeter. Il y a chez mon grand-père la plus curieuse contradiction ; je sais qu'il a l'intention de me laisser tout l'argent qu'il a amassé, et probablement à ma pauvre tante Lydia, qui a été toute sa vie une esclave pour lui, seulement cinq cents livres de rente, afin de m'en donner d'autant plus ; cependant je crois quelquefois qu'il me hait positivement, parce que je suis son héritier. Je pense que si je venais à me rompre le cou, il dirait que c'est le plus grand malheur qui puisse lui arriver, et cependant il semble prendre plaisir à faire de ma vie une suite de petits ennuis.

— Ah ! mon garçon, ce n'est pas seulement l'amour de la femme qui est un επερωτος ερως, comme dit le vieil Eschyle. Il y a aussi bien assez d'amour non aimant dans le monde masculin. Mais parlez-moi d'Adam. A-t-il accepté la place ? Je ne vois pas que cela doive lui rapporter beaucoup plus que son travail actuel, quoique certainement cela lui laissera bien du temps de libre.

— J'ai eu quelque doute à ce sujet ; quand je lui en ai parlé, il paraissait d'abord hésiter. Son objection était qu'il ne se croyait pas capable de satisfaire mon grand-père. Mais je lui ai demandé, comme une faveur personnelle, d'accepter cette place si l'emploi lui était vraiment agréable, et s'il n'était point obligé, pour cela, d'abandonner quelque chose de plus profitable. Il m'a assuré que c'était ce qu'il préférait à tout ; — que ce serait un grand pas en avant pour sa profession, et que ça lui permettrait de faire ce qu'il désirait depuis longtemps, — ne plus travailler pour Burge. Il dit

qu'il lui restera bien du temps pour surveiller une petite entreprise qu'il veut mettre en train avec Seth et qu'il sera peut-être capable d'agrandir peu à peu. Il a donc consenti à la fin, et j'ai arrangé qu'il dînât aujourd'hui avec les gros tenanciers ; je me propose de leur annoncer la nomination et de leur demander de boire à la santé d'Adam. C'est une petite scène que j'ai préparée en l'honneur de notre ami. C'est un brave garçon, et je suis bien aise de montrer à cette occasion ce que je pense de lui.

— Une scène dans laquelle mon ami Arthur se flatte d'avoir le meilleur rôle, dit M. Irwine en souriant. Mais en voyant rougir Arthur il continua avec un petit remords de conscience : Mon rôle, à moi, vous savez, est toujours celui du vieux Nuageux qui ne voit rien à admirer entièrement dans les jeunes gens. Je n'aime pas à avouer que je suis fier de mon élève, quand il ne fait que de gracieuses choses. Mais pour cette fois je remplirai le rôle d'un aimable vieux monsieur, et je seconderai votre toast en l'honneur d'Adam. Votre grand-père a-t-il cédé aussi sur l'autre point et consenti à prendre quelque homme respectable pour intendant ?

— Oh ! non, dit Arthur en quittant sa chaise d'un air d'impatience et en se promenant dans la chambre les mains dans ses poches. Il a je ne sais quel projet de louer la Ferme du Parc, et de faire un marché pour en retirer un surplus de lait et de beurre pour la maison. Mais je ne lui fais point de questions à cet égard, — cela me met de trop mauvaise humeur. Je crois qu'il a l'intention de tout mener par lui-même, et de ne rien avoir qui ressemble à un intendant. Il est vraiment d'une énergie étonnante.

— Bien ; allons maintenant vers ces dames, dit M. Irwine en se levant aussi. Il faut que je dise à ma mère quel trône splendide

vous lui avez préparé sous la tente.

— Oui, et il nous faut aller déjeuner aussi, dit Arthur. Ce doit être deux heures, car voilà le gong qui résonne pour le dîner des tenanciers. »

Livre 3 · 23

Lorsque Adam apprit qu'il devait dîner en haut avec les gros tenanciers, il se sentit presque mal à l'aise à l'idée d'être élevé au-dessus de sa mère et de Seth, qui devaient rester dans les cloîtres en bas. Mais M. Mills, le sommelier, l'assura que le capitaine Donnithorne avait donné des ordres précis à ce sujet, et serait très-fâché s'il n'était pas en haut.

Adam fit un signe de tête à Seth qui était à quelques pas de là et s'approcha de lui : « Seth, mon garçon, dit-il, le capitaine m'a fait dire que je devais dîner en haut, — il le désire positivement, dit M. Mills ; ainsi je pense que ce serait mal agir que de ne pas y aller. — Mais je n'aime pas à m'asseoir à un endroit plus élevé que toi et ma mère, comme si j'étais meilleur que ma propre chair et mon propre sang. Tu ne le prendras pas en mauvaise part, j'espère ?

— Non, non, ami, dit Seth ; ce qui t'honore nous honore, et, si tu obtiens du respect, tu l'as mérité par ta conduite. Plus tu t'élèveras au-dessus de moi, mieux ce sera, aussi longtemps que tu auras pour moi des sentiments fraternels. C'est parce que tu as été nommé inspecteur des bois, et il n'y a rien là que de juste.

C'est une place de confiance ; tu es au-dessus des ouvriers ordinaires maintenant.

— Mais, dit Adam, c'est que personne encore n'en sait un mot. Je n'ai pas averti M. Burge que je dusse le quitter, et je n'aimerais pas en parler à d'autres avant qu'il le sache, car il sera bien un peu blessé, je suppose. Les gens s'étonneront de me voir là, et il est assez probable qu'ils en devineront la raison et me feront des questions, car on a assez parlé pour et contre la probabilité que j'eusse la place pendant ces trois semaines.

— Eh bien, tu peux dire qu'on t'a ordonné de venir sans t'en dire la raison. C'est la vérité. Et la mère sera joliment contente de ça. Allons le lui dire. »

Adam n'était pas le seul convive invité à monter pour quelque autre motif que celui qui y donnait place aux gros tenanciers. Il y avait dans les deux paroisses d'autres personnes dont les fonctions, plutôt que leur position pécuniaire, faisaient la dignité, et Bartle Massey était du nombre. Sa marche claudicante était plus lente que de coutume à cause de la chaleur de ce jour ; aussi Adam resta en arrière quand sonna la cloche du dîner, afin de pouvoir monter avec son vieil ami, car il était trop timide pour se réunir à la famille Poyser dans cette circonstance. Quelques occasions de se trouver près d'Hetty se présenteraient bien dans le cours de la journée, et Adam se contentait de cette espérance, car il n'eût point voulu courir le risque d'être « plaisanté » au sujet d'Hetty ; — cet homme si grand, si franc et sans crainte, était très-réservé en faisant sa cour.

« Eh bien, monsieur Massey, dit Adam quand Bartle le rejoignit, je vais dîner là-haut, avec vous, aujourd'hui ; le capitaine

m'en a envoyé l'ordre.

— Ah ! dit Bartle en s'arrêtant, une main derrière le dos. Alors il y a quelque chose sous le vent, — il y a quelque chose sous le vent. Avez-vous appris les intentions du vieux chevalier ?

— Mais oui, dit Adam ; je vais vous dire ce que j'en sais, parce que je crois que vous pouvez tenir votre langue tranquille si vous le voulez, et j'espère que vous ne laisserez pas échapper une parole jusqu'à ce que la chose soit publique, car j'ai des raisons particulières pour qu'on ne le sache pas.

— Fiez-vous à moi, mon garçon, fiez-vous à moi. Je n'ai point de femme pour me tirer les vers du nez, et aller courir ensuite caqueter à l'oreille de chacun. Si vous voulez vous confier à quelqu'un, que ce soit à un célibataire..., qu'il soit célibataire.

— Eh bien, il a été décidé hier que j'aurais la direction des bois. Le capitaine m'a envoyé chercher pour me l'offrir, pendant que je m'occupais des mâts et des arrangements par ici, et j'ai accepté. Mais si quelqu'un vous fait des questions là-haut, n'y faites pas attention et détournez la conversation, je vous serai obligé. Maintenant, avançons ; car je crois bien que nous sommes les derniers.

— Je sais bien ce qu'il faut faire, ne craignez rien, dit Bartle en se remettant en marche. La nouvelle sera une bonne sauce pour mon dîner. Eh ! mon garçon, vous ferez votre chemin. Je soutiendrai toujours contre qui que ce soit que vous avez un bon coup d'œil pour mesurer et une bonne tête pour calculer. Eh ! vous avez eu de bonnes leçons..., vous avez eu de bonnes leçons. »

Quand ils arrivèrent en haut, la question qu'Arthur avait laissée indécise, de savoir qui serait président et qui serait vice-président, était encore en discussion ; aussi l'entrée d'Adam passa sans remarque.

« Il tombe sous le sens, disait M. Casson, que le vieux M. Poyser, étant l'homme le plus âgé de la salle, doit s'asseoir au sommet de la table. Je n'ai pas été sommelier pendant quinze ans sans connaître ce qui doit se faire ou non à un dîner.

— Non, non, dit le vieux Martin, j'ai cédé la place à mon fils. Les vieilles gens ont eu leur tour ; ils doivent laisser la place aux jeunes.

— J'aurais pensé que le plus fort tenancier avait le meilleur droit avant le plus vieux, dit Luke Britton, qui n'aimait pas beaucoup la critique sensée de M. Poyser ; voilà maître Holdsworth qui a plus de terrain que qui que ce soit sur le domaine.

— Eh bien, dit M. Poyser, si nous décidions que celui qui a les terres les plus mal tenues occupera le haut bout, alors personne n'enviera cet honneur.

— Eh ! voici maître Massey, dit M. Craig, qui, étant neutre dans la discussion, n'avait d'autre intérêt que de concilier ; le maître d'école doit être en état de nous donner un bon conseil. Qui est-ce qui doit s'asseoir au plus haut bout de la table, monsieur Massey ?

— Mais l'homme le plus gros, répondit Bartle ; comme cela il n'empiétera pas sur la place des autres ; et le plus gros après lui doit s'asseoir au bout opposé. »

Cette heureuse manière de décider la question produisit de grands rires ; une moindre plaisanterie eût suffi pour cela. M. Casson, cependant, ne jugea pas compatible avec sa dignité et ses connaissances supérieures de se joindre à ce rire, jusqu'à ce qu'on eût reconnu que c'était lui qui était le second pour la grosseur. Martin Poyser, le fils, comme le plus gros, fut nommé président et M. Casson vice-président.

Grâce à cet arrangement, Adam, étant naturellement au bas de la table, tomba sous l'observation immédiate de M. Casson, qui, trop occupé de la question de préséance, n'avait pas remarqué son entrée. M. Casson, avons-nous vu, considérait Adam comme étant « trop estimé et trop loué ; » il pensait que les messieurs faisaient beaucoup plus de cas de ce jeune charpentier qu'il était nécessaire, et qu'ils ne s'occupaient point autant de lui, M. Casson, quoique pendant quinze ans il eût été un excellent sommelier.

« Bon, monsieur Bede, vous êtes de ceux qui montent dîner à part, dit-il, quand Adam s'assit. Vous n'avez jamais dîné ici auparavant, si je me le rappelle.

— Non, monsieur Casson, dit Adam de sa forte voix, que l'on pouvait entendre de toute la table ; je n'ai encore jamais eu cet honneur, mais je viens sur l'invitation du capitaine Donnithorne, et j'espère que cela n'est désagréable à personne ici.

— Non, non, dirent plusieurs voix à la fois, nous sommes bien aises que vous soyez venu. Qui est-ce qui pourrait avoir quelque chose à dire contre ?

— Et vous nous chanterez : Bien loin sur les montagnes ! après le dîner, n'est-ce pas ? dit M. Chowne. C'est une chanson que

j'aime beaucoup.

— Bah ! dit M. Craig ; ça ne peut pas entrer en comparaison avec les airs écossais. Je n'ai jamais pensé à chanter moi-même ; j'avais autre chose de mieux à faire. Un homme qui a les noms et les caractères des plantes dans sa tête ne peut y garder une place vide pour y loger des chansons. Mais un de mes cousins, issu de germains, avait une étonnante facilité à se rappeler des airs écossais. Il n'avait rien d'autre à penser.

— Les airs écossais ! dit Bartle Massey avec dédain ; j'en ai assez entendu pour en être poursuivi toute ma vie. Ils ne sont bons à rien qu'à épouvanter les oiseaux, c'est-à-dire les oiseaux anglais, car les oiseaux écossais peuvent, je suppose, chanter l'écossais. Donnez à des enfants une cornemuse au lieu d'une crécelle, et je vous réponds que le grain sera en sûreté.

— Oui, il y a des gens qui trouvent plaisir à rabaisser ce qu'ils ne connaissent que fort peu, dit M. Craig.

— Mais les airs écossais sont tout juste comme une vieille femme qui gronde sans cesse, continua Bartle, sans daigner remarquer l'observation de M. Craig. Ils vont toujours disant et redisant la même chose et n'arrivent jamais à une fin raisonnable. On pourrait croire que les airs écossais font toujours la même question à quelqu'un d'aussi sourd que le vieux Taft et n'en reçoivent jamais aucune réponse. »

Adam s'inquiétait d'autant moins d'être assis à côté de M. Casson, que de sa place il pouvait voir Hetty, qui n'était pas loin de lui, à la table voisine. Hetty, toutefois, n'avait pas même remarqué sa présence, car elle était obligée de donner une attention inquiète à Totty, qui voulait absolument remonter ses pieds sur le

banc à la manière antique, et menaçait ainsi de faire des marques terreuses sur la robe rose et blanche de sa cousine. Pas plutôt les petites jambes étaient-elles redescendues qu'elles remontaient, car Totty était trop occupée à examiner les grands plats, afin de voir où était le plum-pudding, pour penser à ses jambes. Hetty perdit tout à fait patience et dit à la fin, en faisant une moue de mauvaise humeur et retenant ses larmes :

« Vraiment, ma tante, je voudrais bien que vous parliez à Totty ; elle veut absolument remonter ses jambes et elle salit ma robe.

— Qu'y a-t-il donc avec cette enfant ? Vous n'en êtes jamais satisfaite, dit la mère. Qu'elle vienne alors à côté de moi, je puis m'accorder avec elle. »

Adam regardait Hetty ; il vit sa mauvaise humeur, sa moue et ses grands yeux noirs paraissant s'agrandir encore par ces larmes chagrines à moitié retenues. La calme Mary Burge, qui était assez rapprochée pour voir qu'Hetty était de mauvaise humeur et que les yeux d'Adam étaient fixés sur elle, pensa qu'un homme aussi sensé qu'Adam devait réfléchir au peu de prix de la beauté chez une femme d'un mauvais caractère. Mary était une bonne fille, peu portée à se laisser aller à de mauvaises pensées ; mais elle se disait que, puisque Hetty était ainsi, il valait mieux qu'Adam le sût. Il est parfaitement sûr que, si elle n'eût pas été aussi jolie, elle aurait paru tout à fait laide et désagréable dans cet instant, et le jugement que l'on aurait porté alors sur elle n'aurait point été faux. Mais, vraiment, il y avait quel que chose de charmant dans sa petite colère, qui ressemblait bien plus à un innocent chagrin qu'à de la mauvaise humeur, et le sévère Adam ne ressentit aucun mouvement désapprobateur ; il éprouvait plutôt une espèce

de pitié amusante, comme s'il avait vu un petit chat faire le gros dos, ou un petit oiseau hérisser ses plumes. Il ne pouvait deviner ce qui la chagrinait ; mais il lui était impossible de ne pas voir qu'elle était la plus jolie créature du monde, et que, s'il pouvait être le maître, plus rien ne la chagrinerait à l'avenir. Quand Totty ne fut plus là, Hetty rencontra son regard, et son visage s'épanouit dans le plus brillant sourire, en lui faisant un signe d'amitié. C'était un échantillon de coquetterie ; elle savait que Mary Burge la regardait. Mais ce sourire fut comme du vin pour enivrer la tête d'Adam.

Livre 3 · 24

Quand le dîner fut terminé et que l'on eut apporté les premiers vases tirés au grand tonneau de bière du jour de naissance, on fit placer le gros M. Poyser à l'un des côtés de la table, et l'on mit deux chaises vers le haut bout. Il avait été enfin décidé que c'était M. Poyser qui prendrait la parole lorsque arriverait le jeune chevalier, et depuis cinq minutes il était très-absorbé, les yeux fixés sur le tableau foncé qui lui faisait face, et les mains très-occupées à manier les pièces d'argent et autres objets qui se trouvaient dans ses poches.

Quand le jeune chevalier entra, avec M. Irwine à ses côtés, chacun se leva, et ce moment d'hommage fut très-agréable à Arthur. Il aimait à sentir sa propre importance ; de plus il tenait beaucoup à la bienveillance de tout ce monde, et il pensait avec satisfaction qu'ils avaient pour lui une estime particulière et cor-

diale. Le plaisir qu'il en éprouvait se peignit sur ses traits quand il dit :

« Mon grand'père et moi espérons que tous nos amis réunis ici ont eu un dîner agréable et ont trouvé bonne l'ale faite à ma naissance. M. Irwine et moi venons la goûter avec vous, et je suis bien sûr que la présence du Recteur nous la fera trouver meilleure. »

Tous les yeux se tournèrent alors vers M. Poyser, qui les mains toujours occupées dans ses poches, commença de l'air délibéré d'une pendule qui sonne lentement. « Capitaine, mes voisins m'ont chargé de parler pour eux aujourd'hui, car lorsque les gens pensent tous à peu près la même chose, un seul parleur en vaut une bande. Et quoi que nous ayons peut-être une manière de voir très-différente sur plusieurs sujets, — l'un cultive son terrain comme ceci, l'autre comme cela, et je ne prendrai pas sur moi de parler contre la direction d'aucune ferme, excepté la mienne, — ce que je dirai, c'est que nous sommes tous du même sentiment à l'égard de notre jeune chevalier. Nous vous avons tous connu quand vous étiez petit garçon, et nous n'avons jamais rien vu en vous qui ne fût bon et honorable. Vous parlez franchement et vous agissez franchement, et nous sommes joyeux de voir en vous notre propriétaire futur, car nous croyons que vous avez de bonnes intentions pour tous, et que vous ne rendrez amer le pain de personne, si vous pouvez faire autrement. Voilà ce que je pense et ce que nous pensons tous ; et quand un homme a dit ce qu'il avait à dire, il fait bien de s'arrêter, car l'ale n'est pas meilleure pour attendre. Et je ne dirai point encore comment nous avons trouvé cette ale, car nous n'aurions point voulu la goûter avant d'en avoir bu à votre santé ; mais le dîner était bon, et s'il y a quelqu'un qui n'en ait pas joui, c'est la faute de son esto-

mac. Et pour la présence du Recteur, il est bien connu qu'il est le bienvenu dans toute la paroisse, où que cela puisse être ; et j'espère et nous espérons tous, qu'il verra notre vieillesse, qu'il verra nos enfants devenus hommes et femmes, et Votre Honneur père de famille. Je n'ai plus rien à dire à l'égard du temps présent ; nous boirons donc à la santé de notre jeune chevalier, trois fois trois hourra ! »

Là-dessus vives acclamations, battement, tintement, retentissement, puis nouvelle acclamation avec force da capo, plus agréables que la musique du plus beau style aux oreilles qui reçoivent ce tribut pour la première fois. Arthur avait senti un léger remords de conscience pendant le discours de M. Poyser, mais trop faible pour diminuer le plaisir d'entendre ses louanges. Ne méritait-il pas, à tout prendre, ce que l'on avait dit de lui ? S'il y avait dans sa conduite quelque chose que Poyser n'aurait pas aimé, s'il l'eût su ; la conduite d'aucun homme ne pouvait supporter un examen trop sévère, et Poyser ne l'apprendrait probablement pas ; puis, après tout, qu'avait-il fait ? Il était peut-être allé un peu trop loin dans ce badinage agréable ; mais un autre homme à sa place se serait conduit beaucoup plus mal, et il n'en résulterait rien ; il n'en devait rien résulter de fâcheux, car, la première fois qu'il serait seul avec Hetty, il lui expliquerait qu'elle ne devait penser sérieusement ni à lui ni à ce qui s'était passé. Vous voyez que c'était une nécessité pour Arthur d'être satisfait de lui-même ; il cherchait à se débarrasser de pensées pénibles par ces bonnes intentions pour l'avenir, qui se forment si rapidement, qu'il eut le temps de se sentir mal à l'aise et de se remettre avant que le discours lent de M. Poyser fût terminé ; et quand vint pour lui le moment de répondre, il avait le cœur tout à fait léger.

« Je vous remercie, mes bons amis et voisins, de votre bonne opinion et de vos sentiments bienveillants à mon égard, que M. Poyser vient d'exprimer en votre nom et au sien ; le plus vif désir de mon cœur sera toujours de les mériter. Suivant le cours des choses, nous pouvons nous attendre, si je vis, à ce que je devienne le propriétaire de ce domaine, et c'est en vue de cette éventualité que mon grand-père a désiré que je célébrasse ce jour et que je me rendisse auprès de vous maintenant ; et j'envisage d'avance cette position, non-seulement comme une position de pouvoir et de plaisirs pour moi-même, mais comme un moyen d'en faire jouir mes voisins. Il convient à peine à un homme aussi jeune que moi d'essayer de parler agriculture avec vous, qui êtes pour la plupart beaucoup plus âgés et hommes d'expérience ; cependant, je me suis occupé avec assez d'intérêt de ces sujets pour les étudier aussi souvent que l'occasion m'en a été offerte ; et lorsque le cours des événements placera le domaine sous ma direction, mon premier désir sera de fournir à mes tenanciers tous les encouragements qu'un propriétaire peut leur offrir, pour bonifier leurs terres et tâcher d'introduire un meilleur système d'aménagement. Mon espoir sera d'être considéré par tous ceux de mes tenanciers qui le mériteront comme leur meilleur ami, et rien ne saurait me rendre plus heureux que de pouvoir respecter chaque habitant du domaine, et d'en être respecté en retour. Ce n'est pas le moment pour moi d'entrer dans aucun détail. Je répondrai à vos espérances à mon égard en vous disant qu'elles sont d'accord avec les miennes ; que je désire faire ce que vous attendez de moi, et je suis tout à fait de l'opinion de M. Poyser, que, lorsqu'un homme a dit son sentiment, il fait mieux de s'arrêter. Mais le plaisir que je ressens de ce que vous avez bu à ma santé ne serait pas complet, si nous ne buvions pas à celle de

mon grand-père, qui a remplacé pour moi mon père et ma mère. Je ne pourrai rien dire de plus, jusqu'à ce que nous ayons porté sa santé, le jour où il a voulu que je parusse au milieu de vous comme le représentant futur de son nom et de sa famille. »

Peut-être n'y eut-il là personne, excepté M. Irwine, qui comprît parfaitement et approuvât la manière gracieuse dont Arthur proposait la santé de son grand-père. Les fermiers pensaient que le jeune chevalier connaissait bien suffisamment leur haine contre le vieux, et madame Poyser dit « qu'il aurait mieux valu ne pas remuer ce chaudron de bouillon aigre. » L'esprit bucolique ne saisit pas très-facilement les raffinements du bon goût. Mais cette santé ne pouvait pas être supprimée, et, quand elle eut été bue, Arthur dit :

« Je vous remercie pour mon grand-père et pour moi ; et maintenant il est encore une chose que je désire vous dire, pour que vous partagiez le plaisir qu'elle me fait, comme j'espère et crois que vous le ferez. Je pense qu'il ne peut y avoir ici personne qui n'ait de la considération, et quelques-uns d'entre vous, j'en suis sûr, une très-haute estime pour mon ami Adam Bede. Il est si connu de chacun dans le voisinage, qu'il n'y a pas un homme à la parole duquel on puisse se fier plus qu'à la sienne : quoi que ce soit qu'il entreprenne, il le fait bien, et il est aussi soigneux des intérêts de ceux qui l'emploient que des siens propres. Je suis fier de dire que j'aimais beaucoup Adam lorsque j'étais petit garçon, et que je n'ai jamais perdu mon ancienne affection pour lui : cela prouve que je sais connaître un brave garçon quand je le rencontre. J'ai longtemps désiré qu'il eût la direction des bois du domaine, qui sont d'une grande valeur. Je l'ai désiré parce que j'ai une haute opinion de son caractère, et parce qu'il possède les

connaissances et l'habileté qui le rendent propre à cette place. Je suis heureux de vous dire que c'est aussi le désir de mon grand-père, et qu'il est maintenant décidé qu'Adam dirigera les bois, changement qui, j'en suis persuadé, sera très à l'avantage de la propriété ; et j'espère que vous vous joindrez bientôt à moi pour boire à sa santé et lui souhaiter pour cette vie toute la prospérité qu'il mérite. Mais il y a encore ici présent un de mes amis, plus âgé qu'Adam Bede, et je n'ai pas besoin de vous dire que c'est M. Irwine. Je suis sûr que vous serez d'accord avec moi pour ne boire à la santé de personne avant la sienne. Je sais que vous avez tous des raisons pour l'aimer, mais personne n'en a plus de sujets que moi. Allons, remplissez vos verres, et buvons à la santé de notre excellent Recteur, qu'il vive ! »

Ce toast fut bu avec tout l'enthousiasme qui manquait au précédent, et certainement ce fut le moment le plus pittoresque de la scène que celui où M. Irwine se leva pour parler, et où tous les visages se tournèrent de son côté. L'élégance supérieure de ses traits était bien plus frappante que celle d'Arthur, comparées aux gens qui les entouraient. Le visage d'Arthur était un type beaucoup plus commun dans la Grande-Bretagne, et son costume resplendissant et à la dernière mode était plus conforme au goût des jeunes fermières que la poudre de M. Irwine et l'habit noir bien brossé, mais très-porté, qui paraissait être son costume de préférence pour les grandes occasions ; car il possédait le merveilleux secret de ne jamais avoir l'air de porter un habit neuf.

« Ce n'est pas à beaucoup près la première fois que j'ai l'occasion de remercier mes paroissiens de leurs témoignages de sympathie ; mais la bienveillance de bon voisinage est une des choses qui deviennent plus précieuses en vieillissant. Et vraiment notre

aimable réunion en ce jour est une preuve que, lorsqu'une bonne chose devient majeure, avec la probabilité de devoir durer, on fait bien de s'en réjouir ; nos relations de pasteur à paroissiens sont déjà majeures depuis deux ans, car il y a vingt-trois ans que je suis arrivé au milieu de vous ; je vois ici quelques jeunes hommes grands et de bonne mine, et quelques florissantes jeunes femmes, qui étaient bien loin de me regarder d'un air aussi agréable lorsque je les ai baptisés qu'ils ne le font maintenant. Mais je suis sûr de ne point vous étonner en disant que, parmi tous ces jeunes gens, celui auquel je m'intéresse le plus vivement est mon ami M. Arthur Donnithorne, auquel vous venez d'exprimer toute votre estime. J'ai eu le plaisir d'être son précepteur pendant plusieurs années, et j'ai eu par conséquent des occasions de le connaître intimement, qui ne peuvent s'être présentées à personne d'autre ici ; et c'est avec un certain sentiment de fierté aussi bien que de plaisir que je partage toutes vos espérances à son égard, ainsi que la certitude qu'il possède les qualités qui feront de lui un excellent seigneur propriétaire lorsque le temps viendra pour lui de prendre parmi vous cette position importante. Nous avons la même manière de penser sur la plupart des sujets qui peuvent mettre en commun les idées d'un homme qui approche de la cinquantaine avec celles d'un jeune homme de vingt et un ans ; et il vient d'exprimer un sentiment que je partage vivement, et je ne voudrais pas laisser échapper l'occasion de le dire. Ce sentiment est celui de son estime et de sa considération pour Adam Bede. On parle et on pense naturellement davantage des personnes placées dans une haute position et l'on accorde plus d'éloges à leurs vertus qu'à celles dont la vie se passe à un travail humble et de tous les jours ; mais tout homme sensé sait combien cet humble travail journalier est nécessaire, et quelle impor-

tance il y a à ce qu'il soit bien fait, et je suis d'accord avec mon ami M. Arthur Donnithorne pour penser que lorsqu'un homme, devant s'occuper ainsi, montre un caractère qui en ferait un modèle dans toute autre position, son mérite doit être reconnu. C'est un de ceux que l'on doit estimer et que ses amis doivent prendre plaisir à honorer. Je connais Adam Bede, je sais très-bien ce qu'il est comme ouvrier, et je sais ce qu'il a été comme fils et frère, et je dis la simple vérité en affirmant que je le respecte autant qu'aucun autre homme vivant. Je ne vous parle pas d'un étranger ; quelques-uns de vous êtes ses intimes amis, et je crois qu'il n'est personne ici qui ne le connaisse assez pour boire cordialement aussi à sa santé. »

Comme M. Irwine s'arrêtait, Arthur se leva d'un bond, et, remplissant son verre, s'écria : « Verre plein ! pour Adam Bede, et puisse-t-il vivre pour avoir des fils aussi fidèles et habiles que lui ! »

Personne, pas même Bartle Massey, ne fut aussi enchanté de ce toast que M. Poyser ; et quelque rude labeur qu'eût été son premier discours, il se serait levé pour en faire un autre, s'il n'avait pas compris l'extrême inconvenance d'un tel procédé. Dans ce cas, il donna cours à ses sentiments en buvant son ale avec une promptitude inusitée et en reposant son verre avec un beau mouvement du bras et un choc bruyant sur la table. Si Jonathan Burge et un petit nombre d'autres se sentirent moins satisfaits à cette occasion, ils firent de leur mieux pour paraître contents, et cette santé fut bue avec l'apparence d'un bon vouloir unanime.

Adam était plus pâle qu'à l'ordinaire quand il se leva pour remercier ses amis. Il était très-ému de ce témoignage public, ce

qui était bien naturel, car il était en présence de tous ceux qui formaient son petit monde et tous s'unissaient pour lui rendre honneur. Mais il ne sentait aucune timidité à parler, n'étant point troublé par quelque petite vanité ou le manque de mots ; il ne paraissait ni gauche ni embarrassé, mais se tenait debout dans son attitude habituelle ferme et droite, la tête rejetée un peu en arrière et les mains parfaitement tranquilles, avec cette dignité mâle qui est particulière à ces ouvriers intelligents, honnêtes et solides, qui n'ont jamais besoin de chercher à savoir pourquoi ils sont dans ce monde.

« Je suis tout à fait pris par surprise, dit-il, je ne m'attendais à rien de ce genre, car cela dépasse de beaucoup mes espérances. Mais je n'en ai que plus de raison d'avoir de la reconnaissance pour vous, Capitaine, et pour vous, monsieur Irwine, et pour tous les amis qui viennent de boire ici à ma santé et de faire de bons souhaits pour moi. Il me serait ridicule de dire que je ne mérite pas du tout la bonne opinion que vous avez de moi ; ce serait une triste manière de vous remercier que de dire que vous me connaissez depuis tant d'années et que cependant vous n'avez pas su découvrir ce qu'il y a de passable en moi. Vous pensez que si j'entreprends quelque travail, je le fais bien, que ma paye soit forte ou faible, et cela est vrai. Mais il me semble que c'est le simple devoir d'un homme, et qu'il n'y a pas là de quoi être fier. Il est tout à fait clair pour moi que je n'ai jamais fait plus que mon devoir ; car, quoi que nous fassions, nous ne faisons qu'employer les idées et les forces qui nous ont été données. Aussi cette bienveillance de votre part, j'en suis sûr, n'est point une dette que vous me payez, mais un libre don, et, comme tel, je le reçois et je vous en remercie. Et quant au nouvel emploi que j'ai accepté, je dirai que je l'ai fait sur le désir du capitaine Donnithorne, et que

je m'efforcerai de remplir son attente. Je ne souhaitais rien de mieux que de travailler sous lui et de savoir que tout en gagnant mon pain je pourrais soigner ses intérêts. Car je crois qu'il est un de ces hommes nobles qui désirent se bien conduire et laisser le monde un peu meilleur qu'ils ne l'ont trouvé, comme je pense que tout homme peut le faire, qu'il soit de haute ou de simple classe, qu'il fournisse l'argent pour mettre en train un ouvrage important ou qu'il travaille de ses propres mains. Ce n'est point pour moi le moment de parler davantage de mes sentiments à son égard ; j'espère les prouver par mes actions pendant le reste de ma vie. »

Il y eut diversité d'opinions au sujet du discours d'Adam ; quelques-unes des femmes se dirent à voix basse qu'il ne se montrait pas assez reconnaissant, et paraissait parler avec autant d'orgueil que possible ; mais, la plupart des hommes trouvèrent qu'Adam avait parlé avec le plus de droiture possible et que c'était le garçon le plus distingué qu'on pût désirer. Tandis qu'on se communiquait de semblables observations, mêlées de désirs de savoir ce que comptait faire le vieux chevalier au sujet d'un receveur, et s'il prendrait un intendant, les deux messieurs s'étaient levés et faisaient le tour des tables où se trouvaient les femmes et les enfants. Il n'y avait point là, naturellement, de bière forte, mais du vin et un dessert, — du pétillant vin de groseilles pour les enfants et du bon Xérès pour les mères. Madame Poyser était à la tête de la table, et Totty, assise sur ses genoux, enfonçait profondément son petit nez dans un verre pour y chercher des noisettes flottantes.

« Comment vous portez-vous, madame Poyser ? dit Arthur. N'avez-vous pas eu du plaisir à entendre votre mari faire un aussi

long discours aujourd'hui ?

— Oh ! monsieur, les hommes ont pour la plupart la langue si roide, — qu'on est forcé de deviner une partie de ce qu'ils veulent dire, comme avec les créatures muettes.

— Comment ! pensez-vous que vous auriez pu mieux vous en tirer ? dit M. Irwine en riant.

— Mais, monsieur, quand j'ai quelque chose à dire, je puis presque toujours trouver les mots nécessaires, Dieu merci. Non que je trouve quelque chose à blâmer dans ce qu'a dit mon mari, car, si c'est un homme peu discoureur, il est prêt à soutenir ce qu'il a dit.

— Je suis sûr que je n'ai jamais vu une plus jolie réunion que celle-ci, dit Arthur en regardant autour de lui toutes ces joues fraîches d'enfants. Ma tante et les demoiselles Irwine vont monter dans un instant. Elles ont eu peur du bruit des santés ; elles perdraient beaucoup de ne pas vous voir à table. »

Il continua sa promenade en parlant aux mères et en caressant les enfants, tandis que M. Irwine se contenta de rester à la même place en faisant à distance des signes de reconnaissance, afin de ne détourner personne de l'attention portée au jeune chevalier, le héros de la journée. Arthur ne se hasarda point à s'arrêter près d'Hetty, mais la salua simplement en passant de l'autre côté de la table. La folle enfant sentit son cœur se gonfler de chagrin ; car quelle femme a jamais pu trouver agréable une négligence apparente, lors même qu'elle savait que c'était une preuve d'amour ? Hetty pensa que ce jour commençait à devenir le plus triste qu'elle eût passé depuis longtemps ; un moment de froide clarté et de réalité traversa son rêve ; Arthur, qui lui avait paru si

rapproché d'elle il n'y avait que quelques heures, en était séparé maintenant comme le héros d'une grande procession est séparé de quelque petite personne perdue dans la foule.

Livre 3 · 25

Le grand bal ne devait pas commencer avant huit heures ; mais, pour les jeunes gens et les jeunes filles qui désiraient danser sur le gazon ombragé avant ce moment, il y avait toujours de la musique prête ; car la bande du Cercle de l'Association n'était-elle pas capable de jouer d'excellentes gigues, des rondes et autres danses ? En outre, il y avait une grande bande de musiciens venus de Rosseter qui, avec leurs étonnants instruments à vent et leurs joues gonflées, étaient eux-mêmes un délicieux spectacle pour les petits garçons et les petites filles. Sans rien dire de Joshua Rann, qui dans une généreuse prévision avait apporté son violon avec lui, pour le cas où quelqu'un aurait le goût assez épuré pour préférer danser au son de cet instrument solo.

Lorsque le soleil eut abandonné le grand espace ouvert devant la maison, les jeux commencèrent. Il y avait naturellement des mâts bien savonnés à grimper pour les petits garçons et les jeunes gens ; des prix de course pour les vieilles femmes ; des courses dans des sacs, de lourds poids à soulever pour les vigoureux, des défis à des entreprises aussi ambitieuses que celle de faire le plus de chemin possible sur une seule jambe, — hauts faits pour lesquels il était généralement dit que Ben le Vif, étant le gaillard le plus souple et le plus élastique du pays, était sûr de l'emporter. Pour couronner le tout, il devait y avoir une course

d'ânes, cette course la plus sublime de toutes, conduite d'après la grande idée socialiste, que, chacun devant encourager les ânes des autres, le plus têtu devait gagner le prix.

Bientôt après quatre heures, l'imposante vieille dame Irwine, avec son satin damassé, ses bijoux et ses dentelles noires, fut conduite par Arthur, et suivie par toute la société de famille, à son siège élevé sous la tente rayée, d'où elle devait délivrer les prix aux vainqueurs. La roide et cérémonieuse miss Lydia avait demandé de céder cette charge royale à la majestueuse vieille dame, et Arthur fut heureux de cette occasion de satisfaire le goût de sa marraine pour les dignités. M. Donnithorne, ce vieillard proprement soigné, finement parfumé et poudré, conduisait mademoiselle Irwine d'un air de pointilleuse et aigre politesse ; M. Gawaine amenait miss Lydia, paraissant indifférente et roide dans son élégant costume de soie fleur de pêcher ; venait enfin M. Irwine avec sa pâle sœur Anne. Il n'y avait pas d'autre ami de la famille invité ce jour-là, outre M. Gawaine ; le lendemain il devait y avoir un grand dîner pour les notabilités du voisinage ; mais en ce jour on ne s'occupait que de l'amusement des tenanciers.

Il y avait en face de la tente un fossé qui séparait le préau du parc ; mais on y avait établi un pont temporaire pour le passage des vainqueurs, et les groupes de gens debout ou assis sur des bancs s'étendaient des deux côtés de l'espace ouvert depuis la tente blanche jusqu'au fossé.

« Sur ma parole, c'est un joli coup d'œil, dit la vieille dame de sa voix profonde, quand elle fut assise et eut regardé cette scène brillante se détachant sur un fond vert sombre, et c'est probablement le dernier jour de fête que je verrai, à moins que vous ne

vous mariiez promptement, Arthur. Mais ayez soin de prendre une charmante épouse, sinon j'aimerais mieux mourir avant de la voir.

— Vous êtes tellement difficile, marraine, dit Arthur, que je crains que mon choix ne puisse jamais vous satisfaire.

— Bon, je ne vous pardonnerai pas si elle n'est pas belle. Et je ne serai point apaisée par l'amabilité, qui est toujours l'excuse donnée pour la laideur des gens. Il ne faut pas qu'elle soit sotte ; cela n'irait jamais ; car vous avez besoin d'être tenu en bride, et une niaise ne pourrait le faire. Qui est ce grand jeune homme à figure douce, Dauphin ? Là-bas, — debout sans son chapeau et prenant tant de soin de cette vieille femme à côté de lui, — sa mère, naturellement. J'aime à voir cela.

— Comment, ne le connaissez-vous pas, ma mère ? dit M. Irwine. Seth Bede, le frère d'Adam, — un méthodiste, un excellent sujet. Ce pauvre Seth a paru un peu abattu dernièrement : je pensais que c'était à cause du triste genre de mort de son père ; mais Joshua Rann m'a dit qu'il désirait se marier à cette douce petite méthodiste prêcheuse qui était ici il y a environ un mois, et je suppose qu'elle l'a refusé.

— Ah ! je me rappelle avoir entendu parler d'elle ; mais il y a ici une foule de gens que je ne connais pas, car ils ont grandi et ont changé depuis que j'avais l'habitude de me promener au milieu d'eux.

— Quelle excellente vue vous avez, dit le vieux M. Donnithorne, qui tenait un binocle devant ses yeux, pour voir l'expression de ce jeune homme d'aussi loin. Son visage n'est pour moi qu'une pâle tache sans détail. Mais je suppose que j'ai l'avantage

sur vous quand nous en venons à regarder de près. Je puis lire une petite impression sans lunettes.

— Ah ! mon cher monsieur, vous avez commencé par avoir la vue très-courte, et ces yeux myopes durent le plus. J'ai besoin de très-fortes lunettes pour lire, mais aussi je crois que mes yeux deviennent de jour en jour meilleurs pour les objets éloignés. Je pense que si je pouvais vivre encore cinquante ans je serais aveugle pour tout ce qui serait visible pour les autres, comme un homme qui est au fond d'un puits et ne voit rien que les étoiles.

— Regardez, dit Arthur, les vieilles femmes sont prêtes à partir pour leur course maintenant. Pour laquelle pariez-vous, Gawaine ?

— Pour celle aux longues jambes, à moins qu'elles n'aient plusieurs courses à faire, car alors la petite plus alerte pourra gagner.

— Voilà les Poyser, ma mère, pas bien loin à droite, dit M. Irwine. Madame Poyser vous regarde. Faites-lui un signe de connaissance.

— Certainement, dit la vieille dame en faisant une gracieuse salutation à madame Poyser. Une femme qui m'envoie de si excellent fromage à la crème ne doit pas être négligée. Dieu me bénisse ! quelle grasse enfant elle tient sur ses genoux ! Mais quelle est cette jolie fille aux yeux noirs ?

— C'est Hetty Sorrel, dit miss Lydia Donnithorne, la nièce de Martin Poyser ; une jeune personne qui plaît et qui a très-bonne mine. Ma femme de chambre lui a enseigné de beaux ouvrages à

l'aiguille, et elle m'a raccommodé quelques dentelles d'une manière très-recommandable..., très-recommandable.

— Mais elle demeure chez les Poyser depuis six ou sept ans, ma mère ; vous devez l'avoir vue, dit miss Irwine.

— Non, je ne l'ai jamais vue, mon enfant, au moins pas telle qu'elle est maintenant, dit madame Irwine, continuant à regarder Hetty. Bonne mine, vraiment ! Mais c'est une parfaite beauté ! Je n'ai rien vu d'aussi joli depuis mes jeunes années. Quel dommage qu'une telle fille soit jetée au milieu de fermiers, quand on en manque si terriblement dans de bonnes familles sans fortune ! Car je suis presque sûre, maintenant, qu'elle épousera quelque homme qui l'aurait trouvée tout aussi jolie, si elle avait des yeux ronds et des cheveux rouges. »

Arthur n'osa pas tourner les yeux du côté d'Hetty pendant que madame Irwine parlait d'elle. Il feignit de ne pas entendre et d'être occupé de quelque chose du côté opposé. Mais il la voyait facilement, sans la regarder ; il la Voyait encore embellie, parce qu'il entendait louer sa beauté, car l'opinion des autres, vous savez, était comme l'air natal pour les sentiments d'Arthur ; c'était l'air où ils poussaient le mieux et prenaient le plus de vigueur. Oui, elle était assez jolie pour tourner la tête de tout homme ; tout autre homme à sa place aurait agi et senti comme lui. Et la quitter, comme il l'avait déterminé, serait, après tout, une action dont il se rappellerait toujours avec orgueil.

« Non, chère mère, dit M. Irwine, répondant à ses derniers mots, je ne puis vous accorder cela. Les gens du peuple ne sont pas tout à fait si niais que vous l'imaginez. L'homme le plus commun, qui possède une once de bon sens et de sentiment, voit

très-bien la différence entre une femme charmante et délicate et une laide. Même un chien sent cette différence. L'homme peut n'être pas plus habile que le chien à expliquer cette influence que la beauté distinguée a sur lui, mais il la sent.

— Dieu me garde, Dauphin ! qu'est-ce qu'un vieux célibataire comme vous connaît à cela ?

— Oh ! c'est un des sujets sur lesquels les vieux célibataires sont plus sages que les hommes mariés, parce qu'ils ont le temps pour mieux examiner. Celui qui critique si habilement les femmes ne doit jamais entraver son jugement en donnant son nom à l'une d'elles. Mais, comme exemple de ce que je disais, cette jolie prêcheuse méthodiste, dont je vous parlais il y a un moment, m'a dit qu'elle avait prêché aux mineurs les plus rudes, et qu'ils ne l'avaient jamais traitée autrement qu'avec le plus grand respect et la plus grande bienveillance. La raison en est, sans qu'elle s'en doute, qu'il y a en elle beaucoup de tendresse, de distinction et de pureté. Une semblable femme apporte avec elle un « air du ciel, » auquel l'être le plus grossier n'est pas insensible.

— Voici un joli petit échantillon de femme ou fille qui vient recevoir un prix, je suppose, dit M. Gawaine. Ce doit être une de celles qui ont couru dans des sacs avant que nous vinssions. »

Ce « morceau de femme » était notre ancienne connaissance Bessy Cranage, autrement la Bess de Chad, qui arrivait très-essoufflée et les joues encore plus rouges qu'à l'ordinaire. Bessy, je suis fâché de le dire, avait repris goût à ses boucles d'oreilles depuis le départ de Dinah, et, de plus, s'était parée de toutes les petites élégances qu'elle avait pu se procurer. Quiconque eût pu lire

dans le cœur de la pauvre Bessy, eût trouvé une ressemblance frappante entre ses petites espérances et inquiétudes et celles d'Hetty. L'avantage eût été peut-être du côté de Bessy en matière de sentiment. Mais aussi quelle différence dans leur extérieur ! Vous auriez été disposé à rudoyer Bess, tandis que vous auriez bien voulu embrasser Hetty.

Bessy avait eu la tentation de disputer cette course difficile, en partie par gaieté de jeunesse, en partie à cause du prix. Quelqu'un avait dit qu'il y aurait des manteaux et d'autres jolis vêtements, et elle s'approchait de la tente en s'éventant avec son mouchoir de poche, les yeux ronds étincelants de son triomphe.

« Voici le prix pour la première course en sac, dit miss Lydia, prenant un gros paquet sur la table où ils étaient tous, et le donnant à madame Irwine avant que Bessy arrivât, une excellente robe de bure et une pièce de flanelle.

— Vous n'avez pas pensé, je suppose, qu'une si jeune personne gagnerait la victoire, ma tante ? dit Arthur. Ne pourriez-vous pas trouver quelque autre chose pour cette jeune fille et garder cette affreuse robe pour quelqu'une des vieilles femmes ?

— Je n'ai acheté que des choses utiles et solides, dit miss Lydia, tout en ajustant sa propre dentelle ; je ne voudrais point encourager le goût de l'élégance chez de jeunes femmes de cette classe. J'ai un manteau écarlate ; mais il est pour la vieille femme qui gagnera. »

Ce discours de miss Lydia amena une expression presque moqueuse sur les traits de madame Irwine, qui regardait Arthur, tandis que Bessy s'approchait avec force révérences.

« C'est Bessy Cranage, chère mère, dit M. Irwine avec bonté, la fille de Chad Cranage. Vous vous rappelez Chad Cranage, le forgeron ?

— Oui, certainement, dit madame Irwine. Eh bien, Bessy, voici votre prix, d'excellentes choses chaudes pour l'hiver. Je suis sûre que vous avez eu bien de la peine pour les gagner par la chaleur d'aujourd'hui. »

Les lèvres de Bessy se comprimèrent en voyant cette laide et lourde robe, qui paraissait si chaude et désagréable, dans cette journée de juillet, et était une si vilaine chose à porter. Elle fit de nouvelles révérences, sans lever les yeux, avec un tremblement croissant vers les coins de sa bouche et se retira.

« Pauvre fille ! dit Arthur, je crois qu'elle est désappointée. J'aurais désiré que ce fût quelque chose de plus à son goût.

— Elle a l'air d'une jeune personne hardie, observa miss Lydia, et n'a rien que je voulusse encourager. »

Arthur résolut, à part lui, de faire à Bessy présent de quelque argent avant la fin de la journée, afin qu'elle pût s'acheter quelque chose qui lui plût davantage. Mais elle, qui ne se doutait point de la consolation qui lui était réservée, sortit de l'espace découvert où on pouvait la voir depuis la tente, et, jetant l'odieux paquet sous un arbre, se mit à pleurer au milieu des sourires moqueurs des petits garçons. Elle fut aperçue dans cette situation par la discrète matrone, sa cousine, qui ne perdit pas de temps pour venir à elle, après avoir remis son bambin aux soins de son mari.

« Qu'est-ce qui vous prend ? dit Bess, la matrone, en relevant le paquet et l'examinant. Vous vous êtes trop échauffée, je gage, en courant pour ce prix de fous. Et voilà qu'ils vous ont donné une quantité de bonne bure et de flanelle, comme on aurait pu en donner avec justice à celles qui ont eu le bon sens de s'abstenir d'une telle sottise. Vous devriez bien me garder un peu de cette bure pour habiller mon garçon ; vous n'avez jamais eu mauvais cœur, Bessy ; je ne l'ai jamais dit de vous.

— Vous pouvez bien tout prendre, pour ce que je m'en soucie, dit Bess, la jeune, avec un mouvement de mauvaise humeur, en commençant à essuyer ses larmes et à se remettre.

— Dieu, je pourrai m'en arranger, puisque vous tenez à vous en débarrasser, » dit la cousine désintéressée, s'éloignant rapidement avec le paquet, de peur que Bess Chad ne changeât d'avis.

Mais cette fille aux bonnes joues était douée d'une élasticité d'esprit qui la préservait de tout chagrin rongeur, et, quand arriva la grande course à ânes, sa tristesse se perdit tout à fait dans le délicieux plaisir d'essayer par ses sifflements de stimuler l'âne qui restait en arrière, tandis que les garçons employaient l'argument des bâtons. Mais la force de volonté de l'âne consiste à adopter le sens inverse des arguments employés, ce qui, tout bien considéré, demande autant de ténacité que de s'y conformer, et ledit âne prouva la supériorité de son intelligence, en devenant complètement immobile, au moment où les coups pleuvaient le plus dru. Grandes furent les acclamations de la foule, et rayonnant le sourire de Bill Downes, le scieur de pierres, et l'heureux cavalier de cet animal supérieur, qui restait calme et les jambes roides au milieu de son triomphe.

Arthur avait préparé lui-même les prix pour les hommes et fit le bonheur de Bill au moyen d'un superbe couteau de poche, fourni d'assez de lames et accessoires pour mettre un homme à l'aise dans une île déserte. Il revenait à peine de la tente, avec son prix à la main, quand on commença à comprendre que Ben le Vif se proposait d'amuser la société, avant que les grandes gens allassent dîner, par une représentation impromptue et gratuite, savoir : un solo dansant, dont l'idée principale était, sans aucun doute, empruntée ; mais le danseur devait la développer d'une manière si particulière et si compliquée, que personne ne pourrait se refuser à en louer l'originalité. L'orgueil que Ben le Vif mettait à sa danse, — talent qui produisait grand effet à la veillée annuelle, — n'avait eu besoin que d'être légèrement excité par un excès de bonne ale, pour le convaincre que la haute société serait très-frappée de son exécution chorégraphique, et il avait été positivement encouragé dans cette idée par Joshua Rann, lequel disait qu'il n'y avait que justice à faire quelque chose pour plaire au jeune chevalier, en retour de tout ce qu'il avait fait pour eux. Vous serez d'autant moins surpris de cette opinion chez un aussi grave personnage, quand vous saurez que Ben avait prié M. Rann de l'accompagner de son violon, et Joshua était parfaitement sûr que, si la danse n'était pas grand'chose, la musique la ferait passer. Adam, qui se trouvait sous l'une des grandes tentes où ce plan se discutait, dit à Ben qu'il ferait mieux de ne pas se rendre ridicule, remarque qui décida immédiatement Ben ; il ne renoncerait pas à quoi que ce soit, parce que Adam avait l'air de le blâmer.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? qu'est-ce ? dit le vieux M. Donnithorne. Est-ce quelque chose que vous ayez arrangé, Arthur ?

Voilà le clerc qui vient avec son violon et un gaillard alerte avec un bouquet à la boutonnière.

— Non, dit Arthur ; je n'en sais rien. Par Jupiter, il va danser ! C'est un des charpentiers, j'ai oublié son nom pour le moment.

— C'est Ben Cranage, Ben le Vif, comme ils l'appellent, dit M. Irwine ; un vrai poisson délié, je pense. Anne, ma chère, je crois que ce raclement de violon est trop pour vous ; vous êtes fatiguée. Laissez-moi vous reconduire à la maison, pour vous reposer jusqu'au dîner. »

Miss Anne se leva avec plaisir et le bon frère l'emmena, tandis qu'éclataient les premiers accords de Joshua sur l'air de la Cocarde blanche, duquel il comptait passer à une suite d'airs, par une variété de transitions que son oreille juste lui avait enseigné à exécuter vraiment avec quelque habileté. Il eût été exaspéré, s'il avait su que l'attention générale était trop complètement absorbée par la danse de Ben pour que personne s'occupât beaucoup de musique.

Avez-vous jamais vu un véritable villageois anglais exécuter un solo de danse ? Peut-être n'avez-vous vu qu'un villageois de ballet, souriant comme un gai paysan en terre cuite, avec la hanche gracieusement contournée et d'engageants mouvements de tête. Cela ressemble autant à la réalité que la valse « oiseau » ressemble au chant des oiseaux. Ben le Vif se gardait bien de sourire ; il avait l'air aussi sérieux qu'un singe dansant, aussi sérieux que s'il eût été un naturaliste expérimentateur, cherchant à s'assurer par lui-même du degré de secousses et de la variété des angles que pouvaient supporter les membres humains.

Pour excuser les rires immodérés partant de la tente rayée, Arthur battait continuellement des mains et criait : « Bravo ! » Mais Ben avait un autre admirateur dont les yeux suivaient tous ses mouvements avec une sérieuse gravité qui égalait la sienne propre. C'était Martin Poyser, assis sur un banc, tenant Tommy entre ses jambes.

« Que penses-tu de ça ? dit-il à sa femme. Il va aussi juste avec la musique que s'il était fait d'horlogerie. J'étais un assez bon danseur moi-même quand j'étais plus léger, mais je n'ai jamais pu saisir la mesure de l'air aussi bien que ça. »

— De quoi que soient faits ses membres, cela est assez indifférent suivant moi, répondit madame Poyser. Il a l'étage supérieur bien assez vide, autrement il ne pourrait jamais se démener et trépigner de cette manière, comme une enragée sauterelle, pour se faire voir aux gens du monde. Ils en rient à mort, à ce que je vois.

— Bien, bien, tant mieux, s'il les amuse, dit M. Poyser, qui ne prenait pas facilement le mauvais côté des choses. Mais ils s'en vont maintenant se mettre à table, je suppose. Voulons-nous un peu nous promener et voir ce que fait Adam Bede ? Il a la surveillance sur la boisson et autres choses. Je ne pense pas qu'il se soit beaucoup amusé. »

Livre 3 · 26

Arthur avait choisi le grand vestibule comme salle de bal ; c'était très-juste de sa part, car aucune autre pièce n'aurait été aussi aé-

rée, et n'aurait eu l'avantage de larges portes ouvrant sur le jardin et de communications avec les autres salons. Certainement des carreaux de pierre ne sont pas fort agréables pour danser, mais aussi la plupart des invités ne connaissaient que le plaisir d'une danse de Noël sur un carrelage de cuisine. C'était un de ces vestibules à côté desquels les chambres voisines ont l'air de cabinets ; avec des anges, des trompettes et des bouquets de fleurs au plafond, et de grands médaillons de héros de différents genres sur les murs, alternant avec des statues dans des niches. Cette pièce était parfaitement disposée pour l'orner de touffes de verdure, et M. Craig avait été heureux de montrer à cette occasion son bon goût et ses fleurs de serre. Les larges marches de l'escalier de pierre étaient couvertes de coussins pour asseoir les enfants, qui devaient y rester jusqu'à neuf heures et demie pour voir la danse ; les principaux tenanciers devant seuls danser, il y avait de la place de reste pour chacun.

Les lumières étaient très-agréablement disposées dans des lampes de papier colorié, dominant des touffes de feuillage, et les femmes et filles de fermiers, en regardant depuis l'extérieur, pensaient qu'aucun spectacle ne pouvait être plus magnifique ; elles savaient très-bien maintenant dans quelle espèce de chambres demeuraient le roi et la reine, et leur pensée se reportait avec quelque pitié vers des cousines et des connaissances qui n'avaient pas cette belle occasion d'apprendre comment se passaient les choses dans le grand monde. Les lampes étaient déjà allumées, quoique le soleil ne fût couché que depuis peu de temps, et il régnait à l'extérieur cette douce clarté pendant laquelle il nous semble voir tous les objets plus distinctement qu'à la vive lumière du jour.

La scène au dehors était très-jolie ; les fermiers et leurs familles circulaient sur le gazon, au milieu des fleurs et des arbustes, ou le long de la large route droite venant de la façade à l'est, des deux côtés de laquelle s'étendait un moelleux tapis de gazon orné ici et là de quelque large cèdre aux rameaux étalés, ou de quelque haut sapin pyramidal dont les branches frangées balayaient le sol. Les groupes de villageois dans le parc diminuaient peu à peu, les jeunes étant attirés vers les lumières qui commençaient à briller au travers des fenêtres de la galerie de l'abbaye qui devait être leur salle de danse, et quelques-uns plus âgés et plus sobres pensant qu'il était temps de retourner tranquillement chez eux. Parmi ces derniers se trouvaient Lisbeth Bede, et Seth l'accompagnait, non-seulement par attention filiale, mais parce que sa conscience ne lui permettait pas de se joindre à la danse. Cette journée avait été plutôt triste pour Seth ; Dinah n'avait jamais été plus constamment présente à sa pensée que dans ces scènes, où tout était si différent d'elle. Il ne la voyait que plus vivement après avoir regardé les visages sans pensée et les costumes aux gaies couleurs de ces jeunes femmes, de même qu'on sent bien plus la beauté et la noblesse d'une belle peinture de madone, quand elle nous a été cachée pour un moment par quelque tête vulgaire. Mais cette présence de Dinah en son esprit ne faisait que l'aider à mieux supporter l'humeur de sa mère, qui était devenue de plus en plus chagrine pendant la dernière heure. La pauvre Lisbeth souffrait d'un singulier conflit de sentiments. Sa joie et son orgueil de l'honneur fait à son fils chéri Adam commençaient à céder à la jalousie et à l'inquiétude qui avaient repris une nouvelle force lorsqu'Adam vint lui dire que le capitaine Donnithorne désirait qu'il se joignît aux danseurs de la grande salle. Adam se trouvait de plus en plus hors de sa portée ; elle re-

grettait ses anciennes inquiétudes, parce qu'alors Adam s'occupait davantage de ce que disait et faisait sa mère.

« Eh ! c'est beau à toi de parler de danse, dit-elle, quand il n'y a pas cinq semaines que ton père est dans sa fosse. Et je voudrais bien y être aussi, au lieu de prendre sur cette terre la place de personnes plus gaies.

— Allons, ne prenez pas les choses ainsi, mère, dit Adam, qui était décidé à se montrer doux pour elle. Je n'ai point l'intention de danser, je regarderai seulement. Et du moment que le capitaine désire que j'y sois, il semblerait que je pense en savoir plus que lui, si je disais que je préfère ne pas rester. Et tu sais comme il s'est conduit à mon égard aujourd'hui.

— Eh ! tu peux faire comme tu voudras, car ta vieille mère n'a pas le droit de t'en empêcher. Elle n'est plus rien que la vieille coque dont tu t'es échappé comme une noix mûre.

— Eh bien, mère, dit Adam, je vais dire au capitaine que cela te fait de la peine que je reste, et qu'à cause de cela je préfère retourner à la maison ; de cette manière, il ne le prendra pas mal, j'en suis sûr, et je le désire. »

Il dit cela avec quelque effort, car il souhaitait en réalité vivement se rapprocher d'Hetty dans cette soirée.

« Non, non, je ne veux pas que tu fasses cela, le jeune chevalier pourrait être fâché. Va et fais ce qu'il t'a ordonné de faire ; moi et Seth nous irons à la maison. Je sais que c'est un grand honneur pour toi d'être aussi considéré, et qui peut en être plus fier que ta mère ? N'a-t-elle pas eu la charge de t'élever et de faire tout pour toi pendant toutes ces années ?

— Bien, adieu donc, mère, adieu, garçon ; n'oublie pas Gyp en arrivant, » dit Adam, en s'en allant vers la porte du parterre, où il espérait pouvoir rejoindre les Poyser, car il avait été si occupé toute l'après-midi, qu'il n'avait point eu le temps de parler à Hetty. Il découvrit bientôt un groupe éloigné, qu'il reconnut être celui qu'il cherchait, retournant au château le long de la large allée gravelée, et il s'empressa d'aller à leur rencontre.

« Eh bien, Adam, je suis bien aise de vous revoir, dit M. Poyser, qui portait Totty sur son bras. Je pense que vous allez un peu vous amuser, à présent que vous avez fini votre ouvrage. Et voici Hetty qui a pris des engagements sans fin ; je viens justement de lui demander si elle s'est arrangée pour danser avec vous, et elle dit que non.

— Je ne pensais pas à danser ce soir, dit Adam, déjà tenté de changer de résolution, en regardant Hetty.

— Ah bah ! dit M. Poyser. Mais tout le monde doit danser ce soir, tous excepté le vieux chevalier et madame Irwine. Madame Best nous disait que miss Lyddy et miss Irwine danseront, et que le jeune chevalier choisira ma femme pour ouvrir le bal ; ainsi elle sera forcée d'accepter quoiqu'elle y ait renoncé depuis le dernier Noël avant la naissance de la petite. Ce serait une honte à vous de rester tranquille, Adam, un aussi beau garçon que vous et qui peut danser aussi bien que personne.

— Non, non, dit madame Poyser, ce ne serait pas convenable. Je connais l'absurdité de ce plaisir ; mais si vous vous laissez arrêter par tout ce qui est absurde, vous n'irez pas loin dans cette vie. Quand votre bouillon est dressé, il faut l'avaler, l'épais comme le clair.

— Alors, si Hetty veut danser avec moi, dit Adam, se rendant à l'argument de madame Poyser, ou peut-être à autre chose en outre, je prendrai la danse qu'elle aura de libre.

— Je n'ai personne pour la quatrième, dit Hetty ; elle sera pour vous si vous voulez.

— C'est ça, dit M. Poyser, mais vous devez aussi danser la première, Adam, autrement cela paraîtrait singulier. Il y a une quantité de jolies femmes parmi lesquelles on peut choisir, et c'est dur pour les filles de voir les hommes rester là sans les demander. »

Adam sentit la justesse de l'observation de M. Poyser ; ce ne serait pas bien à lui de ne danser qu'avec Hetty ; et, se rappelant que Jonathan Burge avait quelque raison de se sentir blessé ce jour-là, il résolut de demander miss Mary, si elle pouvait l'accepter.

« Voilà la grosse horloge qui sonne huit heures, dit M. Poyser ; dépêchons-nous d'entrer, sinon le chevalier et les dames y seraient avant nous, et ça n'aurait pas bonne façon. »

Quand ils furent entrés dans la salle, et que les trois enfants, sous la garde de Molly, furent assis sur les escaliers, les portes à deux battants du salon furent ouvertes, et Arthur, en uniforme, entra et conduisit madame Irwine sous un dais recouvert d'une tenture et orné de fleurs de serre, où elle s'assit avec miss Anne et le vieux M. Donnithorne, pour regarder le bal comme des rois et reines de théâtre. Arthur avait mis son uniforme, afin de plaire à ses tenanciers, dit-il, qui avaient une aussi haute opinion de son grade dans la milice que s'il eût été élevé au rang de premier ministre. Il n'avait pas la moindre objection à leur faire ce plaisir ; son uniforme faisant ressortir très-avantageusement sa tournure.

Le vieux chevalier, avant de s'asseoir, se promena autour de la salle pour accueillir les tenanciers et faire des phrases polies à leurs femmes ; il était toujours poli ; mais les fermiers avaient enfin découvert que cette politesse était un signe de fausseté. On observa qu'il montrait la civilité la plus affectée à madame Poyser, s'informant très-particulièrement de sa santé, lui recommandant de se fortifier comme lui avec de l'eau froide et d'éviter toutes les drogues. Madame Poyser le salua et le remercia avec beaucoup d'empire sur elle-même ; mais quand il eut passé plus loin, elle dit tout bas à son mari : « Je gagerais ma vie qu'il machine quelque mauvais tour contre nous. Le vieil Harry (Satan) ne remue pas la queue pour rien. » M. Poyser n'eut pas le temps de répondre, car Arthur vint sur ces entrefaites et dit : « Madame Poyser, je viens vous prier de m'accorder votre main pour la première danse ; et vous, monsieur Poyser, vous devez me laisser vous conduire à ma tante, car elle vous réclame pour son partenaire. »

Les pâles joues de la femme s'animèrent du sentiment nerveux d'un honneur inaccoutumé, tandis qu'Arthur la conduisait au haut bout de la salle. Mais M. Poyser, auquel un verre extra avait rendu sa confiance juvénile en sa bonne mine et sa bonne danse, marcha avec eux, tout à fait fièrement, se flattant secrètement que miss Lydia n'avait jamais trouvé dans sa vie un danseur qui pût l'enlever du sol comme il le ferait. Afin de balancer les honneurs destinés aux deux paroisses, miss Irwine dansa avec M. Britton, le principal fermier de Broxton, et M. Gawaine avec madame Britton. M. Irwine, après avoir fait asseoir sa sœur Anne, s'était rendu à la galerie de l'Abbaye, comme il en était convenu d'avance avec Arthur, pour voir si la gaieté des villageois était en train. Pendant ce temps, tous les couples moins distin-

gués avaient pris leurs places : Hetty était engagée par l'inévitable M. Craig, et Mary Burge par Adam ; et puis la musique donna le signal, et la glorieuse contredanse (country-dance) commença.

Quel dommage de ne pas avoir un plancher ! car, alors, la mesure frappée par les épais souliers aurait été plus marquée que celle de plusieurs tambours. Ce gai trépignement, ces gracieuses inclinaisons de têtes, cette ondulation de mains présentées, où pouvons-nous les voir à présent ? Cette danse simple de matrones bien costumées, mettant de côté pour une heure les occupations du ménage et de la laiterie, se rappelant mais n'affectant pas la jeunesse, fières et non jalouses des jeunes filles à leurs côtés, cette gaieté de graves maris faisant de petits compliments à leurs femmes, comme s'ils revenaient aux jours où ils les courtisaient, ces jeunes garçons et jeunes filles un peu confus et gauches, et ne trouvant rien à se dire : quelle agréable variété cela offrirait ; quel contraste à ces robes basses, ces habits à pans, ces regards scrutateurs analysant les costumes, ces hommes nonchalants en bottes vernies et souriant de mots à double sens.

Une seule chose pouvait gâter le plaisir que Martin Poyser prenait à cette danse : c'était d'être toujours en contact avec Luke Britton, ce fermier indolent. Il pensa à mettre un peu de froideur glacée dans son regard pendant le croisement demains ; mais alors mademoiselle Irwine se trouvait en face de lui au lieu de l'offensif Luke, et c'est elle qu'il pourrait blesser. Aussi abandonna-t-il sa figure à la joie, sans que ses jugements moraux vinssent la rembrunir.

Comme il battait, le cœur d'Hetty, quand Arthur s'approcha d'elle ! Il l'avait à peine regardée de la journée ; maintenant il de-

vait prendre sa main. La presserait-il ? la regarderait-il ? Elle pensait qu'elle pleurerait s'il ne lui donnait aucun signe d'affection. Maintenant il était là, il avait pris sa main, oui, il la pressait. Hetty devint pâle en levant les yeux sur lui un instant et rencontrant son regard, avant que la danse ne l'entraînât plus loin. Ce pâle regard tomba sur Arthur comme le commencement d'un pesant chagrin qui s'attachait à lui, quoiqu'il dût danser, sourire et plaisanter. Elle le regarderait sans doute ainsi quand il lui dirait ce qu'il devait lui dire, et il ne pourrait le supporter, il s'abandonnerait de nouveau à sa folle sottise. L'air d'Hetty n'avait pas réellement autant de signification qu'il le croyait ; c'était seulement le signe de la lutte établie entre le désir qu'elle avait qu'il fît attention à elle et la crainte où elle était de laisser voir ce désir à d'autres. Mais la figure d'Hetty avait une expression qui disait plus qu'elle ne sentait ; de même qu'un langage national peut être empreint d'une poésie que ne sentent nullement les lèvres qui en font usage. Ce regard d'Hetty oppressait Arthur d'une crainte qui, cependant, était mêlée d'un charme dangereux qu'il ne s'avouait pas : c'est qu'elle l'aimait trop sincèrement. Il avait devant lui une tâche difficile, car il sentait dans ce moment qu'il donnerait volontiers trois années de sa jeunesse pour le bonheur de pouvoir s'abandonner sans remords à sa passion pour cette jeune fille.

Telles étaient les pensées peu convenables de son esprit, tandis qu'il reconduisait madame Poyser, abîmée de fatigue et secrètement décidée à ce que ni juge ni jury ne pourraient la forcer à une autre danse. Il la mena se reposer tranquillement dans la salle à manger, où un souper était servi, afin que chacun des invités pût y venir prendre ce qui lui plaisait.

« J'ai recommandé à Hetty de se rappeler qu'elle devait danser avec vous, monsieur, dit la bonne et innocente femme ; elle est si légère, qu'elle pourrait très-bien aller s'engager pour toutes les danses. Aussi lui ai-je dit de n'en pas trop promettre.

— Je vous remercie, madame Poyser, dit Arthur non sans remords. Asseyez-vous maintenant dans ce fauteuil confortable, et voici Mills qui est prêt à vous donner ce qui vous plaira le mieux. »

Il s'éloigna à la hâte pour chercher une autre mère de famille comme danseuse, car il fallait faire d'abord honneur aux femmes mariées avant de demander aucune des jeunes. Les contredanses, le trépignement, les gracieux signes de têtes et les croisements de mains continuaient joyeusement.

Enfin était venu le moment de cette quatrième danse, attendue avec émotion par le grave Adam, comme s'il eût été un jeune homme de dix-huit ans aux mains délicates, car nous nous ressemblons tous beaucoup quand nous en sommes à notre premier amour ; et Adam n'avait presque jamais touché la main d'Hetty, si ce n'est pour une bienvenue passagère ; il n'avait jamais encore dansé avec elle qu'une seule fois. Ses yeux s'étaient attachés ardemment sur elle tout le soir, en dépit de lui-même, et son amour n'en était que plus profond. Il trouvait qu'elle se conduisait si gentiment, avec tant de calme ; elle ne montrait aucune coquetterie, elle souriait moins qu'à l'ordinaire ; il y avait presque en elle une douce tristesse. « Dieu veuille la bénir ! se disait-il intérieurement ; je lui rendrai la vie heureuse si des bras vigoureux, travaillant pour elle, et un cœur pour l'aimer uniquement, peuvent lui suffire. »

Puis flottèrent devant lui de délicieuses pensées du chez soi au retour du travail : attirer Hetty près de lui, sentir sa joue doucement pressée contre la sienne ; il en vint même à oublier où il se trouvait ; la musique et le bruit des pieds auraient tout aussi bien pu pour lui être la pluie tombante et le mugissement du vent. Enfin, la troisième danse étant finie, il pouvait aller à elle et réclamer sa main. Elle était à l'autre extrémité de la salle, vers l'escalier, chuchotant avec Molly, qui lui avait posé sur les bras Totty endormie, afin de courir chercher les châles et les chapeaux dans le vestiaire. Madame Poyser avait emmené les deux garçons dans la salle à manger pour leur donner du gâteau avant de les renvoyer dans le char à la maison avec leur grand-père, et Molly devait les rejoindre aussi vite que possible.

« Laissez-moi la tenir, dit Adam tandis que Molly montait ; les enfants sont si lourds quand ils dorment. »

Hetty était contente de ce soulagement, car tenir cette fillette sur les bras en restant debout n'était point un amusement pour elle. Mais ce changement eut le malheureux effet de réveiller Totty, qui, semblable aux autres enfants de son âge, prit en mauvaise part ce réveil intempestif. Avant qu'Hetty l'eût remise à Adam et eût retiré ses mains, elle ouvrit les yeux et commença par frapper du poing gauche le bras d'Adam, tandis que sa main droite accrochait la chaîne de graines brunes qui entourait le cou d'Hetty. Le médaillon ressortit de sa robe et le cordon fut rompu ; Hetty, sans pouvoir l'empêcher, vit les grains et le médaillon dispersés au large sur le sol.

« Mon médaillon, mon médaillon ! dit-elle, d'une voix basse et grandement effrayée, à Adam ; ne vous inquiétez pas des grains. »

Adam avait déjà vu où il était tombé, car il avait attiré son regard au moment où il sautait hors de la robe. Il était tombé sur l'estrade en bois où se tenaient les musiciens, et non sur le carreau de pierre ; Adam, en le ramassant, vit le côté du verre avec les boucles noires et blondes qu'il recouvrait. Le verre n'était pas cassé. Il retourna le bijou dans sa main et vit le fond d'or émaillé.

« Il n'est pas gâté, dit-il en le présentant à Hetty, qui ne put le prendre parce que ses deux mains étaient occupées par Totty.

— Oh ! cela ne fait rien, je n'y tiens pas, répondit Hetty qui avait pâli et était rouge maintenant.

— Cela ne fait rien ? dit Adam sérieusement. Vous paraissiez être très-effrayée à son sujet. Je le garderai jusqu'à ce que vous puissiez le prendre, » ajouta-t-il en fermant tranquillement sa main pour qu'elle ne pût pas croire qu'il désirait l'examiner.

Pendant ce temps, Molly était revenue avec le chapeau et le châle, et, dès qu'elle eut pris l'enfant, Adam mit le médaillon dans la main d'Hetty. Elle le reçut d'un air indifférent et le mit dans sa poche, affligée et fâchée de ce qu'Adam l'avait vu, mais bien déterminée à ne plus montrer aucun signe d'agitation.

« Voyez, dit-elle, ils prennent place pour la danse ; allons. »

Adam y consentit silencieusement. Une crainte inquiète s'était emparée de lui. Hetty avait-elle une préférence qu'il ne connût pas ? car aucun de ses parents, il en était sûr, ne lui donnerait un médaillon comme celui-là, et aucun de ses admirateurs, parmi ceux qu'il connaissait, n'était dans la position d'un amant accepté, comme devait l'être celui qui l'avait offert. Adam se perdait dans la complète impossibilité de trouver personne sur qui ses

craintes pussent se porter ; il ne pouvait que sentir, avec une poignante douleur, qu'il y avait pour lui, dans la vie d'Hetty, quelque chose d'inconnu, et que, tandis qu'il se berçait de l'espoir qu'elle pourrait l'aimer, elle en aimait déjà un autre. Le plaisir de danser avec Hetty avait disparu ; ses yeux, quand ils s'arrêtaient sur elle, avaient une expression interrogative ; il ne trouvait rien à lui dire, et elle aussi avait perdu son entrain et était peu disposée à parler. Ils furent tous deux satisfaits que la danse fût finie.

Adam était décidé à ne pas rester davantage ; personne n'avait besoin de lui, et personne ne s'apercevrait de son départ. Dès qu'il fut dehors, il commença à marcher de son pas rapide, suivant son habitude, se précipitant en avant sans savoir pourquoi, rempli de la triste pensée que le souvenir de ce jour, si plein pour lui d'honneur et d'espérance, était à jamais empoisonné. Tout d'un coup, comme il était déjà très-avancé dans sa traversée du Parc, il s'arrêta, frappé par un éclair d'espoir renaissant. Après tout, il se pouvait qu'il ne fût qu'un imbécile, se faisant un grand malheur d'une bagatelle. Hetty, qui aimait tant l'élégance, avait peut-être acheté cet objet elle-même. Cela paraissait trop coûteux pourtant ; il ressemblait aux choses qu'on voyait sur du satin blanc, dans le grand magasin de bijouterie à Rosseter. Mais Adam avait des idées très-imparfaites de la valeur de telles choses, et il pensait que cela ne pouvait certainement pas coûter plus d'une guinée. Peut-être Hetty avait-elle eu autant que cela dans ses cadeaux de Noël, et qui pouvait savoir si elle n'avait pas eu l'enfantillage de le dépenser ainsi ? elle était encore si jeune, elle ne pouvait pas s'empêcher d'aimer les choses élégantes ! Mais alors, pourquoi avait-elle été si effrayée à ce sujet au premier moment, et avait-elle ainsi changé de couleur, puis ensuite prétendu ne pas y tenir ni s'en inquiéter ? Oh ! c'est qu'elle avait

honte de lui laisser voir qu'elle possédait un tel objet de luxe ; elle sentait qu'il était mal à elle de dépenser ainsi son argent, et elle savait qu'Adam désapprouvait la frivolité. C'était une preuve qu'elle s'occupait de ce qu'il aimait ou non. Elle devait avoir supposé, d'après son silence et sa gravité, qu'il était mécontent d'elle et qu'il pourrait être dur et sévère pour ses faiblesses. En marchant plus tranquillement et savourant cette nouvelle espérance, sa seule inquiétude fut de s'être conduit de manière à refroidir Hetty à son égard. Car cette dernière manière d'envisager la chose devait être la seule vraie. Elle ne pouvait avoir aucune relation inconnue ; elle n'était jamais absente de la maison de son oncle pour plus d'un jour. C'était une sottise que de penser que ce médaillon pût lui avoir été donné par un amoureux. La petite boucle de cheveux noirs était bien certainement des siens ; mais il ne pouvait former aucune conjecture sur les cheveux clairs qui le supportaient, car il ne les avait pas vus très-distinctement. Peut-être étaient-ils ceux de son père ou de sa mère, morts quand elle était enfant ; elle y avait naturellement mélangé un peu des siens.

Adam se mit au lit, ayant repris courage, en se tissant un ingénieux réseau de probabilités, écran le plus sûr qu'un homme puisse mettre entre soi et la vérité. Ses dernières pensées se fondirent en un rêve où il se retrouvait avec Hetty à la Grand'Ferme et lui demandait pardon d'avoir été si froid et si silencieux.

Et pendant qu'Adam rêvait ainsi, Arthur conduisait Hetty à la danse et lui disait à voix basse et rapide : « Je serai dans le bois après-demain à sept heures ; venez-y aussitôt que vous le pourrez. » Les folles joies et les espérances d'Hetty, qui s'étaient envolées, blessées par bien peu de chose, revinrent alors. Toute

agitée, elle oubliait le danger réel. Elle était heureuse pour la première fois de cette longue journée, et aurait voulu que cette danse pût durer des heures. Arthur le désirait aussi ; c'était la dernière faiblesse qu'il voulait se permettre, et un homme ne ment jamais avec une plus délicieuse langueur, sous l'influence d'une passion, que lorsqu'il s'est persuadé qu'il la vaincra le lendemain.

Mais l'impatience de madame Poyser était précisément le contraire de cela, car son esprit était rempli de craintes anticipées sur le retard qu'éprouverait le fromage du lendemain matin en raison de cette longue veille. Maintenant qu'Hetty avait rempli son devoir en dansant une fois avec le jeune chevalier, M. Poyser devait aller voir si le char était revenu les chercher, car c'était dix heures et demie, et, malgré une douce objection de sa part sur ce que ce ne serait pas bien à eux d'être les premiers à partir, madame Poyser maintint sa décision sur ce point « bien ou non. »

« Comment, vous partez déjà, madame Poyser ! dit le vieux M. Donnithorne en venant la saluer et prendre congé ; je pensais que nous ne nous séparerions d'aucun de nos hôtes avant onze heures. Madame Irwine et moi, qui sommes des gens âgés, voulons assister à la danse jusqu'à ce moment.

— Oh ! Votre Honneur, c'est bel et bon pour les gens du grand monde de rester debout à la lumière des chandelles ; ils n'ont pas le fromage dans la tête. Nous sommes restés assez tard comme cela, et il n'est pas nécessaire de laisser soupçonner aux vaches qu'on n'aura pas besoin de les traire aussi de bonne heure demain qu'à l'ordinaire. Aussi, si vous voulez bien nous excuser, nous prendrons congé.

— Eh ! dit-elle à son mari, quand ils furent en route dans le char, j'aimerais mieux avoir tout à la fois une journée de brasserie et de lessive qu'une de ces journées de plaisir. Il n'y a pas d'ouvrage plus fatigant que de se dandiner ainsi et de regarder partout sans bien savoir ce qu'on va faire après, et puis de forcer son visage à sourire comme un vendeur au marché, crainte que les gens ne vous trouvent pas assez poli. Et quand la journée est passée, il ne vous en reste rien que vous puissiez montrer, si ce n'est un visage jaune pour avoir mangé des choses qui ne vous vont pas.

— Non, non, dit M. Poyser, qui était de l'humeur la plus gaie et trouvait qu'il avait eu une fameuse journée ; c'est bon pour toi de prendre quelquefois un peu de plaisir. Et tu as dansé aussi bien que pas une ; je parierais pour ton pied et ta cheville contre toutes les femmes mariées de la paroisse. C'est un grand honneur que le jeune chevalier t'ait demandée la première. Je suppose que c'est parce que j'étais assis à la tête de la table et que j'ai fait le discours. Et Hetty aussi ; elle n'a jamais eu un tel danseur avant, un beau monsieur en uniforme ! Cela vous servira de sujet de causerie, Hetty, quand vous serez une vieille femme, comme quoi vous avez dansé avec le jeune chevalier, le jour où il est devenu majeur. »

Livre 4 · 27

C'était au milieu du mois d'août, à peu près trois semaines après la fête du jour de naissance. La récolte du blé avait commencé dans le nord de notre comté central du Loamshire ; mais la mois-

son paraissait encore devoir se prolonger par les pluies abondantes qui inondaient le pays et causaient beaucoup de ravages. Les fermiers de Broxton et d'Hayslope n'avaient pas souffert de ces malheurs dans leurs bonnes terres élevées et dans leurs vallées à courants d'eau. Je ne puis affirmer qu'ils fissent assez exception à la règle pour préférer le bien général à leur avantage particulier : d'où vous conclurez qu'ils ne s'attristaient point trop de la rapide élévation dans le prix du pain, aussi longtemps qu'ils conservaient l'espoir de rentrer leur propre blé en bon état. Quelques jours de soleil et de vent sec vinrent confirmer cette espérance.

Le dix-huit août fut l'une de ces journées où le soleil paraît à tous les yeux bien plus brillant après la tristesse précédente. De grandes masses de nuages traversaient rapidement le ciel bleu, et les hautes montagnes arrondies derrière le Château paraissaient animées par leurs ombres fuyantes. Le soleil, caché un instant, reparaissait plus chaud le moment d'après comme une joie retrouvée ; les feuilles encore vertes étaient emportées des haies en tourbillonnant ; autour des fermes on entendait le bruit des portes qui battaient, les pommes tombaient dans les vergers, et les chevaux errants le long des sentiers sur les vertes prairies avaient la crinière flottante. Cette agitation de l'air semblait contribuer au plaisir général, grâce au soleil qui brillait. Une heureuse journée pour les enfants qui couraient et poussaient des cris pour voir si leurs voix domineraient le bruit du vent, et les personnes d'âge mûr étaient aussi de bonne humeur et portées à croire à de plus beaux jours quand il tomberait. Pourvu seulement que le blé ne fût pas assez mûr pour être enlevé des épis et dispersé comme une semence hors de saison !

Dans un jour semblable, une douleur poignante peut toutefois accabler l'homme ; car, s'il est vrai que la nature semble à certains moments chargée de pressentiments pour le sort d'un seul individu, ne paraît-elle pas aussi, dans d'autres, être insouciante ? Il n'est pas une heure qui n'amène de la joie ou du désespoir, pas une matinée resplendissante qui n'apporte quelque nouvelle augmentation aux misères aussi bien que de nouvelles forces au génie et à l'amour. Nous sommes en si grand nombre et nos positions sont si différentes ! Pourquoi s'étonner que la nature offre si souvent un violent contraste avec les grands événements de nos vies ? Nous sommes enfants d'une nombreuse famille, et, comme tels, nous devons apprendre à ne pas espérer que nos parents se préoccupent beaucoup de nos blessures, et nous contenter d'un peu de nourriture et de quelques caresses en nous prêtant mutuellement d'autant plus de secours.

C'était une journée bien occupée pour Adam, qui, dans ces derniers temps, avait fait presque double travail, car il continuait à être contre-maître de Jonathan Burge, jusqu'à ce qu'il trouvât quelqu'un qui pût le remplacer, et Jonathan ne se pressait pas de trouver cette personne. Mais il faisait avec satisfaction ce travail excessif, parce que ses espérances s'étaient ranimées à l'égard d'Hetty.

Chaque fois qu'elle l'avait vu depuis le jour de la fête, elle avait paru faire un effort pour mieux se conduire avec lui, afin de lui faire comprendre qu'elle avait pardonné son silence et sa froideur pendant la danse. Il ne lui avait jamais reparlé du médaillon ; trop heureux qu'elle voulût bien lui sourire, — encore plus heureux d'observer en elle un air plus calme, quelque chose qu'il croyait être le commencement du sérieux et de la tendresse chez

une femme. « Ah ! pensait-il et se répétait-il, elle n'a que seize ans ; elle sera assez réfléchie dans peu de temps. Ce sera une fille pour ma mère contre laquelle elle n'aura pas lieu de murmurer, après tout. » Il est vrai qu'il ne l'avait vue que deux fois chez elle depuis le jour de l'anniversaire ; car, un dimanche qu'il avait l'intention d'aller après l'église à la Grand'Ferme, Hetty s'était réunie à la société des domestiques supérieurs du Château et les y avait accompagnés, — presque comme si elle voulait encourager M. Craig. « Elle en vient à trop aimer à être avec ces gens de la société de la femme de charge, remarquait madame Poyser. Pour ma part, je n'ai jamais trop aimé ces domestiques de grandes maisons, ils sont pour la plupart comme les chiens gras des belles dames, qui ne sont bons ni à aboyer ni à faire de la viande de boucherie, mais seulement à faire figure. » Et un autre soir elle était allée à Treddleston pour quelques emplettes, quoique, à la grande surprise d'Adam, il l'eût, en revenant chez lui, vue de loin prendre une direction toute autre que celle de Treddleston. Cependant, quand il s'empressa de l'accoster, elle fut très-accueillante, et l'engagea à entrer avec elle après qu'il l'eût accompagnée jusqu'à la porte de la cour. Elle était allée un peu plus loin dans les champs en revenant de Treddleston, dit-elle, parce qu'elle ne désirait pas encore rentrer ; c'était si agréable d'être hors de la maison, et sa tante faisait toujours tant d'embarras quand elle voulait sortir. « Oh ! entrez avec moi ! » dit-elle, comme il allait lui toucher la main à la porte ; et il ne put résister à cela. Aussi entra-t-il, et madame Poyser se contenta d'une légère remarque sur ce qu'Hetty revenait plus tard qu'on ne l'attendait ; cette jeune fille, qui avait paru tout à fait déconcertée quand il l'avait rencontrée, souriait, parlait et servait chacun avec une promptitude inaccoutumée.

C'était la dernière fois qu'il l'avait vue, et il comptait faire visite à la Ferme le lendemain. Ce jour-là était celui où elle allait au Château coudre avec la femme de chambre ; aussi allait-il faire le plus d'ouvrage possible pour avoir la soirée du lendemain libre.

Adam avait, en fait de travaux à surveiller, quelques légères réparations à la Ferme du Parc, qui avait été occupée jusque-là par Satchell comme receveur ; mais le bruit public disait que le vieux chevalier allait la louer à un homme alerte et en bottes à revers, que l'on avait vu un jour la parcourir à cheval. Le désir seul de trouver un locataire pouvait expliquer les réparations entreprises par le chevalier, quoique à la réunion de samedi soir, chez M. Casson, on eût décidé, tout en fumant la pipe, qu'aucun homme sensé ne prendrait la Ferme du Parc si l'on n'y ajoutait pas un morceau de terre labourable. Quoi qu'il en fût, l'ordre fut donné de faire les réparations avec le plus de rapidité possible, et Adam faisait avancer l'ouvrage pour M. Burge avec son énergie habituelle. Mais ce jour-là, ayant eu de l'occupation ailleurs, il n'était arrivé à la Ferme du Parc que très-tard dans l'après-midi. Il avait alors découvert que quelques vieilles toitures, qu'il croyait pouvoir conserver, avaient cédé. Il était clair qu'on ne pouvait rien faire de bon de cette partie du bâtiment sans l'abattre, et Adam trouva immédiatement dans sa tête un moyen de le reconstruire de manière à en faire une étable commode pour les vaches et les veaux, avec un hangar pour les outils, et cela sans grande dépense de matériaux. Aussi, lorsque les ouvriers furent partis, il s'assit, tira de sa poche son carnet, et s'occupa à esquisser un plan et à faire un devis des dépenses qu'il pût montrer à Burge le lendemain matin pour l'engager à obtenir le consentement du chevalier. Tirer bon parti de tout, quelque minime que cela fût, était toujours un plaisir pour Adam ; il s'assit sur un

bloc, son livre appuyé sur un banc de menuisier, sifflant doucement de temps à autre, et penchant la tête avec un sourire, à peine visible, de satisfaction, d'orgueil aussi, car, si Adam estimait un ouvrage bien fait, il aimait aussi à se dire : « J'en suis l'auteur. » Et je crois que les seules personnes qui soient à l'abri de cette faiblesse sont celles qui n'ont aucun travail qu'elles puissent appeler le leur. Il était à peu près sept heures quand il eut terminé et remis sa veste. En jetant un dernier regard autour de lui, il s'aperçut que Seth, qui avait travaillé là dans la journée, avait laissé son panier d'outils. « Bien, ce garçon a oublié ses outils, pensa Adam, et il a de l'ouvrage à faire à l'atelier demain. On n'a jamais vu son pareil pour la distraction ; il laisserait sa tête derrière lui si elle n'était pas attachée sur ses épaules. Enfin, c'est heureux que je les aie vus ; je vais les emporter à la maison. »

Les bâtiments de la Ferme du Parc étaient à une des extrémités du bois, à peu près à dix minutes de marche de l'abbaye. Adam était venu jusque-là sur son poney, comptant le laisser aux écuries en retournant chez lui. Là il rencontra M. Craig, lequel était venu voir le nouveau cheval que le capitaine devait monter pour partir le surlendemain, et M. Craig le retint pour lui dire que tous les domestiques devaient se réunir à la porte de la cour pour souhaiter bon voyage au jeune chevalier. Lorsque Adam entra dans le parc, s'avançant à grands pas avec le panier d'outils sur l'épaule, le soleil était sur le point de se coucher et envoyait horizontalement ses rayons empourprés entre les grands troncs des vieux chênes, jetant à chaque place libre du sol une gloire passagère, qui la faisait ressembler à un joyau tombé sur le gazon. Le vent était maintenant abattu, et il n'y avait plus que la brise suffisante pour agiter les feuilles à pétioles délicats. Toute personne ayant passé la journée assise dans la maison aurait été

satisfaite d'une promenade à ce moment ; mais Adam avait été bien suffisamment en plein air pour désirer abréger sa route ; il pensa pouvoir le faire en coupant à travers la Chasse et le bosquet, où il n'était pas entré depuis des années. Il hâta le pas à travers la Chasse, s'avançant hardiment sur les étroits sentiers bordés par les fougères, avec Gyp à ses talons, ne s'arrêtant point à contempler les magnifiques effets du soleil couchant, y pensant à peine une seule fois, sentant cependant sa présence par un certain sentiment de vénération et de bonheur qui se mêlait aux pensées de son active journée de travail. Comment en aurait-il pu être autrement ? Les daims mêmes sentaient son influence et en étaient plus timides.

Bientôt les pensées d'Adam se reportèrent à ce que M. Craig avait dit au sujet d'Arthur Donnithorne, et lui montrèrent soit son départ, soit les changements qui pourraient avoir lieu avant son retour. Puis elles retournèrent en arrière, avec affection, vers les anciennes scènes de camaraderie d'enfance, et s'arrêtèrent sur les bonnes qualités d'Arthur, dont Adam était fier, comme nous le sommes tous des vertus du maître qui nous honore. Un cœur aussi affectueux que celui d'Adam éprouve un grand besoin d'amour et de respect ; son bonheur dépend de ce qu'il peut croire et penser des autres ! Il ne connaissait point un monde idéal de héros passés ; il savait très-peu de la vie des hommes d'un autre temps ; il fallait qu'il trouvât les êtres auxquels il pouvait donner son admiration aimante parmi ceux aux quels il était à même de parler. Ces pensées agréables, au sujet d'Arthur, donnaient une expression plus douce que de coutume à son regard pénétrant ; peut-être est-ce pour cette raison qu'en ouvrant la vieille porte conduisant au bosquet il s'arrêta pour caresser Gyp et lui dire quelques mots de douceur.

Après cette pause, il se remit en marche le long du large sentier qui serpentait au travers du bosquet. Quels superbes hêtres ! Rien ne faisait plus de plaisir à Adam que la vue d'un bel arbre. De même que l'œil du pêcheur est plus perçant en mer, de même les sensations d'Adam se trouvaient plus à l'aise au milieu des forêts qu'à la vue d'autres objets. Il en conservait la mémoire comme un peintre, voyant toutes les raies et nœuds de leur écorce, toutes les courbes et angles de leurs rameaux, et avait souvent calculé exactement la hauteur et la masse d'un tronc en restant debout à le regarder. Il n'est pas étonnant alors que, malgré son désir d'avancer, il ne put s'empêcher d'examiner un singulier grand hêtre qu'il voyait devant lui à un tournant de la route, pour se convaincre que ce n'était point la réunion de deux arbres, mais un seul. Toute sa vie il se rappela ce moment où il contemplait tranquillement le hêtre, comme un homme se rappelle le dernier regard qu'il jeta, au tournant de la route, à la maison où il passa sa jeunesse et qu'il n'a plus revue. Ce hêtre se trouvait au dernier contour du chemin, avant que le bosquet ne se terminât par une arcade de rameaux laissant pénétrer la lumière de l'orient ; et comme Adam s'éloignait de l'arbre pour continuer sa route, ses yeux tombèrent sur deux personnes à environ vingt pas devant lui.

Il resta aussi immobile qu'une statue et presque aussi pâle. Les deux figures étaient en face l'une de l'autre, se tenant les mains ; au moment de se séparer, et comme elles se rapprochaient pour un dernier baiser, Gyp, qui avait couru parmi les broussailles, en sortit, et, les apercevant, fit entendre un aboiement vif. Elles se séparèrent en tressaillant ; l'une se précipita vers la sortie du bosquet, et l'autre, se retournant, marcha avec lenteur et un air d'insouciance du côté d'Adam, qui restait tou-

jours pâle et comme pétrifié, serrant plus fortement le bâton avec lequel il portait le panier d'outils sur son épaule, et regardant approcher cette figure avec des yeux où l'étonnement avait fait place à la fureur.

Arthur Donnithorne avait l'air agité et animé ; il avait essayé de rendre plus supportables ses pénibles pensées en buvant un peu plus de vin qu'à l'ordinaire à son dîner, et était encore passablement sous son influence. Il envisagea donc plus légèrement cette rencontre non désirée avec Adam qu'il ne l'eût fait sans cela. Après tout, il valait mieux que ce fût Adam qui l'eût vu avec Hetty : c'était un individu de bon sens qui n'irait pas en jaser à d'autres. Arthur était sûr de pouvoir tourner la chose en plaisanterie et de l'expliquer facilement. Il s'avançait avec une négligence affectée, le visage animé, en costume soigné du soir, beau linge, ses mains blanches ornées de bagues à moitié enfoncées dans les poches de son gilet, le tout mis en évidence par cette étrange lumière du soir dont s'étaient emparés les légers nuages qui, du zénith, la renvoyaient sur lui à travers les branchages élevés.

Adam restait toujours immobile, le regardant approcher. Il comprenait tout maintenant, le médaillon et ce qu'il avait mis en doute ; une horrible lumière ardente lui montrait les lettres cachées qui changeaient le sens du passé. S'il avait remué un muscle, il se serait inévitablement élancé sur Arthur comme un tigre ; et, dans le conflit d'émotions qui remplirent ces longs moments, il s'était dit qu'il ne s'abandonnerait point à la colère, mais dirait seulement ce qu'il fallait dire. Il restait comme pétrifié par une force invisible, mais cette force était celle de sa propre volonté.

« Eh bien, Adam, dit Arthur, vous avez examiné ces vieux beaux hêtres ? Il ne faut pourtant pas que la hache y touche ; c'est un bosquet sacré. J'ai rattrapé la jolie petite Hetty Sorrel comme je revenais à ma tanière, l'Hermitage, ici près. Elle ne devrait pas retourner chez elle par ce chemin aussi tard. Je l'ai escortée jusqu'à la porte et je lui ai demandé un baiser pour ma peine. Mais il faut que je me retire maintenant, car ce chemin est horriblement humide. Bonsoir, Adam ; je vous verrai demain pour vous dire adieu, vous savez. »

Arthur était trop préoccupé du rôle qu'il jouait lui-même pour s'apercevoir de l'expression de figure d'Adam. Il ne le regardait pas directement, mais portait des yeux indifférents sur les arbres qui l'entouraient, puis souleva un pied pour regarder la semelle de sa botte. Il ne tenait pas à en dire davantage, il avait assez jeté de poussière aux yeux de l'honnête Adam ; et sur ses derniers mots il se mit en marche.

« Arrêtez un peu, monsieur, dit Adam d'une voix forte et impérieuse, et sans se retourner. J'ai un mot à vous dire. »

Arthur s'arrêta avec surprise. Les personnes susceptibles sont plus impressionnées par un changement de ton que par des paroles inattendues, et Arthur avait la susceptibilité d'un naturel à la fois vain et affectueux. Il fut encore plus surpris de voir qu'Adam n'avait pas bougé et lui tournait le dos, comme pour lui ordonner de revenir. Que voulait-il ? Il allait faire quelque chose de sérieux de cette affaire. Au diable l'homme ! Arthur sentit venir sa colère. La disposition à protéger avait toujours son côté faible, et à l'irritation et la peur se mêlait le sentiment qu'un homme auquel il avait montré autant de faveur qu'à Adam n'était pas dans la position de critiquer sa conduite. Cependant il était

dominé, comme l'est toujours celui qui se sent dans son tort, par l'homme à la bonne opinion duquel il tient. En dépit de son orgueil et de son mécontentement, il y avait autant de prière que de colère dans sa voix lorsqu'il dit :

« Que voulez-vous dire, Adam ?

— Je veux dire, monsieur, répondit Adam de la même voix sévère et sans s'être retourné, je veux dire, monsieur, que vous ne me trompez point avec vos paroles légères. Ce n'est pas la première fois que vous rencontrez Hetty Sorrel dans ce bosquet, et ce n'est pas la première fois que vous l'embrassez. »

Arthur fut arrêté par le doute de savoir jusqu'à quel point Adam parlait avec certitude ou seulement par simple supposition. Cette incertitude, qui l'empêcha de trouver une réponse prudente, augmenta son irritation, et il dit d'un ton sec :

— Bien, monsieur, et après ?

— Eh bien, alors, au lieu de vous conduire comme l'homme droit et honorable que nous avons tous cru que vous étiez, vous avez joué le rôle d'un être à caractère léger et égoïste. Vous savez aussi bien que moi où cela doit mener, quand un monsieur comme vous embrasse et fait la cour à une jeune fille comme Hetty, et lui fait des présents qu'elle est effrayée que d'autres puissent voir. Je répète que vous jouez le rôle d'un être à caractère égoïste et léger, quoique cela me brise le cœur de parler ainsi, et que j'aimasse mieux avoir perdu ma main droite.

— Laissez-moi vous dire, Adam, dit Arthur en retenant sa colère croissante et essayant de reprendre un ton indifférent, que vous êtes non-seulement diablement impertinent, mais que vous

dites des niaiseries. Chaque jolie fille n'est pas aussi ridicule que vous, pour croire que, lorsqu'un monsieur admire sa beauté et s'occupe un peu d'elle, il a des intentions sérieuses à son sujet. Tout homme aime à badiner avec une jolie fille, et toute jolie fille aime qu'on lui fasse la cour. Plus il y a de distance entre eux et moins il y a de danger, car alors il n'est pas probable qu'elle se trompe elle-même.

— Je ne sais ce que vous entendez par badiner, dit Adam, mais, si vous voulez dire par là se conduire auprès d'une femme comme si vous l'aimiez, et cependant ne pas l'aimer, je dis que ce n'est pas la conduite d'un honnête homme, et ce qui n'est pas honnête mène toujours à mal. Je ne suis pas un imbécile et vous non plus, et vous savez mieux que moi ce que vous dites. Vous savez que vous ne pourriez pas rendre publique la manière dont vous vous êtes conduit auprès d'Hetty, sans qu'elle perdît sa réputation et attirât la honte et le malheur sur elle et ses parents. Vos baisers et vos présents ne voulaient rien dire ? Les autres ne croiront point que cela ne signifiât rien, et ne venez pas ajouter qu'elle ne puisse pas se tromper elle-même. Je vous dis que vous avez tellement rempli son esprit de votre pensée, que cela empoisonnera peut-être sa vie, et qu'elle n'aimera jamais un autre homme qui pourrait être pour elle un bon mari. »

Arthur avait senti un soulagement soudain pendant qu'Adam parlait ; il découvrait qu'Adam n'avait aucune connaissance positive de ce qui s'était passé, et qu'il n'y avait point de mal irréparable produit par la malheureuse rencontre de ce soir. Adam pouvait encore être trompé. Le candide Arthur s'était mis dans une situation dont le seul espoir exigeait une succession de mensonges. Cette découverte diminua un peu sa colère.

« Bien, Adam, dit-il d'un ton d'amicale concession, vous avez peut-être raison. Peut-être suis-je allé un peu trop loin en faisant attention à cette jolie petite créature et en lui volant un baiser de temps en temps. Vous êtes un individu si grave et si rigoureux, que vous ne comprenez pas la tentation de semblables bagatelles. Bien certainement que je ne voudrais pour rien au monde être cause de quelque chagrin ou ennui pour elle ou les bons Poyser, si je pouvais l'empêcher. Mais je crois que vous voyez la chose trop sérieusement. Vous savez que je pars immédiatement, ainsi je ne commettrai plus d'erreurs de ce genre. Adieu, souhaitons-nous le bonsoir, — Arthur se retourna pour partir, et ne parlons plus de cela. Toute l'affaire sera bientôt oubliée.

— Non, par Dieu ! » s'écria Adam avec une fureur qu'il ne pouvait plus contenir, jetant à terre son panier d'outils et s'élançant en avant jusqu'à ce qu'il fût en face d'Arthur. Toute sa jalousie et le sentiment de ce qu'il considérait comme une injure personnelle, qu'il avait jusqu'alors essayé de subjuguer, avaient fait irruption et le dominaient. Lequel de nous, dans les premiers moments d'une cruelle agonie, a pu sentir que celui qui nous l'a infligée n'a pas eu l'intention de nous blesser ? Dans notre révolte instinctive contre la douleur, nous redevenons enfants et désirons vivement de pouvoir nous venger. Adam, dans cet instant, ne pouvait que sentir qu'Hetty lui avait été enlevée, enlevée traîtreusement par l'homme auquel il s'était fié. Il était debout en face et tout près d'Arthur, les yeux furieux fixés sur lui, les lèvres pâles et les mains serrées, le ton sévère par lequel il s'était jusque-là efforcé de n'exprimer qu'une juste indignation remplacé par une voix basse et agitée qui semblait le faire trembler en parlant.

« Non, cela ne s'oubliera pas bientôt que vous vous êtes mis entre elle et moi lorsqu'elle aurait pu m'aimer ; cela ne s'oubliera pas bientôt que vous m'avez volé mon bonheur, pendant que je vous croyais mon meilleur ami et un homme au cœur noble pour lequel j'étais heureux de travailler. Vous lui avez donné des baisers sans aucune intention, n'est-ce pas ? Et moi je ne l'ai jamais embrassée de ma vie ; mais j'aurais rudement travaillé pendant des années pour avoir le droit de le faire. Et vous traitez la chose légèrement ! Vous trouvez peu de faire ce qui fait tort aux autres, pourvu que vous ayez votre petit amusement qui ne signifie rien !... Je rejette vos faveurs, car vous n'êtes pas l'homme pour lequel je vous prenais. Je ne vous regarderai plus jamais comme mon ami. J'aimerais mieux que vous fussiez mon ennemi et que vous puissiez m'attaquer ici, où je vous attends, c'est la seule excuse que vous puissiez me faire. »

Le pauvre Adam, en proie à une rage qui ne pouvait trouver d'autre issue, commença par jeter son habit et son bonnet, trop aveuglé par la colère pour remarquer le changement qui s'était opéré chez Arthur pendant qu'il parlait. Les lèvres d'Arthur étaient maintenant aussi pâles que celles d'Adam ; son cœur battait violemment. La découverte de l'amour d'Adam pour Hetty était une secousse qui, pour le moment, éclairait sa conduite et lui montrait l'indignation et la souffrance d'Adam non-seulement comme une conséquence de sa faute, mais l'aggravant encore. Ces paroles de haine et de mépris, — les premières qu'il eût jamais entendues, — lui paraissaient comme des projectiles tranchants lui faisant des blessures ineffaçables. Le refuge des excuses intérieures, qui nous manque rarement, tant que les autres nous respectent, lui fit défaut en cet instant où il se trouvait face à face avec le plus grand mal irrémédiable qu'il eût jamais com-

mis. Il n'avait que vingt et un ans, et, trois mois avant, même bien plus récemment, il pensait avec fierté qu'aucun homme ne serait jamais en droit de lui faire de justes reproches. Sa première impulsion, s'il en eût eu le temps, aurait peut-être été de chercher à se faire pardonner ; mais Adam ne se fut pas plutôt débarrassé de son habit et de son bonnet, qu'il s'aperçut qu'Arthur restait pâle et immobile, les mains encore enfoncées dans les poches de son gilet.

« Comment ! dit-il, vous ne voulez pas vous battre comme un homme ? Vous savez bien que je ne vous frapperai pas tant que vous resterez ainsi.

— Éloignez-vous, Adam, dit Arthur, je ne veux pas me battre contre vous.

— Non, dit Adam avec amertume, vous ne voulez pas vous battre contre moi ; vous pensez que je suis un homme du peuple, auquel vous pouvez faire tort sans en être responsable.

— Je n'ai jamais eu l'intention de vous nuire, dit Arthur, sa colère revenant. Je ne savais pas que vous l'aimiez.

— Mais vous l'aviez fait vous aimer, dit Adam. Vous êtes un homme à double face, je ne croirai plus jamais un mot de ce que vous direz.

— Éloignez-vous, vous dis-je, dit Arthur avec colère, ou nous nous en repentirons tous les deux.

— Non, dit Adam d'une voix convulsive, je jure que je ne m'en irai pas sans me battre avec vous. Avez-vous besoin d'une provocation de plus ? Je vous dirai que vous êtes un lâche et un drôle et que je vous méprise. »

Tout le sang reflua au visage d'Arthur. Sur l'instant sa blanche main droite se ferma et comme un éclair frappa un coup qui renvoya Adam chancelant en arrière. Son sang était aussi en mouvement que celui d'Adam maintenant, et ces deux hommes, oubliant les émotions précédentes, se battaient avec la férocité instinctive de panthères, à la lueur du crépuscule, assombri par les arbres. Le gentilhomme aux mains délicates était un véritable adversaire digne de l'ouvrier, si ce n'est pour la force. L'habileté d'Arthur à parer les coups lui permit de prolonger assez longtemps la lutte. Mais, entre hommes sans armes, la victoire reste au plus fort, quand il n'est pas un maladroit, et Arthur devait succomber sous quelque coup bien appliqué, comme un ressort d'acier est brisé par une barre de fer. Ce coup vint bientôt, et Arthur tomba, la tête enfoncée dans une touffe de fougères, tellement qu'Adam ne pouvait plus distinguer que son corps revêtu de couleur foncée.

Il restait debout dans la pâle lumière, attendant qu'Arthur se relevât. Il était porté maintenant, ce coup décisif où il avait rassemblé toute sa force nerveuse et musculaire, et à quoi bon ? Qu'avait-il fait en se battant ? Satisfait seulement sa propre colère, accompli sa propre vengeance. Il n'avait pas retrouvé Hetty, pas changé le passé ; tout était comme avant, et il déplorait l'inutilité de sa fureur.

Mais pourquoi Arthur ne se relevait-il pas ? Il restait immobile, et le temps paraissait long à Adam… Grand Dieu ! le coup avait-il été trop fort ? Adam frémit à la pensée de sa propre vigueur, lorsque, plein de cette frayeur, il s'agenouilla à côté d'Arthur et souleva sa tête en dehors des fougères. Il n'y avait aucun signe de vie ; les yeux étaient fermés et les dents serrées. L'hor-

reur qui s'empara d'Adam le domina complétement et fortifia sa propre pensée. Il ne sentait rien, si ce n'est que la mort était sur le visage d'Arthur, et qu'il était devant lui sans pouvoir le secourir. Il ne fit aucun mouvement, mais resta à genoux comme l'image du désespoir devant celle de la mort.

Livre 4 · 28

Il ne se passa que quelques minutes, — quoique Adam crût que cela eût duré bien longtemps, — avant d'apercevoir un rayon de connaissance sur le visage d'Arthur et une légère agitation de son corps. La vive joie qui inonda son âme ramena une partie de son ancienne affection.

« Sentez-vous quelque douleur, monsieur ? » dit-il tendrement, en dénouant la cravate d'Arthur.

Arthur tourna les yeux sur Adam avec un regard vague, qui amena une légère secousse comme le choc produit par le retour de la mémoire. Mais il ne fit que frissonner sans répondre.

« Sentez-vous quelque blessure, monsieur ? » reprit Adam avec tremblement dans la voix.

Arthur porta la main aux boutons de son gilet, et, lorsque Adam les eut défaits, il aspira plus longuement. « Laissez reposer ma tête par terre, dit-il faiblement, et procurez-moi un peu d'eau, si vous le pouvez. »

Adam reposa doucement la tête sur la fougère, et, débarrassant le panier de joncs des outils qu'il renfermait, gagna promp-

tement, au travers les arbres, la lisière du bois où coulait un ruisseau.

Quand il revint avec son panier ruisselant, mais encore à moitié plein, Arthur le regarda avec un air de connaissance plus ranimée.

« Pouvez-vous boire une goutte avec votre main, monsieur ? dit Adam, s'agenouillant de nouveau pour lui soulever la tête.

— Non, dit Arthur, trempez ma cravate dans l'eau et appliquez-la sur ma tête. »

L'eau parut lui faire quelque bien, car bientôt il se souleva lui-même un peu plus, appuyé sur le bras d'Adam.

« Sentez-vous quelque blessure intérieure, monsieur ? demanda de nouveau Adam.

— Non, point de blessure, dit Arthur d'une voix encore faible, mais beaucoup d'abattement. »

Un instant après il dit : « Je suppose que je me suis évanoui quand votre coup m'a terrassé.

— Oui, monsieur, Dieu merci ! dit Adam. J'ai cru que c'était pire.

— Vraiment ! vous avez cru que vous en aviez fini avec moi ? Voyons, aidez-moi à me remettre sur mes jambes. Je me sens terriblement ébranlé et abasourdi, dit Arthur, debout et appuyé sur le bras d'Adam ; votre coup doit m'être tombé dessus comme un coup de bélier. Je ne crois pas pouvoir marcher seul.

— Appuyez-vous sur moi, monsieur ; je vous aiderai à marcher, dit Adam. Ou bien préférez-vous vous asseoir encore un moment là sur mon habit ? et je vous soutiendrai. Peut-être serez-vous mieux dans une ou deux minutes.

— Non, dit Arthur. J'irai à l'Ermitage ; je crois y avoir un peu d'eau-de-vie. Il y a un peu plus loin un chemin plus court pour y arriver, près de la barrière. Si vous voulez seulement m'aider. »

Ils marchèrent lentement, s'arrêtant souvent, mais sans rien dire. Chez tous les deux, l'attention, concentrée sur ces premiers moments du retour d'Arthur à la vie, avait déjà fait place à un vif souvenir de la scène précédente. Il faisait presque nuit dans l'étroit sentier entre les arbres, mais l'éclaircie, au milieu des sapins qui entouraient l'Ermitage, permettait à la lumière croissante de la lune d'y pénétrer par les fenêtres. Leurs pas ne s'entendaient point sur ce tapis d'aiguilles de pin, et le calme extérieur semblait donner plus de force à leurs sentiments intimes, lorsque Arthur sortit la clef de sa poche et la remit à Adam pour qu'il ouvrît la porte.

Celui-ci ne savait point qu'Arthur avait fait meubler l'Ermitage et s'en était fait une retraite, et ce fut une surprise pour lui, quand il ouvrit la porte, de voir une chambre confortable avec tous les signes d'une habitation fréquente.

Arthur abandonna le bras d'Adam et se jeta sur une ottomane. « Vous trouverez quelque part mon flacon de chasse, dit-il, une bouteille et un verre dans un étui de cuir. »

Adam eut bientôt trouvé l'étui. « Il y a très-peu d'eau-de-vie dedans, monsieur, dit-il en l'inclinant sur le verre, devant la fenêtre, à peine de quoi remplir ce petit verre.

— Bien, donnez-le-moi, dit Arthur, avec le ton d'humeur de l'abattement physique. » Quand il en eut pris quelques gouttes, Adam lui dit : « Ne ferais-je pas mieux de courir à la maison, monsieur, en chercher davantage ? Je serai bientôt revenu. Car il sera difficile pour vous d'y retourner, si vous n'avez pas quelque chose pour vous fortifier.

— Oui, allez. Mais ne dites pas que je suis malade. Cherchez mon domestique Pym, et dites-lui d'en demander à Mills, sans dire que je suis à l'Ermitage. Apportez aussi de l'eau. »

Ce fut un soulagement pour Adam d'avoir à s'occuper activement ; c'en était un pour tous les deux d'être séparés l'un de l'autre pour un peu de temps. Mais la marche rapide d'Adam ne pouvait pas calmer la douleur de ses pensées, l'empêcher de sentir revivre toute la souffrance concentrée dans cette dernière heure de malheur, et d'en voir ressortir tout un nouvel et triste avenir.

Arthur resta tranquille pendant quelques minutes après le départ d'Adam, mais bientôt il se leva avec peine de l'ottomane et essaya lentement, à la lueur de la lune, de trouver quelque chose autour de lui. C'était un petit morceau de bougie. Il fallut chercher plus longtemps le moyen de l'allumer, et, quand cela fut fait, il fit avec attention le tour de la chambre comme désirant s'assurer de la présence ou de l'absence de quelque objet. Enfin, l'ayant trouvé, il le mit d'abord dans sa poche, puis l'en ressortit et l'enfonça profondément dans un panier à vieux papier. C'était un petit fichu en soie rose. Il posa la bougie sur la table et se laissa retomber sur l'ottomane, épuisé par cet effort.

Quand Adam revint avec ses provisions, son entrée réveilla Arthur qui s'était assoupi.

« C'est bon, dit Arthur, j'ai terriblement besoin de quelques cordiaux.

— Je suis bien aise de voir que vous avez de la lumière, monsieur, dit Adam. Je pensais que j'aurais mieux fait de demander une lanterne.

— Non, non ; la bougie durera assez longtemps, je serai bientôt en état maintenant de retourner à la maison.

— Je ne puis m'en aller avant de vous y voir de retour sans danger, monsieur, dit Adam en hésitant.

— Non : ce sera mieux que vous restiez ; asseyez-vous. »

Adam s'assit, et ils restèrent en face l'un de l'autre dans un silence pénible, tandis qu'Arthur buvait de l'eau-de-vie et de l'eau, ce qui lui redonnait visiblement des forces. Il s'étendit dans une position plus à son gré, et parut moins dominé par ses sensations physiques. Adam s'apercevait clairement de ces symptômes, et, à mesure que son inquiétude commençait à se dissiper, il sentait plus vivement cette impatience que connaît toute personne qui a vu sa juste indignation suspendue par l'état physique du coupable. Cependant avant de revenir aux reproches, il désirait reconnaître ce qu'il avait eu d'injuste dans ses propres paroles. Peut-être ne désirait-il tant faire cette confession que pour que son indignation fût libre de reparaître ; et en voyant les signes du bien-être se produire chez Arthur, les mots venaient et revenaient à ses lèvres, puis s'en éloignaient, refoulés par la pensée qu'il serait mieux de tout remettre au lendemain. Tant qu'ils res-

tèrent dans le silence, ils ne se regardèrent point, et Adam sentait vaguement que, s'ils venaient à parler du passé, leur colère reviendrait. Aussi restèrent-ils silencieux jusqu'à ce que la bougie brûlât dans l'intérieur du bougeoir ; ce silence devenait toujours plus pénible pour Adam. Arthur venait de se verser un nouveau mélange d'eau-de-vie et d'eau ; il avait mis un bras derrière sa tête et remonté une de ses jambes dans une attitude de retour au bien-être, qui devint pour Adam une tentation irrésistible de dire ce qu'il avait dans l'esprit.

« Vous commencez à vous mieux retrouver vous-même, monsieur, dit-il, comme la lumière s'éteignait et qu'ils se voyaient à peine à la faible clarté de la lune.

— Oui ; mais je ne me sens pas bon à grand'chose ; très-appesanti et peu disposé à marcher ; je retournerai à la maison quand j'aurai bu cette dernière dose. »

Il y eut un instant de silence avant qu'Adam ne reprît :

« La colère m'a dominé, et j'ai dit des choses qui n'étaient pas justes. Je n'avais pas raison de parler comme si vous saviez que vous me faisiez tort ; vous n'aviez point de motifs pour le croire ; j'avais toujours gardé aussi secret que possible ce que je sentais pour elle. »

Il s'arrêta de nouveau avant de continuer.

« Et peut-être vous ai-je jugé trop rigoureusement, je suis porté à être sévère ; et vous pouvez avoir agi par légèreté plus que je ne l'aurais cru possible chez un homme doué d'un cœur et d'une conscience. Nous ne sommes pas tous faits de même, et nous pouvons nous mal juger mutuellement. Dieu sait que c'est toute

la joie que je pourrais avoir maintenant que de penser de vous le mieux possible. »

Arthur aurait désiré retourner à la maison sans rien dire de plus, il était trop péniblement embarrassé intérieurement aussi bien que trop faible de corps pour désirer de pousser plus loin l'explication ce soir. Cependant ce fut un soulagement pour lui qu'Adam eût repris ce sujet d'une manière qui lui rendait la réponse moins difficile. Arthur était dans la triste position d'un homme franc et généreux qui a commis une faute lui faisant paraître la tromperie nécessaire. L'impulsion native de rendre la vérité pour la vérité, de répondre à la confiance par un franc aveu, devait être mise de côté, et le devoir était devenu une question de tactique. Ce qu'il avait fait réagissait sur lui, le gouvernait déjà tyranniquement, et le forçait à agir contrairement à ses sentiments habituels. Le seul moyen qui lui parut admissible maintenant était de tromper Adam jusqu'au bout ; de l'amener à avoir de lui une meilleure opinion qu'il ne méritait. Quand il entendit ces mots d'honnête rétractation, ce triste appel par lequel Adam terminait, il fut obligé de se réjouir du reste de confiance ignorante qu'il indiquait. Il ne répondit pas de suite, car il fallait de la prudence et non de la vérité.

« Ne parlez plus de notre colère, Adam, dit-il d'un ton languissant, car l'obligation de parler était un effort qui lui convenait peu ; je vous pardonne votre injustice momentanée, c'était tout naturel avec vos idées exagérées. Nous n'en serons pas moins bons amis, j'espère, pour nous être battus ; vous avez été le plus fort, et cela devait être, car je crois que c'est moi qui étais le plus coupable. Allons, touchons-nous la main. »

Arthur tendit la main, mais Adam resta sans bouger.

« Je n'aime pas à vous répondre « non, » monsieur, dit-il, mais je ne puis vous toucher la main avant que nous sachions clairement ce que nous entendons par là. Je n'aurais pas dû vous parler comme si vous m'aviez fait tort en le sachant, mais j'avais raison dans ce que je disais auparavant de votre conduite à l'égard d'Hetty, et je ne puis vous toucher la main comme si je vous tenais pour ami ainsi qu'auparavant, jusqu'à ce que vous ayez mieux éclairci cela. »

Arthur contint son orgueil et son ressentiment en retirant sa main. Il resta quelques instants silencieux, puis dit ensuite, avec le plus d'indifférence possible :

« Je ne sais pas ce que vous voulez dire par un éclaircissement, Adam… Je vous ai déjà dit que vous jugez trop sévèrement une petite préférence. Mais, si vous avez quelque raison de croire qu'il y ait là un danger, je pars samedi, et tout sera fini. Quant au chagrin que cela vous a fait, mon cœur en est peiné. Je ne puis rien dire de plus. »

Adam ne dit rien, mais se leva de sa chaise, et se tint debout le visage tourné vers une des fenêtres, comme s'il regardait les sombres sapins éclairés par la lune ; mais en réalité il ne sentait que le conflit qui se passait en lui. Qu'était devenue sa résolution de ne pas parler avant le lendemain ; il fallait maintenant continuer. Mais il se passa quelques minutes avant qu'il se retournât et s'approchât plus près d'Arthur, se tenant debout et le regardant :

« Je ferai mieux de parler franchement, dit-il avec un effort évident, quoique ce soit un rude travail. Vous voyez, monsieur, que ce n'est pas une bagatelle pour moi, si cela en est une pour

vous. Je ne suis pas un homme à faire la cour d'abord à une femme, puis ensuite à une autre, sans mettre beaucoup d'importance à savoir laquelle je prendrai. L'amour que je ressens pour Hetty est tel, que personne, je crois, ne peut le comprendre sans en avoir éprouvé un pareil, sinon Dieu qui l'a donné. Elle est plus pour moi que tout autre chose, excepté ma conscience et ma réputation. Et si ce que vous n'avez cessé de dire est vrai, que ce n'était qu'un badinage et un peu de coquetterie, comme vous l'appelez, auxquels votre départ va mettre un terme, eh bien, alors, j'attendrai, et j'espérerai que son cœur pourra me revenir un jour. J'ai de la répugnance à penser que vous puissiez me dire une fausseté, et je vous croirai sur parole, quelle que soit l'apparence des choses.

— Ce serait accuser Hetty plus que moi que de ne pas le croire, dit Arthur presque avec violence, se levant brusquement de son ottomane, et voulant s'éloigner. Mais il se laissa de nouveau tomber sur une chaise, en disant plus faiblement : Vous semblez oublier qu'en me soupçonnant vous l'attaquez elle-même.

— Non, monsieur, dit Adam d'une voix plus calme, comme s'il était soulagé, car il était trop franc pour faire une distinction entre une fausseté directe ou une indirecte. Non, monsieur, les choses n'ont pas la même valeur pour vous que pour elle. Vous agissez les yeux ouverts, quoi que vous puissiez faire ; mais comment savez-vous ce qui a pu se passer dans son esprit ? Elle n'est encore qu'une enfant, que tout homme doué d'une conscience devrait sentir de son devoir de protéger. Et, quels que soient vos sentiments, je sais que vous avez troublé ses idées. Je sais que son cœur s'est porté vers vous ; car il y a bien des choses que je ne comprenais pas et qui maintenant sont claires pour

moi. Mais vous semblez traiter légèrement ce qu'elle peut croire, vous n'y tenez pas.

— Pour Dieu, Adam, laissez-moi tranquille ! s'écria Arthur impétueusement ; je le sens assez sans que vous me tourmentiez. »

Il s'aperçut de son indiscrétion dès que les mots se furent échappés de ses lèvres.

« Eh bien, alors, si vous le sentez, répliqua Adam avec énergie ; si vous sentez que vous avez mis de fausses idées dans son esprit, en lui faisant croire que vous l'aimiez, tandis que vous n'aviez aucune intention sérieuse, j'ai à vous faire une demande, je ne parle pas pour moi, mais pour elle. Je vous demande de la détromper avant de partir. Vous ne partez pas pour toujours ; et, si vous la quittez en lui laissant croire que vous avez pour elle les mêmes sentiments qu'elle a pour vous, elle soupirera après votre retour, et le mal pourra devenir pire. Cela sera peut-être une vive douleur momentanée, mais qui lui épargnera du chagrin pour plus tard. Je vous demande de lui écrire une lettre, vous pouvez vous fier à moi pour être sûr qu'elle la recevra ; dites-lui la vérité, et accusez-vous de vous être conduit comme vous n'aviez aucun droit de le faire auprès d'une personne qui n'est pas votre égale. Je parle clairement, monsieur. Mais je ne puis parler autrement. Personne que moi ne peut en cela prendre soin d'Hetty.

— Je ferai ce que je jugerai nécessaire, dit Arthur de plus en plus irrité par ce mélange de détresse et d'inquiétude, sans vous faire de promesse. Je prendrai les mesures que je jugerai convenables.

— Non, dit Adam, d'un ton sec et décidé, cela ne peut suffire. Je veux savoir sur quel terrain je marche. Il faut que je sois cer-

tain que vous ayez mis fin à ce qui n'aurait jamais dû commencer. Je n'oublie point ce que je vous dois comme gentilhomme ; mais en ceci nous agissons d'homme à homme, et je ne puis renoncer à ce que je demande. »

Il n'y eut point de réponse pour quelques instants.

Ensuite Arthur dit : « Je vous verrai demain. Je n'en puis supporter davantage à présent ; je suis malade. » Il se leva en parlant, et prit son chapeau, comme pour partir.

« Vous ne la verrez plus ! s'écria Adam, avec un rapide retour de colère et de soupçon, s'approchant de la porte et s'y adossant, ou dites-moi qu'elle ne peut jamais être ma femme ; dites-moi que vous avez menti, ou bien promettez-moi ce que j'ai demandé. »

Adam, en proférant cette alternative, se dressait comme une terrible fatalité devant Arthur, qui avait fait un ou deux pas en avant, et s'arrêtait maintenant, faible, agité, malade de corps et d'esprit. Il leur parut long à tous deux, ce combat intérieur d'Arthur, avant qu'il dît faiblement : « Je promets : laissez-moi partir. »

Adam s'écarta de devant la porte et l'ouvrit ; mais, quand Arthur eut atteint le seuil, il s'arrêta de nouveau et s'appuya au montant.

« Vous n'êtes pas assez bien pour marcher seul, monsieur, dit Adam. Reprenez mon bras. »

Arthur ne répondit pas et se mit à marcher, Adam le suivant. Mais, après quelques pas, il s'arrêta de nouveau et dit froidement : « Je crois que je dois vous donner cette peine. Il se

fait tard maintenant, et l'on pourrait s'inquiéter sur mon compte à la maison. »

Adam lui donna le bras, et ils avancèrent, sans proférer une parole, jusqu'à l'endroit où étaient restés le panier et les outils.

« Il faut que je ramasse les outils, monsieur, dit Adam. Ils sont à mon frère. Je crains qu'ils ne se rouillent ; si vous voulez bien attendre une minute. »

Arthur resta tranquille, et ils n'échangèrent pas une parole jusqu'à leur arrivée à la porte latérale, où il espérait pouvoir rentrer sans être vu de personne. Il lui dit alors : « Je vous remercie ; je ne vous dérangerai pas plus longtemps.

— À quelle heure vous sera-t-il convenable que je vous voie demain, monsieur ? dit Adam.

— Vous pourrez me faire dire que vous êtes là à cinq heures, dit Arthur ; pas avant.

— Bonne nuit, monsieur, » dit Adam. Mais il n'entendit point de réponse ; Arthur était rentré.

Livre 4 · 29

Arthur ne passa point une nuit d'insomnie ; il dormit longtemps et bien. Car le sommeil vient malgré l'inquiétude, quand on est très-fatigué. À sept heures, il sonna et avertit Pym, lequel en fut bien étonné, qu'il allait se lever et qu'il fallait lui apporter son déjeuner à huit heures.

« Et vous ferez seller ma jument pour huit heures et demie et direz à mon grand-père, quand il descendra, que je suis mieux ce matin et que je suis sorti pour une promenade à cheval. »

Il était éveillé depuis une heure et ne pouvait rester plus longtemps au lit, car alors les souvenirs de la veille sont plus accablants ; si un homme peut seulement se lever, ne fût-ce que pour siffler ou fumer, il a un présent qui résiste au passé ; les sensations qui s'imposent effacent les souvenirs. Si l'on voulait, pour ainsi dire, faire une balance des impressions, on trouverait bien certainement que, dans les saisons de chasse, les regrets, les reproches de la conscience et les mortifications d'amour-propre pèsent bien moins sur les gentilshommes campagnards qu'à la fin du printemps ou en été. Arthur sentait qu'il retrouverait plus de fermeté virile à cheval. Même la présence de Pym, qui le servait avec sa déférence habituelle, lui redonnait du courage après les scènes de la veille. Car, sensible à l'opinion comme l'était Arthur, la perte du respect d'Adam était une blessure faite à son orgueil, qui remplissait son imagination de l'idée d'avoir baissé à tous les yeux.

Arthur, vous le savez, était d'un naturel aimant. Les actions bienveillantes avaient pour lui la facilité d'une habitude ; c'était le résultat de la faiblesse unie à de bonnes qualités, de l'égoïsme uni à la sympathie. Il n'aimait pas à voir souffrir, et il voulait que des yeux reconnaissants se portassent sur lui comme dispensateur du plaisir. À l'âge de sept ans, il avait un jour renversé d'un coup de pied le pot de soupe d'un vieux jardinier, simplement pour donner un coup de pied et sans réfléchir que c'était le dîner du vieillard ; mais, en apprenant cette triste vérité, il sortit de sa poche son porte-crayon favori et son couteau à manche d'argent

pour les lui offrir en compensation. Il avait toujours été depuis lors ce même Arthur, cherchant à effacer les offenses par des bienfaits. S'il y avait quelque aigreur dans son caractère, elle ne pouvait se faire jour que contre l'homme qui refusait de se réconcilier avec lui. Peut-être le moment était venu où elle allait paraître. Au premier moment, Arthur avait ressenti un vrai chagrin et le remords, en découvrant que le bonheur d'Adam était compromis par sa relation avec Hetty ; mais s'il y avait eu moyen d'offrir à Adam une compensation décuple, si des dons ou d'autres actes avaient pu rendre à Adam son contentement et son estime pour lui comme bienfaiteur, Arthur l'aurait fait non-seulement sans hésiter, mais il ne s'en serait senti que plus intimement lié à Adam et ne se serait jamais fatigué de le récompenser. Malheureusement Adam ne pouvait recevoir aucune rétribution ; son chagrin ne pouvait admettre de compensation ; son respect et son affection ne pouvaient être retrouvés par aucun acte expiatoire. Il restait là comme un obstacle insurmontable qu'aucune force ne pouvait renverser ; une représentation de ce qu'Arthur avait le plus d'horreur à croire, l'irrévocabilité de sa mauvaise action. Les paroles de mépris, le refus de prendre sa main, la domination exercée sur lui dans leur dernière conversation à l'Ermitage, par-dessus tout le souvenir d'avoir été terrassé, ce qu'un homme oublie difficilement, l'oppressaient d'une douleur cuisante qui dominait le repentir. Arthur aurait eu tant de plaisir à se persuader qu'il n'avait rien fait de mal ! Notre sens moral se fausse aux manières du grand monde et sourit quand les autres sourient ; mais, lorsqu'une personne appelle nos mauvaises actions de leur nom véritable, nous sommes portés à la considérer comme notre ennemie. Il en était ainsi d'Arthur ; le jugement porté par Adam, ses dures paroles, dérangeaient les sophismes

qu'il appelait à son aide. Non qu'Arthur se fût senti à l'aise devant la découverte d'Adam ! La lutte et les résolutions intérieures s'étaient changées en repentir et inquiétude. Il était désespéré pour Hetty et pour lui-même de devoir la laisser. Il avait toujours, au milieu des déterminations prises ou abandonnées, vu au delà de son amour et compris qu'il devait promptement se terminer par une séparation ; mais il était rempli d'inquiétude au sujet d'Hetty. Il avait découvert le rêve dans lequel elle vivait, espérant un jour être une grande dame, et, lorsqu'il lui avait annoncé pour la première fois son départ, elle lui avait demandé en tremblant de la laisser partir avec lui et de l'épouser. C'était la pénible connaissance de cette ignorance naïve qui avait donné le plus de mordant aux reproches d'Adam. Il n'avait jamais dit un mot dans le but de la tromper à cet égard ; cette illusion était complètement l'ouvrage de son imagination enfantine ; mais il était forcé de s'avouer qu'elle se basait en partie sur sa propre conduite. Et ce qui aggravait le mal, c'est qu'il n'avait point osé, dans la dernière soirée, laisser voir la vérité à Hetty ; il avait été obligé de la calmer par de douces paroles, dans la crainte de la jeter dans un violent désespoir. Il sentait vivement la situation ; il comprenait l'angoisse présente de cette personne chérie et pensait, avec une sombre anxiété, à la persistance que ce sentiment pourrait conserver en elle. C'était là le trait acéré qui le blessait ; il pouvait se défaire de tout autre en se persuadant lui-même d'espérer. Le tout s'était passé secrètement ; les Poyser n'avaient pas l'ombre d'un soupçon. Personne, excepté Adam, ne savait rien ; personne n'en saurait probablement jamais rien. Car Arthur avait fait comprendre à Hetty qu'il serait dangereux de trahir, par un mot ou un regard, qu'il y eût eu la moindre intimité entre eux ; et Adam, qui connaissait la moitié de leur secret, les aiderait plutôt à le

garder. C'était une malheureuse affaire, mais il n'était pas besoin de la rendre pire par des exagérations et des appréhensions imaginaires au sujet d'un mal qui pouvait ne jamais arriver. L'affliction temporaire d'Hetty serait probablement la pire conséquence. Mais Hetty aurait pu avoir du chagrin de toute autre manière que celle-ci. Et peut-être, par la suite, pourrait-il être à même de faire beaucoup pour elle, de lui donner une compensation à toutes les larmes qu'elle aurait versées à cause de lui. Elle serait redevable à cette douleur présente des soins qu'il prendrait d'elle dans l'avenir. C'est ainsi que le bien peut sortir du mal. Tel est le commode arrangement des choses !

Êtes-vous disposé à demander si c'est bien le même Arthur qui, il y a deux mois, avait cette fraîcheur de pensée, cet honneur délicat qui a peur de blesser même l'ombre d'un sentiment, lui qui pensait que sa propre estime intérieure était un tribunal plus élevé que l'opinion du monde, lui qui maintenant n'envisage pas un mal réel comme pouvant en créer d'autres ? Le même, je vous assure, seulement dans des conditions différentes. Nos actions agissent sur nous tout autant que nous agissons sur elles ; et, jusqu'à ce que nous sachions quelle a été ou quelle sera la combinaison particulière entre les faits extérieurs et les dispositions intimes, qui fait la valeur des actes d'un homme, il sera mieux de ne pas nous croire habiles à le juger. Il y a souvent dans nos actions une terrible contrainte qui peut, d'abord, changer un honnête homme en trompeur, et ensuite le réconcilier avec ce changement, par la raison qu'une seconde faute se présente à lui comme la seule chose qui soit bonne à faire. L'action qu'on regardait, avant de la commettre, avec ce mélange de bon sens et de pureté de sentiment qui constitue une âme saine, sera vue plus tard avec une ingénieuse habileté à s'excuser, au moyen de la-

quelle toutes les choses que les hommes peuvent appeler belles ou laides deviennent très-semblables.

Personne ne peut échapper aux conséquences d'un acte qui blesse son sentiment du juste, et l'effet était plus fort chez Arthur en raison du grand besoin de se respecter, qui avait été sa sauvegarde tant que sa conscience était encore à l'aise. S'accuser soi-même lui était trop pénible ; il ne pouvait le faire. Il cherchait à se persuader qu'il ne méritait pas trop de blâme ; il commença même à se prendre en pitié d'être dans la nécessité de tromper Adam ; c'était un procédé si contraire à sa propre nature ! Mais enfin c'était la seule chose qu'il y eût à faire.

Quel que fût le degré de sa faute, la conséquence l'en rendait fort malheureux, malheureux au sujet d'Hetty et au sujet de cette lettre qu'il avait promis de lui écrire, qui lui semblait tantôt une immense barbarie, tantôt la meilleure preuve d'affection qu'il pût lui donner. Au milieu de toutes ces réflexions jaillissait de temps en temps quelque défi soudain et passionné de toutes les conséquences ; il emmènerait Hetty, et aucune considération ne l'arrêterait ; peu lui importait le reste…

Dans cet état d'esprit, les quatre murs de sa chambre devenaient pour lui une prison intolérable ; ils semblaient l'étouffer et refouler sur lui cette masse de pensées contradictoires et de sentiments opposés dont une partie serait mise en fuite à l'air libre. Il n'avait qu'une heure ou deux pour se décider, il fallait redevenir libre et calme. Une fois sur le dos de Meg, à l'air frais de cette belle matinée, il serait plus maître de la situation.

Cette jolie bête piaffait sur le gravier et frémit de plaisir quand son maître lui caressa le museau et la flatta, en lui parlant d'un

ton plus caressant que d'ordinaire. Il ne l'aimait que mieux de ce qu'elle ne connaissait rien de ses secrets. Mais Meg aurait pu comprendre l'état d'esprit de son maître à ses allures.

Arthur la mit au petit galop jusqu'à cinq milles de distance du Château et se trouva au pied d'une colline où il n'y avait ni haies ni arbres pour border la route. Alors il jeta la bride sur le cou de Meg, réfléchit et se prépara à prendre une décision.

Hetty savait que leur rendez-vous de la veille devait être le dernier avant le départ d'Arthur ; il n'y avait aucune possibilité d'en arranger un autre sans exciter le soupçon. Elle s'était montrée comme une enfant épouvantée, incapable de penser à rien, mais ne sachant que pleurer à la mention de ce départ, puis relever la tête pour que ses larmes fussent essuyées par des baisers. Il ne pouvait que la consoler et la bercer dans la continuation de son rêve. Une lettre serait une affreuse manière de la réveiller brusquement ! Cependant il y avait de la vérité dans ce qu'Adam avait dit, que cela lui épargnerait la prolongation d'une illusion, qui pouvait être pire qu'un violent chagrin immédiat. Et c'était la seule manière de satisfaire Adam, qu'il fallait satisfaire pour plus d'une raison. S'il avait pu la revoir ! Mais c'était impossible ; il y avait entre eux une barrière d'obstacles, et une imprudence serait fatale. Pourtant, s'il pouvait la revoir ! mais quel bien en résulterait-il ? Seulement une plus grande souffrance pour lui à la vue et au souvenir de son désespoir. Séparée de lui, beaucoup de motifs la forceraient à s'observer.

Une crainte soudaine vint tomber comme une ombre au travers de son imagination, la crainte que, dans sa douleur, elle ne commît quelque action violente ; et à cette crainte s'en joignit de suite une autre, qui augmenta cette ombre. Mais il s'en secoua

avec la force de la jeunesse et de l'espérance. Pourquoi se peignait-il l'avenir sous une couleur si sombre ? Le contraire pouvait tout aussi bien arriver. Arthur se dit qu'il ne méritait point que les choses tournassent aussi mal ; il n'avait jamais eu d'avance l'intention de rien faire que sa conscience désapprouvât ; il avait été entraîné par les événements. Il y avait en lui une sorte de confiance intime qu'il était en réalité d'un si bon caractère, que la Providence ne le traiterait pas trop durement.

Àtout événement, il ne pouvait rien à ce qui allait arriver ; tout ce qu'il pouvait faire était de suivre la marche qui paraissait la meilleure pour le moment actuel. Et il se persuada que cette marche était d'ouvrir les voies entre Adam et Hetty. Le cœur de celle-ci pourrait réellement, après un peu de temps, revenir à Adam, comme il l'avait dit ; et, dans ce cas, il n'y aurait pas eu grand mal de fait, puisque le vif désir d'Adam était toujours d'en faire sa femme. Certainement Adam était trompé, trompé d'une manière qu'Arthur aurait ressentie comme une profonde offense, si on eût agi ainsi à son égard. C'était une réflexion qui obscurcissait la perspective consolante. Les joues d'Arthur s'enflammaient même de honte et d'irritation à cette pensée. Mais que pouvait faire un homme dans cette alternative embarrassante ? Il était engagé par l'honneur à ne pas dire un mot qui pût nuire à Hetty ; son premier devoir était de la protéger. Il n'aurait jamais pu mentir pour son propre compte. Bonté divine ! quel misérable fou il était de s'être mis dans un tel embarras ! et cependant, si jamais homme fut excusable, c'était bien lui. (Quel dommage que les conséquences de nos actes soient déterminées par des faits et non par des excuses !)

Donc il fallait écrire la lettre : c'était le seul moyen qui offrît une solution. Les larmes vinrent aux yeux d'Arthur à la pensée d'Hetty faisant cette lecture ; mais ce serait presque aussi pénible pour lui de l'écrire : il ne faisait rien qui lui fût facile à lui-même, et cette dernière pensée l'aida à arriver à une conclusion. Il n'aurait jamais pu, de propos délibéré, risquer une démarche qui fît de la peine à un autre en restant lui-même à l'aise. Même un mouvement de jalousie, à la pensée de céder Hetty à Adam, vint à le convaincre qu'il faisait un sacrifice.

Une fois qu'il en fut arrivé là, il tourna bride et repartit au petit galop pour rentrer à la maison, écrire cette lettre ; le reste du jour serait assez occupé pour qu'il n'eût plus le temps de regarder en arrière. Heureusement Irwine et Gawaine venaient dîner, et à midi, le lendemain, il y aurait bien des milles entre le Château et lui. La sensible Meg courait de plus en plus vite à chaque léger signe de son cavalier, jusqu'à ce que son petit galop fût devenu une course rapide.

« Je croyais qu'ils disaient que le jeune maître avait été pris de maladie l'autre soir, dit le vieux grognard John, le groom, au dîner des domestiques. Il a eu un accès de galop à partager la jument en deux, ce matin.

— C'est peut-être un des symptômes, John, répondit le facétieux cocher.

— Alors je voudrais qu'on le fît saigner pour ça, » dit John d'un air refrogné.

Adam s'était rendu de bonne heure au Château pour avoir des nouvelles d'Arthur, et avait été délivré de toute inquiétude sur les suites de son coup, en apprenant qu'il était sorti à cheval. À cinq

heures il s'y retrouva ponctuellement et fit savoir son arrivée. En peu de minutes Pym redescendit, tenant à la main une lettre qu'il remit à Adam, disant que le capitaine était trop occupé pour le voir, et avait écrit tout ce qu'il avait à dire. La lettre était adressée à Adam, mais il ressortit de la maison avant de l'ouvrir. Elle renfermait un pli cacheté, à l'adresse d'Hetty. Dans l'intérieur de l'enveloppe Adam lut :

« Dans la lettre incluse j'ai écrit tout ce que vous désirez. Je vous laisse à décider si vous ferez mieux de la remettre à Hetty ou de me la rendre. Demandez-vous encore une fois si vous ne prenez pas une mesure qui lui causera plus de peine que le simple silence.

« Il n'y a aucune nécessité à ce que nous nous revoyions. Nous nous rencontrerons dans de meilleurs sentiments d'ici à quelques mois.

« A. D. »

« Peut-être a-t-il raison de ne pas me voir, pensa Adam. Il est inutile que nous nous touchions la main et que nous nous disions amis. Nous ne le sommes pas, amis, et il est mieux de ne pas prétendre l'être. Je sais que le pardon est le devoir d'un homme, mais, à mon idée, cela peut seulement signifier que vous abandonnez toutes pensées de vengeance ; cela ne peut jamais vouloir dire que vous devez retrouver votre ancienne affection, car ce n'est pas possible. Il n'est plus le même pour moi, et je ne puis me sentir le même pour lui. Dieu me vienne en aide ! Je ne sais, en vérité, si je n'ai pas changé aussi pour d'autres. Il me semble comme si j'avais mesuré mon ouvrage avec une règle fausse, et que j'eusse à reprendre de nouveau toutes mes mesures. »

Mais la question au sujet de la lettre à remettre à Hetty absorba bientôt toutes les pensées d'Adam. Arthur s'était soulagé en remettant cette décision à Adam avec un avertissement, et Adam, qui n'était pas sujet à l'hésitation, hésitait en cela. Il se détermina à sonder le terrain, pour s'assurer, aussi bien qu'il le pourrait, de l'état d'esprit d'Hetty avant de lui remettre la lettre.

Livre 4 · 30

Le dimanche suivant, Adam accosta les Poyser à leur sortie de l'église, dans l'espérance d'une invitation à les accompagner chez eux. Il avait la lettre dans sa poche et désirait vivement trouver une occasion d'être seul avec Hetty pour lui parler. Il n'avait pu voir son visage à l'église, parce qu'elle avait changé de place ; et, quand il s'approcha d'elle pour lui toucher la main, elle avait l'air hésitant et contraint. Il s'y attendait, car c'était la première fois qu'elle le rencontrait depuis qu'il l'avait vue avec Arthur dans le bosquet.

« Allons, venez avec nous, Adam, » dit M. Poyser, au tournant du chemin ; et, dès qu'ils furent dans les champs, Adam se hasarda à offrir son bras à Hetty. Les enfants leur donnèrent bientôt l'occasion de rester un peu en arrière, et alors Adam lui dit :

« Voulez-vous vous arranger à ce que je puisse me promener un peu avec vous ce soir au jardin, si le beau temps continue, Hetty ? J'ai quelque chose de particulier à vous dire. »

Hetty répondit : « Très-bien ! » Elle était réellement tout aussi désireuse qu'Adam d'avoir un entretien seule avec lui ; elle était

fort anxieuse de savoir ce qu'il pensait d'elle et d'Arthur ; il avait dû les voir s'embrasser, elle le savait, mais elle n'avait aucun soupçon de la scène qui s'était passée entre eux plus tard. Son premier sentiment avait été qu'Adam serait très-fâché contre elle et en parlerait peut-être à sa tante et à son oncle ; mais il n'était jamais entré dans son esprit qu'il osât dire quelque chose au capitaine Donnithorne. Elle eut du soulagement de ce qu'il se conduisît avec tant de bonté pour elle en ce jour et qu'il désirât lui parler seule, car elle avait tremblé, en le voyant venir avec eux, qu'il n'eût l'intention de parler. Mais maintenant qu'il désirait lui parler en tête à tête, elle saurait ce qu'il pensait et ce qu'il comptait faire. Elle espérait l'amener à ne faire que ce qu'elle désirât ; peut-être même pourrait-elle le persuader qu'elle ne s'embarrassait pas d'Arthur, et elle savait bien qu'aussi longtemps qu'Adam penserait pouvoir espérer qu'elle l'acceptât, il lui obéirait. De plus, il fallait qu'elle eût l'air de l'encourager, sinon son oncle et sa tante seraient peut-être fâchés et la soupçonneraient d'avoir quelque attachement secret.

Le petit cerveau d'Hetty s'occupait de cette combinaison tandis qu'elle était suspendue au bras d'Adam, et répondait « oui » ou « non » à quelques légères observations qu'il lui faisait sur la quantité de fruits d'aubépine qu'il y aurait pour les oiseaux l'hiver suivant, et sur les nuages qui étaient trop bas pour durer jusqu'au lendemain matin. Lorsqu'ils rejoignirent son oncle et sa tante, elle put suivre le cours de ses pensées sans interruption, car M. Poyser était d'avis que, si un jeune homme aimait à avoir à son bras une jeune fille qu'il courtisait, il pouvait en même temps désirer une petite conversation raisonnable sur les affaires ; et, pour son compte, il serait bien aise d'apprendre les nouvelles les plus récentes de ce qui se passait au Château. Ainsi, pendant le

reste de sa promenade, il accapara la conversation d'Adam ; Hetty put former ses petits projets et inventer ses petites scènes d'habile flatterie, tout en marchant le long des haies au bras de l'honnête Adam, aussi bien qu'eût pu le faire dans son boudoir une élégante coquette. Car, si une beauté villageoise a sous son simple costume le cœur léger, il est étonnant combien elle ressemble, par sa manière de penser, à une dame du grand monde, qui emploie son intelligence cultivée à résoudre le problème de pouvoir faire quelques imprudences sans se compromettre. Peut-être la ressemblance n'était-elle pas moins grande de ce qu'Hetty se sentait en même temps très-malheureuse, car sa séparation d'avec Arthur doublait son chagrin. Puis venait se joindre à ce tumulte des passions et de la vanité une crainte vague et incertaine que l'avenir ne s'arrangeât d'une manière toute différente de ses rêves. Elle se rattachait aux paroles d'espoir consolateur qu'Arthur avait proférées dans leur dernière entrevue. « Je reviendrai à Noël, et alors nous verrons ce qui se pourra faire. » Elle se fiait à la persuasion que, l'aimant tellement, il ne pourrait jamais être heureux sans elle, et renfermait en son cœur ce cher secret avec fierté, satisfaite de sa supériorité sur toutes les autres jeunes filles qu'elle connaissait : un gentilhomme l'adorait ! Mais l'incertitude de l'avenir, les possibilités auxquelles elle ne pouvait donner aucune forme, commençaient à l'oppresser comme le poids invisible de l'air ; elle était seule sur sa petite île de songes, et tout autour d'elle était cette sombre mer inconnue sur laquelle Arthur était allé. Elle ne pouvait rien retrouver qui pût ranimer son courage en regardant dans l'avenir, mais seulement, en cherchant dans le passé, elle essayait de créer une confiance basée sur des mots et des caresses. Souvent, depuis le jeudi soir, ses vagues inquiétudes s'étaient presque effacées derrière la crainte plus réelle

qu'Adam ne divulguât ce qu'il savait à son oncle et à sa tante, et sa proposition subite de lui parler à elle seule avait occupé ses pensées d'une manière nouvelle. Elle était bien décidée à ne pas perdre l'occasion de cette soirée ; quand les garçons allèrent au jardin et que Totty demanda de les suivre, Hetty, avec une bonne volonté qui surprit madame Poyser, lui dit :

« J'irai avec elle, tante. »

Il ne parut point surprenant qu'Adam dît qu'il irait aussi, et ils furent bientôt laissés seuls sur l'allée près des noisetiers, pendant que les garçons s'occupaient ailleurs à cueillir de grosses noix vertes pour jouer, et que Totty les regardait de l'air de contemplation d'un poupard. Il n'y avait que peu de temps, à peine deux mois, qu'Adam avait eu l'esprit rempli de douces espérances, en se trouvant près d'Hetty, dans ce jardin. Le souvenir de cette scène l'avait souvent accompagné depuis le jeudi soir ; ces rayons du soleil à travers les branches du pommier, les grappes vermeilles, la douce rougeur d'Hetty, ne pouvaient s'effacer de sa mémoire. Ce même souvenir lui revenait intempestivement dans cette triste soirée aux nuages menaçants, mais il essaya de le chasser, de peur que quelque émotion ne l'entraînât à en dire plus qu'il n'était nécessaire pour le bien d'Hetty.

« Après ce que j'ai vu jeudi soir, Hetty, commença-t-il, vous ne trouverez pas que je prenne trop de liberté dans ce que je vais vous dire. Si vous aviez été courtisée par quelque homme qui voulût faire de vous sa femme, et que j'eusse su que vous l'aimiez et désiriez l'accepter, je n'aurais pas le moindre droit de vous dire un mot à ce sujet ; mais quand je vois un monsieur vous faire la cour, lui qui ne pourra jamais vous épouser et qui ne pense pas à le faire, je me sens engagé à intervenir en votre faveur. Je ne puis

en parler à ceux qui vous tiennent lieu de parents, car cela pourrait causer plus de désagrément qu'il n'est nécessaire. »

Les paroles d'Adam délivrèrent Hetty d'une de ses craintes, mais elles avaient un sens qui la mettait sous le poids d'une appréhension croissante. Elle était pâle et tremblante, cependant elle eût contredit vivement Adam, si elle avait osé trahir ses sentiments. Elle restait silencieuse.

« Vous êtes si jeune, vous le savez, Hetty, continua-t-il presque tendrement, et vous ne connaissez pas grand'chose de ce qui se passe dans le monde. Il est juste que je fasse tout ce que je puis pour empêcher que vous ne vous mettiez dans le chagrin, faute de savoir où l'on veut vous conduire. Si quelqu'un d'autre que moi savait ce que je sais de votre rendez-vous avec un monsieur, et des présents que vous en avez reçus, on parlerait de vous légèrement et vous perdriez votre réputation. De plus, vous auriez à souffrir en votre cœur d'avoir donné votre amour à un homme qui ne pourra jamais vous épouser et prendre soin de vous pendant toute votre vie. »

Adam s'arrêta et regarda Hetty, qui arrachait les feuilles du noisetier et les froissait dans sa main. Ses petits projets et discours prémédités l'avaient tous abandonnée comme une leçon mal apprise, sous l'influence de la terrible agitation produite par les paroles d'Adam. Il y avait une force cruelle dans leur calme certitude, qui menaçait d'attaquer et d'écraser ses faibles espérances et ses rêves. Elle voulait leur résister, elle désirait les repousser et les contredire violemment ; mais la volonté de cacher ce qu'elle sentait la dirigeait encore. Ce n'était qu'une aveugle inspiration maintenant, car elle était incapable de calculer l'effet de ses paroles.

« Vous n'avez aucun droit de dire que je l'aime, » dit-elle d'une voix basse mais impétueuse, en arrachant une autre feuille et la déchirant.

Elle était bien belle dans sa pâleur et son agitation, avec ses yeux dilatés et sa respiration plus brève que d'habitude. Le cœur d'Adam était ému pour elle tandis qu'il la regardait. Ah ! s'il pouvait seulement la consoler, l'encourager et lui épargner cette douleur ; s'il avait quelque espèce de puissance qui pût l'aider à secourir cette pauvre âme en peine, comme il aurait pu secourir son corps devant tout danger !

« Je doute que cela soit, Hetty, dit-il tendrement ; car je ne puis croire que vous laisseriez un homme vous embrasser en tête à tête, vous donner une boîte d'or avec ses cheveux, que vous iriez vous promener au bosquet pour le rencontrer, si vous ne l'aimiez point. Ce n'est pas vous que je blâme, car je sais que cela aura commencé peu à peu, jusqu'à ce que vous n'ayez plus été capable de vous en empêcher. C'est lui que j'accuse d'avoir volé votre amour de cette manière, quand il savait qu'il ne pourrait jamais vous faire une juste réparation. Il s'est amusé et a fait de vous un jouet, il n'a point pensé à vous et n'a pas agi comme un homme aurait dû le faire.

— Oui, il s'inquiète de moi ; je le sais mieux que vous, » dit Hetty en éclatant. Tout était oublié, excepté le chagrin et la colère qu'elle éprouvait aux paroles d'Adam.

« Non, Hetty, dit Adam, s'il s'était inquiété de vous comme il le devait, il ne se serait jamais conduit ainsi. Il m'a dit lui-même que ses baisers et ses présents ne signifiaient rien, et il désirait me faire croire aussi que vous n'y attachiez pas d'importance non

plus. Mais j'en sais plus que cela. Je ne puis m'empêcher de croire que vous vous êtes fiée à ce qu'il vous aimait assez pour vous épouser, quoique étant un gentilhomme. Et c'est à ce sujet que je dois vous parler, Hetty, de crainte que vous ne vous trompiez vous-même. Cette pensée n'est jamais entrée dans sa tête.

— Comment le savez-vous ? Comment osez-vous le dire ? » dit Hetty, s'arrêtant dans sa marche et tremblante. La terrible décision du ton d'Adam la frappait de crainte. Il ne lui restait point assez de présence d'esprit pour réfléchir qu'Arthur devait avoir ses raisons pour ne pas dire la vérité à Adam. Ses paroles et ses regards étaient suffisants pour le déterminer ; il fallait lui donner la lettre.

« Peut-être vous ne pouvez me croire, Hetty, parce que vous pensez trop bien de lui, parce que vous supposez qu'il vous aime plus qu'il ne le fait. Mais j'ai dans ma poche une lettre qu'il a écrite lui-même pour que je vous la donne. Je ne l'ai pas lue ; il m'a dit qu'elle contenait toute sa pensée. Mais, avant que je vous la remette, réfléchissez bien, Hetty, et ne la laissez pas agir trop fortement sur vous. Il n'eût pas été bon qu'il eût voulu faire la folie de vous épouser ; cela n'aurait amené aucun bonheur réel. »

Hetty ne dit rien : elle sentait renaître l'espérance à la mention d'une lettre qu'Adam n'avait pas lue. Elle contiendrait quelque chose de tout différent que ce qu'il croyait.

Adam sortit la lettre, mais il la retint encore dans sa main, en disant d'un ton de tendre sollicitude :

« Vous ne m'en voudrez pas, Hetty, de ce que c'est par mon moyen que ce chagrin vous arrive. Dieu sait que j'en aurais supporté un bien plus grand pour vous l'épargner. Et pensez bien

qu'il n'y a personne que moi qui sache rien de tout ceci ; et que je prendrai soin de vous comme si j'étais votre frère. Vous êtes pour moi la même que vous avez toujours été, car je ne crois pas que vous ayez rien fait de mal en le voulant. »

Hetty avait mis la main sur la lettre, mais Adam ne la lâcha pas avant d'avoir fini de parler. Elle ne fit aucune attention à ce qu'il disait, elle n'avait pas écouté ; mais quand il l'eut cédée, elle la mit dans sa poche sans l'ouvrir, et commença à marcher plus vite, comme désireuse de rentrer.

« Vous avez raison de ne pas la lire à présent, dit Adam. Lisez-la quand vous serez toute seule. Mais restez encore un moment dehors, et appelons les enfants ; vous êtes si pâle et avez l'air si souffrant, que votre tante pourrait le remarquer. »

Hetty comprit cet avertissement. Il lui rappelait la nécessité de retrouver ses moyens innés de dissimulation qui avaient cédé sous le choc des paroles d'Adam. Puis elle avait la lettre dans sa poche ; elle était sûre qu'il y avait de la consolation dans cette lettre, en dépit d'Adam. Elle courut chercher Totty, et reparut bientôt après, ayant repris ses couleurs, et ramenant l'enfant qui faisait une aigre grimace, parce qu'elle avait été obligée de jeter une pomme mal mûre dans laquelle elle avait enfoncé ses petites dents.

« Hop, Totty, dit Adam, viens à cheval sur mes épaules, tu seras bien haut, tu pourras toucher la pointe des arbres. »

Quel petit enfant a jamais refusé le plaisir de se sentir prendre et enlever dans les airs ? Je ne crois pas que Ganymède ait crié quand l'aigle l'emporta et finit peut-être par le déposer sur l'épaule de Jupiter. Totty souriait avec complaisance de ce poste

élevé et sûr, et cette vue fut agréable aux yeux de sa mère, lorsque, debout à la porte de la maison, elle vit venir Adam avec son petit fardeau.

« Dieu bénisse ta douce figure, ma chérie, » dit-elle ; l'amour maternel remplissant ses yeux brillants de douceur, comme Totty se penchait en avant et lui tendait les bras. Elle n'avait point de regards pour Hetty à ce moment, et se contenta de lui dire : « Il vous faut aller tirer de l'ale, Hetty ; les filles sont toutes deux au fromage. »

Lorsque l'ale fut tirée et la pipe de son oncle allumée, il fallut coucher Totty, puis la redescendre en chemise de nuit, parce qu'elle pleurait au lieu de s'endormir. Puis il fallut préparer le souper, et Hetty devait être continuellement là pour aider. Adam resta jusqu'à ce qu'il vît que madame Poyser attendait son départ, conversant avec elle et son mari aussi continuellement que possible, afin de laisser Hetty plus à l'aise. Il restait, parce qu'il désirait la voir en sûreté pendant cette soirée, et il fut enchanté de l'empire qu'elle avait sur elle-même. Il savait qu'elle n'avait point eu le temps de lire la lettre ; mais il ne se doutait pas qu'elle était surexcitée par l'espoir secret que cette lettre contredirait tout ce qu'il lui avait dit. Il lui était pénible de la quitter en pensant qu'il se passerait plusieurs jours avant qu'il pût savoir comment elle supportait son malheur. Mais enfin il fallait partir, et tout ce qu'il put faire fut de lui serrer la main en lui disant adieu, et d'espérer qu'elle le prendrait comme un signe que son amour à lui serait toujours un refuge pour elle, qu'il était toujours le même qu'auparavant. Quelle activité dans ses pensées ! comme il cherchait, en retournant chez lui, des excuses pour la plaindre de sa légèreté ; pour mettre toute sa faiblesse sur le

compte de sa douce nature aimante ; pour blâmer Arthur, toujours avec moins de disposition à admettre qu'on pût aussi excuser sa conduite ! Son exaspération à la pensée de la souffrance d'Hetty, et aussi à celle qu'elle était pour toujours, peut-être, perdue pour lui, le rendait sourd à tout plaidoyer en faveur du faux ami qui avait causé ce malheur. Adam était un homme à vue claire, à esprit juste. Mais, si Aristide le Juste fut jamais amoureux et jaloux, ce ne fut point alors qu'il se montra magnanime. Je ne puis affirmer qu'Adam, dans ces jours malheureux, n'éprouvât plus qu'une indignation motivée et une pitié aimante. Il était amèrement jaloux. Plus son amour le rendait indulgent à l'égard d'Hetty, plus cette amertume se faisait jour dans ses sentiments pour Arthur.

« Elle pouvait bien avoir la tête tournée, pensait-il, quand un gentilhomme avec de belles manières et de beaux habits, de belles mains blanches, et parlant comme savent le faire les gens du grand monde, venait près d'elle, se présentait avec une hardiesse que ne peut avoir un homme qui n'est que son égal ; et ce sera beaucoup si elle peut jamais aimer quelqu'un du peuple à présent. » Il sortit ses mains de sa poche et les regarda, il regarda ces muscles durs et ces ongles rompus. « Je suis encore un drôle de corps ; je ne sais pas, maintenant, en y pensant, ce qu'il y a en moi que puisse aimer une femme ; et pourtant j'aurais pu en trouver une autre assez facilement, si mon cœur ne s'était attaché à elle. Mais cela ne fait pas grand'chose, ce que les autres femmes peuvent penser de moi, si elle ne peut m'aimer. Elle aurait pu le faire, peut-être aussi bien que pour tout autre homme ; il n'y a personne par ici que j'eusse redouté, s'il n'était pas venu se mettre entre nous deux ; mais maintenant elle va me trouver haïssable parce que je suis si différent de lui. Cependant, qui sait,

si elle ne se retournera point, quand elle découvrira que tout ce temps il la traitait sans importance. Elle pourrait venir à apprécier un homme qui serait heureux de s'attacher à elle pour toute sa vie. Mais il faut que je remette cela à plus tard ; de toute manière, je dois seulement être reconnaissant que les choses n'aient pas été pires ; je ne suis pas le seul homme qui ait à cheminer sans beaucoup de bonheur dans cette vie. Il se fait encore une bonne quantité d'ouvrage avec un cœur triste. C'est la volonté de Dieu, cela doit nous suffire ; nous ne pourrions mieux savoir comment les choses devraient être qu'il ne le sait, je suppose, dussions-nous passer notre vie à le chercher. Mon plaisir au travail aurait été bien gâté, si je l'avais vue dans la tristesse et la honte, et cela par l'homme auquel j'ai toujours été fier de penser. Puisque cela m'a été épargné, je n'ai aucun droit de murmurer. Quand un homme a tous ses membres entiers, il peut bien supporter quelques contusions. »

Comme Adam enjambait une limite à ce point de ses réflexions, il aperçut un homme qui marchait devant lui le long du champ. Il reconnut que c'était Seth, revenant d'un sermon du soir, et pressa le pas pour le rejoindre.

« Je croyais que tu serais de retour à la maison avant moi, dit-il, comme Seth se retournait pour l'attendre, car je suis plus en retard qu'à l'ordinaire, ce soir.

— Oui, je suis en retard aussi, car je suis entré en conversation, après la réunion, avec John Barness, qui s'était déclaré dernièrement dans un état de grâce, et j'avais une question à lui faire sur ce qu'il éprouvait. C'est un de ces sujets qui vous mènent plus loin que vous ne pensez, ils ne se trouvent pas facilement le long de la route. »

Ils marchèrent ensemble en silence deux ou trois minutes. Adam n'était pas disposé à entrer dans les subtilités de l'expérience religieuse, mais il l'était à échanger un ou deux mots d'affection fraternelle et de confiance avec Seth. C'était en général une impulsion rare chez lui, malgré l'amitié qui unissait les deux frères. Ils ne se parlaient presque jamais d'affaires personnelles, et ne faisaient guère plus qu'une allusion à leurs chagrins domestiques. Adam était, par nature, réservé en matière de sentiments quelconques, et Seth éprouvait une espèce de timidité envers son frère plus pratique.

« Seth, mon garçon, dit Adam en mettant son bras sur l'épaule de son frère, as-tu appris quelque chose de Dinah Morris depuis qu'elle est partie ?

— Oui, dit Seth, elle m'avait dit que je pourrais lui écrire au bout de quelque temps pour lui dire comment nous allions, et comment notre mère supportait son chagrin. Aussi l'ai-je fait il y a quinze jours ; je lui ai dit que tu avais un nouvel emploi, combien la mère était plus satisfaite ; et mercredi passé, en allant à la poste à Treddleston, j'ai trouvé une lettre d'elle. Je pense que tu seras peut-être bien aise de la lire ; mais je ne t'en ai rien dit, parce que tu paraissais si préoccupé d'autres choses. C'est tout à fait facile à lire, elle a une écriture étonnante pour une femme. »

Seth avait sorti la lettre de sa poche et la présentait à Adam, qui dit en la prenant :

« Ah ! mon garçon, j'ai un rude poids à supporter pour le moment ; il ne faut pas m'en vouloir si je suis un peu plus silencieux et plus sérieux qu'à l'ordinaire. Le chagrin ne fait pas que je m'in-

téresse moins à toi. Je sais bien que nous serons unis jusqu'à la fin.

— Je ne prends rien en mal de toi, Adam ; je sais bien ce que cela signifie si tu es un peu bref avec moi de temps en temps.

— Voilà la mère qui ouvre la porte pour regarder si nous venons, dit Adam, comme ils montaient la pente. Elle est restée assise dans l'obscurité, comme d'habitude. Bien, Gyp, bien ! tu es content de me voir ? »

Lisbeth rentra promptement pour allumer une chandelle, car elle avait entendu le craquement désiré des pas sur l'herbe, avant le joyeux aboiement de Gyp.

« Eh ! mes garçons, les heures n'ont jamais été si longues depuis que je suis née que ce bienheureux dimanche soir. Qu'avez-vous pu faire tous les deux jusqu'à présent ?

— Tu ne devrais pas rester assise dans l'obscurité, mère, dit Adam ; cela fait paraître le temps plus long.

— Eh ! qu'aurais-je à faire de brûler la chandelle un dimanche, quand je suis seule, et que c'est péché de faire un bout de tricotage ? La lumière du jour dure assez longtemps pour regarder dans le livre que je ne puis pas lire. Ça ferait une belle manière de raccourcir le temps, que de perdre de la bonne chandelle. Mais lequel de vous veut avoir son souper ? Vous devez être affamés ou rassasiés, je pense, car il est bien tard.

— J'ai faim, mère, dit Seth, en s'asseyant à la petite table, qui avait été mise pendant qu'il faisait encore jour.

— J'ai eu mon souper, dit Adam. Ici, Gyp, ajouta-t-il, en prenant quelques pommes de terre froides de la table, et en caressant la rude tête grise qui levait les yeux vers lui.

— Tu n'as pas besoin de donner au chien, dit Lisbeth : je l'ai déjà nourri. Il n'y a pas de risque que je l'oublie, quand c'est tout ce que j'ai de toi sur quoi je puisse poser les yeux.

— Alors, Gyp, dit Adam, allons nous coucher. Bonne nuit, mère ; je suis très-fatigué.

— Qu'est-ce qui le chagrine, sais-tu ? dit Lisbeth à Seth, quand Adam fut monté. Il est comme frappé à mort depuis un ou deux jours, il est si abattu. Je l'ai trouvé à l'atelier cette après-midi, après ton départ, assis à ne rien faire, pas même un livre devant lui.

— Il a une quantité d'ouvrage à faire maintenant, mère, dit Seth, et je crois qu'il a un peu de chagrin dans l'esprit. N'ayez pas l'air d'y faire attention, parce que cela le blesse quand vous le remarquez. Soyez aussi bonne pour lui que vous pourrez, mère, et ne dites rien qui puisse le fâcher.

— Eh ! que parles-tu que je puisse le fâcher ? et que puis-je être d'autre qu'attentive pour lui ? Je lui ferai un gâteau à l'eau demain pour son déjeuner. »

Adam avait ôté son habit et son gilet et lisait la lettre de Dinah à la lueur de sa mauvaise chandelle.

« Votre lettre est restée trois jours à la poste à ma connaissance, car je n'avais pas assez d'argent pour en payer le port. Nous sommes ici dans un temps de grands besoins et de grandes maladies, avec ces pluies qui sont tombées comme si les fenêtres

du ciel s'étaient de nouveau ouvertes ; mettre de côté de l'argent, un jour après l'autre, dans un tel moment, quand il y a tant de gens dans un pressant besoin de toutes choses, serait une marque de défiance comme était celle de mettre à part la manne. Je vous parle de ceci, parce que je ne voudrais pas que vous me trouvassiez lente à répondre, ou ayant peu de satisfaction de la joie que vous cause l'avantage mondain arrivé à votre frère Adam. L'honneur et l'amitié que vous mettez en lui sont très-naturels, car Dieu lui a fait de grands dons, et il en use comme le faisait le patriarche Joseph, qui, lorsqu'il fut élevé à un poste de pouvoir et de confiance, avait, malgré cela, ses pensers tendrement portés vers son père et son jeune frère.

« Mon cœur s'est attaché à votre vieille mère depuis qu'il m'a été donné d'être près d'elle au jour de sa tristesse. Parlez-lui de moi et dites-lui que je la comprends souvent dans mes prières ; et le soir, quand je suis assise dans l'obscurité, comme je l'étais avec elle, et que, nous tenant la main, je lui disais les paroles de consolation qui m'étaient données. Ah ! c'est un temps béni, n'est-ce pas, Seth, que celui où la lumière extérieure s'éteint, et où le corps est un peu fatigué de son travail. Alors la lumière intérieure brille d'une plus grande clarté, et nous avons plus profondément le sentiment d'être soutenus par la force divine. Je m'assieds dans l'obscurité de ma chambre, je ferme les yeux, et il me semble être hors de mon corps et ne plus avoir besoin de rien. Car alors, et les fatigues et les tristesses, et l'aveuglement et le péché, que j'ai eu sous les yeux et sur lesquels j'étais disposée à pleurer, — oui, toute l'angoisse des femmes et des enfants, qui m'enveloppa quelquefois comme d'une nuit soudaine, — je puis tout supporter avec souffrance volontaire, comme si je partageais la croix du Rédempteur, car, je le sens, je le sens, l'amour infini

souffre aussi ; oui, dans la plénitude de sa connaissance, il souffre, il languit, il gémit, et ce n'est qu'un aveugle égoïsme qui peut désirer être exempt de la douleur sous laquelle toute la création est gémissante et travaillée. Certainement, il n'y a pas de véritable bénédiction à être exempt de peines, tant que l'affliction et le péché sont dans le monde, car la tristesse fait partie de l'Amour, et l'Amour ne cherche pas à la rejeter loin de lui. Ce n'est pas l'esprit seul qui me dit ces choses, je les vois dans toute l'œuvre et les paroles de l'Évangile. N'y a-t-il pas un plaidoyer dans le ciel ? N'y a-t-il pas l'Homme des douleurs dans ce corps du Crucifié avec lequel il y est monté ? Et n'est-il pas un avec l'Amour infini lui-même, comme notre corps est un avec nos douleurs ?

« Ces pensées m'ont beaucoup dominée dernièrement, et j'ai vu avec clarté la signification de ces paroles : Si quelqu'un m'aime, qu'il se charge de ma croix ! Je les ai entendu développer, comme si elles signifiaient les douleurs et les persécutions que nous attirons sur nous en confessant Jésus. Mais certainement c'est une pensée étroite. La véritable croix du Rédempteur, c'était le péché et les douleurs de ce monde ; c'était là ce qui pesait lourdement sur son cœur, et c'est cette croix que nous devons partager avec lui ; c'est la coupe que nous devons boire avec lui, si nous voulons avoir quelque part à cet amour divin qui est un avec sa douleur.

« Quant à ma position extérieure, dont vous vous informez, j'ai eu toutes choses en abondance. J'ai eu de l'occupation constante à la filature, quoique d'autres bras aient été renvoyés pendant quelque temps ; et mon corps s'est grandement fortifié, en sorte que je ne sens que peu de fatigue après avoir longtemps

marché ou parlé. Ce que vous me dites de votre intention de rester chez vous, avec votre mère et votre frère, me montre que vous êtes dirigé suivant la vérité ; votre place vous est indiquée là par une démonstration claire, et chercher une plus grande bénédiction ailleurs serait comme de déposer une offrande trompeuse sur l'autel et s'attendre à ce que le feu du ciel vînt la consumer. Mon œuvre et ma joie sont ici au milieu des montagnes, et quelquefois je sens que je tiens trop à ma vie parmi les gens d'ici, et que je serais rebelle si j'étais appelée à les quitter.

« J'ai des remercîments à vous faire pour ce que vous me dites sur les chers amis de la Grand'Ferme ; car, quoique je leur aie envoyé une lettre, d'après le désir de ma tante, depuis que je suis de retour de mon séjour chez eux, je n'ai pas reçu de réponse. Ma tante n'a pas à sa disposition la plume d'un secrétaire, et l'ouvrage de la maison est suffisant pour sa journée, car elle est faible de corps. Mon cœur tient à elle et à ses enfants, comme étant ce qui me touche le plus près en la chair, et aussi à tout dans cette maison. Je suis continuellement transportée près d'eux dans mon sommeil, et souvent, au milieu de mon travail et même d'un discours, leur pensée se fait jour en mon cœur comme s'ils étaient dans le besoin et l'affliction, ce qui est encore obscur pour moi. Il peut s'y passer quelque chose ; mais j'attends d'en être instruite. Vous dites qu'ils sont tous bien.

« Nous nous reverrons étant en nos corps, je l'espère, quoique peut-être pas de longtemps, car les frères et sœurs de Leeds sont désireux de m'avoir au milieu d'eux, quand j'aurai de nouveau une porte ouverte pour quitter Snowfield.

« Adieu, cher frère, ou plutôt au revoir. Car les enfants de Dieu, auxquels il a été accordé de se rencontrer face à face pour

avoir communion ensemble, et de sentir le même esprit travaillant en eux, ne peuvent plus jamais être séparés, lors même que les montagnes s'élèvent entre eux. Car leurs âmes sont indéfiniment étendues par cette union, qui se lie à toutes leurs pensées comme une nouvelle force.

« Votre fidèle sœur et compagne en l'œuvre du Christ,

« Dinah Morris. »

« Je n'ai pas l'habileté d'écrire les mots aussi petits que vous le faites, et ma plume marche lentement. Aussi suis-je arrêtée, et ne dis que peu de ce qui est dans ma pensée. Donnez à votre mère un baiser de ma part. Elle m'a demandé deux fois de l'embrasser lorsque nous nous sommes séparées. »

Adam avait replié la lettre et méditait, le front appuyé sur son bras à la tête de son lit, quand Seth monta.

« Tu as lu la lettre ? dit Seth.

— Oui, dit Adam. Je ne sais trop ce que j'aurais pensé d'elle et de sa lettre, si je ne l'avais jamais vue. J'ose dire que j'aurais pensé qu'une femme qui prêche est insupportable. Mais c'est une personne qui fait trouver bien tout ce qu'elle dit et fait, et il me semblait la voir et l'entendre parler, en lisant sa lettre. C'est étonnant comme je me rappelle ses regards et sa voix. Elle te donnerait un bonheur rare, Seth ; c'est juste la femme qu'il te faudrait.

— Il ne sert de rien d'y penser, dit Seth d'un ton découragé. Elle m'a parlé très-positivement, et ce n'est pas une femme à dire une chose et à en penser une autre.

— Non, mais ses sentiments peuvent se changer plus tard. Une femme peut en venir par degrés à aimer. Le meilleur feu n'est pas celui qui flambe le plus vite. J'aimerais que tu allasses la voir bientôt. Je te faciliterai le moyen d'être absent pour trois ou quatre jours, et ce ne serait pas une grande marche pour toi, seulement de vingt à trente milles.

— J'aimerais à la revoir de toutes manières, si cela ne lui déplaisait pas que j'y aille, dit Seth.

— Elle n'en sera point fâchée, dit Adam avec assurance en se levant et posant son habit. Ce serait un grand bonheur pour nous tous, si elle t'acceptait, car la mère se faisait à elle d'une manière étonnante et paraissait très-contente de l'avoir là.

— Ah ! dit Seth avec assez de timidité, Dinah aime bien aussi Hetty ; elle s'en occupe beaucoup. »

Adam ne répondit rien, et aucun autre mot que « Bonne nuit ! » ne s'échangea entre eux.

Livre 4 · 31

Les jours n'étaient plus assez longs pour aller se coucher sans chandelle, même dans les habitudes peu tardives de la maison de madame Poyser, et Hetty en emporta une avec elle, quand elle monta enfin à sa chambre à coucher, bientôt après qu'Adam fut parti ; elle poussa le verrou derrière elle.

Maintenant elle allait lire sa lettre. Il devait, oui, il devait s'y trouver de la joie. Comment Adam pourrait-il connaître la

vérité ? Il avait dû parler comme il l'avait fait. Elle posa la lumière et sortit la lettre. Elle avait un léger parfum de rose, qui l'impressionna comme si Arthur était près d'elle. Elle la porta à ses lèvres, et un flot de sensations ravivées vint pour quelques instants chasser toute crainte. Mais son cœur commença à s'agiter étrangement et ses mains à trembler en brisant le cachet. Elle lut lentement : ce n'était pas facile pour elle de lire l'écriture d'un gentilhomme, quoique Arthur eût pris la peine d'écrire nettement.

« Je vous ai parlé sincèrement quand je vous ai dit que je vous aimais et que je n'oublierais jamais notre amour. Je serai votre véritable ami tant que durera ma vie, et j'espère vous le prouver de bien des manières. Si je dis dans cette lettre des choses qui vous feront de la peine, ne croyez point que ce soit par manque d'amour et de tendresse à votre égard, car il n'est rien que je ne voulusse faire pour vous, si je savais que ce fût réellement pour votre bonheur. Je ne puis supporter l'idée de ma petite Hetty versant des larmes quand je ne suis pas là pour les essuyer par mes baisers ; et si je suivais ma propre inclination, je serais avec elle en ce moment, au lieu d'écrire. Il m'est bien pénible de me séparer d'elle, bien plus pénible encore de lui exprimer des choses qui peuvent lui paraître désobligeantes, quoiqu'elles partent de la plus sincère bienveillance.

« Chère, chère Hetty, quelque délicieux que votre amour ait été pour moi, quelque douceur que je pusse trouver à ce que vous m'aimassiez toujours, je sens qu'il eût bien mieux valu pour tous les deux que nous n'eussions pas eu ce bonheur, et que mon devoir est de vous demander de m'aimer et de vous occuper de moi le moins qu'il vous sera possible. Toute la faute est de mon côté,

car, quoique j'aie été incapable de résister au désir d'être près de vous, j'ai senti pendant tout ce temps que votre affection pour moi pourrait vous causer du chagrin. J'aurais dû ne pas céder à mes sentiments. Je l'aurais fait, si j'avais été meilleur que je ne le suis ; mais maintenant, puisque le passé ne peut se changer, je suis déterminé à vous sauver de tout malheur que je pourrai empêcher. Et je sens que ç'en serait un grand pour vous, si votre affection continuait à se porter sur moi assez fortement pour vous empêcher de penser qu'aucun autre homme ne pût vous rendre plus heureuse par son amour que je ne l'ai jamais fait, et si vous continuiez à espérer pour l'avenir quelque chose qui ne peut avoir lieu. Car, chère Hetty, si, comme vous en avez parlé un jour, je faisais jamais de vous ma femme, ce serait, comme vous le penseriez plus tard vous-même, faire votre malheur au lieu de votre bonheur. Je sais que vous ne pourrez jamais être heureuse qu'en vous mariant à un homme de votre condition, et si je devais vous épouser à présent, ce ne serait qu'ajouter au tort que j'ai eu, et, de plus, agir contre mon devoir vis-à-vis de mes autres relations dans le monde. Vous ne savez rien, chère Hetty, de ce monde dans lequel je dois toujours vivre, et vous commenceriez bien vite à ne plus m'aimer, quand vous verriez en combien peu de choses nous sommes semblables.

« Et puisque je ne puis vous épouser, il faut nous séparer ; il faut essayer de comprendre que nous ne devons plus nous aimer. Je suis désespéré de vous le dire, mais cela ne peut être autrement. Soyez fâchée contre moi, ma douce amie, je le mérite ; mais ne croyez pas que je veuille ne plus jamais m'occuper de vous, ne plus avoir de reconnaissance pour vous, ne plus me rappeler mon Hetty ; et, s'il survenait jamais quelque malheur que

nous ne prévoyons pas maintenant, fiez-vous à moi pour faire tout ce qui sera en mon pouvoir.

« Je vous ai dit où vous pouviez adresser une lettre, si vous aviez besoin d'écrire, mais je le mets ici dessous dans la crainte que vous ne l'ayez oublié. N'écrivez pas, à moins qu'il n'y ait quelque chose que je puisse effectivement faire pour vous ; car, chère Hetty, nous devons nous efforcer de penser l'un à l'autre le moins possible. Pardonnez-moi, et tâchez d'oublier tout ce qui a rapport à moi, excepté que je serai aussi longtemps que je vivrai votre ami affectionné.

« Arthur Donnithorne. »

Hetty avait lu cette lettre lentement, et, quand elle releva les yeux, le vieux miroir taché réfléchit l'image d'un visage blanc, d'un visage de marbre, avec les contours arrondis de l'enfance, mais avec quelque chose de plus pénible que la douleur d'un enfant. Hetty ne voyait pas cette image ; elle ne voyait rien ; elle sentait seulement qu'elle était froide, malade et frissonnante. La lettre remuait et bruissait dans sa main. Elle la posa. C'était une horrible sensation que ce froid et ce frisson, qui chassa même les pensées qui les produisaient ; Hetty se leva pour prendre un manteau dans son armoire, s'en enveloppa et resta assise comme si elle ne voulait que se réchauffer. Bientôt elle prit la lettre d'une main plus ferme et recommença à la lire entièrement. Les larmes vinrent cette fois ; de grosses larmes jaillissantes, qui l'aveuglaient et couvraient le papier. Elle ne sentait rien, sinon qu'Arthur était cruel, cruel d'écrire ainsi, cruel de ne pas l'épouser. Il n'existait, selon elle, aucunes raisons qui pussent l'empêcher de l'épouser. Comment aurait-elle pu croire à un malheur pouvant lui arriver par l'accomplissement même de tout ce qu'elle avait

désiré et rêvé ? Elle n'avait aucune notion de ce qui pouvait donner l'idée de ce malheur.

En rejetant de nouveau la lettre, elle aperçut son visage dans le miroir ; il était rouge maintenant et baigné de larmes ; c'était presque comme une compagne à qui elle pouvait se plaindre, qui aurait pitié d'elle. Elle se pencha en avant sur ses coudes, et regarda ces yeux noirs inondés, cette bouche tremblante ; elle vit les larmes devenir de plus en plus grosses, et la bouche agitée par les sanglots.

Le brisement de tout son petit monde de rêves, le coup qui écrasait sa passion nouvellement née, affligeaient sa nature avide de plaisir d'un chagrin dominant qui annihilait toute sa force de résistance, et suspendait sa colère. Elle resta à sangloter jusqu'à ce que la lumière s'éteignît, et alors, fatiguée, la tête douloureuse et alourdie par les pleurs, elle se jeta sur son lit sans se déshabiller et s'endormit.

Une faible lueur éclairait la chambre quand Hetty se réveilla, vers quatre heures, avec le sentiment d'un profond malheur, dont la cause lui revint peu à peu à l'esprit, à mesure qu'elle commençait à distinguer les objets dans cette lumière voilée. Puis vint l'idée effrayante qu'il lui fallait cacher son chagrin, tout aussi bien que le supporter, pendant cette journée qui commençait. Elle ne put rester plus longtemps couchée ; elle se leva et s'approcha de la table ; la lettre y était posée ; elle ouvrit le tiroir de ses trésors : là étaient les boucles d'oreilles et le médaillon, témoins de tout son court bonheur, présages de la longue et effrayante tristesse qui allait lui succéder. En regardant ces petits ornements, qu'elle avait une fois considérés comme les prémices de son futur paradis d'élégance, elle se sentit revivre dans ces mo-

ments où ils avaient été donnés avec de si tendres caresses, de jolies paroles si singulières, de si brillants regards qu'ils l'avaient remplie d'une délicieuse surprise ; moments plus doux que tout ce qu'elle avait bien pu rêver ! Et cet Arthur qui lui avait parlé et l'avait regardée ainsi, qu'elle voyait, qui était présent pour elle, dont elle sentait le bras l'entourer, la joue contre la sienne, la respiration même, c'était le barbare Arthur qui avait écrit cette lettre ! cette lettre qu'elle chiffonnait et écrasait, puis ouvrait de nouveau, afin de la lire encore une fois. L'état à moitié engourdi de son cerveau, qui était l'effet des pleurs violents de la nuit, lui rendit nécessaire de regarder encore pour voir si ses déchirantes pensées étaient positivement vraies, si la lettre était en réalité aussi cruelle. Oui, elle l'était, elle l'était encore davantage. Elle la froissa de nouveau avec colère. Elle en haïssait l'auteur, elle le haïssait pour la raison même qui l'avait fait s'attacher à lui de tout son amour, de toute la passion et la vanité enfantine qui l'avaient amenée à l'aimer.

Elle n'a plus de larmes ce matin ; elle les a toutes versées pendant la nuit, et maintenant elle sent cette souffrance du réveil qui est pire que le premier choc, parce qu'elle renferme l'avenir aussi bien que le présent. Chaque matin, aussi loin qu'elle peut voir dans l'avenir, elle se lèvera avec le sentiment que le jour sera sans joie pour elle. Il n'y a point de désespoir aussi complet que celui qui accompagne le commencement d'une première grande affliction. Nous n'avons pas encore appris ce que c'est qu'avoir souffert et être guéri, avoir désespéré et retrouver confiance. Lorsque Hetty commença lentement à ôter les vêtements qu'elle avait conservés toute la nuit, afin de pouvoir se laver et peigner ses cheveux, elle eut le sentiment morbide que sa vie devrait se passer ainsi ; elle vit qu'elle serait toujours obligée de faire des

choses auxquelles elle ne prendrait point de plaisir : de se lever pour accomplir sa tâche habituelle, de voir des gens qui lui étaient indifférents, d'aller à l'église, tout cela sans porter en elle aucune heureuse pensée. Car ses courtes délices empoisonnées avaient gâté pour toujours les petites joies qui faisaient naguère la douceur de sa vie, telles qu'une nouvelle robe pour la foire de Treddleston, ou la veillée de Broxton ; la perspective de sa noce qui arriverait enfin, et pour laquelle elle aurait une robe de soie et beaucoup d'autres encore. Toutes ces choses étaient sans attrait et tristes pour elle maintenant ; tout serait une fatigue ; et elle traînerait pour toujours une soif et des désirs sans espoir.

Elle s'arrêta au milieu de sa pénible et lente occupation et s'appuya contre la vieille armoire. Son cou et ses bras étaient nus, ses cheveux retombaient en boucles délicates, et ils étaient tout aussi beaux que deux mois auparavant, dans cette nuit où elle se berçait d'espérances vaniteuses de splendeur. Elle ne pensait point maintenant à son cou et à ses bras ; même sa propre beauté lui était indifférente. Ses yeux erraient tristement dans cette sombre chambre, puis se dirigeaient vaguement vers la clarté grandissante de l'aurore.

Un souvenir de Dinah vint-il traverser son esprit ? un souvenir de ces paroles d'avertissement qui l'avaient mise en colère, de cette prière affectueuse de penser à elle comme à une amie, si elle était dans la peine ? Non, l'impression avait été trop légère pour revenir. Quelque amitié ou consolation que Dinah eût pu lui offrir aurait été, ce matin, aussi indifférente à Hetty que toute autre chose, excepté sa passion froissée.

Elle pensait seulement qu'elle ne pourrait jamais rester là et continuer son ancienne manière de vivre ; elle pourrait mieux

supporter quelque chose de tout à fait nouveau que retomber dans sa vieille routine de tous les jours. Elle aurait voulu s'enfuir ce matin même, et ne jamais revoir aucune de ces figures connues depuis longtemps. Mais Hetty n'était pas d'une nature à faire face aux difficultés, pour oser ainsi abandonner ce qui lui était familier et se lancer aveuglément dans l'inconnu. Elle était frivole et vaine, et non passionnée, et si elle devait jamais prendre quelque parti violent, il faudrait qu'elle y fût poussée par le désespoir de la terreur. Le cercle étroit de son imagination était trop restreint pour laisser voyager ses pensées, et elle fut bientôt fixée sur ce qu'elle ferait pour abandonner son ancien genre de vie ; elle demanderait à son oncle de la laisser partir pour devenir femme de chambre d'une lady. Celle de miss Lydia l'aiderait à trouver une place, quand elle saurait qu'Hetty avait la permission de son oncle.

Une fois qu'elle eut pris cette décision, elle releva ses cheveux, et commença sa toilette ; il lui semblait plus facile de descendre et d'essayer de se conduire comme à l'ordinaire. Elle ferait la demande à son oncle le jour même. Avec une santé aussi florissante que celle d'Hetty, il faudrait beaucoup de souffrances d'esprit pour laisser quelque trace profonde ; et lorsqu'elle fut habillée aussi nettement qu'à l'ordinaire dans son costume de travail, avec les cheveux relevés sous son petit bonnet, un observateur indifférent aurait été plus frappé du modelé de ses joues, de la couleur foncée de ses yeux et de ses sourcils que d'aucun signe de tristesse en elle. Mais lorsqu'elle prit la lettre froissée et la mit dans son tiroir, à l'abri des regards, de grosses et cuisantes larmes, n'apportant pas plus de soulagement que celles tombées la nuit, s'échappèrent de ses yeux. Elle les essuya promptement ; il ne fallait pas pleurer pendant le jour ; personne ne devait dé-

couvrir combien elle était malheureuse, personne ne devait savoir qu'elle eût du chagrin en quoi que ce soit ; et la pensée que son oncle et sa tante auraient les yeux sur elle lui donna l'empire sur soi-même qui accompagne quelquefois une forte crainte. Car Hetty redoutait, du fond de son angoisse secrète, la possibilité qu'ils sussent jamais ce qui était arrivé, comme le prisonnier malade et abattu s'effraye à la pensée du pilori. Ainsi parlait la conscience de la pauvre petite Hetty.

Elle ferma donc le tiroir et s'en alla à son travail matinal.

Dans la soirée, comme M. Poyser fumait sa pipe et que son bon naturel était en conséquence à son apogée, Hetty saisit l'occasion d'une absence de sa tante pour dire :

« Oncle, j'aimerais que vous me laissassiez aller femme de chambre chez une dame. »

M. Poyser ôta la pipe de sa bouche et regarda quelques instants Hetty avec une paisible surprise. Elle cousait, et continuait son travail avec activité.

« Comment ? qu'est-ce qui t'a mis cela dans la tête, ma fille ? dit-il enfin après avoir aspiré une bouffée de sa pipe.

— Je l'aimerais, je l'aimerais mieux que le travail de la ferme.

— Non, non : tu t'imagines cela parce que tu ne sais pas ce que c'est, ma fille. Cela ne serait pas moitié aussi bon pour la santé, et pour ton bonheur dans la vie. Je désire que tu restes avec nous jusqu'à ce que tu aies un bon mari : tu es ma propre nièce, et je ne voudrais pas que tu fusses en service, même dans une famille noble, aussi longtemps que j'ai une maison pour te loger. »

M. Poyser s'arrêta et reprit sa pipe.

« J'aime les travaux d'aiguille, dit Hetty et j'aurais de bons gages.

— Est-ce que ta tante a été un peu tranchante avec toi ? dit M. Poyser, sans faire attention à ce dernier argument d'Hetty. Il ne faut pas t'en tourmenter, ma fille ; elle le fait pour ton bien. Elle veut t'être utile, et il n'y a pas beaucoup de tantes qui, sans avoir de parenté avec toi, eussent agi comme elle l'a fait.

— Non, ce n'est pas à cause de ma tante, dit Hetty ; mais j'aimerais mieux ce travail.

— C'était très-bon pour toi d'apprendre un peu à travailler, et j'ai assez facilement donné mon consentement, dès que madame Pomfret a bien voulu t'enseigner. Car suivant ce qui pourrait arriver, il est bon de savoir mettre la main à toutes sortes de choses différentes. Mais je n'ai jamais eu l'intention que tu allasses en service, ma fille ; ceux de ma famille ont mangé leur propre pain et leur fromage depuis aussi longtemps que l'on puisse s'en souvenir, n'est-ce pas, père ? Vous n'aimeriez pas que votre petite-fille reçût des gages.

— No-on-on, dit le vieux Martin en prolongeant la particule de manière à la rendre plus décisive dans sa négation, et se penchant en avant en regardant le sol. Mais cette fille tient de sa mère que j'ai eu assez de peine à la garder à la maison ; et elle s'est mariée malgré moi à un individu qui n'avait que deux têtes de bétail quand il aurait dû en avoir dix sur sa ferme ; elle a bien pu mourir d'inflammation avant d'avoir trente ans. »

Il était rare que le vieillard fît un aussi long discours ; mais la question de son fils était tombée comme un combustible sec sur les restes d'un long ressentiment non éteint, qui avait toujours rendu le grand-père plus indifférent pour Hetty que pour les enfants de son fils. La fortune de sa mère avait été dépensée par ce bon à rien de Sorrel, et Hetty avait le sang de Sorrel dans ses veines.

« Pauvre femme, pauvre femme ! dit Martin le jeune, qui était fâché d'avoir provoqué cette dureté rétrospective. Elle a eu un mauvais sort. Mais Hetty a une aussi bonne chance de trouver un solide et raisonnable mari qu'aucune autre fille du pays. »

Après avoir jeté cet avertissement engageant, M. Poyser revint à sa pipe et resta silencieux, regardant Hetty pour voir si elle paraissait avoir renoncé à son désir malavisé. Mais au lieu de cela, Hetty, malgré elle, se prit à pleurer, moitié du dépit de ce refus, et moitié de sa tristesse comprimée tout le jour.

« Hé, hé ! dit M. Poyser désirant la réprimander légèrement, laissons là les pleurs ! Les larmes sont bonnes pour celles qui n'ont point de foyer domestique, non pour celles qui veulent s'en passer. Qu'en penses-tu ? continua-t-il en s'adressant à sa femme, qui rentrait maintenant dans la chambre commune, tricotant avec rapidité, comme si ce mouvement était une fonction nécessaire, ainsi que l'agitation des antennes d'un crabe.

— À quoi je pense ? mais je pense que notre volaille sera volée avant que nous soyons de beaucoup plus vieux, avec cette fille qui oublie de la mettre sous clef le soir. Qu'est-ce qu'il y a à présent, Hetty ? Pourquoi pleures-tu ?

— Il y a qu'elle voudrait aller comme femme de chambre de lady, dit M. Poyser, et je lui dis que nous pouvons mieux faire que ça pour elle.

— Je pensais bien qu'elle avait quelque lubie en tête, car elle a eu la bouche boutonnée tout le jour. C'est d'être allée comme ça parmi ces domestiques du Château, où nous avons été assez sots de la laisser aller. Elle pense que ce serait une vie plus élégante, plutôt que d'être avec ceux qui lui sont liés de parenté et l'ont élevée depuis qu'elle n'était pas plus grande que Marty. Elle pense qu'une femme de chambre de dame n'a rien à faire qu'à porter de plus beaux habits que ceux pour lesquels elle est née, je gage. Elle ne pense, du matin au soir, qu'au chiffon qu'elle pourra trouver à se planter sur le corps, que je lui demande souvent si elle ne voudrait pas être un mannequin des champs, car alors elle serait toute faite de chiffons, en dedans et en dehors. Je ne donnerai jamais mon consentement à ce qu'elle aille servir comme femme de chambre, tant qu'elle aura des amis pour prendre soin d'elle et qu'elle pourra se marier à quelqu'un de mieux qu'à un de ces valets, un beau sire qui n'est ni du commun, ni un monsieur, qui veut vivre de la graisse du pays, et qui très-probablement mettrait les mains sous les basques de son habit et s'attendrait à ce que sa femme travaillât pour lui.

— Eh ! eh ! dit M. Poyser, il nous faudra un meilleur mari que ça pour elle, et il y en a un sous la main. Allons, ma fille, ne pleure plus et va te coucher. Je saurai mieux faire pour toi que de te laisser aller femme de chambre. N'en parlons plus. »

Quand Hetty fut montée il dit :

« Je ne comprends pas pourquoi elle veut s'en aller, car je croyais qu'elle avait Adam Bede dans l'idée. Elle en avait l'air dernièrement.

— Eh, on ne peut savoir pour quoi elle a du goût, car les choses ne prennent pas plus sur elle que si elle était un pois sec. Je crois que cette fille Molly, qui, pour ce qui est de ça, se gâte assez, aurait plus de chagrin de nous quitter, nous et les enfants, quoique elle ne soit ici que depuis un an, vienne la Saint-Michel, que ça n'en ferait à Hetty. Mais elle a pris cette idée d'être femme de chambre en allant parmi ces domestiques ; nous aurions dû prévoir à quoi ça mènerait quand nous l'avons laissée aller pour apprendre l'ouvrage fin. Mais j'y mettrai bon ordre.

— Tu serais fâchée de la laisser partir, si ce n'était pas pour son bien ? dit M. Poyser. Elle t'est utile pour le travail.

— Fâchée ? oui ; je lui suis plus attachée qu'elle ne le mérite ; une petite drôlesse au cœur dur, qui désire nous quitter ainsi ! Je ne puis pas l'avoir eue près de moi pendant ces sept ans, je suppose, m'être occupée d'elle et lui avoir tout enseigné, sans tenir à elle ! Et voilà du lin que je fais filer, avec l'idée de lui en faire des draps et du nappage quand elle se mariera, espérant qu'elle restera dans la paroisse avec nous et ne s'en ira jamais loin de nos yeux ; sotte que je suis, de penser à elle, qui ne vaut pas mieux qu'une cerise à noyau dur.

— Non, non, il ne faut pas mettre trop d'importance à une bagatelle, dit M. Poyser pour calmer sa femme. Elle nous est attachée, j'en suis sûr ; mais elle est sans expérience et se met en tête des choses dont elle ne se rend pas bien compte. Ces jeunes pouliches veulent quelquefois s'enfuir sans savoir pourquoi. »

Les réponses de son oncle eurent sur Hetty un autre effet que celui de la contrarier et de la faire pleurer. Elle savait parfaitement bien qui il avait en vue dans ses allusions à un mariage et à un homme rangé et solide pour mari ; et quand elle se retrouva dans sa chambre à coucher, la possibilité d'épouser Adam se présenta à elle sous un nouveau jour. Dans une âme où ne se développent point de vives sympathies, où il n'existe pas de sens moral élevé sur lequel la nature fatiguée puisse s'appuyer pour calmer ses souffrances, le premier résultat du chagrin est le désir vague et désespéré de recourir à quelque acte qui changera l'état présent des choses. La prévoyance de la pauvre Hetty, qui en tout temps n'était qu'un étroit calcul fantasque de ses peines et plaisirs probables, se trouvait tout à fait anéantie par l'irritation désordonnée de sa souffrance présente, et elle était toute disposée à une de ces actions convulsives et sans motif par lesquelles hommes et femmes s'élancent d'un chagrin momentané dans un malheur de toute la vie.

Pourquoi n'épouserait-elle pas Adam ? Elle ne s'inquiétait pas de ce qu'elle ferait, pourvu que cela apportât un changement à son existence. Elle avait la persuasion qu'il était encore disposé à l'épouser, et toute pensée ultérieure sur le bonheur qu'il pourrait y trouver lui-même ne l'abordait aucunement.

« Singulier ! direz-vous peut-être, singulier élan d'impulsion que celui qui la porte à une manière d'agir qui doit le plus répugner à l'état présent de son esprit, et cela la seconde nuit seulement de sa tristesse ! »

Oui, les actions d'une petite âme vulgaire comme celle d'Hetty, luttant au milieu des réalités sérieuses et tristes de l'existence humaine, sont singulières. Tels les mouvements d'une petite na-

celle sans lest, ballottée sur une mer orageuse. Comme elle était jolie, vue avec la moitié de sa voile colorée par le soleil, amarrée dans une baie tranquille !

« Qu'il en supporte la perte, celui qui l'a détachée de son amarrage ! »

Mais cela ne sauvera pas la nacelle, cette jolie création qui aurait pu être la joie de toute une vie.

Livre 4 · 32

Le samedi soir suivant il y eut une discussion très-animée aux Armes des Domnithorne, concernant un incident arrivé le jour même, rien moins qu'une seconde apparition de l'homme aux bottes à revers, que les uns disaient être un vrai fermier en marché pour la ferme du Parc, et d'autres devoir être le futur intendant. M. Casson lui-même, témoin oculaire de la visite de l'étranger, affirmait dédaigneusement que ce n'était rien de mieux qu'un receveur, comme l'était Satchell précédemment. Personne n'avait pensé à nier à M. Casson le fait qu'il eût vu l'étranger ; cependant il ajouta plusieurs circonstances à l'appui.

« Je l'ai vu moi-même, disait-il, qui arrivait à cheval par le verger du Poirier. Je venais justement de prendre une pinte (c'est à dix heures et demie du matin que je prends ma pinte — c'est aussi régulier que l'horloge), et je dis à Knowles, qui arrivait avec son char : « Vous trouverez un peu d'orge aujourd'hui, Knowles, si vous regardez autour de vous. » Puis je fis le tour par la cour de service, vers la route de Treddleston, et juste, quand je fus vers le

grand frêne, je vis l'homme aux bottes à revers qui venait sur son cheval : que je ne bouge jamais d'ici si je ne le vis pas. Je me tins tranquille jusqu'à ce qu'il fût vers moi, et je lui dis : « Bonjour, monsieur, » car je désirais entendre comment il parlait, pour savoir si c'était un homme du pays. Donc je lui dis : « Bonjour, monsieur ; cette matinée va faire mûrir l'orge, je crois. On en rentrera un peu, si nous avons bonne chance. » Et il répondit : « Eh ! vous avez peut-être raison, on n'en peut rien dire, » dit-il ; et j'ai su comme cela (ici M. Casson cligna de l'œil) qu'il ne venait pas d'une centaine de milles. J'ose dire qu'il aura trouvé que j'avais un singulier parler, comme vous autres, gens du Loamshire, le trouvez toujours quand quelqu'un parle le vrai langage.

— Le vrai langage ! dit Bartle Massey dédaigneusement. Vous en êtes presque aussi près que le grognement d'un porc l'est d'un air joué par un cornet à piston.

— Bien, je ne sais pas, répondit M. Casson avec un sourire fâché. Je croirais qu'un homme qui a vécu parmi les gens comme il faut depuis son enfance doit probablement connaître ce qu'est le vrai langage, presque aussi bien qu'un maître d'école.

— Eh, eh ! l'homme, dit Bartle d'un ton de consolation sardonique, vous le parlez pour vous. Quand la chèvre de Mike Holdsworth dit bai-ai-ai, c'est très-naturel ; il ne le serait pas autant qu'elle fît un autre bruit. »

Le reste de la société étant composé d'hommes du Loamshire, M. Casson eut tous les rieurs contre lui et revint sagement au précédent sujet de la conversation. Il fut loin d'être épuisé dans une seule soirée et fut renouvelé à l'église, avant le service du jour suivant, avec cette vivacité d'intérêt qu'apporte toujours un

nouvel auditeur ; et celui-ci était Martin Poyser, qui, ainsi que le disait sa femme, « n'allait jamais se mêler à cette clique de chez Casson, ces gens qui restent là à pomper leur boisson avec l'air aussi sage qu'un tas de morues aux visages rouges. »

C'était probablement grâce à la conversation concernant ce problématique étranger qu'elle avait eue avec son mari en revenant de l'église, que les pensées de madame Poyser se reportèrent immédiatement sur lui, lorsque un ou deux jours après, étant devant la porte de la maison, son tricotage en mains, elle vit le vieux chevalier entrer dans la cour sur son poney noir, suivi par John, le groom. Elle citait toujours dans la suite ce rapprochement comme un exemple de prévision, qui avait certainement en soi quelque chose de plus remarquable que sa propre pénétration : c'est que, à l'instant où ses yeux tombèrent sur le chevalier, elle se dit à elle-même : « Je ne serais pas étonnée s'il venait au sujet de l'homme qui va prendre la ferme du Parc, pour demander à Poyser de faire quelque chose pour lui gratis. Mais Poyser est un imbécile, s'il le fait. »

Il devait y avoir de l'inattendu dans le vent, car les visites du vieux chevalier aux tenanciers étaient rares ; et quoique madame Poyser eût, durant les douze derniers mois, préparé plusieurs discours imaginaires ayant même une plus grande signification que ce qu'ils paraissaient dire, et qu'elle comptait bien lui faire entendre la première fois qu'il paraîtrait en dedans des portes de la Grand'Ferme, ces discours n'étaient encore que dans sa tête.

« Bonjour, madame Poyser, » dit le vieux chevalier la fixant de ses yeux de myope, manière de la regarder qui, ainsi que l'observait la fermière, l'indisposait toujours ; « c'était comme si vous étiez un insecte, et qu'il allât vous planter son ongle dessus. »

Toutefois elle dit : « Votre servante, monsieur, » et salua avec un air de parfaite déférence en s'avançant vers lui ; car ce n'était pas une femme à être impolie vis-à-vis de ses supérieurs et à oublier son catéchisme sans une grave provocation.

« Votre mari est-il à la maison, madame Poyser ?

— Oui, monsieur ; il est à la cour des meules. Il sera ici dans la minute si vous voulez vous donner la peine de descendre et d'entrer.

— Je vous remercie ; c'est ce que je vais faire. Je veux le consulter sur une petite affaire. Mais cela vous concerne tout aussi bien que lui, si ce n'est davantage. Je veux avoir aussi votre opinion.

— Hetty, cours dire à ton oncle de venir, dit madame Poyser en entrant dans la maison ; et le vieux gentilhomme répondit par un profond salut à la révérence d'Hetty, tandis que Totty, sachant que son sarrau était taché de jus de groseilles, restait la face tournée contre la pendule et jetait des regards furtifs en arrière.

— Quelle belle vieille cuisine ! dit M. Donnithorne en regardant autour de lui d'un air d'admiration. Il parlait toujours d'une manière délibérée, bien articulée, polie, que ses paroles fussent douces ou envenimées. Vous la tenez si supérieurement propre, madame Poyser ! J'aime ce rez-de-chaussée, savez-vous ? mieux qu'aucun autre de la propriété.

— Très-bien, monsieur ! Puisque vous l'aimez, j'espère que vous y ferez quelques petites réparations, car le plancher est dans un état à nous faire probablement manger par les rats et les souris, et vous auriez de l'eau jusqu'aux genoux dans la cave, si vous

vouliez y descendre ; mais peut-être préférerez-vous m'en croire sur parole. Ne voulez-vous pas vous asseoir, monsieur ?

— Pas encore ; il faut que je voie votre laiterie. Je ne l'ai pas vue depuis des années, et j'entends parler de tous côtés de votre beau fromage et beau beurre, dit le vieux chevalier évitant tout sujet où lui et madame Poyser pussent ne pas être d'accord. Je crois que je vois la porte ouverte ; vous ne serez pas étonnée si je jette un regard d'envie sur votre crème et votre beurre. Je ne m'attends pas à ce que le beurre et la crème de madame Satchell puissent soutenir une comparaison avec les vôtres.

— Je ne puis dire, monsieur, que j'en sois certaine. Il est rare que je voie le beurre des autres, quoique il y en ait qu'on n'a pas besoin de voir ; il suffit de le sentir.

— Ah ! à présent, voilà ce que j'aime, dit M. Donnithorne regardant tout autour de cet humide temple de la propreté, mais restant près de la porte. Je suis sûr que je trouverais mon déjeuner beaucoup meilleur si je savais que le beurre et la crème viennent de cette laiterie. Je vous remercie ; c'est vraiment un coup d'œil agréable. Malheureusement ma petite disposition au rhumatisme me fait peur de l'humidité ; je m'assiérai dans votre confortable cuisine. — Ah ! monsieur Poyser, comment vous va ? Au milieu des occupations, je vois, comme toujours. Je viens de regarder la superbe laiterie de votre femme, la meilleure ménagère de la paroisse, n'est-ce pas ? »

M. Poyser venait d'entrer en manches de chemise et le gilet ouvert, le visage encore plus coloré qu'à l'ordinaire, à la suite de son travail. Debout devant le petit vieillard mince et froid, il res-

semblait à une pomme de prix à côté d'une poire sauvage desséchée.

« Voulez-vous vous asseoir sur cette chaise, monsieur ? dit-il en avançant le fauteuil de son père, vous le trouverez commode.

— Non, je vous remercie, je ne m'assieds jamais sur les siéges commodes, dit le vieux monsieur en se mettant sur une petite chaise près de la porte.

— Savez-vous, madame Poyser, — mais asseyez-vous tous deux, je vous prie, savez-vous que je suis loin d'être satisfait, depuis quelque temps, de la direction de madame Satchell pour sa laiterie ? Je crois qu'elle n'a pas une bonne méthode comme vous.

— En vérité, monsieur, je n'en puis parler, dit madame Poyser d'une voix ferme, roulant et déroulant son tricotage, et regardant d'un air indifférent par la fenêtre, tout en restant debout en face du chevalier. Poyser pouvait s'asseoir s'il le voulait ; mais elle ne s'assiérait pas, car ce serait favoriser le piège prévu. M. Poyser qui, au contraire, ne montrait aucune froideur, s'assit sur sa chaise à trois coins.

— Et maintenant, Poyser, que Satchell est alité, j'ai l'intention de louer la ferme du Parc à un fermier respectable. Je suis fatigué d'avoir une ferme à ma propre charge ; on ne peut tirer parti de rien, dans ce cas, comme vous savez. Un bon receveur est difficile à trouver, et je pense que vous et moi, Poyser, et votre excellente femme que voici, nous pourrions, en raison de cela, entrer dans un petit arrangement qui serait à notre mutuel avantage.

— Oh ! dit M. Poyser avec bonhomie et absence de toute prévision, quant à la nature de l'arrangement…

— Si je suis appelée à parler, monsieur, dit madame Poyser, après avoir lancé un regard de pitié à son mari pour sa douceur, vous en savez plus que moi, dirais-je ; mais je ne vois pas trop ce que nous fait la ferme du Parc ; nous avons déjà assez d'embarras avec notre propre ferme. Non que je ne sois satisfaite d'apprendre que quelqu'un de respectable vienne dans la paroisse ; il y a des gens qui y sont et qui ne se montrent pas toujours sous ce caractère.

— Vous trouverez probablement en M. Thurle un excellent voisin, je vous assure ; quelqu'un que vous serez très-satisfaits d'avoir aidé, par le petit arrangement dont je vais vous parler ; surtout parce que vous y trouverez, je l'espère, autant d'avantage qu'il en aura.

— En vérité, monsieur, si c'est ainsi, ce sera la première offre de ce genre que j'aie jamais entendue. Ce sont ceux qui cherchent leur avantage qui le trouvent dans ce monde ; quant aux autres, ils ont assez longtemps à attendre avant qu'on vienne le leur offrir.

— Le fait est, Poyser, dit le chevalier, sans paraître faire attention à la théorie de madame Poyser sur la prospérité mondaine, qu'il y a trop de pâturage et pas assez de terre arable sur la ferme du Parc, pour convenir aux desseins de Thurle. Pour dire vrai, il ne prendra la ferme qu'à condition de quelque changement ; sa femme, il paraît, n'est pas si habile à diriger une laiterie que la vôtre. Maintenant, le plan auquel je pense est d'effectuer un petit échange. Si vous aviez les Bas-Prés, vous pourriez augmenter

votre laiterie, qui doit rapporter beaucoup sous une si bonne direction ; et je vous demanderais, madame Poyser, de fournir ma maison de lait, crème et beurre aux prix du marché. D'un autre côté, Poyser, vous pourriez céder à Thurle les Hauts et Bas-Sillons, ce qui réellement, avec notre climat humide, serait un bon débarras pour vous. Il y a bien moins de risques avec les prairies qu'avec les champs. »

M. Poyser se penchait en avant, les coudes sur les genoux, la tête de côté, et la bouche serrée, occupé en apparence à jouer avec le bout de ses doigts. C'était un homme trop fin pour ne pas voir clair dans cette affaire, et prévoir comment sa femme l'envisageait ; mais il n'aimait pas à dire quelque chose de désagréable, à moins que ce ne fût sur un point d'agriculture pratique. Il préférait toujours céder que d'avoir une dispute ; dans le fait, cela regardait sa femme plus que lui. Aussi après quelques moments de silence, il leva les yeux sur elle et lui dit avec douceur :

« Qu'en dis-tu ? »

Madame Poyser avait tenu les yeux fixés sur son mari avec une froide sévérité pendant son silence ; mais maintenant elle se retourna avec un mouvement de tête expressif, regarda d'un air glacial le toit de l'étable en face, et rassemblant son tricotage avec l'aiguille libre, elle le tint ferme entre ses mains serrées.

« Ce que j'en dis ? Eh bien, je dis que vous pouvez faire comme il vous plaira en cédant une partie de votre terre à blé, avant que votre bail ne soit expiré ; ce qui ne sera que dans une année à dater de Notre-Dame de la Saint-Michel. Mais je ne consentirai pas à prendre en mains plus de travail de laiterie, que ce soit par bonté ou pour de l'argent ; et il n'y a ici ni l'un ni

l'autre pour nous, à ce que je vois, mais bien l'amour d'autres gens pour eux-mêmes et de l'argent pour la poche d'autrui. Je sais qu'il y en a de ceux qui sont nés pour posséder la terre, et d'autres pour la cultiver à la sueur de leur front. » Ici madame Poyser s'arrêta pour respirer un peu. « Et je sais que c'est le devoir des gens baptisés de se soumettre à leurs supérieurs aussi loin que la chair et le sang peuvent le supporter ; mais je ne ferai pas de moi un martyr, et je ne m'userai pas jusqu'à n'avoir que la peau et les os ; je ne m'agiterai pas comme si j'étais une baratte où le beurre commence à venir, pour aucun propriétaire en Angleterre, fût-ce le roi George lui-même.

— Non, non, ma chère madame Poyser, certainement non, dit le vieux chevalier, se confiant encore à ses pouvoirs persuasifs, vous ne devez point vous accabler d'ouvrage ; mais ne pensez-vous pas que votre travail sera plutôt diminué qu'augmenté de cette manière ? On a besoin de tant de lait à l'Abbaye, que vous aurez peu de fromage et de beurre à faire de plus par cette addition à votre ferme ; et je crois que la vente du lait est la méthode la plus productive de la laiterie, n'est-ce pas ?

— Ah, c'est vrai, ça, dit M. Poyser, incapable de contenir son opinion sur une question de profits agricoles, et oubliant que ce n'était pas dans ce cas une question purement abstraite.

— J'ose dire, reprit madame Poyser aigrement, en tournant à moitié la tête du côté de son mari et en regardant le fauteuil vide, j'ose dire que c'est vrai ça, pour des hommes qui, restant assis au coin de la cheminée, voudraient vous faire croire que les choses sont taillées avec des vides et des angles, juste pour rentrer les uns dans les autres. Si vous pouviez faire un pudding rien qu'en pensant au mélange à faire, ce serait facile d'avoir à dîner.

Comment puis-je savoir si on aura constamment besoin de lait ? Qui m'assurera que la maison ne sera point mise en location avant que nous soyons beaucoup plus âgés ? Alors je pourrai avoir des mois d'insomnie avec vingt gallons de lait sur mon esprit. Dingall ne veut pas m'acheter plus de beurre, et encore moins le payer ; et il nous faudra engraisser des porcs jusqu'à ce que nous soyons obligés de prier, à genoux, le boucher de les acheter, et que nous en perdions la moitié par maladie. Et puis il faudra le transporter, ce lait, et cela prendra bien la demi-journée de travail d'un homme et un cheval ; cela aussi doit se retrancher du profit, je suppose ? Mais il y a des gens qui tiendraient un crible sous leur fontaine et s'attendraient à recueillir de l'eau.

— Cette difficulté, de le transporter, vous ne l'aurez pas, madame Poyser, dit le chevalier, qui pensait que cette entrée dans les détails indiquait une disposition éloignée à un compromis, de la part de madame Poyser. Bethell fera cela régulièrement avec le char et le poney.

— Oh ! monsieur, je vous demande pardon ; mais je n'ai jamais eu l'habitude de voir les domestiques des gens du monde venir par ma maison, faire l'amour aux deux servantes à la fois et les tenir les mains sur les hanches à écouter toute espèce de bavardage, quand elles devraient être à genoux par terre à frotter. Si nous devons être ruinés, ce ne sera pas pour avoir fait de notre arrière-cuisine un lieu public.

— Bien, Poyser, dit le chevalier en changeant de tactique, et faisant comme s'il pensait que madame Poyser se fût soudain retirée de la délibération et eût quitté la chambre, vous pouvez changer les Bas-Prés en terre à grain. Je puis faire facilement un autre arrangement pour la fourniture de ma maison. Et je n'ou-

blierai pas votre facilité à obliger votre propriétaire aussi bien qu'un voisin. Je sais que vous serez bien aise d'avoir votre bail renouvelé pour trois ans, quand il expirera ; sinon je crois pouvoir dire que Thurle, qui est un homme avec quelque capital, serait bien aise de prendre les deux fermes, parce qu'on pourrait facilement les faire cheminer ensemble. Mais je ne désire pas me séparer d'un ancien tenancier comme vous. »

Être mise d'une manière aussi inopinée en dehors de la discussion eût été bien suffisant pour compléter l'exaspération de madame Poyser, même sans cette menace finale. Son mari était réellement alarmé de la possibilité de devoir quitter cette vieille maison où il était né et avait été élevé ; car il croyait que le vieux chevalier avait bien assez de dépit pour faire quoi que ce fût. Il commençait une démonstration explicative des inconvénients qu'il trouverait à acheter et vendre plus de bétail en disant :

« Bien, monsieur, je pense qu'il serait assez difficile… » lorsque madame Poyser éclata, bien déterminée cette fois à dire ce qu'elle voulait, dût-il en découler une pluie de significations de vider les lieux, et leur unique abri dût-il être la maison de travail.

— Alors, monsieur, si je puis parler, puisque, malgré que je sois une femme, et qu'il y ait des gens qui pensent qu'une femme peut être assez stupide pour rester là à regarder, pendant que les hommes vendent son âme ; puisque j'ai le droit de parler, car je produis un quart de la rente et j'en économise un autre quart, je dis que si M. Thurle est si bien disposé à prendre vos fermes, c'est dommage qu'il ne prenne pas celle-ci, pour voir comment il se trouvera de vivre dans une maison où se rencontrent toutes les plaies d'Égypte, où la cave est pleine d'eau, de grenouilles et de crapauds qui sautent par douzaine sur les marches. Et les plan-

chers sont si pourris, que les rats et souris mangent tout le fromage et courent sur nos têtes, à nous faire craindre, quand nous sommes au lit, qu'ils ne nous mangent vivants, que c'est miséricorde qu'ils n'aient pas mangé les enfants depuis longtemps. Je voudrais bien voir s'il y aurait un autre tenancier que Poyser qui voulût rester sans avoir jamais la plus petite réparation jusqu'à ce qu'un bâtiment tombe en ruine, et encore alors n'est-ce qu'en priant, suppliant, qu'on les obtient, et devant en payer la moitié, et se trouver si bien lié par une rente que c'est beaucoup s'il retire assez des terres pour la payer, malgré tout ce qu'il y a mis d'avances de son propre argent. Voyez si vous trouverez un étranger qui veuille mener ici une telle vie ; il faut que le ver naisse dans le fromage gâté pour s'y bien trouver, que je suppose. Vous pouvez vous sauver pour ne pas m'entendre, monsieur, continua madame Poyser en suivant le vieux chevalier en dehors de la porte ; car après le premier moment de surprise et d'étonnement il s'était levé, lui imposant silence de la main, et éloigné avec un sourire, pour retrouver son cheval. Mais il ne pouvait partir immédiatement, car John promenait le poney le long de la cour, et se trouvait à quelque distance du trottoir quand son maître lui fit signe.

— Vous pouvez vous sauver pour ne pas m'entendre, monsieur, et vous pouvez allez ourdir par dessous main les moyens de nous faire du mal, car vous avez le vieil Harry pour ami, si personne d'autre ne l'est. Mais je vous dirai une bonne fois que nous ne sommes pas des créatures muettes pour être mal menés et exploités par ceux qui ont le fouet en main, manque de savoir détacher les tirants. Et si je suis la seule à dire la vérité, il y a bon nombre de personnes qui pensent de même dans cette paroisse et la voisine, car votre nom n'est pas en meilleure odeur à cha-

cun, qu'une allumette soufrée sous le nez ; si ce n'est deux ou trois vieux avec lesquels vous croyez pouvoir sauver votre âme parce que vous leur donnez un morceau de flanelle et une goutte de soupe. Et vous trouverez bien certainement que c'est le seul gain que vous aurez jamais fait malgré toute votre avarice. »

Il y a des occasions où deux servantes et un charretier peuvent constituer un auditoire redoutable, et lorsque le vieux chevalier partit sur son poney noir, malgré la myopie dont il était affecté, il s'aperçut très-bien que Molly, Nancy et Tim grimaçaient non loin de lui. Peut-être soupçonna-t-il le vieux grognard de John de se moquer aussi par derrière, ce qui n'était que la vérité. Pendant ce temps, le dogue, le terrier noir et brun, le chien d'Alick, et le jars sifflant à distance à l'abri des sabots du poney, transformaient le solo de madame Poyser en un quatuor à effet bruyant.

Madame Poyser, toutefois, n'eut pas plutôt vu le poney en mouvement qu'elle se retourna, lança aux deux servantes rieuses un regard qui les renvoya dans l'arrière-cuisine, et déployant son tricotage, recommença à agiter ses aiguilles avec sa rapidité ordinaire, en rentrant dans la maison.

« Tu as fait l'affaire à présent, dit M. Poyser, un peu alarmé et inquiet, mais non sans quelque plaisir et fierté de la sortie de sa femme.

— Oui, je sais que je l'ai faite, dit madame Poyser ; mais j'ai dit ce que j'avais sur le cœur, et je n'en serai que plus à l'aise pour le reste de ma vie. Il n'y a point de plaisir à vivre, si on est tamponné pour toujours, et si la pensée ne peut sortir que goutte à goutte par une fente, comme d'un baril qui fuit. Je ne me repentirai pas d'avoir dit ce que je pense, quand je viendrais aussi vieille

que le vieux chevalier ; et il y a peu de probabilités à cela, car il semble que ce sont ceux qui ne sont bons à rien ici, dont on n'a pas besoin dans l'autre monde.

— Mais tu n'aimerais pas à quitter la vieille maison une année après cette Saint-Michel, dit M. Poyser, et aller dans une nouvelle paroisse où tu ne connaîtrais personne. Ce serait dur pour nous deux et aussi pour le père.

— Bah ! il n'y a pas besoin de se tourmenter ; il ne manque pas de choses qui peuvent arriver d'ici à douze mois après la Saint-Michel. Le capitaine peut devenir le maître avant ce temps, pour ce que nous savons, dit madame Poyser, disposée à regarder avec espoir, contre son habitude, un embarras amené par son propre mérite et non par la faute d'autrui.

— Je ne suis pas de ceux qui se tourmentent, dit M. Poyser en se levant de sa chaise à trois coins et se dirigeant lentement vers la porte, mais je serais fâché de quitter l'ancienne maison et la paroisse où je suis né et où j'ai été élevé, ainsi que le père avant moi. Nous laisserions derrière nous nos racines et ne pourrions plus prospérer. »

Livre 4 · 33

L'orge était enfin toute rentrée, et les soupers de moisson avaient lieu sans attendre la récolte des fèves horriblement noircies. Les pommes et les noix étaient cueillies et renfermées ; le parfum du petit-lait avait disparu des fermes, et une odeur de brasserie le remplaçait. Les bois derrière le Château et tous les arbres pre-

naient une splendeur solennelle sous les lourds et sombres nuages. La Saint-Michel était venue avec ses odoriférantes corbeilles de prunes violettes, et ses marguerites d'une teinte plus claire. Les garçons et les filles qui laissent ou cherchent des places, à ce moment cheminaient le long des haies dorées, portant leur paquet sous le bras. Mais quoique la Saint-Michel fût arrivée, M. Thurle, ce fermier désiré, ne vint pas à la ferme du Parc, et le vieux chevalier, après tout, fut obligé d'y mettre un nouveau receveur. On savait dans les deux paroisses que le projet du chevalier avait échoué parce que les Poyser avaient su éviter d'être pris pour dupes, et la sortie de madame Poyser était discutée dans toutes les fermes avec une approbation qui ne faisait qu'augmenter par une répétition fréquente. Les nouvelles du retour d'Égypte de Bony (Buonaparte) étaient comparativement insipides, et la défaite des Français en Italie n'était rien auprès de la défaite du vieux chevalier devant madame Poyser. M. Irwine en avait entendu une version dans la maison de chacun de ses paroissiens, excepté au Château. Mais comme il avait toujours, par une habileté merveilleuse, évité toute querelle avec M. Donnithorne, il ne put se permettre le plaisir de rire de la déconfiture du vieux chevalier qu'avec sa mère. Elle déclara que, si elle était riche, elle voudrait accorder une pension viagère à madame Poyser, et qu'elle avait envie de l'inviter à la cure pour entendre le récit de cette scène de sa propre bouche.

« Non, non, chère mère, dit M. Irwine ; il y a eu là un petit acte de justice irrégulière de la part de madame Poyser ; et un homme de mon caractère ne peut pas l'approuver. Il ne faut pas que l'on puisse dire que je connaisse cette dispute, autrement je perdrais le peu de bonne influence que j'ai sur le vieillard.

— Eh bien, j'aime cette femme encore plus que son fromage à la crème, dit madame Irwine. Elle a le courage de trois hommes, avec sa pâle figure, et elle sait dire des choses si tranchantes.

— Tranchantes ! c'est le mot ; sa langue est comme un rasoir fraîchement repassé. Elle est tout à fait originale aussi dans sa manière de parler ; un de ces esprits naturels qui pourraient fournir de proverbes tout un pays. Je vous racontai ce que je lui ai entendu dire au sujet de Craig ; qu'il était comme un coq qui pensait que le soleil se levait pour l'entendre chanter. C'est vraiment toute une fable d'Ésope dans une seule phrase.

— Mais ce sera pourtant une mauvaise affaire si le vieux monsieur les met dehors de la ferme à la prochaine Saint-Michel, dit madame Irwine.

— Oh ! cela n'arrivera pas, et Poyser est un si bon fermier que Donnithorne y pensera probablement à deux fois et digérera sa mauvaise humeur plutôt que de le mettre dehors. Mais s'il leur en donnait l'avertissement à Notre-Dame, Arthur et moi mettrions en mouvement ciel et terre pour l'adoucir. De si anciens paroissiens ne doivent pas nous quitter.

— Ah ! on ne sait trop ce qui peut arriver avant Notre-Dame, dit madame Irwine. J'ai été frappée de voir, à la fête du jour de naissance d'Arthur, que le vieux gentilhomme était un peu ébranlé ; il a quatre-vingt-trois ans, savez-vous. C'est vraiment un âge indiscret. Il n'y a que les femmes qui aient le droit de vivre aussi longtemps que ça.

— Quand elles ont de vieux célibataires de fils qui seraient abandonnés sans elles, dit M. Irwine en riant et baisant la main de sa mère.

Madame Poyser, aussi, répondait aux appréhensions occasionnelles de son mari par un « Qui sait ce qui peut arriver avant le jour de Notre-Dame ? » — une de ces propositions générales qu'on ne peut nier, et dont le but est de suggérer une idée bien difficile à contredire. Mais ce serait être trop sévère pour la nature humaine que de lui faire un crime de supposer la mort, même d'un roi, quand il a passé quatre-vingt-trois ans.

Sauf cette appréhension, les choses allaient à peu près comme à l'ordinaire dans le ménage de la Grand'Ferme. Madame Poyser paraissait remarquer une amélioration notable dans Hetty. Bien certainement la jeune fille avait « le caractère plus renfermé, et quelquefois il semblait qu'on n'en pourrait pas tirer une parole, même avec des cordes de char ; » mais elle s'occupait beaucoup moins de son costume et faisait son ouvrage bien plus activement sans se le faire dire. Et il était étonnant comme elle désirait peu sortir maintenant ; — vraiment on avait de la peine à la persuader de le faire ; et elle supporta que sa tante mît un terme à ses leçons hebdomadaires au Château, sans le moindre murmure ou la moindre moue. Il fallait, après tout, que son cœur se fût enfin porté vers Adam, et son caprice soudain de vouloir être femme de chambre devait avoir eu pour cause quelque petite pique ou malentendu entre eux, qui n'existait plus. Car chaque fois qu'Adam venait à la Grand'Ferme, Hetty semblait de meilleure humeur et parlait davantage, quoiqu'elle fût presque silencieuse quand M. Craig ou quelque autre de ses admirateurs y faisaient visite.

Adam lui-même le remarqua d'abord avec une inquiétude qui fut remplacée par la surprise et une délicieuse espérance. Cinq jours après avoir remis la lettre d'Arthur, il se hasarda à retourner à la Grand'Ferme, — non sans redouter que sa vue ne fût pé-

nible à Hetty. Elle n'était pas dans la pièce commune quand il entra, et il s'assit à causer avec M. et madame Poyser pendant quelques minutes, dans la crainte douloureuse qu'ils ne lui dissent bientôt qu'Hetty était malade. Mais peu à peu s'approchèrent des pas légers qu'il connaissait, et lorsque madame Poyser dit : « Venez, Hetty ! où avez-vous été ? » Adam se retourna, quoiqu'il eût peur de voir le changement qui devait s'être opéré sur ses traits. Il tressaillit lorsqu'il la vit lui sourire comme bien aise de le voir, — paraissant à première vue la même qu'auparavant ; seulement elle avait un bonnet qu'il n'avait jamais vu quand il venait le soir. Cependant, lorsqu'en la regardant de nouveau, il la vit circuler dans la chambre ou s'asseoir à son ouvrage, il put croire à un changement ; les joues étaient aussi roses que jamais, le sourire comme naguère ; mais il y avait quelque chose de différent dans ses yeux, dans son expression, dans tous ses mouvements. Adam lui trouva une apparence plus ferme, plus âgée, moins enfantine. « Pauvre créature ! se dit-il, c'était bien probable. C'est parce qu'elle a eu sa première peine de cœur. Mais elle a du courage pour la supporter. Dieu en soit loué ! »

Les semaines se passaient et elle semblait toujours satisfaite de le voir, — tournant sa charmante tête de son côté comme si elle voulait lui faire comprendre qu'elle était bien aise qu'il vînt, et s'occupant de son ouvrage de la même manière calme, sans donner de signe de tristesse. Il commença alors à croire que le sentiment qu'elle avait eu pour Arthur devait être bien plus léger qu'il ne l'avait imaginé dans sa première indignation et sa frayeur, et qu'elle avait pu reconnaître que son idée de jeune fille, qu'Arthur était amoureux d'elle et l'épouserait, n'était qu'une folie dont elle se guérissait. Peut-être aussi était-ce, comme il l'avait quelquefois espéré, — que son cœur se portait réellement

avec plus de chaleur vers l'homme qu'elle savait avoir un sérieux attachement pour elle.

Pensez-vous qu'Adam manquait de sagacité et qu'en tous cas il était très-peu convenable à un homme sensé de se conduire comme il le faisait ? — Rester amoureux d'une jeune fille qui n'avait en réalité que sa beauté pour la recommander, lui attribuer des vertus imaginaires, et même condescendre à l'épouser après qu'elle avait eu de l'amour pour un autre homme, et attendre ses regards bienveillants, comme un chien tremblant et patient attend que son maître tourne les yeux vers lui ! Mais dans une chose aussi compliquée que la nature humaine nous devons remarquer qu'il est très-difficile de trouver des règles sans exceptions. Je sais bien qu'en thèse générale les hommes sensés deviennent amoureux des femmes sensées de leur connaissance, voient clair au travers de toutes les jolies petites tromperies de la beauté coquette, ne s'imaginent jamais être aimés quand ils ne le sont pas, reprennent leur cœur toutes les fois que cela convient, et épousent la femme qui leur va le mieux sous tous les rapports, de manière à s'attirer l'approbation de toutes les dames célibataires de leur voisinage. Mais une exception même à cette règle peut se présenter de temps en temps dans le cours des siècles, et mon ami Adam en était une. Pour ma part, je ne l'en respecte pas moins ; bien plus, je pense que le profond amour qu'il avait pour cette douce, gracieuse, fraîche Hetty aux yeux noirs, dont il ignorait entièrement le moi intérieur, venait de la puissance même de sa nature et nullement de quelque faiblesse. Y en a-t-il, je vous prie, à être entièrement captivé par une délicieuse musique ? à sentir ses étonnantes harmonies s'insinuer dans les détours les plus déliés de votre âme, dans les fibres délicates d'une vie passée, qu'aucun souvenir ne peut retrouver, et unir ainsi l'existence

passée à l'existence présente par une seule vibration que la parole ne peut décrire ? Vous êtes ému en un instant par le rappel d'affections aimantes qui étaient dispersées au travers de vos années, concentrant ainsi en une seule émotion, soit de courage héroïque, soit de résignation, toutes les leçons durement apprises de renoncement sympathique ; mêlant alors votre bonheur présent à vos douleurs passées, ou les tristesses du moment aux joies disparues. Si cela n'est point une faiblesse, ce n'en est pas une non plus d'être aussi captivé par les lignes exquises de la joue, du cou et des bras d'une femme, par les profondeurs humides de ses yeux suppliants, ou par la gentille moue de ses lèvres enfantines. Car la beauté d'une jolie femme est comme la musique : que peut-on dire de plus ? Elle a un charme qui va bien au delà et bien au-dessus de l'âme même de la femme qu'elle pare ; de même que les accents du génie ont une signification bien plus étendue que la pensée qui les a fait naître. Ce qui nous émeut dans les yeux d'une femme, c'est bien plus que son amour, c'est comme un lointain et puissant autre amour qui s'approche de nous et nous parle par eux. Les natures les plus nobles sont celles qui sentent le plus cette expression impersonnelle de la beauté, et c'est pour cela que ces natures sont souvent les plus aveugles sur les dispositions de l'âme voilée par la beauté d'une femme. En conséquence, je le crains, le drame de la vie humaine continuera longtemps encore, malgré les sages psychologistes qui sont munis des meilleures recettes pour éviter toutes les erreurs de cette espèce.

Notre bon Adam n'avait point de paroles qui pussent traduire son sentiment pour Hetty ; il ne pouvait point l'expliquer par la science ; il appelait franchement son amour un mystère, comme vous auriez pu le lui entendre dire. Il savait seulement que sa vue

et son souvenir l'émouvaient profondément, faisaient agir tous les ressorts de tendresse, de foi et de courage qui étaient en lui. Comment aurait-il pu supposer en elle de l'étroitesse, de l'égoïsme, de la dureté, de la personnalité ? Il jugeait le cœur auquel il avait foi d'après le sien, qui était grand, dévoué, tendre.

Les espérances qu'il concevait sur Hetty adoucissaient un peu son ressentiment contre Arthur. Certainement si les attentions de celui-ci avaient été de peu d'importance, elles n'en étaient pas moins fautives, et un homme dans la position d'Arthur ne devait pas se les permettre ; mais leur apparence de légèreté qui l'avait effrayé, aurait par cela même empêché qu'elles ne s'emparassent trop du cœur d'Hetty. À mesure que cette nouvelle perspective de bonheur grandissait pour Adam, sa colère et sa jalousie commençaient à s'effacer : Hetty ne lui paraissait pas malheureuse ; il croyait presque que c'était lui qu'elle aimait le mieux. Quelquefois son esprit était traversé par la pensée que son amitié pour Arthur, qui lui avait semblé devoir être morte pour toujours, pourrait revivre, et qu'il n'aurait pas à dire « adieu » à ces nobles vieux bois, mais les aimerait d'autant mieux qu'ils appartiendraient à Arthur. Car cet espoir, succédant si brusquement au choc de la douleur, avait un effet enivrant sur le sobre Adam, qui avait toute sa vie été habitué à des difficultés et à de modestes désirs. Viendrait-il, après tout, à avoir un sort heureux ? Cela paraissait possible, car au commencement de novembre, Jonathan Burge, ne pouvant remplacer Adam, s'était enfin décidé à lui offrir une part dans ses affaires, à la seule condition de renoncer à former un établissement séparé pour lui-même. Gendre ou non, Adam s'était rendu trop nécessaire pour s'en séparer, et sa bonne tête était tellement plus importante pour Burge que son habileté manuelle, que sa place de directeur des bois faisait peu de diffé-

rence dans la valeur de ses services ; quant aux marchés à faire pour le bois du chevalier, il serait facile d'appeler un tiers. Adam voyait là l'ouverture d'une large route de travail prospère, telle qu'il y avait pensé dans ses vues ambitieuses depuis son adolescence. Il pourrait en venir à construire un pont, ou une halle, ou une fabrique, car il s'était toujours dit que l'établissement de Jonathan Burge était comme un gland d'où pouvait sortir un grand arbre. Aussi il donna la main à Burge pour ce marché, et revint chez lui l'esprit plein d'heureuses visions, dans lesquelles (mon lecteur trop délicat en sera peut-être choqué) voltigeait l'image d'Hetty. Il souriait à des plans pour émonder le bois avec peu de dépense, à des calculs pour charrier par eau la brique à tant par mille de rabais, et à son projet favori de renforcer les toits et les murs par une forme particulière de garniture en fer. Pourquoi pas ? Adam mettait son enthousiasme à ces choses-là : et notre amour est contenu dans notre enthousiasme comme l'électricité est contenue dans l'air, dont elle augmente la puissance par sa présence subtile.

Adam serait maintenant en état de prendre une maison à part et de laisser sa mère dans l'ancienne. Cette possibilité lui permettrait de se marier plus vite, et si Dinah consentait à accepter Seth, leur mère murmurerait moins de vivre séparée d'Adam. Mais il ne voulait pas se presser, — il ne voulait pas forcer les sentiments d'Hetty pour lui avant de leur laisser le temps de s'affermir. Cependant, le lendemain, après l'église, il irait à la Grand'Ferme pour leur dire les nouvelles. Madame Poyser, il le savait, les aimerait mieux qu'un billet de cinq livres, et il verrait si les yeux d'Hetty brilleraient en l'apprenant. Les mois passeraient vite avec tout ce qu'il aurait pour remplir son esprit, et cette folle ardeur qui s'était emparée de lui dernièrement ne devait point l'entraî-

ner à faire des propositions prématurées. Cependant quand il fut de retour à la maison, qu'il eut dit à sa mère les propositions de Burge tandis qu'il soupait, et qu'elle était assise pleurant presque de joie, il ne put s'empêcher de la préparer doucement au changement qui pourrait survenir, en parlant de la vieille maison comme étant trop petite pour qu'ils pussent tous y demeurer longtemps encore.

Livre 4 · 34

C'était un dimanche ; le temps était sec et vraiment agréable pour le 2 novembre. Le soleil ne brillait pas, mais les nuages étaient très-élevés, et l'air était si calme, que les feuilles jaunes qui descendaient des ormes de l'enclos tombaient de leur propre dépérissement. Cependant madame Poyser n'alla pas à l'église, car elle avait un refroidissement trop sérieux pour être négligé. Il n'y avait que deux hivers qu'elle avait été alitée plusieurs semaines pour la même cause, et, puisque sa femme n'allait pas à l'église, M. Poyser réfléchit qu'à tout prendre ce serait aussi bien pour lui de s'en abstenir aussi et de « lui tenir compagnie. » Il n'aurait peut-être pu donner aucune forme aux raisons qui l'amenèrent à cette conclusion ; mais il est bien connu de tous les esprits expérimentés que nos plus fermes convictions dépendent souvent d'impressions si subtiles, que les mots sont un moyen trop grossier pour les exprimer. Quoi qu'il en fût, personne de la famille Poyser n'alla à l'église cette après-midi, excepté Hetty et les garçons. Cependant Adam eut le courage de les aborder et de dire qu'il les accompagnerait à la maison : tant qu'ils traversèrent le village, il parut principalement occupé de Marty et de Tommy,

leur parlant des écureuils du taillis de Binton et leur promettant de les y conduire un jour. Mais, quand ils furent dans les champs, il leur dit : « Voyons à présent, lequel de vous est le meilleur marcheur ? Celui qui arrivera le premier à la porte de la maison sera le premier à venir avec moi sur l'âne au taillis de Binton. Mais Tommy doit avoir de l'avance jusqu'à la première borne, parce qu'il est le plus petit. »

Jamais Adam ne s'était conduit avant en amoureux si déclaré. Dès que les garçons furent partis tous deux, il abaissa les yeux sur la jeune fille et lui dit : « Ne voulez-vous pas prendre mon bras, Hetty ? » d'un ton d'instance, comme s'il le lui eût déjà demandé et qu'elle l'eût refusé. Hetty le regarda en souriant et mit à l'instant son bras potelé autour du sien. Il lui était indifférent, à elle, de mettre son bras sur celui d'Adam ; mais elle savait qu'il tenait beaucoup à ce qu'elle le fit, et elle en était satisfaite. Son cœur n'en battait pas plus vite, et elle regardait les haies à moitié dépouillées et les champs labourés avec le même sentiment de nonchalance qu'avant. Mais Adam sentait à peine qu'il marchait ; il pensait qu'Hetty devait s'apercevoir qu'il lui pressait un peu le bras, très-peu ; les mots se précipitaient à ses lèvres sans qu'il osât les prononcer, car il avait décidé de ne pas parler ; ainsi il resta silencieux pendant toute la longueur du champ. La patience calme avec laquelle il avait naguère attendu l'amour d'Hetty, content alors de sa seule présence et de ses pensées d'avenir, l'avait abandonné depuis la terrible rencontre au bosquet. Les agitations de la jalousie l'avaient remplacée et donnaient à sa passion une ardeur nouvelle qui lui rendait la crainte et l'incertitude pénibles à supporter. Mais, quoiqu'il désirât ne rien dire à Hetty de son amour, il voulut lui faire connaître ses nouvelles es-

pérances et voir si cela lui ferait plaisir. Aussi, quand il fut assez maître de lui pour parler, il dit :

« Je vais apprendre à votre oncle une chose qui le surprendra, Hetty, et je pense qu'il en sera bien aise aussi.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Hetty avec indifférence.

— Eh bien, M. Burge m'a offert une part dans son établissement et je vais l'accepter. »

Il y eut sur le visage d'Hetty un changement qui ne fut certainement point produit par quelque agréable impression à l'ouïe de cette nouvelle. Dans le fait, elle ressentit une frayeur et un chagrin subits, car elle avait si souvent entendu son oncle faire allusion à ce qu'Adam pourrait obtenir Mary Burge et une part dans l'établissement le jour qu'il voudrait, qu'elle associait maintenant les deux choses, et l'idée lui vint immédiatement que peut-être Adam avait renoncé à elle, à cause de ce qui s'était passé dernièrement, et s'était tourné du côté de Mary Burge. À cette supposition, et avant d'avoir le temps de se rappeler les raisons qui la détruisaient, elle éprouva un sentiment d'abandon et de mécompte. La seule chose, la seule personne, sur lesquelles son esprit se fût reposé dans son triste abattement lui échappaient, et cette détresse remplit ses yeux de larmes. Elle regardait le sol, mais Adam vit son visage, vit ses larmes, et, avant qu'il eût fini de dire : « Hetty, chère Hetty, pourquoi pleurez-vous ? » sa rapide et ardente pensée avait parcouru toutes les causes qu'il pouvait imaginer et s'était enfin arrêtée à la moitié de la véritable. Hetty pensait qu'il allait épouser Mary Burge ; elle ne voulait pas qu'il se mariât ; peut-être elle était mécontente qu'il en épousât une autre qu'elle-même ? Toute réserve fut mise de côté ; elle n'avait

plus de raison d'être, et Adam ne sentit plus qu'un tremblement de joie. Il se pencha vers elle et lui prit la main en disant :

« Je suis maintenant en position de pouvoir me marier, Hetty ; je pourrais faire à une femme une vie facile, mais je n'y penserai jamais, si vous ne voulez pas de moi. »

Hetty leva les yeux sur lui et sourit à travers ses larmes, comme elle l'avait fait pour Arthur à cette première soirée dans le bois, quand elle avait cru qu'il ne viendrait pas et que pourtant il était venu. C'était une petite consolation, un plus modeste triomphe qu'elle sentait maintenant ; mais ses grands yeux noirs étaient aussi beaux que jamais, peut-être encore plus, car il y avait une plus riche beauté féminine chez Hetty depuis quelque temps. Adam pouvait à peine croire au bonheur de ce moment. Il lui tenait la main gauche de sa droite et pressait sou bras sur son cœur en se penchant vers elle.

« M'aimez-vous réellement, Hetty ? Voulez-vous être ma propre femme, que je puisse aimer et soigner aussi longtemps que je vivrai ? »

Hetty ne parla point, mais le visage d'Adam était bien près du sien, et elle appuya sa joue arrondie contre la sienne, comme une petite chatte. Elle avait besoin de caresses, elle avait besoin de sentir comme si Arthur était de nouveau avec elle.

Adam s'inquiétait peu de paroles après cela, et ils parlèrent à peine le reste de la promenade. Il lui dit seulement : « Je puis en parler à votre oncle et à votre tante, ne le puis-je pas, Hetty ? et elle dit : — Oui. »

La flamme rouge de l'âtre, à la Grand'Ferme, éclaira d'heureux visages ce soir-là, quand Hetty fut montée et qu'Adam saisit l'occasion de dire à M. et madame Poyser et au grand-père qu'il se voyait maintenant les moyens d'entretenir une femme et qu'Hetty avait consenti à l'accepter.

« J'espère que vous n'avez pas d'objection à ce qu'elle me prenne pour mari, dit Adam ; je suis pauvre pour le moment, mais nous ne manquerons de rien de ce que je peux obtenir par mon travail.

— Des objections ? dit M. Poyser, tandis que le grand-père se penchait en avant et proférait son allongé : « Non, non ! » Quelle objection pourrions-nous avoir contre vous, mon garçon ? Ne vous inquiétez pas d'être un peu pauvre pour le moment ; il y a de l'argent dans votre cerveau comme il y en a dans le champ semé, mais il lui faut son temps. Si vous n'avez pas assez pour commencer, nous ne pourrons pas mal vous aider, pour le mobilier dont vous avez besoin. Tu ne manques pas de plumes et de linge dont tu peux te passer, eh ? »

Cette question s'adressait naturellement à madame Poyser, qui était enveloppée d'un châle chaud et était trop enrouée pour parler avec sa facilitè habituelle. Elle fit d'abord un signe éloquent d'assentiment, mais il lui fut bien vite impossible de résister à la tentation de mieux s'expliquer.

« Ce serait une pauvre histoire, si je n'avais pas des plumes et du linge, dit-elle d'une voix rauque, quand je ne vends jamais une volaille sans l'avoir plumée, et que le rouet est en mouvement tous les jours de la semaine.

— Viens, ma fille, dit M. Poyser, lorsque Hetty descendit, viens nous embrasser et te laisser souhaiter du bonheur. »

Hetty vint très-tranquillement embrasser le gros excellent homme.

« Voilà ! dit-il en lui frappant légèrement le dos, va embrasser ta tante et ton grand-père. Je suis aussi désireux de te voir bien établie que si tu étais ma propre fille, et ta tante l'est aussi, j'en réponds, car elle s'est conduite avec toi pendant ces sept années, Hetty, comme si tu étais à elle. Allons, allons, à présent, continua-t-il en s'égayant, aussitôt qu'Hetty eut embrassé sa tante et le vieillard, Adam aussi désire un baiser, je gage, et il en a bien le droit maintenant. »

Hetty se retira en souriant vers sa chaise vide.

« Allons, Adam, prends-en un alors, persista M. Poyser, autrement tu n'es que la moitié d'un homme. »

Adam se leva en rougissant comme une jeune fille, — tout grand et vigoureux gaillard qu'il était, — et, passant son bras autour d'Hetty, il se baissa et prit un léger baiser sur ses lèvres.

C'était une jolie scène, avec cette rouge clarté du foyer, car il n'y avait point de chandelles ; pourquoi y en aurait-il eu, quand le feu était si brillant et réfléchi par tous les vases d'étain et le chêne poli ? Personne ne voulait travailler un dimanche soir. Même Hetty sentait quelque chose comme du contentement au milieu de tout cet amour. L'attachement d'Adam pour elle, ses caresses, n'éveillaient aucune passion chez elle ; ce n'était pas assez pour satisfaire sa vanité ; mais c'était ce que la vie pouvait lui offrir de mieux maintenant, ce lui qui promettait quelque changement.

Il y eut beaucoup de discussion, avant le départ d'Adam, sur la possibilité de trouver une maison convenable pour s'y établir. Il n'y en avait point de vacante, excepté une à côté de Will Maskery, dans le village, et elle était trop petite pour eux. M. Poyser soutenait que le meilleur moyen serait que Seth et sa mère quittassent la vieille maison pour la laisser à Adam ; on pourrait l'agrandir un peu plus tard, car il ne manquait pas de place dans le chantier et le jardin ; mais Adam s'opposait à l'idée de mettre sa mère dehors.

« Bon, bon, dit M. Poyser en finissant, nous n'avons pas besoin de tout décider ce soir. Il faut prendre le temps de réfléchir. Vous ne pouvez penser à vous marier avant Pâques. Je ne suis pas pour qu'on se fasse longtemps la cour, mais il faut un peu de temps pour arranger les choses convenablement.

— Eh ! certainement, dit madame Poyser à voix basse et enrouée, les chrétiens ne doivent pas se marier comme des coucous, je suppose.

— Je suis un peu découragé tout de même, dit M. Poyser, quand je pense que nous pouvons recevoir une signification de quitter, et peut-être nous trouver obligés de prendre une ferme à une vingtaine de milles d'ici.

— Eh ! dit le vieillard en fixant le plancher, et remuant ses mains, tandis que ses coudes restaient appuyés sur son fauteuil, ce sera une triste histoire s'il me faut quitter le vieil endroit et être enterré dans une paroisse étrangère. Et vous aurez peut-être à payer le double de rentes, ajouta-t-il en regardant son fils.

— Bon, il ne faut pas t'inquiéter d'avance, père, dit Martin le jeune. Peut-être le capitaine viendra-t-il à la maison et il fera

notre paix avec le vieux chevalier. Je me repose là-dessus, car je sais que le capitaine aime à rendre justice aux gens, quand il le peut. »

Livre 4 · 35

Ce fut un temps très-occupé pour Adam que celui qui se passa entre le commencement de novembre et les premiers jours de février ; il voyait peu Hetty, excepté le dimanche. Ce n'en était pas moins un temps heureux, car il le rapprochait toujours plus de mars, mois où ils devaient se marier ; et tous les petits préparatifs pour leur nouveau ménage annonçaient qu'on approchait de ce jour longtemps désiré. Deux nouvelles chambres avaient été ajoutées à la vieille maison, car, après tout, sa mère et Seth devaient vivre avec eux. Lisbeth avait pleuré si piteusement à la pensée de quitter Adam, qu'il était allé vers Hetty lui demander si, pour l'amour de lui, elle voudrait se faire aux manières de sa mère et consentir à vivre avec elle. À sa grande satisfaction, Hetty répondit : « Oui, j'aime autant qu'il en soit ainsi qu'autrement. » Hetty, en ce moment, avait l'esprit oppressé d'une difficulté bien pire que les manies de Lisbeth, dont elle ne pouvait guère se soucier. Ainsi Adam fut consolé du mécompte qu'il avait éprouvé quand Seth était revenu de sa visite à Snowfield et lui avait dit que « c'était inutile ; le cœur de Dinah n'était pas encore porté pour le mariage. » Car, lorsqu'il dit à sa mère qu'Hetty désirait qu'elles vécussent ensemble, et qu'il n'y avait pas besoin de penser à une séparation, elle répondit d'un ton de voix plus content qu'il ne l'avait entendue parler depuis que son mariage était décidé : « Eh ! mon garçon, je serai aussi tranquille qu'un vieux ri-

deau et je ne demanderai jamais à faire que l'ouvrage désagréable dont elle n'aimera pas à s'occuper. Et comme ça nous n'aurons pas besoin de partager les plats et les affaires qui sont restés ensemble dans ce buffet depuis avant ta naissance. »

Un seul nuage venait de temps en temps obscurcir le soleil d'Adam. Hetty semblait quelquefois malheureuse. Mais à toutes ses questions d'inquiète tendresse elle répondait par l'assurance qu'elle était tout à fait satisfaite et ne demandait rien de différent ; et quand il la revoyait, elle était plus animée que de coutume. Il se pouvait qu'elle fût un peu accablée de travail et de soucis, car, peu après Noël, madame Poyser avait pris un autre refroidissement, qui était devenu une inflammation, et cette maladie l'avait retenue dans sa chambre tout le mois de janvier. Hetty devait tout arranger en bas et remplacer à moitié Molly, pendant que cette bonne fille soignait sa maîtresse. Elle paraissait se mettre si complétement à ses nouvelles fonctions, travaillant avec une calme constance, si nouvelle en elle, que M. Poyser disait souvent à Adam qu'elle voulait lui montrer quelle bonne ménagère il aurait ; mais il « se doutait que la jeune fille en faisait trop ; elle aurait besoin d'un peu de repos quand sa tante pourrait descendre. »

Cet événement désiré, savoir que madame Poyser descendît, eut lieu dans la première partie de février, pendant qu'un temps doux fondait les derniers bancs de neige des montagnes de Binton. Un jour, peu après que sa tante fut revenue en bas, Hetty alla à Treddleston pour acheter quelques objets qui manquaient pour le mariage et dont l'oubli l'avait fait gronder par madame Poyser, laquelle avait observé que, sans doute, si cela avait dû faire figure, elle les aurait assez vite achetés.

Il était à peu près dix heures lorsque Hetty se mit en route, et la légère gelée blanche qui couvrait les haies le matin avait déjà disparu au soleil, qui montait dans un ciel sans nuage. Les jours clairs de février ont le charme d'une plus vive espérance qu'aucun des autres jours de l'année. On aime à s'arrêter aux doux rayons du soleil, regarder par-dessus les barrières les patients chevaux de labour se retourner à l'extrémité du sillon, et penser qu'on a en perspective toute la belle année. Les oiseaux paraissent sentir de même ; leur chant est aussi clair que l'air est pur. Il n'y a point de feuilles sur les arbres et les haies, mais comme les prés herbeux sont verts ! et le sombre brun pourpré des sillons terreux, les branchages nus, sont bien beaux aussi. Que cela semble un heureux monde au promeneur à cheval ou en voiture qui parcourt les vallées ou franchit les montagnes ! J'ai souvent pensé ainsi, lorsque j'ai vu dans des pays étrangers des champs et des bois me paraissant semblables à ceux de notre Loamshire. Le sol en est cultivé avec le même soin, les bois se déroulent sur les douces pentes jusqu'aux vertes prairies. Puis, lorsque j'arrivais à quelque chose qui, sur le bord de la route, me rappelait que je n'étais pas dans le Loamshire, c'était une croix, cette image de la grande agonie. Elle était plantée près d'un groupe de pommiers en fleurs, ou en plein soleil, à côté d'un champ de blé, ou au tournant de la forêt, au bord d'un ruisseau limpide murmurant au-dessous d'elle. Certainement, s'il était venu là un voyageur de ce monde, oubliant ce que l'homme peut souffrir, cette représentation de toutes les douleurs lui aurait paru singulièrement hors de place au milieu de cette joyeuse nature. Il n'aurait pu croire que, caché derrière ces fleurs de pommier, ou parmi les épis dorés, ou sous l'abri touffu des bois, pouvait se trouver un cœur humain agité d'une lourde angoisse.

Peut-être une fraîche jeune fille, ne sachant où chercher un refuge contre la honte qui s'avançait rapidement, ne comprenant de notre vie rien de plus que ne le pourrait un ignorant agneau perdu, errant dans la sombre nuit ; peut-être une âme en proie à la plus amère des tristesses de la vie.

Tel est le contraste que présente souvent la nature avec le cœur humain. Il ne faut pas s'étonner que la religion de l'homme renferme beaucoup de tristesse ; il ne faut pas s'étonner qu'il ait besoin d'un Dieu souffrant.

Hetty, avec son manteau rouge et son chapeau bien chaud, son panier à la main, passe par une barrière à côté de la route de Treddleston, mais non pour errer plus longtemps aux rayons du soleil, ni penser avec espoir à la longue année qui se déroule devant elle. Elle sait à peine si le soleil brille, et tandis que plusieurs semaines auparavant elle croyait encore pouvoir espérer, maintenant elle ne peut que trembler et frémir. Elle veut sortir de la grande route, afin de pouvoir marcher lentement et ne pas avoir à s'inquiéter de l'expression de son visage, car elle se nourrit de douloureuses pensées. Par cette barrière elle peut suivre un sentier dans les champs, derrière des haies larges et épaisses. Ses grands yeux noirs errent vaguement, comme ceux d'une personne désolée, sans abri, sans parents, et non comme la fiancée d'un homme tendre et courageux. Mais il ne s'y trouve point de larmes : elles ont toutes été versées dans l'insomnie de la nuit. À la barrière suivante, le sentier se bifurque ; deux chemins s'offrent à elle : l'un qui suit la haie, la ramènera bientôt à la grande route ; l'autre, à travers les champs, la conduira beaucoup plus en dehors dans les Maigres-terres, les prairies basses, où elle ne verra personne. Elle choisit celui-ci et commence à marcher

un peu plus vite, comme si elle pensait à un objet vers lequel il vaut la peine de se diriger. Elle est bientôt dans les Maigres-terres, où les herbages descendent peu à peu, et elle quitte le terrain plat pour suivre la pente. Plus loin, devant elle, est un groupe d'arbres sur le sol bas, où elle se dirige. Non, ce n'est pas un groupe d'arbres, mais une sombre mare ombragée, si remplie des pluies de l'hiver que les branches inférieures des buissons de sureau sont bien au-dessous de l'eau. Elle s'assied sur l'herbe du bord, contre le tronc incliné du grand chêne qui surplombe la sombre mare. Elle avait souvent pensé dans les nuits du mois qu'elle vient de passer, et maintenant, enfin, elle est venue la voir. Elle croise les mains autour de ses genoux et se penche en avant, la regarde attentivement comme pour essayer de deviner quelle espèce de lit cela ferait pour ses membres jeunes et arrondis.

Non, elle n'a pas le courage de se jeter dans ce lit d'eau froide ; d'ailleurs, si elle l'avait, on pourrait la retrouver, on pourrait découvrir pourquoi elle s'est noyée. Il ne lui reste qu'une chose à faire : elle s'en ira, elle ira quelque part où on ne pourra pas la retrouver.

Depuis la première atteinte de sa grande terreur, quelques semaines après s'être fiancée à Adam, elle avait attendu et vécu dans l'espérance vague et aveugle qu'il pouvait arriver quelque chose qui la délivrerait de son effroi ; mais elle ne pouvait plus l'espérer. Toutes les forces de sa nature s'étaient concentrées dans le seul effort de cacher la vérité, et elle s'était abstenue, avec une crainte irrésistible, de toute conduite qui aurait pu faire soupçonner son malheureux secret. Chaque fois que l'idée d'écrire à Arthur lui était venue, elle l'avait rejetée ; il ne pouvait

rien faire pour elle qui pût la mettre à l'abri d'une découverte et du mépris des parents et voisins qui, depuis que ses songes éthérés s'étaient évanouis, faisaient de nouveau tout son monde. Son imagination ne voyait plus le bonheur avec Arthur, car il ne pouvait rien faire qui pût satisfaire ou calmer sa fierté. Non, quelque chose d'autre pouvait arriver, quelque chose devait arriver pour la délivrer de sa frayeur. Dans les âmes jeunes, enfantines, ignorantes, il y a constamment cette confiance aveugle en quelque chance sans forme ; il est aussi difficile à un jeune garçon ou à une jeune fille de croire qu'un grand malheur va les accabler que de croire qu'ils vont mourir.

Mais maintenant la dure nécessité la pressait, maintenant le moment de son mariage était près, elle ne pouvait plus rester dans cette aveugle confiance. Il fallait fuir, il fallait se cacher là où aucun œil ami ne pourrait la découvrir ; et alors la terreur d'errer dans ce monde, dont elle ne connaissait rien, faisait de la possibilité d'aller vers Arthur une pensée qui lui apportait quelque soulagement. Elle se sentait si abandonnée, si incapable de s'arranger un avenir, que la perspective de se livrer à lui renfermait un soulagement plus fort que sa fierté. Tandis qu'elle était assise vers la mare et frissonnait à la vue de cette eau sombre et froide, l'espérance qu'il la recevrait avec tendresse, qu'il s'occuperait d'elle et en prendrait soin, était comme une sensation de chaleur assoupissante qui, pour le moment, la rendait indifférente à toute autre chose, et elle commença à ne plus penser qu'au moyen de pouvoir s'en aller.

Elle avait, en dernier lieu, reçu de Dinah une lettre remplie de bonnes paroles sur son prochain mariage, qu'elle avait appris de Seth ; et lorsque Hetty l'avait lue à son oncle, il avait dit : « Je

voudrais que Dinah pût revenir à présent, car elle serait un soulagement pour ta tante quand tu nous auras quittés. Que penserais-tu, ma fille, d'aller la voir aussitôt que tu pourras faire une absence, pour la persuader de revenir avec nous ? Tu pourrais peut-être réussir en lui disant combien sa tante a besoin d'elle, quoiqu'elle écrive qu'elle ne peut pas venir. » L'idée d'aller à Snowfield n'avait pas plu à Hetty, et elle ne sentait aucun désir de voir Dinah, de sorte qu'elle répondit seulement : « C'est si loin, mon oncle ! » Mais maintenant elle pensait que cette visite proposée lui servirait de prétexte pour partir. Elle dirait à sa tante, en arrivant à la maison, qu'elle aimerait aller à Snowfield passer une semaine ou une dizaine de jours. Puis alors, quand elle serait à Stoniton, où personne ne la connaissait, elle s'informerait de la voiture qui pourrait la mener dans la direction de Windsor. Arthur était à Windsor, et c'est vers lui qu'elle irait.

Aussitôt qu'Hetty se fut décidée à cet arrangement, elle se leva de dessus l'herbe du bord de la mare, prit son panier et continua sa route pour Treddleston, car il fallait acheter les objets de noces pour lesquels elle était venue, quoiqu'ils ne dussent jamais être nécessaires. Elle devait prendre garde à n'éveiller aucun soupçon de ce qu'elle était sur le point de faire.

Madame Poyser fut agréablement surprise du désir d'Hetty d'aller voir Dinah, pour essayer de la ramener avec elle et la faire assister au mariage. Le plus tôt serait le mieux, puisque le temps était maintenant agréable ; et Adam, quand il vint le soir, dit que, si Hetty pouvait partir le lendemain, il s'arrangerait pour aller avec elle à Treddleston et la mettre en sûreté dans la voiture de Stoniton.

« Je voudrais bien pouvoir vous accompagner et prendre soin de vous, Hetty, dit-il le lendemain matin en s'appuyant à la portière de la voiture ; mais vous ne resterez pas beaucoup plus que la semaine, — le temps me paraîtra si long. »

Il la regardait avec tendresse, et sa main vigoureuse pressait celle d'Hetty. Celle-ci éprouvait un sentiment de protection de sa présence. — Elle s'était habituée à lui maintenant. Si le passé avait pu s'effacer et qu'elle n'eût connu d'autre amour que sa calme affection pour Adam ! Les larmes lui vinrent aux yeux en lui donnant un dernier regard.

« Que Dieu la bénisse de son amour pour moi ! » dit Adam en retournant à son travail avec Gyp à ses trousses.

Mais les larmes d'Hetty n'étaient pas pour Adam, — ni pour l'angoisse qui l'accablerait quand il apprendrait qu'elle l'avait quitté pour toujours. Elles étaient causées par le malheur de son propre sort, qui la séparait de cet homme brave et affectionné désirant lui consacrer sa vie entière, et la renvoyait, pauvre suppliante sans secours, à l'homme qui envisagerait comme une infortune sa présence auprès de lui.

Àtrois heures, ce jour-là, quand Hetty fut dans la voiture qui devait, lui avait-on dit, la conduire à Leicester, une partie de la longue, longue route jusqu'à Windsor, elle sentit obscurément que ce pénible voyage pourrait bien ne la conduire qu'au commencement de nouveaux malheurs.

Pourtant Arthur était à Windsor ; il ne serait certainement pas fâché contre elle. S'il n'avait plus pour elle les mêmes sentiments qu'avant, il avait promis d'être bon pour elle et de s'occuper de ses intérêts.

Livre 5 · 36

Entreprendre un voyage long et solitaire, avec la tristesse au cœur ; aller du familier à l'inconnu ; c'est chose pénible et souvent effrayante, même pour l'homme riche, instruit et vigoureux ; pénible, même lorsqu'on y est appelé par le devoir et non forcé par la frayeur.

Qu'était-ce donc pour Hetty ? Avec ses pauvres pensées étroites, qui ne se perdaient plus dans de vagues espérances, mais étaient comprimées par le frisson d'une terreur positive, roulant toujours dans le même petit cercle de souvenirs, — se créant et façonnant les mêmes images enfantines et indécises de ce qui pourrait arriver, — ne voyant rien dans ce vaste monde que la petite histoire de ses propres peines et de ses plaisirs ; ayant si peu d'argent dans sa bourse et devant elle une route longue et difficile ! À moins d'aller toujours par les voitures publiques, — et elle avait la certitude qu'elle ne le pourrait pas, car le voyage jusqu'à Stoniton coûtait plus qu'elle ne l'aurait pensé, — il était certain qu'elle devrait se confier aux chars de roulage ou aux voitures lentes ; et combien cela prendrait de temps avant qu'elle pût arriver au terme de son voyage ! Le gros vieux cocher d'Oakbourne, voyant une aussi jolie jeune personne parmi les voyageurs de l'extérieur, l'avait invitée à venir s'asseoir à côté de lui ; et sentant qu'il serait bien à lui, en qualité d'homme et de cocher, d'ouvrir le dialogue par une plaisanterie, il s'appliqua, dès qu'ils eurent quitté le chemin pavé, à en essayer une, convenable à tous égards. Après force coups de fouet et regards lancés à Hetty du coin de l'œil, il amena ses lèvres au-dessus du bord de sa cravate, et dit :

« Il a bien près de six pieds, je gage, n'est-ce pas, hein ?

— Qui ? dit Hetty assez surprise.

— Mais le bon ami que vous avez laissé en arrière, ou bien celui après qui vous allez, — lequel des deux ? »

Hetty se sentit rougir et puis pâlir. Elle pensa que ce cocher devait savoir quelque chose de ce qui la concernait. Il connaissait probablement Adam et pourrait lui dire où elle était allée ; car il est difficile aux gens de campagne de supposer que ceux qui font quelque figure dans leur propre paroisse ne soient pas connus partout ailleurs, et il était également difficile pour Hetty de comprendre que des mots dits au hasard pussent s'appliquer si exactement à sa position. Elle était trop effrayée pour parler.

« Hé ! hé ! dit le cocher en voyant que sa plaisanterie n'était pas si agréable qu'il s'y était attendu, il ne faut pas le prendre trop au sérieux ; s'il n'a pas bien agi, prenez-en un autre. Une si jolie fille que vous peut chaque jour trouver un bon ami. »

La frayeur d'Hetty se calma peu à peu quand elle reconnut que le cocher ne faisait pas allusion à ce qui la concernait personnellement ; mais elle n'eut pourtant pas le courage de lui demander quelles étaient les villes sur la route de Windsor. Elle lui dit qu'elle n'allait qu'à une petite distance de Stoniton, et, quand elle descendit à l'auberge où la voiture s'arrêtait, elle s'éloigna rapidement avec son panier vers une autre partie de la ville. Lorsqu'elle avait formé son plan d'aller à Windsor, elle n'avait prévu aucune autre difficulté que celle de s'en aller, et, après l'avoir surmontée par la proposition de cette visite à Dinah, ses pensées ne furent plus que pour sa rencontre avec Arthur et la manière dont il la recevrait, — sans s'arrêter à aucun des incidents probables du

voyage. Elle ignorait trop complétement ce que c'était qu'un voyage pour en imaginer aucun détail, et avec sa somme d'argent — trois guinées — dans sa poche, elle se croyait suffisamment pourvue. Ce ne fut que lorsqu'elle reconnut combien cela lui coûtait pour arriver à Stoniton qu'elle commença à s'alarmer, et alors, pour la première fois, elle comprit le danger de son ignorance sur les endroits par où elle devait passer. Oppressée de cette nouvelle frayeur, elle suivit les laides rues de Stoniton, et enfin entra dans une misérable petite auberge, où elle pensa pouvoir loger à bon marché pour la nuit. Là elle demanda à l'aubergiste s'il pourrait lui dire par où elle devait passer pour atteindre Windsor.

« Mais je ne puis pas le dire au juste. Windsor doit être assez près de Londres, car c'est là que demeure le roi, fut sa réponse. En tous cas, vous ferez pour le mieux d'aller d'abord à Ashby, — c'est dans la direction du sud. Mais il y a autant d'endroits d'ici à Londres qu'il y a de maisons à Stoniton, à ce que je puis savoir. Je n'ai jamais voyagé moi-même. Mais comment se fait-il qu'une jeune femme seule, comme vous, pense à aller aussi loin que cela ?

— Je vais vers mon frère qui est soldat à Windsor, dit Hetty effrayée du regard interrogateur de l'aubergiste. Je n'ai pas les moyens d'aller par la diligence ; croyez-vous qu'il y ait quelque char allant du côté d'Ashby demain matin ?

— Oui, il doit y avoir des chars ; si on savait seulement d'où ils partent ; mais vous pourriez parcourir toute la ville avant de le savoir. Vous feriez mieux d'aller à pied et vous fier à ce que l'un d'eux vous rattrape. »

Chacune de ces paroles coulait lourdement comme du plomb sur son ardeur ; elle voyait son projet se développer pièce à pièce devant elle maintenant ; même arriver à Ashby paraissait une chose difficile, et ce n'était rien comparé à ce qui resterait à faire. Mais il le fallait, il fallait rejoindre Arthur ; oh ! comme elle était impatiente d'être de nouveau avec quelqu'un qui s'occupât d'elle. Elle qui ne s'était jamais levée le matin sans la certitude de voir les visages familiers de ceux sur qui elle avait des droits reconnus ; elle dont le plus lointain voyage avait été d'aller à Rosseter en croupe derrière son oncle, et dont les pensées s'étaient toujours complues dans des rêves de plaisir, parce qu'elle arrangeait pour elle seule toutes les affaires de sa vie. Cette Hetty, qui, semblable à une petite chatte, n'avait, jusqu'à quelques mois auparavant, éprouvé aucun autre chagrin que celui d'envier à Mary Burge un ruban neuf, ou d'être grondée par sa tante pour avoir négligé Totty, doit maintenant faire son chemin laborieux dans l'abandon, laissant pour toujours sa paisible demeure bien loin derrière elle et n'ayant en perspective que l'espérance douteuse d'un refuge. Quand elle se coucha le soir dans ce lit dur et inconnu, elle sentit pour la première fois combien sa demeure avait été un heureux séjour, combien son oncle avait été bon pour elle. Elle regrettait son sort tranquille à Hayslope, au milieu des choses et des gens qu'elle connaissait, la petite vanité qu'elle plaçait dans sa meilleure robe et son plus joli bonnet, n'ayant rien à cacher à personne. Elle aurait aimé à les retrouver en se réveillant et pouvoir reconnaître que toute la vie fiévreuse qu'elle avait connue en dehors n'était qu'un court cauchemar. La crainte de son avenir remplissait son cœur ; il n'y avait plus de place pour plaindre le malheur des autres. Avant cette cruelle lettre, Arthur avait été si tendre et si aimant, que ce souvenir avait en-

core du charme pour elle, quoique ce ne fût qu'une goutte consolante qui rendait à peine la douleur supportable. Car Hetty ne pouvait ri concevoir rien d'autre pour elle, dans l'avenir, qu'une existence cachée, et cette vie, même avec de l'amour, ne pouvait avoir aucun charme pour elle, encore moins unie à la honte. Elle ne connaissait pas les romans, et ne partageait que bien faiblement les sentiments qui les font naître, en sorte que les dames qui en ont lu trouveront difficile de comprendre l'état de son esprit. Elle était trop ignorante de tout, en dehors des simples opinions et habitudes dans lesquelles elle avait été élevée, pour rien concevoir dans son avenir, si ce n'est qu'Arthur s'occuperait d'elle de quelque manière et la mettrait à l'abri de la colère et du mépris. Il ne pouvait pas l'épouser, faire d'elle une dame, et, à part cela, elle ne voyait rien qu'il pût lui offrir digne d'être l'objet de ses désirs et de son ambition.

Le matin suivant elle se leva de bonne heure, et, prenant seulement un peu de lait et de pain pour son déjeuner, elle se mit en route à pied dans la direction d'Ashby, sous un ciel plombé, offrant à l'extrême horizon une étroite bande jaune, semblable à l'espérance qui fuit. Dans l'abattement de son cœur devant la longueur et la difficulté du voyage, elle était surtout effrayée de dépenser son argent, et d'en être si dénuée qu'elle fût obligée de demander l'aumône ; car Hetty était fière par sa nature et par son éducation, sortant de la classe qui paye le plus de taxes pour les pauvres et qui frémit le plus à l'idée d'en profiter. Il ne lui était pas encore venu à l'esprit qu'elle pourrait se procurer de l'argent avec le médaillon et les boucles d'oreilles qu'elle portait avec elle, et elle employait le peu d'arithmétique qu'elle savait à calculer, d'après sa connaissance des prix, combien de repas et combien

de chars elle pourrait se procurer avec les deux guinées et les quelques schellings qui lui restaient.

Elle marcha courageusement pendant les premiers milles en sortant de Stoniton, prenant toujours un objet éloigné en vue sur la route comme but, et sentant une légère satisfaction quand elle l'avait atteint. Lorsqu'elle arriva à la quatrième borne milliaire, la première à laquelle elle eût fait attention au milieu des longues herbes, et qu'elle vit qu'elle n'avait fait encore que quatre milles depuis Stoniton, son courage l'abandonna. Avoir parcouru si peu de chemin ! Cependant elle se sentait fatiguée et presque affamée de nouveau à l'air vif du matin ; car Hetty, quoique habituée à beaucoup de mouvement et d'activité dans l'intérieur de la maison, n'était point accoutumée à de longues marches, qui produisent une fatigue d'un genre tout différent de celle du ménage. Comme elle regardait cette borne, elle sentit quelques gouttes d'eau tomber sur son visage, — il commençait à pleuvoir ; nouvel embarras qui n'était point encore entré dans ses tristes prévisions ; et, complétement écrasée par cette soudaine addition à son fardeau, elle s'assit sur la marche d'une limite et sanglota convulsivement. Le commencement d'une dure nécessité est comme le premier morceau d'une nourriture amère, il paraît d'abord insupportable ; cependant, si nous n'avons rien d'autre pour satisfaire notre faim, nous en prenons un second et trouvons qu'il est possible de continuer. Quand Hetty se fut remise de cet accès de pleurs, elle rallia son courage défaillant : il pleuvait et il fallait tâcher d'arriver à un village où elle pût trouver à se reposer et s'abriter. Bientôt, comme elle marchait péniblement, elle entendit le bruit de lourdes roues derrière elle ; un char couvert s'approchait, se traînant lentement, guidé par un rustaud conducteur faisant claquer son fouet à côté des chevaux. Elle l'at-

tendit, pensant que, si le charretier n'avait pas trop mauvaise mine, elle lui demanderait de la laisser monter. Le char approchait d'elle, le conducteur était resté en arrière, mais il y avait quelque chose sur le devant de ce gros véhicule qui lui donna du courage. En tout autre moment de sa vie passée, elle n'y aurait pas fait attention ; mais maintenant cette faculté de comprendre que la souffrance venait de réveiller en elle fit que cet objet l'impressionna vivement. Ce n'était qu'un petit épagneul blanc et fauve posé sur la banquette de devant, ayant de grands yeux timides et un tremblement continuel du corps, tel que vous pouvez l'avoir vu chez quelqu'une de ces petites créatures. Hetty s'inquiétait peu des animaux, comme vous savez ; mais ce petit être timide et isolé paraissait avoir quelque communauté de position avec elle, et, sans se rendre compte du pourquoi, elle eut moins d'hésitation à parler au conducteur, gros homme à face rubiconde, avec un sac sur les épaules en guise de manteau.

« Pourriez-vous me prendre sur votre char, si vous allez du côté d'Ashby ? dit Hetty. Je vous payerai pour cela.

— Oh, dit le gros gaillard, avec ce sourire lent à venir qui appartient aux visages épais, je vous prendrai assez sans que vous me payiez, si vous ne craigniez pas de vous étendre un peu près du couvert sur les paquets de laine. D'où venez-vous ? et qu'allez-vous faire à Ashby ?

— Je viens de Stoniton. Je vais bien loin, à Windsor.

— Pour entrer en service, quoi ; ou pour autre chose ?

— Voir mon frère, il est soldat là-bas.

— Bien, je ne vais pas au delà de Leicester, et c'est déjà assez loin, mais je vous y mènerai si vous ne vous inquiétez pas d'être un peu longtemps en chemin. Les chevaux ne sentiront pas plus votre poids que celui de ce petit chien que j'ai ramassé sur la route il y a quinze jours. Il était perdu, je pense, et il n'a pas cessé de trembler depuis que je l'ai. Allons, donnez-moi votre panier et venez derrière le char pour que je vous aide à monter. »

S'étendre sur des paquets de laine, une ouverture ménagée entre les rideaux de la banne pour laisser entrer l'air, était du luxe pour Hetty maintenant, et elle dormit la moitié des heures qui se passèrent jusqu'à ce que le conducteur vînt lui demander si elle voulait descendre et prendre quelque nourriture ; il allait dîner lui-même dans un cabaret. Ils arrivèrent tard dans la soirée à Leicester, et ainsi s'était passée la seconde journée d'Hetty. Elle n'avait dépensé que ce qu'il avait fallu payer pour son dîner ; mais elle sentait que cette lente manière de voyager lui serait insupportable plus longtemps, et le matin suivant elle chercha son chemin jusqu'à un bureau de voitures publiques pour se renseigner touchant la route de Windson et voir si cela lui coûterait trop cher de faire encore une partie de la distance en voiture. Hélas ! cette distance était considérable, les voitures trop chères, il fallait y renoncer ; mais le vieux commis du bureau, touché par l'inquiétude de ce joli visage, écrivit pour elle les noms des principaux endroits par où elle devait passer. Ce fut le seul soulagement qu'elle trouva à Leicester, car les hommes la regardaient marcher le long de la rue, et pour la première fois de sa vie Hetty désirait que personne ne la regardât. Elle partit de nouveau à pied ; elle eut du bonheur ce jour-là ; car elle fut bientôt rattrapée par un charretier qui la fit monter sur son char Jusqu'à Hinkley. De là, grâce à une chaise de poste de retour dont le postillon ivre

lui fit peur, en conduisant comme Jehu, fils de Nimshi, et lui criant ses observations joyeuses, en se tordant à l'envers sur sa selle, elle fut avant la nuit au cœur du Warwickshire ; mais c'était encore à une centaine de milles de Windsor, à ce qu'on lui dit. Oh ! que le monde était grand, et quelle dure tâche pour elle d'y trouver son chemin ! Elle alla par méprise à Stratford sur l'Avon, ayant vu Stratford inscrit sur sa liste, et là on lui dit qu'elle avait fait beaucoup de chemin inutile en dehors de la bonne route. Ce ne fut que le cinquième jour qu'elle arriva à Stony Stratford. Cela paraît une distance bien courte quand vous regardez la carte, ou que vous vous rappelez vos agréables courses aux rives verdoyantes de l'Avon. Mais quelle longue fatigue pour Hetty ! Il lui semblait, en voyant ces champs plats, ces haies, ces maisons éparses, ces villages, ces petites villes, toutes si semblables à ses yeux indifférents ; il lui semblait que ce pays n'avait point de fin, et qu'elle devait y errer pour toujours ; attendre fatiguée à quelque barrière de péage qu'un char passât, puis apprendre que ce char n'allait qu'à une petite distance, une très-petite distance, peut-être au moulin, un mille plus loin. De plus elle redoutait ces maisons publiques où il lui fallait entrer pour prendre quelque nourriture et demander des renseignements, parce qu'il y avait toujours là des hommes attablés qui la regardaient effrontément et lui faisaient de grossières plaisanteries. Son corps était épuisé par ces journées de fatigue et d'inquiétudes d'une nouvelle espèce ; ces quelques jours l'avaient rendue plus pâle et plus maigre que tout le temps qu'elle avait passé chez son oncle à cacher sa terreur. Quand enfin elle atteignit Stony Stratford, son impatience et son épuisement étaient devenus trop forts pour son système d'économie ; elle se décida à prendre la voiture pour le reste du chemin, quoique cela dût lui coûter tout l'argent qui lui

restait. Elle n'aurait besoin de rien à Windsor que de trouver Arthur. Quand elle eut payé la dernière course, elle ne possédait plus qu'un schelling ; et lorsqu'elle descendit à midi à l'enseigne de l'Homme-Vert à Windsor, le septième jour, faible et affamée, le cocher vint à elle et lui demanda de ne pas l'oublier !... Elle mit la main à sa poche et en tira le schelling, mais les larmes lui vinrent avec la pensée qu'elle donnait le seul moyen qui lui restât de se procurer la nourriture dont elle avait réellement besoin avant de se mettre à la recherche d'Arthur. Comme elle lui présentait le schelling, elle leva ses yeux noirs pleins de larmes sur les traits de cet homme et lui dit : « Pouvez-vous me rendre dix sous ?

— Non, non, dit-il brusquement ; c'est égal, gardez votre schelling. »

L'aubergiste de l'Homme-Vert se trouvait assez près pour être témoin de cette scène. C'était de ces êtres chez qui l'abondance sert à conserver le bon naturel aussi bien que le corps. Et cette charmante figure d'Hetty en pleurs aurait trouvé la fibre sensible de la plupart des hommes.

« Entrez, jeune femme, entrez, dit-il, et prenez une goutte de quelque chose ; vous avez l'air passablement épuisé : je le vois bien. »

Il la fit entrer au comptoir et dit à sa femme : « Tiens, maîtresse ! mène cette jeune personne dans le parloir ; elle est un peu éprouvée. » Les larmes d'Hetty coulaient rapidement. C'étaient des pleurs nerveux ; car elle pensait que maintenant elle n'avait aucune raison de pleurer. Elle aurait voulu s'en empêcher,

mais elle était trop faible et trop fatiguée pour réussir. Enfin elle était à Windsor, non loin d'Arthur.

Elle porta des regards ardents et affamés sur le pain, la viande et la bière que la femme de l'aubergiste lui apportait, et pendant quelques minutes elle oublia tout dans la délicieuse sensation de satisfaire sa faim et de reprendre des forces.

L'hôtesse, assise en face d'elle tandis qu'elle mangeait, l'examinait avec attention. Rien là d'étonnant ; Hetty avait ôté son chapeau, et ses boucles étaient retombées : l'air affligé de son visage n'en rendait que plus touchantes sa jeunesse et sa beauté ; et les yeux de la bonne femme se portèrent bientôt sur la taille d'Hetty qui, en s'habillant à la hâte pendant son voyage, n'avait pris aucune peine pour la dissimuler ; d'ailleurs un œil étranger découvre ce qu'une personne familière et sans soupçon ne remarque pas.

« Mais vous n'êtes guère en état de voyager, dit-elle, en jetant un coup d'œil sur la main sans anneau d'Hetty. Venez-vous de loin ?

— Oui, dit-elle, ramenée par cette question à exercer plus d'empire sur elle-même, et se sentant plus à l'aise après avoir pris quelque nourriture. J'ai fait une assez longue route, et c'est bien fatigant. Mais je suis mieux maintenant. Pourriez-vous me dire mon chemin pour aller à cet endroit ? » Hetty sortit alors de sa poche un morceau de papier : c'était la portion de la lettre d'Arthur sur laquelle il avait écrit son adresse.

Comme elle parlait, l'aubergiste était entré et avait commencé à l'examiner aussi attentivement que sa femme. Il prit le morceau

de papier qu'Hetty lui tendait au travers de la table, et lut l'adresse.

« Mais qu'avez-vous à faire à cette maison ? » dit-il. Il est dans la nature des aubergistes et de tous les hommes qui n'ont point d'occupation pressante de faire autant de questions que possible avant de donner des renseignements.

« Je désire voir un monsieur qui y demeure, dit Hetty.

— Mais il ne demeure aucun monsieur dans cette maison, reprit l'aubergiste. Elle est fermée, fermée depuis quinze jours. Quel monsieur désirez-vous voir ? Peut-être puis-je vous indiquer où vous pourrez le trouver ?

— C'est le capitaine Donnithorne, dit Hetty toute tremblante, et son cœur commençant à battre péniblement à l'ouïe de ces mots détruisant son espérance de trouver Arthur de suite :

— Le capitaine Donnithorne ! Attendez un peu, dit l'aubergiste lentement. Était-il dans la milice du Loamshire ? Un grand jeune officier avec le teint frais et des favoris roux, et qui avait un domestique du nom de Pym ?

— Oh oui, dit Hetty ; vous le connaissez, où est-il ?

— À un bon nombre de milles d'ici ; la milice du Loamshire est allée en Irlande ; elle est partie il y a quinze jours.

— Voyez donc ! elle s'évanouit, » dit l'hôtesse, se hâtant de soutenir Hetty, qui avait perdu tout sentiment et avait l'air d'une belle morte. Ils la portèrent sur le sofa et dénouèrent ses vêtements.

« Il y a là une mauvaise affaire, je soupçonne, dit l'aubergiste en apportant de l'eau.

— Ah ! on voit assez quelle sorte d'affaire, dit sa femme. Ce n'est pas une de ces coureuses ordinaires, je le vois bien. Elle a l'air d'une respectable fille de la campagne, et elle vient d'une bonne distance à en juger par son langage. Elle parle un peu comme ce sommelier qui nous était venu du nord ; c'était le plus honnête garçon que nous ayons jamais eu à la maison ; ce sont tous d'honnêtes gens dans le nord.

— Je n'ai de ma vie vu une aussi jolie jeune femme, dit le mari. Elle ressemble à un de ces tableaux en montre devant les magasins. Ça fend le cœur de la regarder.

— Il aurait bien mieux valu pour elle qu'elle fût plus laide et qu'elle eût plus de conduite, dit l'hôtesse, que l'on pouvait supposer charitablement avoir plus de conduite que de beauté. Mais elle revient à elle. Apportez encore une goutte d'eau. »

Livre 5 · 37

Hetty fut trop malade le reste du jour pour qu'on pût lui adresser aucune question, trop malade même pour penser un peu clairement aux malheurs à venir. Elle sentait seulement que toute espérance était anéantie, et qu'au lieu d'avoir trouvé un refuge elle avait seulement atteint les limites d'un nouveau désert où il n'y avait plus de but pour elle. Un lit confortable qui adoucissait la souffrance corporelle, les soins de la bonne hôtesse, étaient une sorte de répit pour elle ; semblable à celui qu'éprouve un homme,

forcé par la défaillance, à se jeter sur le sable, au lieu de continuer péniblement sa route, sous un soleil brûlant.

Mais quand le sommeil et le repos eurent ramené la force nécessaire pour retrouver la conscience de sa souffrance morale, quand le lendemain matin elle vit de sa couche grandir la lumière qui l'appelait de nouveau à un affreux travail sans espoir, elle commença à chercher quelle marche elle devait suivre. Elle se rappela tout son argent dépensé, et considéra la perspective d'errer de nouveau au milieu d'étrangers avec l'horreur que lui inspirait l'expérience qu'elle avait faite par son voyage à Windsor. Mais de quel côté se tourner ? Impossible d'entrer dans aucune place de service, même si elle avait pu en trouver une ; il n'y avait plus devant elle que la mendicité immédiate. Elle pensa à une jeune femme que l'on avait trouvée un dimanche contre le mur de l'église d'Hayslope, presque morte de froid et de faim, avec un petit enfant dans les bras : on l'avait secourue et conduite à la paroisse. La paroisse ! Vous pouvez peut-être à peine comprendre l'effet de ce mot sur un esprit comme celui d'Hetty, élevée au milieu de gens qui étaient en quelque sorte durs à l'égard de la pauvreté ; qui vivaient au milieu des champs, et qui avaient peu de pitié pour le besoin et les haillons, qui paraissent quelquefois dans les villes, un sort inévitable, mais qu'eux considéraient comme la marque de la paresse et du vice, car c'étaient la paresse et le vice qui fournissaient des charges à la paroisse. Pour Hetty, la paroisse venait après la prison comme manière de reproche ; et demander quelque chose à des étrangers, mendier, faisait partie de cette même lointaine et hideuse région de honte insupportable dont Hetty avait toute sa vie pensé impossible de pouvoir jamais approcher. Maintenant le souvenir de cette malheureuse femme, qu'elle-même, en allant à l'église, avait vu porter chez Jo-

shua Rann, lui revint, avec le sentiment terrible du peu de chose qu'il fallait pour que sa position fût pareille. La crainte de la douleur physique se joignit à son effroi de la honte ; car Hetty avait la nature sensuelle d'un animal favori et gâté.

Combien elle aurait voulu être de retour chez elle, aimée et soignée comme elle l'avait toujours été ! Les gronderies de sa tante pour des bagatelles eussent été une douce musique à ses oreilles maintenant ; elle les regrettait. Elle s'en irritait au temps où elle n'avait que des bagatelles à cacher. Était-elle bien cette même Hetty qui faisait le beurre dans la laiterie où les roses trémières semblaient la regarder de la fenêtre, elle, cette fugitive à laquelle ses amis ne voudraient pas rouvrir leur porte, couchée dans ce lit étranger, sachant qu'elle n'avait point d'argent pour payer ce qu'elle recevait et n'aurait à offrir en retour que quelqu'une des nippes que contenait son panier ? Ce fut alors qu'elle songea à son médaillon et à ses boucles d'oreille, et, voyant sa poche près d'elle, elle la prit et en vida le contenu sur le lit. Voilà donc ces bijoux dans leurs petits écrins de velours ; puis avec, voici un beau dé à coudre, en argent, qu'Adam lui avait acheté ; les mots : « Souvenez-vous de moi » en ornent la bordure ; puis une bourse d'acier avec un schelling, et une petite boîte en peau rouge fermée par un ressort. Ces belles petites boucles, avec ces délicates perles fines et ces grenats, qu'elle avait essayées à ses oreilles avec un si vif désir de les porter au brillant soleil du 30 juillet ! elle n'avait plus aucun désir de les mettre à présent ; sa tête était languissamment renversée sur les coussins, et la tristesse empreinte sur son front et dans ses yeux était trop puissante pour laisser place aux regrets. Cependant elle porta la main à ses oreilles : il y avait là de petites boucles en or qui valaient aussi quelque argent. Oui, elle pourrait certainement s'en procu-

rer avec ces bijoux ! Ceux qu'Arthur lui avait donnés devaient avoir beaucoup coûté. L'aubergiste et sa femme, si bons pour elle, l'aideraient peut-être à en retirer la valeur.

Cet argent toutefois ne la conduirait pas loin ; que faire après ? Où aller ? L'horrible pensée du besoin et de la mendicité revint et l'amena un moment à penser retourner vers son oncle et sa tante implorer leur pardon et leur pitié. Mais elle frémit de nouveau à cette idée et la rejeta comme du métal brûlant ; elle ne pourrait jamais supporter cet opprobre devant les siens, devant Mary Burge, et les domestiques du Château, et les gens de Broxton et tous ceux qui la connaissaient. Ils ne sauraient jamais ce qui lui était arrivé. Mais que faire ? Elle repartirait de Windsor, voyagerait de nouveau comme elle l'avait fait la dernière semaine, et gagnerait ces plaines de champs verts entourés de hautes haies, où personne ne la verrait et ne la connaîtrait ; et là, peut-être, elle trouverait le courage de se noyer dans quelque mare semblable à celle des Maigres-terres. Oui, elle quitterait Windsor le plus tôt possible ; elle n'aimait pas à ce que ces gens de l'auberge sussent quelque chose d'elle et qu'elle fût venue pour voir le capitaine Donnithorne : il fallait trouver quelque raison à leur donner pour s'être informée de lui.

Avec cette pensée, elle commença à remettre ces objets dans sa poche, désirant se lever et s'habiller avant que l'hôtesse ne revînt. Elle avait la main sur l'étui de peau rouge lorsqu'il lui vint à l'esprit qu'il se pourrait qu'il y eût dedans quelque objet oublié, objet à vendre aussi, car, sans savoir ce qu'elle ferait de la vie, elle recherchait ardemment les moyens de la conserver le plus longtemps possible. Quand nous désirons vivement trouver une chose, nous sommes portés à la chercher dans des endroits qui

n'offrent aucune chance. Non, il n'y avait rien que des épingles et aiguilles communes, quelques pétales desséchés de tulipe entre les feuilles de papier où elle avait écrit ses petits comptes de dépenses. Mais sur l'une de ces feuilles se trouvait un nom qui, lors même qu'elle l'avait déjà vu souvent, illumina l'esprit d'Hetty comme une découverte toute récente. C'était le nom de Dinah Morris, Snowfield. Il y avait un texte au-dessus, écrit, ainsi que le nom, de la propre main de Dinah, un soir qu'elles étaient assises ensemble et que le petit étui rouge se trouvait ouvert devant elles. Hetty ne lut pas le texte, elle fut seulement arrêtée par le nom. En ce moment, pour la première fois, elle se rappela sans indifférence l'affection bienveillante que Dinah lui avait témoignée et ces mots prononcés dans la chambre à coucher, qu'Hetty devrait, dans l'affliction, la considérer comme une amie. Si elle allait vers Dinah lui demander du secours ? Dinah n'avait pas, sur les choses d'ici-bas, la même manière de penser que les autres ; elle était un mystère pour Hetty, mais Hetty savait qu'elle était toujours bonne. Elle ne pouvait s'imaginer le visage de Dinah se détournant d'elle avec froideur et mépris, sa voix parlant mal d'elle avec intention, ou se réjouissant de son malheur et de sa punition. Dinah ne semblait pas appartenir à ce monde dont Hetty redoutait les regards comme un feu dévorant. Mais l'implorer et se confier même à elle était une pensée qui révoltait Hetty ; elle ne put encore prendre sur elle de dire : « J'irai vers Dinah ; » elle y pensait seulement comme à une alternative possible, si elle n'avait pas le courage de se donner la mort.

La bonne hôtesse fut ébahie quand elle vit Hetty descendre bientôt après elle, soigneusement habillée et paraissant décidément maîtresse d'elle-même. Hetty lui dit qu'elle était tout à fait bien ce matin ; elle n'avait été que très-fatiguée et accablée de son

voyage, car elle était venue de très-loin pour avoir des renseignements sur son frère qui s'était enfui, qu'on pensait qu'il s'était fait soldat, et que le capitaine Donnithorne pourrait en savoir quelque chose, car il avait été naguère très-bon pour ce jeune homme. C'était une histoire peu probable, et l'hôtesse regarda Hetty avec doute ; mais il y avait en elle un air assuré de confiance en soi si différent de l'abattement désolé de la veille, que l'hôtesse savait à peine comment faire une remarque qui n'eût pas l'air de vouloir s'ingérer dans ses affaires. Elle l'invita seulement à s'asseoir et à déjeuner avec eux, et pendant le déjeuner Hetty sortit ses boucles d'oreilles et son médaillon et demanda à l'aubergiste s'il pourrait l'aider à les vendre ; son voyage, dit-elle, lui avait coûté beaucoup plus qu'elle ne s'y était attendue, et maintenant il ne lui restait plus d'argent pour retourner vers ses amis, ce qu'elle désirait faire tout de suite.

Ce n'était pas la première fois que l'hôtesse avait vu ces ornements, car elle avait examiné la veille le contenu des poches d'Hetty, et elle avait discuté avec son mari le fait d'une fille de la campagne possédant de si belles choses ; ils n'en étaient que plus convaincus qu'Hetty avait été misérablement séduite par ce jeune et bel officier.

« Certainement, dit l'aubergiste, quand Hetty eut étalé devant lui ces précieuses bagatelles, nous pourrions les porter au magasin d'un bijoutier, car il y en a un assez près ; mais, Dieu vous garde, on ne vous en donnerait pas le quart de ce que cela vaut. Et vous n'aimeriez pas à vous en séparer ? ajouta-t-il en la regardant d'un air interrogateur.

— Oh ! je n'y tiens pas, dit promptement Hetty, pourvu que j'aie de l'argent pour m'en retourner.

— Puis on pourrait croire que ce sont des objets volés que vous voulez vendre, continua-t-il, car il n'est pas d'usage qu'une jeune femme comme vous possède de beaux joyaux comme ceux-là. »

L'indignation fit refouler le sang d'Hetty à son visage.

« J'appartiens à des gens respectables, dit-elle ; je ne suis pas une voleuse.

— Non, vous ne l'êtes pas, j'en réponds, dit l'hôtesse, et vous n'aviez pas besoin de parler de ça, dit-elle en regardant son mari d'un air indigné. On les lui a donnés, ça se voit assez clairement.

— Je n'ai pas voulu dire que je le pensais ainsi, dit le mari pour s'excuser, mais j'ai dit que c'était ce que le bijoutier pourrait penser, et qu'alors il n'en offrirait pas grand'chose.

— Eh bien, dit la femme, supposons que vous avanciez vous-même quelque argent sur ces objets, et plus tard, si elle désirait les racheter quand elle sera rentrée chez elle, elle le pourrait. Mais si nous n'apprenons rien d'elle au bout de deux mois, nous en pourrions faire ce que nous voudrions. »

Je ne dirai point que, dans cette accommodante proposition, l'hôtesse n'eût aucunement en vue quelque récompense de sa bonté, par la possession finale du médaillon et des boucles d'oreilles ; d'ailleurs, l'effet que, dans ce cas, ils pourraient produire sur l'esprit de la femme de l'épicier s'était présenté fortement à sa prompte imagination. L'aubergiste prit les bijoux et allongea les lèvres d'un air méditatif. Il voulait le bien d'Hetty, sans aucun doute ; mais je vous prie, combien de ceux qui vous veulent du bien refuseraient de tirer de vous quelque petit avantage ! Votre hôtesse est sincèrement affectée de vous voir partir,

elle a le plus grand respect pour vous et se réjouira très-positivement si quelqu'un est généreux à votre égard ; mais en même temps elle vous présente une note où son profit est très-certain.

« De combien d'argent avez-vous besoin pour retourner à la maison ? dit à la fin cet homme qui lui voulait du bien.

— Trois guinées, répondit Hetty, pensant à la somme avec laquelle elle était partie, manque d'aucune autre mesure et craignant de trop demander.

— Eh bien, je n'ai pas d'objection à vous avancer trois guinées, et si vous avez envie de me les renvoyer et de retirer les bijoux, vous le pourrez, savez-vous ; l'Homme vert n'est pas sur le point de prendre la fuite.

— Oh ! oui ; je serai très-contente que vous me donniez cela, dit Hetty, soulagée par la pensée qu'elle n'aurait pas besoin d'aller chez le bijoutier se faire regarder et questionner.

— Mais, si vous désirez les ravoir, vous écrirez avant peu, dit l'hôtesse, parce que, lorsque les deux mois seront passés, nous pourrons croire que vous ne voulez pas les retirer.

— Oui, » dit Hetty avec indifférence.

L'hôte et sa femme étaient également contents de cet arrangement. Le mari pensait que, si ces ornements n'étaient pas redemandés, il en pourrait faire une bonne spéculation en les portant à Londres pour les vendre. La femme espérait qu'elle saurait bien amener le bon homme à les lui laisser.

Comme ils cherchaient à bien faire pour Hetty, la pauvre créature ! cette jeune femme si jolie, d'un air si respectable et appa-

remment dans un triste embarras, ils refusèrent de rien prendre pour sa nourriture et son lit : elle était tout à fait la bienvenue. Et à onze heures Hetty leur dit « adieu » avec le même air calme et résolu qu'elle avait eu tout le matin, en montant dans la voiture qui devait la reconduire vingt milles en arrière sur la route par laquelle elle était venue.

Il est une force d'empire sur soi-même qui est le signe qu'on a perdu sa dernière espérance. Le désespoir n'a pas plus besoin des autres que le parfait contentement, car l'orgueil cesse d'être contre-balancé par le sentiment de la dépendance.

Hetty sentait que personne ne pouvait la délivrer des maux qui lui feraient haïr la vie, et nul, se disait-elle, ne connaîtrait jamais son malheur et son humiliation. Non, elle ne confesserait pas sa faute même à Dinah ; elle chercherait à l'abri des regards quelque endroit pour se noyer où son corps ne pût jamais être trouvé, et personne ne saurait ce qu'elle était devenue.

Quand elle quitta cette voiture, elle se remit à marcher et à faire en char des trajets peu coûteux, prenant des repas à bon marché et avançant sans aucun but bien distinct. Cependant, poussée par une singulière fascination, elle reprenait la route qu'elle avait déjà faite, quoique bien déterminée à ne pas retourner dans son pays. Peut-être avait-elle fixé sa pensée sur les prairies du Warwickshire, dont les haies fourrées et boisées étaient des endroits sûrs pour se cacher, même dans cette saison sans feuilles. Elle retournait plus lentement qu'elle n'était venue, franchissant souvent des barrières et passant des heures assise sous les haies, à regarder vaguement, se figurant être sur le bord de quelque pièce d'eau cachée, profonde, comme celle des Maigres-terres ; curieuse de savoir si c'était une grande souffrance que de

se noyer, et s'il y avait quelque chose de pire après la mort que ce qu'elle redoutait dans la vie. Les dogmes religieux n'avaient eu aucune prise sur son esprit. C'était une de ces nombreuses personnes qui ont eu des parrains et marraines, qui ont étudié leur catéchisme, ont été confirmées, sont allées à l'église tous les dimanches, et qui, cependant, ne se sont jamais approprié une seule conviction ou un sentiment chrétien dont elles puissent retirer quelque force pour l'épreuve ou une consolation dans la mort. Vous comprendriez bien mal ses pensées pendant ces déplorables journées, si vous supposiez qu'elle fût sous l'influence de quelques craintes ou espérances religieuses.

Elle se décida à retourner à Stratford sur l'Avon, où elle était déjà allée par méprise, car elle se rappelait avoir vu quelques prairies à hautes herbes, lors de son premier trajet sur cette route, prairies au milieu desquelles elle pensait trouver justement l'espèce de mare qu'elle avait en vue. Cependant elle économisait encore son argent ; elle portait soigneusement son panier ; la mort lui paraissait encore bien loin, et la vie avait tant de force en elle ! Elle sentait le besoin de nourriture et de repos, et les recherchait avec ardeur au moment même où elle venait de se supposer sur la berge d'où elle pourrait se plonger dans la mort. Il y avait déjà cinq jours qu'elle avait quitté Windsor, car elle errait en route, évitant toujours les questions ou les regards interrogateurs, et reprenant son air de fière indépendance toutes les fois qu'on pouvait l'observer, choisissant un logement décent pour la nuit, s'habillant soigneusement le matin, se mettant en route d'un air calme, ou restant à l'abri, s'il pleuvait, comme si elle avait une heureuse vie à soigner.

Toutefois, malgré ses moments d'empire sur elle-même, ce visage était tristement différent de celui qui lui avait souri dans le vieux miroir taché, ou s'était toujours montré gracieux pour ceux qui le regardaient avec admiration. Une expression dure et presque farouche animait ces yeux, quoique les cils fussent aussi longs que jamais et qu'ils fussent tout aussi noirs et brillants. Le sourire ne creusait plus de fossettes sur les joues. C'était la même rondeur, la même délicatesse enfantine ; mais tout amour ou croyance à l'amour l'avait abandonnée ; sa beauté ne la rendait que plus triste, comme cette impressionnante tête de Méduse avec ses lèvres passionnées et impassibles.

Enfin elle se trouva au milieu des prés qu'elle avait rêvés, sur un long sentier étroit qui conduisait vers un bois. S'il pouvait se trouver une mare dans ce bois ! Non, ce n'était pas un bois, mais seulement des buissons sauvages, là où il y avait eu naguère des carrières de gravier qui avaient laissé des élévations et des creux recouverts de broussailles et d'arbrisseaux. Elle les parcourut en tous sens, pensant trouver de l'eau dans chaque profondeur, jusqu'à ce que ses jambes fussent fatiguées, et elle s'assit pour se reposer. L'après-midi était très-avancée, et le ciel de plomb noircissait, comme si le soleil se couchait déjà. Après quelque temps, Hetty se releva, pensant que l'obscurité viendrait bientôt ; qu'il fallait remettre sa recherche d'un étang au lendemain et se diriger vers quelque abri pour la nuit. Elle avait tout à fait perdu son chemin dans les prairies et pouvait, dans son ignorance, aller d'un côté aussi bien que d'un autre. Elle passa d'un pré à l'autre, sans qu'aucun village ou aucune maison ne fussent en vue. Mais là, à l'angle de cette prairie, il y avait une interruption des haies ; le terrain paraissait s'enfoncer un peu, et deux arbres se penchaient l'un vers l'autre au-dessus d'une ouverture. Le cœur

d'Hetty battit fortement à la pensée qu'il devait y avoir là de l'eau. Elle s'y dirigea péniblement, foulant l'herbe touffue, ses lèvres pâles et avec une sensation de tremblement, comme si ce qu'elle supposait se fût présenté malgré elle au lieu d'avoir été l'objet de sa recherche.

Elle était là, cette eau, noire sous ce ciel obscur ; près de là, rien ne remuait, rien ne s'entendait. Elle posa son panier, puis, tremblante, se laissa tomber sur l'herbe. La mare avait alors sa profondeur d'hiver. Avant qu'elle fût desséchée, comme elle se rappelait que cela arrivait à Hayslope, en été, personne ne pourrait découvrir son corps. Elle avait aussi son panier ; il fallait le cacher, il fallait le jeter dans l'eau, mais avant le rendre lourd avec des pierres, puis le lancer. Elle se leva pour en chercher et en trouva bientôt cinq ou six, qu'elle posa par terre, à côté du panier, puis elle se rassit. Il n'était pas nécessaire de se presser ; elle avait toute la nuit devant elle pour se noyer là. Elle était assise, le coude appuyé sur le panier, fatiguée et ayant faim. Elle avait quelques petits pains, trois, dont elle s'était munie à l'endroit où elle avait dîné. Elle les prit et les mangea avec avidité, puis resta tranquille à regarder l'eau. Le calme qu'elle ressentait d'avoir satisfait sa faim, et cette attitude de rêverie immobile, amenèrent le sommeil, et bientôt sa tête se pencha sur ses genoux. Elle dormit profondément.

Quand elle se réveilla, la nuit était noire et elle sentit le frisson. Elle eut peur, peur de cette longue nuit devant elle. Si elle pouvait seulement se jeter dans l'eau ! Non, pas encore. Elle se mit à marcher, afin de se réchauffer, comme si ça devait lui donner plus de résolution. Oh ! que le temps était long dans cette obscurité ! Oh ! le foyer lumineux, la chaleur et les voix de la mai-

son, la douceur du lever et du coucher, les champs familiers, les figures habituées, les dimanches et jours de fête avec leurs simples jouissances de costume et de repas, toutes les douceurs de sa jeune vie surgissaient devant elle, et il lui semblait leur tendre les bras au travers d'un gouffre. Elle grinçait des dents en pensant à Arthur ; elle le maudissait, sans savoir ce que pouvait faire sa malédiction ; elle désirait que lui aussi pût connaître la désolation et le froid, et une vie de honte à laquelle il n'oserait pas mettre fin.

L'horreur de ce frisson, de cette obscurité et de cette solitude, loin de toute vue des hommes, augmentait à chaque longue minute : c'était presque comme si elle était déjà morte, croyant l'être et désirant ardemment revenir à la vie. Mais non ! elle était encore vivante ; elle n'avait point fait cette horrible chute. Elle sentait un singulier contraste de faiblesse et de joie, de mécontentement de ne pas oser affronter la mort, de bonheur de toujours exister, de ce qu'elle pourrait retrouver la lumière et la chaleur. Elle marchait en allant et venant pour se réchauffer, commençant à discerner quelque chose des objets qui l'entouraient, à mesure que ses yeux s'habituaient à la nuit ; la ligne plus sombre de la haie, le rapide mouvement de quelque créature vivante, — peut-être une souris des champs, — s'élançant au travers des herbes. Elle ne se sentait plus comme enveloppée par la froide humidité ; elle pensa qu'elle pourrait retraverser la prairie et franchir la barrière, et elle crut se rappeler que, dans le pré suivant, il y avait une cabane de bruyère près d'une bergerie. Si elle pouvait entrer dans cette hutte, elle aurait plus chaud ; elle pourrait y passer le reste de la nuit, car c'était ce que faisait Alick au temps des agneaux. L'idée de cette cabane produisit l'énergie d'un nouvel espoir ; elle releva son panier et marcha à travers le

pré, mais il lui fallut quelque temps pour se trouver dans la direction de la barrière. L'exercice et l'occupation de chercher cette limite étaient pour elle un stimulant qui diminuait l'horreur de la nuit et de la solitude. Il y avait des brebis dans le pré suivant, et elle effraya un groupe de ces animaux en posant son panier pour franchir la barrière ; le bruit de leur mouvement lui donna courage, car il lui prouvait que son souvenir était juste ; c'était bien le champ où elle avait vu la cabane, car c'était celui où étaient les brebis. À droite, en suivant le sentier, elle y arriverait. Elle atteignit la barrière opposée et tâta sa route le long des barres de cette limite et de la palissade de la bergerie, jusqu'à ce que sa main rencontrât les saillies du mur en terre. Délicieuse sensation ! Elle avait trouvé l'abri ; elle chercha la porte à tâtons, l'ouvrit en la poussant. C'était un endroit fermé et d'odeur malsaine, mais chaud, et il y avait de la paille sur le sol ; Hetty se jeta sur cette paille avec le sentiment d'être sauvée. Les larmes vinrent ; elle n'avait point encore versé de larmes depuis son départ de Windsor, des pleurs et des sanglots de joie convulsive de ce qu'elle était encore en possession de la vie, de ce qu'elle était encore sur cette terre, qu'elle connaissait, et avec des brebis près d'elle. La conscience même de posséder ses propres membres était délicieuse ; elle retroussa ses manches et baisa ses bras avec un amour passionné de la vie. Bientôt la chaleur et la fatigue l'invitèrent au sommeil, et elle tomba dans l'assoupissement, s'imaginant de nouveau être sur le bord de la mare, croyant qu'elle avait sauté dans l'eau et se réveillant en tressaillant, sans se rappeler où elle était. Mais enfin vint un profond sommeil sans rêves ; sa tête, préservée par son chapeau, trouva un oreiller contre le mur de pisé, et la pauvre âme, ballottée cruellement par deux terreurs

égales, y trouva le seul soulagement qui lui fût possible, l'oubli de son être.

Hélas ! ce soulagement paraît finir au moment où il commence. Il sembla à Hetty que les rêves de l'assoupissement précédent avaient fait place à un autre ; qu'elle était dans la cabane, et que sa tante était devant elle, une chandelle à la main. Elle trembla sous le regard de sa tante et ouvrit les yeux. Il n'y avait point de chandelle, mais il y avait de la lumière dans la cabane, celle de l'aube à travers la porte ouverte. Puis il y avait une figure qui la regardait, un visage inconnu, celui d'un homme âgé revêtu d'une blouse.

« Eh bien, qu'est-ce que vous faites là, jeune femme ? » dit cet homme d'un ton bourru.

Hetty trembla encore plus de crainte réelle et de honte qu'elle ne l'avait fait dans son rêve momentané, sous le regard de sa tante. Elle sentit qu'elle était déjà comme une mendiante, trouvée dormant à cette place. Mais, malgré son tremblement, elle avait un si vif désir d'expliquer à cet homme sa présence, qu'elle trouva promptement ses paroles.

« J'ai perdu mon chemin, dit-elle. Je voyage vers le nord, j'ai quitté la grande route pour traverser les champs et j'ai été surprise par la nuit. Voulez-vous m'indiquer le chemin jusqu'au plus prochain village ? »

Elle se leva en parlant, porta les mains à son chapeau pour l'ajuster et reprit son panier.

L'homme la regarda avec des yeux hébétés, sans lui répondre, pendant quelques secondes. Puis il se retourna et marcha vers la

porte de la cabane ; il s'arrêta alors, et, la regardant par-dessus l'épaule, lui dit :

« Oui, je puis vous montrer le chemin pour aller à Norton, si vous voulez. Mais pourquoi avez-vous laissé la grande route ? ajouta-t-il d'un ton de sévère reproche. Il vous arrivera mal, si vous n'y faites pas attention.

— Oui, dit Hetty, je ne le ferai plus. Je resterai sur la route, si vous êtes assez bon pour me montrer où elle est.

— Pourquoi ne restez-vous pas là où il y a des indicateurs et des gens à qui demander le chemin ? dit l'homme d'un air encore plus grondeur. Tout le monde vous prendrait pour une folle en vous voyant. »

Hetty eut peur de ce vieux rechigné, et encore plus de cette dernière suggestion qu'elle avait l'air d'une folle. En le suivant hors de la cabane, elle eut l'idée de lui donner une pièce de six pence pour qu'il lui dît son chemin, et qu'alors il ne supposerait plus qu'elle était folle. Lorsqu'il s'arrêta pour lui indiquer où était la route, elle mit la main à sa poche pour tenir l'argent prêt, et, comme il se retournait pour partir sans lui dire bonjour, elle les lui présenta en disant : « Je vous remercie ; voulez-vous prendre ceci pour votre peine ? »

Il regarda lentement les six pence et dit : « Je n'ai pas besoin de votre argent. Vous feriez mieux de le bien soigner, autrement on pourrait bien vous le voler, si vous arpentez comme ça les champs comme une folle. »

L'homme la quitta sans rien dire de plus et Hetty continua sa route. Une autre journée avait commencé, et il fallait toujours er-

rer. À quoi servait de penser à se noyer ; elle ne pourrait le faire, du moins tant qu'elle avait de l'argent pour se nourrir et de la force pour avancer. Mais les circonstances de son réveil du matin augmentèrent son effroi pour le moment où elle n'en aurait plus ; il lui faudrait vendre son panier et ses vêtements ; alors elle aurait réellement l'air d'une mendiante ou d'une folle, comme l'avait dit cet homme. Cette joie passionnée de vivre, qu'elle avait ressentie dans la nuit, après avoir été sur le point de trouver une froide mort dans la mare, n'existait plus maintenant. La vie retrouvée, à la lumière du matin, sous l'impression du regard dur et étonné de cet homme, était aussi pleine de terreurs que la mort ; elle était pire : c'était une angoisse à laquelle elle se trouvait enchaînée, dont elle avait autant d'horreur que de l'eau sombre, et contre laquelle pourtant elle ne pouvait avoir aucun refuge.

Elle sortit son argent de sa bourse ; elle avait encore vingt-deux schellings ; cela pouvait lui suffire pour plusieurs jours ou l'aider à se rendre plus vite dans le Stonyshire, à portée de Dinah. La pensée de Dinah la pressait plus fortement depuis que l'expérience de cette nuit avait entraîné son imagination épouvantée loin de la mort. S'il n'avait fallu qu'aller vers Dinah, si personne que Dinah pouvait ne jamais le savoir, Hetty aurait pu s'y décider. Cette douce voix, ces yeux miséricordieux, l'auraient attirée. Mais, par la suite, d'autres gens l'apprendraient, et elle ne pouvait pas plus supporter cette honte que rechercher la mort.

Il fallait continuer à errer et attendre qu'un plus profond désespoir lui donnât du courage. Peut-être cette mort viendrait à elle, car elle devenait de moins en moins capable d'endurer la fatigue de la journée. Et cependant telle est la singulière impulsion de nos âmes, qui nous entraîne par un désir secret vers les consé-

quences mêmes que nous redoutons, qu'Hetty, quand elle repartit de Norton, demanda la route la plus directe pour le Stonyshire, et la suivit toute la journée.

Pauvre Hetty errante, avec un visage enfantin recouvrant une âme sèche, sans tendresse, et abreuvée de désespoir, avec un cœur étroit et des pensées mesquines, où il n'y avait de place que pour ses propres chagrins qu'elle ne sentait que plus amèrement ! Mon cœur saigne pour elle quand je la vois s'avancer péniblement sur ses pieds fatigués ou sur quelque chariot, les yeux vaguement fixés devant elle, ne pensant ni ne s'inquiétant de savoir où elle va, jusqu'à ce que la faim lui fasse désirer l'approche d'un village.

Quel sera le terme de cette course sans but, loin de toute affection, ne pensant aux êtres humains qu'à travers son orgueil, s'attachant à la vie comme le fait un pauvre animal blessé à la chasse ?

Dieu vous préserve, ainsi que moi, d'avoir fait naître une semblable infortune !

Livre 5 · 38

Les premiers dix jours après le départ d'Hetty se passèrent aussi tranquillement que tout autre pour la famille de la Grand'Ferme et pour Adam, occupé de son travail habituel. Ils s'attendaient tous à ce qu'Hetty serait absente une semaine ou dix jours au moins, peut-être un peu plus longtemps, si Dinah revenait avec elle, parce que quelque chose pouvait les retenir. Mais au bout de

quinze jours ils commencèrent à être un peu surpris de ce qu'elle ne fût pas de retour ; elle trouvait sans doute la société de Dinah plus agréable que personne ne l'eût supposé. Adam, pour sa part, était très-impatient de la revoir, et il résolut, si elle n'arrivait pas le jour suivant, un samedi, de partir le dimanche matin pour aller la chercher. Il n'y avait point de voiture le dimanche ; mais en partant avant le jour, et peut-être avec le secours de quelque char sur la route, il arriverait de bonne heure à Snowfield et ramènerait Hetty le jour suivant, Dinah aussi, si elle devait venir. Il était bien temps qu'Hetty rentrât à la maison, et il consentit à perdre son lundi pour cela.

Son projet fut très-approuvé à la Ferme, où il alla le samedi soir. Madame Poyser lui demanda énergiquement de ne point revenir sans Hetty, qui avait fait une absence bien assez longue, considérant tout ce qu'elle avait à préparer pour le milieu de mars, et qu'une semaine de changement d'air était bien suffisante pour la santé de qui que ce fût. Quant à Dinah, madame Poyser avait peu d'espoir qu'on pût la ramener, à moins de pouvoir lui persuader que les gens d'Hayslope étaient deux fois plus misérables que ceux de Snowfield. « Quoique, dit madame Poyser comme conclusion, vous puissiez lui dire qu'il ne lui reste qu'une tante, et qu'elle est assez usée pour n'être presque plus qu'une ombre ; que nous serons peut-être à vingt milles plus loin à la Saint-Michel prochaine, où nous pourrons mourir, le cœur brisé, en laissant les enfants sans père ni mère.

— Non, non, dit M. Poyser, qui avait certainement l'air très-pénétré, ce n'est pas si mal que ça. Tu as très-bonne mine à présent et tu reprends chaque jour des chairs. Mais je serai bien aise

que Dinah vienne, car elle t'aidera pour les petits ; ils se faisaient étonnamment bien à elle. »

Adam partit donc à la pointe du jour le dimanche. Seth l'accompagna un ou deux milles, car la pensée de Snowfield et la possibilité que Dinah revînt l'agitait, et cette promenade avec Adam à l'air frais du matin, tous deux dans leurs meilleurs habits, contribuait à lui faire éprouver le calme du dimanche. C'était la dernière matinée de février, avec un ciel lourd et gris et une légère gelée blanche sur le bord de la route et sur les haies sombres. Ils entendaient le murmure du ruisseau dont l'eau abondante se précipitait au bas de la colline, et le léger gazouillement des oiseaux matineux, car ils marchaient en silence, quoique avec un agréable sentiment de fraternité.

« Adieu, garçon, dit Adam, posant la main sur l'épaule de Seth et le regardant affectueusement au moment de s'en séparer. Je voudrais que tu pusses faire toute la route avec moi et que tu fusses aussi heureux que je le suis.

— Je suis content, Addy, je suis content, dit Seth gaiement. Je serai probablement un vieux garçon, et je ferai du tapage avec tes enfants. »

Ils se séparèrent, et Seth revint à la maison en marchant tranquillement et répétant intérieurement une de ses hymnes favorites ; il les aimait beaucoup :

« Sombre et triste est le matin que n'accompagne pas ta présence. Le retour du jour est sans joie, si je ne vois les rayons de ta grâce ; si ta lumière pénétrante ne réjouit mes yeux et n'égaye mon cœur. Visite donc, mon âme, perce l'obscurité du péché et de la tristesse. — Envahis-moi de tes divins rayons, dissipe tout

ce qui obscurcit ma foi. Montre-toi toujours plus à mes yeux et que la splendeur du jour soit parfaite. »

Adam marchait beaucoup plus vite, et toute personne venant sur la route d'Oakburn, au lever du soleil de ce jour, aurait eu du plaisir à voir cet homme grand, à large poitrine, s'avancer avec la tenue droite et ferme du soldat, regardant d'un œil vif et joyeux les montagnes bleu foncé qui commençaient à se montrer de loin. Rarement, dans sa vie, Adam avait été dégagé de tout nuage d'inquiétude comme il l'était ce matin ; et cette absence de souci, comme c'est l'ordinaire pour les intelligences pratiques semblables à la sienne, le portait à observer les objets qui l'entouraient et à en retirer des idées pour ses plans favoris et ses arrangements ingénieux. Son amour heureux, l'assurance que chacun de ses pas le rapprochait de plus en plus d'Hetty, qui lui appartiendrait bientôt, étaient aussi agréables à ses pensées que le doux air du matin à ses sensations ; il éprouvait un bien-être qui lui rendit le mouvement délicieux. De temps en temps un flot de plus profond amour pour elle venait chasser toute autre image ; alors il éprouvait un étonnement plein de reconnaissance de ce que tout ce bonheur lui était accordé, de ce que notre vie renferme de telles douceurs, car notre ami Adam avait l'esprit religieux, quoiqu'il n'eût pas beaucoup de patience pour les discours des dévots, et sa tendresse ressemblait à sa vénération, de sorte qu'on pouvait rarement les mettre en jeu l'une sans l'autre. Mais après que le sentiment s'était fait jour de cette manière, l'activité de la pensée revenait avec une nouvelle vigueur, et ce matin elle s'appliquait à des moyens de pouvoir perfectionner les routes, qui étaient si mauvaises dans tout le pays. Il se représentait les avantages qui pourraient ressortir de l'activité d'un simple gentil-

homme de campagne qui voudrait s'occuper des intérêts de son propre district.

Ces dix milles, pour arriver à Oakburn, lui firent l'effet d'une courte promenade ; une fois dans cette jolie ville, en vue des montagnes bleues, il y déjeuna. Depuis là, le pays devenait de moins en moins cultivé ; plus de bois touffus, plus d'arbres aux branches étendues près de demeures rapprochées, plus de haies épaisses, mais des murs de pierres grises séparant de maigres pâturages, et de misérables maisons de pierres, espacées à distance sur des terrains crevassés où il y avait eu des mines qui n'existaient plus. « Un pays de famine ! se dit Adam. Je préférerais aller vers le sud, où l'on dit que c'est aussi plat qu'une table, que de venir ici. Puisque Dinah aime à vivre dans le pays où elle peut trouver le plus de gens à consoler, elle a raison de rester de ce côté, car elle doit sembler venir directement du ciel comme les anges au désert viennent pour fortifier ceux qui n'ont rien à manger. » Quand enfin il arriva en vue de Snowfield, il trouva que la ville était « bien digne du pays, » quoique le courant d'eau qui traversait la vallée, où était la grande filature, reverdît agréablement les prés inférieurs. Le bourg, triste, pierreux et découvert, était situé assez haut sur le flanc d'une colline escarpée ; Adam ne s'y rendit pas directement, car Seth lui avait dit où il trouverait Dinah. C'était dans une chaumière au dehors, à quelque distance de la filature, une vieille maison au bord de la route, avec un petit morceau de terrain planté de pommes de terre. C'est là que logeait Dinah avec un vieux couple, et si par hasard elle était sortie avec Hetty, Adam saurait où elles étaient allées, ou quand elles rentreraient. Il se pouvait aussi que Dinah se fût rendue à quelque prédication, et peut-être aurait-elle laissé Hetty à la maison. Adam ne pouvait s'empêcher de l'espérer, et quand il recon-

nut la chaumière à côté de la route devant lui, ses traits s'animèrent de ce sourire involontaire propre à l'attente d'une joie prochaine.

Il hâta le pas le long de l'étroit sentier et frappa à la porte. Elle fut ouverte par une vieille femme très-propre qui avait un lent tremblement nerveux de la tête.

« Dinah Morris est-elle à la maison ? dit Adam.

— Eh !... non, dit la vieille femme regardant cet étranger avec un étonnement qui la faisait parler plus lentement qu'à l'ordinaire.

— Voulez-vous prendre la peine d'entrer ? ajouta-t-elle en se retirant de la porte, comme revenant de sa surprise. Mais vous êtes le frère de ce jeune homme qui est venu avant, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Adam en entrant. C'était Seth Bede. Je suis son frère Adam. Il m'a dit de vous présenter ses compliments, ainsi qu'à votre bon mari.

— Je l'en remercie bien : c'était un gracieux jeune homme. Et vous lui ressemblez, seulement vous êtes plus brun. Asseyez-vous dans le fauteuil. Mon mari n'est pas encore revenu de la réunion. »

Adam s'assit patiemment, ne voulant pas la presser de questions, mais regardant avec attention, à un angle de la chambre, l'étroit escalier tournant, car il croyait possible qu'Hetty eût entendu sa voix et descendît bientôt.

« Ainsi vous êtes venu pour voir Dinah Morris ? dit la femme debout devant lui. Et vous ne saviez pas qu'elle était absente,

alors ?

— Non, dit Adam ; mais je pensais bien qu'elle serait probablement dehors, puisque c'est dimanche. Mais l'autre jeune personne est-elle à la maison ou est-elle sortie avec Dinah ? »

La vieille regarda Adam d'un air ébahi.

« Sortie avec elle ? dit-elle. Mais Dinah est allée à Leeds, une grande ville dont vous aurez entendu parler, où il y a beaucoup de gens du Seigneur. Elle y est allée il y a eu vendredi quinze jours ; on lui a envoyé l'argent pour son voyage. Vous pouvez voir ici sa chambre, » continua-t-elle en ouvrant une porte, sans remarquer l'effet de ses paroles sur Adam. Il se leva et la suivit, jeta un regard ardent dans la petite chambre, qui contenait un lit étroit, le portrait de Wesley pendu à la muraille, et quelques livres reposant sur une grosse Bible. Il avait eu l'espérance sans motifs qu'Hetty pourrait s'y trouver. Il ne put parler au premier moment après qu'il eut vu que la chambre était vide ; une crainte vague s'était emparée de lui, quelque chose était arrivé à Hetty pendant son voyage. Pourtant la vieille femme était si lente à parler et à saisir, qu'Hetty pouvait, après tout, être à Snowfield.

« C'est dommage que vous ne l'ayez pas su, dit-elle. Êtes-vous venu de votre pays exprès pour la voir ?

— Mais Hetty, Hetty Sorrel, dit Adam subitement, où est-elle ?

— Je ne connais personne de ce nom, dit la vieille femme étonnée. Est-ce quelqu'un dont vous ayez entendu parler à Snowfield ?

— Est-il venu ici une jeune fille, très-jeune et très-jolie, il y a eu vendredi quinze jours, pour voir Dinah Morris ?

— Non, je n'en ai point vu.

— Pensez-y ; en êtes-vous bien sûre ? Une fille de dix-huit ans, avec des yeux noirs et des cheveux noirs bouclés, un manteau rouge et un panier au bras ? Vous ne pourriez l'oublier, si vous l'aviez vue.

— Non ; il y a eu vendredi quinze jours — c'est alors que Dinah est partie — il n'est venu personne. Personne n'est venu la demander avant vous, car les gens de par ici savent qu'elle est partie. Seigneur, Seigneur, est-il arrivé quelque malheur ? »

Elle avait vu l'air épouvanté d'Adam. Mais il n'était ni pétrifié, ni confondu ; il cherchait activement où il pourrait s'informer d'Hetty.

— Oui, une jeune fille est partie de notre pays pour voir Dinah, il y a eu vendredi quinze jours. Je suis venu pour la chercher. J'ai peur qu'il ne lui soit arrivé quelque chose. Je ne puis m'arrêter. Adieu. »

Il sortit à la hâte de la chaumière, et la vieille femme le suivit à la porte, le regardant tristement de sa tête branlante, tandis qu'il courait presque vers la ville. Il allait prendre des renseignements à l'endroit où s'arrêtait la voiture d'Oakburn.

Non ! aucune personne comme Hetty n'avait été vue. Était-il arrivé quelque accident à la voiture quinze jours auparavant ? Non. Et il n'y avait point de voiture qui pût le ramener à Oakburn ce jour-là ! Eh bien, il irait à pied ; il ne pouvait rester là dans cette affreuse inaction. Mais l'aubergiste, voyant qu'Adam était dans une grande inquiétude, et prenant part à ce nouvel incident, avec le zèle d'un homme qui passe une grande partie de son

temps les mains dans ses poches à regarder une rue d'une monotonie obstinée, lui offrit de le reconduire ce même soir à Oakburn dans son propre « char taxé. » Il n'était pas cinq heures ; il restait assez de temps à Adam pour prendre un repas et arriver avant dix heures à Oakburn. L'aubergiste déclara qu'il lui fallait positivement y aller, et qu'il pouvait aussi bien le faire ce jour-ci ; il aurait tout le lundi devant lui. Adam, après avoir essayé en vain de manger, mit des vivres dans sa poche, et, après avoir bu un verre d'ale, se déclara prêt à partir. Comme ils approchaient de la chaumière, il lui vint à l'esprit qu'il ferait bien d'apprendre de la vieille femme où l'on pourrait trouver Dinah à Leeds ; s'il y avait quelque malheur à la Grand'Ferme (il n'admettait qu'à moitié la crainte qu'il pût y en avoir), les Poyser pourraient désirer la présence de Dinah. Mais elle n'avait point laissé d'adresse, et la vieille, dont la mémoire était infirme à l'égard des noms, ne put se rappeler celui de la « femme bénie, » qui était l'amie intime de Dinah, dans la Société de Leeds.

Pendant ce long, long voyage dans le « char taxé, » il y avait du temps pour toutes sortes de conjectures, de crainte importune ou d'espérance rassurante. Dans le premier choc de la découverte qu'Hetty n'était pas à Snowfield, la pensée d'Arthur avait traversé l'esprit d'Adam comme une flèche douloureuse ; mais il essaya pendant quelque temps de se tenir en garde contre son retour et s'occupa activement à rechercher différentes manières d'expliquer ce fait alarmant, en dehors de cette crainte insupportable. Quelque accident était arrivé. Hetty, par un hasard singulier, s'était trompée de voiture ; elle était tombée malade et ne voulait pas les effrayer en le leur faisant savoir. Mais cette frêle barrière de vagues improbabilités fut bientôt renversée par un flot d'appréhensions positives et mortelles. Hetty s'était trompée en

croyant qu'elle pourrait l'aimer et l'épouser ; elle aimait Arthur pendant tout ce temps, et maintenant, dans son désespoir de l'approche de leur mariage, elle avait pris la fuite. Et elle était allée vers lui. Son indignation et sa colère se ranimèrent et lui firent naître le soupçon qu'Arthur s'était conduit faussement, avait écrit à Hetty, l'avait encouragée à venir à lui, ne désirant pas, après tout, qu'elle pût appartenir à un autre. Peut-être il avait combiné toute l'affaire et lui avait donné des directions pour le suivre en Irlande. Car Adam savait qu'Arthur y était allé trois semaines avant, l'ayant récemment appris au Château. Chaque regard triste d'Hetty, depuis qu'elle s'était engagée à lui, lui revenait maintenant avec toute l'exagération d'un chagrin rétrospectif. Il avait été ridiculement prompt et confiant. La pauvre enfant, pendant longtemps peut-être, n'avait pas connu sa propre disposition d'esprit ; elle avait cru pouvoir oublier Arthur, et n'avait été que momentanément attirée vers l'homme qui lui offrait un amour protecteur et fidèle. Il ne pouvait supporter de l'accuser ; elle n'avait jamais pensé lui faire cet affreux chagrin. Le blâme était pour cet homme qui avait égoïstement joué avec ce cœur, qui l'avait peut-être, de propos délibéré, engagée à partir.

À Oakburn, l'aubergiste du Chêne royal se rappela qu'une jeune personne, telle que la décrivait Adam, était sortie de la voiture de Treddleston, il y avait plus de quinze jours ; il n'était pas probable qu'il pût oublier en si peu de temps une aussi jolie fille ; qu'il était sûr qu'elle n'était point partie par la voiture qui passait à Snowfield, mais qu'il l'avait perdue de vue pendant qu'il emmenait les chevaux, et ne l'avait jamais aperçue depuis. Adam, alors, alla directement à la maison d'où partait la voiture de Stoniton ; c'était l'endroit où Hetty avait dû le plus probablement se rendre

d'abord, quelle que fût sa destination, car elle ne se serait pas hasardée à prendre une autre voiture que la principale. On l'avait aussi remarquée là et on l'avait vue assise sur l'impériale, à côté du cocher ; mais on ne pouvait parler à ce cocher, car un autre conduisait sur cette route à sa place depuis trois ou quatre jours ; on pourrait probablement le voir à Stoniton, en le demandant à l'auberge où s'arrêtait la voiture. Ainsi Adam, tourmenté, le cœur brisé, dut nécessairement attendre et essayer de se reposer jusqu'au matin ; bien plus, jusqu'à onze heures, que partait la voiture.

À Stoniton, autre délai, car le vieux cocher qui avait conduit Hetty ne reviendrait pas avant la nuit. Quand il arriva, il se rappelait très-bien Hetty, et sa propre plaisanterie, qu'il répéta plusieurs fois à Adam, redisant tout aussi souvent avoir pensé qu'il y avait quelque chose de plus que l'ordinaire, parce que Hetty n'avait pas ri quand il l'avait plaisantée. Mais il affirma, comme avaient fait les gens de l'auberge, avoir perdu de vue Hetty dès qu'elle était descendue. Une partie de la matinée suivante se passa en recherches à chaque maison de la ville d'où partait quelque voiture, le tout en vain, car vous savez qu'Hetty avait quitté Stoniton à pied de grand matin ; puis il alla jusqu'aux premières barrières de péage, sur les différentes directions de routes, dans la vaine espérance d'y trouver quelque souvenir d'elle. Non, impossible de suivre sa trace plus loin, et le premier devoir d'Adam était maintenant de retourner à la maison, porter à la Grand'-Ferme ces désastreuses nouvelles. Quant à ce qu'il devait faire après, il en était venu à deux résolutions distinctes au milieu du tumulte de pensées et de sentiments qui se pressaient en lui. Il ne dirait rien de ce qu'il savait de la conduite d'Arthur Donnithorne vis-à-vis d'Hetty jusqu'à ce que ce fût une nécessité absolue ; il se

pouvait encore qu'Hetty revînt, et cette révélation pourrait lui nuire ou l'offenser. Dès qu'il serait de retour chez lui et qu'il aurait fait les préparatifs nécessaires à son absence, il partirait pour l'Irlande ; s'il ne trouvait aucunes traces d'Hetty sur la route, il irait droit au capitaine Donnithorne et chercherait à s'assurer jusqu'où il était informé de ses démarches. Plusieurs fois il lui vint à l'esprit de consulter M. Irwine ; mais ce serait inutile, à moins de lui tout dire et de trahir ainsi le secret d'Arthur. Il paraît singulier qu'Adam, l'esprit constamment occupé d'Hetty, n'eût jamais songé à la probabilité qu'elle fût allée à Windsor, dans l'ignorance qu'Arthur n'y était plus. Peut-être est-ce parce qu'il ne pouvait concevoir qu'Hetty allât vers Arthur sans qu'il l'eût appelée ; il n'imaginait aucune cause qui pût l'entraîner à une semblable démarche après la lettre écrite au mois d'août. Il n'y avait que deux alternatives dans son esprit ; ou Arthur lui avait écrit de nouveau pour l'engager à venir, ou elle avait simplement fui devant l'approche de son mariage avec lui, parce qu'elle avait trouvé, après tout, qu'elle ne pouvait l'aimer assez pour cela et qu'elle était effrayée de la colère de ses amis, si elle se rétractait.

Avec cette dernière détermination d'aller droit à Arthur, la pensée qu'il avait perdu deux jours en recherches presque inutiles était une torture pour Adam. Cependant, dès qu'il ne pouvait parler aux Poyser de ses soupçons au sujet de l'endroit où était allée Hetty, et de son intention de l'y suivre, il devait leur dire qu'il avait recherché ses traces aussi loin que possible.

C'était minuit le jeudi soir quand Adam arriva à Treddleston. Ne voulant pas déranger sa mère et Seth, et s'exposer à leurs questions à cette heure-là, il se jeta tout habillé sur un lit au

« Char renversé » et dormit pesamment d'extrême fatigue. Pas longtemps cependant, car avant cinq heures il se mit en route pour arriver chez lui à la faible lueur de l'aurore. Il gardait toujours une clef de l'atelier dans sa poche, de manière à pouvoir entrer, et il voulait le faire sans réveiller sa mère, car il désirait vivement éviter de lui apprendre ce nouveau chagrin lui-même, et souhaitait voir Seth le premier, pour le prier de le lui dire quand ce serait nécessaire. Il traversa légèrement la cour et mit doucement la clef à la porte ; mais, comme il s'y attendait, Gyp, qui couchait dans l'atelier, poussa un vif aboiement. Il se tut quand il vit Adam lever le doigt pour lui imposer silence, et dans sa joie muette, en l'absence de sa queue, il dut se contenter de frotter son corps contre les jambes de son maître.

Adam avait le cœur trop malade pour prendre garde aux caresses de Gyp. Il se jeta sur le banc et regarda tristement le bois et les outils de travail autour de lui, se demandant s'il viendrait jamais à y pouvoir encore trouver du plaisir, tandis que Gyp, s'apercevant confusément que quelque chose n'allait pas bien, posait sa rude tête grise sur le genou d'Adam et plissait son front pour lever les yeux vers lui. Jusqu'à ce moment, depuis l'après-midi du dimanche, Adam s'était constamment trouvé entouré de personnes et de choses étrangères, sans associations avec sa vie de tous les jours ; et maintenant qu'à la clarté de ce nouveau matin, de retour chez lui, il se voyait environné d'objets familiers qui semblaient privés pour toujours de leur charme, la réalité, la pénible, l'inévitable réalité de son chagrin pesa sur lui d'un nouveau poids. Juste en face de lui était une commode à tiroirs, non achevée, dont il s'était occupé dans ses moments de loisir pour servir à Hetty quand elle serait chez elle.

Seth ne s'était pas aperçu de l'arrivée d'Adam, mais il avait été réveillé par l'aboiement de Gyp, et Adam l'entendit bouger dans la chambre au-dessus et s'habiller. Les premières pensées de Seth furent pour son frère ; il l'attendait bien certainement ce jour-là, car sa présence était urgente pour les travaux du lendemain ; mais il lui était agréable de voir qu'il avait eu des vacances plus longues qu'il ne comptait. Et Dinah, viendrait-elle aussi ? Seth pensait que ce serait le plus grand bonheur qu'il pût désirer pour lui-même, car il ne lui restait aucun espoir qu'elle pût jamais l'aimer assez pour l'épouser, et il s'était souvent dit qu'il valait mieux être l'ami et le frère de Dinah que le mari d'aucune autre femme. S'il pouvait seulement vivre toujours près d'elle, au lieu d'en être si séparé !

Il descendit les escaliers et ouvrit la porte qui menait de la cuisine à l'atelier, pour faire sortir Gyp ; mais il s'arrêta immobile sur le seuil, frappé d'un coup inattendu à la vue d'Adam, assis négligemment sur le banc, pâle, les cheveux en désordre, les yeux fixes et abattus, presque comme un homme ivre de la veille. Mais Seth reconnut immédiatement ce que cela signifiait ; ce n'était pas l'ivresse, mais une grande calamité. Adam leva les yeux sur lui sans rien dire, et Seth s'avança vers le banc, tremblant tellement lui-même qu'il ne pouvait parler.

« Dieu ait pitié de nous, Addy ! dit-il à voix basse en s'asseyant sur le banc à côté d'Adam ; qu'est-il arrivé ? »

Adam était incapable de répondre : cet homme fort, habitué à dissimuler ses peines, avait senti son cœur se gonfler, comme celui d'un enfant, au premier appel de la sympathie. Il se jeta au cou de Seth et sanglota.

Seth était préparé à ce qu'il y avait de pire maintenant, car, même dans les souvenirs de leur enfance, il n'avait encore jamais vu pleurer Adam.

« Est-ce la mort, Adam ? Est-elle morte ? demanda-t-il en baissant la voix, lorsque Adam, se remettant un peu, releva la tête.

— Non, ami ; mais elle est partie, elle est allée loin de nous. Elle n'a jamais été à Snowfield. Dinah s'était rendue à Leeds déjà quinze jours avant vendredi passé, le jour même qu'Hetty s'est mise en route. Je n'ai pu découvrir ou elle est allée depuis Stoniton. »

Seth se taisait dans son étonnement ; il ne connaissait rien qui pût expliquer le départ d'Hetty.

« As-tu quelque idée de ce qui a pu l'engager à cela ? dit-il enfin.

— Elle ne pouvait pas m'aimer ; elle ne voyait pas approcher avec plaisir notre mariage, ce doit être cela, dit Adam. Il était décidé à ne point indiquer l'autre motif.

— J'entends bouger la mère, dit Seth. Faut-il le lui dire ?

— Non, pas encore, dit Adam se levant du banc, et repoussant les cheveux de dessus son visage, comme pour se retrouver lui-même. Je ne veux pas qu'elle l'apprenne encore. Il faut que je reparte pour un autre voyage tout de suite après avoir été au village et à la Grand'Ferme. Je ne puis te dire où je vais, et tu lui diras que je suis parti pour une affaire dont personne ne doit rien savoir. Je vais faire ma toilette maintenant. » Adam se dirigea vers la porte de l'atelier ; après un ou deux pas, il se retourna, et ren-

contrant les yeux de Seth, il lui dit avec un regard triste et calme : « Il faut que je prenne tout l'argent de la boîte, mon garçon ; mais s'il m'arrive quelque chose, tout le reste est à toi pour prendre soin de la mère. »

Seth était pâle et tremblant ; il sentait qu'il y avait là-dessous quelque terrible secret. « Frère, dit-il faiblement, il n'appelait jamais Adam, frère, si ce n'est dans des circonstances solennelles, je ne pense pas que tu veuilles rien faire sur quoi tu ne puisses implorer la bénédiction de Dieu.

— Non, garçon, dit Adam, n'aie pas peur. Je n'ai à remplir que le devoir d'un homme. »

La pensée que s'il laissait voir son chagrin à sa mère, elle ne ferait que le fatiguer par ses discours, dictés autant par une affection maladroite que par un sentiment de triomphe qu'elle ne pourrait cacher, de ce qu'Hetty montrait qu'elle n'était pas la femme convenable pour lui, lui redonna une partie de sa fermeté habituelle et de son empire sur lui-même.

Il s'était senti du malaise pendant son retour, lui dit-il quand elle descendit, et s'était arrêté une nuit à Treddleston pour ce motif ; et un violent mal de tête, dont il souffrait encore ce matin, fut la raison donnée pour expliquer sa pâleur et ses yeux abattus.

Il alla d'abord au village remplir ses fonctions pendant une heure, et avertir Burge de la nécessité pour lui d'un voyage, en le priant de n'en parler à personne. Il désirait éviter d'aller à la Grand'Ferme à l'heure du déjeuner, quand les enfants et les domestiques étaient dans la grande cuisine, car il y aurait des exclamations de leur part en le voyant revenir sans Hetty. Il attendit que l'horloge sonnât neuf heures pour quitter l'atelier et le vil-

lage, et partit à travers champ pour la Ferme. Ce fut un grand soulagement pour lui, quand il approcha du clos de la maison, de voir M. Poyser s'avancer vers lui, car ça lui éviterait la douleur d'entrer. M. Poyser marchait vivement dans cette matinée de mars, avec la pensée des occupations printanières ; il allait, son aiguillon à la main, jeter le coup d'œil du maître sur le ferrage d'un nouveau cheval. Grande fut sa surprise en apercevant Adam ; mais ce n'était pas un homme disposé à avoir de tristes pressentiments.

« Hé, Adam, mon garçon, est-ce vous ? Et vous avez donc été tout ce temps absent sans ramener ces fillettes ? Où sont-elles ?

— Non, je ne les ai pas ramenées, dit Adam en se retournant pour indiquer à M. Poyser qu'il désirait revenir sur ses pas avec lui.

— Pourquoi ? dit Martin regardant Adam avec une attention plus vive ; vous avez mauvaise mine ! Est-il arrivé quelque chose ?

— Oui, dit Adam en pesant sur le mot. Une triste chose. Je n'ai pas trouvé Hetty à Snowfield. »

La figure du bon M. Poyser exprima une triste surprise. « Pas trouvée ? Que lui est-il arrivé ? dit-il, ses pensées se portant immédiatement sur quelque accident physique.

— Je ne saurais dire s'il lui est arrivé quelque chose. Elle n'est point allée à Snowfield, elle a pris la voiture de Stoniton, mais je n'ai rien pu apprendre d'elle depuis qu'elle l'a quittée.

— Comment ! vous ne voulez pas dire qu'elle s'est sauvée ? dit Martin, immobile et tellement abasourdi, qu'il ne sentait pas en-

core le chagrin de cet évènement.

— Il faut que ce soit cela, dit Adam. Probablement que notre mariage lui déplaisait quand elle en a vu l'approche ; ce doit être cela. Elle s'était méprise sur ses sentiments. »

Martin resta silencieux une ou deux minutes, regardant par terre, et fouillant l'herbe avec son aiguillon, sans savoir ce qu'il faisait. Sa lenteur habituelle triplait quand le sujet de la conversation était pénible. Enfin il leva les yeux et dit à Adam, en le regardant en face :

« Alors elle ne méritait pas de vous épouser, mon garçon. Et je sens que c'est aussi ma faute, car c'était ma nièce, et j'ai toujours chaudement désiré ce mariage. Je ne puis vous offrir aucun dédommagement, et j'en suis encore plus fâché ; c'est une triste blessure pour vous, je n'en doute pas. »

Adam ne put rien dire ; et M. Poyser, après avoir marché quelques pas, reprit :

« Je réponds qu'elle est partie pour essayer de trouver quelque place de femme de chambre, car elle avait cette idée en tête depuis plus de six mois et voulait obtenir mon consentement. Mais je désirais du mieux que ça pour elle, ajouta-t-il, en secouant la tête lentement et tristement. J'en avais meilleure opinion et je ne m'attendais pas à ceci, après qu'elle avait engagé sa parole, et que tout était préparé. »

Adam avait les plus grands motifs pour encourager cette supposition de M. Poyser, et il essaya même de se dire que cela pourrait être vrai. Il n'avait encore aucune preuve pour croire avec certitude qu'elle fût allée vers Arthur.

« Il valait mieux qu'il en fût ainsi, dit-il aussi, tranquillement qu'il le put, si elle sentait ne pouvoir m'aimer comme mari. Mieux vaut se sauver avant, que de se repentir après. J'espère que vous ne serez pas trop sévère pour elle si elle revient, comme cela peut arriver, quand elle trouvera trop pénible d'être loin de chez elle.

— Je ne pourrai la voir du même œil qu'avant, dit Martin d'un ton décidé. Elle s'est mal conduite envers vous et envers nous. Mais je ne lui tournerai pas le dos ; elle est encore bien jeune, c'est la première chose de mal que j'apprends sur son compte. Ce sera une tâche difficile pour moi que de le dire à ma femme. Pourquoi Dinah n'est-elle pas revenue avec vous ? Elle aurait aidé à apaiser un peu sa tante.

— Dinah n'était pas à Snowfield. Elle était partie pour Leeds depuis quinze jours ; et je n'ai pu apprendre de la vieille femme chez qui elle loge où on pourrait la trouver à Leeds, autrement je vous l'aurais ramenée.

— Elle ferait beaucoup mieux de rester avec les siens, dit M. Poyser d'un ton indigné, que d'aller comme ça prêcher parmi des étrangers.

— Il faut que je vous quitte à présent, monsieur Poyser, car j'ai bien des choses à voir.

— Eh, il eût mieux valu pour vous rester à vos affaires. Je le dirai à la maîtresse en rentrant. C'est une pénible tâche !

— Mais, dit Adam, je vous prie surtout de garder tout cela secret pendant une semaine ou deux. Je ne l'ai pas encore dit à ma mère, et on ne sait pas comment les choses peuvent tourner.

— Moins on dit, moins il y a à reprendre. Nous n'avons pas besoin d'expliquer pourquoi le mariage est rompu, nous pouvons avoir de ses nouvelles avant peu. Touchez là, mon garçon ; je voudrais pouvoir vous faire quelque réparation. »

Il y avait quelque chose dans la voix de M. Poyser qui le força à prononcer ces paroles d'une manière entrecoupée. Cependant Adam n'en comprit que mieux la signification ; et ces deux hommes au cœur honnête unirent leurs rudes mains dans une entente mutuelle.

Rien n'empêchait plus Adam de partir. Seth devait aller au Château, laisser pour le vieux chevalier la commission qu'Adam Bede avait été obligé de partir subitement pour un voyage, et de n'en pas dire davantage à tout autre personne qui ferait des questions sur lui. Si les Poyser apprenaient qu'il fût reparti, Adam savait qu'ils le supposeraient à la recherche d'Hetty.

Il désirait se mettre en route directement en quittant la Grand'Ferme ; mais la tentation qu'il avait déjà souvent éprouvée de se confier à M. Irwine revint avec la force nouvelle qui s'attache à une dernière occasion. Il allait partir pour un voyage par mer, long et difficile — pas une âme ne saurait où il était. S'il lui arrivait quelque chose ou s'il avait absolument besoin de quelque secours concernant Hetty ? On pouvait se fier à M. Irwine ; et le sentiment qui faisait frémir Adam à la pensée de dire quelque chose de son secret à elle, devait céder devant la nécessité qu'il y eût quelqu'un d'autre que lui-même qui fût prêt à la défendre jusqu'à la dernière extrémité. À l'égard d'Arthur, lors même, qu'il n'eût encouru aucun nouveau blâme, Adam ne se sentait point obligé de garder le silence, quand l'intérêt d'Hetty l'engageait à parler.

« Il faut le faire, dit Adam, lorsque ces pensées, qui s'étaient présentées pendant les heures de son triste voyage, l'inondèrent en un instant comme une vague qui a été lente à se former ; oui c'est une chose convenable. Je ne puis rester plus longtemps seul dans ce terrible secret. »

Livre 5 · 39

Adam prit la route de Broxton de sa marche la plus rapide, regardant à sa montre, redoutant que M. Irwine ne fût déjà sorti — peut-être pour aller à la chasse. Cette crainte et cette précipitation lui causèrent une vive agitation avant qu'il n'atteignît la porte de la cure ; et à l'intérieur il vit sur le gravier les traces des pas d'un cheval.

Mais ces marques se dirigeaient du côté de la porte ; et quoiqu'il y eût un cheval vers celle de l'écurie, ce n'était pas celui de M. Irwine ; évidemment l'animal avait fait un voyage dans la matinée, et devait appartenir à quelqu'un venu pour affaires. M. Irwine était donc à la maison ; mais Adam put à peine retrouver la respiration et la parole pour dire au domestique qu'il désirait parler au Recteur. La double souffrance du certain et de l'incertain avait commencé à ébranler cet homme vigoureux. Carrol le vit avec étonnement se jeter sur un banc du vestibule et regarder devant lui avec distraction. Son maître, dit-il, avait quelqu'un, mais il entendait ouvrir la porte de la bibliothèque, l'étranger paraissait en sortir et comme Adam était pressé, il l'annoncerait de suite.

Adam resta assis à regarder la pendule ; l'aiguille des minutes parcourait le cadran accompagnée de l'insouciant tic-tac, et Adam suivait cette marche et écoutait ce bruit comme s'il eût eu quelque raison pour cela. Dans nos moments d'amère souffrance, il y a presque toujours de ces pauses où notre faculté de sentir est fermée à tout autre chose qu'à quelque sensation ou perception vulgaire. C'est comme si un demi-idiotisme venait nous reposer des souvenirs et des craintes qui s'attachent à nous, même pendant le sommeil.

Le retour de Carrol ramena Adam au sentiment de sa situation. Il devait entrer de suite dans la bibliothèque.

« Je ne puis comprendre ce que cet étranger est venu faire, ajouta le domestique, par le besoin seul de communiquer ses remarques, en précédant Adam vers la porte ; il est entré dans la chambre à manger. Et monsieur a un air inexplicable, comme s'il était effrayé. » Adam ne fit pas attention à ces paroles ; il ne pouvait s'inquiéter des affaires d'autrui. Mais quand il entra et vit la figure de M. Irwine, il reconnut à l'instant qu'elle offrait une expression singulièrement différente de la cordialité avec laquelle il avait toujours été reçu. Une lettre ouverte était sur la table, et M. Irwine tenait la main dessus. Mais le trouble et l'effroi de son regard à l'entrée d'Adam ne pouvaient être entièrement dus à la préoccupation de quelque affaire désagréable, car il regardait impatiemment vers la porte, comme si l'arrivée d'Adam eût été pour lui le sujet d'une vive anxiété.

« Vous désirez me parler, Adam ? dit-il de cette voix basse et fortement contenue qu'un homme emploie quand il est décidé à dominer son agitation. Asseyez-vous là. » Il lui montra une chaise en face de lui, à un pas de distance, et Adam s'assit avec le

sentiment que les manières froides de M. Irwine ajoutaient une difficulté inattendue à ce qu'il venait lui révéler. Mais, lorsqu'il s'était décidé à quelque mesure, il n'était pas homme à y renoncer, à moins de raisons impérieuses.

« Je viens à vous, monsieur, dit-il, comme à la personne que je considère plus qu'aucune autre. J'ai quelque chose de très-pénible à vous confier ; une chose qui vous fera autant de peine à entendre qu'à moi de la dire. Mais si je parle des torts d'autres personnes, vous verrez que je ne le fais que par de bonnes raisons. »

M. Irwine fit un léger signe d'assentiment, et Adam continua presque en tremblant :

« Vous deviez nous marier Hetty et moi, vous savez, monsieur, le 15 de ce mois. Je croyais qu'elle m'aimait, et j'étais l'homme le plus heureux de la paroisse. Mais un terrible coup m'a frappé. »

M. Irwine se leva vivement de sa chaise, presque involontairement ; mais, décidé à se contenir, il s'approcha de la fenêtre et regarda en dehors.

« Elle s'en est allée, monsieur, et nous ne savons pas où. Elle a dit vouloir aller à Snowfield, il y a eu vendredi quinze jours, et j'y ai été dimanche passé pour la ramener, mais elle n'y avait point paru ; elle avait pris la voiture pour Stoniton, et de là je n'ai pu retrouver ses traces. Maintenant je pars pour un long voyage à sa recherche, et je ne puis confier qu'à vous où je vais. »

M. Irwine quitta la fenêtre et revint s'asseoir.

« N'avez-vous aucun soupçon de la cause de son départ ? dit-il.

— Il est assez clair qu'elle ne voulait pas m'épouser, monsieur, dit Adam. Ça lui déplaisait d'autant plus que le moment approchait. Mais ce n'est pas tout, je crois. Il y a quelque chose, en outre, que je dois vous dire, monsieur. Et cela concerne un autre que moi. »

Àcet instant, un rayon de soulagement ou de satisfaction perça au travers de la vive anxiété des traits de M. Irwine. Adam avait les yeux baissés et s'arrêta un peu ; les paroles suivantes étaient difficiles à dire. Mais, quand il continua, il releva la tête et regarda M. Irwine en face. Il ferait ce qu'il avait résolu de faire sans fléchir.

« Vous savez quel est l'homme que je considérais comme mon plus sincère ami, dit-il, et combien j'étais fier de penser que je passerais ma vie à travailler pour lui, sentiment que j'avais depuis que nous étions jeunes garçons… »

M. Irwine, comme si tout empire sur lui-même l'avait abandonné, saisit le bras d'Adam qui reposait sur la table, et, le serrant vivement comme quelqu'un qui souffre, dit, les lèvres pâles et à voix basse et précipitée :

— Non, Adam, non ! pour l'amour de Dieu, ne le dites pas ! »

Adam, surpris de la violence des sentiments de M. Irwine, se repentit des mots sortis de sa bouche et s'assit dans un silence désespéré. L'étreinte de son bras se relâcha peu à peu, et M. Irwine se rejeta en arrière sur sa chaise en disant : « Continuez, il faut que je le sache.

— Cet homme s'est fait un jeu des sentiments d'Hetty et s'est conduit à son égard comme il n'avait pas le droit de le faire vis-à-

vis d'une jeune fille de notre condition ; il lui a fait des présents et a eu avec elle des rendez-vous à la promenade ; je ne l'ai découvert que deux jours avant qu'il partît ; je l'ai surpris, l'embrassant dans le bosquet au moment de se séparer. Il n'y avait encore rien eu de dit entre Hetty et moi alors, quoique je l'aimasse depuis longtemps et qu'elle le sût. Mais je reprochai à cet homme sa cruelle manière d'agir, et il y eut entre nous des paroles et des coups. Plus tard, il me dit solennellement que tout cela ne signifiait rien, et qu'il n'y avait eu qu'un peu de badinage et de coquetterie. Alors je lui fis écrire à Hetty une lettre pour lui dire qu'il n'avait point eu de sérieuses intentions à son égard, car je voyais clairement, monsieur, par plusieurs choses que je n'avais pas comprises avant, qu'il s'était emparé de son cœur, et je pensais qu'elle continuerait probablement à s'occuper de lui et ne reviendrait jamais à aimer un autre homme qui désirerait l'épouser. Je lui remis la lettre, et elle sembla supporter tout cela pendant quelque temps mieux que je ne m'y attendais… et elle me montrait de jour en jour plus de bienveillance… J'ose dire qu'elle ne connaissait pas alors ses propres sentiments, la pauvre enfant, et elle les comprit quand c'était trop tard… Je ne veux pas la blâmer ; je ne puis croire qu'elle voulût me tromper. Mais j'étais encouragé à croire qu'elle m'aimait ; vous savez le reste, monsieur. J'ai dans l'esprit qu'il s'est conduit faussement vis-à-vis de moi, qu'il l'a engagée à partir et qu'elle est allée vers lui, et je pars maintenant pour voir ce qui en est, car je ne pourrai jamais me remettre au travail avant de savoir ce qu'elle est devenue. »

Pendant le récit d'Adam, M. Irwine avait eu le temps de redevenir maître de lui, malgré les tristes pensées qui l'assaillaient. Il éprouvait un souvenir amer de cette matinée où Arthur, déjeunant avec lui, avait paru sur le point de lui faire un aveu. Ce qu'il

voulait avouer était bien clair maintenant. Et si leur conversation avait pris une autre direction… si lui-même avait mis un peu moins de scrupule à entrer dans les secrets d'un autre… il était cruel de penser quel léger obstacle avait empêché de prévenir une telle faute et un tel malheur. Il voyait toute l'histoire maintenant à cette terrible lumière que le présent jetait sur le passé. Tout autre sentiment était dominé en lui par la pitié, une profonde et respectueuse pitié pour l'homme assis devant lui, déjà si brisé, allant avec une aveugle résignation au-devant d'un malheur supposé, tandis qu'il était menacé d'une imminente réalité présente tellement en dehors des épreuves ordinaires qu'il n'eût jamais pu la redouter. Sa propre agitation était contenue par cette frayeur respectueuse que nous éprouvons en face d'une grande souffrance morale, car celle à laquelle il allait soumettre Adam accablait son esprit. Il mit de nouveau la main sur le bras posé sur la table, mais avec douceur cette fois, et dit solennellement :

« Adam, mon cher ami, vous avez été rudement éprouvé dans votre vie. Mais vous pouvez supporter la douleur aussi courageusement que vous savez agir. Dieu vous impose maintenant ces deux devoirs. Vous êtes menacé d'un malheur plus profond qu'aucun de ceux que vous avez supportés. Mais vous ne connaissez pas la pire des douleurs ; vous n'êtes pas coupable. Que Dieu aide celui qui l'est ! »

Ces deux pâles visages se regardèrent, Adam avec le tremblement de l'attente, M. Irwine avec l'hésitation d'une pitié concentrée. Il continua :

« J'ai eu des nouvelles d'Hetty ce matin. Elle n'est point allée vers lui. Elle est dans le Stonyshire, à Stoniton. »

Adam s'élança de sa chaise comme s'il avait pensé pouvoir la rejoindre à l'instant. Mais M. Irwine lui prit de nouveau le bras et lui dit d'un ton persuasif : « Attendez, Adam, attendez ! » Adam se rassit.

« Elle est dans une position très-malheureuse, une position qui fait que ce sera pire pour vous de la retrouver, mon pauvre ami, que si vous l'aviez perdue pour toujours. »

Les lèvres d'Adam remuèrent, mais aucun son ne vint. Elles remuèrent de nouveau et il murmura : « Dites.

— Elle a été arrêtée… elle est en prison. »

Ce fut comme si un coup insultant eût ramené l'esprit de résistance chez Adam. Le sang lui monta violemment au visage et il dit d'une voix claire et forte :

« Pourquoi ?

— Pour un grand crime, le meurtre de son enfant.

— Cela ne peut être, cria presque Adam en s'élançant de sa chaise et se précipitant vers la porte ; mais il se retourna, s'appuya contre la bibliothèque, et, regardant d'un air sauvage M. Irwine : Ce n'est pas possible. Elle n'a jamais eu d'enfant. Elle ne peut pas être coupable. Qui le dit ?

— Dieu veuille qu'elle soit innocente, Adam. Nous pouvons encore avoir cette espérance.

— Mais qui est-ce qui la dit coupable ? dit Adam violemment. Dites-moi tout.

— Voici une lettre du magistrat devant lequel on l'a amenée, et le constable qui l'a arrêtée est ici, dans la salle à manger. Elle ne veut pas dire son nom, ni d'où elle vient ; mais je crains, je crains qu'il n'y ait aucun doute que ce ne soit Hetty. La description de sa personne se rapporte à elle ; seulement on dit qu'elle a l'air très-pâle et malade. Elle avait dans sa poche un petit carnet en peau rouge où étaient écrits deux noms, l'un au commencement, « Hetty Sorrel, Hayslope, » et l'autre à la fin, « Dinah Morris, Snowfield. » Elle ne veut pas dire lequel est son propre nom ; elle nie tout et ne répond à aucune question. L'on s'est adressé à moi, comme magistrat, pour que je prenne des mesures, afin de constater son identité, car on a jugé probable que le nom écrit au commencement fût le sien.

— Mais quelles preuves a-t-on contre elle, si c'est Hetty ? dit Adam, parlant encore avec violence et avec un effort qui agitait tout son corps. Je ne le croirai jamais. Cela ne peut être, sans qu'aucun de nous le soupçonnât.

— Il y a une terrible preuve qu'elle a été exposée à la tentation de commettre le crime ; mais nous avons encore lieu d'espérer qu'elle ne l'a pas réellement commis. Essayez de lire cette lettre, Adam. »

Adam prit la lettre de ses mains tremblantes et tâcha de fixer attentivement ses yeux dessus. M. Irwine sortit pendant ce temps pour donner quelques ordres. Quand il revint, Adam en était encore à la première page ; il ne pouvait lire ; il ne pouvait rassembler les mots et en trouver le sens. Il la jeta par terre à la fin et serra le poing.

« C'est lui qui l'a fait, dit-il, s'il y a eu là un crime ; il est seul coupable et non pas elle. Il lui a enseigné à tromper ; il m'a moi-même trompé premièrement. Qu'on le mette en jugement ; qu'il soit au tribunal à ses côtés, et je leur dirai comment il s'est emparé de son cœur et l'a amenée au mal, et ensuite qu'il m'a menti. Est-ce qu'il sera libre, tandis que toute la punition sera pour elle… si faible et si jeune ? »

L'image conjurée par ces derniers mots donna une nouvelle direction aux sentiments égarés du pauvre Adam. Il se tut, regardant à l'angle de la chambre, comme s'il y voyait quelque chose. Puis il éclata de nouveau, d'un ton suppliant d'angoisse :

« Je ne puis le supporter… Ô Dieu ! c'est trop pénible pour moi, c'est trop pénible de la croire mauvaise. »

M. Irwine s'était rassis en silence ; il était trop sage pour proférer des paroles de consolation dans ce moment. La vue d'Adam se tenant devant lui, avec cet air de vieillesse soudaine que prend quelquefois un visage jeune dans des instants de foudroyante émotion, l'apparente sécheresse de la peau, les profonds plis autour de la bouche tremblante, les rides sur le front ; la vue de cet homme ferme et vigoureux, écrasé par le choc invisible du malheur, l'émouvait si profondément que parler n'était pas facile. Adam resta immobile, les yeux vaguement fixés pendant une ou deux minutes, et, dans ce court espace de temps, il vécut de nouveau de tout son amour.

« Elle ne peut pas l'avoir fait ! dit-il sans remuer encore les yeux, comme s'il ne parlait qu'à lui-même ; c'est la peur qui l'a fait le cacher… je lui pardonne de m'avoir trompé… Je te pardonne, Hetty… tu as été trompée aussi… tu as supporté de dures

angoisses, ma pauvre Hetty !... mais ils ne me feront jamais croire cela. »

Il se tut encore quelques instants, puis il dit avec une terrible rudesse : « J'irai vers lui, je le ramènerai, je la lui montrerai dans son malheur ; il faudra qu'il la regarde, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus l'oublier ; il en sera poursuivi nuit et jour aussi longtemps qu'il vivra ; maintenant il ne pourra échapper par des mensonges ; j'irai le chercher, je le traînerai moi-même... »

En voulant se diriger vers la porte, Adam s'arrêta machinalement pour chercher son chapeau, oubliant tout à fait où et en présence de qui il se trouvait. M. Irwine l'avait suivi, et, le prenant alors par le bras, dit d'une voix calme et décidée :

« Non, Adam, non ; je suis sûr que vous désirerez rester et voir ce qu'on peut faire de bon pour elle, au lieu d'aller inutilement chercher vengeance. La punition viendra sûrement sans votre aide. D'ailleurs, il n'est plus en Irlande ; il doit être en route pour revenir chez lui, et il y sera longtemps avant que vous reveniez, car je sais que son grand-père lui a écrit de revenir, il y a au moins dix jours. Je désire à présent que vous veniez avec moi à Stoniton. J'ai commandé un cheval pour que nous puissions partir aussitôt que vous pourrez être maître de vous. »

Àmesure que M. Irwine parlait, Adam reprenait la conscience de ce qui se passait actuellement ; il repoussa ses cheveux de son front et écouta.

« Rappelez-vous, continua M. Irwine, qu'il y a d'autres personnes pour lesquelles il faut penser et agir, Adam ; ce sont les amis d'Hetty, les bons Poyser, sur lesquels ce coup tombera plus lourdement que je ne puis supporter de le penser. J'attends de

votre force d'âme, Adam, de votre sentiment des devoirs envers Dieu et le prochain, que vous ne refuserez pas votre aide aussi longtemps qu'elle pourra être de quelque utilité. »

En réalité, M. Irwine proposait ce voyage à Stoniton pour le propre bien d'Adam. Le mouvement, avec un but, était le meilleur moyen de résister à la violence de sa souffrance pendant les premières heures.

« Vous viendrez avec moi à Stoniton, Adam, répéta-t-il après un moment. Il faut nous assurer si c'est réellement Hetty qui s'y trouve, vous savez ?

— Oui, monsieur, dit Adam, je ferai ce que vous jugerez bon. Mais les gens de la Grand'Ferme ?

— Je désire qu'ils ne sachent rien avant mon retour, pour le leur dire moi-même. Je me serai assuré alors de choses sur lesquelles je suis incertain maintenant, et je reviendrai aussitôt que possible. Allons à présent, les chevaux sont prêts. »

Livre 5 · 40

M. Irwine revint en chaise de poste de Stoniton la nuit suivante, et les premiers mots que lui dit Carrol à son arrivée furent que le chevalier Donnithorne était expiré, trouvé mort dans son lit à dix heures du matin, et que madame Irwine avait dit qu'on la réveillât quand M. Irwine rentrerait ; elle le priait de ne pas se coucher sans l'avoir vue.

« Eh bien, Dauphin, dit madame Irwine à son fils lorsqu'il entra dans sa chambre, vous voilà enfin de retour ! L'agitation et l'abattement de ce vieux monsieur, qui ont fait qu'il a envoyé chercher Arthur, signifiaient bien quelque chose ! Je suppose que Carrol vous a dit qu'on avait trouvé Donnithorne mort dans son lit ce matin. Vous croirez à mes prédictions une autre fois, quoique je puisse ne vivre plus que pour prédire ma propre mort.

— Qu'a-t-on fait à l'égard d'Arthur ? dit M. Irwine. Lui a-t-on envoyé un messager l'attendre à Liverpool ?

— Oui, Ralph était parti avant qu'on nous apportât la nouvelle. Ce cher Arthur, je vivrai donc assez pour le voir le maître du domaine, et ramener, par le cœur généreux qu'il possède, le bon temps sur ses propriétés. Il sera heureux comme un roi à présent. »

M. Irwine ne put s'empêcher de pousser un léger gémissement ; il était abîmé d'inquiétude et de fatigue, et les discours légers de sa mère lui étaient presque insupportables.

« Pourquoi avez-vous cet air sinistre, Dauphin ? Y a-t-il quelques mauvaises nouvelles ? ou bien pensez-vous qu'il y ait quelque danger pour Arthur à traverser cet effrayant canal d'Irlande en ce moment de l'année ?

— Non, chère mère, je ne pense point à cela ; mais je ne suis point disposé à me réjouir dans ce moment.

— Vous avez été harassé par cette dernière affaire de justice pour laquelle vous êtes allé à Stoniton. Qu'est-ce donc au monde que vous ne puissiez me le dire ?

— Vous le saurez plus tard, chère mère. J'aurais tort de vous le dire maintenant. Bonne nuit ! vous dormirez, à présent que vous n'aurez plus rien à écouter. »

M. Irwine renonça à envoyer une lettre à Arthur pour presser son retour, puisque maintenant c'était inutile ; la nouvelle de la mort de son grand-père le ramènerait aussi promptement que possible. Il put alors se coucher et chercher le repos nécessaire avant que le matin n'amenât le lourd devoir de porter de douloureuses nouvelles à la Grand'Ferme et chez Adam.

Adam lui-même n'était pas revenu de Stoniton, car, malgré son effroi de voir Hetty, il ne pouvait souffrir l'idée de s'en éloigner de nouveau.

« Il ne sert à rien, monsieur, dit-il au Recteur, il ne sert à rien que je retourne. Je ne puis me remettre au travail tandis qu'elle est ici, et je ne pourrais endurer la vue des objets et des gens de chez nous. Je prendrai quelque petite chambre d'où je puisse voir les murs de la prison, et peut-être en viendrai-je avec le temps à pouvoir supporter de la voir elle-même. »

Adam n'était point ébranlé dans sa croyance qu'Hetty était innocente du crime dont on l'accusait, car M. Irwine, pensant que la certitude de sa culpabilité ne ferait qu'ajouter à son écrasant fardeau, avait gardé pour lui les circonstances qui ne laissaient aucune espérance dans son esprit. Il n'y avait pas de motif pour tout confier à la fois à Adam, et M. Irwine lui dit seulement en partant :

« Si les faits sont trop évidents contre elle, nous pouvons encore espérer sa grâce. Sa jeunesse et d'autres circonstances plaideront en sa faveur.

— Ah ! il est bien juste que les gens sachent comment elle a été entraînée dans cette mauvaise route, dit Adam avec amertume. Il est juste qu'on sache que c'est un beau monsieur qui lui a fait la cour et lui a rempli la tête de fausses idées. Vous vous rappellerez, monsieur, que vous avez promis de dire à ma mère, à Seth et aux personnes de la Ferme, qui est celui qui l'a entraînée au mal ; autrement ils penseraient d'elle plus sévèrement qu'elle ne le mérite. Vous lui feriez du tort en épargnant cet homme, et je le tiens pour le plus coupable devant Dieu, quoi qu'elle ait pu faire. Si vous l'épargnez, lui, moi je le ferai connaître !

— Je trouve votre demande juste, Adam, dit M. Irwine, mais quand vous serez plus calme, vous jugerez Arthur plus charitablement. Je n'ai rien à vous dire, sinon qu'il sera puni par une autre main que les nôtres. »

Il était bien pénible pour M. Irwine de devoir accuser Arthur dans cette triste histoire de péché et de malheur, lui qui avait pour ce jeune homme une affection et un orgueil paternels. Mais il vit clairement que le secret serait connu avant peu, même en dehors de la décision d'Adam, car il pouvait à peine supposer qu'Hetty persistât jusqu'à la fin dans son silence obstiné. Il résolut de ne rien cacher aux Poyser, mais de leur dire tout de suite le pire, car il n'avait pas le temps de les préparer. Le jugement d'Hetty aurait lieu aux prochaines assises, à Stoniton, la semaine suivante. On ne pouvait guère espérer que Martin Poyser pût éviter le chagrin d'être appelé comme témoin, et il valait mieux qu'il connût tout, aussi longtemps d'avance que possible.

Avant dix heures du matin, le jeudi, la famille de la Grand'-Ferme pleurait sur une infortune pire pour elle qu'une mort. Le sentiment du déshonneur était trop vif, même chez le bon Martin

Poyser le jeune, pour laisser place à quelque compassion pour Hetty. Lui et son père étaient des fermiers simples d'esprit, fiers de leur réputation sans tache, fiers d'être descendus d'une famille qui avait tenu la tête haute et soutenu sa position depuis aussi loin en arrière que son nom pouvait se lire sur le registre de la paroisse ; et Hetty leur avait apporté la honte à tous, une honte que rien ne pourrait effacer. C'était le sentiment qui l'emportait sur tout autre ; chez le père et le fils, la conviction douloureuse de l'opprobre neutralisait toute charité, et M. Irwine fut frappé de surprise en remarquant que madame Poyser était moins sévère que son mari. Nous sommes souvent étonnés de la sévérité des personnes douces dans des occasions exceptionnelles ; la raison en est que ces personnes-là sont plus sujettes à se trouver soumises aux impressions traditionnelles.

« Je donnerai volontiers tout l'argent qu'il faudrait pour essayer de l'en tirer, dit Martin le jeune quand M. Irwine fut sorti, tandis que le vieux grand-père pleurait de son côté sur sa chaise, mais je n'irai pas vers elle et ne la reverrai jamais de ma propre volonté. Elle a rendu notre pain amer pour tout le reste de notre vie, et nous ne pourrons plus lever la tête dans cette paroisse ou dans tout autre. Le pasteur parle de ce que les gens auront pitié de nous ; ce sera pour nous une pauvre compensation que cette pitié.

— De la pitié ? dit le grand-père sèchement. Je n'ai jamais eu encore besoin de celle des autres dans ma vie… et je vais être regardé de haut en bas à présent, moi qui ai pris mes septante deux à la dernière Saint-Thomas. Et tous les porteurs et accompagnateurs que j'ai choisis pour mes funérailles sont dans cette pa-

roisse et celle à côté… ça ne me servira à rien maintenant… je serai porté dans ma fosse par des étrangers !

— Ne vous agitez pas ainsi, père, dit madame Poyser qui avait très-peu parlé, étant presque ébahie de cette dureté et de ce ton décidé si peu habituels chez le grand-père. Vous aurez vos enfants avec vous, et voici nos garçons et notre petite qui grandiront dans une nouvelle paroisse aussi bien que dans l'ancienne.

— Ah ! nous ne pouvons plus rester dans ce pays à présent, dit M. Poyser ; et des larmes descendaient lentement et goutte à goutte sur ses joues arrondies. Nous pensions à la triste chance que le vieux chevalier nous donnât un avertissement à Notre-Dame pour quitter ; mais c'est moi qui avertirai que nous quittons et qui chercherai si on peut trouver quelqu'un pour s'occuper des récoltes que j'ai semées, car je ne veux pas rester sur les terres de cet homme un jour de plus que je n'y serai forcé. Et moi qui le croyais un si bon et si digne jeune homme, et qui me réjouissais qu'il devînt notre propriétaire ! Je ne lui ôterai plus jamais mon chapeau et ne m'assiérai plus dans la même église… Un homme qui a apporté la honte à des gens respectables… lui qui se montrait tellement l'ami de tout le monde… du pauvre Adam, par exemple… Un bel ami qu'il a été pour lui, faisant des discours, parlant si bien, et pendant ce temps empoisonnant la vie de ce garçon, que ce sera beaucoup s'il peut rester dans ce pays plus que nous.

— Et puis que tu seras obligé d'aller en justice et avouer que tu es son parent ! dit le vieillard. Et encore on le jettera un jour ou l'autre à la tête de la petite, qui n'a que quatre ans ; on lui reprochera qu'elle a eu une cousine jugée aux assises pour un meurtre.

— Ce sera alors la propre méchanceté des gens, dit madame Poyser avec un sanglot. Mais il y a quelqu'un plus haut qui prendra soin de l'enfant innocent, autrement il y a peu de vérité dans ce qu'on nous dit à l'église. Ce serait pire que tout de mourir et laisser les enfants sans personne pour leur servir de mère.

— Nous ferions mieux d'envoyer chercher Dinah, si nous savions où elle est, dit M. Poyser ; mais Adam dit qu'elle n'a point laissé d'indications pour la trouver à Leeds.

— Elle doit être chez cette femme qui a été une amie pour sa tante Mary, dit madame Poyser, un peu remontée par cette idée de son mari. J'ai souvent entendu Dinah parler d'elle, seulement je ne puis me rappeler sous quel nom. Mais il y a Seth Bede ; il est assez probable qu'il le sait, car c'est une de ces femmes prêcheuses dont les méthodistes ont si haute opinion.

— J'enverrai chez Seth, dit M. Poyser. J'enverrai Alick lui dire de venir, ou nous faire savoir le nom de cette femme, et tu peux écrire une lettre qui sera toute prête à partir pour Treddleston aussitôt que nous saurons quelle adresse y mettre.

— C'est une pauvre besogne que d'écrire des lettres pour appeler les gens à vous quand vous êtes dans l'affliction ! dit madame Poyser. Qui sait combien elle sera de temps en route, peut-être sans jamais lui parvenir ? »

Avant l'arrivée d'Alick et de son message, les pensées de Lisbeth avaient déjà volé vers Dinah, et elle avait dit à Seth :

« Eh ! il n'y aura pas de soulagement pour nous dans ce monde tant que tu ne pourras pas amener Dinah Morris à venir vers nous, comme elle l'a fait quand mon vieux mari est mort.

J'aimerais la voir entrer, me prendre encore la main, et me parler. Elle me dirait ce qu'il faut penser de ça, probablement ; elle saurait peut-être ce qu'il peut y avoir de bon dans ce chagrin et ce brisement de cœur du pauvre garçon, qui n'a jamais fait le plus petit mal dans sa vie, mais qui valait mieux que le fils de qui que ce soit, en cherchant dans tout le pays. Eh ! mon garçon… Adam, mon pauvre garçon !

— Tu ne voudrais pas rester seule pendant que j'irais Seth, tandis que sa mère sanglotait, se balançant en avant et en arrière.

— Aller la chercher ! dit Lisbeth en levant les yeux et s'arrêtant dans ses lamentations comme l'enfant qui dans ses pleurs entend une promesse consolante. Et dans quel endroit dit-on qu'elle est ?

— C'est passablement loin, mère ; Leeds est une grande ville. Mais je pourrais être de retour dans trois jours si tu pouvais te passer de moi.

— Non, non, je ne puis me passer de toi. Il faut que tu ailles voir ton frère et viennes me dire ce qu'il fait. M. Irwine a promis qu'il viendrait me le dire ; mais je ne puis pas si bien comprendre quand c'est lui qui me le raconte. Il faut que tu y ailles, puisque Adam ne veut pas de moi. Écris une lettre à Dinah, ne le peux-tu pas ? Tu aimes assez à écrire quand personne ne te le demande.

— Je ne sais pas bien où elle peut se trouver dans cette grande ville, dit Seth. Si j'y allais moi-même, je pourrais l'apprendre en le demandant aux membres de la Société. Mais peut-être si je mets sur l'adresse, « Sarah Williamson, prêcheuse méthodiste, Leeds, » ça lui parviendra, car le plus probable est qu'elle se trouve chez Sarah Williamson. »

Alick arriva dans ce moment, et Seth apprenant que madame Poyser écrivait à Dinah, abandonna l'intention de le faire lui-même ; mais il se rendit à la Grand'Ferme pour leur dire tout ce qu'il pouvait leur suggérer au sujet de l'adresse, et les avertir qu'il pourrait bien y avoir quelque délai avant que la lettre fût remise, à cause de son ignorance de la demeure exacte.

En quittant Lisbeth, M. Irwine était allé chez Jonathan Burge, qui avait aussi des droits à être instruit de ce qui retiendrait probablement Adam quelque temps en dehors des affaires ; et avant six heures, ce soir-là, il y avait peu de gens à Broxton et à Hayslope qui n'eussent appris les tristes nouvelles. M. Irwine n'avait pas fait mention à Burge du nom d'Athur ; cependant l'histoire de sa conduite envers Hetty, avec toutes les sombres teintes qu'y ajoutaient ses suites terribles, était déjà aussi connue que la mort de son grand-père et son entrée en possession. Car Martin Poyser ne voyait aucune raison de garder le silence à son égard vis-à-vis d'un ou deux voisins qui se hasardèrent à venir lui serrer tristement la main, le premier jour de son malheur ; et Carrol, qui avait l'oreille attentive à tout ce qui se passait au presbytère, en avait tiré une version de l'histoire, qu'il trouva bientôt l'occasion de communiquer.

L'un de ceux qui vinrent lui témoigner de l'intérêt fut Bartle Massey qui d'abord resta quelques minutes sans parler. Il avait fermé son école, et était en route pour la cure, où il arriva à environ sept heures et demie du soir. Il fit présenter ses compliments à M. Irwine, et ses excuses de le déranger à cette heure ; mais avertit en même temps qu'il avait quelque chose de particulier à lui dire. Il fut introduit dans la bibliothèque où M. Irwine le rejoignit bientôt.

« Eh bien, Bartle ? dit M. Irwine en lui tendant la main. » Ce n'était pas sa manière habituelle de saluer le maître d'école, mais le chagrin nous fait traiter de la même manière à peu près tous ceux qui sentent comme nous. « Asseyez-vous.

— Je pense, monsieur, que vous savez aussi bien que moi pourquoi je viens, dit Bartle.

— Vous voulez savoir la vérité des tristes nouvelles qui vous sont parvenues… à l'égard d'Hetty Sorrel ?

— Non, monsieur, ce que je désire savoir est à l'égard d'Adam. J'ai compris que vous l'aviez laissé à Stoniton, et je vous prie de vouloir bien me dire quel est l'état d'esprit du pauvre garçon et ce qu'il compte faire. Car pour ce petit chiffon rose et blanc qu'ils ont pris la peine de mettre en prison, je n'en fais pas plus de cas que d'une noix gâtée… une noix gâtée, si ce n'est pour le bien ou le mal qu'elle peut causer à un honnête homme, un garçon sur lequel je fondais grand espoir, dans l'idée qu'il profiterait en ce monde de mes faibles connaissances… Car, monsieur, c'est le seul écolier que j'aie trouvé, dans ce stupide pays, qui ait jamais eu le goût et la tête aux mathématiques. S'il n'avait pas eu autant de rude travail à faire, ce pauvre garçon, il aurait pu parvenir aux branches les plus élevées, et alors tout ceci ne serait jamais arrivé… ne serait jamais arrivé. »

Bartle était animé par une marche rapide et son esprit agité n'était pas capable de se contenir dans cette première occasion de donner jour à ses sentiments. Il s'arrêta alors pour essuyer son front et peut-être aussi ses yeux humides.

« Vous m'excuserez, monsieur, dit-il, quand cette pause lui eut donné le temps de réfléchir, de vous débiter ainsi mes propres

sentiments, comme mon imbécile de chien qui hurle pendant l'orage, quand personne ne tient à l'écouter. Je suis venu pour vous entendre et non pour parler moi-même ; si vous voulez prendre la peine de me dire ce que fait le pauvre garçon ?

— Ne vous contraignez point, Bartle, dit M. Irwine. Le fait est que je suis à peu près dans le même état que vous maintenant ; j'ai bien des choses pénibles sur le cœur et je trouve difficile de garder le silence sur mes propres sentiments pour ne m'occuper que de ceux des autres. Je partage votre intérêt pour Adam, quoique ses souffrances ne soient pas les seules auxquelles je compatisse dans cette affaire. Il compte rester à Stoniton jusqu'après le jugement, qui aura probablement lieu de demain en huit. Il y a pris une chambre, et je l'ai encouragé à cela, parce que je pense qu'il vaut mieux qu'il se tienne éloigné de chez lui pour le moment : le pauvre garçon croit toujours à l'innocence d'Hetty ; il désire trouver le courage de la voir s'il le peut ; il ne voudrait pas quitter l'endroit où elle est.

— Croyez-vous que la créature soit coupable, donc ? dit Bartle. Croyez-vous qu'on veuille la pendre ?

— J'ai peur que les choses ne tournent mal pour elle : les preuves sont très-fortes. Et un mauvais symptôme est qu'elle nie tout ; elle nie qu'elle ait eu un enfant, et cela en face de l'évidence la plus positive. Je l'ai moi-même vue, et elle a gardé un silence obstiné ; elle a reculé comme un animal épouvanté quand elle m'a vu. Je n'ai jamais de ma vie été aussi frappé qu'en voyant le changement opéré en elle. Mais j'espère que dans le cas le plus fâcheux nous pourrons obtenir sa grâce, en raison des innocents qui souffrent pour elle.

— Quelle absurdité ! dit Bartle Massey, oubliant, dans son irritation, à qui il parlait. Je vous demande pardon, monsieur ; je veux dire que c'est une absurdité que les innocents s'inquiètent qu'elle soit pendue. Pour ma part, je pense que le plus vite que de telles femmes sont mises hors de ce monde n'est que le mieux ; et quant à ça, les hommes qui les ont aidées à mal faire feraient tout aussi bien d'aller avec elles. À quoi bon laisser la vie à une telle engeance ? pour manger ce qui pourrait nourrir des êtres raisonnables ! Mais si Adam est assez niais pour s'en tourmenter, je ne voudrais pas qu'il souffrît plus que ce n'est nécessaire… Est-il bien entamé le pauvre garçon ? ajouta Bartle en sortant ses lunettes et les mettant comme pour aider son imagination.

— Oui, je crains que le chagrin ne l'ait blessé profondément, dit M. Irwine. Il a l'air terriblement écrasé, et hier il a eu quelques accès de violence qui me faisaient désirer de pouvoir rester avec lui. Mais je dois retourner demain à Stoniton, et j'ai assez de confiance dans ses principes pour espérer qu'il sera capable de supporter ce qu'il y aura de pire sans se laisser entraîner à des actes de désespoir. »

M. Irwine, qui proférait involontairement ses propres pensées plutôt que de s'adresser à Bartle Massey, songeait à la possibilité que l'esprit de vengeance d'Adam, augmenté par son angoisse, ne lui fît chercher l'occasion d'une rencontre avec Arthur dont les suites seraient plus fatales que celle du bosquet. Cette crainte ajoutait à l'impatience avec laquelle il attendait l'arrivée d'Arthur. Mais Bartle pensa que M. Irwine faisait allusion au suicide, et ses traits offrirent une nouvelle expression d'épouvante.

« Je vais vous dire ce que j'ai en tête, monsieur, dit-il, et j'espère que vous l'approuverez. Je vais fermer mon école ; si les éco-

liers viennent, ils s'en retourneront, voilà tout ; et j'irai à Stoniton surveiller Adam jusqu'à ce que cette affaire soit terminée. Je lui dirai que je suis venu pour suivre les assises ; il ne pourra rien objecter à cela. Qu'en pensez-vous, monsieur ?

— Eh bien, dit M. Irwine en hésitant presque, il y aurait quelque avantage réel à cela..., et je vous honore pour votre amitié pour lui, Bartle. Mais..., il vous faudra prendre garde à ce que vous lui direz, savez-vous ! J'ai peur que vous ayez trop peu de sympathie pour ce que vous considérez comme sa faiblesse pour Hetty.

— Fiez-vous à moi, monsieur..., fiez-vous à moi. Je sais ce que vous voulez dire. J'ai été moi-même un imbécile dans mon temps, mais ceci est entre vous et moi. Je ne m'imposerai pas à lui, seulement j'aurai l'œil sur lui, je veillerai à ce qu'il prenne quelque bonne nourriture, et je lui dirai un mot par-ci par-là.

— Alors, dit M. Irwine, un peu rassuré quant à la discrétion de Bartle, je crois que ce sera une bonne action ; et vous ferez bien de dire à sa mère et à son frère que vous partez.

— Oui, monsieur, oui, dit Bartle en se levant et ôtant ses lunettes, c'est ce que je ferai..., c'est ce que je ferai ; quoique la mère soit une machine à doléances et que je n'aime pas être à portée de l'entendre ; toutefois c'est une femme droite de corps et propre, et non une de ces créatures sans ordre. Je vous souhaite le bonsoir, monsieur, et je vous remercie du temps que vous avez bien voulu m'accorder. Vous êtes l'ami de tous dans cette affaire, ami de tous. C'est un lourd fardeau que vous avez sur les épaules.

— Adieu, Bartle, jusqu'à ce que nous nous rencontrions à Stoniton, comme je l'espère. »

Bartle s'éloigna rapidement du presbytère en évitant les avances de Carrol et en disant d'un ton exaspéré à Vixen, dont les courtes jambes trottaient derrière lui sur le gravier :

« À présent, je vais être obligé de vous prendre avec moi, femme inutile. Vous vous agiteriez à mort si je vous laissais, vous le savez bien, et peut-être vous laisseriez-vous entraîner par quelque vagabond ; et vous iriez courir en mauvaise compagnie, je gage, fourrant votre nez dans tous les coins où vous n'avez rien à faire ; mais si vous faites quelque chose de déshonorable, je vous renierai, prenez-y garde, madame…, prenez-y garde ! »

Livre 5 · 41

Dans une des chambres hautes des maisons d'une triste rue de Stoniton étaient deux lits, dont l'un étendu sur le plancher. C'est jeudi, à dix heures du soir ; le sombre mur en face de la fenêtre empêche les rayons de la lune de lutter avec la lumière d'une pauvre chandelle à la lueur de laquelle Bartle Massey a l'air de lire, tandis qu'en réalité il regarde par-dessus ses lunettes, Adam Bede assis près de la fenêtre.

Vous reconnaitriez à peine Adam, si on ne vous disait que c'est lui. Son visage s'est rétréci pendant cette dernière semaine ; il a les yeux battus, la barbe négligée comme un homme qui sort de maladie. Ses épais cheveux noirs tombent sur son front, et il n'y a en lui aucun besoin de mouvement qui l'engage à les rejeter en arrière pour mieux voir ce qui se passe autour de lui. Il a passé un bras sur le dossier de la chaise et a l'air de regarder ses mains croisées. Il est ranimé par un coup à la porte.

« Le voici, » dit Bartle Massey se levant rapidement pour ouvrir. C'était M. Irwine.

Adam se leva de sa chaise avec un respect instinctif lorsque M. Irwine s'approcha de lui et lui prit la main.

« Je me fais attendre, Adam, dit-il en s'asseyant sur la chaise que Bartle lui avait avancée ; mais je suis parti de Broxton plus tard que je n'en avais l'intention, et j'ai été sans cesse occupé depuis mon arrivée. J'ai tout fini à présent, du moins ce qui pouvait se terminer aujourd'hui. Asseyons-nous tous. »

Adam reprit sa chaise machinalement, et Bartle, pour qui il n'en restait point, s'assit sur le lit au fond de la chambre.

« L'avez-vous vue, monsieur ? dit Adam en tremblant.

— Oui, Adam ; le chapelain et moi avons été tous deux avec elle ce soir.

— Lui avez-vous demandé, monsieur… lui avez-vous demandé quelque chose à mon sujet ?

— Oui, dit M. Irwine avec quelque hésitation, j'ai parlé de vous. J'ai dit que vous désiriez la voir avant le jugement, si elle y consentait. »

Comme M. Irwine s'arrêtait, Adam le regarda avec des yeux anxieux et interrogateurs.

« Vous savez qu'elle se refuse à voir qui que ce soit, Adam. Ce n'est point vous seulement ; une fatale influence semble avoir fermé son cœur pour tous ses semblables. Elle nous a à peine dit quelque chose de plus que « non, » soit à moi, soit au chapelain. Il y a trois ou quatre jours, avant de vous nommer à elle, quand je

lui demandai s'il y avait quelqu'un de sa famille qu'elle désirât voir, à qui elle voulût ouvrir son cœur, elle me dit, avec un violent frémissement : « Dites-leur de ne pas venir près de moi, je ne veux voir aucun d'eux. »

Adam laissa retomber sa tête et n'ajouta rien. Après un silence de quelques minutes, M. Irwine dit :

« Je ne voudrais pas vous donner quelque conseil opposé à vos sentiments, Adam, s'ils vous pressent fortement d'aller la voir demain matin, même sans son consentement. Il est peut-être possible, malgré des apparences contraires, que votre vue produise une impression favorable. Mais il me peine de vous dire que j'en ai fort peu d'espérance. Elle n'a point paru agitée quand je vous ai nommé ; elle a seulement dit « Non » du même ton froid et obstiné qu'à l'ordinaire. Et si cette entrevue n'a aucun bon effet sur elle, ce sera pour vous une souffrance purement inutile, une cruelle souffrance, je le crains. Elle est bien changée… »

Adam s'élança de sa chaise et saisit son chapeau qui était sur la table. Puis il resta tranquille et regarda M. Irwine, comme s'il avait une question à faire, qu'il était cependant difficile d'articuler. Bartle Massey se leva tranquillement, tourna la clef de la porte et la mit dans sa poche.

« Est-il de retour ? dit enfin Adam.

— Non, il ne l'est pas, dit M. Irwine avec calme. Posez votre chapeau, Adam, à moins que vous ne désiriez faire une promenade avec moi pour respirer un peu d'air frais. Je crains que vous ne soyez pas encore sorti aujourd'hui.

— Vous n'avez pas besoin de me tromper, dit Adam regardant fixement M. Irwine et parlant d'un ton fâché et soupçonneux. Vous n'avez pas besoin d'avoir peur de moi. Je veux seulement la justice. Je veux qu'il éprouve ce qu'elle éprouve. C'est son ouvrage… c'était une enfant que ça allait au cœur de chacun de la regarder… je ne m'inquiète pas de ce qu'elle a fait… c'est lui qui l'a amenée à le faire. Et il le saura… il le comprendra… S'il y a un Dieu juste, il sentira ce que c'est que d'avoir entraîné une enfant comme elle dans le péché et le malheur…

— Je ne vous trompe point, Adam, dit M. Irwine. Arthur Donnithorne n'est pas de retour, n'était pas de retour quand je suis parti. J'ai laissé une lettre pour lui : il connaîtra tout dès qu'il arrivera.

— Mais cela ne vous oppresse pas ? dit Adam avec indignation. Vous pensez que ce n'est rien qu'elle soit ici dans la honte et le désespoir, tandis que lui l'ignore, qu'il ne souffre de rien ?

— Adam, il le saura, il souffrira longtemps et amèrement. Il a du cœur et de la conscience ; je ne puis me tromper entièrement sur son caractère. J'en suis convaincu. Je suis sûr qu'il n'a pas succombé à la tentation sans résistance. Il peut être faible, mais il n'est pas endurci, froidement égoïste. Je suis persuadé que ce sera pour lui un coup dont il éprouvera les effets toute sa vie. Pourquoi désirez-vous si ardemment la vengeance ? Toutes les tortures que vous pourrez accumuler sur lui ne seront d'aucun avantage pour elle.

— Non, oh ! mon Dieu, non, dit Adam en gémissant et retombant sur sa chaise ; mais aussi c'est là la pire malédiction… c'est ce qui en fait la noirceur, cela ne pourra jamais être réparé ; il ne

se pourra jamais faire que cela n'ait pas eu lieu. Ma pauvre Hetty… elle ne pourra plus jamais être ma douce Hetty… la plus jolie chose que Dieu eût créée, qui me souriait… Je croyais qu'elle m'aimait… elle était si bonne !… »

La voix d'Adam était peu à peu descendue à un ton bas et rauque, comme s'il se parlait seulement à lui-même ; mais il dit tout d'un coup, en regardant M. Irwine :

« Mais elle n'est pas si coupable qu'ils le disent ! Vous ne le pensez pas, monsieur ? Elle ne peut l'avoir fait.

— C'est peut-être ce qu'on ne saura jamais avec certitude, Adam, répondit avec douceur M. Irwine. Dans de tels cas nous formons quelquefois notre jugement d'après ce qui nous paraît une forte évidence ; et cependant, faute de connaître quelque petit fait, ce jugement peut se trouver faux. Mais supposez le pire : vous n'avez aucun droit de dire que l'intention de son crime doive être imputée à Arthur, et qu'il doive en supporter la peine. Ce n'est pas à nous, hommes, à juger de la culpabilité morale et à faire les rétributions. Nous trouvons impossible d'éviter les erreurs, même pour décider qui est celui qui a commis un acte criminel ; et savoir jusqu'à quel point un homme doit être responsable des conséquences imprévues de sa propre action est un problème que nous devons trembler de vouloir résoudre. Les fâcheuses suites que peuvent avoir l'égoïste indulgence envers soi-même sont une pensée si effrayante que cela devrait faire naître des dispositions moins orgueilleuses qu'un violent désir de punir. Vous avez un esprit qui peut parfaitement comprendre cela, Adam, quand vous êtes calme. Ne supposez point que je n'entre pas dans le tourment qui vous porte à cet état de haine vengeresse ; mais pensez à ceci : si vous obéissiez à votre passion, car

c'est de la passion, et vous vous trompez en l'appelant justice, il en serait précisément de vous comme d'Arthur ; pire, peut-être, car vous pourriez être entraîné à un horrible crime.

— Non, pas pire, dit Adam amèrement ; je ne crois pas que ce fût pire. Je ferais plus volontiers ; j'aimerais mieux commettre une mauvaise action, dont je souffrirais moi-même, que de l'avoir entraînée à mal faire, puis me tenir là et la regarder punir tandis qu'on me laisserait tranquille. Et tout cela pour un peu de plaisir tel que s'il avait eu un cœur d'homme il aurait dû se couper la main plutôt que de chercher à le satisfaire. Comment n'aurait-il pas prévu ce qui est arrivé ? Il a dû le prévoir, il ne pouvait attendre autre chose que du tort et de la honte pour elle. Ensuite il a cherché à atténuer le mal par des mensonges. Non, il y a une foule de choses pour lesquelles on pend les gens et qui ne sont pas si haïssables que celle-là. Quand un homme fait le mal, sachant que lui-même en supportera la peine, il n'est pas à moitié aussi méchant que le lâche égoïste qui se rend les choses faciles tout en se disant que la punition en retombera sur un autre.

— En ceci, vous vous trompez encore en partie, Adam. Il n'est aucune espèce de mauvaise action dont un homme puisse supporter la peine seul ; vous ne pouvez assez vous isoler pour dire que le mal qui est en vous ne s'étendra pas. Les vies des hommes sont fondues, mêlées les unes dans les autres aussi bien que l'air qu'ils respirent ; le mal s'étend comme la maladie. Je sais, je sens la terrible atteinte des souffrances causées à d'autres par cette faute d'Arthur, mais tout péché étend de même sa punition sur d'autres que celui qui l'a commis. Une vengeance de votre part contre Arthur ne serait qu'un malheur de plus ajouté à ceux dont nous souffrons déjà ; vous n'en supporteriez point seul la consé-

quence ; vous prépareriez les plus vives afflictions à tous ceux qui vous aiment. Vous auriez commis un acte d'aveugle fureur, qui laisserait tous les malheurs présents tels qu'ils sont et leur en ajouterait de pires. Vous pourrez me dire que vous ne méditez aucune vengeance fatale ; mais le sentiment qui vous possède est ce qui fait naître de tels actes, et aussi longtemps que vous le nourrirez et que vous ne verrez pas que penser à punir Arthur est de votre part une vengeance et non une justice, vous serez en danger de commettre quelque grand malheur. Rappelez-vous ce que vous avez éprouvé après le coup porté à Arthur dans le bosquet. »

Adam se taisait : ces dernières paroles avaient évoqué une vive image du passé, et M. Irwine le laissa à ses impressions, tandis qu'il parlait à Bartle Massey des funérailles du vieux M. Donnithorne et d'autres sujets indifférents. Mais enfin Adam se retourna et dit d'un ton plus calme :

« Je ne vous ai rien demandé des gens de la Grand'Ferme, monsieur. Est-ce que M. Poyser vient ?

— Il est venu : il est à Stoniton cette nuit. Mais je ne saurais vous engager à le voir, Adam. Son esprit est bien bouleversé, et il vaut mieux que vous ne le voyiez pas avant d'être plus calme vous-même.

— Est-ce que Dinah Morris est arrivée chez eux, monsieur ? Seth a dit qu'on l'a envoyé chercher.

— Non. M. Poyser m'a dit qu'elle n'était pas encore arrivée quand il a quitté la maison. Ils ont peur que la lettre ne lui soit pas parvenue. Il paraît qu'ils n'avaient pas l'adresse exacte. »

Adam resta à réfléchir un moment, et dit ensuite :

« Je voudrais bien savoir si Dinah serait venue la voir. Mais peut-être que cela aurait fâché les Poyser, puisqu'ils ne veulent pas venir eux-mêmes près d'elle. Je crois qu'elle serait venue, car les méthodistes sont de fameuses gens pour aller dans les prisons : et Seth dit qu'il pensait qu'elle le ferait. Dinah avait des manières très-douces avec elle ; elle aurait pu lui faire quelque bien. Vous ne l'avez jamais vue, monsieur, n'est-ce pas ?

— Oui, je l'ai vue ; j'ai eu une conversation avec elle ; elle m'a beaucoup plu. Et maintenant que vous m'en parlez, je désirerais qu'elle fût venue ; car il se pourrait qu'une femme douce et calme comme elle pût amener Hetty à ouvrir son cœur. Le chapelain de la prison est brusque dans sa manière d'agir.

— Mais cela ne sert de rien si elle ne vient pas, dit tristement Adam.

— Si j'y avais pensé plus tôt, j'aurais pris quelques mesures pour la découvrir, dit M. Irwine, mais il est trop tard à présent, je le crains… Eh bien, Adam il faut me retirer maintenant. Tâchez de prendre quelque repos cette nuit. Dieu vous protège ! Je vous verrai de bonne heure demain matin.

Livre 5 · 42

Le jour suivant, à une heure, Adam était seul dans sa triste chambre haute ; sa montre était posée sur la table devant lui, comme s'il comptait les longues minutes. Il n'avait aucune connaissance de ce qui devait être dit par les témoins au tribunal,

car il n'avait voulu s'enquérir d'aucun détail, ayant eu horreur de tout ce qui se rattachait à l'arrestation et à l'accusation d'Hetty. Cet homme de courage et d'action, qui se serait précipité au-devant de tout danger ou souffrance pour préserver Hetty d'une menace de malheur, se sentait incapable d'assister à un mal irrémédiable. L'esprit d'entreprise, cette faculté qui eût été une force d'impulsion là où il y aurait eu quelque possibilité d'agir, devenait une angoisse qui n'était d'aucun secours quand il devait être passif, ou bien il se montrait par le désir d'infliger un châtiment à Arthur. Les hommes énergiques, capables d'actions hardies, fuiront quelquefois celui qui souffre sans espérance, comme s'ils avaient le cœur dur. C'est une impression trop puissante de la douleur qui les entraîne. Ils fuient par un instinct indomptable, comme ils feraient pour n'être pas lacérés. Adam était enfin arrivé à la décision de voir Hetty, si elle consentait à le recevoir, parce qu'il pensait que peut-être cette entrevue serait un bien pour elle, et pourrait aider à dissiper cette indomptable dureté dont on lui parlait. Si elle voyait qu'il ne lui voulait pas de mal pour ce qu'elle lui avait fait, elle lui ouvrirait peut-être son cœur. Mais cette résolution avait été un immense effort. Il tremblait à la pensée de voir ce visage si changé, comme une timide femme tremble à l'idée de la lancette du chirurgien ; et il se décida à supporter ces longues heures d'incertitude plutôt que de s'exposer à ce qu'il considérait comme l'agonie la plus intolérable, celle d'assister au jugement.

Une souffrance profonde, inexprimable, peut bien s'appeler un baptême, une régénération, une initiation à un nouvel état. Les souvenirs d'espoir, le regret amer, la sympathie qui n'existe plus, les invocations au droit invisible, toutes les vives émotions qui avaient rempli les jours et les nuits de la semaine passée s'ac-

cumulaient comme une foule impatiente pendant les heures de cette imposante matinée. Adam était ainsi amené à considérer toutes ses années précédentes comme si elles eussent eu une existence voilée, engourdie et indéfinie, et qu'il vînt seulement de se réveiller à un sentiment complet. Il lui semblait qu'il eût toujours pensé trop légèrement que les hommes dussent souffrir : que tout ce qu'il avait enduré et nommé chagrin jusque-là ne fût qu'un coup instantané qui n'avait jamais laissé de cicatrices. Sans aucun doute une grande angoisse peut faire le travail de plusieurs années, et nous pouvons sortir de ce baptême de feu l'âme pleine d'une nouvelle vénération et d'une nouvelle pitié.

« Mon Dieu, disait Adam en gémissant et regardant fixement le cadran de la montre, des hommes ont ainsi gémi avant moi… et de pauvres jeunes créatures abandonnées ont souffert comme elle… elle qui, il y a si peu de temps, paraissait si heureuse et si jolie… en embrassant son grand-père et tous les autres, qui lui souhaitaient du bonheur… Ô ma pauvre, pauvre Hetty !… penses-tu à cela à présent ? »

Adam tressaillit et se retourna du côté de la porte. Vixen avait commencé à hurler et on entendait le bruit d'une canne et d'une marche claudicante sur les escaliers. Bartle Massey revenait. Était-ce tout fini ?

Bartle entra tranquillement, et, s'avançant vers Adam, lui prit la main et dit : « Je viens juste pour vous donner un coup d'œil, mon garçon, car les gens sont sortis de cour pour un moment. »

Le cœur d'Adam battait si violemment qu'il lui fut impossible de parler, il ne put que rendre le serrement de main à son ami, et

Bartle, tirant l'autre chaise, vint s'asseoir en face de lui en ôtant son chapeau et ses lunettes.

« Voilà ce qui ne m'est encore jamais arrivé, observa-t-il, de sortir avec mes lunettes sur le nez. J'ai positivement oublié de les ôter. »

Le vieillard faisait cette remarque commune, pensant qu'il valait mieux ne pas répondre de suite à l'agitation d'Adam ; il comprendrait, d'une manière indirecte, qu'il n'avait rien de décisif à lui communiquer pour le moment.

« Et maintenant, dit-il en se levant de nouveau, il faut que je vous voie prendre un morceau de pain et un peu du vin que M. Irwine a envoyé. Il sera fâché contre moi si vous n'en prenez pas. Allons, continua-t-il, en apportant la bouteille et le pain et en versant un peu de vin dans un verre, il faut aussi que je prenne quelque chose moi-même. Buvez une goutte avec moi, mon garçon, — buvez avec moi. »

Adam repoussa doucement le verre et dit avec instance :

« Dites-moi ce qui se passe, monsieur Massey, — dites-moi tout. Était-elle là ? Ont-ils commencé ?

— Oui, mon garçon, oui, — cela a pris tout le temps depuis que j'y suis entré ; mais ils sont lents, ils sont lents, et il y a l'avocat qu'ils ont pris pour elle qui met un bâton dans la roue chaque fois qu'il le peut, et donne beaucoup à faire en questionnant rudement les témoins et en se disputant avec les autres hommes de loi. C'est tout ce qu'il peut faire pour l'argent qu'on lui donne, et c'est une grosse somme… c'est une grosse somme. Mais c'est un habile gaillard, avec un œil qui pénètre tout à l'instant. Si un

homme n'avait point de sensibilité, ce serait aussi agréable qu'une démonstration d'entendre ce qui se passe au tribunal ; mais un cœur tendre vous rend stupide. J'aurais laissé les mathématiques à toujours pour avoir quelques bonnes nouvelles à vous apporter, mon pauvre garçon.

— Mais cela paraît-il tourner contre elle ? dit Adam. Répétez-moi ce qu'ils ont dit. Il faut que je le sache à présent, — il faut que je sache ce qu'ils ont à prouver contre elle.

— Eh bien, la principale évidence vient des docteurs, de tous les témoins, excepté Martin Poyser, — pauvre Martin ! Tout le monde au tribunal était peiné pour lui ; on n'entendait qu'un sanglot général quand il est redescendu. Le pire a été quand on lui a dit de regarder l'accusée. Une triste tâche pour le pauvre homme..., une triste tâche ! Adam, mon garçon, le coup tombe tout aussi pesamment sur lui que sur vous ; il vous faut aider ce pauvre Martin, il vous faut montrer du courage. Buvez un peu de vin à présent, et montrez-moi que vous voulez tout supporter comme un homme. »

Bartle avait touché la bonne corde. Adam, d'un air de calme obéissance, prit le verre et but un peu.

« Dites-moi quel air elle avait ? dit-il bientôt.

— Épouvanté, très-épouvanté, quand on l'a introduite ; c'était à la première vue de la foule et du juge, la pauvre créature ! Et puis il y a une réunion de ridicules femmes en beaux habits, avec des tas de bijoux sur les bras et des plumes par leur tête, assises près du juge ; on croirait qu'elles se sont habillées comme ça pour servir d'épouvantails et d'avertissement pour tout homme qui voudrait encore avoir jamais affaire avec une femme ; elles la lor-

gnaient et chuchotaient. Mais après cela elle est restée comme une statue, les yeux fixés sur ses mains et ayant l'air de ne rien voir ni entendre. Et elle est aussi blanche qu'un linge. Elle n'a rien dit quand on lui a demandé si elle se défendait comme « coupable » ou « non coupable, » et on a plaidé pour elle comme non coupable. Mais quand elle a entendu le nom de son oncle, il a semblé qu'un frisson la parcourait, et quand on lui a dit de la regarder elle a baissé la tête, s'est courbée en avant et a caché son visage avec ses mains. Il avait bien de la peine à parler, le pauvre homme, tant sa voix tremblait. Et les avocats, qui ont l'air pour la plupart aussi durs que des ongles, — l'ont épargné autant qu'ils ont pu, à ce que j'ai pu voir. M. Irwine s'est placé près de lui et est sorti avec lui du tribunal. Ah ! c'est une belle chose dans la vie d'un homme de pouvoir soutenir son prochain et l'assister dans un aussi grand trouble que celui-là !

— Dieu le bénisse et vous aussi, monsieur Massey, dit Adam à voix basse en posant la main sur le bras de Bartle.

— Ah ! c'est qu'il est de bon aloi ; il vous donne le ton juste quand vous l'essayez. Un homme de bon sens, — qui ne dit rien de plus que ce qu'il faut. Ce n'est pas un de ceux qui s'imaginent pouvoir vous consoler en babillant, comme si, en restant là à regarder, ils savaient beaucoup mieux ce qu'est un chagrin que celui qui en souffre. J'ai eu affaire avec des gens de ce genre dans mon temps, dans le Sud, quand j'étais moi aussi dans la peine. M. Irwine doit être lui-même appelé bientôt en témoignage en sa faveur, vous savez, pour parler de sa réputation et de son éducation.

— Mais les autres témoignages… sont-ils forts contre elle ? dit Adam. Que pensez-vous, monsieur Massey ? Dites-moi la vérité.

— Oui, mon garçon, oui : la vérité est ce qu'il y a de mieux à dire. Il faut qu'elle vienne à la fin. Le témoignage des docteurs est grave contre elle, — très-grave. Mais elle s'est mise à nier qu'elle ait eu un enfant du commencement à la fin ; ces pauvres niaises de femmes, — elles n'ont pas l'esprit de comprendre qu'il ne sert à rien de nier une chose prouvée. Cette obstination, je le crains, mettra les jurés contre elle ; ils seront moins portés à la recommander à la clémence si le verdict n'est pas pour elle. Mais M. Irwine remuera chaque pierre auprès du juge, — vous pouvez en être sûr, Adam.

— Y a-t-il quelqu'un qui se tienne près d'elle ayant l'air d'en prendre soin au tribunal ? dit Adam.

— Il y a le chapelain de la prison assis à ses côtés, mais il a l'apparence d'un homme tranchant à face de furet, une autre espèce de chair et de sang que M. Irwine. On dit que ces chapelains de prison sont pour la plupart le rebut du clergé.

— Il y a un homme qui devrait s'y trouver, » dit Adam avec amertume. Bientôt il se leva et regarda fixement par la fenêtre, retournant probablement quelque nouvelle idée dans son esprit.

« Monsieur Massey, dit-il enfin en repoussant ses cheveux de dessus son front, je retournerai avec vous. J'irai au tribunal. C'est lâche à moi de me tenir éloigné. Je serai près d'elle, je ne la renierai pas, quand même elle a été trompeuse. Ils ne devraient pas la rejeter, ceux qui sont de son propre sang. Nous recommandons les gens à la miséricorde de Dieu, et nous n'en montrons point. J'ai été dur quelquefois ; je ne le serai plus. J'irai, monsieur Massey, — j'irai avec vous. »

Il y avait une décision dans le ton d'Adam qui aurait empêché Bartle de s'opposer à cela, même s'il l'eût voulu. Il lui dit seulement : « Mangez un morceau, alors, et buvez encore une gorgée, Adam, pour l'amour de moi. Voyez, il faut que je m'arrête pour avaler quelque chose. Allons, prenez-en un peu. »

Remonté par sa résolution d'agir, Adam prit une bouchée de pain et but un peu de vin. Il avait les yeux hagards et la barbe non faite comme la veille, mais il se tenait de nouveau droit, et ressemblait davantage à l'Adam Bede de naguère.

Livre 5 · 43

L'endroit choisi pour cour de justice ce jour-là était une vaste et antique salle, détruite depuis par un incendie. La lumière qui tombait sur ce pavé humain de têtes serrées, arrivait par une rangée de fenêtres en ogives, et les vieux vitraux colorés la mélangeaient de teintes chaudes et douces. De terribles armures couvertes de poussière se détachaient en haut relief devant la sombre galerie de chêne placée à l'extrémité de la salle ; et sous la large arcade de la grande fenêtre en face, s'étendait un rideau d'antique tapisserie, couvert de mélancoliques figures à moitié effacées, comme un rêve confus des temps passés. C'est là que pendant tout le reste de l'année vivaient les pâles souvenirs d'anciens rois et reines malheureux, détrônés, emprisonnés ; mais aujourd'hui leurs ombres avaient fui, et pas une âme dans cette vaste enceinte ne pensait à autre chose qu'à un malheur actuel faisant battre des cœurs vivants.

Mais ce malheur semblait s'être fait à peine comprendre jusqu'au moment où parut tout d'un coup la figure élevée d'Adam Bede, introduit à côté de la prisonnière. À la vive lumière de cette grande salle, au milieu des visages bien rasés des autres hommes, le sien offrait des marques de souffrance qui frappèrent même M. Irwine, quoiqu'il l'eût vu peu de temps auparavant, mais à la clarté voilée de sa petite chambre. Les gens d'Hayslope qui le virent alors, n'oubliaient jamais, en racontant l'histoire d'Hetty Sorrel, au coin du feu, dans leur vieillesse, de dire leur émotion lorsque Adam Bede parut ; ce pauvre garçon, plus grand de la tête que presque tous ceux qui l'entouraient, et qu'ils le virent prendre place à côté d'elle.

Mais Hetty ne le vit pas. Elle se tenait dans la même position que Bartle Massey avait décrite, les mains croisées l'une sur l'autre et les yeux fixés dessus. Adam n'avait point osé la regarder au premier moment, mais enfin, lorsque l'attention de la cour fut occupée par la procédure, il tourna le visage vers elle bien résolu à ne pas reculer.

Pourquoi disait-on qu'elle était si changée ? Dans la personne que nous aimons, c'est la ressemblance des traits, que nous voyons, ressemblance qui se fait d'autant plus vivement sentir qu'il y avait quelque chose d'autre qui n'est plus. Il retrouvait encore ce doux visage, ce cou moelleux, ces boucles de cheveux noirs, ces longs cils et ces lèvres gracieuses ; elle était pâle et maigre, oui, mais ressemblant à Hetty, et seulement à elle seule. D'autres pensaient, en la voyant, que quelque démon avait jeté sur elle un regard pernicieux, l'avait dépouillée de son âme de femme, et ne lui avait laissé qu'une opiniâtreté désespérée. Mais comme l'attachement de la mère, ce type le plus complet d'une

vie fondue en une autre vie, ce qui est l'essence du véritable amour humain, retrouve l'enfant chéri même dans l'homme avili et dégradé, de même pour Adam, cette pâle coupable, à l'air endurci, était la jeune fille qui lui avait souri sous le pommier du jardin ; c'était cette Hetty, qu'il avait d'abord tremblé de voir, et dont il ne pouvait plus maintenant détourner les yeux.

Mais bientôt il entendit quelque chose qui le força à écouter et lui rendit le sens de la vue moins absorbant. Il y avait au banc des témoins une femme d'âge mûr, qui parlait d'une voix ferme et distincte. Elle disait :

« Mon nom est Sarah Stone. Je suis veuve et je tiens une petite boutique autorisée de thé, de tabac à fumer et à priser, dans la Ruelle de l'Église à Stoniton. La prisonnière qui est là est la même jeune femme qui vint, l'air malade et fatigué, un panier à son bras, me demander de la loger chez moi samedi soir, le 27 février. Elle avait pris la maison pour une auberge, parce qu'il y a une enseigne à la porte. Et quand je lui dis que je ne recevais pas de gens en logement, elle pleura et dit qu'elle était trop fatiguée pour se rendre ailleurs, qu'elle ne désirait un lit que pour une nuit. Sa jolie figure, sa position et quelque chose de respectable dans son costume et ses regards, le chagrin qu'elle paraissait ressentir, firent que je ne pus avoir le cœur de la renvoyer tout de suite. Je la fis asseoir, je lui donnai du thé et lui demandai où elle allait et où se trouvaient ses amis. Elle me dit qu'elle allait chez elle vers ses parents ; que c'étaient des fermiers demeurant loin d'ici, qu'elle avait fait un long voyage qui lui avait coûté plus d'argent qu'elle ne s'y était attendue, en sorte qu'il ne lui en restait presque plus ; elle avait peur d'aller là où on lui en demanderait beaucoup. Elle avait été obligée de vendre la plupart des objets

que renfermait son panier ; mais elle donnerait avec reconnaissance un schelling pour sa couchée. Je ne vis aucune raison de ne pas recevoir cette jeune femme pour la nuit. Je n'ai qu'une chambre, mais il y a deux lits, et je lui dis qu'elle pouvait rester avec moi. Je pensais qu'elle avait été entraînée à une faute et se trouvait dans l'embarras, mais que puisqu'elle allait vers ses amis, ce serait une bonne œuvre de la préserver d'un plus grand malheur. »

Le témoin raconta ensuite qu'un enfant était né dans la nuit, et elle reconnut les linges de l'enfant qu'on lui montrait pour être ceux dont elle l'avait elle-même enveloppé.

« Ce sont bien les mêmes. Je les ai faits moi-même, et je les ai conservés depuis la naissance de mon dernier garçon. Je m'occupai beaucoup de la mère et de l'enfant. Je ne pouvais m'empêcher de m'intéresser à ce pauvre petit et d'en être inquiète. Je n'envoyai pas chercher de docteur, parce que cela ne paraissait pas nécessaire. Je dis à la mère, quand il fit jour, qu'il fallait me dire le nom de ses amis, leur demeure et me laisser leur écrire. Elle répondit que bientôt elle leur écrirait, mais pas ce jour-là. Malgré tout ce que je pus lui objecter pour l'en empêcher elle voulut se lever et s'habiller. Elle se disait tout à fait assez forte et elle montrait un courage étonnant. Je ne savais trop ce que je devais faire à son égard, et vers le soir je me décidai à aller, lorsque le service religieux serait terminé, en parler au ministre. Je quittai la maison à huit heures et demie à peu près. Je ne sortis pas par la porte de la boutique, mais par une porte de derrière qui ouvre sur une allée étroite. Je n'ai que le rez-de-chaussée de la maison, et la cuisine et la chambre à coucher donnent toutes deux sur cette allée. Je laissai l'accusée assise devant le feu de la cuisine avec l'en-

fant sur ses genoux. Elle n'avait point pleuré ni paru abattue dans la journée comme dans la nuit. Je trouvai une singulière expression à ses yeux et elle était assez colorée vers le soir. J'eus peur de la fièvre, et je pensai à aller demander à une personne de ma connaissance, femme expérimentée, de venir avec moi quand je rentrerais. La nuit était très-obscure. Je ne fermai pas la porte à clef après moi ; il n'y a pas de serrure : seulement un loquet et un verrou en dedans, et lorsqu'il n'y a personne à la maison je sors toujours par la porte de la boutique. Mais je pensai qu'il n'y avait point de danger à la laisser sans verrou pour ce peu de temps. Je fus plus longtemps absente que je ne l'avais pensé, car je dus attendre que la femme pût venir avec moi. Il se passa une heure et demie avant notre retour, et quand nous entrâmes, la chandelle brûlait à la place où je l'avais laissée, mais la prisonnière et l'enfant n'y étaient plus. Elle avait pris son manteau et son chapeau, et elle avait laissé le panier et ce qui était dedans… Je fus horriblement effrayée, et fâchée de ce qu'elle était partie. Je n'allai pas à la police, parce que je ne pensais pas qu'elle eût de mauvaises intentions, et que je savais qu'elle avait de l'argent pour se nourrir et se loger. Je ne voulais mettre personne à sa poursuite, parce qu'elle avait le droit de me quitter si ça lui convenait. »

L'effet de ce témoignage sur Adam fut électrique, et lui donna une force nouvelle. Hetty ne pouvait pas être coupable du crime, — son cœur devait s'être attaché à son enfant, — autrement pourquoi l'aurait-elle pris avec elle ? Elle aurait pu le laisser. Ce petit être était mort naturellement, et elle l'avait caché ; les enfants sont si sujets à la mort ! — et il pouvait y avoir les plus forts soupçons sans aucune preuve de crime. Son esprit était si occupé d'arguments imaginaires pour la disculper, qu'il ne fit pas attention aux questions minutieuses de l'avocat d'Hetty, qui essaya, sans

succès, de prouver que l'accusée avait montré quelques mouvements d'affection maternelle pour l'enfant. Pendant tout le temps qu'avait duré l'interrogatoire de ce témoin, Hetty était restée aussi immobile qu'avant ; son oreille ne paraissait saisir aucun son. Mais la voix du témoin suivant toucha une corde qui était encore sensible ; elle tressaillit et lui jeta un regard d'épouvante, puis détourna aussitôt la tête et baissa les yeux sur ses mains comme avant. Ce témoin était un homme, un rude paysan. Il dit :

« Mon nom est John Olding. Je suis laboureur et demeure à Tedd' Hole, à deux milles de Stoniton. Il y a eu lundi passé huit jours, que, vers une heure de l'après-midi, comme j'allais au taillis d'Hetton, je vis, à environ un quart de mille du taillis, la prisonnière, avec un manteau rouge, assise vers une meule de foin non loin de la barrière. Elle se leva quand elle m'aperçut et marcha d'un autre côté. C'était un chemin régulier à travers les champs, et il n'y avait rien d'étonnant à y voir une jeune femme, mais je la remarquai parce qu'elle paraissait pâle et effrayée. Je l'aurais prise pour une mendiante sans ses bons vêtements. Je lui trouvais l'air égaré, mais ce n'était pas mon affaire. Je m'arrêtai et me retournai pour la regarder encore, mais elle alla droit devant elle tant qu'elle fut en vue. Je me rendais de l'autre côté du taillis pour chercher quelques perches. Il y a un chemin qui le traverse avec quelques petites clairières çà et là, où les arbres ont été abattus, et quelques-uns n'ont pas encore été enlevés. Mais je ne suivis pas le chemin du bois et pris une direction plus courte pour l'endroit où j'allais. Je n'étais pas bien loin de la route, dans une des éclaircies, quand j'entendis un singulier bruit. Je pensai que c'était quelque animal que je ne connaissais pas, et je ne tenais pas à m'arrêter pour le voir dans ce moment. Mais ce cri continua et me parut si étrange dans cet endroit, que je ne pus

m'empêcher d'écouter. Je pensais, si c'était un animal rare, que je pourrais en tirer de l'argent. J'eus beaucoup de peine à comprendre d'où ce cri venait, et pendant longtemps je regardai aux branches. Puis ensuite je crus que cela venait d'en bas ; il y avait là une quantité de débris de bois, des touffes d'herbe et un ou deux troncs. Je cherchai par là, mais sans rien trouver, et à la fin le cri cessa. Alors j'y renonçai et j'allai à mon affaire. Mais quand je revins par le même chemin, environ une heure après, je ne pus m'empêcher de poser mes perches pour chercher encore un peu. Et juste en me baissant je vis par terre quelque chose de surprenant, rond et blanchâtre sous une branche de noisetier à côté de moi. Je m'accroupis pour le ramasser, et je trouvai que c'était la main d'un petit enfant. »

Àces mots un frisson parcourut l'auditoire. Hetty tremblait visiblement : maintenant, pour la première fois, elle paraissait écouter ce que disait un témoin.

« Il y avait une quantité de copeaux amassés juste à l'endroit où le terrain faisait un creux sous le buisson, et la main en sortait. Mais il y avait un vide laissé à une place, et je pus voir dessous la tête de l'enfant. Je retirai à la hâte l'herbe et les copeaux, et je le sortis. Il était enveloppé de bons linges, mais le corps était froid, et je pensai qu'il était mort. Je quittai promptement le bois et le portai chez moi à ma femme. Elle me dit qu'en effet il était mort et que je ferais mieux de le déposer à la paroisse et de le dire au constable. Je lui répondis : « Je gagerais ma tête que c'est l'enfant de la jeune femme que j'ai rencontrée en allant au taillis. » Mais il semblait qu'elle se fût dérobée à la vue. Je portai ce petit corps à la paroisse d'Hetton, je racontai la chose au constable, et nous allâmes à la justice. Puis nous nous mîmes à la

recherche de la jeune femme jusqu'à la nuit obscure, et nous allâmes à Stoniton donner des renseignements pour qu'on pût l'arrêter. Le lendemain matin, un autre constable vint me chercher pour aller avec lui à l'endroit où j'avais trouvé l'enfant. Quand nous y arrivâmes, nous trouvâmes la prisonnière assise vers le buisson d'où je l'avais tiré elle pleura en nous voyant, sans chercher à se sauver. Elle avait un gros morceau de pain sur ses genoux. »

Adam avait poussé un gémissement de désespoir pendant que ce témoin parlait. Il cachait sa tête sur son bras, appuyé sur la balustrade devant lui. Ce fut le moment suprême de sa souffrance. Hetty était coupable ; et il implorait silencieusement le secours de Dieu. Il n'entendit aucun témoin et ne s'aperçut ni que la procédure à charge se trouvait terminée, ni que M. Irwine était dans le banc des témoins, parlant de la réputation sans tache qu'avait Hetty dans sa propre paroisse et des habitudes vertueuses dans lesquelles elle avait été élevée. Ce témoignage ne pouvait avoir aucun effet sur la sentence, mais il le donnait comme une partie du plaidoyer que le conseiller d'Hetty aurait prononcé pour la recommander à la miséricorde des juges, s'il lui était permis de parler pour elle, — faveur que l'on n'accordait point aux criminels dans ces temps austères.

Àla fin Adam releva la tête, car il y avait autour de lui un mouvement général. Le juge s'était adressé aux jurés et ils se retiraient. Le moment décisif n'était pas loin. Adam sentait un frisson d'horreur qui l'empêchait de regarder Hetty, mais elle était depuis longtemps retombée dans son indifférence obstinée. Tous les yeux se dirigeaient sur elle, mais elle était comme une statue du sombre désespoir.

Il y avait un mélange de bruissements, de chuchotements et de va-et-vient dans le tribunal pendant cet intervalle. Le désir d'écouter était suspendu, et chacun avait quelque sentiment ou opinion à exprimer à voix basse. Adam restait assis à regarder sans but devant lui, et il ne voyait rien de ce qui était en face de lui ; le conseiller et les procureurs parlaient froidement affaires, et M. Irwine était en conversation animée à voix basse avec le juge : Adam ne le vit pas se rasseoir, très-agité, et secouer tristement la tête lorsque quelqu'un vint lui parler à l'oreille.

Le travail intérieur était trop fort chez Adam pour qu'il pût prendre part à ce qui se passait au dehors, jusqu'à ce que quelque forte sensation le réveillât.

Il ne s'écoula pas beaucoup de temps, à peine plus d'un quart d'heure, avant que le coup indiquant que les jurés avaient terminé leur délibération ne donnât à chacun le signal du silence. Il est sublime ce recueillement d'une grande multitude, qui dit que tous sont émus comme une seule âme. Le silence parut devenir de plus en plus profond, comme la nuit croissante, quand les noms des jurés furent appelés, et que la prisonnière dut lever la main pendant qu'ils prononçaient leur verdict :

« Coupable ! »

C'était l'arrêt que chacun attendait, mais il y eut un soupir de bien des cœurs affligés, de ce qu'il n'était suivi d'aucune recommandation à la clémence. Cependant la sympathie de l'audience n'était pas pour la prisonnière : son crime paraissait d'autant plus dénaturé qu'il était accompagné d'un mutisme obstiné et insurmontable. Le jugement même n'avait pas paru l'émouvoir ; cependant ceux qui étaient près d'elle la virent trembler.

Le silence revint lorsque le juge se couvrit de sa toque noire et que l'on vit derrière lui le chapelain en costume. Puis il fut profond avant que l'huissier n'eût le temps de l'imposer. On n'aurait pu entendre d'autre bruit que le battement des cœurs. Le juge parla :

« Hetty Sorrel !… »

Le sang monta au visage d'Hetty, puis l'abandonna de nouveau, quand elle leva les yeux vers le juge et les tint avec épouvante fixés sur lui, comme fascinée par la peur. Adam ne s'était pas encore retourné vers elle ; une profonde horreur creusait un abîme entre eux. Mais aux mots : « Puis à être pendue par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive, » un cri perçant résonna dans la salle ; c'était Hetty. Adam se leva d'un bond et étendit les bras vers elle ; mais ils ne purent l'atteindre ; elle était tombée évanouie, et on l'emportait.

Livre 5 · 44

Lorsque Arthur Donnithorne, en débarquant à Liverpool, lut la lettre de sa tante Lydia, qui lui annonçait brièvement la mort de son aïeul, son premier sentiment fut : « Pauvre grand-père ! Que ne suis-je arrivé à temps pour me trouver près de lui quand il est mort ! Il peut, à ses derniers moments, avoir eu quelque pensée ou quelque désir que je ne connaîtrai jamais. Sa mort a été bien isolée. »

Je ne pourrais dire que son chagrin fût très-profond. La pitié, la vénération pour sa mémoire adoucissaient le souvenir des pro-

cédés du vieillard. Au milieu de ses pensées portées sur l'avenir et tandis que la chaise de poste roulait rapidement vers la demeure dont il allait être le maître, il s'efforçait de trouver un moyen qui lui permît de montrer son respect pour les désirs de son grand-père, sans que cela contrariât ses projets pour l'avantage des tenanciers et de la propriété. Il n'est pas dans la nature humaine qu'un jeune homme comme Arthur, doué d'une belle constitution et d'un caractère vif, ayant bonne opinion de lui, croyant que les autres pensent de même à son égard, et possédé d'un ardent désir de leur en fournir toujours plus de motifs..., il n'est pas possible qu'un tel jeune homme, devenant subitement maître d'une magnifique possession par la mort d'un homme très-âgé qu'il n'aimait pas, sente autre chose qu'une joie triomphante. Maintenant sa vie réelle commençait ; maintenant il pourrait agir selon sa volonté, et il en profiterait. Il montrerait aux gens du Loamshire quel excellent gentilhomme de campagne il était, et ne voudrait pas changer cette position contre aucune autre sous le soleil. Il se voyait chevauchant sur les collines par la brise des journées d'automne, s'occupant de ses projets favoris de drainage et de clôtures ; puis admiré comme le meilleur cavalier sur le meilleur cheval de chasse ; bien vu, les jours de marché, comme propriétaire de premier ordre ; faisant des discours aux dîners d'élections, et montrant des connaissances prodigieuses en agriculture ; patronnant les nouvelles charrues et les nouveaux semoirs, réprimandant sévèrement les fermiers négligents, ce qui ne l'empêcherait pas d'être un aimable garçon aimé de tous, — reçu partout par d'heureux visages et dans les meilleurs termes avec les familles voisines. Il voulait que les Irwine dînassent avec lui chaque semaine et eussent leur propre voiture pour venir, car, sous quelque prétexte délicat, Arthur, qui

disposait de la cure d'Hayslope, forcerait bien le vicaire à recevoir deux cents livres sterling de plus par année ; sa tante aussi serait à l'aise autant que possible, et continuerait à vivre au Château si elle le voulait, malgré ses habitudes de vieille fille, — au moins jusqu'à ce qu'il se mariât ; cet événement restait sur un dernier plan indistinct, car Arthur n'avait point encore vu celle qui pourrait remplir le rôle de femme noble de gentilhomme campagnard accompli.

Telles étaient les principales pensées d'Arthur, autant que celles d'un homme, pendant les heures du voyage, peuvent se condenser en quelques phrases (qui ne sont qu'une liste de titres vous disant les différentes scènes d'un long, long panorama, plein de couleur, de détails et de vie). Les heureuses figures par lesquelles Arthur se voyait reçu n'étaient point de pâles abstractions, mais de vrais visages colorés et depuis longtemps familiers à ses yeux ; c'était Martin Poyser, — toute la famille Poyser.

Comment, — Hetty !

Oui ; car Arthur était à l'aise au sujet d'Hetty : pas tout à fait au sujet du passé, car il lui montait une certaine chaleur aux oreilles toutes les fois qu'il pensait aux scènes qui avaient eu lieu avec Adam au mois d'août précédent, — mais à l'aise touchant la position qu'elle avait maintenant. M. Irwine, qui correspondait avec lui pour tout ce qui concernait les habitants d'Hayslope, lui avait fait savoir, à peu près trois mois avant, qu'Adam Bede n'épousait pas Mary Burge comme il l'avait pensé, mais la jolie Hetty Sorrel. Martin Poyser et Adam lui-même avaient raconté à M. Irwine — qu'Adam était profondément amoureux d'Hetty depuis deux ans, et qu'il était convenu maintenant qu'ils se marieraient au mois de mars. Ce grand gaillard d'Adam avait le cœur

plus tendre que le Recteur ne l'aurait cru ; c'était une véritable idylle amoureuse, et, si ce n'était pas trop long à raconter dans une lettre, il aurait aimé décrire à Arthur les regards timides, la rougeur et les mots simples et vrais avec lesquels cet honnête garçon lui avait dit son secret. Il était sûr qu'Arthur serait satisfait d'apprendre qu'Adam avait un semblable bonheur en perspective.

Oui, certainement ! Arthur sentit dans sa joie qu'il n'avait pas assez d'air dans la chambre pour suffire à sa vie nouvelle quand il eut lu ce passage de cette lettre. Il ouvrit les fenêtres ; il sortit en hâte respirer l'air de décembre et accueillit tous ceux qu'il rencontra avec animation comme s'il eût reçu l'avis d'une nouvelle victoire de Nelson. Pour la première fois depuis le jour où il avait quitté Windsor il retrouvait sa jeune gaieté ; le poids qui l'avait oppressé n'existait plus ; la crainte qui l'obsédait s'était évanouie. Il pensait qu'il pourrait vaincre sa rancune contre Adam maintenant, — qu'il pourrait lui tendre la main et l'appeler de nouveau son ami, malgré le pénible souvenir de leur fâcheuse rencontre. Il avait été terrassé et obligé de dire un mensonge ; de telles choses laissent une cicatrice, quoi que vous fassiez. Mais si Adam était le même qu'anciennement, Arthur désirait l'être aussi et le voir mêlé à ses affaires à l'avenir, comme il l'avait toujours désiré avant cette maudite scène du mois d'août. Même il ferait beaucoup plus pour Adam qu'il ne l'aurait fait sans cela ; le mari d'Hetty avait des droits sur lui, — Hetty elle-même sentirait que tout le chagrin dont elle avait souffert à cause d'Arthur serait compensé au centuple. Car, en réalité, elle ne devait pas en avoir beaucoup ressenti, puisqu'elle s'était si promptement décidée à épouser Adam.

Vous voyez clairement quelle place occupaient Adam et Hetty dans le panorama que peignaient les pensées d'Arthur pendant son voyage. Le mois de mars était arrivé ; ils seraient bientôt mariés ; peut-être l'étaient-ils déjà. Et maintenant il était vraiment en son pouvoir de faire beaucoup pour eux. Cette douce, — douce petite Hetty ! La petite chatte ne s'était pas inquiétée de lui la moitié autant que lui d'elle, et il était encore un grand sot à son égard, — presque effrayé de la revoir, — et vraiment il n'avait presque pas pensé à regarder aucune autre femme depuis qu'il l'avait quittée. Cette petite figure venant à sa rencontre dans le bosquet, ces yeux enfantins aux cils noirs, ces charmantes lèvres s'avançant pour un baiser, — tout ce tableau n'avait point pâli dans le laps de ces quelques mois. Et elle lui paraîtrait toujours la même. Il lui était impossible de penser comment il pourrait se présenter à elle ; il tremblerait, bien certainement. C'est singulier comme cette espèce d'influence dure longtemps, car certainement il n'était plus amoureux d'Hetty ; il avait, depuis des mois, désiré avec ardeur qu'elle épousât Adam, et rien ne contribuait plus à son bonheur dans ce moment que la pensée de leur mariage. Ce n'était qu'un effet d'imagination qui faisait encore battre son cœur un peu plus vite en pensant à elle. Quand il reverrait cette petite créature telle qu'elle était en réalité, la femme d'Adam, occupée très-prosaïquement dans sa nouvelle demeure, il s'étonnerait peut-être d'avoir pu éprouver de tels sentiments. Grâce au ciel, cela avait bien tourné. Il aurait suffisamment d'affaires et d'intérêts pour remplir sa vie à présent, et ne serait plus en danger de faire des folies.

Comme il est agréable le claquement de fouet du postillon ! Quel plaisir d'être rapidement emporté bien à l'aise à travers ces sites anglais, si semblables à ceux qui entourent sa propre de-

meure, seulement pas tout à fait si agréables. Voici un bourg ressemblant beaucoup à Treddleston, — où les armoiries du seigneur du château voisin servent d'enseigne à la principale auberge, puis des champs et des haies en plus grande abondance, le voisinage d'une ville avec marché donnant l'idée de terres d'un bon rapport. Puis le pays prit un air tout différent ; les bois devenaient plus fréquents et enfin un manoir blanc ou rouge dominant quelque éminence lui permettait d'apercevoir ses parapets et ses cheminées au milieu d'épais massifs de chênes et d'ormes, — massifs que rougissaient maintenant les bourgeons printaniers. À deux pas se voyait le village ; puis la petite église au toit à tuiles rouges, paraissant humble, même au milieu de maisons à moitié construites en bois… ; puis les vieilles pierres sépulcrales entourées de bordures. Rien n'était plus frais et plus vif que les enfants, ouvrant des yeux ébahis pour regarder la rapide chaise de poste ; rien de bruyant et d'affairé, excepté des chiens haletants, d'origine mystérieuse. Comme Hayslope était un plus joli village ! Il ne serait pas négligé comme celui-ci ; de solides réparations seraient partout apportées aux fermes et aux chaumières, et les voyageurs en chaise de poste, suivant la route de Rosseter, ne pourraient que l'admirer. Adam Bede surveillerait toutes les réparations, car il était associé de Burge maintenant, et, si ça lui plaisait, Arthur pourrait mettre quelque argent dans l'établissement et désintéresser le vieillard dans un an ou deux. C'était une lourde affaire dans la vie d'Arthur que celle de l'été dernier, mais l'avenir la compenserait. Beaucoup d'hommes auraient conservé un sentiment de vengeance contre Adam ; mais lui, Arthur, ne le ferait pas ; il surmonterait résolûment toute semblable petitesse, car il avait eu certainement le plus grand tort ; et quoique Adam eût été sévère et violent, et l'eût mis dans une douloureuse alter-

native, le pauvre garçon était amoureux et avait positivement été provoqué. Non, Arthur n'avait dans l'esprit aucun sentiment mauvais contre un être humain ; il était heureux et voulait rendre heureux tous ceux qui seraient à sa portée.

Voilà enfin ce cher vieux Hayslope, dormant sur la colline, comme un vieillard, aux derniers rayons du soleil du soir ; et en face de lui les grands épaulements des monts Binton ; au-dessous d'eux la sombre teinte empourprée des bois suspendus ; et enfin le front pâle de l'abbaye, regardant du milieu des chênes du Parc, comme impatiente du retour de l'héritier. « Pauvre grand-père ! et c'est là qu'il repose ! Il a été jeune homme une fois, il est devenu maître de la propriété, et a fait ses projets. Voilà comme va le monde ! La tante Lydia doit être bien désolée, la pauvre tante ! mais elle sera soignée comme elle soigne son chien Fido. »

On avait attendu avec anxiété, au Château, l'arrivée de la chaise d'Arthur, car c'était vendredi, et l'on avait déjà retardé de deux jours les funérailles. Avant qu'elle roulât sur le gravier de la cour, tous les domestiques de la maison étaient rassemblés pour lui faire la réception grave et décente qui convenait à une maison de deuil. Un mois plus tôt, peut-être, il leur eût été difficile de conserver sur leur visage une tristesse de circonstance, si M. Arthur était venu pour entrer en possession. Mais ce jour-là les cœurs des principaux domestiques étaient oppressés par une autre cause que la mort du vieux chevalier, et plus d'un, comme M. Craig, aurait désiré être à vingt milles de distance, sachant ce qui allait advenir d'Hetty Sorrel, cette jolie Hetty Sorrel, qu'ils avaient eu l'habitude de voir chaque semaine. Ils avaient cet esprit de corps des domestiques d'intérieur qui aiment leurs places, et ils n'étaient pas disposés à se joindre jusqu'au bout à la sévère

indignation qu'éprouvaient les femmes contre leur jeune maître, mais ils cherchaient plutôt à l'excuser. Cependant les domestiques supérieurs, qui avaient été sur un pied de liaison de voisinage avec les Poyser pendant plusieurs années, ne pouvaient s'empêcher de trouver que l'événement, impatiemment attendu, de l'entrée en possession du jeune chevalier, était dépouillé de tous ses charmes.

Il n'y avait rien de surprenant pour Arthur dans cet air grave et triste des domestiques ; il était très ému lui-même en les revoyant et en pensant à sa nouvelle position vis-à-vis d'eux. C'était cette espèce d'émotion pathétique qui renferme plus de plaisir que de peine, qui est peut-être l'état le plus doux pour un homme bon, qui se connaît le pouvoir de satisfaire sa bonté. Son cœur battait agréablement lorsqu'il dit :

« Eh bien, Mills, comment se porte ma tante ? »

Mais en ce moment l'homme de loi, qui était dans la maison depuis la mort du chevalier, s'approcha pour lui faire ses respectueux compliments de condoléances et répondre à toutes ses questions. Arthur se rendit avec lui dans la bibliothèque où l'attendait sa tante Lydia. C'était la seule personne de la maison qui ne sût rien au sujet d'Hetty : à sa tristesse comme fille encore demoiselle, ne se mêlait aucune autre pensée que celle de son inquiétude au sujet des arrangements funéraires et de sa position future ; et, comme le font les femmes, elle pleurait d'autant plus le père qui avait donné quelque importance à sa vie, qu'elle avait le sentiment secret que les autres le regrettaient peu.

Mais Arthur embrassa ce visage en pleurs plus tendrement qu'il ne l'avait jamais fait auparavant.

« Chère tante, dit-il affectueusement en lui tenant la main, c'est vous qui faites la plus grande perte, mais vous devez me dire comment je pourrai l'adoucir pour le reste de votre vie.

— Sa mort a été si soudaine et si terrible, Arthur, commença la pauvre miss Lydia, déversant ses petites lamentations ; et Arthur s'assit pour l'écouter avec une patience forcée. Quand vint une pause, il dit :

— Maintenant, chère tante, je vous quitte un quart d'heure, seulement pour entrer dans ma chambre, et je reviendrai tout examiner avec attention.

— Ma chambre est toute prête, je pense, Mills, dit-il au valet de chambre, qui avait l'air d'attendre avec inquiétude dans le vestibule.

— Oui, monsieur, et il y a des lettres pour vous ; elles sont toutes posées sur la table à écrire dans votre cabinet de toilette. »

En entrant dans la petite pièce appelée chambre de toilette, mais dont Arthur ne se servait que pour se reposer et écrire, il jeta les yeux sur la table et vit dessus plusieurs lettres et paquets ; mais il était dans la situation incommode d'un homme couvert de poussière à la suite d'un long voyage précipité, et devait nécessairement se rafraîchir en changeant de costume avant de lire ses lettres. Pym était là, préparant tout pour lui, — et bientôt, avec un délicieux sentiment de bien-être, comme prêt à commencer une nouvelle journée, il retourna dans la pièce d'entrée pour lire sa correspondance. Les rayons obliques du soleil de l'après-midi entraient directement par la fenêtre, et Arthur s'assit à leur douce chaleur sur son fauteuil de velours ; il ressentait cet état de calme que vous et moi avons peut-être éprouvé par une chaude après-

midi, lorsque, dans l'éclat de notre jeunesse et de notre santé, la vie nous a présenté quelque nouvel et attrayant aspect, où de longs jours d'activité se sont étalés devant nous comme une délicieuse contrée que nous ne serions point obligés d'examiner à la hâte, parce qu'elle nous appartiendrait en entier.

La première lettre était posée avec l'adresse visible ; c'était l'écriture de M. Irwine ; Arthur la reconnut de suite ; au-dessous de l'adresse était écrit : « Pour lui être remis aussitôt qu'il arrivera. » Rien ne pouvait moins le surprendre qu'une lettre de M. Irwine dans ce moment : probablement c'était quelque chose qu'il désirait qu'Arthur sût avant qu'il ne leur fût possible de se rencontrer. Dans de telles circonstances, il était très-naturel qu'Irwine eût quelque chose de pressé à lui dire. Arthur en brisa le cachet avec l'espérance agréable de voir bientôt celui qui l'avait écrite.

« J'envoie cette lettre pour qu'on vous la remette à votre arrivée, Arthur, parce que je serai alors à Stoniton, où je suis appelé par le devoir le plus pénible dont il m'ait jamais été donné de m'acquitter ; et il est convenable que vous sachiez ce que j'ai à vous dire sans aucun délai.

« Je n'essayerai pas d'ajouter un reproche à la punition qui tombe sur vous maintenant ; tout ce que je pourrais écrire dans ce moment serait faible et sans signification à côté des mots par lesquels je dois vous dire simplement le fait.

« Hetty Sorrel est en prison, et sera jugée vendredi pour le crime d'infanticide… »

Arthur n'en lut pas davantage. Il bondit sur sa chaise, et resta debout pendant une minute avec la sensation d'une violente

convulsion de tout son être, comme si la vie allait l'abandonner par d'horribles palpitations ; puis soudain il s'élança hors de la chambre, serrant fortement la lettre. Il se précipita le long du corridor et des escaliers dans le grand vestibule. Mills y était encore, mais il ne le vit point en traversant cette salle comme un homme poursuivi, et courut au dehors. Le valet de chambre le suivit aussi vite que ses vieilles jambes pouvaient le faire : il devina, il vit où allait le jeune chevalier.

Quand Mills arriva aux écuries, on sellait un cheval, et Arthur s'efforçait de lire les derniers mots de la lettre. Il l'enfonça dans sa poche dès qu'on lui amena le cheval, et aperçut en cet instant la figure inquiète de Mills.

« Dites-leur que je suis parti, — parti pour Stoniton, » dit-il, d'un ton étouffé d'agitation. — Il s'élança en selle et s'éloigna au galop.

Livre 5 · 45

Ce soir-là, au moment où le soleil était près de se coucher, un monsieur d'un certain âge, debout, le dos appuyé contre la petite porte d'entrée de la prison de Stoniton, disait encore quelques mots au chapelain qui se retirait. Celui-ci s'éloigna, mais le monsieur âgé restait tranquille, regardant le pavé et se caressant le menton d'un air méditatif, lorsque son attention fut rappelée par une douce voix de femme qui lui disait :

« Puis-je entrer dans la prison, s'il vous plaît ? »

Il tourna la tête, et pendant quelques instants regarda fixement la personne qui s'adressait à lui avant de répondre.

« Je vous ai déjà vue, dit-il enfin. Vous rappelez-vous avoir prêché sur la pelouse du village d'Hayslope, dans le Loameshire ?

— Oui, monsieur, certainement. Êtes-vous le monsieur qui arrêta son cheval pour écouter ?

— Oui. Pourquoi désirez-vous entrer dans la prison ?

— Je voudrais aller près d'Hetty Sorrel, la jeune femme qui a été condamnée à mort, et rester avec elle si on me le permet. Avez-vous quelque pouvoir dans la prison, monsieur ?

— Oui ; je suis magistrat, et je puis obtenir qu'on vous fasse entrer. Mais connaissez-vous la coupable, Hetty Sorrel ?

— Oui, nous sommes presque parentes ; ma propre tante a épousé son oncle Martin Poyser. Mais j'étais loin d'eux, à Leeds, et je n'ai pas appris ce grand malheur assez tôt pour arriver ici avant aujourd'hui. Je vous supplie, monsieur, pour l'amour de notre Père céleste, de me faire entrer et rester près d'elle.

— Comment avez-vous appris qu'elle était condamnée à mort, si vous venez seulement d'arriver de Leeds ?

— J'ai vu mon oncle depuis le jugement, monsieur. Il est retourné chez lui, et la pauvre pécheresse est abandonnée de tous. Je vous demande en grâce de me faire accorder la permission d'être avec elle.

— Comment ? Aurez-vous le courage de rester toute la nuit dans la prison ? La prisonnière est très-obstinée et veut à peine répondre quand on lui adresse la parole.

— Oh ! monsieur, Dieu peut encore l'amener à ouvrir son cœur. Ne tardons pas.

— Venez donc, dit le monsieur âgé en sonnant et la faisant entrer ; je sais que vous avez la clef qui ouvre les cœurs. »

Dinah ôta machinalement son chapeau et son châle dès qu'elle fut dans l'intérieur de la cour de la prison, par l'habitude qu'elle en avait quand elle prêchait, priait ou visitait un malade ; et, quand ils entrèrent dans la chambre du geôlier, elle les posa sur une chaise sans y penser. Il n'y avait en elle aucune agitation visible, mais un calme profond et concentré, comme si, même quand elle parlait, son âme était en prière s'appuyant sur celui qui est invisible.

Après avoir parlé au geôlier, le magistrat se tourna vers elle et dit : « Le guichetier vous conduira à la cellule de la prisonnière, et vous y laissera pour la nuit si vous le désirez ; mais vous ne pourrez pas avoir de lumière, c'est contraire au règlement. Mon nom est le colonel Townley ; si je puis vous aider en quelque chose, demandez mon adresse au geôlier, et venez vers moi. Je prends quelque intérêt à cette Hetty Sorrel, par rapport à ce beau garçon, Adam Bede ; je l'ai vu par hasard à Hayslope le même soir que je vous ai entendue prêcher, et je l'ai reconnu aujourd'hui au tribunal malgré son air malade.

— Ah ! monsieur, pouvez-vous me dire quelque chose de lui ? Pouvez-vous me dire où il loge ? Car mon pauvre oncle était trop écrasé par son chagrin pour qu'il pût se le rappeler.

— Tout près d'ici. Je l'ai demandé à M. Irwine. Il demeure au-dessus d'une boutique de ferblantier, dans la rue à droite de l'en-

trée de la prison. Il y a avec lui un vieux maître d'école. Maintenant, adieu ; je vous souhaite de réussir.

— Adieu, monsieur ; portez-vous bien. Je vous suis très-reconnaissante. »

Comme Dinah traversait la cour de la prison avec le guichetier, la solennelle lumière du soir faisait paraître les murs plus élevés que de jour, — son doux visage sous son petit bonnet semblait plus que jamais une blanche fleur sur ce fond de tristesse. Le guichetier la regarda de côté pendant tout le trajet, mais sans dire un mot ; il sentait en quelque sorte que le son de sa voix rude ferait un contraste choquant avec elle. Il alluma une chandelle en entrant dans le long corridor qui conduisait à la cellule de la prisonnière, et dit de son ton le plus poli : « Il fera déjà joliment nuit dans la cellule, mais je puis rester un moment avec ma lumière si vous voulez.

— Non, mon ami, je vous remercie, dit Dinah ; je désire entrer seule.

— Comme il vous plaira, » répondit le guichetier en tournant la clef dans la serrure et ouvrant la porte juste pour laisser passer Dinah. Un jet lumineux de sa lanterne tomba sur le coin opposé de la cellule, où Hetty était assise sur son lit de paille, le visage enfoncé sur ses genoux. Elle semblait dormir, et cependant alors le grincement de la serrure aurait dû la réveiller.

La porte se referma, et il n'y eut plus dans la cellule d'autre clarté que celle du soir renvoyée du ciel à travers la petite fenêtre haute et grillée, — mais suffisante pour distinguer les figures. Dinah resta immobile une minute, hésitant à parler, parce qu'Hetty

dormait peut-être, regardant ce corps ramassé avec une profonde compassion ; puis elle dit doucement :

« Hetty ! »

Il y eut une apparence de mouvement dans ce corps, — un léger tressaillement comme aurait pu le produire une faible secousse électrique ; mais elle ne leva pas les yeux. Dinah parla de nouveau d'un ton rendu plus fort par une émotion impossible à contenir :

« Hetty… c'est Dinah. »

Il y eut encore un léger mouvement convulsif chez Hetty, et, sans découvrir son visage, elle releva un peu la tête comme pour écouter.

« Hetty… Dinah est venue vers vous. »

Après un moment, Hetty souleva lentement et avec timidité sa tête de dessus ses genoux, et leva les yeux. Les deux pâles visages se regardèrent mutuellement, l'un avec l'expression d'un sauvage désespoir, l'autre plein d'amour, triste et compatissant. Dinah ouvrit involontairement les bras et les étendit.

« Ne me reconnaissez-vous pas, Hetty ? Ne vous souvenez-vous plus de Dinah ? Avez-vous pensé que je ne viendrais pas à vous dans votre affliction ? »

Hetty tenait les yeux fixés sur le visage de Dinah, — d'abord comme un animal qui en regardant se tient à l'écart.

« Je suis venue pour rester avec vous, Hetty, — pas pour vous quitter, — pour rester avec vous, — pour être votre sœur jusqu'au dernier moment. »

Lentement, pendant que Dinah parlait, Hetty se leva, fit un pas en avant et tomba dans les bras de Dinah.

Elles restèrent longtemps ainsi, debout, car ni l'une ni l'autre ne se sentait portée à faire un mouvement de séparation. Hetty, sans aucune pensée distincte, se suspendait à ce quelque chose qui était venu l'entourer au moment où elle s'enfonçait sans secours dans un sombre gouffre, et Dinah sentait une profonde joie à ce premier signe que son amour était reçu avec reconnaissance par cette pauvre égarée. La clarté diminuait pendant qu'elles restaient debout, et quand enfin elles s'assirent ensemble sur le grabat, leurs traits ne se distinguaient plus.

Pas un mot ne se disait. Dinah attendait, espérant quelque parole spontanée de la part d'Hetty, mais elle demeurait assise dans ce même sombre désespoir, serrant seulement la main qui tenait la sienne et appuyant la joue contre celle de Dinah. Ce contact humain la ranimait, mais ses craintes ne la replongeaient pas moins dans l'abîme.

Dinah commença à douter qu'Hetty comprît bien qui était avec elle. Elle pensa que la douleur et l'effroi pouvaient bien avoir dérangé l'esprit de la pauvre pécheresse. Mais la pensée lui vint, comme elle le dit par la suite, qu'elle ne devait point presser l'œuvre de Dieu ; nous sommes trop prompts à parler, — comme si Dieu ne se manifestait pas aussi bien dans nos sentiments silencieux et ne nous parlait pas de son amour par la conviction du nôtre. Elle ne sut point combien de temps elles restèrent assises ainsi, mais l'obscurité augmentait de plus en plus, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus qu'une pâle tache lumineuse sur le mur opposé ; tout le reste était noir. Mais elle sentait de plus en plus la présence divine, — presque, comme si Dieu lui eût communiqué à elle-même

la miséricorde divine qui agitait son cœur et qui voulait sauver cette âme abandonnée. Enfin elle fut entraînée à parler pour s'assurer jusqu'à quel point Hetty se rendait compte de sa présence.

« Hetty, dit-elle doucement, savez-vous qui est assis près de vous ?

— Oui, répondit lentement Hetty, c'est Dinah.

— Et vous rappelez-vous le temps où nous étions ensemble à la Grand'Ferme, et le soir où je vous dis que dans l'affliction vous pouviez me considérer avec certitude comme votre amie.

— Oui, » dit Hetty. Puis après une pose elle ajouta : « Mais vous ne pouvez rien pour moi. Vous ne pouvez rien sur eux. Ils me pendront lundi, — c'est aujourd'hui vendredi ! »

En disant ces mots, Hetty se serra contre Dinah en frissonnant.

« Non, Hetty, je ne puis vous préserver de cette mort. Mais la souffrance n'est-elle pas moins grande quand vous avez quelqu'un avec vous, qui a pitié de vous, — à qui vous pouvez parler et dire ce que vous avez dans le cœur ?... Oui, Hetty, appuyez-vous sur moi ; vous êtes contente de m'avoir avec vous.

— Vous ne me quitterez pas, Dinah ? Vous resterez tout près de moi ?

— Non, Hetty, je ne vous quitterai point. Je resterai avec vous jusqu'au dernier moment... Mais, Hetty, il y a quelqu'un d'autre que moi dans cette cellule, quelqu'un près de vous.

— Qui ? dit Hetty effrayée et à voix basse.

— Quelqu'un qui a été avec vous pendant toutes vos heures de péché et de tristesses, — qui a connu chacune de vos pensées, qui vous a vue marcher, vous coucher, vous relever, et a su toutes les actions que vous avez essayé de cacher dans l'obscurité. Et lundi, quand je ne pourrai vous accompagner, quand mes bras ne pourront plus vous atteindre, quand la mort nous aura séparées, — lui qui est avec nous maintenant, et qui connaît tout, sera alors avec vous. Cela ne fait aucune différence, — que nous vivions ou que nous mourions, nous sommes toujours en présence de Dieu.

— Oh ! Dinah, personne ne fera-t-il rien pour moi ? Est-il certain qu'ils me pendront ?... Le reste ne me ferait rien s'ils me laissaient vivre.

— Ma pauvre Hetty, la mort vous épouvante bien. Je sais qu'elle est effrayante. Mais si vous aviez un ami pour prendre soin de vous après votre mort, — dans cet autre monde, — quelqu'un dont l'amour est plus grand que le mien, — qui peut faire toutes choses... Si Dieu, notre Père, était votre ami et voulait vous sauver du péché et de la souffrance de manière à ce que vous ne puissiez plus connaître à l'avenir les mauvaises pensées ni la douleur ! Si vous pouviez croire qu'il vous aime et veut vous venir en aide, comme vous croyez que je vous aime et veux vous aider, ce ne serait pas si terrible de mourir lundi, n'est-ce pas ?

— Mais comment en puis-je rien savoir ? dit Hetty avec une sombre tristesse.

— Parce que, chère Hetty, vous lui fermez votre âme en essayant de cacher la vérité. L'amour et la miséricorde de Dieu peuvent tout surmonter, — notre ignorance, notre faiblesse et tout le fardeau de nos iniquités passées, — tout, excepté notre pé-

ché volontaire ; le péché auquel nous nous attachons et auquel nous ne voulons pas renoncer. Vous croyez à mon amour et à ma pitié pour vous, Hetty ; mais si vous ne m'aviez pas laissé venir près de vous, si vous n'aviez pas voulu me regarder ou me parler, vous m'auriez empêchée de vous venir en aide ; je n'aurais point pu vous faire sentir ma tendresse ; je n'aurais pu vous dire ce que j'éprouvais pour vous. Ne repoussez pas ainsi l'amour du Sauveur en vous attachant au péché... Il ne peut vous bénir tant que vous avez la fausseté dans votre âme ; son pardon miséricordieux ne peut vous atteindre si vous ne lui ouvrez pas votre cœur et ne lui dites : « J'ai commis ce grand péché, ô Dieu ! sauve-moi, lave mon offense. » Si vous vous attachez au mal et ne voulez pas vous en séparer, il vous entraînera dans la misère après la mort, comme il vous a entraînée au malheur dans ce monde-ci, ma pauvre, pauvre Hetty. C'est le péché qui apporte la crainte, l'obscurité et le désespoir : il y a de la lumière et des bénédictions pour nous dès que nous le rejetons. Dieu entre alors dans nos âmes, il nous éclaire, et nous donne la force et la paix. Rejetez-le maintenant, Hetty, ce péché, — avouez la faute que vous avez commise, — le crime dont vous vous êtes rendue coupable contre Dieu, notre Père céleste. Mettons-nous ensemble à genoux, car nous sommes en présence de Dieu. »

Hetty obéit à cette impulsion de Dinah et tomba à genoux. Elles se tenaient encore par la main et restèrent longtemps en silence. Puis Dinah prit la parole :

« Hetty, nous sommes en présence de Dieu : il attend que vous disiez la vérité. »

Il y eut encore un silence. Enfin Hetty parla d'un ton suppliant :

« Dinah… aidez-moi… Je ne puis rien sentir comme vous… Mon cœur est endurci. »

Dinah retint la main qui serrait la sienne et mit toute son âme dans sa voix :

« Jésus, Sauveur, qui es présent ici avec nous ! toi qui as connu la profondeur de toutes les tristesses, qui es entré dans cette sombre nuit où il n'y a point de Dieu et qui as poussé le cri d'angoisse de celui qui est abandonné, viens, Seigneur, recueillir le fruit de ton œuvre et de ton intercession. Étends la main, toi qui es puissant pour sauver, même au dernier moment, et viens au secours de cette pauvre égarée. Elle est enveloppée d'épaisses ténèbres ; les chaînes du péché pèsent sur elle, et elle ne peut bouger pour venir à toi ; elle sent seulement l'endurcissement de son cœur et ton abandon. Elle crie : À moi, à moi, ta faible créature… Sauveur, c'est le cri d'une aveugle, il s'adresse à toi. Entends-la. Dissipe son trouble. Regarde-la, Seigneur, avec ce visage d'amour et de tristesse que tu tournas vers celui qui te reniait, et fonds la dureté de son cœur.

« Vois, Seigneur ! — je l'amène comme ceux qui naguère t'amenaient les malades et les délaissés, et tu les soulageais. Je la porte sur mes bras et je te la présente. La crainte et le tremblement se sont emparés d'elle : mais c'est par l'effroi de la mort du corps. Anime-la d'un souffle de ton esprit de vie, et mets en elle une autre crainte, — l'horreur de son crime. Fais-lui redouter de garder en son cœur cette iniquité ; fais-lui sentir la présence du Dieu vivant, qui voit tout le passé et pour qui les ténèbres sont lumineuses ; qui maintenant attend à la onzième heure qu'elle se convertisse à Lui, qu'elle confesse ses fautes et implore sa miséricorde, — maintenant, avant que la nuit de la mort ne vienne et

que le moment du pardon ne soit passé pour toujours, comme le jour d'hier qui ne revient jamais.

« Sauveur ! il est encore temps, — temps d'arracher cette pauvre âme à la nuit éternelle. Je crois, — je crois en ton amour infini. Qu'est-ce que mon amour et mon intercession ? Ils sont perdus en toi. Je ne puis que la serrer dans mes faibles bras et la pousser au salut par ma pitié impuissante. Mais ton souffle, Seigneur, viendra sur cette âme engourdie, et elle se réveillera de ce muet sommeil de mort.

« Oui, Seigneur, je te vois, venant à travers l'obscurité, comme le jour du matin, et la guérison t'accompagne. Tu portes les marques de ton agonie, — je vois, je vois que tu peux et que tu veux sauver, tu ne la laisseras pas périr pour toujours.

« Viens, puissant Sauveur ! que celle qui est morte entende ta voix ; que les yeux de l'aveugle soient ouverts ; qu'elle voie la compassion de Dieu pour elle ; qu'elle ne tremble plus qu'au souvenir du péché qui l'a éloignée de Lui. Amollis le cœur endurci ; ouvre les lèvres serrées ; qu'elle crie du plus profond de son âme : « Père, j'ai péché !... »

« Dinah, sanglota Hetty en jetant les bras autour de son cou, je parlerai... je dirai... je ne le cacherai plus. »

Mais les pleurs et le tremblement étaient trop violents. Dinah la releva doucement de terre et la fit rasseoir sur le lit de paille, où elle se mit à ses côtés. Il fallut longtemps avant que les convulsions de son cœur fussent calmées, et même après, elles restèrent encore quelque temps dans l'immobilité, en se tenant mutuellement les mains. Enfin Hetty parla à voix basse :

« Je l'ai fait, Dinah… je l'ai enterré dans le bois… le petit enfant… et il criait… ; je l'ai entendu crier… toujours malgré la distance…, toute la nuit… et je suis retournée parce qu'il criait. »

Elle s'arrêta, puis elle continua rapidement d'un ton plus élevé et suppliant :

« Mais je pensais que peut-être il ne mourrait pas, — que quelqu'un pourrait le trouver. Je ne l'ai pas tué, — je ne l'ai pas tué moi-même. Je l'ai mis là par terre et je l'ai recouvert, et quand je suis revenue il n'y était plus… C'était parce que j'étais si malheureuse, Dinah… Je ne savais où aller… et j'ai essayé de me tuer moi-même avant, je n'ai pas pu. Oh ! j'ai essayé de me noyer dans une mare, et je n'ai pas pu. Je suis allée à Windsor, je m'étais enfuie, le saviez-vous ? J'allais pour le trouver, afin qu'il prît soin de moi, et il était parti ; et alors je ne savais plus que faire. Je n'osais pas retourner à la maison, je ne pouvais m'y résoudre. Je n'aurais pu lever les yeux sur personne, car on m'aurait méprisée. Je pensais quelquefois à vous et j'aurais voulu aller à vous, car je ne croyais pas que vous fussiez dure pour moi, et que je vous fisse honte. Je croyais que je pourrais tout vous dire. Mais ensuite les autres gens seraient venus à le savoir, et je ne pouvais supporter cela. C'est en pensant à vous que je suis arrivée à Stoniton, et de plus j'étais si effrayée d'errer ainsi jusqu'à ce que je fusse une mendiante, n'ayant plus rien, et quelquefois il me semblait que je préférerais retourner à la Ferme. Oh ! c'était si horrible, Dinah… j'étais si profondément malheureuse… je regrettais d'être venue au monde. Je ne voudrais jamais retourner dans les prés verts, — j'en ai pris une si grande horreur dans mon infortune. »

Hetty s'arrêta encore, comme si le sentiment du passé était trop fort pour qu'elle pût l'exprimer.

« Et alors j'arrivai à Stoniton, et je commençai à être très-effrayée ce soir-là, parce que j'étais si près de la maison. Puis le petit enfant vint au monde, quand je ne l'attendais pas ; et il me vint à l'esprit l'idée que je pourrais m'en défaire et retourner après vers les miens. Cette pensée survint tout d'un coup, tandis que j'étais couchée au lit, et elle devint de plus en plus forte… Je désirais tellement retourner, je ne pouvais supporter la perspective d'être si isolée et d'en venir à mendier. Cela me donna la force et le courage de me lever et de m'habiller. Je sentais que je devais le faire… je ne savais comment… je pensais que je trouverais une mare, peut-être, au coin d'un pré, pendant la nuit. Et quand la femme sortit, je me sentis comme ayant la force de faire quoi que ce fût… Je pensais que je serais délivrée de tous mes tourments, que je pourrais revenir à la maison, et ne jamais leur laisser connaître la raison de ma fuite. Je mis mon chapeau et mon châle, et je sortis dans la rue obscure, avec l'enfant sous mon manteau ; je marchai très-vite jusqu'à ce que je fusse à une bonne distance, et j'entrai dans un cabaret où je pris quelque chose de chaud et un peu de pain. Je marchai, je sentais à peine la terre sur laquelle j'étais ; je marchai toujours, et cela devint plus facile, parce que la lune parut. Oh ! Dinah, elle me fit peur quand elle me regarda à travers les nuages ; jamais avant elle ne m'avait fait cet effet. Je quittai la route pour prendre à travers les prés, car je craignais de rencontrer quelqu'un à cette clarté. J'arrivai à une meule de foin, où je pensai que je pourrais me coucher et me tenir au chaud toute la nuit. Il y avait une place entamée, où je pus me faire un lit ; je me couchai à l'aise et l'enfant était chaudement à côté de moi, et je dois avoir dormi pendant longtemps, car, lorsque je me réveillai, c'était le matin, mais pas encore très-clair, et l'enfant criait. Et je vis un bois à une petite dis-

tance ; je pensai qu'il y aurait peut-être un fossé ou une mare… et c'était de si bonne heure que je croyais pouvoir y cacher l'enfant et faire bien du chemin avant que les gens ne fussent levés. Je me disais qu'alors je pourrais retourner à la maison, en profitant des chars pour y arriver, et je leur dirais que j'avais essayé de chercher une place de femme de chambre et que je n'en avais point trouvé. Je le désirais tellement, Dinah, je désirais tant me retrouver en sûreté à la maison ! Je ne sais quel sentiment j'avais pour l'enfant. Il me semblait le haïr ; c'était comme un poids lourd suspendu à mon cou, et cependant ses cris me transperçaient, et je n'osais pas regarder ses petites mains et son visage. J'allai au bois, je le parcourus, mais il n'y avait point d'eau… »

Hetty frissonna. Elle se tut quelque temps, puis recommença, mais à voix basse.

« J'arrivai à un endroit où il y avait une quantité de copeaux et de touffes d'herbes, et je m'assis sur un tronc d'arbre pour réfléchir à ce que je devais faire. Tout d'un coup je vis un creux sous le noisetier, semblable à une petite fosse. Et la pensée me vint comme un éclair d'y coucher l'enfant et de le recouvrir d'herbes et de copeaux. Je ne pouvais le tuer autrement. Et cela fut fait dans la minute. Oh ! Dinah, il criait tant que je ne pus le couvrir tout à fait ; je pensais que peut-être quelqu'un passerait et en prendrait soin, et qu'alors il ne mourrait pas. Je m'empressai de sortir du bois, mais je l'entendais toujours crier, et quand je fus dehors et dans les prés, c'était comme si j'étais fortement retenue ; je ne pouvais m'éloigner, malgré tout mon désir… Je m'assis contre la meule de foin pour voir si quelqu'un viendrait ; j'avais très-faim, et il ne me restait qu'un morceau de pain ; mais je ne pouvais m'éloigner. Et après bien du temps, des heures et

des heures, l'homme vint, l'homme en blouse, et il me regarda tant, que je fus effrayée et que je partis en hâte. Je crus qu'il allait dans le bois et qu'il trouverait l'enfant. Et j'allai droit devant moi, jusqu'à un village, très-loin du bois, et j'étais malade, faible et affamée. Je mangeai là quelque chose et j'achetai un pain. Mais j'avais peur de m'arrêter. J'entendais toujours l'enfant et je pensais que les autres personnes l'entendaient aussi ; je continuai à marcher. Mais j'étais fatiguée et la nuit approchait. Enfin, à côté de la route il y avait une grange, — loin de toute maison, — comme celle du Clos de l'Abbé, et je crus pouvoir y entrer et me cacher parmi le foin et la paille, et que probablement personne ne viendrait. J'y entrai ; elle était à moitié remplie de gerbes de paille et de foin. Je me fis un lit, aussi au fond que possible, là où personne ne pourrait me trouver ; et j'étais si faible et si fatiguée que je voulais m'endormir... Mais, oh ! ces cris de l'enfant me tenaient éveillée, et je croyais que l'homme, qui m'avait tant regardée, était venu pour me prendre. Il paraît qu'à la fin je m'endormis pour longtemps, quoique je ne le susse pas, car, lorsque je me levai et sortis de la grange, je ne savais si c'était le soir ou le matin ; mais c'était le matin, car la clarté augmentait, et je retournai sur la route par où j'étais venue. Je ne pouvais m'en empêcher, Dinah ; c'étaient les cris de l'enfant qui me faisaient marcher, et pourtant j'étais effrayée jusqu'à la mort. Je pensais que l'homme en blouse me verrait et qu'il saurait que c'était moi qui avais mis l'enfant là. Mais j'avançai, malgré tout cela ; j'avais abandonné l'idée d'aller à la maison ; elle était sortie de mon esprit. Je ne voyais plus rien que cette place dans le bois où j'avais enterré l'enfant ; je la vois à présent. Oh ! Dinah, la verrai-je toujours ? »

Hetty se serra contre Dinah et frissonna de nouveau. Le silence parut long avant qu'elle continuât.

« Je ne rencontrai personne, car c'était de très-bonne heure, et j'atteignis le bois… je savais la route pour la place… la place vers le noisetier ; je l'entendais crier à chaque pas que je faisais… je pensai qu'il était vivant… je ne sais si j'étais effrayée ou satisfaite. Je ne sais ce que j'éprouvais, si ce n'est que j'étais dans le bois et que je l'entendais encore crier. Je ne sais ce que je sentais jusqu'à ce que j'aie vu que l'enfant n'était plus là. Quand je l'y avais mis, je croyais que je serais bien aise que quelqu'un le trouvât et l'empêchât de mourir ; mais quand je vis qu'il n'y était plus, je fus pétrifiée par la peur. Je ne songeais point à m'enfuir ; j'étais si faible ! Je compris que je ne pouvais me sauver, et que tous ceux qui me verraient connaîtraient le fait de l'enfant. Mon cœur devint comme une pierre ; je ne pouvais désirer ou essayer quoi que ce fût ; il me semblait que je pourrais rester là pour toujours et que rien ne changerait jamais. Mais ils vinrent et m'emmenèrent. »

Hetty se tut, mais elle frissonna de nouveau, comme s'il y avait encore quelque chose derrière elle, et Dinah attendit, car son cœur était si plein, que ses larmes durent couler avant qu'elle pût parler. À la fin Hetty s'écria avec un sanglot :

« Dinah, croyez-vous que Dieu ôtera ce cri et cette place dans le bois, à présent que j'ai tout dit ?

— Prions, pauvre coupable ; tombons encore à genoux et prions le Dieu des miséricordes. »

Livre 5 · 46

Le dimanche matin, comme les cloches de Stoniton sonnaient pour le service du matin, Bartle Massey rentra dans la chambre d'Adam, après une courte absence, et dit :

« Adam, voici quelqu'un qui désire vous voir. » Adam était assis, le dos tourné vers la porte ; il se leva instantanément et se retourna, la figure enflammée et le regard inquiet. Son visage était encore plus maigre et défait que nous ne l'avons vu auparavant, mais il s'était lavé et rasé ce dimanche matin.

« Sont-ce des nouvelles ? dit-il.

— Calmez-vous, mon garçon, dit Bartle, calmez-vous. Ce n'est pas ce que vous pensez ; c'est la jeune femme méthodiste qui vient de la prison. Elle est au bas des escaliers, et désire savoir si vous jugez bon de la voir, car elle a quelque chose à vous dire au sujet de la pauvre réprouvée ; mais elle ne voudrait pas entrer sans votre permission, dit-elle. Elle pensait que peut-être vous préféreriez sortir pour lui parler. Ces prêcheuses ne sont pas en général si réservées ! murmura Bartle à part.

— Priez-la d'entrer, » dit Adam.

Il était debout, le visage tourné du côté de la porte, et lorsque Dinah, en entrant, leva ses doux yeux sur lui, elle s'aperçut immédiatement du grand changement opéré depuis le jour où elle avait vu dans la chaumière cet homme de si belle taille. En lui touchant la main, elle lui dit de sa voix claire qui tremblait :

« Prenez courage, Adam Bede ; le Seigneur ne l'a pas abandonnée.

— Soyez bénie pour être venue à elle, dit Adam. M. Massey m'a appris hier que vous l'aviez vue. »

Ils ne pouvaient, ni l'un ni l'autre, rien dire de plus pour l'instant, mais ils restaient debout en silence, et Bartle Massey, qui avait mis ses lunettes, semblait fixé sur place et examinait la figure de Dinah. Mais il se remit le premier et dit, en lui donnant la chaise : « Asseyez-vous, jeune femme, asseyez-vous ; et il se retira à sa place accoutumée sur le lit.

— Je vous remercie, ami ; je ne veux pas m'asseoir, dit Dinah, car il faut que je retourne promptement ; elle m'a suppliée de ne pas rester longtemps absente. Je suis venue, Adam Bede, pour vous prier d'aller voir la pauvre coupable et lui dire adieu. Elle désire vous demander pardon, et il serait convenable que vous la vissiez aujourd'hui, plutôt que demain matin de bonne heure, quand il ne restera plus que si peu de temps. »

Adam tremblait de tous ses membres et il se laissa retomber sur sa chaise.

« Cela ne se fera pas, dit-il ; ce sera renvoyé, sa grâce peut arriver. M. Irwine a dit qu'il y avait quelque espoir ; il m'a dit que je ne devais pas perdre toute espérance.

— C'est une bien heureuse pensée pour moi, répondit Dinah, ses yeux se remplissant de larmes. C'est une chose effrayante que de presser ainsi la perte d'une âme.

« Mais, quoi qu'il en soit, ajouta-t-elle, pour le moment vous viendrez certainement et vous lui laisserez dire ce qu'elle a dans le cœur. Quoique sa pauvre âme soit encore bien dans l'obscurité et discerne peu des choses en dehors de la chair, elle n'est plus si

endurcie ; elle est contrite, elle m'a tout avoué. L'orgueil de son cœur a cédé, elle s'appuie sur moi pour chercher du secours et désire être éclairée. Cela me remplit de confiance, car je ne puis m'empêcher de penser que nos frères ne soient quelquefois dans l'erreur, en mesurant l'amour divin à la science du pécheur. Elle va écrire une lettre aux amis de la Grand'Ferme, pour que je la leur donne quand elle sera partie ; et quand je lui ai appris que vous étiez ici, elle a dit : « Je voudrais dire adieu à Adam et le prier de me pardonner. » Vous viendrez, Adam ? peut-être même pourriez-vous venir à présent avec moi ?

— Je ne le puis, dit Adam ; je ne puis lui dire adieu tant qu'il y a quelque espoir. Je suis là à écouter, à écouter ; je ne puis penser à rien autre qu'à cela. C'est impossible qu'elle doive mourir de cette mort ignominieuse ; je ne puis accepter cette idée. »

Il se leva de nouveau de sa chaise et regarda en dehors de la fenêtre, tandis que Dinah restait debout avec une compatissante patience. Une ou deux minutes après, il se retourna et dit :

« J'irai, Dinah… demain matin… si cela doit être. J'aurai plus de force pour le supporter, si je sais que cela doit être. Dites-lui que je lui pardonne ; dites-lui que je viendrai… au dernier moment.

— Je ne veux point vous presser contre la voix de votre propre cœur, dit Dinah. Il faut que je me hâte de retourner vers elle, car il est étonnant comme elle s'attache à moi ; elle voudrait ne pas me perdre de vue. Elle n'avait jamais paru répondre à mon affection avant, mais maintenant les tribulations ont ouvert son cœur. Adieu, Adam ; que notre Père céleste vous soutienne et vous

donne la force de tout supporter. » Dinah lui tendit une main qu'Adam pressa en silence.

Bartle Massey se levait pour ouvrir le loquet rouillé de la porte, mais, avant qu'il pût y arriver, elle lui avait dit avec douceur : « Adieu, ami ! » et descendait déjà les escaliers d'un pas léger.

« Eh bien, dit Bartle en ôtant ses lunettes et les mettant dans sa poche, s'il faut qu'il y ait des femmes dans ce monde pour causer des peines, il est juste qu'il y en ait pour les soulager, et celle-ci en est une, elle en est une. C'est dommage que ce soit une méthodiste, mais on ne peut pas trouver une femme qui n'ait quelque espèce de folie. »

Adam ne se coucha pas de la nuit ; l'agitation de l'attente, qui augmentait chez lui avec chaque heure plus rapprochée du moment fatal, était trop forte, et, malgré toutes ses supplications, malgré toutes ses promesses de rester parfaitement tranquille, le maître d'école voulut veiller aussi.

« Qu'est-ce que ça me fait, mon garçon, dit Bartle, une nuit de sommeil de plus ou de moins ? Je dormirai assez longtemps sous terre bientôt. Laisse-moi te tenir compagnie dans ton affliction, pendant que je le puis. »

La nuit fut longue et triste dans cette petite chambre.

Adam se levait quelquefois et marchait de long en large, puis il s'asseyait et cachait son visage ; on n'entendait d'autre bruit que celui de la montre posée sur la table, ou celui de la chute d'un charbon du feu, dont le maître d'école s'occupait avec soin. Quelquefois Adam éclatait en paroles véhémentes :

« Si j'avais pu faire quelque chose pour la sauver, si quelque souffrance de ma part avait pu produire un bien !... Mais devoir rester assis, savoir tout cela, et ne rien faire, c'est trop dur à supporter pour un homme !... et penser à ce qui serait maintenant, si ce n'était à cause de lui... Ô Dieu ! c'est le jour même que nous devions nous marier.

— Ah, mon garçon, dit Bartle avec bonté, c'est lourd, c'est lourd. Mais il faut vous rappeler ceci ; c'est que lorsque vous pensiez à l'épouser, vous ne la jugiez pas d'une nature semblable. Vous n'auriez pas cru qu'elle pût s'endurcir en si peu de temps et faire ce qu'elle a fait.

— Je le sais, je sais cela, dit Adam. Je croyais qu'elle avait le cœur tendre et aimant, et ne pourrait jamais mentir ni se conduire avec fausseté. Comment aurais-je pu penser autrement ? S'il ne s'était jamais approché d'elle, que je l'eusse épousée et l'eusse entourée de soins et d'amour, elle n'aurait jamais rien fait de mal. Qu'importe que j'eusse pu avoir quelque petit chagrin avec elle ? Cela n'aurait rien été en comparaison de tout ceci.

— On ne sait pas, mon garçon, on ne peut savoir ce qui aurait pu arriver. La douleur est vive pour vous maintenant ; il vous faudra du temps... il vous faudra du temps. Mais j'ai de vous l'opinion que vous vous relèverez et redeviendrez un homme ; et il peut sortir de ceci quelque bien que nous ne voyons pas.

— Du bien sortir de ceci ! dit Adam violemment. Cela ne changera pas le mal ; sa perte ne peut être empêchée. Je déteste cette manière de parler des gens, comme si on pouvait trouver des compensations à toutes choses. Ils feraient mieux d'arriver à

comprendre que le mal qu'ils causent ne peut être détruit. Quand un homme a gâté la vie d'un de ses semblables, il n'a aucun droit de se consoler en pensant au bien qui peut en résulter plus tard ; quelque bien qui en ressorte pour d'autres, cela ne changera en rien sa honte et son malheur.

— Bien, mon garçon, bien, dit Bartle d'une voix douce qui contrastait avec son ton péremptoire habituel et son impatience de la contradiction, il est assez probable que je dis des bêtises ; je suis déjà vieux, et il y a bien des années depuis que j'ai eu moi-même des malheurs. Il est facile de trouver pour les autres des raisons d'être patient.

— Monsieur Massey, dit Adam avec repentir, je suis très-vif et irritable. Je devrais être différent pour vous : mais vous ne m'en voudrez pas !

— Non, mon garçon, non. »

La nuit se passa dans cette agitation jusqu'à ce que l'aube froide et la clarté croissante amenassent cette frayeur calme qui précède le désespoir. Bientôt il n'aurait plus d'incertitude.

« Allons à la prison maintenant, monsieur Massey, dit Adam, quand l'aiguille de sa montre marqua six heures. S'il est arrivé quelque nouvelle, nous l'apprendrons là. »

Le peuple était déjà en mouvement, se dirigeant rapidement dans les rues du même côté. Adam essaya de ne pas supposer où allaient ceux qui passaient rapidement près de lui dans le court trajet qui séparait son logement de la prison. Il fut reconnaissant quand les portes le séparèrent de ces gens si curieux.

Non ; il n'était rien arrivé, point de grâce, point de délai.

Adam s'arrêta dans la cour une demi-heure, avant de pouvoir se décider à faire savoir à Dinah qu'il était là. Mais une voix frappa son oreille : il ne put éviter d'entendre ces mots : « Le char partira à sept heures et demie. »

Il fallait le dire ce dernier adieu : il n'y avait plus d'espoir.

Dix minutes après, Adam était à la porte de la cellule. Dinah lui avait fait dire qu'elle ne pouvait aller vers lui, qu'elle ne pouvait quitter Hetty un seul instant ; mais qu'Hetty était prête à le recevoir.

Il ne put la voir en entrant, car l'agitation amortissait ses sens, et la cellule lui paraissait tout à fait obscure. Il s'arrêta un moment, tremblant et dans la stupeur, après que la porte se fut fermée derrière lui.

Mais il commença à distinguer dans l'obscurité, à voir ces yeux noirs levés encore une fois sur lui, mais sans sourire. Oh ! Dieu ! qu'ils étaient tristes ! La dernière fois qu'ils avaient rencontré les siens, lorsqu'il l'avait quittée le cœur plein d'amour, de joie et d'espérance, ils souriaient au milieu des larmes répandues sur un visage rose et à fossettes. La figure était de marbre maintenant ; les douces lèvres étaient pâles, entr'ouvertes et tremblantes ; les gracieuses fossettes n'y étaient plus, et les yeux... Oh ! le pire de tout était leur ressemblance avec ceux d'Hetty. C'étaient les yeux d'Hetty qui le fixaient avec ce regard douloureux comme si elle était revenue d'entre les morts pour lui raconter ses tristesses.

Elle se serrait contre Dinah ; sa joue s'appuyait contre la sienne. Il semblait que tout ce qui lui restait de force et d'espérance se trouvât dans ce contact ; et l'amour compatissant qui se

faisait voir sur la figure de Dinah paraissait un véritable gage de la grâce invisible.

Quand leurs yeux se rencontrèrent, quand Hetty et Adam se regardèrent mutuellement, elle vit les ravages qui s'étaient aussi opérés en lui, et cela parut la frapper d'une nouvelle crainte. C'était la première fois qu'elle voyait quelqu'un dont le visage paraissait réfléchir le changement du sien. Adam était une nouvelle image du terrible passé et du redoutable présent. Son tremblement augmenta en le voyant.

« Parlez-lui, Hetty, dit Dinah, dites-lui ce que vous avez dans le cœur. »

Hetty lui obéit comme un petit enfant. « Adam… je suis bien fâchée… je me suis conduite bien mal envers vous… voulez-vous me pardonner… avant que je meure ? »

Adam répondit presqu'en sanglotant : « Oui, je te pardonne, Hetty : je t'ai pardonné depuis longtemps. »

Il avait semblé à Adam que son cerveau allait éclater de désespoir dans les premiers instants où ses regards rencontrèrent ceux d'Hetty ; mais le son de sa voix proférant ces paroles de repentance, toucha une corde qui avait été moins tendue, il y eut un sentiment de soulagement pour ce qui devenait impossible à supporter, et quelques larmes se firent jour ; il n'en avait point versé depuis qu'il s'était jeté au cou de Seth, au commencement de son chagrin.

Hetty fit un mouvement involontaire vers lui ; un peu de cet amour dont elle avait naguère été entourée se rapprochait d'elle.

Elle tenait toujours serrée la main de Dinah, mais elle s'avança vers Adam et lui dit timidement :

« Voulez-vous m'embrasser encore une fois, Adam, malgré tout le mal que j'ai fait ? »

Adam prit cette main blanche et maigrie qu'elle lui offrait, et ils se donnèrent mutuellement cet indicible baiser solennel d'éternelle séparation.

« Et dites-lui, continua Hetty, d'une voix un peu plus forte, dites-lui… car personne d'autre ne peut le lui dire… que je suis allée le chercher et que je n'ai pu le trouver… et que je l'ai une fois détesté et maudit… Mais Dinah assure que je dois lui pardonner… et j'essaye… car sans cela Dieu ne me pardonnera pas. »

Et cet instant il se fit du bruit en dehors de la cellule, la clef tournait, et quand la porte s'ouvrit, Adam vit indistinctement qu'il y avait là plusieurs personnes ; il était trop agité pour comprendre davantage… même pour voir que M. Irwine était l'une d'elles. Il sentit que les derniers préparatifs commençaient et qu'il ne pouvait rester plus longtemps. On lui fit silencieusement place pour sortir, et il retourna dans la solitude de sa chambre, laissant Bartle Massey surveiller et voir la fin.

Livre 5 · 47

Ce fut un spectacle dont quelques personnes se rappelèrent plus même que de leurs propres peines, celui qui se vit dans cette claire matinée, quand la multitude qui attendait le char fatal le découvrit portant les deux jeunes femmes, se frayant un chemin

vers les hideux symboles de cette mort soudaine infligée volontairement.

Tout Stoniton avait entendu parler de Dinah Morris, la jeune méthodiste qui avait amené la criminelle obstinée à tout avouer, et il y avait autant d'empressement pour la voir que pour l'infortunée Hetty.

Mais Dinah remarquait à peine la multitude. Quand Hetty aperçut cette immense foule à distance, elle se serra convulsivement contre Dinah.

« Fermez les yeux, Hetty, dit celle-ci, et ne cessons point de prier Dieu. »

Et à voix basse, tandis que le char s'avançait lentement au milieu de la foule qui regardait, elle épanchait son âme dans la puissante intercession d'un dernier plaidoyer auprès du Sauveur, en faveur de la tremblante créature qui s'attachait à elle comme au seul signe visible d'amour et de pitié.

Dinah ne savait pas que cette foule silencieuse la regardait avec une espèce de vénération ; elle ne savait même pas combien elles étaient près de la place fatale lorsque le char s'arrêta, et elle tressaillit épouvantée par une immense clameur, aussi affreuse à entendre qu'un puissant hurlement de démons. Un cri perçant d'Hetty se mêla à cette vociférération et elles s'étreignirent dans une épouvante commune.

Mais ce n'était point un cri de malédiction, ce n'était point celui de la cruauté triomphante.

C'était une acclamation d'intérêt à la vue d'un cavalier fendant la foule au grand galop. Le cheval est en nage et abîmé, mais ré-

pond à l'éperon impatient ; le cavalier a les yeux comme étincelants de folie et excités par la connaissance de ce que tous ignorent. Regardez, il tient quelque chose à la main, il le tient en l'air comme si c'était un signal.

Le shériff le connaît : c'est Arthur Donnithorne apportant la grâce, une grâce obtenue avec difficulté, celle de la mort seulement.

Livre 5 · 48

Le soir du jour suivant, deux hommes marchaient de points opposés vers le même endroit où les ramenait un commun souvenir.

C'était le bosquet près du château de Donnithorne. Vous savez qui ils étaient.

Les funérailles du vieux chevalier avaient eu lieu le matin, on avait ouvert le testament, et maintenant au premier moment de liberté, Arthur Donnithorne venait chercher une promenade solitaire, afin de pouvoir décider ce qu'il devait faire plus tard et se confirmer dans une triste résolution.

Adam aussi était revenu de Stoniton le lundi soir, et pendant ce jour il n'avait pas quitté la maison, si ce n'est pour aller vers la famille de la Grand'Ferme, raconter tout ce que M. Irwine ne leur avait pas encore dit. Il avait été convenu avec les Poyser qu'il irait vivre dans leur voisinage, quel que fût l'endroit où ils s'établiraient ; car il comptait se démettre de sa place d'inspecteur des bois, résilier son engagement avec Jonathan Burge aussitôt que

cela se pourrait, et s'établir avec sa mère et son frère Seth dans une maison à portée des amis auxquels il se sentait lié par un chagrin commun.

« Seth et moi sommes certains de trouver de l'ouvrage, dit-il. Un homme qui a son état au bout de ses bras est sûr d'être partout chez lui ; et nous recommencerons un établissement. Ma mère n'y mettra point d'obstacle, car elle s'est faite à l'idée d'être ensevelie dans une autre paroisse, à ce qu'elle m'a dit depuis mon retour, si je désirais et pensais être plus à l'aise ailleurs. Il est surprenant comme elle est plus calme depuis lors ! Il semblerait que cette grande affliction l'a adoucie et tranquillisée. Nous serons tous mieux dans un nouveau pays, quoiqu'il y ait quelques personnes ici qu'il me peine de quitter. Mais je ne veux pas me séparer de vous et des vôtres, si je le puis, monsieur Poyser. Le malheur nous a liés.

— Oui, mon garçon, dit Martin. Nous ne serons plus à portée d'entendre le nom de cet homme. Mais je doute que nous puissions jamais aller assez loin pour que les gens ne découvrent pas que quelqu'un des nôtres a été transporté au delà des mers, et a été sur le point d'être pendu. On nous jettera cela au visage et à celui de nos enfants après nous. »

Cette visite à la Grand'Ferme fut longue et ébranla trop fortement l'énergie d'Adam pour qu'il pût penser à voir d'autres personnes, ni se remettre à ses occupations précédentes avant le lendemain. « Mais demain, se dit-il à lui-même, je reprendrai le travail. J'en viendrai peut-être à l'aimer de nouveau un jour ; et je dois le faire, que je l'aime ou non. »

Cette soirée était la dernière où il voulût s'absorber dans son chagrin : il n'y avait plus d'incertitude maintenant, et il devait supporter ce qui ne pouvait se changer. Il était résolu à ne pas voir Arthur Donnithorne s'il pouvait l'éviter. Il n'avait plus de commission à lui faire de la part d'Hetty, car elle avait vu Arthur, et Adam se défiait de lui-même ; il avait appris à redouter la violence de ses sentiments. Ces mots de M. Irwine, « qu'il devait se rappeler ce qu'il avait éprouvé après avoir donné le coup à Arthur au Bosquet » lui étaient restés dans l'esprit.

Ces pensées au sujet d'Arthur, comme toutes celles qu'accompagne un sentiment profond, lui revenaient constamment et lui rappelaient ce bosquet et cet endroit où une si grande fureur s'était emparée de lui en apercevant deux figures rapprochées sous une voûte de verdure.

« J'y retournerai ce soir pour la dernière fois, se dit-il ; cela me sera utile de me rappeler et d'éprouver encore ce que j'ai senti quand je l'ai terrassé. Je compris alors quel inutile ouvrage je venais de faire, même avant de commencer à croire qu'il fût mort. »

C'est ainsi qu'il se trouva qu'Arthur et Adam se dirigeaient au même moment vers le même endroit.

Adam avait de nouveau son costume de travail, car il avait rejeté l'autre avec une sensation de soulagement dès son retour chez lui ; et s'il avait eu le panier d'outils sur l'épaule, on aurait pu le prendre, en raison de sa figure pâle et maigre, pour le spectre de l'Adam Bede qui était entré dans le parc un soir d'août, il y avait huit mois. Mais il n'avait point de panier, et ne marchait plus en se tenant droit comme alors et regardant attentivement les arbres autour de lui ; ses mains étaient dans ses

poches et ses yeux étaient plutôt dirigés vers la terre. Il venait d'entrer dans le bosquet, et maintenant il s'arrêtait devant un hêtre. Il connaissait bien cet arbre, près duquel s'était brisée sa jeunesse, et qui lui rappelait le moment où quelques-uns de ses sentiments les plus frais et les plus vifs l'avaient abandonné. Il était sûr qu'ils ne reviendraient jamais. Et cependant, dans cet instant, il y avait un mouvement d'affection attaché au souvenir de cet Arthur Donnithorne en qui il avait eu foi jusqu'au moment d'arriver à ce hêtre huit mois auparavant. C'était de l'attachement pour un mort ; cet Arthur-là n'existait plus.

Il fut détourné par un bruit de pas qui s'approchaient ; mais l'arbre était au tournant du chemin, et il ne put voir qui venait jusqu'à ce qu'une haute figure svelte, habillée de grand deuil, se trouvât subitement à deux pas de distance. Ils tressaillirent tous deux et se regardèrent mutuellement en silence. Souvent, pendant ces derniers quinze jours, Adam s'était représenté être ainsi près d'Arthur, lui adressant des paroles aussi pénétrantes que la voix du remords, et lui infligeant la juste punition des malheurs dont il était la cause ; et souvent aussi il s'était dit qu'il valait mieux qu'une telle rencontre n'eût pas lieu. Mais dans la supposition de cette entrevue, il s'était toujours représenté Arthur tel qu'il l'avait rencontré le soir du Bosquet, frais, insouciant, léger en paroles ; et la figure qui se présentait à lui le toucha par son expression de souffrance. Adam savait trop ce qu'était la souffrance pour mettre cruellement le doigt sur une blessure. Il ne ressentit aucune impulsion à laquelle il dût résister : le silence valait mieux que les reproches. Arthur fut le premier à parler.

« Adam, dit-il avec calme, c'est peut-être un bien que nous nous soyons rencontrés ici, car je désirais vous voir. Je voulais

vous demander une entrevue pour demain. »

Il s'arrêta, mais Adam ne répondit pas.

« Je sais qu'il vous est pénible de me voir, continua Arthur, mais il n'est pas probable que de plusieurs années cela arrive de nouveau.

— Non, monsieur, dit Adam froidement ; c'est ce que je comptais vous écrire demain, qu'il serait mieux que tout rapports d'affaires cessassent entre nous, et que quelqu'un d'autre me remplaçât. »

Arthur sentit vivement la sévérité de cette réponse, et ce ne fut pas sans effort qu'il reprit la parole.

« C'était en partie à ce sujet que je désirais vous parler. Je ne chercherai nullement à diminuer votre indignation contre moi, ou à vous demander de faire quelque chose pour moi-même. Je désire seulement savoir si vous voulez m'aider à adoucir les conséquences d'un passé qui est irremédiable. Je ne parle pas de celles qui me concernent, mais de ce qui regarde d'autres que moi. Ce que je puis faire est bien peu de chose, je le sais. Je sais que les suites les plus cruelles subsisteront inévitablement ; mais il y a quelque chose à faire, et vous pouvez m'aider. Voulez-vous m'écouter avec patience ?

— Oui, monsieur, dit Adam après quelque hésitation ; j'écouterai ce que vous avez à dire. Si je puis aider à remédier à quelque chose, je le ferai. La colère n'arrange rien, je le sais. Nous en avons eu suffisamment.

— J'allais à l'Hermitage, dit Arthur. Voulez-vous venir vous y asseoir avec moi ? Nous y serons mieux pour parler. »

L'Hermitage ne s'était ouvert pour personne depuis qu'ils en étaient sortis ensemble, car Arthur en avait renfermé la clef dans son secrétaire. Quand il ouvrit la porte, ils retrouvèrent le bougeoir où la bougie s'était consumée, la chaise à la même place où Adam se rappelait s'être assis ; là se trouvait aussi la corbeille à vieux papier, remplie de fragments chiffonnés, et tout au fond, Arthur se le rappela à l'instant, il y avait un petit fichu de soie rose. Il leur eût été désagréable d'entrer dans cet endroit si leurs pensées précédentes eussent été moins douloureuses.

Ils s'assirent en face l'un de l'autre comme naguère, et Arthur dit « Je vais partir, Adam ; je me rends à l'armée. »

Le pauvre Arthur pensait qu'Adam devait être affecté de cette nouvelle, qu'il devrait lui montrer quelque mouvement de sympathie. Mais les lèvres d'Adam restèrent serrées, et l'expression de ses traits ne changea point.

« Ce que je veux dire, continua Arthur, c'est qu'une des raisons qui me font partir est le désir que personne autre que moi ne quitte Hayslope, ne laisse sa maison à cause de moi. Je ferais tout au monde, il n'est aucun sacrifice que je ne voulusse accomplir pour éviter que quelque malheur de plus n'atteigne d'autres personnes que moi, par suite de ce qui est arrivé. »

Les paroles d'Arthur eurent précisément l'effet contraire de ce qu'il avait espéré. Adam crut y découvrir une idée de compensation à un tort irrémédiable, et l'intention de se consoler en faisant porter au mal les mêmes conséquences qu'au bien. Il était aussi fortement enclin à regarder en face les choses pénibles, qu'Arthur l'était à en détourner les yeux. Il avait de plus cet orgueil soup-

çonneux qui se tient en garde et qu'éprouve souvent l'homme pauvre en présence du riche.

« C'est trop tard, pour cela, monsieur. Un homme devrait faire des sacrifices pour s'empêcher de commettre le mal : mais maintenant les sacrifices ne remédieront pas à ce qui est. Quand les gens ont eu leurs sentiments blessés à mort, on ne peut les guérir par des faveurs.

— Des faveurs ! dit Arthur indigné ; non ; comment pouvez-vous supposer que je pense à cela ? Mais les Poyser ? M. Irwine me dit que les Poyser ont l'intention de quitter la maison où ils ont vécu tant d'années, plusieurs générations. Ne voyez-vous pas, comme M. Irwine, que si on peut les persuader de surmonter le sentiment qui les entraîne ailleurs, il serait beaucoup mieux finalement pour eux de rester à leur ancienne place, au milieu d'amis et de voisins qui les connaissent ?

— C'est vrai, dit Adam froidement. Mais, monsieur, on ne surmonte pas si facilement les répugnances d'autrui. Ce sera dur, sans doute, pour Martin Poyser d'aller dans un lieu nouveau, au milieu de visages étrangers, quand il a été élevé à la Grand'-Ferme, ainsi que son père avant lui ; mais aussi ce serait encore plus pénible de rester, pour un homme qui sent comme lui. Je ne vois pas comment les choses peuvent devenir autres que douloureuses. Il y a une espèce de mal, monsieur, pour lequel il n'y a aucune compensation. »

Arthur resta quelques instants dans le silence. En dépit des autres sentiments qui le dominaient, sa fierté se révoltait à la manière dont Adam le traitait. Ne souffrait-il pas lui-même ? N'était-il pas obligé, lui aussi, de renoncer à ses plus chères espé-

rances ? C'était maintenant comme huit mois avant. Adam forçait Arthur à sentir plus positivement les conséquences irrémédiables de sa conduite ; il lui opposait l'espèce de résistance la plus irritante de toutes pour la nature vive et ardente d'Arthur. Mais sa colère fut calmée par la même influence qui avait éteint celle d'Adam, en le voyant face à face, par les marques de la souffrance sur un visage connu depuis longtemps. Cette lutte intérieure céda bientôt devant la pensée qu'il devait beaucoup supporter de la part d'Adam, qui avait tant souffert à cause de lui ; mais il y eut un léger accent de reproche et de dépit enfantin dans sa voix lorsqu'il dit :

« Mais les gens peuvent rendre le mal encore pire par leur conduite peu raisonnable, en écoutant leur colère et en la satisfaisant pour le moment présent, au lieu de penser à l'effet qu'elle peut avoir sur l'avenir.

« Si je devais rester ici et prendre la direction de la propriété, ajouta-t-il bientôt avec encore plus de vivacité, si je me montrais insouciant de ce que j'ai fait et de ce dont j'ai été cause, vous auriez quelque excuse, Adam, pour vous éloigner et en encourager d'autres à le faire. Vous seriez pardonnable alors d'essayer d'aggraver ce mal. Mais quand je vous dis que je pars pour plusieurs années, quand vous savez ce que cela doit être pour moi, comment cela brise tous les plans de bonheur que j'avais formés, il est impossible qu'un homme sensé comme vous puisse croire qu'il y ait quelque motif réel pour que les Poyser refusent de rester. Je sais leur manière de penser au sujet du déshonneur, M. Irwine m'a tout dit ; mais il croit qu'on pourrait leur ôter l'idée qu'ils sont déshonorés aux yeux de leurs voisins, et qu'ils pourraient rester sur mon domaine si vous vouliez vous joindre à lui

dans ses efforts, si vous vouliez rester vous-même et continuer à surveiller les bois comme avant. »

Arthur s'arrêta un instant, puis continua avec plus d'instance :

« Vous savez que vous pouvez faire là un travail qui est utile pour d'autres personnes encore, outre le propriétaire. Et que savez-vous s'ils n'auront pas bientôt un meilleur propriétaire pour lequel vous serez bien aise de travailler ? Si je meurs, mon cousin Tradgett héritera du domaine et prendra mon nom. C'est un bon garçon. »

Adam ne put s'empêcher d'être touché ; il lui était impossible de ne pas sentir que c'était la voix de cet Arthur au cœur honnête et chaleureux que naguère il avait aimé et dont il avait été fier ; mais il ne pouvait se défaire de souvenirs plus récents. Il restait silencieux ; cependant Arthur vit sur ses traits une réponse qui l'engagea à persister avec toujours plus d'instance.

« Et puis si vous vouliez parler aux Poyser, si vous vouliez en raisonner avec M. Irwine, il a l'intention de vous voir demain, et vous pourriez vous unir à lui pour obtenir d'eux qu'ils restent… Je sais, cela va sans dire, qu'ils ne voudraient accepter aucune faveur de ma part ; je ne veux rien dire de ce genre, mais je suis sûr qu'ils souffriraient moins par la suite. Irwine le pense aussi, et il aura la première autorité sur le domaine, il a consenti à s'en charger. Ils ne seront, en réalité, que sous un homme qu'ils aiment et respectent. Il en serait de même pour vous, Adam ; et ce ne serait que le désir de m'affliger encore plus qui pourrait vous engager à partir. »

Arthur se tut pour un moment, puis dit d'une voix agitée :

« Je n'agirais pas de cette manière envers vous, je le sais, si vous étiez à ma place et que je fusse à la vôtre ; j'essayerais de vous aider à faire tout pour le mieux. »

Adam fit un rapide mouvement sur sa chaise et regarda par terre. Arthur continua :

« Peut-être n'avez-vous jamais rien fait dont vous ayez à vous repentir amèrement toute votre vie, Adam, sinon vous seriez plus généreux. Vous sauriez alors que c'est plus terrible pour moi que pour vous. »

Arthur se leva à ces derniers mots, et s'approchant d'une des fenêtres il regarda au dehors, et tournant le dos à Adam il poursuivit avec ardeur :

« Ne l'ai-je pas aimée aussi, moi ? Ne l'ai-je pas vue hier ? N'emporterai-je pas son souvenir partout avec moi, tout autant que vous ? Et ne pensez-vous pas que vous souffririez bien plus si vous étiez coupable ? »

Il y eut un silence de quelques minutes, car la lutte dans l'esprit d'Adam ne fut pas si aisément décidée. Les caractères faciles, dont les émotions sont peu durables, auront de la peine à comprendre quelle vive résistance intérieure il dut vaincre avant de se lever de sa chaise et de se tourner vers Arthur. Arthur entendit ce mouvement, et en se retournant il rencontra le regard triste mais adouci d'Adam, qui lui dit :

« Ce que vous dites est vrai, monsieur ; je suis dur, c'est dans ma nature. J'ai été trop dur avec mon père quand il se conduisait mal. J'ai été un peu dur pour tout le monde, excepté pour elle ; il me semblait que personne n'en avait assez pitié ; ses souffrances

me pénétraient tellement ! Quand je crus trouver que les gens de la Ferme étaient trop sévères pour elle, je me dis que je ne le serais plus moi-même pour personne. Tout ce que j'ai senti pour elle m'a peut-être rendu injuste envers vous. J'ai su, dans ma vie, ce que c'est que se repentir lorsqu'il est trop tard ; j'ai senti, quand j'ai perdu mon père, que j'avais été trop impitoyable pour lui ; je le sens encore quand je pense à lui. Je n'ai aucun droit d'être sévère pour ceux qui, ayant fait une faute, s'en repentent. »

Adam dit ces mots avec la netteté positive d'un homme résolu à ne rien omettre de ce qu'il se croit engagé à dire ; mais il continua avec plus d'hésitation :

« Je n'ai pas voulu vous toucher la main, monsieur, un jour que vous me l'offriez ; mais si vous le voulez maintenant, quoique je vous l'aie refusé alors… »

La main blanche d'Arthur fut immédiatement vigoureusement étreinte par celle d'Adam, et dans ce mouvement il y eut des deux côtés un puissant élan d'ancienne affection d'enfance.

« Adam, dit Arthur entraîné alors à un aveu complet, cela ne serait jamais arrivé si j'avais su que vous l'aimiez, car ça m'aurait aidé à m'en préserver. J'ai lutté ; je n'ai jamais eu l'intention de lui faire tort. Je vous ai trompé plus tard, et cela a conduit à un mal encore pire ; mais je croyais y être forcé, je pensais que c'était ce que j'avais de mieux à faire. Et dans cette lettre je lui disais de me faire savoir si elle se trouvait dans quelque embarras ; ne croyez pas que je n'eusse pas fait tout ce qui m'était possible. Mais j'ai mal agi dès le commencement, et il en est résulté un mal horrible. Dieu sait que je donnerais ma vie si je pouvais le détruire. »

Ils s'assirent de nouveau en face l'un de l'autre, et Adam dit en tremblant :

« Quel air avait-elle quand vous l'avez quittée, monsieur ?

— Ne me le demandez pas, Adam ; il me semble quelquefois que je vais devenir fou en pensant à ses regards et à ce qu'elle m'a dit, et encore que je n'ai pu obtenir sa grâce complète, — que je n'ai pu lui éviter le sort terrible d'être déportée, — que je ne pourrai rien faire pour elle pendant toutes ces années, et qu'elle peut en mourir sans jamais retrouver encore quelque douceur dans la vie.

— Ah ! monsieur, dit Adam, sentant pour la première fois son chagrin se fondre dans sa commisération pour Arthur, vous et moi penserons souvent à la même chose, lorsque nous serons séparés par une grande distance. Je prierai Dieu de vous venir en aide comme je le prie de me soutenir !

— Mais il y a cette douce femme, — cette Dinah Morris, dit Arthur en poursuivant le cours de ses pensées et sans savoir quel avait été le sens des paroles d'Adam ; elle dit qu'elle restera avec elle jusqu'au dernier moment, — jusqu'à ce qu'elle parte ; et la pauvre créature s'attache à elle comme si elle y trouvait quelque force. Je pourrais adorer cette femme ; je ne sais ce que je pourrais faire si elle n'était pas près d'elle. Adam, vous la verrez quand elle reviendra ici : je n'ai rien pu lui dire hier, — rien de ce que je pensais d'elle. Dites-lui, continua Arthur en parlant très-vite comme s'il voulait cacher son émotion, et en sortant sa montre et sa chaîne, — dites-lui que je vous ai prié de lui offrir ceci en souvenir de moi, — de l'homme pour lequel elle est une source de consolation quand il pense à... Je sais qu'elle ne tient

nullement à de tels objets, — ou à quoi que ce soit d'autre que je puisse lui donner, pour leur propre valeur — mais elle se servira de cette montre, — je serais content de penser qu'elle s'en sert.

— Je la lui donnerai, monsieur, et je lui rapporterai vos paroles. Elle m'a dit qu'elle reviendrait vers ses parents à la Grand'Ferme.

— Et vous persuaderez les Poyser de rester, Adam, dit Arthur se rappelant le sujet que tous deux avaient oublié dans ce premier retour d'amitié mutuelle. Vous resterez vous-même, et vous aiderez M. Irwine à mener à bien les réparations et les améliorations de la propriété.

— Il y a une chose, monsieur, à laquelle vous ne pensez peut-être pas, dit Adam avec une légère hésitation, et c'est ce qui m'a retenu plus longtemps. Voyez-vous, c'est la même chose pour les Poyser et pour moi ; si nous restons, notre intérêt mondain s'y trouve, et il semblera que pour cette raison nous avons mis de côté tout le reste. Je sais qu'ils auront ce sentiment et je ne puis m'empêcher de le partager un peu moi-même. Quand les gens ont un caractère honorable, indépendant, ils n'aiment pas à faire ce qui peut donner à penser qu'ils ont l'âme basse.

— Mais personne de ceux qui vous connaissent n'aura cette pensée, Adam ; ce n'est point une raison assez forte pour contrebalancer une manière d'agir qui est en réalité plus généreuse, moins égoïste que l'autre. Et on saura, — on fera savoir que vous et les Poyser restez à ma prière. Adam, n'essayez pas de rendre les choses pires pour moi ; je suis assez puni sans cela.

— Non, monsieur, non, dit Adam d'un ton triste et affectueux. Dieu garde que je veuille rendre les choses plus mauvaises pour

vous. J'ai pu désirer le faire dans ma colère, mais c'était lorsque je croyais que vous n'étiez pas assez affecté. Je resterai, monsieur ; je ferai de mon mieux. C'est tout ce que j'ai à penser maintenant, — bien faire mon ouvrage, et tâcher de rendre un peu meilleure dans ce monde la place de ceux qui peuvent en profiter.

— Il faut maintenant nous séparer, Adam. Vous verrez M. Irwine demain, et vous prendrez conseil de lui pour toutes choses.

— Est-ce que vous partez tout de suite, monsieur ? dit Adam.

— Aussitôt que possible, dès que j'aurai pris les arrangements nécessaires. Adieu, Adam. Je me dirai que vous parcourez notre ancien séjour.

— Adieu, monsieur. Dieu vous protège ! »

Ils se touchèrent la main encore une fois, et Adam quitta l'Hermitage en sentant que son chagrin était moins insupportable, maintenant que la haine n'en faisait plus partie.

Dès que la porte fut fermée, Arthur alla retirer de la corbeille aux vieux papiers le petit fichu de soie rose.

Livre 6 · 49

C'était la première après-midi de l'automne de 1801, — plus de dix-huit mois après la séparation d'Adam et d'Arthur à l'Hermitage, — le soleil éclairait la cour de la Grand'Ferme et le dogue s'agitait terriblement, car c'était l'heure de la journée où les vaches sont amenées dans la cour pour les traire l'après-midi.

Rien d'étonnant à ce que ces patientes bêtes courussent en confusion de tous côtés, car le tapage effrayant du dogue se mêlait à des sons éloignés plus effrayants pour elles, tels que le claquement du fouet du charretier, le retentissement de sa voix et le roulement pareil au tonnerre du chariot débarrassé de sa charge dorée et quittant la cour des granges.

Madame Poyser se plaisait à voir traire les vaches, et, quand le temps était doux, elle se tenait ordinairement à cette heure à la porte de la maison, son tricotage en mains, dans une calme contemplation. Elle s'animait d'un intérêt plus vif quand la vicieuse vache rouge, qui avait un jour renversé d'un coup de pied tout un précieux seau de lait, était au moment d'avoir les jambes de derrière liées, pour plus de sûreté.

Ce jour-là cependant madame Poyser n'accordait qu'une attention partagée à l'arrivée du bétail, car elle avait une discussion animée avec Dinah, qui cousait des cols de chemise pour M. Poyser. Elle avait déjà supporté patiemment trois fois la rupture de son fil par Totty, assise à côté d'elle et qui lui tirait le bras, insistant pour qu'elle regardât « Bébé, » c'est-à-dire une grosse poupée de bois sans jambes et avec une longue robe. Totty la caressait et en pressait la tête chauve contre sa belle joue grasse avec grande ferveur. L'enfant est plus âgée d'un peu plus de deux ans depuis que nous l'avons vue pour la première fois, et elle a une robe noire sous son sarrau ; madame Poyser est aussi en habillement noir, ce qui paraît augmenter la ressemblance de famille entre elle et Dinah. À d'autres égards, il y a peu de changement extérieur à remarquer chez nos anciens amis et dans l'agréable salle commune, où brillent toujours le chêne poli et les vases d'étain.

« Je n'ai jamais vu votre semblable, Dinah, disait madame Poyser, quand vous avez mis quelque chose dans votre tête ; on ne peut pas plus vous faire changer qu'un arbre enraciné. Vous direz ce que vous voudrez, mais je ne crois pas que cela soit de la religion ; car, qu'est-ce que le sermon sur la montagne que vous aimez tant à lire aux garçons, si ce n'est de faire ce que nous voudrions que vous fissiez ? Mais si c'était quelque chose de déraisonnable qu'on vous demandât, comme d'ôter votre manteau pour le donner ou de vous laisser frapper au visage, je suis sûre que vous seriez prête à le faire ; ce n'est que lorsqu'on veut exiger quelque chose qui a le sens commun et qui est bon pour vous que vous vous obstinez dans le sens contraire.

— Non pas, chère tante, dit Dinah en souriant légèrement et continuant son ouvrage, je suis sûre qu'un désir de votre part serait une raison pour moi de céder dans tout ce que je ne croirais pas avoir tort de faire.

— Tort ! c'est par trop insupportable. Quel tort y a-t-il, je voudrais bien savoir, à rester avec vos propres amis, qui ne seraient que plus heureux de vous garder et désireux de vous entretenir, lors même que votre travail ne payerait pas et au delà la petite nourriture de moineau que vous prenez et le peu d'étoffe dont vous vous habillez ? Et qui est-ce au monde, je voudrais bien le savoir, que vous ayez l'obligation de soulager et aider, plus que ceux de votre propre chair et sang, plus que moi, la seule tante que vous ayez sur terre, qui suis mise sur le bord de la fosse à chaque hiver qui vient ? Et cette enfant qui est assise à côté de vous, n'aura-t-elle pas le cœur brisé quand vous partirez ? avec ça que le grand-père est mort il y a douze mois, et votre oncle à qui vous manquerez plus que jamais, — pour allumer sa pipe et le

servir. À présent que je puis me fier à vous pour le beurre et que j'ai eu la peine de vous l'enseigner, qu'il y a toute la couture à faire et qu'il me faudra prendre pour ça une fille étrangère de Treddleston, — et tout ça parce qu'il faut que vous retourniez à un monceau de pierres arides sur lequel les corbeaux même passent sans vouloir s'y arrêter !

— Chère tante Rachel, dit Dinah la regardant en face, c'est votre bonté qui vous fait dire que je vous suis utile. Vous n'avez réellement pas besoin de moi à présent, car Nancy et Molly sont habiles à leur ouvrage, et vous êtes en bonne santé maintenant, par la grâce de Dieu ; mon oncle a repris son entrain, et vous avez des voisins et bon nombre d'amis ; quelques-uns viennent causer avec lui presque chaque jour. Certainement je ne vous ferai pas défaut, mais à Snowfield se trouvent des frères et des sœurs dans le dénûment, et qui n'ont aucun des secours qui vous entourent. Je sens que je suis rappelée à retourner vers ceux au milieu desquels ma première existence s'est passée ; je me sens attirée de nouveau vers les montagnes où j'ai eu la grâce de porter la parole de vie aux pécheurs et aux attristés.

— Vous sentez ! oui, dit madame Poyser en ramenant sur Dinah ses regards qui s'étaient portés sur les vaches. C'est toujours la raison que vous me donnez, quand vous avez l'idée de faire quelque chose qui me contrarie. Qu'avez-vous besoin de prêcher plus que vous ne prêchez à présent ? Est-ce que vous n'allez pas, le Seigneur sait où, chaque dimanche prêcher et prier ? et n'avez-vous pas assez de méthodistes à aller voir à Treddleston, si les visages des gens de l'église sont trop beaux pour vous plaire ? N'y a-t-il pas dans cette paroisse des gens que vous tenez sous la main et qui fort probablement se lieront de nouveau avec le vieil

Harry (Satan) dès que vous aurez tourné le dos ? Cette Bessy Cranage, elle se pavanera, je gage, dans quelque nouvelle parure trois semaines après votre départ ; elle ne peut pas plus continuer sa nouvelle route sans vous, qu'un chien ne restera sur ses pattes de derrière quand il n'y a personne pour le surveiller. Mais je suppose que vous n'avez pas grand souci des âmes des gens de ce pays, autrement vous resteriez avec votre tante, car elle n'est pas si bonne que vous ne puissiez l'aider à devenir meilleure. »

Il y avait un certain je ne sais quoi dans la voix de madame Poyser en cet instant, auquel elle ne désirait pas qu'on fît attention ; aussi elle se retourna promptement pour regarder la pendule et dit : « Voyez donc ! c'est le moment de prendre le thé, et si Martin est occupé aux gerbes, il sera bien aise d'en avoir une tasse. Ici, Totty, mon poulet, que je te mette ton chapeau, et puis tu iras voir dans la cour des granges si ton père y est, et tu lui diras de ne pas s'en retourner sans venir prendre une tasse de thé ; tu diras aussi à tes frères de venir. »

L'enfant s'en alla trottant avec son chapeau ballant, tandis que madame Poyser tirait la table de chêne poli et y posait les tasses.

« Vous parlez de ces filles, Nancy et Molly, comme habiles à leur ouvrage, recommença-t-elle ; c'est beau à dire. Elles sont toutes la même chose ; habiles ou non, on ne peut s'y fier si on les perd de vue une seule minute. Il faut constamment avoir l'œil sur elles, si on veut qu'elles ne se détournent pas. Et supposons que je redevienne malade cet hiver, comme je l'ai été l'avant-dernier, qui est-ce qui les surveillera, si vous êtes partie ? Et voilà cette enfant bénie, — bien sûr que quelque chose lui arrivera ! — elles la laisseront tomber dans le feu, ou s'approcher du chaudron

plein de graisse bouillante, ou de quelque autre cause de malheur qui l'estropiera pour la vie, et tout ça par votre faute, Dinah.

— Chère tante, dit Dinah, je vous promets de revenir vers vous cet hiver, si vous êtes malade. Ne pensez pas que je voulusse jamais rester loin de vous, si vous aviez vraiment besoin de moi. Mais, en vérité, il est nécessaire, pour le bien de ma propre âme, que je sorte de cette vie d'aisance et de luxe dans laquelle je jouis de tout en trop grande abondance ; au moins que je m'éloigne pour un peu de temps. Personne que moi ne peut savoir quels sont mes besoins intérieurs et les pièges auxquels je suis le plus exposée. Le désir que vous avez que je reste n'est pas un appel à un devoir auquel je refuse de prêter l'oreille, parce qu'il est opposé à ma propre volonté ; c'est une tentation à laquelle je dois résister, à moins que l'amour de la créature ne vienne comme un nuage se placer entre mon âme et la lumière céleste.

— Cela passe mon entendement de savoir ce que vous voulez dire par l'aisance et le luxe, dit madame Poyser, tout en coupant le pain et le beurre. Il est vrai qu'il y a suffisamment de bonne nourriture à votre disposition, et on ne pourra jamais dire que je n'en fournisse pas assez et de reste ; mais s'il y a par hasard quelque vieux morceau ou croûton que personne ne veuille manger, on est bien sûr que vous le choisissez… Mais voyez ça ! voilà Adam Bede qui entre en portant la petite. Par quel hasard vient-il d'aussi bonne heure ? »

Madame Poyser se dirigea promptement vers la porte, les yeux pleins d'amour, mais le reproche sur les lèvres, pour le plaisir de voir sa mignonne dans cette agréable position.

« Ah ! que c'est mal, Totty ! Des petites filles de cinq ans devraient avoir honte de se faire porter. Vraiment, Adam, elle vous cassera le bras, une aussi grosse fille que ça ; mettez-la par terre ; quelle honte !

— Non pas, dit Adam, je puis la porter avec la main ; je n'ai pas besoin du bras pour ça. »

Totty, l'air aussi indifférent à cette remarque qu'un petit chien blanc et gras, fut posée sur le seuil de la porte, et sa mère donna plus de force à ses reproches par une pluie de baisers.

« Vous êtes surprise de me voir à cette heure de la journée ? dit Adam.

— Oui, mais entrez, dit madame Poyser en lui faisant place ; il n'y a pas de mauvaises nouvelles, j'espère ?

— Non, rien de mauvais, » répondit Adam en s'approchant de Dinah et lui tendant la main. Elle avait posé son ouvrage et s'était levée instinctivement à son approche. Une légère rougeur disparut de ses joues pâles, tandis qu'elle mettait sa main dans celle d'Adam et qu'elle le regardait timidement. « C'est une commission pour vous qui m'amène, Dinah, dit Adam, n'ayant point l'air de s'apercevoir qu'il lui tenait la main tout le temps ; ma mère est un peu indisposée, et elle s'est mis dans la tête que vous vinssiez passer la nuit auprès d'elle, si vous avez cette bonté. Je lui ai dit que je viendrais vous le demander en revenant du village. Elle se donne trop de peine, et je ne puis la persuader de prendre une jeune fille pour l'aider. Je ne sais pas ce qu'il faut faire. »

Adam lâcha la main de Dinah en cessant de parler et il attendait une réponse ; mais, avant qu'elle ouvrît la bouche, madame

Poyser dit :

« Vous voyez bien maintenant ! Je vous ai dit qu'il y avait assez de gens à soulager dans cette paroisse, sans aller plus loin. Voilà madame Bede, qui devient âgée et aussi exposée au mal qu'on peut l'être, et qui veut à peine se laisser approcher par quelqu'un d'autre que vous. Les gens de Snowfield ont eu le temps d'apprendre mieux à présent à se passer de vous qu'elle ne peut le faire.

— Je vais mettre mon chapeau et partir tout de suite, si vous n'avez rien à me demander avant, ma tante, dit Dinah en pliant son ouvrage.

— Oui, je désire vous demander quelque chose. Je désire que vous preniez une tasse de thé, mon enfant ; il est tout prêt ; et vous en prendrez aussi une tasse, Adam, si vous n'êtes pas trop pressé.

— Oui, j'en veux bien une tasse, s'il vous plaît, et ensuite je partirai avec Dinah. Je vais directement à la maison, car j'ai à calculer la valeur d'un lot de bois.

— Tiens, Adam, mon garçon, vous êtes là ? dit M. Poyser en entrant sans habit et ayant très-chaud, suivi des deux garçons aux yeux noirs, lui ressemblant toujours autant que deux petits éléphants à un gros. Comment se fait-il que vous soyez en vue si longtemps avant le moment d'affourager ?

— Je suis venu faire une commission de ma mère, dit Adam. Elle a une de ses vieilles douleurs, et demande que Dinah veuille bien rester auprès d'elle.

— Eh bien, nous nous en priverons un peu de temps pour votre mère, dit M. Poyser. Mais ce ne sera jamais pour personne d'autre après que pour son mari.

— Mari ! dit Marty, qui était à l'époque la plus prosaïque et la plus littérale de l'esprit enfantin. Mais Dinah n'a point de mari.

— Nous en priver ? dit madame Poyser en mettant sur la table un gâteau d'épices, et s'asseyant pour servir le thé. Il faudra bien nous en priver, à ce qu'il paraît, et ce ne sera pas non plus pour un mari, mais pour sa vieille maladie du cerveau. Tommy, qu'est-ce que tu fais à la poupée de ta petite sœur ? pour la faire pleurer, quand elle serait sage, si tu la laissais tranquille. Tu n'auras point de gâteau, si tu fais comme ça. »

Tommy, avec une vraie sympathie de frère, s'amusait à retrousser la robe de Dolly par-dessus sa tête chauve, et offrait son corps tronqué au mépris général, indignité qui perçait le cœur de Totty.

« Que pensez-vous que Dinah ait pu me dire depuis le dîner ? continua madame Poyser en regardant son mari.

— Oh ! je ne suis pas fort pour deviner, dit M. Poyser.

— Eh bien, elle pense retourner à Snowfield, travailler à la filature et s'affamer comme une créature qui n'aurait point d'amis. »

M. Poyser ne trouva pas tout de suite des mots pour exprimer son pénible étonnement ; seulement ses regards se portèrent de sa femme sur Dinah, qui venait de s'asseoir à côté de Totty, comme un boulevard contre les plaisanteries fraternelles, et s'occupait du thé des enfants. S'il avait eu le don de faire des réflexions générales, il aurait remarqué qu'il s'était certainement

opéré un changement chez Dinah, car elle n'avait jamais eu l'habitude de changer de couleur. M. Poyser trouva qu'elle n'en paraissait que plus jolie, avec cette nuance douce, comme celle des pétales de rose de tous les mois. Peut-être cela venait-il de ce que son oncle la regardait si fixement ; mais qui le sait ? car, justement dans cet instant, Adam disait avec un ton calme de surprise :

« Comment ! j'espérais que Dinah était fixée parmi nous pour toujours. Je croyais qu'elle avait abandonné l'idée de retourner dans son ancien pays.

— Vous l'avez cru, dit madame Poyser, et c'est ce qu'aurait pensé toute personne qui n'aurait pas eu la tête à l'envers. Mais je suppose qu'il faut être méthodiste pour savoir ce que fera une méthodiste. Il est difficile de deviner après quoi volent les chauves-souris.

— Mais qu'est-ce que nous vous avons fait, Dinah, que vous vouliez nous quitter ? dit M. Poyser, encore en attente devant sa tasse de thé. C'est presque reprendre votre parole, car votre tante n'a jamais pensé autrement, sinon que vous ne fissiez de cette maison votre chez vous.

— Non pas, mon oncle, dit Dinah en tâchant de rester tout à fait calme. Dès mon arrivée, j'ai dit que c'était seulement pour un temps, aussi long que je pourrais être de quelque utilité à ma tante.

— Bon, et qui est-ce qui a dit que vous eussiez cessé de m'être utile ? dit madame Poyser. Si vous n'aviez pas l'intention de rester avec moi, vous auriez mieux fait de ne jamais venir. Ceux qui

n'ont jamais eu de coussin ne s'aperçoivent pas qu'il leur manque.

— Non, non, dit M. Poyser, qui était opposé aux manières de voir exagérées. Il ne te faut pas parler ainsi ; nous aurions eu bien à souffrir sans elle, il y a eu un an à Notre-Dame ; nous devons en être reconnaissants, qu'elle reste ou non. Mais je ne puis comprendre qu'elle quitte une bonne habitation pour retourner dans un pays où le terrain, pour la plus grande partie, ne vaut pas dix schellings de rente l'acre.

— Mais c'est justement pour cette raison qu'elle veut partir, si tant est qu'elle puisse donner une raison, dit madame Poyser. Elle dit que notre pays est trop confortable, qu'il y a trop à manger et que les gens n'y sont pas assez malheureux. Et puis elle s'en va la semaine prochaine ; je ne puis l'en détourner, quoi que je lui dise. Mais c'est toujours comme ça avec ces personnes au doux visage ; il serait aussi facile d'écraser un sac de plumes que de les persuader par des paroles. Mais je dis, moi, que ce n'est pas de la religion, c'est de l'obstination ; n'est-ce pas, Adam ? »

Adam vit que Dinah était plus troublée qu'il ne l'avait jamais vue pour tout ce qui se rapportait à elle, et, désirant lui venir en aide, s'il le pouvait, il dit en la regardant affectueusement :

« Mais je ne saurai trouver mal quoi que ce soit que Dinah puisse faire. Sans doute que ses pensées valent mieux que nos suppositions, quelles qu'elles puissent être. J'aurais été reconnaissant, si elle avait pu rester au milieu de nous ; mais, si elle trouve bon de partir, je ne voudrais pas l'en empêcher, ou le rendre plus pénible pour elle par des objections. Nous lui devons quelque chose d'autre que cela. »

Comme cela arrive souvent, ces paroles qui devaient lui venir en aide furent de trop en ce moment pour la susceptibilité de sentiments de Dinah. Les larmes lui vinrent aux yeux avant qu'elle pût les cacher, et elle se leva précipitamment, désirant que l'on comprît qu'elle allait mettre son chapeau.

« Mère, pourquoi est-ce qu'elle pleure, Dinah ? dit Totty. Ce n'est pas une petite fille sotte.

— Tu as été un peu trop loin, dit M. Poyser. Nous n'avons pas le droit de l'empêcher d'agir comme il lui convient. Et tu serais joliment fâchée contre moi si je la blâmais dans quoi que ce soit qu'elle fasse.

— Parce que vous le feriez probablement sans motif, dit madame Poyser. Mais il y a de la raison dans ce que je dis ; sans ça je ne le dirais pas. C'est bien facile d'en parler pour ceux qui ne sauraient l'aimer autant que sa propre tante peut le faire. Et moi qui me suis tellement habituée à elle ! Je me sentirai aussi mal à l'aise qu'une brebis qu'on vient de tondre quand elle sera partie. Et penser qu'elle quitte une paroisse où elle est si fort considérée. Voilà M. Irwine qui en fait autant de cas que si c'était une dame, quoiqu'elle soit méthodiste et qu'elle ait cette lubie dans la tête ; Dieu me pardonne de l'appeler ainsi, si j'ai tort de le faire.

— Eh ! dit M. Poyser d'un air de plaisanterie ; mais tu ne dis pas à Adam ce qu'il t'a dit un jour. Voilà ma femme qui disait un jour que la prédication était le seul défaut qu'on pût reprocher à Dinah, et M. Irwine lui dit : « Mais vous ne devez pas lui en faire un crime, madame Poyser ; vous oubliez qu'elle n'a point de mari à qui prêcher. Je répondrais bien que vous faites à Poyser plus d'un bon sermon. » Le pasteur t'y avait pris, ajouta M. Poyser en

riant de bon cœur. Je l'ai raconté à Bartle Massey et il en a bien ri aussi.

— Oui, il ne faut pas grand'chose pour faire rire les hommes quand ils sont assis à se regarder avec la pipe à la bouche, dit madame Poyser. Laissez parler Bartle Massey sur les femmes, et tout le tranchant sera de son côté. Si le coupe-paille était chargé de nous arranger, nous serions bientôt hachées. Totty, mon poulet, monte vers cousine Dinah voir ce qu'elle fait, et donne-lui un gentil baiser. »

Cette commission pour Totty était improvisée comme un moyen de réprimer certains symptômes vers les coins de sa bouche ; car Tommy n'ayant plus de gâteau à attendre soulevait ses paupières avec son index et tournait ses prunelles contre Totty d'une manière qui lui paraissait personnellement désagréable.

« Vous êtes joliment occupé à présent, n'est-ce pas, Adam ? dit M. Poyser. Burge va si mal, qu'avec son asthme il n'est pas probable qu'il puisse encore beaucoup chevaucher par là.

— Oui, nous n'avons pas mal de constructions en train pour le moment ; sans compter les réparations à la propriété et les maisons neuves à Treddleston.

— Je gagerais deux sous que cette nouvelle maison que Burge bâtit sur son morceau de terrain est pour y demeurer lui-même avec Mary, dit M. Poyser. Il désirera bientôt laisser les affaires, j'en suis sûr, et vous demandera de vous charger du tout en lui payant tant par année. Nous vous verrons demeurer sur la colline avant qu'il soit longtemps.

— Eh bien, j'aimerais assez à diriger moi-même l'établissement. Ce n'est pas que je tienne beaucoup à gagner quelque argent de plus ; nous en avons assez et même à mettre de côté, n'étant que nous deux et la mère ; mais j'aimerais pouvoir agir à ma guise ; j'essayerais alors des plans que je ne puis exécuter sans cela.

— Vous allez bien avec le nouvel intendant, je crois ? dit M. Poyser.

— Oui, c'est un homme d'assez bon sens ; il entend la culture, il s'occupe de drainage, et de tout cela parfaitement. Il vous faut aller quelque jour du côté de Stonyshire, voir quels changements ils font. Mais il n'a pas la moindre idée de la construction ; vous rencontrez si rarement un homme qui puisse appliquer ses facultés sur plus d'une chose ; c'est absolument comme s'ils portaient des œillères comme les chevaux, et qu'ils ne puissent rien voir de ce qui est à côté d'eux. Mais quant à M. Irwine, lui, il s'entend en construction mieux que la plupart des architectes ; et pour ce qui est des architectes, qui se posent comme de fameux gaillards, la plupart d'entre eux ne savent pas arranger une cheminée de manière qu'elle ne se dispute pas avec une porte. Mon idée est qu'un constructeur pratique qui a un peu de goût est le meilleur architecte pour les choses ordinaires, et j'ai dix fois plus de plaisir à surveiller un ouvrage quand j'ai moi-même fait les plans. »

M. Poyser écoutait avec un intérêt d'amateur les discours d'Adam sur la construction : mais peut-être cela lui suggéra l'idée que les granges étaient restées un peu longtemps sans l'œil du maître ; car, lorsqu'Adam eut fini de parler, il se leva et dit :

« Bien, mon garçon, je vous dis adieu à présent, car il faut que je retourne à l'ouvrage. »

Adam se leva aussi, car il vit entrer Dinah avec son chapeau sur la tête et un petit panier à la main, précédée par Totty.

« Vous êtes prête, je vois, Dinah, lui dit Adam ; ainsi nous ferons bien de partir, car plus vite je serai à la maison, mieux cela vaudra.

— Mère, dit Totty de son timbre grave. Dinah disait ses prières et elle pleurait bien fort.

— Chut ! chut ! dit la mère ; les petites filles ne doivent pas jaser. »

Sur quoi le père, secoué par un rire silencieux posa Totty sur la table de sapin blanc, et lui dit de l'embrasser. M. et madame Poyser, vous voyez, n'avaient pas des principes d'éducation bien réguliers.

« Revenez demain, si madame Bede n'a pas besoin de vous, dit madame Poyser ; mais vous savez que vous pouvez rester plus longtemps si elle est malade. »

Ainsi, quand on se fut dit adieu, Dinah et Adam quittèrent ensemble la Grand'Ferme.

Livre 6 · 50

Adam n'offrit point le bras à Dinah quand ils furent hors du sentier. Il ne l'avait encore jamais fait, quoiqu'ils se fussent souvent

promenés ensemble ; car il avait observé qu'elle ne marchait jamais bras à bras avec Seth, et il pensait que peut-être ce genre de support ne lui était pas agréable. Ainsi ils cheminaient séparément quoique l'un à côté de l'autre, et la passe serrée du petit chapeau noir de Dinah cachait son visage à Adam.

« Ça ne peut donc vous rendre heureuse de faire de la Grand'-Ferme votre chez vous, Dinah ? dit Adam avec le calme intérêt d'un frère qui ne met point à la chose d'inquiétude personnelle. C'est dommage, quand on voit comme vous êtes aimée.

— Vous savez, Adam, que mon cœur leur appartient autant qu'il m'est possible de les aimer et de leur souhaiter du bien-être. Mais ils n'ont pas besoin de moi pour le moment, leurs chagrins sont calmés, et je me sens appelée à retourner à cette œuvre dans laquelle je trouvais une bénédiction qui m'a manqué dernièrement au milieu de cette abondance de biens terrestres. Je sais que c'est une pensée orgueilleuse de laisser le travail que Dieu nous donne à faire, dans le but de chercher une plus grande bénédiction pour nos propres âmes ; comme si nous pouvions choisir pour nous-mêmes où nous trouverons la plénitude de la présence divine, au lieu de la voir là seulement où elle peut se rencontrer… dans l'amour et l'obéissance. Mais maintenant je crois posséder une indication positive que mon œuvre est ailleurs, du moins pour quelque temps. Dans les années suivantes, si la santé de ma tante venait à décliner, ou si elle avait besoin de moi de quelque autre manière, je reviendrais.

— Vous savez mieux que personne ce que vous avez à faire, Dinah ; je ne crois pas que vous voulussiez contrarier les désirs de parents qui vous aiment, sans en avoir en conscience une bonne et suffisante raison. Je n'ai aucun droit de parler de la peine que

cela me fera ; vous connaissez assez pourquoi je vous mets au-dessus de tous les autres amis que je puis avoir ; et s'il avait dû se faire que vous devinssiez ma sœur et pussiez vivre avec nous pour toujours, je l'aurais regardé comme la plus grande bénédiction qui pût nous arriver maintenant. Mais Seth me dit qu'il n'y a aucun espoir à cela ; vos sentiments ne sont pas les mêmes, et peut être je prends trop sur moi de vous en parler. »

Dinah ne répondit point, et ils firent quelques pas en silence jusqu'à la barrière de pierre ; là, quand Adam eut passé le premier et qu'il se retourna pour donner la main à sa compagne afin de franchir cette marche d'une élévation au-dessus de l'ordinaire, il put voir son visage. Il fut frappé de surprise ; car ces yeux gris-bleu habituellement si doux et graves avaient ce coup d'œil brillant et embarrassé qui accompagne une agitation comprimée, et la légère nuance qu'offraient ses joues quand elle était descendue de sa chambre était devenue un rose foncé. Elle semblait n'être qu'une sœur de Dinah. Adam devint muet de surprise et ne sut que penser, puis il dit :

« J'espère que je ne vous ai pas blessée ou déplu par mes paroles, Dinah ; peut-être ai-je pris trop de liberté. Je n'ai aucun désir différent de ce que vous pensez devoir être le plus convenable ; et j'approuverai même que vous viviez à trente milles de distance si vous le trouvez bon. Je penserai de toute manière tout autant à vous que je le fais maintenant ; car vous êtes liée à ce que je ne puis pas plus m'empêcher de me rappeler que je ne puis arrêter mon cœur de battre. »

Pauvre Adam ! C'est ainsi que les hommes se méprennent. Dinah ne répondit pas sur le moment, mais bientôt elle dit :

« Avez-vous appris quelque nouvelle de ce pauvre jeune homme depuis la dernière fois que nous en avons parlé ? »

Dinah appelait toujours Arthur ainsi ; elle n'avait jamais oublié son image, tel qu'elle l'avait vu dans la prison.

« Oui, dit Adam. M. Irwine m'a lu une partie de la lettre qu'il en a reçue hier. Il est assez certain, pense-t-on, que la paix se fera bientôt, quoique personne ne croie qu'elle dure longtemps ; mais il dit qu'il n'a pas l'intention de revenir chez lui. Il n'en a pas encore le courage ; et il vaut mieux aussi pour d'autres qu'il se tienne éloigné. M. Irwine trouve qu'il a raison de ne pas revenir. C'est une triste lettre. Il s'informe de vous et des Poyser comme toujours. Il y a quelque chose dedans qui me peine beaucoup. « Vous ne pouvez vous imaginer quel vieil individu je me sens, dit-il ; je ne forme plus de projets maintenant. Le mieux pour moi est d'avoir une forte journée de marche ou un combat en perspective. »

— Il est d'un caractère impétueux et il a le cœur chaud comme Ésaü, pour qui j'ai toujours éprouvé une grande pitié, dit Dinah. Cette entrevue entre les frères dans laquelle Ésaü est si aimant et généreux, tandis que Jacob est si craintif et si méfiant, malgré son sentiment de la faveur divine, m'a toujours grandement touchée. En vérité, j'ai quelquefois été tentée de dire que Jacob avait le cœur bas. Mais c'est une de nos épreuves ; nous devons apprendre à discerner ce qui est bien au milieu de beaucoup de choses peu aimables.

— Ah ! dit Adam, je préfère lire ce qui se rapporte à Moïse, dans l'Ancien Testament. Il conduisit à bonne fin une entreprise difficile, et mourut quand d'autres personnes allaient en re-

cueillir les fruits. Un homme doit avoir le courage d'envisager sa vie ainsi, et de penser à ce qui en résultera après qu'il sera parti et mort. Un travail bien et solidement fait est utile et dure ; ne fût-ce que de poser un plancher. Le bon ouvrage satisfait chacun, outre celui qui l'a exécuté. »

Ils étaient tous deux bien aises de parler de sujets qui ne leur fussent pas personnels, et ils continuèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils eussent passé le pont sur le ruisseau des saules ; alors Adam se retourna et dit :

« Ah ! voici Seth. Je pensais bien qu'il serait promptement à la maison. Sait-il que vous partez, Dinah ?

— Oui, je le lui ai dit au dernier sabbat. »

Adam se rappela alors que le dimanche soir Seth était rentré à la maison très-abattu, ce qui était bien peu son habitude depuis le bonheur qu'il avait de voir Dinah chaque semaine. Sa présence semblait depuis longtemps avoir contre-balancé le chagrin de penser qu'elle ne l'épouserait jamais. Ce soir il avait son air habituel de douce rêverie, jusqu'à ce qu'il fût près de Dinah et vît des traces de pleurs à ses paupières et à ses cils délicats. Il jeta un coup d'œil rapide sur son frère ; mais Adam était bien évidemment en dehors du courant d'émotions qui avait agité Dinah ; il avait comme tous les jours son air calme et résigné. Seth ne voulut pas que Dinah vît qu'il eût remarqué l'expression de ses traits, et lui dit seulement :

« Je vous remercie d'être venue, Dinah, car la mère a soupiré tout le jour du désir de vous voir. Ses premières paroles ce matin ont été à votre sujet. »

Quand ils entrèrent dans la chaumière, Lisbeth était assise dans son fauteuil. Elle était trop fatiguée d'avoir préparé le repas du soir, ce qu'elle faisait toujours longtemps d'avance, pour venir comme habituellement à leur rencontre vers la porte, quand elle les entendit s'approcher.

« Viens, mon enfant, te voilà enfin, dit-elle quand Dinah s'approcha d'elle. Qu'est-ce que cela veut dire de me laisser toute une semaine sans venir me voir ?

— Chère amie, dit Dinah en lui prenant la main, vous n'êtes pas bien ? Si je l'avais su plus tôt, je n'aurais pas autant tardé.

— Et comment pourrais-tu l'apprendre si tu ne viens pas ? Les garçons ne savent que ce que je leur dis ; aussi longtemps que vous pouvez remuer le pied ou la main, les hommes pensent que vous êtes en bon état. Mais je ne suis pas si malade, ce n'est qu'un petit refroidissement qui me fait souffrir. Les garçons me tourmentent tellement pour prendre quelqu'un qui puisse faire l'ouvrage, qu'ils me rendent plus malade. Si tu restais avec moi, ils me laisseraient tranquille. Les Poyser n'ont pas autant besoin de tes soins que moi. Mais ôte ton chapeau, que je te voie. »

Dinah s'éloignait, mais Lisbeth la retint ferme pendant qu'elle ôtait son chapeau et la regarda au visage, comme quelqu'un regarde une boule de neige qu'il vient de cueillir, afin de retrouver ses anciennes impressions de pureté et de douceur.

« Que t'est-il arrivé ? dit Lisbeth avec étonnement ; tu as pleuré ?

— Ce n'est qu'un petit chagrin qui passera, dit Dinah, qui ne désirait pas, dans ce moment, s'attirer les remontrances de Lis-

beth en lui annonçant son intention de quitter Hayslope. Vous le connaîtrez bientôt, — nous en parlerons plus tard. Je resterai avec vous cette nuit. »

Lisbeth fut tranquillisée par cette promesse, et elle eut toute la soirée pour parler seule avec Dinah, car il y avait une nouvelle chambre dans la chaumière, construite, vous vous le rappelez, dans l'espérance d'une nouvelle habitante, et c'est là qu'Adam se tenait toujours quand il avait à écrire ou à tracer des plans. Seth y resta aussi pour la soirée, car il savait que sa mère serait bien aise d'avoir Dinah tout à elle.

Cela formait deux jolis tableaux de chaque côté de la cloison. D'une part cette honnête vieille femme aux larges épaules, aux grands traits, avec son mantelet bleu et son mouchoir de toile, dont les yeux au regard voilé et inquiet se dirigeaient continuellement sur le visage de lis et le corps frêle et mince de Dinah vêtue de noir. Puis celle-ci employant sans bruit son utile activité ou s'asseyant tout près du fauteuil de la vieille femme, tenant sa main desséchée et levant les yeux vers elle. Elle savait lui parler un langage qu'elle comprenait bien mieux que la Bible ou le livre d'hymnes. Lisbeth voulut à peine consentir à entendre lire quelque chose ce soir. « Non, non, ferme le livre, dit-elle. Nous causerons. Je voudrais savoir pourquoi tu as pleuré. Aurais-tu des chagrins à toi, comme en ont les autres ? »

De l'autre côté du mur étaient les deux frères, se ressemblant parfaitement malgré leur dissemblance : Adam, les sourcils froncés, les cheveux rudes et le teint vigoureusement coloré, absorbé dans ses calculs ; Seth avec des traits largement accentués, véritable copie de ceux de son frère, mais ayant de légers cheveux bruns ondés et des yeux bleus, rêveurs, qui se tournaient vague-

ment en dehors de la fenêtre, aussi souvent que sur son livre, quoique ce fût un livre nouvellement acheté, — l'Abrégé de la Vie de madame Guyon, par Wesley, ouvrage plein d'intérêt pour lui. Seth avait dit à Adam : « Puis-je t'aider en quelque chose ici ce soir ; je désire ne pas faire de bruit à l'atelier.

— Non, mon garçon, répondit Adam ; il n'y a rien que je ne doive faire moi-même. Tu as ton nouveau livre à lire. »

Et souvent, sans que Seth s'en aperçût, Adam, quand il s'arrêtait après avoir tracé une ligne, regardait son frère avec un doux sourire de bienveillance. Il savait que « le garçon aimait à être assis la tête pleine de pensées dont il ne pouvait rendre aucun compte, qui n'aboutiraient jamais à rien, mais ça le rendait heureux, » et, depuis une année à peu près, Adam devenait chaque jour plus indulgent pour Seth. Ce développement d'une tendresse plus expansive était le résultat du chagrin.

Car Adam, quoique vous le voyiez parfaitement maître de lui-même, travaillant sans cesse et y prenant plaisir par suite d'une disposition innée, n'avait point laissé éteindre son chagrin, ne s'en était point déchargé, comme d'un fardeau temporaire, pour redevenir le même homme qu'auparavant. Quelqu'un de nous agirait-il ainsi ? Dieu l'en préserve. Ce serait une triste conséquence de toutes nos angoisses et de nos luttes, si nous n'y gagnions rien de mieux à la fin, que de nous retrouver toujours semblables ; si nous pouvions revenir aux mêmes attachements aveugles, au blâme orgueilleux, au sentiment léger des souffrances d'autrui, aux commérages frivoles sur les vies humaines passées ; nous retrouver enfin tels qu'avant l'épreuve. Soyons plutôt reconnaissants de ce que, si nos chagrins vivent en nous comme une force indestructible, ils peuvent changer de forme et

passer de la douleur à la sympathie, — ce mot qui exprime seul tout ce qu'il y a de mieux en nous et notre meilleur amour. Ce n'est point que cette transformation de la douleur en sympathie fût déjà complète chez Adam. Il lui restait encore une grande souffrance, qu'il sentait devoir exister aussi longtemps que ses peines à elle seraient non pas seulement un passé, mais un présent qu'il retrouvait chaque matin avec la lumière du jour. Nous nous faisons à la douleur morale aussi bien qu'à celle du corps, sans pour cela cesser de la sentir. Elle devient une habitude de notre vie, et nous n'imaginons plus un état de parfait bien-être comme possible pour nous. Le désir, après l'épreuve, prend plus facilement le caractère de la soumission, et nous sommes satisfaits de notre journée quand nous avons été capables de supporter notre mal en silence et de nous conduire comme si nous ne souffrions pas. C'est à de telles heures que le sentiment que nos vies ont des relations visibles et invisibles au delà de tout ce dont notre moi présent ou futur est le centre, se fortifie comme le fait un muscle sur lequel nous nous appuyons.

Telle était la disposition d'esprit d'Adam, quoique ce fût le second automne passant sur son chagrin. Son travail, comme vous le savez, avait toujours fait partie de sa religion, et depuis tout jeune il avait clairement pensé que faire du bon ouvrage de charpentier était pour lui faire la volonté de Dieu, laquelle se manifestait ainsi pour ce qui le concernait immédiatement. Il ne pouvait plus placer au delà de cette obligation quotidienne de doux rêves concernant un temps de repos dans ce monde de travail, alors même que le devoir retirerait sa cuirasse et son gantelet de fer. Il ne voyait rien pour l'avenir, que des jours de rude labeur, comme ceux qu'il traversait, lui donnant un contentement et une intensité d'intérêt qui augmentaient chaque semaine. L'amour, pensait-

il, ne pourrait jamais être pour lui plus qu'un souvenir vivant, un membre détaché dont on conserve la sensation d'existence. Il ne se doutait pas que la puissance d'aimer prenait tous les jours en lui plus de forces, que ses tristes expériences avaient développé de nouvelles facultés de sentir ; c'étaient autant de fibres vibrantes qui lui rendaient possible, bien plus, nécessaire, le besoin qu'une âme s'attachât à la sienne et se fondît en elle. Toutefois il reconnaissait que l'affection et l'amitié lui étaient plus précieuses que précédemment, — qu'il était plus uni à sa mère et à Seth, et qu'il mettait une satisfaction inexprimable à découvrir ou à chercher quelque chose qui ajoutât à leur bonheur. Il était de même pour les Poyser, — il se passait à peine trois ou quatre jours sans qu'il sentît le besoin de les voir et d'échanger avec eux quelques mots ou regards d'amitié. Il eût probablement agi de même, alors que Dinah n'eût pas été chez eux, et il n'avait fait que dire la plus simple vérité en l'assurant qu'il la mettait au-dessus de tous ses autres amis dans ce monde. Que pouvait-il y avoir de plus naturel ? Car, dans les moments les plus sombres de ses souvenirs, la pensée de Dinah se présentait toujours comme la première lueur ramenant la consolation, et dès les premiers jours de sa présence à la Grand'Ferme, la morne tristesse des habitants s'était changée en une calme soumission. Il en avait été de même dans la chaumière, car elle était venue à chaque moment de liberté consoler et donner du courage à la pauvre Lisbeth, qui avait été frappée d'une crainte l'emportant même sur son habitude de se plaindre, à la vue du visage de son Adam chéri, décomposé par la douleur. Il s'était habitué à ses légers mouvements tranquilles, à ses paroles aimantes pour les enfants quand il allait à la Grand'Ferme, à écouter le son de sa voix comme une musique qui le pénétrait, à penser que tout ce qu'elle disait ou faisait était

parfaitement juste et n'aurait pu être mieux. En dépit de sa sagesse, Adam ne pouvait rien trouver à redire à l'indulgence exagérée qu'elle avait pour les enfants. Ils avaient réussi à convertir Dinah la prêcheuse, devant qui un cercle d'hommes rudes avaient souvent un peu tremblé, en une esclave soumise ; quoique Dinah elle-même fût plutôt honteuse de sa faiblesse et soutînt quelque combat intérieur sur l'abandon qu'elle faisait des préceptes de Salomon. Mais il y avait une chose qui aurait pu être mieux ; elle aurait pu aimer Seth et consentir à l'épouser. Adam était un peu fâché, à cause de son frère, et il ne pouvait s'empêcher d'avoir des regrets en pensant que Dinah, devenue la femme de Seth, aurait rendu leur maison aussi agréable que possible pour tous. Il voyait qu'elle était la seule personne qui eût mis quelque paix dans l'âme de sa mère et qui pût lui procurer le repos dans ses derniers jours.

« Il est étonnant qu'elle n'aime pas ce garçon, s'était dit quelquefois Adam à lui-même ; car chacun croirait qu'il a été fait exprès pour elle. Mais son cœur est tellement possédé d'autres choses ! C'est une de ces femmes qui ne sont nullement portées à désirer un mari et des enfants à elles-mêmes. Elle sent qu'alors elle serait entièrement occupée de sa propre vie, et elle a été tellement habituée à vivre de soins pour les autres, qu'elle ne peut supporter la pensée d'en séparer son cœur. Je vois bien ce qui en est. Elle est d'une autre étoffe que la plupart des femmes : je l'ai déjà vu depuis longtemps. Elle n'est contente que lorsqu'elle vient en aide à quelqu'un, et le mariage gênerait ses habitudes, — c'est vrai. Je n'ai aucun droit de penser que ce serait mieux qu'elle épousât Seth, comme si j'étais plus sage qu'elle ; — ou même que Dieu, qui l'a faite ce qu'elle est ; et c'est une des plus

grandes bénédictions que j'aie reçues de sa bonté, et bien d'autres avec moi, que de l'avoir rencontrée. »

Ce regret intérieur était revenu avec plus de force à l'esprit d'Adam quand il reconnut, à l'expression de Dinah, qu'il l'avait blessée en faisant allusion à son désir qu'elle eût accepté Seth, et il s'efforça d'exprimer plus vivement sa confiance dans la justesse de sa détermination, — sa résignation même à la voir s'éloigner d'eux et cesser de faire partie de leur vie autrement que par la mémoire, si cette séparation était volontaire de sa part. Il était sûr qu'elle savait quel prix il mettait à la voir continuellement, — et à lui parler avec la certitude d'avoir un grand souvenir en commun. Il n'était pas possible qu'elle vît autre chose qu'une affection désintéressée et du respect dans l'assurance qu'il lui donnait d'approuver son départ ; cependant il lui restait dans l'esprit le sentiment pénible de ne s'être pas très-bien expliqué, — et qu'en quelque sorte Dinah ne l'eût pas parfaitement compris.

Dinah s'était bien certainement levée un peu avant le soleil le matin suivant, car elle était déjà descendue vers les cinq heures. Seth aussi, car, en raison du refus obstiné de Lisbeth d'avoir quelque femme pour l'aider dans la maison, il avait appris à se rendre lui-même, comme disait Adam, « très-expert dans le ménage, » afin d'éviter à sa mère une trop grande fatigue. Et j'espère que vous ne le trouverez pas trop peu viril, pas plus que vous ne le diriez du vaillant colonel Bath lorsqu'il faisait du gruau pour sa sœur malade. Adam, qui avait veillé tard à écrire, dormait encore, et ne devait pas probablement, comme le disait Seth, « être en bas » avant le moment du déjeuner. Quoique Dinah fût venue souvent voir Lisbeth pendant ces dix-huit mois, elle n'avait jamais couché à la chaumière depuis cette nuit qui suivit la mort de

Thias, où, vous vous le rappelez, Lisbeth fit l'éloge de ses mouvements adroits et donna même son approbation, modifiée, à la soupe qu'elle avait préparée. Mais dans ce long intervalle Dinah avait fait de grands progrès dans l'habileté ménagère, et ce matin, Seth l'aidant, elle s'occupa à amener toute chose à un état de propreté et d'ordre qui aurait pu satisfaire sa tante Poyser elle-même. La chaumière en avait besoin, car le rhumatisme de Lisbeth l'avait forcée à abandonner ses anciennes habitudes chéries d'épousseter et de frotter. Quand la cuisine fut à son goût, Dinah alla dans la nouvelle chambre, où Adam avait écrit la veille, pour s'assurer si elle devait être balayée et essuyée. Elle ouvrit la fenêtre pour laisser entrer l'air frais du matin et le parfum de l'églantier. Les brillants rayons du soleil levant entouraient d'une auréole son visage pâle et ses cheveux châtains clairs tandis qu'elle agissait en chantant à voix très-basse, semblable à un doux murmure d'été auquel vous devez prêter une oreille très-attentive. C'était un des hymnes de Charles Wesley :

Source d'inépuisable amour, éternel rayon de lumière divine, dans lequel brille la gloire du Père, en bas sur la terre et plus haut dans les cieux. Jésus ! repos du voyageur fatigué, rends-moi ton joug facile à porter. Arme mon cœur de force et de patience, d'amour sans tache et de crainte salutaire. Apaise mes passions tumultueuses, dis à mon cœur tremblant : « Sois rassuré ! » Ton pouvoir est ma force et ma forteresse ; car toutes choses obéissent à la volonté souveraine !

Elle posa le balai et prit l'époussette, et si vous aviez jamais visité le ménage de madame Poyser, vous sauriez comment cet aide se conduisait dans les mains de Dinah, comme il pénétrait dans les plus petits recoins et sur chaque rebord, en vue ou non,

comme il passait et repassait autour de chaque traverse de chaise, autour de chaque pied, dessous et dessus tout ce qui était sur la table, jusqu'à ce qu'il en vînt aux papiers, règles et autres instruments d'Adam, près du pupitre ouvert. Dinah épousseta jusque-là, puis hésita, en les regardant d'un œil timide. Il était pénible de voir quelle quantité de poussière s'y trouvait. En ce moment, elle crut entendre les pas de Seth devant la porte ouverte, à laquelle elle tournait le dos, et lui dit en élevant la voix :

« Seth, votre frère sera-t-il fâché si je touche à ses papiers ?

— Oui, très-fâché, si on ne les remet pas à leur bonne place, » dit une forte voix de basse, qui n'était point celle de Seth.

Ce fut comme si Dinah avait mis par mégarde la main sur une corde vibrante ; elle fut prise d'un violent tremblement, puis elle sentit ses joues rougir, et, sans oser se retourner, resta immobile, malheureuse de ne pouvoir souhaiter le bonjour d'une manière amicale. Adam, remarquant qu'elle ne se retournait point pour voir qu'il souriait, eut peur qu'elle ne prît au sérieux sa fâcherie et s'approcha d'elle, en sorte qu'elle fut obligée de le regarder.

« Comment ! vous me croiriez méchant chez moi, Dinah ? dit-il en souriant.

— Non, répondit-elle en levant des yeux timides, pas du tout. Mais cela pourrait vous faire perdre du temps de trouver vos papiers mélangés ; et même Moïse, le plus doux des hommes, se fâchait quelquefois.

— Allons donc, dit Adam en la regardant avec affection, je vais vous aider à les ôter et à les remettre en place, et comme cela il

n'y aura rien de dérangé. Vous devenez tout à fait la propre nièce de votre tante pour la régularité, à ce que je vois. »

Ils commencèrent ce petit travail ensemble, mais Dinah ne s'était pas encore assez remise pour faire aucune remarque, et Adam la regardait avec un certain malaise. Dinah, pensait-il, semblait en quelque manière le désapprouver depuis peu ; elle n'était plus aussi bienveillante et franche à son égard. Il aurait aimé qu'elle le regardât et éprouvât le même plaisir que lui à faire ce petit travail amusant. Mais Dinah ne le regardait pas ; il lui était facile d'éviter de voir le visage de cet homme de haute stature, et, quand enfin il n'y eut plus de poussière à enlever, et plus d'excuse pour lui à s'arrêter près d'elle, il ne put y tenir plus longtemps et lui dit d'un ton d'intercession :

« Dinah, avez-vous quelque raison d'être fâchée contre moi ? Ai-je dit ou fait quelque chose pour vous faire mal penser de moi ? »

Cette question la surprit et la soulagea en donnant un nouveau cours à ses pensées. Elle le regarda cette fois tout à fait fixement et presque les larmes aux yeux, et lui dit :

« Oh ! non, Adam ! comment avez-vous pu le croire ?

— Je ne pourrais supporter que vous n'eussiez pas pour moi la même amitié que je sens pour vous, dit Adam. Et vous ne savez pas la valeur que j'attache à pouvoir penser à vous, Dinah. C'est ce que je voulais dire hier, quand j'ai dit que je serais satisfait, même de votre départ, si vous le jugiez convenable. Je voulais exprimer que, penser à vous a tant de prix pour moi, que je devais accepter et ne pas murmurer, si vous jugez convenable de vous

éloigner. Vous savez combien il m'en coûte de me séparer de vous, Dinah ?

— Oui, cher ami, dit Dinah tremblante, mais essayant de parler avec calme, je sais que vous avez pour moi le cœur d'un frère, et nous serons souvent ensemble par la pensée ; mais en ce moment je suis alanguie par toutes sortes de tentations ; vous ne devez pas y faire attention. Je me sens appelée à quitter mes parents pour quelque temps ; c'est une épreuve, et la chair est faible. »

Adam vit qu'il lui était pénible d'être obligée de répondre.

« Je vous peine en parlant de cela, Dinah ; je n'en dirai plus rien. Allons voir si Seth a préparé le déjeuner maintenant. »

C'est une scène bien simple, lecteur. Mais il est presque certain que vous aussi avez été amoureux, peut-être même plus d'une fois, quoique vous ne teniez pas à le dire à toutes les dames, vos amies. S'il en est ainsi, vous ne trouverez pas ces mots de peu de valeur. Ces regards timides, ces légers tremblements par lesquels deux âmes humaines s'approchent peu à peu, comme deux petits courants d'eau pluviale qui hésitent avant de s'unir en un seul, vous ne trouverez pas, dis-je, ces choses plus triviales que vous ne trouvez vulgaires les premiers signes de l'approche du printemps, quoiqu'ils ne soient qu'une chose impalpable et indescriptible répandue dans l'air, dans le chant des oiseaux et dans le plus imperceptible bourgeonnement des branches de haies. Ces légères paroles et ces regards font partie du langage de l'âme ; et le plus beau, je crois, est composé de mots peu imposants, tels que « lumière, son, étoiles, musique, » mots qui, en réalité, ne valent pas la peine qu'on les regarde ou

qu'on les écoute pour eux-mêmes, plus que « copeaux ou sciure ; » c'est seulement parce qu'ils se trouvent être les représentations de quelque chose d'une grandeur et d'une beauté inexprimables. Je suis de l'opinion que l'amour est aussi une grande et belle chose, et si vous me l'accordez, les plus petits signes qui l'indiquent ne seront point des copeaux ou de la sciure ; ils seront plutôt comme ces mots « lumière et musique, » qui agitent les fibres longtemps vibrantes de votre mémoire, et enrichissent votre présent de ce que vous avez de plus précieux dans le passé.

Livre 6 · 51

L'attaque de rhumatisme de Lisbeth ne pouvait être assez sérieuse pour retenir Dinah une seconde nuit loin de la Grand'-Ferme, puisqu'elle était décidée à quitter sa tante dans si peu de temps, et vers le soir les amis devaient se séparer. « Pour longtemps ! » avait dit Dinah, car elle avait fait part à Lisbeth de sa résolution.

« Alors ce sera pour toute ma vie, et je ne te reverrai plus, dit Lisbeth. Pour longtemps ! Je n'ai pas à vivre pour longtemps. Et je me trouverai mal, je serai malade, que tu ne pourras point venir vers moi, et je mourrai en te désirant. »

Cela avait été la note fondamentale de ses doléances de toute la journée, car Adam n'était pas à la maison, et elle n'avait mis aucunes bornes à ses lamentations. Elle avait tourmenté la pauvre Dinah en répétant et revenant toujours à la même question ; pourquoi fallait-il qu'elle partît ? et en refusant d'accepter des raisons qui ne lui paraissaient que des caprices et de la

« contrariété ; » et, bien plus, « qu'elle ne voulût pas prendre un des garçons » et devenir sa fille.

« Tu n'as pas pu t'arranger avec Seth, dit-elle ; il n'est pas assez habile pour toi peut-être, mais il aurait été très-bon ; il est aussi adroit que possible à faire les choses pour moi quand je ne suis pas bien, et il aime autant la Bible et les chapelles que tu les aimes toi-même. Mais peut-être aimerais-tu mieux un mari qui ne fût pas de la même façon que toi ; le ruisseau rempli n'a pas soif de la pluie. Adam aurait fait ton affaire, j'en suis sûre, et il en viendrait à t'aimer bien assez, si tu voulais rester. Mais il est aussi roide qu'une barre de fer ; on ne peut le plier autrement que comme il l'entend. Ce serait un fameux mari pour laquelle que ce fût, si estimé et si habile qu'il est. Et il y en a peu qui aimeraient comme lui ; cela me fait du bien rien que de regarder les yeux de ce garçon, quand il est gracieux pour moi. »

Dinah essayait d'échapper aux regards rapprochés et aux questions de Lisbeth, en trouvant quelque petit travail de ménage qui la tînt en mouvement, et aussitôt que Seth arriva le soir, elle mit son chapeau pour s'en aller. Dinah fut très-émue en disant ce dernier adieu, et encore plus lorsqu'elle se retourna pendant sa route à travers les prés, et qu'elle vit la vieille femme arrêtée à la porte et la suivant du regard jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'un point pour sa vue, voilée par les années. « Que le Dieu d'amour et de paix soit avec eux ! » fut la prière de Dinah, lorsqu'elle se retourna à la dernière barrière pour jeter encore un regard. « Donne-leur des joies proportionnées aux jours où tu les as affligés et aux années où ils ont connu le malheur. C'est ta volonté que je me sépare d'eux : que ma volonté soit toujours soumise à la tienne ! »

Lisbeth rentra enfin dans la maison et s'assit dans l'atelier à côté de Seth, occupé à assembler quelques petits morceaux de bois tournés, qu'il avait apportés du village, pour en faire une boîte à ouvrage, destinée à Dinah, qu'il voulait lui offrir avant son départ.

« Tu la reverras dimanche avant qu'elle s'en aille, furent ses premiers mots. Si tu étais bon à quelque chose, tu la ramènerais dimanche soir avec toi, pour que je la voie encore.

— Non, mère ; Dinah reviendrait bien certainement, si elle le jugeait convenable. Je n'aurais pas besoin de l'y engager. Elle pense que ce serait te déranger inutilement de venir seulement pour te redire adieu.

— Elle ne s'éloignerait jamais, je sais, si Adam pouvait l'aimer et l'épouser ; mais tout va à contre-sens, » dit Lisbeth dans un mouvement d'impatiente vexation.

Seth s'arrêta un moment et leva les yeux sur la figure de sa mère en rougissant légèrement. « Comment ! t'a-t-elle dit quelque chose de ce genre, mère ? demanda-t-il en baissant la voix.

— Dit ? non, elle n'a rien dit. Il n'y a que les hommes qui doivent attendre que les gens disent les choses pour les découvrir.

— Bien, mais qu'est-ce qui te le fait penser, mère ? Qu'est-ce qui t'a mis ça dans la tête ?

— Il ne s'agit pas de ce qui s'est mis dans ma tête ; ma tête n'est pas si vide pour que ça y pût entrer, si cela n'était pas. Je sais qu'elle l'aime, comme je sais que le vent vient par cette porte,

et c'est assez. Et il pourrait vouloir l'épouser, s'il savait qu'elle l'aime, mais il n'y pensera jamais, si quelqu'un ne l'aide. »

La supposition de sa mère, au sujet des sentiments de Dinah à l'égard d'Adam, n'était pas une idée tout à fait nouvelle pour Seth ; mais ses derniers mots l'alarmèrent, dans la crainte qu'elle ne voulût elle-même ouvrir les yeux d'Adam. Il n'était pas sûr des sentiments de Dinah, et il croyait l'être de ceux d'Adam.

« Non, mère, non, dit-il avec instance, tu ne dois pas penser à parler de cela à Adam. Tu n'as pas le droit de juger de ce que sent Dinah, si elle ne te l'a pas dit, et cela ne ferait que du mal de raconter cela à Adam. Il a beaucoup de reconnaissance et d'affection pour elle ; mais il n'a aucune pensée à son égard qui l'engageât à en faire sa femme, et je ne crois pas que Dinah voulût l'épouser non plus. Je ne suppose pas qu'elle veuille se marier du tout.

— Eh ! fit Lisbeth avec impatience, tu penses ainsi, parce qu'elle n'a pas voulu de toi. Elle ne t'épousera jamais ; tu ferais aussi bien de désirer qu'elle prît ton frère. »

Seth fut blessé. « Mère, dit-il d'un ton de reproche, ne juge pas ainsi de moi. Je serais aussi reconnaissant de l'avoir pour sœur que toi de l'avoir pour fille. Je ne songe plus à moi dans cette affaire, et je le prendrai mal, si tu le redis encore.

— Bien, bien ; alors tu ne dois pas me contrarier en disant que les choses ne sont pas, quand elles sont.

— Mais, mère, tu ferais tort à Dinah en disant à Adam ce que tu penses d'elle. Ça ne ferait que du mal, car ça mettrait Adam

mal à l'aise, s'il n'a pas le même sentiment pour elle. Et je suis joliment sûr qu'il ne sent rien de ce genre.

— Eh ! ne me dis pas ce dont tu es sûr ; tu ne connais rien à cela. Pourquoi va-t-il constamment chez les Poyser, s'il ne désire pas la voir ? Il y va deux fois quand il avait l'habitude d'y aller une. Peut-être ne sait-il pas qu'il a besoin de la voir ; il ne sait pas que je mets du sel dans sa soupe ; mais il s'apercevrait bien vite s'il n'y en avait pas. Il ne pensera jamais à se marier, si on ne lui en donne l'idée, et, si tu avais quelque amitié pour ta mère, tu le mettrais au fait, et tu ne laisserais pas Dinah s'éloigner de mes yeux, quand je pourrais l'avoir pour qu'elle me donne un peu de consolation avant que j'aille reposer près de mon vieux homme, sous l'épine blanche.

— Non, mère, non, ce n'est pas manque de tendresse pour toi ; mais j'agirais contre ma conscience, si je prenais sur moi de dire ce que peut penser Dinah. Et, de plus, je crois que ce serait faire offense à Adam que de lui parler de mariage, et je te conseille de ne pas le faire. Tu peux te tromper tout à fait au sujet de Dinah ; elle-même, j'en suis assez sûr, d'après ce qu'elle m'a dit au sabbat dernier, n'a aucune intention de se marier.

— Eh ! tu es aussi contrariant que tout le reste. Si c'était quelque chose que je ne voulusse pas, ça serait bientôt fait. »

Lisbeth se leva du banc sur ces paroles et sortit de l'atelier, laissant Seth très-inquiet qu'elle n'allât troubler l'esprit d'Adam au sujet de Dinah. Il se consola bientôt en réfléchissant que, depuis le chagrin d'Adam, Lisbeth avait été trop timide vis-à-vis de lui pour lui parler sur des matières de sentiment, et qu'elle n'oserait guère approcher de ce sujet, le plus délicat de tous. Mais si

cela était, il espérait qu'Adam ne ferait pas grande attention à ce qu'elle dirait.

Seth avait raison de croire que Lisbeth serait retenue par sa crainte ; et pendant les trois jours suivants, les moments où elle eut l'occasion de parler à Adam furent trop rares et trop courts pour qu'elle en eût la tentation. Mais dans ses longues heures de solitude elle ruminait ses pensées de regret au sujet de Dinah, jusqu'à ce qu'elles atteignissent presque ce point de force indomptable où elles sont prêtes à s'élancer brusquement de leur retraite cachée. Et le dimanche matin, quand Seth fut parti pour la chapelle de Treddleston, une dangereuse occasion vint se présenter.

Le dimanche matin était le temps le plus heureux de toute la semaine pour Lisbeth ; comme il n'y avait de service à l'église d'Hayslope que l'après-midi, Adam restait toujours à la maison, ne faisant pas autre chose qu'une lecture, occupation de laquelle elle osait se hasarder à l'interrompre. De plus, elle préparait toujours un meilleur dîner qu'à l'ordinaire pour ses fils, très-fréquemment pour Adam seul avec elle, Seth étant souvent absent tout le jour. L'odeur du rôti devant un feu clair dans la cuisine bien propre, son Adam chéri, assis près d'elle dans ses meilleurs habits, ne faisant rien de très-important, en sorte qu'elle pouvait lui passer la main dans les cheveux si ça lui plaisait, et le voir la regarder et lui sourire, tandis que Gyp, presque jaloux, plantait son museau entre eux deux, tout cela faisait le paradis terrestre de la pauvre Lisbeth.

Le livre qu'Adam lisait le plus souvent le dimanche matin était sa grosse Bible à images, et ce matin-là elle était ouverte devant lui sur la table de sapin blanc dans la cuisine, car il y restait, mal-

gré le feu, parce qu'il savait que sa mère aimait à l'avoir avec elle, et que c'était le seul jour de la semaine où il pût satisfaire ce désir. Vous auriez eu du plaisir à voir Adam lisant sa Bible. Il ne l'ouvrait jamais les jours de travail, mais il y venait comme à un livre qui donne du repos, lui servant d'histoire, de biographie et de poésie. Il avait une main passée entre les boutons de son gilet, et l'autre prête à tourner les feuillets. Dans le cours d'une matinée vous auriez vu bien des changements sur sa figure. Quelquefois ses lèvres remuaient comme pour articuler : c'était quand il arrivait à un discours qu'il pouvait s'imaginer proférer lui-même, tel que le discours au peuple, de Samuel mourant. D'autres fois ses sourcils se relevaient, et les coins de sa bouche tremblaient un peu de quelque triste sympathie ; quelque chose, peut-être, comme la rencontre du vieil Isaac avec son fils, le touchait vivement. Quelquefois, en lisant le Nouveau Testament, un air très-solennel se peignait sur son visage, et de temps en temps il remuait la tête en sérieux assentiment, ou levait la main et la laissait retomber. Quelque autre matin, quand il lisait les livres apocryphes, qu'il aimait beaucoup, les paroles bien tranchées du fils de Sirach amenaient un sourire de plaisir, quoiqu'il se donnât parfois la jouissance de différer d'opinion avec l'écrivain apocryphe, car Adam connaissait parfaitement les articles de foi, comme cela convient à un fidèle de l'Église établie.

Lisbeth, dans les moments où son dîner ne requérait pas ses soins, s'asseyait toujours en face de lui et le regardait, jusqu'à ce qu'elle ne pût résister plus longtemps à s'approcher et lui faire une caresse pour attirer son attention. Ce matin, il lisait l'Évangile selon saint Matthieu, et sa mère était restée quelques minutes debout près de lui, caressant ses cheveux qui étaient plus unis qu'à l'ordinaire, et regardant les grandes pages, silencieuse-

ment intriguée du mystère des lettres. Elle était encouragée à continuer cette caresse, parce que, lorsqu'elle s'était approchée de lui, il s'était renversé sur le dossier de sa chaise en la regardant avec affection et en lui disant : « Vraiment, mère, tu as l'air singulièrement contente ce matin. Eh ! Gyp veut que je le regarde ; il ne peut souffrir de penser que c'est toi que j'aime le mieux. » Lisbeth ne dit rien, parce qu'elle avait trop de choses à dire. Puis vint un nouveau feuillet à tourner, et il y avait une image, celle de l'ange assis sur la grande pierre qui avait été roulée loin du sépulcre. Cette image occupait une grande place dans la mémoire de Lisbeth, car elle y avait pensé en voyant Dinah pour la première fois ; et Adam n'eut pas plutôt tourné la page et relevé le livre de côté pour qu'ils pussent voir l'ange, qu'elle dit : « La voilà ! c'est Dinah. »

Adam sourit, et, regardant plus attentivement le visage de l'ange, dit :

« Ça lui ressemble un peu ; mais Dinah est plus jolie, je trouve.

— Eh bien, alors, si tu la trouves si jolie, pourquoi ne l'aimes-tu pas ? »

Adam la regarda avec surprise.

« Pourquoi, mère, penses-tu que je ne fasse pas le plus grand cas de Dinah ?

— Mais, dit Lisbeth effrayée de son propre courage et sentant pourtant qu'elle avait rompu la glace et que l'eau devait couler quoi qu'il arrivât, à quoi sert de faire cas des choses qui sont à

trente milles de distance ? Si tu l'aimais, tu ne la laisserais pas partir.

— Mais je n'ai aucun droit de l'en empêcher, si elle le trouve bon, dit Adam en regardant son livre comme s'il désirait continuer sa lecture. Il prévoyait une série de lamentations n'aboutissant à rien. Lisbeth se rassit sur la chaise en face de lui, en disant :

— Mais elle ne le trouverait pas bon si tu n'étais pas si contrariant. Lisbeth n'osait pas encore se hasarder au delà d'une phrase vague.

— Contrariant ? mère, dit Adam en la regardant avec quelque anxiété. Qu'ai-je fait ? Que veux-tu dire ?

— C'est que tu ne veux jamais regarder à rien, ni penser à rien, qu'à tes chiffres et à tes livres, dit Lisbeth presqu'en pleurant. Et crois-tu que tu puisses continuer comme ça toute ta vie, comme si tu étais un homme de bois ? Et que feras-tu quand ta mère ne sera plus là et qu'il n'y aura personne pour avoir soin que tu trouves un peu de bonne nourriture le matin ?

— Mais qu'as-tu dans l'esprit ? mère, dit Adam ennuyé de ces lamentations. Je ne puis comprendre ce que tu as en vue. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour toi et que je ne fasse pas ?

— Eh ! oui, il y a quelque chose. Tu pourrais faire que j'eusse quelqu'un pour me soulager un peu, m'aider quand je suis malade, et avoir de la bonté pour moi.

— Eh bien, mère, de qui est-ce la faute s'il n'y a pas une servante dans la maison pour te soulager ? Ce n'est pas par ma volonté que tu as trop d'ouvrage à faire. Nous pouvons supporter

cette dépense, je te l'ai dit assez souvent. Ce serait beaucoup mieux pour nous.

— Eh ! à quoi sert de parler de servante quand tu penses à quelque fille venant du village ou de Treddleston, que je n'ai jamais vue de ma vie ? J'aimerais mieux m'étendre moi-même dans mon cercueil avant ma mort que d'avoir de ces gens-là pour m'y mettre. »

Adam se tut et essaya de continuer sa lecture. C'était la plus grande sévérité qu'il pût montrer à sa mère un dimanche matin. Mais Lisbeth était allée trop loin maintenant pour s'arrêter, et, après une minute à peine de tranquillité, elle recommença.

« Tu pourrais bien facilement savoir qui je voudrais avoir près de moi. Il n'y a pas beaucoup de gens que j'envoie chercher pour venir me voir, je pense. Et tu as assez souvent été la chercher.

— Je sais que tu penses à Dinah, mère. Mais il ne sert de rien de te mettre dans l'esprit ce qui ne peut pas arriver. Si Dinah désirait rester à Hayslope, il n'est pas probable qu'elle quittât la maison de sa tante où on la regarde comme une fille, et où elle a, pour la retenir, plus d'attachements que chez nous. Si elle avait pu épouser Seth, c'eût été une grande bénédiction ; mais les choses ne peuvent pas s'arranger comme nous le voudrions dans cette vie. Il faut te faire à l'idée que tu dois te passer d'elle.

— Non, je ne puis arranger mon esprit à ça, quand je vois qu'elle est justement faite pour toi ; et rien ne me fera croire que Dieu ne l'a pas faite et envoyée ici exprès pour toi. Qu'est-ce que ça fait qu'elle soit méthodiste ? Cela passera peut-être avec le mariage. »

Adam se renversa sur sa chaise et regarda sa mère. Il comprit maintenant à quoi elle avait voulu en venir dès le commencement de la conversation. C'était un désir déraisonnable, impraticable, comme elle n'en avait jamais témoigné ; mais il ne put s'empêcher d'être ému par une idée si entièrement nouvelle. Le point principal, toutefois, était de chasser cette idée de l'esprit de sa mère aussi promptement que possible.

« Mère, dit-il avec gravité, tu as parlé follement. Ne me fais plus entendre de telles choses. Il n'est pas bien de jaser de ce qui ne peut être. Dinah ne veut pas se marier : elle a mis son cœur à un genre de vie différent.

— C'est probable, dit Lisbeth avec impatience ; c'est probable qu'elle ne veut pas se marier quand ceux qu'elle voudrait bien épouser ne veulent pas la demander. Je ne me serais pas mariée non plus si ton père ne m'avait jamais demandée ; et elle t'aime tout autant que j'ai jamais aimé Thias, mon pauvre homme. »

Le sang envahit le visage d'Adam, et pour quelques instants il ne sut pas bien où il se trouvait ; sa mère et la cuisine avaient disparu, et il ne voyait que la figure de Dinah tournée de son côté. C'était comme une résurrection de ses joies éteintes. Mais il se réveilla bientôt de ce rêve par un triste frisson, car c'eût été absurde à lui de croire ce que disait sa mère : il ne pouvait y avoir aucun motif à ses paroles. Il était fortement porté à lui exprimer ses doutes, peut-être pour faire ressortir des preuves, si elle en avait à lui présenter.

« Pourquoi dis-tu de telles choses, mère, quand tu n'as aucun fondement pour les soutenir ? Tu ne sais rien qui te donne le droit de parler ainsi.

— Il n'y a rien non plus qui me donne le droit de dire que la saison change, quoique ce soit la première chose que je sente en me levant le matin. Dinah n'a pas d'amour pour Seth, je suppose, n'est-ce pas ? Elle ne veut pas l'épouser, lui ? Mais je sais bien voir qu'elle ne se conduit pas avec toi comme avec Seth. Elle n'éprouve rien de plus quand Seth s'approche d'elle que si c'était Gyp ; mais elle est toute tremblante quand tu t'assieds à côté d'elle à déjeuner et que tu la regardes. Tu crois que ta mère ne sait rien ; mais elle était au monde avant que tu fusses né.

— Mais comment peux-tu être sûre que ce tremblement annonce de l'amour ? dit Adam avec inquiétude.

— Eh ! qu'est-ce que cela annoncerait d'autre ? Tu es bien fait pour être aimé, car, où trouverait-on un homme plus franc, plus habile que toi ? Et qu'est-ce que cela fait, qu'elle soit méthodiste ? Ce n'est qu'un peu de souci dans la soupe. »

Adam avait enfoncé les mains dans ses poches et regardait le livre qui était sur la table, sans en voir une seule lettre. Il tremblait comme un chercheur d'or qui voit de puissants indices, mais qui aperçoit au même moment des chances décevantes. Il ne pouvait se fier aux suppositions de sa mère ; elle avait vu ce qu'elle désirait voir. Et cependant, cependant… aujourd'hui qu'on lui suggérait cette pensée, il se rappelait une quantité de choses, petites, de peu de valeur, légères comme les rides que crée sur l'eau une brise imperceptible, et qui toutes lui paraissaient confirmer les paroles de sa mère.

Lisbeth remarqua qu'il était ému. Elle continua :

« Et tu verras comme tu seras malheureux quand elle sera partie. Tu l'aimes plus que tu ne penses. Tes yeux la suivent par-

tout, comme ceux de Gyp te suivent. »

Adam ne put rester tranquille plus longtemps. Il se leva, prit son chapeau et sortit.

Le soleil brillait, ce soleil du commencement de l'automne, que nous sentirions n'être pas celui de l'été, lors même que nous ne verrions pas de teintes jaunes sur le tilleul et le châtaignier ; ce soleil du dimanche, qui représente mieux le repos à l'homme qui travaille ; ce soleil du matin, qui laisse encore la rosée cristalline sur les fils délicats de la Vierge à l'ombre des haies touffues.

Adam avait besoin de cette calme influence ; il était étonné de la manière impérieuse dont cette pensée nouvelle de l'amour de Dinah s'était emparée de lui, tellement qu'il faisait céder tout autre sentiment devant le désir ardent de savoir si cette supposition était fondée. Il lui paraissait singulier que, jusqu'à ce moment, la possibilité qu'ils pussent s'aimer n'eût jamais traversé son esprit, et que maintenant tous ses souhaits se portassent avec ardeur vers cette espérance ; il n'avait pas plus de doutes ou d'hésitation sur ce qu'il désirait que l'oiseau qui dirige son vol vers le point d'où vient la lumière du jour. Ce soleil du dimanche d'automne le calma, non pas en le préparant à accepter une déception, si sa mère ou lui-même s'étaient mépris à l'égard des sentiments de Dinah, mais par un doux encouragement à espérer. L'amour de Dinah était si semblable à cette paisible lumière, qu'il les confondait ensemble et croyait à l'un comme à l'autre. Sa première passion, loin d'être affaiblie par les souvenirs qui la rattachaient à Dinah, en était plutôt sanctifiée. Bien plus, son amour pour elle était né de ce passé : c'était le midi de son matin.

Mais Seth, serait-il peiné ? Bien peu ; car il avait l'air entièrement satisfait depuis quelque temps, et il n'y avait point en lui de penchant à la jalousie égoïste ; il n'en avait jamais éprouvé de la préférence de sa mère pour Adam. Mais soupçonnait-il quelque chose de ce dont parlait sa mère ? Adam était impatient de le savoir, car il pensait pouvoir mieux se fier à l'observation de Seth qu'à celle de Lisbeth. Il fallait qu'il pût le voir avant de rencontrer Dinah ; et dans cette pensée il retourna à la chaumière et dit à sa mère :

« Est-ce que Seth t'a dit quand il rentrerait à la maison ? Reviendra-t-il pour dîner ?

— Oui, mon fils ; il reviendra, par extraordinaire. Il n'est pas allé à Treddleston. Il est allé à quelque autre endroit de prêche et de prière.

— Tu n'as aucune idée du côté où il est allé ?

— Non ; mais il va souvent à la commune. Tu sais mieux ce qu'il fait que moi. »

Adam aurait désiré aller à la rencontre de Seth ; mais il dut attendre, se promener dans les champs les plus près et tâcher de l'apercevoir le plus tôt possible. Ce ne serait pas avant une heure, car Seth n'arriverait à la maison que peu de temps avant le dîner. Adam ne pouvait se remettre à sa lecture, et il marcha lentement le long du ruisseau, ayant l'air préoccupé de visions qui n'étaient ni le ruisseau ou les saules, ni les champs ou les nuages. De temps en temps il en était distrait par la surprise que lui causaient la force et la douceur de ce nouvel amour, à peu près comme celle qu'on éprouve à la certitude d'avoir acquis une puissance nouvelle dans un art laissé de côté pendant un certain

temps. Comment se fait-il que les poètes aient dit tant de belles choses sur notre premier amour et si peu sur celui qui vient plus tard ? Leurs premiers poèmes sont-ils les meilleurs ? ou ne sont-ce pas plutôt ceux qui naissent de pensées plus mûres, d'une plus grande expérience et d'affections plus profondes ? La voix argentine de l'enfant a son charme printanier, mais un homme doit donner des notes plus riches et plus puissantes.

Enfin Seth parut à une barrière éloignée et son frère se hâta d'aller à sa rencontre. Il fut surpris, et pensa qu'il était arrivé quelque chose d'extraordinaire ; mais l'expression d'Adam, quand il fut près de lui, disait assez qu'il n'y avait rien d'alarmant.

« Où es-tu été ? dit Adam.

— Je suis allé à la commune, dit Seth. Dinah a prêché la parole à une petite réunion d'auditeurs chez Pierre-à-Soufre, comme on l'appelle. Ces gens de la commune ne vont presque jamais à l'église ; mais ils veulent bien aller écouter Dinah. Elle a parlé ce matin avec beaucoup de force sur le texte. « Je ne suis pas venu pour appeler les justes, mais pour inviter les pécheurs à la repentance. » Et il y a eu une petite scène intéressante. Les femmes pour la plupart y apportent leurs enfants ; mais aujourd'hui il y avait un robuste petit garçon de trois ou quatre ans, à tête frisée, que je n'avais jamais vu avant. Il était aussi sot que possible au commencement pendant que je faisais la prière et lors du chant ; mais quand nous nous sommes tous assis et que Dinah a commencé de parler, ce petit être est resté subitement immobile comme une borne, la regardant bouche béante : tout d'un coup il échappe à sa mère et court vers Dinah, dont il tire la robe comme un petit chien pour qu'elle fasse attention à lui. Alors Dinah l'a

pris sur ses genoux et a continué de parler ; il a été aussi sage que possible, puis s'est endormi, et sa mère pleurait en le voyant.

— C'est dommage qu'elle ne devienne pas mère de famille elle-même, dit Adam, avec l'amour qu'elle a pour les enfants. Crois-tu qu'elle soit décidée à ne pas se marier, Seth ? Crois-tu que rien ne puisse changer sa résolution ? »

Il y avait quelque chose de particulier dans le ton de son frère qui fit que Seth lui jeta un regard à la dérobée avant de répondre.

« Il me siérait mal de dire que rien ne pourrait la changer. Mais si tu penses à moi, j'ai abandonné toute idée qu'elle pût jamais être ma femme. Elle m'appelle son frère et cela me suffit.

— Mais penses-tu qu'elle pût jamais aimer assez quelqu'un pour consentir à l'épouser ? dit Adam presque avec timidité.

— Eh bien, dit Seth après quelque hésitation, cette idée m'a souvent traversé l'esprit ces jours derniers ; mais Dinah ne se laissera jamais entraîner par l'amour de la créature en dehors du sentier qu'elle croit que Dieu lui a tracé. Si elle ne pense pas être en cela dirigée par lui, ce n'est pas une femme à se laisser dominer par une affection. Et elle a toujours paru convaincue d'être clairement appelée à travailler pour prendre soin des autres, sans se faire à elle-même une demeure terrestre.

— Mais à supposer, dit Adam sérieusement, à supposer qu'il se trouvât un homme qui la laissât libre d'agir de même sans la gêner en rien, elle pourrait faire tout ce qu'elle fait maintenant aussi bien étant mariée qu'en étant isolée. D'autres femmes de son espèce se sont mariées, c'est-à-dire, pas tout à fait de son es-

pèce, mais des femmes qui prêchaient et secouraient les malades et les affligés. Par exemple, madame Fletcher dont elle a parlé. »

Une nouvelle lumière avait éclairé Seth. Il se retourna, et posant la main sur l'épaule d'Adam, lui dit : « Voudrais-tu l'épouser, toi, frère ? »

Adam eut l'air indécis sous le regard interrogateur de Seth et dit : « Cela te ferait-il de la peine s'il arrivait qu'elle me fût plus attachée qu'à toi ?

— Pas du tout, dit Seth avec chaleur ; comment pourrais-tu le croire ? Ai-je si peu partagé tes chagrins que je ne pusse partager tes joies ? »

Il y eut un silence de quelques moments tandis qu'ils marchaient, puis Seth dit :

« Je n'avais aucune idée que tu eusses jamais pensé à l'avoir pour femme.

— Mais, puis-je y penser ? dit Adam ; que crois-tu ? La mère est cause que je sais à peine où je suis avec ce qu'elle m'a dit ce matin. Elle prétend être sûre que Dinah a pour moi des sentiments plus qu'ordinaires, et consentirait à m'accepter. Mais j'ai peur qu'elle ne parle sans fondement. Je désirerais savoir si tu as observé quelque chose.

— C'est un point délicat, dit Seth, et j'ai peur de me tromper : outre cela, je n'ai aucun droit de me mêler de ce que les autres sentent s'ils ne veulent pas le dire eux-mêmes. » Seth s'arrêta.

« Mais tu pourrais le lui demander, dit-il après. Elle n'a point été offensée de ma demande ; et tu as plus de droit que je n'en

avais, si ce n'est que tu ne fais pas partie de la société. Mais Dinah n'est pas de l'avis de ceux qui la ferment strictement à d'autres qu'aux membres. Elle ne craint pas d'y faire entrer ceux qui sont dignes d'être admis dans le royaume de Dieu. Quelques-uns des frères de Treddleston sont mécontents d'elle à cause de cela ?

— Où sera-t-elle le reste du jour ? dit Adam.

— Elle m'a dit qu'elle ne quitterait pas la Ferme aujourd'hui, parce que c'est le dernier sabbat qu'elle y passe, et qu'elle veut lire dans la grosse Bible avec les enfants. »

Adam pensa, mais sans le dire : « Alors j'irai cette après-midi : car si je vais à l'église, mes pensées seront avec Dinah pendant tout le service. On chantera l'antienne sans moi aujourd'hui. »

Livre 6 · 52

Il était environ trois heures lorsque Adam entra dans la cour de la Ferme et réveilla Alick et les chiens de leur sieste du dimanche. Alick lui dit que tout le monde était à l'église, excepté la jeune mam'selle, ainsi qu'il appelait Dinah ; ce qui ne contraria point Adam, le « tout le monde » étant assez large pour comprendre même Nancy, la laitière, dont le travail urgent ne permettait pas toujours la présence à l'église.

Le silence était complet ; les portes étaient toutes fermées, et même les pierres et canaux paraissaient plus tranquilles qu'à l'ordinaire. Adam entendait le son agréable de l'eau coulant de la

fontaine, le seul bruit qu'il y eût ; il frappa à la porte légèrement, comme cela était convenable dans ce calme général.

La porte s'ouvrit et Dinah se présenta à lui ; elle rougit fortement de surprise en voyant Adam à cette heure où elle savait qu'il allait régulièrement à l'église. Hier il lui aurait dit sans aucune difficulté : « Je suis venu pour vous voir, Dinah ; je savais que le reste de la famille était sorti. » Mais aujourd'hui quelque chose l'empêcha de le dire, et il lui tendit la main en silence. Ni l'un ni l'autre ne parla, quoique tous deux désirassent pouvoir le faire ; Adam entra et ils s'assirent. Dinah prit la chaise qu'elle venait de quitter ; elle était à l'angle de la fenêtre, près d'une table sur laquelle se trouvait un livre fermé ; elle resta assise parfaitement tranquille, regardant les petits fragments de charbon enflammé dans la grille reluisante. Adam s'était placé en face d'elle sur la chaise à trois coins de M. Poyser.

« Votre mère n'est pas redevenue malade, j'espère, Adam, demanda Dinah se remettant. Seth m'a appris ce matin qu'elle était bien portante.

— Non, elle a bon courage aujourd'hui, dit Adam, heureux de remarquer ces signes d'émotion chez Dinah à sa vue, mais se contenant.

— Il n'y a personne à la maison, vous voyez ; mais vous attendrez. Quelque chose sans doute vous a empêché d'aller à l'église aujourd'hui.

— Oui, dit Adam, qui s'arrêta avant d'ajouter : Je pensais à vous ; c'est ce qui en est cause. »

Adam sentait que cet aveu était bien gauche et précipité ; mais il croyait que Dinah devait comprendre ce qu'il voulait dire. La franchise de ces paroles fit qu'elle les interpréta de suite comme un renouvellement de regrets fraternels au sujet de son départ, et elle répondit tranquillement :

« Ne vous faites ni inquiétudes ni craintes à mon égard, Adam. J'ai de tout plus qu'il ne m'est nécessaire à Snowfield. Et mon esprit est tranquille, car je ne cherche pas à suivre mes propres désirs en partant.

— Mais si les choses étaient différentes, dit Adam avec hésitation, si vous saviez des choses que peut-être vous ignorez maintenant… »

Dinah le regarda d'un air d'attente curieuse ; mais au lieu de continuer il prit une chaise qu'il plaça près du coin de table où elle était assise. Elle fut étonnée et effrayée, et l'instant après ses pensées se reportèrent sur le passé : y avait-il quelque chose qu'elle ne connût pas, concernant les infortunés absents ? Adam la regarda ; il était si doux de contempler ces yeux qui laissaient voir l'oubli d'elle-même par leur inquiète interrogation, que, pour un moment, il oublia qu'elle attendait qu'il parlât.

« Dinah, dit-il soudain en lui prenant les deux mains, je vous aime de tout mon cœur et de toute mon âme. C'est vous que j'aime le plus après Dieu qui m'a créé. »

Les lèvres et les joues de Dinah pâlirent et elle trembla violemment sous le coup de cette joie inattendue. Ses mains que tenait Adam étaient d'un froid de mort. Elle ne pouvait les retirer parce qu'il les pressait.

« Ne me dites pas que vous ne pouvez m'aimer, Dinah. Ne me dites pas que nous devons nous séparer et vivre éloignés l'un de l'autre. »

Les larmes tremblaient dans les yeux de Dinah et coulèrent avant qu'elle pût répondre. Mais elle parla d'une voix calme et basse.

« Oui, cher Adam, nous devons nous soumettre à une autre volonté. Nous devons nous séparer.

— Pas si vous m'aimez, Dinah ; non, pas si vous m'aimez, dit Adam passionnément. Dites-moi, dites-moi si je puis être pour vous plus qu'un frère ! »

Dinah se soumettait trop entièrement à la volonté de Dieu pour essayer d'atteindre à un but en cachant quelque chose. Elle commençait à se remettre du premier choc de son émotion, et elle regarda Adam d'un air simple et sincère en lui disant :

« Oui, Adam, mon cœur est fortement attiré vers vous, et ma propre volonté, si je n'avais point d'indication évidente contraire, me ferait trouver mon bonheur à être près de vous et m'occuper de vous continuellement. Mais je craindrais d'oublier de me réjouir ou de pleurer avec d'autres ; bien plus, je craindrais d'oublier la Présence divine et de ne chercher d'autre amour que le vôtre. »

Adam ne parla pas immédiatement. Ils restaient à se regarder dans un délicieux silence, car la première sensation d'un amour mutuel repousse toutes les autres pensées ; elle absorbe l'âme tout entière.

« Alors, Dinah, dit enfin Adam, comment peut-il y avoir quelque chose qui s'oppose à ce que nous nous appartenions l'un à l'autre et à ce que nous passions notre vie ensemble ? Qui a mis ce grand amour en nos cœurs ? Peut-il y avoir quelque chose de plus saint ? Car nous pouvons demander à Dieu d'être toujours avec nous, et nous nous aiderons mutuellement en toute chose bonne. Je ne penserai jamais à me placer entre Dieu et vous, en disant que vous ne deviez pas faire ceci ou cela. Vous suivrez votre conscience tout autant que vous le faites maintenant.

— Oui, Adam, je sais que le mariage est un saint état pour ceux qui y sont véritablement appelés et n'ont pas d'autre route tracée ; mais, depuis mon enfance jusqu'à ce jour, j'ai été dirigée dans un autre sentier ; toute ma paix et ma joie me sont venues de n'avoir point de vie à moi, point de besoins, point de désirs pour moi-même, et à vivre seulement en Dieu et pour celles de ses créatures dont il m'a donné de partager les joies et les tristesses. Ces années ont été pleines de bénédictions pour moi, et je sens que si je venais à écouter une voix qui me fît sortir de ce chemin, ce serait me détourner de la lumière qui m'a éclairée, et que je serais livrée à l'obscurité et au doute. Nous ne pourrions nous sanctifier mutuellement, Adam, s'il y avait des doutes en mon âme et si je regrettais, quand il serait trop tard, cette meilleure part qui m'avait une fois été donnée et que j'aurais repoussée.

— Mais si un nouveau sentiment a pris place en votre âme, Dinah, et si vous m'aimez assez pour désirer être plus près de moi que d'autres personnes, n'est-ce pas un signe qu'il est convenable que vous changiez votre genre de vie ? L'amour ne la sanctifie-t-il pas autant que toute autre chose pourrait le faire ?

— Adam, mon esprit est plein de doutes à cet égard, car maintenant, depuis que vous m'avez dit votre grand attachement pour moi, ce qui était clair s'est de nouveau obscurci à mes yeux. Avant, je sentais que mon cœur était trop puissamment attiré vers vous, et que le vôtre ne m'appartenait point ; votre pensée me dominait tellement, que mon âme n'avait plus sa liberté et se trouvait enchaînée à une affection terrestre, ce qui me rendait inquiète et attentive à ce qui pourrait advenir de moi. Car, dans toute autre affection, je n'avais demandé que peu ou point de retour ; mais mon cœur commençait à désirer ardemment un amour égal de votre part. Et je ne doutais nullement que je ne dusse résister à cette grande tentation ; alors il m'était clairement ordonné de m'éloigner.

— Mais à présent, chère, chère Dinah, à présent que vous savez que je vous aime bien plus que vous ne m'aimez… c'est tout différent. Vous ne penserez plus à partir ; vous resterez pour être ma femme chérie, et je remercierai Dieu, comme je ne l'ai encore jamais fait, de m'avoir donné la vie.

— Adam, il m'est difficile d'être sourde à… vous savez que cela m'est difficile ; mais un grand doute pèse sur moi. Il me semble comme si vous me tendiez les bras et m'appeliez à partager une vie facile, d'accord avec mes propres désirs, tandis que Jésus, l'Homme des douleurs, se tiendrait à ma droite et me montrerait les pécheurs, les souffrants et les affligés. C'est là ce que j'ai vu et revu bien souvent, lorsque j'étais assise dans le calme et l'obscurité, et une grande frayeur s'est emparée de moi à la pensée d'endurcir mon cœur, de devenir égoïste et de ne plus porter volontiers la croix du Rédempteur. »

Dinah avait fermé les yeux, et un léger frisson la parcourut. « Adam, continua-t-elle, vous ne voudriez pas que nous cherchassions le bonheur dans quelque infidélité à la lumière qui est en nous ; vous ne trouveriez pas cela un bonheur. Nous n'avons en ceci qu'une même pensée.

— Oui, Dinah, répondit tristement Adam ; je ne suis point homme à vous presser jamais contre votre conscience. Mais je ne puis abandonner l'espoir que vous viendrez à voir différemment. Je ne crois point que de m'aimer pût vous endurcir le cœur ; ce n'est qu'ajouter à ce que vous avez été avant, au lieu d'en rien retrancher, car il me semble qu'il en est du bonheur comme de l'affliction. Plus nous les connaissons, mieux nous pouvons comprendre ce qu'est ou pourrait être la vie des autres, en sorte que nous n'en devenons que plus tendres et désireux de les secourir. Plus un homme a de connaissances, mieux il fera son ouvrage, et savoir sentir est une espèce de connaissance. »

Dinah restait silencieuse ; ses yeux contemplaient quelque chose qu'elle seule pouvait voir. Adam continua à plaider sa cause.

« Et vous pourrez agir presque autant que vous le faites maintenant. Je ne vous demande point de venir à l'église avec moi le dimanche ; vous pourrez aller vers ceux qu'il vous conviendra d'enseigner, car, tout en préférant moi-même l'église, je ne mets point mon âme au-dessus de la vôtre, comme s'il vous valait mieux écouter mes paroles que votre conscience. Vous pourriez tout autant venir en aide aux malades, et vous auriez plus de moyens pour les soulager ; vous seriez au milieu de tous vos amis qui vous chérissent ; vous pourriez les aider et seriez une bénédiction pour eux jusqu'à leur dernier jour. Certainement, Dinah,

vous vivriez aussi près de Dieu que si vous étiez solitaire et loin de moi. »

Dinah ne répondit pas de quelque temps. Adam lui tenait toujours les mains en la regardant avec une tremblante anxiété, lorsqu'elle tourna sur lui ses regards graves et aimants et lui dit d'une voix plutôt triste :

« Adam, il y a de la vérité dans ce que vous dites, et il y a plusieurs servantes de Dieu qui ont plus de force que moi, et ont le cœur assez large pour s'occuper en outre de leurs maris et de leurs proches. Mais je n'ai pas la confiance qu'il en fût de même pour moi, car, depuis que mon affection pour vous a dépassé la mesure, j'ai eu moins de paix et de joie en Dieu ; j'ai senti comme un partage en mon cœur. Pensez à ce qu'il en est de moi, Adam ; cette vie que j'ai menée depuis mon enfance, est comme un pays de bénédiction que j'aurais habité, et si j'écoute la voix qui m'appelle dans un autre que je ne connais pas, je ne puis m'empêcher de craindre que mon âme ne regrette plus tard cette bénédiction que j'aurais abandonnée ; et, dans le doute, il ne peut y avoir d'amour parfait. Il faut que j'attende une direction plus claire ; il faut que je me sépare de vous et que nous nous soumettions entièrement à la volonté divine. Il nous est quelquefois demandé de déposer sur l'autel nos affections les plus justes et les plus naturelles. »

Adam n'osa pas continuer son plaidoyer, car le ton de Dinah ne laissait voir ni caprice ni manque de sincérité. Mais il souffrait et ses yeux s'humectèrent en la regardant.

« Mais peut-être reviendrez-vous pour me rendre heureux… en me faisant comprendre que vous vous rapprochez de moi pour

ne plus nous séparer, Dinah ?

— Il faut nous soumettre, Adam. Avec le temps notre devoir nous sera indiqué plus clairement. Il se peut qu'une fois rentrée dans ma première vie, je voie toutes ces nouvelles pensées et espérances s'évanouir, comme n'ayant jamais existé. Alors je saurai que le mariage n'est point ma vocation. Mais nous devons attendre.

— Dinah, dit tristement Adam, vous ne pouvez m'aimer autant que je vous aime, autrement vous n'auriez aucune hésitation. Mais c'est naturel, car je ne suis pas aussi bon que vous. Je ne puis douter qu'il ne soit bien à moi d'aimer ce que Dieu m'a donné de plus parfait à connaître.

— Non, Adam ; il me semble que mon amour pour vous n'est point médiocre, car mon cœur attend vos paroles et vos regards comme le petit enfant cherche le secours et la tendresse auprès du protecteur dont il dépend. Si votre pensée avait peu d'empire sur moi, je ne craindrais point qu'elle ne devînt une idole dans le temple. Mais vous m'encouragerez, vous ne m'empêcherez point d'essayer d'obéir jusqu'au bout.

— Sortons, Dinah, et promenons-nous ensemble au soleil. Je ne dirai rien qui puisse vous troubler. »

Ils sortirent et se promenèrent du côté des champs où ils devaient rencontrer la famille revenant de l'église. « Prenez mon bras, Dinah, » lui dit Adam, et elle le prit. Ce fut le seul changement dans leur manière d'être, depuis la dernière promenade qu'ils avaient faite ensemble. Mais la tristesse de son prochain départ et l'incertitude du résultat ne pouvaient priver Adam d'une grande douceur en sachant que Dinah l'aimait. Il pensa

qu'il resterait à la Grand'Ferme toute la soirée. Il désirait être près d'elle aussi longtemps que possible.

« Tiens, tiens ! voilà Adam avec Dinah, dit M. Poyser en ouvrant la barrière du Clos de Ferme la plus éloignée. Je ne pouvais comprendre pourquoi il n'était pas à l'église. Voyons, ajouta le bon Martin après un moment, que penses-tu qui vienne de me passer par la tête ?

— Quelque chose qui n'en était pas bien loin, car c'est justement sous notre nez : vous voulez dire qu'Adam aime Dinah.

— Tiens ! en avais-tu jamais eu l'idée avant ?

— Certainement que je l'ai eue, dit madame Poyser, qui ne voulait jamais, autant que possible, être prise au dépourvu. Je ne suis pas de celles qui peuvent voir le chat dans la laiterie sans comprendre pourquoi il y est venu.

— Tu ne m'en as jamais dit un mot !

— Je ne suis pas comme un épouvantail à claquets pour les oiseaux, obligé de faire du cliquetis toutes les fois que le vent souffle dessus. Je puis garder pour moi mes jugements, quand il n'est pas nécessaire d'en parler.

— Mais Dinah n'en voudra rien, crois-tu ?

— Non, dit madame Poyser, n'étant point assez sur ses gardes contre la possibilité d'une surprise ; elle n'épousera jamais personne, si ce n'est un méthodiste qui soit perclus.

— Ce serait pourtant une jolie chose s'ils se mariaient, dit Martin, penchant sa tête de côté comme jouissant de cette nouvelle idée. Cela te ferait plaisir aussi, n'est-ce pas ?

— Ah ! certainement. Je serais sûre alors qu'elle ne me quitterait pas pour retourner à son Snowfield, à trente milles d'ici au moins, quand je n'ai pas une créature à voir, sinon des voisines qui n'ont aucune parenté avec moi, et pour la plupart des femmes telles que j'aurais honte de montrer mon visage si mes ustensiles de laiterie étaient comme les leurs. Il peut bien y avoir du beurre fort au marché. Je serais bien aise de voir la pauvre créature établie comme une femme chrétienne, avec un toit à elle sur sa tête, et nous la fournirions bien de linge et de plumes, car elle vient dans mon cœur tout de suite après mes propres enfants. L'on se sent plus tranquille quand elle est dans la maison, car on pourrait croire que sa vertu blanchit les péchés des autres.

— Dinah, dit Tommy, courant en avant à sa rencontre, mère dit que vous n'épouserez jamais qu'un perclus méthodiste. Quelle niaiserie ! » commentaire après lequel Tommy saisit Dinah des deux bras, en dansant à côté d'elle avec une démonstration d'amitié peu commode.

— Vraiment, Adam, vous nous avez manqué pour le chant aujourd'hui, dit M. Poyser. Comment cela s'est-il fait ?

— Je désirais voir Dinah ; elle part sitôt ! dit Adam.

— Ah ! mon garçon, avez-vous quelque manière de la persuader de rester ? Trouvez-lui un bon mari quelque part dans la paroisse. Si vous le faites, nous vous pardonnerons d'avoir manqué l'église. Mais, de toute manière, elle ne part pas avant le souper des moissons, mercredi, et vous y viendrez. Il y aura Bartle Massey et peut-être Craig. Ainsi vous viendrez certainement à sept heures ? La dame ne permet pas un instant de retard.

— C'est bien, dit Adam, je viendrai, si je le peux. Mais je ne puis pas souvent dire d'avance ce que je ferai, car l'ouvrage me retient quelquefois plus que je ne m'y attendais. Vous resterez jusqu'à la fin de la semaine, Dinah ?

— Oui, oui, dit M. Poyser, nous ne voulons point de non.

— Elle n'a pas besoin de se presser, observa madame Poyser. La rareté des vivres durera ; il n'y a pas besoin de se hâter pour aller les cuire. La disette est ce qu'il y a de plus abondant dans ce pays-là. »

Dinah sourit, sans promettre, et ils parlèrent d'autre chose le reste de la promenade ; ils flânèrent au soleil pour regarder paître un grand troupeau d'oies, examiner les gerbes nouvelles et l'étonnante abondance de fruits du vieux poirier. Nancy et Molly s'étaient déjà dirigées promptement vers la maison côte à côte, chacune tenant, soigneusement plié dans son mouchoir de poche, un livre de prières dans lequel elles ne pouvaient lire guère plus que les grandes lettres et les Amen.

Certainement tout loisir paraît de l'activité comparé à une promenade au soleil, à travers champs, au retour de l'église, l'après-midi, telle qu'on en faisait dans ces anciens temps, alors que le bateau glissant sur l'eau dormante du canal était le plus étonnant moyen de locomotion. Le loisir est parti ; il est parti avec les rouets, les chevaux de somme, les voitures lentes et les colporteurs qui étalaient leur marchandise aux portes les après-midi de soleil. De savants philosophes vous diront peut-être que le grand travail de la machine à vapeur est de procurer du loisir à l'humanité. Ne les croyez point ; elle ne crée que le vide pour que la pensée ardente s'y précipite. Même l'oisiveté est active mainte-

nant, active pour l'amusement, curieuse de trains de plaisir, de musées, de littérature périodique, de romans émouvants, même de théories scientifiques et d'investigations à l'aide du microscope. Le vieux Loisir était un personnage tout différent ; il ne lisait qu'une innocente gazette privée d'articles de fond et se trouvait à l'abri de ces émotions périodiques que nous appelons l'heure du courrier. C'était un être contemplatif, à perceptions calmes, peu incommodé par l'hypothèse, heureux de son inaptitude à connaître les causes des choses et préférant les choses elles-mêmes. Il vivait principalement à la campagne, au milieu d'agréables résidences et retraites de famille. Il aimait à flâner au parfum de l'abricotier ou s'abriter sous les ombrages. Il ne connaissait rien des assemblées religieuses de la semaine et n'en pensait pas plus mal du sermon du dimanche, s'il le laissait dormir depuis le texte jusqu'à la bénédiction. Il préférait le service de l'après-midi, parce que les prières étaient plus courtes, et n'avait nulle honte de le dire. Car il avait une conscience facile, agréable et large, pouvant supporter une forte quantité de bière ou de porto ; les doutes, les scrupules et les aspirations relevées ne l'avaient point rendue délicat. La vie n'était point pour lui une tâche, mais une sinécure. Il avait de l'or dans ses poches, mangeait complaisamment et dormait du sommeil de l'homme sans responsabilité, car n'avait-il pas rempli ses devoirs en allant à l'église les dimanches après-midi ?

Bon vieux Loisir ! ne soyez point sévère envers lui et ne le jugez point d'après nos lois modernes : il n'était jamais allé à Exeter-Hall, n'avait jamais entendu de prédicateur exceptionnel, ni lu de traités philosophiques sur l'époque actuelle.

Livre 6 · 53

En retournant chez lui, le mercredi soir, vers six heures, Adam vit de loin le dernier chargement d'orge s'acheminer vers les portes de la Grand'Ferme, et entendit le chant de Moisson rentrée s'élever et s'abaisser comme une vague. De plus en plus faibles et adoucis par la distance, ces sons mourants atteignaient encore son oreille, tandis qu'il s'approchait du Nant des Saules. Le soleil descendant à l'ouest éclairait les flancs des vieilles montagnes de Binton, changeant les brebis en brillants points lumineux ; il faisait briller aussi les fenêtres de la chaumière qui scintillaient comme des pierres précieuses. C'était bien assez pour faire penser à Adam qu'il était dans un vaste temple et que ces sons éloignés étaient une musique sacrée. « C'est étonnant, se dit-il, comme ce chant va au cœur et rappelle les cloches funèbres, quoi qu'il parle du temps le plus joyeux de l'année, et de celui où la plupart des hommes sont pleins de reconnaissance. Je suppose qu'il nous est pénible de penser qu'une saison est passée et qu'une chose quelconque est retranchée de notre existence, et il y a la tristesse d'une séparation à la base de toutes nos joies. C'est comme ce que je ressens pour Dinah : je ne serais jamais arrivé à comprendre que son amour pût être la plus grande des bénédictions pour moi, si ce que je considérais comme un bonheur ne m'eût été arraché et enlevé, ne me laissant dans une si grande détresse, que pour que j'implorasse un secours meilleur et plus puissant. »

Il s'attendait à revoir Dinah dans la soirée et en obtenir la permission de l'accompagner jusqu'à Oakburn ; il lui demanderait alors de fixer l'époque où il pourrait aller à Snowfield pour apprendre s'il devait renoncer, comme à tout le reste, à la meilleure

et dernière espérance qu'il avait conçue. Le travail qu'il eut à faire à la maison et son changement de costume firent qu'il ne se mit en marche qu'à sept heures pour la Grand'Ferme, et il n'était pas sûr, qu'avec son pas le plus rapide, il pût y arriver à temps, même pour le rosbif, qui venait après le plum-pudding, car pour l'heure du souper madame Poyser serait ponctuelle.

Quel cliquetis de couteaux, d'assiettes et de vases d'étain lorsque Adam entra dans la cuisine ; mais aucune voix ne se faisait entendre, car l'excellent bœuf rôti, qu'on pouvait manger gratis, était une affaire trop sérieuse à accomplir pour que ces honnêtes agriculteurs se laissassent distraire, même s'ils avaient eu quelque chose à se dire, — ce qui n'était pas le cas ; et M. Poyser, au sommet de la table, était trop occupé à découper pour prendre part à la conversation facile de Bartle Massey ou de M. Craig.

« Ici, Adam, dit madame Poyser qui s'était levée pour voir que Nancy et Molly fissent bien leur service, voici une place qui vous est réservée entre M. Massey et les garçons. C'est une triste affaire que vous n'ayez pu arriver à temps pour voir le pudding pendant qu'il était entier. »

Adam chercha des yeux avec inquiétude une quatrième figure de femme ; mais Dinah ne s'y trouvait pas. Il avait presque peur de s'informer d'elle ; de plus, son attention était réclamée par des compliments de bienvenue, et il conservait l'espérance que Dinah était à la maison, mais peu disposée à se joindre à ces réjouissances la veille de son départ.

C'était un joli coup d'œil qu'offrait cette table avec le gai et rond visage du gros Martin Poyser. Du haut bout où il était placé,

il distribuait à ses domestiques du rôti savoureux, et était satisfait de voir les assiettes vides revenir à la charge. Martin Poyser, quoique ordinairement doué d'un très-bon appétit, oubliait positivement ce soir de manger selon son habitude, — il lui était si agréable de regarder, dans les moments où il cessait de découper, et de voir combien les autres jouissaient de leur souper ! N'étaient-ce pas des hommes qui, tous les jours de l'année, excepté Noël et les dimanches, mangeaient nonchalamment leur dîner froid, sous quelque haie, et buvaient leur bière au goulot de leurs bouteilles, avec plaisir certainement, mais la tête renversée en arrière, d'une manière plus commode pour les canards que pour les bipèdes humains. Martin Poyser comprenait bien quelle saveur de tels hommes devaient trouver à du rosbif chaud et à de la bière fraîchement tirée. Il pencha la tête, tordit la bouche et poussa du coude Bartle Massey en lui faisant observer le demi-idiot Tom Tholer, surnommé Tom le Simple, recevant sa seconde assiette pleine de viande. Un sourire de bonheur envahit les traits de Tom quand on la replaça devant lui, entre son couteau et sa fourchette, qu'il tenait debout comme des cierges sacrés ; mais sa jubilation était trop grande pour ne s'exprimer que par un sourire, — elle éclata l'instant d'après par un « Oh ! oh ! » longtemps prolongé. La grosse personne de Martin Poyser fut ébranlée par son rire silencieux ; il se tourna du côté de sa femme pour voir si elle aussi avait remarqué Tom, et leurs yeux se rencontrèrent avec le même regard joyeux et satisfait.

Tom le Simple était un grand favori à la Ferme, où il jouait le rôle de l'ancien bouffon, et où il compensait ses bévues pratiques par d'heureuses reparties, qui étaient comme le fléau, tombant au hasard, mais n'en écrasant pas moins un insecte de temps à

autre. On le citait fréquemment au moment de la tonte des brebis et pendant les fenaisons.

Excepté à l'égard de Tom, Martin Poyser mettait quelque orgueil dans ses domestiques et ouvriers, pensant avec satisfaction que c'étaient les plus habiles et ceux qui gagnaient le mieux leur paye de tous les ouvriers du domaine. Kester Bale, par exemple, ce vieux à casquette de cuir, le visage sillonné de rides et bruni par le soleil : s'en trouvait-il un seul dans le Loamshire qui connût mieux la « nature » de tout travail agricole ? un de ces ouvriers inestimables qui peuvent non-seulement mettre la main à tout, mais qui excellent en toute chose où ils mettent la main. Je suis obligé de dire que Kester avait un sentiment très-prononcé de sa propre habileté, pour laquelle il professait un véritable respect. C'est lui qui plaçait toujours le chaume sur les meules ; car si quelque chose était son côté fort, c'était bien cela ; et il s'admirait dans cet ouvrage, qu'il revenait souvent contempler, après qu'il y avait mis la dernière main. Kester était un vieux garçon et passait pour avoir des bas remplis d'argent, au sujet desquels son maître lui lançait une plaisanterie chaque soir de paye, pas nouvelle ou intempestive, mais une bonne vieille plaisanterie qui avait souvent servi et qui se conservait bien. « Le jeune maître est un farceur, » remarquait souvent Kester ; car, ayant commencé sa carrière en faisant peur aux corbeaux sous l'avant-dernier Martin Poyser, il ne pouvait cesser de considérer le Martin actuel comme un jeune maître. Je ne crains point de remettre en mémoire le vieux Kester : vous et moi sommes redevables aux mains calleuses de tels hommes, ces mains qui se sont depuis longtemps mélangées à la terre qu'elles avaient si fidèlement cultivée, lui faisant produire le plus possible et n'en retirant eux-mêmes que peu de chose pour leur peine.

Puis, en face du fermier, au bout de la table, était Alick le berger, maître valet, à figure rouge et larges épaules, n'étant point en très-bons termes avec le vieux Kester : à la vérité leurs rapports se bornaient à quelque rebuffade accidentelle, car quoiqu'ils fussent assez d'accord en fait de haies et de chaume, et sur l'éducation des brebis, ils différaient totalement dans l'évaluation de leurs mérites respectifs. Alick n'avait en aucune façon les manières mielleuses ; sa parole tenait du grognement et son apparence épaisse avait un peu l'expression du boule-dogue. — « Laissez-moi tranquille et je vous laisserai tranquille ; » mais il était honnête, au point de diviser en deux un grain d'avoine plutôt que de prendre plus que la part qui lui revenait ; la main aussi serrée sur ce qui appartenait à son maître que si c'était à lui, il ne jetait à la volaille que de très-petites poignées d'orge gâtée, parce que de pleines poignées l'affectaient péniblement d'un sentiment de profusion. Le brave Tim, le charretier, qui aimait ses chevaux, murmurait contre Alick au sujet de l'avoine ; ils se parlaient rarement et ne se regardaient jamais, même par-dessus leur plat de pommes de terre froides ; mais toutefois, comme c'était leur manière d'être vis-à-vis de chacun, il ne faudrait point en conclure qu'ils eussent l'un pour l'autre plus que des accès passagers de mauvais vouloir. Le caractère bucolique à Hayslope, vous voyez, n'était point de cette espèce tout à fait gaie et gracieuse, observée dans la plupart des districts que visitent les artistes. Un doux rayon de sourire se voyait rarement sur la figure du laboureur, et il y avait peu de nuances intermédiaires entre la gravité bovine et le gros rire. Tous les ouvriers n'étaient point, non plus, aussi honnêtes que notre ami Alick. À cette même table, parmi les hommes de M. Poyser, il y a ce gros Ben Tholoway, ce vigoureux batteur en grange, mais qu'on a découvert plus d'une fois emportant du

blé de son maître dans ses poches, action que l'on pourrait difficilement mettre sur le compte de la distraction, Ben n'étant point un savant penseur. Cependant Martin lui a pardonné et continue à l'employer, car les Tholoway vivent sur la commune depuis un temps immémorial, et ont toujours travaillé pour les Poyser. Puis, après tout, je dirai que la société ne se trouvait pas beaucoup plus mal de ce que Ben n'avait pas fait pour cela ses six mois de prison ; car ses vues en fait de déprédation étaient étroites, et la maison de correction aurait pu les élargir. À tout prendre, Ben mangeait son bœuf rôti ce soir-là avec le sentiment serein de n'avoir rien volé, depuis le dernier souper de moissons, que quelques pois et quelques fèves pour semer dans son jardin, et il se sentait en sûreté, se disant que l'œil soupçonneux d'Alick, toujours fixé sur lui, était une injure à son innocence.

Mais voici que le rôti était achevé et la nappe enlevée pour laisser le champ libre aux brillants gobelets et jarres brunes écumantes, ainsi qu'aux chandeliers de laiton poli, si agréables à voir. Voici ; la grande cérémonie de la soirée va commencer, — le chant de moisson, auquel chacun doit se joindre ; il peut chanter juste, s'il désire se singulariser, mais il ne doit pas rester les lèvres closes. La mesure était forcément à trois temps ; le reste ad libitum.

Quant à l'origine de ce chant, — je ne saurais dire s'il est sorti, dans son état actuel, de la tête d'un seul compositeur ou s'il a été peu à peu perfectionné par une succession de compilateurs. Il a un cachet d'unité et de génie individuel qui me fait pencher pour la première hypothèse, quoique je ne refuse point d'admettre que cette unité pourrait venir de l'accord des esprits, condition qui se

rencontrait alors, mais qui est étrangère à notre moderne individualité.

La cérémonie à laquelle se rattachait ce chant exigeait la bière et l'ale (c'est peut-être un fait pénible, mais, vous le savez, nous ne pouvons pas réformer nos pères). Pendant le premier et le second quatrain, chantés décidément forte, on ne remplissait aucun gobelet.

Àla santé de notre maître
Qui nous fait festoyer ici !

Àla santé de notre maître
Et de notre maîtresse aussi !
Puisse-t-il toujours prospérer,
Quoi que ce soit qu'il entreprenne,
À le servir et l'écouter
Qu'ici chacun de nous apprenne !

Mais maintenant, avant le troisième quatrain ou chœur, chanté fortissimo, avec de vigoureux coups frappés sur la table, ce qui faisait l'effet de cymbales et de tambours, le pot à bière d'Alick fut rempli et il était tenu de le vider avant la fin du chœur.

Allons, buvez, garçons, buvez,
Sans rien laisser verser à terre.
Autrement deux fois vous boirez !
Pour ça notre maître est sévère.

Lorsque Alick eut heureusement accompli ce haut fait, ce fut le tour du vieux Kester à sa droite, et ainsi de suite, jusqu'à ce que chaque convive, stimulé par le chœur, eût bu sa pinte d'initiation. Tom le Simple, ce malin, essaya d'en répandre un peu par acci-

dent ; mais madame Poyser intervint (trop officieusement suivant lui) pour empêcher l'exécution de la peine encourue.

Une personne écoutant de l'extérieur aurait difficilement compris la nécessité de cette répétition si fréquente de « Buvez, garçons, buvez ! » mais en entrant elle aurait trouvé que toutes les figures étaient encore sobres et la plupart sérieuses. C'était une coutume régulière et respectable pour ces agriculteurs, comme pour d'élégantes dames et gentilshommes, celle de sourire agréablement en s'inclinant sur leur verre de vin. Bartle Massey, dont les oreilles étaient trop sensibles, sortit dès le commencement de la cérémonie pour voir ce que disait le temps, et ne finit pas son examen avant qu'un silence de cinq minutes ne lui eût prouvé que le « Buvez, garçons, buvez ! » ne recommencerait pas avant douze mois. Il cessa, au grand regret des petits garçons et de Totty, car ce calme leur paraissait bien plat après ce magnifique tapage sur la table, auquel Totty, assise sur le genou de son père, avait contribué de toute la force de son poing mignon.

Quand Bartle rentra, il semblait y avoir un désir général de musique solo après la musique chorale. Nancy affirma que Tim le charretier savait une chanson et qu'il chantait toujours comme une alouette dans l'écurie ; sur quoi M. Poyser dit, pour l'encourager : « Allons, Tim, mon garçon, faites-nous entendre ça. » Tim parut confus, baissa la tête et dit qu'il ne savait pas chanter ; mais cette invitation de son maître fut répétée par toute la table ; c'était une occasion de parler ; chacun pouvait dire « Allons, Tim, » excepté Alick, qui ne se permettait jamais le luxe de paroles sans nécessité. À la fin, le voisin de Tim, Ben Tholoway, commença à donner de l'éloquence à sa phrase par des coups de coude, sur quoi Tim, devenant très-farouche, lui dit : « Laissez-

moi tranquille, voulez-vous ? Sinon, je vous ferai chanter un air qui ne vous plaira pas. » La patience d'un brave charretier a des bornes, et il n'était pas question de presser Tim davantage.

« Eh bien, alors, David, c'est à vous de chanter, dit Ben, désireux de montrer qu'il n'était point déconfit par cet échec. Chantez-nous « J'aime une rose sans épines. »

L'amateur David était un jeune homme à expression abstraite, grâce à un strabisme très-prononcé. Il ne fut point indifférent à l'invitation de Ben, mais il rougit, sourit et passa sa manche sur sa bouche de manière à faire croire qu'il allait céder. La compagnie attendit avec beaucoup de curiosité la chanson de David. Ce fut en vain. Le lyrisme de la soirée était, pour le moment, dans la cave et ne pouvait sortir de cette retraite.

Pendant ce temps la conversation au sommet de la table avait pris un tour politique. M. Craig ne dédaignait point de parler quelquefois politique, et se piquait de vues sages plutôt que de connaissances spéciales. Il voyait tellement au delà des faits eux-mêmes, qu'il lui était tout à fait superflu de les connaître.

« Je ne lis pas moi-même les papiers, observa-t-il en remplissant sa pipe, quoique je pusse les avoir à lire assez promptement si je voulais, car miss Liddy les reçoit et les a lus en moins de rien ; puis il y a Mills ensuite, qui occupe le coin de la cheminée et lit la gazette presque du matin au soir, et quand il arrive au bout, il est plus perplexe qu'il ne l'était au commencement. Il est plein, pour le moment, de cette paix dont on parle tant ; il a lu et relu, et croit être arrivé au fond des choses. Mais que le Seigneur vous protège, Mills, lui dis-je, vous n'en voyez pas plus là dedans que vous ne pourriez voir au milieu d'une pomme de terre. Je

vais vous dire ce qu'il en est. Vous dites que ce sera une bonne affaire pour nous ; je ne m'y oppose pas, faites attention à ce que je dis ; je ne m'y oppose pas. Mais mon opinion est que ceux qui sont à la tête du pays sont nos bien plus grands ennemis que Bony (Bonaparte) et tous les monsirs qu'il a après lui, car, pour les monsirs, vous pouvez en embrocher une demi-douzaine à la fois, comme si c'étaient des grenouilles.

— Ah ! ah ! dit Martin Poyser écoutant avec un air de compréhension et d'édification, ils n'ont jamais de leur vie mangé un morceau de bœuf. De la salade, principalement, je suppose.

— Et, que je dis à Mills, continua M. Craig, voulez-vous me faire croire que des étrangers comme ceux-là puissent nous faire la moitié du mal que nous font les ministres avec leur mauvais gouvernement ? Si le roi George les renvoyait tous et gouvernait lui-même, il verrait que tout s'arrangerait. Il pourrait reprendre Billy Pitt, s'il le voulait ; mais pour moi je ne vois pas que nous ayons besoin de plus que le roi et le parlement. C'est ce nid de ministres qui fait tout le mal, c'est moi qui vous le dis.

— C'est bien dit, observa madame Poyser, assise maintenant à côté de son mari avec Totty sur ses genoux. C'est bien parlé. Il est difficile de savoir qui est le vieux Harry, quand tout le monde porte des bottes.

— Quant à la paix, dit M. Poyser penchant la tête d'un air de doute et aspirant une bouffée de sa pipe par précaution avant chaque phrase, je ne sais trop. La guerre est une belle chose pour le pays ; et comment voulez-vous, sans elle, maintenir les prix élevés ? Et ces Français sont une mauvaise espèce de gens, à ce que j'ai entendu dire ; que peut-on faire de mieux que les battre ?

— En ceci vous avez en partie raison, Poyser, dit M. Craig, mais je ne suis pas contre la paix, pour se reposer un peu. Nous pouvons la rompre quand nous voudrons, et je ne crains pas Bony, malgré tout ce qu'on dit de son habileté. C'est ce que je disais à Mills ce matin. Le Seigneur vous protège ; il n'entend rien à ce Bony !... Mais je lui en apprends plus en trois minutes qu'il n'en tire de sa gazette de toute l'année. Suis-je ou non un jardinier qui connaît son affaire, Mills ? lui dis-je. Répondez à ça. — Certainement que vous l'êtes, Craig, qu'il dit. Il n'est pas méchant, Mills, pour un sommelier, mais il est faible de tête. — Bien, lui dis-je, vous parlez de l'habileté de Bony ; me servirait-il à quelque chose d'être un jardinier de premier ordre si je n'avais qu'une fondrière à cultiver ? — Non, qu'il dit. — Bien, que je réponds ; c'est justement comme ça avec Bony. Je ne nie pas qu'il ait quelque habileté, il n'est pas né Français, je crois ; mais qu'a-t-il à sa suite que des monsirs ? »

M. Craig s'arrêta un moment, avec un regard énergique, après ce triomphant exemple d'argumentation socratique, puis ajouta, en frappant vigoureusement sur la table :

« Enfin, et c'est une chose sûre, et il y a des gens pour en rendre témoignage, dans un régiment où il manquait un homme, ils ont mis l'uniforme sur un gros singe, et il lui allait comme la coquille à la noix, et on ne pouvait distinguer le singe des monsirs !

— Voyez-vous ça ! dit M. Poyser impressionné tout à la fois par la portée politique de ce fait et par son intérêt comme anecdote d'histoire naturelle.

— Allons, Craig, dit Adam, c'est un peu trop fort. Vous ne croyez pas ça. À quoi sert de parler des Français comme étant si chétifs ? M. Irwine les a vus dans leur pays, et dit qu'il y a bon nombre de beaux gaillards parmi eux. Et quant à la science, aux commodités de la vie et aux manufactures, il y a bien des choses où ils nous laissent en arrière. C'est une triste niaiserie que de rabaisser nos ennemis. Quel mérite aurait eu Nelson et d'autres à les battre, si c'était le rebut que tant de gens prétendent ? »

M. Poyser regardait avec indécision M. Craig, frappé de cette divergence d'autorités. Le témoignage de M. Irwine ne pouvait être récusé ; mais, d'un autre côté, Craig en savait long, et ses vues étaient moins nouvelles. Martin n'avait jamais entendu dire que les Français fussent bons à grand'chose. M. Craig ne trouvait pas d'autre réponse que d'avaler une longue gorgée d'ale et de regarder fixement les proportions de sa jambe tournée un peu en dehors, lorsque Bartle Massey revint de la cheminée ; il y avait fumé sa première pipe dans le silence, et le rompit disant, tout en mettant son index sur la jarre :

« À propos, Adam, pourquoi n'étiez-vous pas à l'église dimanche ? répondez-moi, coquin. L'antienne allait clopinant sans vous. Est-ce que vous allez faire honte à votre maître d'école dans sa vieillesse ?

— Non, monsieur Massey ; M. et madame Poyser peuvent vous dire où j'étais. Je ne me trouvais point en mauvaise compagnie.

— Elle est partie, Adam, partie pour Snowfield, dit M. Poyser, se rappelant Dinah pour la première fois dans la soirée. Je pensais que vous auriez pu la mieux persuader. Rien n'a pu l'empê-

cher de partir hier avant midi. La maîtresse en est à peine remise. Je craignais qu'elle n'eût point d'entrain pour le souper de moisson. »

Madame Poyser avait plusieurs fois pensé à Dinah depuis qu'Adam était entré, mais n'avait pas eu le cœur de lui donner la triste nouvelle.

« Quoi ! dit Bartle d'un air de dégoût, cela concernait une femme ? Alors je vous abandonne, Adam.

— Mais c'est une femme dont vous avez dit du bien, Bartle, dit M. Poyser. Allons donc, vous ne pouvez pas reculer ; vous avez dit un jour que les femmes ne seraient pas une mauvaise invention si elles ressemblaient toutes à Dinah.

— Je parlais de sa voix, mon homme ; je parlais de sa voix, voilà tout, dit Bartle. Je puis supporter de l'entendre sans me mettre du coton dans les oreilles. Pour le reste, je suis bien sûr qu'elle est comme toutes les femmes, et qu'elle pense que deux et deux en viendront à faire cinq, si elle crie et vous ennuie assez pour cela.

— Oui, oui ! dit madame Poyser ; on croirait, à entendre quelques personnes, que les hommes sont assez habiles pour compter les grains de blé dans un sac, rien qu'en mettant le nez dessus. Ils peuvent voir à travers une porte de grange, ils le peuvent. Peut-être est-ce pour cela qu'ils ne voient pas ce qui est de leur côté. »

Martin Poyser, enchanté, se secoua en riant et fit signe de l'œil à Adam, comme pour dire que le maître d'école avait son paquet maintenant.

« Ah ! dit Bartle en ricanant, les femmes sont assez promptes, bien assez promptes. Elles savent les bons côtés d'une histoire avant de l'avoir écoutée, et peuvent vous dire les pensées d'un homme avant qu'il les ait eues.

— C'est assez probable, dit madame Poyser, car les hommes sont si lents que leurs pensées les dépassent, et qu'ils ne peuvent les raccrocher que par la queue. Je puis compter les mailles de mon bas pendant qu'un homme retourne sa langue pour parler ; et quand, enfin, sa phrase arrive, il y a peu de profit à en faire. Ce sont les poulets crevés qui sont couvés le plus longuement. Cependant je ne nie pas que les femmes ne soient des sottes ; le Dieu tout-puissant les a faites pour convenir aux hommes.

— Convenir ! oui, comme le vinaigre convient aux dents. Si un homme dit un mot, sa femme aura une contradiction toute prête ; s'il a envie de viande chaude, elle lui servira du lard froid ; s'il est en train de rire, elle le sera de se lamenter. Elle lui conviendra comme le taon convient au cheval : il a justement le venin qui doit le mieux l'irriter… le venin qui doit le mieux l'irriter.

— Oui, dit madame Poyser, je sais bien ce que les hommes aiment : une pauvre innocente qui leur sourie comme à une image du soleil, qu'ils fassent bien ou mal ; qui les remercie pour un coup de pied et qui prétende qu'elle ne savait pas s'il fallait se tenir sur la tête ou sur les pieds, avant que son mari ne le lui eût appris. Voilà ce que les hommes désirent, pour la plupart, dans une femme ; ils veulent s'assurer d'une imbécile pour qu'elle leur dise qu'ils sont des sages. Mais il s'en trouve qui peuvent se passer de cela : ils ont déjà si bonne opinion d'eux-mêmes ! C'est pourquoi il existe des vieux garçons.

— Allons, Craig, dit M. Poyser en badinant, il faut joliment vite vous marier, autrement vous serez posé comme vieux garçon ; et vous voyez ce que les femmes pensent d'eux.

— Bon, dit M. Craig, désirant se concilier madame Poyser, et mettant un haut prix à ses propres compliments. J'aime une femme adroite, une femme d'esprit, une habile ménagère.

— Vous n'y êtes pas, Craig, dit Bartle sèchement, vous n'y êtes pas. Vous jugez mieux en fait de jardinage et vous choisissez les choses pour ce qu'elles ont de vraiment bon ; vous n'estimez pas vos pois pour leurs racines, ni vos carottes pour leurs fleurs. Il en est de même des femmes. Leur esprit ne deviendra jamais grand'chose… jamais grand'chose ; mais leur niaiserie prendra toujours une plus forte saveur en mûrissant.

— Qu'as-tu à répondre à ça ? dit M. Poyser se renversant sur sa chaise et regardant gaiement sa femme.

— Ce que j'ai à dire ! dit madame Poyser les yeux brillants d'un feu dangereux ; eh bien, je dis qu'il y a des gens qui sont comme les pendules qui frappent à la précipitée, non pas pour vous dire l'heure, mais parce qu'il y a quelque chose de gâté à l'intérieur… »

Madame Poyser aurait certainement poussé plus loin sa réponse, si l'attention de chacun n'eût été attirée vers l'autre bout de la table où le lyrisme qui s'était d'abord manifesté dans l'exécution, sotto voce, par David, de l'air : « Mon amour est une rose sans épine, » avait bientôt pris un caractère complexe et assourdissant. Tim, trouvant peu de charmes à cette vocalise de David, fut entraîné à dominer ces faibles sons par un commencement animé de « Trois gais faucheurs. » Mais David ne put se laisser

écraser ainsi et se montra capable d'un crescendo vigoureux qui laissait en doute si la rose l'emporterait sur les faucheurs, lorsque le vieux Kester parfaitement calme et immobile, partit tout d'un coup d'une voix de basse chevrotante, comme si c'eût été un réveil pour qui il fût temps de sonner.

La société du bout de table vers Alick prenait cette forme d'amusement musical comme chose très-naturelle, n'ayant aucun préjugé en fait de musique. Mais Bartle Massey posa sa pipe et se boucha les oreilles ; et Adam, qui était impatient de s'en aller depuis qu'il avait appris que Dinah n'était plus à la maison, se leva en disant qu'il était obligé de souhaiter le bonsoir.

« Je partirai avec vous, garçon, dit Bartle, je partirai avec vous avant que mes oreilles ne soient brisées.

— Je ferai le tour par la commune et je vous accompagnerai jusque chez vous, si vous le permettez, monsieur Massey, dit Adam.

— C'est ça ! dit Bartle ; et nous pourrons un peu causer. Je ne puis plus vous tenir à présent.

— C'est dommage que vous ne puissiez attendre la fin de leurs chants ! dit Martin Poyser. Ils vont bientôt partir, car la maîtresse ne les laisse jamais passer dix heures. »

Mais Adam était décidé ; on se dit bonne nuit et les deux amis se mirent en route au clair de lune.

« Cette pauvre sotte de Vixen est impatiente de me sentir à la maison, dit Bartle. Je ne puis jamais l'amener ici avec moi, de peur qu'elle ne soit meurtrie d'un coup d'œil de madame Poyser, et la pauvre chienne boiterait pour le reste de sa vie.

— Je n'ai jamais besoin de renvoyer Gyp, dit Adam en riant. Il tourne toujours le dos de lui-même quand il comprend que je viens ici.

— Eh ! eh ! une terrible femme faite d'aiguilles… faite d'aiguilles ! Mais je tiens à Martin… je tiens toujours à Martin. Et il aime les aiguilles, Dieu le protège ! C'est un vrai coussin fait tout exprès.

— Avec tout cela, c'est une femme d'un excellent caractère, dit Adam, et aussi sincère que la lumière du jour. Elle est un peu rude avec les chiens quand ils ont envie d'entrer dans la maison ; mais s'ils étaient à elle, elle aurait soin qu'ils fussent bien nourris. Si sa langue est tranchante, son cœur est bon. Je l'ai vu dans des moments de trouble. C'est une de ces femmes qui valent mieux que leurs paroles.

— Bien, bien, je ne dis pas que la pomme ne soit pas bonne au fond ; mais elle m'agace les dents… elle m'agace les dents.

Livre 6 · 54

Adam avait compris le désir de Dinah de partir si promptement, et il y trouvait des motifs d'espérance plutôt que de découragement. Elle craignait que la force de ses sentiments pour lui ne l'empêchât d'attendre et d'écouter fidélement les directions finales de la voix intérieure.

« Je voudrais lui avoir demandé de m'écrire, pourtant, pensait-il. Et toutefois cela même pourrait la déranger ; puisqu'elle désire reprendre tout à fait son ancien mode de vivre pour

quelque temps ; je n'ai aucun droit d'être impatient et de l'interrompre par mes désirs. Elle m'a fait connaître le fond de ses pensées et ce n'est pas une femme à dire une chose pour une autre. J'attendrai patiemment. »

Telle était la sage résolution d'Adam, et elle se maintint parfaitement pendant les deux ou trois premières semaines, alimentée par le souvenir de l'aveu de Dinah. Il est étonnant quelle puissance d'espoir renferment les premières paroles d'amour. Mais au milieu d'octobre cette résolution commença à céder visiblement et à montrer de dangereux symptômes d'épuisement. Les semaines devenaient démesurément longues. Dinah devait certainement avoir eu plus que le temps nécessaire pour prendre une décision. Une femme a beau ne promettre que pour plus tard ; une fois qu'elle a avoué a un homme qu'elle l'aime, il est trop enivré de ces premières gouttes savourées pour beaucoup penser au goût de celles qui pourront suivre. Il foule la terre d'un pas élastique en se séparant d'elle, et s'inquiète peu de toutes les difficultés futures. Mais cette espèce de splendeur s'éteint ; avec le temps la mémoire ne suffit plus, et il faut de nouvelles espérances pour la raviver. Adam n'avait plus la même sécurité ; il commençait à craindre que l'ancienne vie de Dinah n'eût trop d'empire sur elle pour qu'un nouveau sentiment pût l'emporter. S'il n'en était pas ainsi, elle lui aurait certainement écrit pour lui donner quelque espoir ; mais elle paraissait juger convenable de le décourager. À mesure que la confiance d'Adam s'affaiblissait, sa patience diminuait aussi, et il pensa qu'il devait écrire lui-même ; il devait demander à Dinah de ne pas le laisser dans cette pénible incertitude plus de temps que ce n'était nécessaire. Il veilla tard un soir pour faire une lettre, puis la brûla le lendemain matin, effrayé du résultat qu'elle pourrait produire. Il serait plus

affreux de recevoir une réponse décourageante par écrit que de sa bouche à elle, car sa présence le réconcilierait avec sa décision.

Vous voyez ce qui en était ; Adam avait soif de voir Dinah, et quand cette soif atteint un certain degré, un amoureux doit l'apaiser, dût-il risquer son avenir.

Mais quel mal pouvait-il faire en allant à Snowfield ? Dinah ne pouvait point s'en fâcher ; elle ne le lui avait pas défendu, et elle devait certainement s'attendre à ce qu'il y allât avant peu. Cette manière d'envisager la chose était devenue si claire à ses yeux le second dimanche d'octobre, qu'il était déjà en route pour Snowfield : cette fois il était à cheval, car ses heures étaient précieuses maintenant, et il avait emprunté le bon coursier de Jonathan Burge pour ce voyage.

Que de vifs souvenirs cette route réveillait en lui ! Il était souvent allé à Oakburn depuis sa première course à Snowfield ; mais plus loin qu'Oakburn, les murs de pierre grise, le pays crevassé, les arbres maigres, semblaient lui redire tout ce passé douloureux que son cœur connaissait si bien. Aucune histoire cependant n'est la même pour nous après un certain espace de temps ; ou plutôt, en la relisant, nous ne l'interprétons plus de la même manière, et ce matin-là Adam portait en lui de nouvelles sensations à travers ce triste pays, — des pensées donnant une signification différente à l'histoire du passé.

C'est un cœur bas et égoïste, même blasphémateur, que celui qui se réjouit et se trouve reconnaissant d'un passé qui a blessé ou écrasé quelqu'un d'autre, parce qu'il est devenu une source imprévue de bien pour lui-même. Adam ne pouvait cesser de gémir sur ce mystère de douleurs humaines qui s'était tellement ap-

proché de lui ; il n'aurait pu remercier Dieu de ce qui faisait le malheur d'un être vivant. Et si j'étais capable d'éprouver cette égoïste satisfaction à l'occasion d'Adam, je suis bien sûr qu'il ne m'eût point approuvé. Il aurait secoué la tête à une telle pensée et dit : « Le mal est le mal, et la tristesse est la tristesse, et vous ne pouvez point en changer la nature en l'enveloppant d'autres mots. Toutes choses n'ont pas été tellement créées pour moi seul que je puisse croire que tout va bien parce qu'elles tournent à mon avantage. » Mais il n'y a point de bassesse à trouver que l'expérience, qui crée en nous une vie plus complète, vaut bien notre part personnelle de douleur. Certainement il n'est pas plus possible de sentir autrement qu'il ne le serait à un homme affligé de la cataracte de regretter l'opération douloureuse par laquelle sa vue voilée, qui lui faisait apercevoir les hommes comme si c'étaient des arbres en mouvement, s'est changée en une vision distincte des contours et de la brillante lumière. Le développement en nous de sentiments plus élevés est comme la croissance d'une faculté qui apporte avec elle la sensation d'une force nouvelle. Nous ne pouvons pas davantage revenir à une sympathie plus rétrécie, qu'un peintre ou un musicien ne peut revenir à sa première manière plus sèche, ou un philosophe à ses formules moins complètes.

Quelque chose comme cette intuition d'une existence agrandie remplissait l'esprit d'Adam ce dimanche matin, tandis qu'il s'avançait plongé dans ses vifs souvenirs du passé. Ses sentiments pour Dinah, l'espoir de passer sa vie avec elle, avaient été le point éloigné et invisible vers lequel ce pénible voyage, depuis Snowfield, dix-huit mois avant, l'avait providentiellement conduit. Quelque tendre et profond qu'eût été son amour pour Hetty, amour si profond que les racines n'en seraient jamais ar-

rachées, ce qu'il éprouvait pour Dinah était meilleur et lui était plus précieux, car c'était le développement de cette vie plus complète que lui avait donné sa connaissance de la douleur intense. « C'est comme si j'avais une nouvelle force, se disait-il, que de l'aimer et savoir qu'elle m'aime. C'est en elle que je chercherai du secours pour voir les choses avec justesse, car elle est meilleure que moi, elle a moins de personnalité et d'orgueil. La persuasion qu'on peut avoir plus de confiance en un autre qu'en soi-même vous donne plus de liberté comme si vous pouviez marcher avec moins de crainte. J'ai toujours eu la pensée que j'en savais plus que ceux qui m'appartenaient, et c'est une pauvre espèce de vie que celle où vous ne pouvez pas espérer que ceux qui vous tiennent le plus près puissent vous aider d'une pensée un peu meilleure que celle qui est déjà au dedans de vous. »

Il était plus de deux heures de l'après-midi lorsque Adam s'approcha de la ville grise sur le flanc de la colline, et chercha des yeux, dans la verte vallée au-dessous, à apercevoir le vieux toit de chaume près de la laide fabrique rouge. L'aspect en paraissait moins triste à ce doux soleil d'octobre qu'au temps d'espérances plus vives, du printemps naissant. Le charme que cette vue possédait, ainsi que toutes les régions de grande étendue et sans bois, qui est de vous pénétrer du vif sentiment de l'étendue des cieux, avait une influence plus intense et plus calmante qu'à l'ordinaire dans ce jour presque sans nuages. Les doutes et les craintes d'Adam se dissipaient alors comme les légères vapeurs gazeuses qui s'étaient peu à peu fondues dans le bleu pur du ciel. Il lui semblait voir le paisible visage de Dinah, dont les regards lui donnaient l'assurance de tout ce qu'il désirait si ardemment.

Il ne s'attendait point à trouver Dinah chez elle à cette heure-là ; mais il descendit de son cheval qu'il attacha à la petite porte, afin de demander où elle était. Il était décidé à la rejoindre et la ramener. Elle était allée à Sloman's End, un hameau à environ trois milles de distance, de l'autre côté de la colline, lui dit la vieille femme ; elle était partie immédiatement après le sermon du matin, pour y aller prêcher dans une chaumière, selon son habitude. Tout le monde, à la ville, pourrait lui indiquer le chemin de Sloman's End. Adam remonta à cheval et se rendit à la ville ; il descendit à l'ancienne auberge, y prit un dîner rapide en compagnie du trop babillard aubergiste, aux questions amicales et aux souvenirs duquel il fut bien aise d'échapper le plus vite possible, et se dirigea vers Sloman's End. Malgré toute sa hâte, il était près de quatre heures avant qu'il pût partir, et il pensa que Dinah, y étant allée de bonne heure, serait peut-être déjà sur le point de revenir. Le petit et misérable village, n'étant caché par aucun arbre, se présenta à sa vue longtemps avant qu'il y fût ; et en approchant il put entendre le son des voix qui chantaient un hymne. « Peut-être est-ce le dernier chant avant qu'ils se séparent, pensa Adam. Je retournerai en arrière et je reviendrai à sa rencontre, un peu plus en dehors du village. » Il retourna sur ses pas jusqu'à ce qu'il fût presqu'au sommet de la colline, et il s'assit sur une pierre isolée, près du mur bas, attendant de voir la petite figure habillée de noir quitter le hameau et monter la rampe. Il choisit cette place, presque en haut de la colline, parce qu'elle était loin de tous les yeux, aucune maison, aucun troupeau, pas même une brebis broutant, n'était près de là, rien d'autre que le soleil, l'ombre et le vaste ciel.

Dinah fut plus longtemps à venir qu'il ne le supposait ; il resta au moins une heure à l'attendre et penser à elle, tandis que les

ombres s'allongeaient et que la lumière devenait plus douce. Enfin il la vit sortir du milieu des maisons grises et s'approcher peu à peu du pied de la colline. Lentement, pensait Adam ; mais, en réalité, Dinah marchait de son pas ordinaire, léger et calme. La voilà qui monte le sentier, mais Adam ne veut point encore bouger, il ne voudrait pas la rencontrer trop tôt, il a mis en son cœur de l'attendre dans cette solitude assurée. Et maintenant il commença à craindre de lui causer une trop grande émotion. « Cependant, pensa-t-il, ce n'est pas une personne à se laisser surprendre trop fortement ; elle est toujours aussi calme et aussi tranquille que si elle était préparée à tout. »

Àquoi pensait-elle en montant le long du sentier ? Peut-être avait-elle trouvé un repos complet sans lui, et avait-elle cessé de sentir aucun besoin de son amour. Sur le point d'une décision, nous tremblons tous, l'espérance s'arrête les ailes frémissantes.

Mais maintenant, enfin, elle était très-rapprochée, et Adam se leva du mur de pierre. Il arriva que, justement comme il s'avançait, Dinah s'était arrêtée et retournée pour regarder le village ; qui est-ce qui ne s'arrête pas pour regarder en arrière en montant une colline ? Adam en fut satisfait, car, avec l'instinct délicat de l'amour, il sentit qu'il valait mieux qu'elle entendît sa voix avant de le voir lui-même. Il vint à trois pas de distance d'elle : « Dinah ! » lui dit-il. Elle tressaillit, sans regarder autour d'elle, comme si ce son de voix ne venait d'aucun point visible. « Dinah ! » répéta Adam. Il savait parfaitement ce qui se passait dans son esprit. Elle était si habituée à considérer ses impressions comme de purs avertissements spirituels, qu'elle ne cherchait rien qui accompagnât matériellement cette voix.

Mais la seconde fois elle se retourna. Quel ardent regard d'amour ces doux yeux clairs accordèrent à l'homme fort aux yeux noirs ! Elle ne tressaillit point à sa vue, elle ne dit rien, mais s'avança vers lui, et il put de son bras entourer sa taille.

Ils marchèrent ainsi en silence, tandis que coulaient de chaudes larmes. Adam était heureux et ne pouvait parler. Dinah le fit la première.

« Adam, dit-elle, c'est la volonté divine. Mon âme est tellement liée à la vôtre que sans vous ma vie est partagée. Et maintenant que vous êtes avec moi et que je sens nos cœurs remplis d'un même amour, je retrouve cette plénitude de force que j'avais perdue pour accepter et me soumettre à notre Père céleste. »

Adam s'arrêta et regarda ses yeux sincèrement aimants.

« Alors nous ne nous quitterons plus, Dinah, jusqu'à ce que la mort nous sépare. »

Et ils s'embrassèrent dans une profonde joie.

Qu'existe-t-il de plus grand, pour deux âmes humaines, que de savoir qu'elles sont unies pour la vie, afin de se fortifier mutuellement dans leurs travaux, de pouvoir se reposer l'une sur l'autre dans toute affliction, se soigner en toute souffrance et sentir dans le silence de souvenirs inexprimables qu'elles ne sont qu'une au moment de la dernière séparation ?

Livre 6 · 55

Un peu plus d'un mois après cette réunion sur la colline, par une humide matinée de la fin de novembre, Adam et Dinah furent mariés.

Ce fut un grand événement dans le village. Tous les ouvriers de M. Burge, ainsi que ceux de M. Poyser, eurent congé, et la plupart se présentèrent à la noce dans leurs meilleurs habits. Je crois qu'il y eut à peine un habitant d'Hayslope nommé dans cette histoire, et résidant encore dans la paroisse pendant cette matinée de novembre, qui ne fût dans l'église pour voir marier Adam et Dinah, ou près de la porte pour les saluer à leur sortie. Madame Irwine et ses filles attendaient vers le cimetière, dans leur voiture (car elles avaient une voiture maintenant), pour toucher la main de l'époux et de l'épouse, et leur offrir des vœux de bonheur. En l'absence de miss Lydia Donnithorne, qui était à Bath, madame Best, M. Mills et M. Craig avaient trouvé convenable de représenter à cette occasion la famille du château. Le chemin à travers le cimetière était complétement bordé de figures amies, plusieurs desquelles avaient été des premières à voir Dinah lorsqu'elle avait prêché sur la Pelouse. Il n'y a rien d'étonnant à ce que tous lui montrassent un vif intérêt au matin de son mariage, car rien de semblable à Dinah et à l'histoire qui l'avait mise en rapport avec Adam Bede ne s'était vu à Hayslope de mémoire d'homme.

Bessy Cranage, dans son bonnet et sa robe les mieux arrangés, pleurait sans savoir précisément pourquoi, car, ainsi que le suggérait judicieusement son cousin Ben le Vif, qui était près d'elle, Dinah ne s'en allait pas ; et si Bessy avait l'esprit découragé, la

meilleure chose qu'elle pût faire était de suivre l'exemple de Dinah et d'épouser un honnête garçon qui y était tout disposé. À côté de Bessy, en dedans de la porte de l'église, étaient les enfants Poyser, guettant par-dessus les bancs, pour tâcher d'apercevoir quelque chose de la mystérieuse cérémonie. Le visage de Totty avait un air inaccoutumé d'inquiétude à l'idée de voir revenir sa cousine Dinah la figure plus âgée, car, pour Totty, aucune personne mariée n'était jeune.

Je leur envie à tous la scène qu'ils virent lorsque la bénédiction, étant convenablement terminée, Adam conduisit Dinah hors de l'église. Elle n'était pas vêtue de noir ce matin, car sa tante Poyser ne voulut, sous aucun prétexte, lui permettre d'encourir une telle chance de malheur, et lui avait fait présent de son costume de noce, fait d'étoffe grise mais coupé à la manière des quakers, car, sur ce point, Dinah n'avait rien voulu céder. Sous son chapeau gris de quakeresse son visage de lis montrait une douce gravité sans sourire ou rougir, mais avec des lèvres tremblant légèrement sous le poids de l'impression de ses sentiments solennels. Adam, pressant son bras contre lui, marchait se tenant droit, suivant son ancienne habitude, et la tête plutôt relevée comme pour mieux envisager le monde entier ; mais ce n'était point parce qu'il était particulièrement fier en ce jour, comme c'est la coutume des mariés, car son bonheur était d'une espèce qui dépend peu de l'opinion des hommes. Il y avait dans sa profonde joie une teinte de tristesse : Dinah le savait et n'en était point affectée.

Trois autres couples suivaient les mariés : d'abord, Martin Poyser, l'air aussi réjoui qu'un feu brillant dans cette matinée de brouillards, conduisant la tranquille Mary Burge, l'amie de noce ;

puis Seth, heureux et serein, donnant le bras à madame Poyser ; puis, enfin, Bartle Massey avec Lisbeth, Lisbeth en robe et chapeau neufs, trop fière de son fils et trop heureuse de posséder la fille qu'elle avait tant désirée, pour trouver aucun prétexte de doléances.

Bartle Massey avait consenti à être de la noce sur les instances d'Adam, protestant, malgré cela, contre le mariage en général, et, en particulier, contre celui d'un homme sensé. Toutefois, M. Poyser le plaisanta après le repas, sur ce que dans la sacristie il avait donné à la mariée un baiser de plus qu'il n'était nécessaire.

Après ce dernier couple venait M. Irwine, le cœur content d'avoir pu, en cette matinée, bénir cette union souhaitée, car il avait vu Adam dans les jours les plus mauvais de son chagrin ; et quelle plus belle moisson ce triste temps de semence aurait-il pu produire ? L'amour chrétien qui avait porté l'espérance et la consolation dans les heures de désespoir, cet amour qui avait pénétré dans le sombre cachot et dans l'âme encore plus obscure de la pauvre Hetty, cet amour fort et aimable allait accompagner et soutenir Adam jusqu'à la mort.

Il y eut beaucoup de serrements de mains, de « Dieu vous protège ! » et d'autres bons vœux pour les quatre couples, à la porte du cimetière ; M. Poyser répondait pour tous avec une rare vivacité, car il avait à son commandement toutes les plaisanteries appropriées à un jour de noces. Même madame Poyser n'osait se fier à elle-même pour parler aux voisins qui lui serraient la main, et Lisbeth répondit par des pleurs à la première personne qui lui dit qu'elle rajeunissait.

M. Joshua Rann, légèrement atteint de rhumatisme, ne se joignit point à ceux qui sonnaient les cloches en cette matinée, et, regardant avec quelque dédain cette démonstration de joie à laquelle manquait la coopération officielle du clerc, commença à préluder de sa voix de basse : « Oh ! que c'est une chose joyeuse, » pensant à l'effet qu'il comptait produire le dimanche suivant dans le psaume du mariage.

« Voilà une nouvelle qui pourra un peu réjouir Arthur, dit M. Irwine à sa mère en retournant chez lui. La première chose que je ferai en arrivant à la maison sera de lui écrire. »

Livre 6 · 56

C'est vers la fin de juin, en 1807. Les ateliers sont fermés depuis une demi-heure ou plus dans le chantier d'Adam Bede, qui fut celui de Jonathan Burge, et la chaude lumière du soir éclaire l'agréable maison aux murs jaunâtres et au toit de chaume gris ; tout à fait comme elle le faisait quand nous vîmes Adam y porter les clefs un soir de juin, il y a neuf ans.

Voici une figure que nous connaissons bien, qui vient de sortir de la maison, et qui abrite ses yeux de la main en cherchant à voir quelque chose au loin ; car les rayons du soleil qui tombent sur son bonnet blanc sans garniture et sur ses cheveux châtain clair sont très-éblouissants. Elle se détourne et regarde du côté de la porte. Nous pouvons bien voir son doux visage pâle à présent ; il est à peine changé, — seulement un peu plus plein, pour être mieux en rapport avec sa tournure plus maternelle, qui paraît toujours légère et active avec son costume noir.

« Je le vois, Seth, dit-elle en regardant dans la maison. Allons à sa rencontre. Viens, Lisbeth ; viens avec mère. »

Àcet appel répond immédiatement une fraîche petite créature aux cheveux brun clair et aux yeux gris, âgée d'un peu plus de quatre ans, qui vient en courant sans rien dire mettre sa main dans celle de sa mère.

« Viens, oncle Seth, ajoute Dinah.

— Oui, oui ; nous voici, » répond Seth de l'intérieur, et il sort en se baissant pour passer sous la porte, étant plus grand qu'à l'ordinaire de toute la tête brune d'un vigoureux neveu de deux ans qui avait occasionné quelque retard en demandant à son oncle de le prendre sur ses épaules.

« Tu ferais mieux de le porter au bras, Seth, dit Dinah en regardant avec amour le robuste gaillard aux yeux noirs. Il te gêne comme cela.

— Non, non ; Addy aime à chevaucher sur mes épaules. Je puis le porter ainsi un moment. » Complaisance qu'Addy reconnut en battant le tambour avec ses talons sur la poitrine de l'oncle Seth avec une force de bon augure. Mais marcher à côté de Dinah et se laisser tyranniser par les enfants de Dinah et d'Adam, c'est le bonheur terrestre de Seth.

« Où l'as-tu vu ? demanda Seth comme ils entraient dans le champ voisin. Je ne puis l'apercevoir nulle part.

— Entre les haies de la grand'route. J'ai vu son chapeau et son épaule. Le voilà encore.

— On peut se fier à toi pour le découvrir s'il est quelque part, dit Seth en souriant. Tu es comme la pauvre mère. Elle était toujours aux aguets pour le voir et elle l'apercevait plus vite qu'un autre, quoique ses yeux fussent voilés.

— Il est resté plus longtemps qu'il ne pensait, dit-elle en sortant la montre d'Arthur d'une petite poche de côté et la regardant ; il est déjà près de sept heures.

— Ah ! ils devaient avoir bien des choses à se dire et l'entrevue les aura bien émus tous les deux. Il y a bien près de huit ans qu'ils se sont quittés.

— Oui ; Adam avait de l'émotion ce matin à la pensée du changement qu'il trouverait en ce pauvre jeune homme, tant par la maladie qu'il a supportée que par les années qui nous changent tous. Et la mort de la pauvre exilée, quand elle revenait près de nous, a été un chagrin de plus.

— Regarde, Addy, dit Seth en prenant maintenant l'enfant à son bras ; vois-tu le père qui vient, — là-bas, vers la barrière ? »

Dinah pressa le pas et la petite Lisbeth courut en avant aussi vite qu'elle le put jusqu'à ce qu'elle atteignît la jambe de son père. Adam la caressa de la main et la prit pour l'embrasser ; mais Dinah put voir en lui, comme il approchait, des marques d'agitation, et mit son bras sous le sien en silence.

« Bien, cadet, dois-je te prendre ? » dit-il en essayant de sourire quand Addy lui tendit les bras, — disposé, avec la bassesse de l'enfance, à quitter de suite son oncle Seth, maintenant qu'un personnage plus important se trouvait là.

« Cela m'a été bien pénible, Dinah, dit enfin Adam en reprenant leur marche.

— L'as-tu trouvé bien changé ?

— Vraiment, il est changé et il ne l'est pas. Je l'aurais reconnu où que ce fût. Mais son teint n'est plus le même, et il a mauvais visage. Cependant les docteurs disent qu'il se remettra bientôt à l'air natal. L'intérieur est en bon état ; ce n'est que la fièvre qui l'a changé ainsi. Mais il me parle et me sourit de la même manière que lorsqu'il était un jeune garçon. Il est étonnant comme il a toujours eu la même expression quand il sourit.

— Je ne l'ai jamais vu sourire ce pauvre jeune homme, dit Dinah.

— Mais tu le verras sourire demain, dit Adam. Il s'est informé de toi de suite après que nous avons eu parlé franchement ensemble. « J'espère qu'elle n'est pas changée, m'a-t-il dit ; je me rappelle si bien son visage ! » Je lui ai répondu que non, continua Adam en regardant avec affection les yeux fixés sur lui, seulement un peu d'embonpoint, comme tu en avais bien le droit après sept ans de mariage. « Ne puis-je aller la voir demain ? a-t-il ajouté. Je veux lui dire combien j'ai pensé à elle pendant toutes ces années. »

— Lui as-tu dit que je m'étais toujours servie de la montre ?

— Oui, et nous avons beaucoup parlé de toi, car il assure n'avoir jamais rencontré de femme qui te ressemblât un peu. « Je me ferai méthodiste quelque jour, dit-il, quand elle prêchera en plein air, et j'irai l'entendre ! » Non, monsieur, lui ai-je répondu, vous ne pourrez le faire, car la Conférence a défendu aux femmes

de prêcher, et elle a renoncé à tout cela, excepté à parler un peu aux gens dans leurs maisons.

— Ah ! dit Seth qui ne put s'abstenir de faire une réflexion à cet égard, c'est bien dommage que la Conférence l'ait décidé ; et si Dinah avait considéré la chose comme moi, nous aurions quitté les Wesleyens pour nous joindre à un troupeau où l'on ne mît aucune limite à la liberté chrétienne.

— Non, garçon, non, dit Adam ; elle a eu raison, et c'est toi qui avais tort. Il n'y a aucune règle assez sage pour qu'elle ne gêne pas quelqu'un. La plupart des femmes font plus de mal que de bien par leur prédication, car elles n'ont pas toutes le don et l'esprit de vie de Dinah, et elle l'a vu et a pensé qu'il était convenable de donner l'exemple de la soumission, car elle n'est point privée d'enseigner par d'autres moyens. Je suis de son avis et j'approuve ce qu'elle a fait. »

Seth garda le silence. C'était un sujet de différence d'opinion auquel on faisait rarement allusion, et Dinah, désireuse d'en sortir promptement, dit :

« T'es-tu souvenu, Adam, de dire au colonel Donnithorne ce dont mon oncle et ma tante t'avaient chargé ?

— Oui, et il ira à la Grand'Ferme avec M. Irwine après-demain. M. Irwine est venu tandis que nous parlions à ce sujet, et il ne veut pas que le colonel voie quelqu'un d'autre que toi demain ; il dit, — et il a raison, — que ce serait mauvais pour lui de s'agiter en voyant plusieurs personnes de suite. « Nous voulons vous redonner de la force et du courage, dit-il ; c'est la première chose à faire, Arthur, et alors vous ferez ce qui vous conviendra. Mais

jusque-là je vous tiendrai sous le pouce de votre ancien gouverneur. » M. Irwine est joliment heureux de le revoir à la maison. »

Adam garda le silence un moment, puis il dit :

« Le premier moment de notre entrevue a été bien pénible. Il n'avait rien appris de la pauvre Hetty jusqu'à ce que M. Irwine allât à sa rencontre à Londres, car les lettres l'ont manqué pendant son voyage. La première chose qu'il m'a dite quand nous nous sommes tenu les mains a été : « Je n'ai jamais pu adoucir son sort, Adam ; — elle a vécu assez longtemps pour avoir toute la souffrance, — et j'avais tant pensé au moment où je pourrais faire queque chose pour elle ! Mais vous aviez bien raison quand vous me dîtes une fois : Il y a une espèce de tort qu'on ne peut jamais réparer. »

— Ah ! voici M. et madame Poyser qui arrivent à la porte de la cour, dit Seth.

— Oui, vraiment, dit Dinah. Cours, Lisbeth, cours vers tante Poyser. Viens te reposer, Adam, la journée a été difficile pour toi. »

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Adam_Bede. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.